


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES FOURIER.

TOME V.

5

LA THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE

a paru primitivement sous le titre de

TRAITÉ DE L'ASSOCIATION

DOMESTIQUE-AGRICOLE,

OU ATTRACTION INDUSTRIELLE,

PAR CH. FOURIER.

Ce 4e. volume contient les 3 derniers Livres de la Théorie en concret ou Association composée.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE L. SAINTE-AGATHE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

TOME CINQUIÈME.

THÉORIE

DE

L'UNITÉ UNIVERSELLE.

QUATRIÈME VOLUME.

Aures habent et non audient :
Oculos habent et non videbunt.
PSAL.

DEUXIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION ET POUR LA RÉALISATION
DE LA THÉORIE DE FOURIER.

PARIS.

M D CCC XLI.

TABLE ET TABLEAUX

DU TOME IV.

THÉORIE EN CONCRET.

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'ÉDUCATION UNITAIRE OU INTÉGRALE COMPOSÉE.

LIVRE TROISIÈME.

DISPOSITIONS DE HAUTE HARMONIE.

SECTION V. — *Des moduls mesuré et puissanciel.*

SECTION VI. — *Harmonies ambiguës* K *et infinitésimales* X.

LIVRE QUATRIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE PASSIONNEL.

SECTION VII. — *Des équilibres cardinaux.*

SECTION VIII. — *De l'équilibre unitaire interne, ou Accord de répartition aux trois facultés.*

ÉPI-SECTION.

Mode sociétaire simple, ou 7e. période.

FIN DE LA TABLE.

SOUS LE TITRE DE

PLAN DU IIe. TOME,

On lisait dans l'édition de 1822 la note suivante, qui se rapporte à la troisième partie du Traité ou THÉORIE EN CONCRET.

Le 2e. tome devait contenir huit sections en quatre livres; mais les 3e. et 4e. sections s'étant trop étendues, il a fallu renvoyer les 5e. et 6e., se borner à donner l'argument de l'une et l'abrégé de l'autre.

Une lacune très-notable dans ce traité provisoire est celle de l'équilibre unitaire externe ou mécanisme de commerce véridique (relations extérieures des Phalanges) : c'eût été un traité assez long (300 pages au moins). Il exigeait, entre autres préalables, une analyse des 36 caractères du commerce anarchique (II, 207), dont le 31e., LA BANQUEROUTE, est tablé en ordres, genres et espèces (III, 124). Il a fallu renvoyer ce sujet au 3e. tome, ainsi que les sections 5 et 6.

Une autre lacune qui se fera sentir dans le cours de toutes les sections, c'est celle de l'analyse des passions, selon l'échelle donnée à la table (III, 91). J'ai déjà prévenu que cette analyse employant plus d'un demi-volume, ne pourra trouver place qu'au 4e. tome.

On ne saurait contenter tous les goûts. Quelques-uns ont pensé que je donnais trop d'étendue au traité de l'éducation, livre II ; c'est la seule branche d'Harmonie dont on puisse décrire en détail le mécanisme; encore ai-je entravé à la 4e. notice (210) affectée à la tribu qui entre en âge d'amour. Nos coutumes ne pouvant pas admettre l'hypothèse de libre choix en amour, il a fallu s'arrêter à cette tribu : l'examen des suivantes aurait exigé qu'on spéculât sur la pleine liberté de choix. Nos rigoristes en admettent volontiers le tableau, quand il s'agit des brigands Turcs et Barbaresques, et ils le trouveraient indécent en perspective de mœurs futures, applicables seulement à la 3e. génération d'Harmonie, inconséquence digne de gens qui veulent protéger la fourberie commerciale, et faire régner l'auguste vérité.

L'obstacle dont il s'agit, m'a obligé à donner un long intermède (III, 51) sur la fausseté générale des amours civilisés; critique indispensable en théorie d'équilibre passionnel. Voyez la note (*).

(*) *Les preuves sur le mécanisme sociétaire doivent être* NÉGATIVES *et* POSITIVES *à la fois*, preuves composées : *si le respect dû aux usages et préjugés oblige à retrancher quelque branche de preuves positives, il faut se rattacher aux négatives, comme les tableaux de la fausseté civilisée en relations d'amour et de famille* (CITER, *III*, 60; INTER, *III*, 86; ULTER, *III*, 96). *Ces analyses dénotent le besoin d'un régime différent pour arriver à la vérité. Or, si notre système familial était conservé dans l'état sociétaire* (*Harmonie composée*, *II*, 33), *l'Association fonderait donc ses équilibres passionnels sur la fausseté, et par suite Dieu*

Dans cet intermède, l'exposition placée aux deux articles PRÆ (III, 51) et CIS (54), est fort incomplète; elle est SIMPLISTE, ne roulant que sur les vices inhérents à la fausseté.

Ce sujet devait être envisagé sous un point de vue COMPOSÉ, et joindre la perspective des garanties solidaires à celle du règne de la vérité.

Il eût fallu, dès l'exorde, PRÆ (III, 51), mentionner ce double but, VÉRITÉ et GARANTIES SOLIDAIRES : il est exprimé bien tard (53), et trop peu mentionné aux articles TRANS et POST.

J'ai commis cette erreur, ce simplisme de but, en voulant faire trop de concessions à l'esprit français qui exige que, dans une dissertation sur l'amour, on débute par les roses, les papillons et autres fariboles. Préoccupé de cette obligation, j'ai perdu de vue l'un des deux buts, *les solidarités*, et je n'ai fait envisager que *la vérité*. On commet aisément ces inadvertances, quand le manuscrit n'est composé qu'au moment d'être livré à l'ouvrier.

En traitant de la vérité, il faut se garder de la recommander par elle seule, selon l'usage de nos politiques. Il faut toujours lui accoler l'utile ou bénéfice qu'elle produit constamment dans l'état sociétaire. Elle y devient agréable et utile : dans l'état civilisé, elle n'est que ruineuse et honnie.

serait ami de la fausseté, puisqu'il en ferait le pivot de son mécanisme social.

Cette opinion injurieuse à Dieu, est combattue dans les 3 articles Citer, Inter *et* Ulter, *où l'on voit que la fausseté établie par le régime actuel, n'engendre que des mœurs infâmes qui ne sauraient être le vœu de la divinité. De là j'ai conclu* (Trans., *III*, 121), *contre le régime de la fausseté conjugale et commerciale, et conclu sur le besoin d'un régime garant de vérité en commerce et en amour.*

C'est traiter une question d'équilibre social en sens négatif : pour passer au positif, je donnerai, au 3e. tome, le mécanisme de commerce véridique; mais il restera à donner celui des amours véridiques; et tant que les préjugés s'opposeront à ce qu'il soit publié, on ne devra pas s'étonner que les théories d'équilibre passionnel présentent des lacunes.

Les passions ne sont pas une mécanique dont on puisse équilibrer séparément telle ou telle branche, selon les caprices de chaque lecteur et les restrictions de chaque sophiste; leur équilibre doit être INTÉGRAL ET UNITAIRE; *chacune des parties y correspond au tout; et si on fausse l'équilibre en amour, il sera, par contre-coup, faussé du plus au moins dans les autres branches du mécanisme sociétaire. J'ai dû employer un long Intermède à établir ce principe; il sert de réplique à toutes les objections qu'on pourra m'adresser sur les lacunes, des points faibles, etc. Quand il me sera permis d'écrire l'Harmonie pass. en entier, sans en exclure une passion de très-haute influence (l'amour, cardinale rectrice mineure), on verra qu'il n'existe aucun côté faible dans l'Harmonie passionnelle ou théorie d'unité sociétaire, el que Dieu a bien intégralement calculé et consolidé les équilibres sociaux, sur tous les points de son mécanisme.*

On verra aux sections 7 et 8 que la nouvelle science d'équilibre passionnel est de la compétence des femmes comme des hommes, qu'ici les *contre-poids et balances* ne sont plus des sentiers de ronces comme dans les sciences actuelles.

Obligé de renvoyer les sections 5 et 6, j'ai motivé ce délai par deux aperçus, dont le 1er., 311, prouve que le sujet de la 5e. section roulerait sur des calculs trop profonds pour des commençants; et le sujet de la 6e., sur des calculs souvent risibles aux yeux des civilisés qui ignorent que les moindres plaisirs sont, en Harmonie, l'objet de vastes calculs en essor infinitésimal.

J'ai fait à cet égard une épreuve sur les lecteurs, par des dissertations puériles en apparence, l'une sur l'échelle des vilains goûts, 452, et ses emplois en infiniment petit; l'autre, sur une babiole gastronomique, les petits pâtés, 352. On se tromperait fort, si on traitait ces détails de futilités lorsqu'ils s'appliquent à des spéculations étendues au globe entier. Je préviens que cette courte section est un piége pour les esprits faux et gens à courte vue, qui ne manqueront pas de s'y prendre, ignorant qu'on ne peut pas établir les équilibres de consommation, production, hygiène et autres, sur les grains et farines, si on ne sait pas l'établir sur leurs plus menus emplois, comme petits pâtés, croquignoles et dragées.

Déjà j'ai préludé sur les questions d'*infiniment petit* au Post-Ambule, (III, 206), où j'ai indiqué une économie annuelle de 400 milliards sur des épingles, des allumettes et autres minuties que dédaigneraient nos sublimes génies. Toutefois, il faut faire ici une différence de nation à nation, et je suis persuadé que ces calculs sur les emplois de l'infiniment petit, seront mieux appréciés hors de France.

Non-seulement ils forment une branche pivotale de l'Harmonie; mais ils doivent y produire des équilibres généraux en matériel et en passionnel : c'est la thèse que je démontre à la 6e. section, sur des infiniment petits. Le calcul sur les œufs de poule (III, 206) n'est qu'une harmonie matérielle simple : ici je présente l'harmonie des infiniment petits en composé matériel et passionnel. Au reste, si les sots raillent sur pareille thèse, les géomètres et les vrais équilibristes en sentiront l'importance. Voyez 362.

J'ai déjà remontré (II, 188) les lecteurs pointilleux qui ne s'attachent qu'aux accessoires, aux minuties, aux côtés plaisants pour des esprits superficiels : je leur réitère que, dans une affaire d'intérêt si majeur, l'attention doit se fixer sur les sept points principaux, énoncés *Avant-Propos*, PAE; il importe de le rappeler au début du 2e. tome, afin de garantir le lecteur bénévole des insinuations de détracteurs et ergoteurs qui lui feraient perdre le fruit de cette étude, en le distrayant par la critique des formes, au lieu de le fixer à l'examen du fond, à la question de réalité de l'invention.

TRAITÉ
DE L'ASSOCIATION
DOMESTIQUE-AGRICOLE.

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'EDUCATION UNITAIRE
OU INTÉGRALE COMPOSÉE.

SECTION TROISIÈME.

ÉDUCATION EN PHASES ANTÉRIEURE ET CITÉRIEURE.

PRÉLUDE. — *Sur l'Unité d'Éducation harmonienne.*

Il n'est pas de problème sur lequel on ait plus divagué que sur l'instruction publique et ses méthodes. La nature, dans cette branche de politique sociale, s'est fait de tout temps un malin plaisir de confondre nos théories et leurs coryphées, depuis l'affront essuyé par Sénèque, instituteur de Néron, jusqu'aux échecs de Condillac et Rousseau, dont le premier ne forma qu'un cretin politique, et le second n'osa pas essayer l'éducation de ses propres

enfants. Bien sage fut-il, car il aurait sans doute réussi comme Cicéron, qui entremit toute la docte séquelle d'Athènes et de Rome pour faire de son fils le plus nul des êtres, un idiot, dont l'unique relief se borna à porter le nom de Cicéron, héritier de son immense fortune, et avaler une cruche de vin en une seule gorgée. Cette crapule était le seul talent du fils de l'orateur romain; il tenait parmi les biberons le même rang que son père parmi les beaux esprits.

Telles sont les prouesses que l'histoire nous transmet sur le compte de cet avorton, pour l'instruction de qui les sages d'Athènes et de Rome avaient été mis à contribution. Il faut l'avouer, l'espoir des pères est bien déçu par les méthodes civilisées, et par l'impéritie des sophistes en éducation.

Pour nous sortir du chaos de leurs systèmes, posons d'abord des fanaux de direction; déterminons le but, puis nous nous occuperons de la marche à suivre.

En toute opération d'Harmonie, le but n'est autre que l'unité. Pour s'y élever, l'éducation doit être INTÉGRALE COMPOSÉE.

Composée, formant à la fois le corps et l'âme ; elle ne remplit aujourd'hui aucune de ces deux conditions. Il sera prouvé, dans le cours de ces sections 3e. et 4e., que les méthodes civilisées négligent le corps et pervertissent l'âme.

Intégrale, c'est-à-dire embrassant tous les détails du corps et de l'âme, introduisant la perfection sur tous les points. Il sera prouvé que nos systèmes civilisés ne tendent qu'à fausser pièce à pièce les développements du corps [et de l'âme], et vicier [l'un et l'autre] par l'égoïsme et la duplicité.

Dans un prélude, évitons de parler du matériel qui nous conduirait trop loin, et bornons-nous à envisager l'éducation harmonienne en sens moral et politique, c'est-à-dire en sens unitaire; car il ne peut exister ni saine politique, ni saine morale, hors des voies d'unité ou voies de Dieu.

L'éducation harmonienne, dans ses procédés, tend d'abord à faire éclore dès le plus bas âge les VOCATIONS D'INSTINCT, appliquer chaque individu aux diverses fonctions auxquelles la nature le destine, et dont il est détourné par la méthode civilisée, qui, d'ordinaire et sauf rares exceptions, emploie chacun à contre-sens de sa vocation.

Si votre astre en naissant vous a formé poëte,

les leçons de la morale et du devoir filial tendront à faire de vous comme de Métastase un portier au lieu d'un poëte, et tout l'attirail de la sagesse philosophique sera mis en jeu pour vous entraîner aux fonctions d'où la nature voulait vous écarter. Les 9/10es. des civilisés pourraient élever cette plainte.

Il n'est donc pas de question plus obscurcie parmi nous que celle de la vocation ou instinct de fonctions sociales. Ce problème va être pleinement éclairci par le mécanisme de l'éducation harmonienne. Elle ne développe jamais chez l'enfant une seule vocation, mais une trentaine de vocations graduées et dominantes en divers degrés.

Le but étant de conduire d'abord au *luxe* (1er. foyer d'Attraction (II, 241), il faut que l'éducation entraîne au travail productif; elle ne peut y réussir qu'en faisant disparaître une tache bien honteuse pour la civilisation, et qu'on ne trouve pas chez les Sauvages; c'est la grossièreté

et la rudesse des classes inférieures, la duplicité de langage et de manières. Ce vice peut être nécessaire parmi nous, où le peuple accablé de privations sentirait trop vivement sa misère s'il était poli et cultivé; mais dans l'état sociétaire où le peuple jouira d'un minimum supérieur au sort de nos bons bourgeois, il ne sera pas nécessaire de l'abrutir pour le façonner à des souffrances qui n'existeront plus, et pour l'enchaîner à des travaux qui n'auront rien de pénible, puisque le mécanisme sériaire les rendra attrayants.

De cette chance d'Attraction industrielle dérive la nécessité de polir la classe plébéïenne; car si l'industrie sociétaire doit amorcer les souverains comme les plébéïens, il suffirait de la seule grossièreté du peuple pour contre-balancer les amorces que le nouveau système industriel pourrait présenter aux grands. La classe riche ne se plairait jamais à exercer le travail avec des rustres, à se mêler à toutes leurs fonctions. Ainsi, par le double motif du bien-être du peuple et de l'accession des riches au travail, il devient inutile que le peuple d'Harmonie reste grossier; il faut au contraire qu'il rivalise de politesse avec la classe riche, pour réunir attrait des personnes et attrait des fonctions dans les cultures et manufactures.

La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective, qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche. Si l'Harmonie avait, comme nous, des instituteurs de divers degrés, pour les trois classes, riche, moyenne et pauvre, des académiciens pour les grands, des pédagogues pour les moyens, des magisters pour les pauvres, elle arriverait au même but que nous, à l'incompatibilité

des classes et à la duplicité de ton, qui serait grossier chez les pauvres, mesquin chez les bourgeois, et raffiné chez les riches. Un tel effet serait gage de discorde générale : c'est donc le premier vice que doit éviter la politique harmonienne : elle s'en garantit par un système d'éducation qui est UN pour toute la Phalange et pour tout le globe, et qui établit partout l'unité de bon ton.

Evitons ici de confondre l'*unité avec l'égalité*. La classe opulente, loin d'être lésée par la politesse des inférieurs, y trouve une foule d'avantages incontestables. Aussi tout homme riche préfère-t-il des domestiques polis et intelligents, comme ceux de Paris, aux rustres de province, par qui on est fort mal servi et grossièrement traité.

D'ailleurs, le service n'étant pas engagement individuel en Harmonie, où il est au contraire lien d'affection individuelle, c'est pour l'homme riche un double charme que de trouver dans ses nombreux pages des amis intimes et des gens polis comme lui. On croit déjà favoriser les monarques en leur procurant un seul de ces agréments, celui d'avoir pour pages des jeunes gens d'une éducation très-soignée. Si un Harmonien peut ajouter à cet avantage celui de trouver des amis dans tous ses serviteurs, s'ensuivra-t-il que ce régime ait quelque rapport avec l'égalité?

Usons d'une comparaison : prétendra-t-on que, pour éviter l'égalité, il faille que le peuple soit de plus petite stature et de plus faible corpulence que les gens riches? Non, sans doute. L'unité *matérielle* veut que les corps soient de même taille dans toutes les classes. Il n'y a jusque-là qu'*unité simple*, bornée au matériel ou physique de l'homme.

L'unité composée qui doit être *matérielle* et *passionnelle*, et qui ne peut s'établir qu'en Harmonie, exige que

les humains soient identiques en ce qui touche aux essors de l'âme comme en développements du corps, qu'ils soient homogènes par le langage et les manières, quoique très-inégaux en fortune.

Du moment où le travail sera devenu attrayant, il n'y aura nul inconvénient à ce que le pauvre soit poli et instruit. Il y aurait au contraire lésion pour le riche et pour l'industrie générale, si le pauvre conservait les mœurs grossières de la civilisation; il doit se rencontrer sans cesse avec les riches dans les *travaux attrayants* des Séries pass. Il faut, pour charmer et intriguer ces réunions, que les manières soient unitaires, généralement polies. Les Harmoniens s'aiment entre eux autant que les civilisés se détestent; la Phalange se considère comme une seule famille bien unie; or, il ne peut convenir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçue les autres.

Pour élever à l'unité de manières toute la masse des enfants, le plus puissant ressort sera l'OPÉRA, dont la fréquentation est pour tous les enfants d'Harmonie un exercice demi-religieux, emblème de l'esprit de Dieu, de l'unité que Dieu fait régner dans le mécanisme de l'Univers. L'opéra est l'assemblage de toutes les unités matérielles : aussi tous les enfants Harmoniens figurent-ils, dès le plus bas âge, aux exercices d'opéra, pour s'y façonner aux unités maté., acheminant aux pass.

J'ai déjà observé qu'une salle d'opéra est aussi nécessaire à une Phalange que ses charrues et ses troupeaux. Ce n'est pas seulement pour l'avantage de se donner dans le moindre canton un spectacle aussi brillant que ceux de Paris, Londres et Naples; c'est pour éduquer l'enfance, la former au matériel d'Harmonie.

Ce spectacle sera à la fois vœu d'Attraction et de raison. Il sera vœu d'Attraction, en ce qu'on verra les enfants entraînés passionnément à y figurer dès l'âge de 4 ans; vœu de raison, en ce que les pères y verront le rudiment industriel de l'enfance, l'initiation figurative aux principes de l'Harmonie sociale.

L'éducation unitaire doit élever les hommes aux perfections du corps et de l'âme. Nos instituteurs armés de fouet, de palettes et d'abstractions métaphysiques, savent former des Nérons et des Tibères : laissons-leur ce honteux talent, fruit de l'éducation *partielle simple*, et étudions le système de l'éducation *intégrale composée*, qui saura d'un Tibère et d'un Néron pris au berceau, pris à trois ans, former un monarque plus vertueux que les Antonins et les Titus.

ARGUMENT GÉNÉRAL [DE LA 3e. SECTION].

Phases et Épreuves de l'Éducation harmonienne.

On la divise en deux vibrations et quatre phases, qui comprennent les jeunes tribus dans l'ordre suivant :

[PÉPINIÈRE HORS DE LIGNE, BRUTE, LES 3 ORDRES, DE 0 à 3 ANS.]

VIBRATION INFÉRIEURE. DEUX PHASES.

Antérᵉ. 1re. PHASE. — Chœurs des *Bambins* et *Bambines*.

Citérᵉ. 2e. PHASE. { Chœurs des *Chérubins* et *Chérubines*.
Chœurs des *Séraphins* et *Séraphines*.

VIBRATION SUPÉRIEURE. DEUX PHASES.

Ultérᵉ. 3e. PHASE. { Chœurs des *Lycéens* et *Lycéennes*.
Chœurs des *Gymnasiens* et *Gymnasiennes*.

Postérᵉ. 4e. PHASE. — Chœurs des *Jouvenceaux* et *Jouvencelles*.

Chacune de ces quatre phases est soumise à un régime

spécial, tant pour l'enseignement que pour les doses de iberté. Quoique les enfants jouissent en Harmonie d'une pleine indépendance en tout ce qui ne leur est pas nuisible, il est pourtant des limites obligées; on ne pourrait pas, sans démence, permettre à un bambin de manier les petites haches et autres instruments tranchants disséminés dans les ateliers. Le bambin n'est admis à ces prérogatives que par degrés, c'est-à-dire qu'en passant à la tribu des chérubins, il acquiert le droit de manier tels instruments, comme de fortes scies; mais il ne sera admis à manier les haches que lorsqu'il passera des chérubins aux séraphins.

Dans les deux phases de basse enfance, *antér.* et *citér.*, on a pour règle de faire dominer l'éducation du matériel sur celle du spirituel, [sans pourtant négliger celle-ci.]

Dans les deux phases, *ultér.*, et *postér.*, c'est l'éducation du spirituel qui domine sur celle du matériel.

Ce contraste correspond aux facultés des divers âges: dans les « quatre » tribus de [lutins,] bambins, chérubins et séraphins, âgées de 2 à 9 ans, il est plus pressant de former le corps que l'esprit; et dans les deux tribus de lycéens et gymnasiens, âgées de 9 à 15 1/2, on doit plus de soins à la culture de l'esprit.

Ce n'est pas que les Harmoniens négligent de former à tout âge le cœur et l'esprit des enfants; ceux-ci auront à 4 ans plus de délicatesse et d'honneur que n'en ont chez nous les enfants de 10 ans. La culture du matériel n'exclut point celle de l'esprit; mais comme il est dangereux d'exercer trop tôt l'esprit, on devra dans le bas âge faire dominer l'instruction corporelle, selon l'échelle suivante des épreuves imposées aux jeunes tribus, nº. 1 à 6.

Chaque fois qu'un enfant postule pour monter d'un

chœur dans un plus élevé, il est soumis à l'examen sur un certain nombre d'épreuves et de thèses.

1°. En gradation *des [lutins aux bambins, et des] bambins aux chérubins :* 7 épreuves matérielles à son choix; 7 exercices de dextérité appliquée proportionnément aux diverses parties du corps.

1°. Un de main et bras gauche. 2°. Un de main et bras droit.
3°. Un de pied et jambe gauche. 4°. Un de pied et jambe droite.
5°. Un des deux mains et bras. 6°. Un des deux pieds et jambes.
7°. Un des quatre membres.

Plus, en thèse pivotale, un exercice intellectuel sur la 1re. des trois propriétés de Dieu, sur l'économie de ressorts, celle des trois qui est la plus intelligible aux enfants.

(*Nota.* Dans cette table, le côté gauche ou côté du cœur et de l'orient tient le 1er. rang, qu'on lui donne toujours en Harmonie, où l'orient et la gauche sont côtés d'honneur. Le globe présente la gauche au soleil.)

2°. En gradation *des chérubins aux séraphins :* on est plus exigeant sur les épreuves et thèses qui sont fixées à 12, savoir :

Sept en matériel, même Série que les précédentes, mais sur des exercices plus difficiles; et cinq en spirituel, sur quelques petites études à portée d'un enfant de 6 ans.

Plus, une thèse pivotale sur la 2e. propriété de Dieu, la justice distributive.

3°. En gradation *des séraphins aux lycéens :* on exige 16 épreuves et thèses, dont moitié en matériel et moitié en spirituel; plus, une thèse pivotale sur la 3e. propriété de Dieu, l'universalité de providence.

4°. En gradation *des lycéens aux gymnasiens :* on exige 20 épreuves, dont 8 en matériel et 12 en spirituel,

avec thèse pivotale sur l'unité de système de Dieu en régie d'univers.

5°. En gradation *des gymnasieus aux jouvenceaux:* 24 épreuves et thèses à choix, dont 9 en matériel et 15 en spirituel, avec thèse générale sur l'ensemble des 3 propriétés de Dieu et de la pivotale.

Les juges sont toujours choisis dans le chœur où on postule admission; ils s'adjoignent quelques sibyls ou sibylles, à titre de consultants.

Si on exige de la basse jeunesse majorité ou totalité d'épreuves en matériel, c'est pour se conformer à l'impulsion de l'âge, qui n'attire guère le jeune enfant qu'aux fonctions matérielles. On ne s'applique en Harmonie qu'à seconder l'Attraction, favoriser l'essor de la nature, avec autant de soin que la civilisation en met à l'étouffer.

Nota. L'éducation se terminant aux chœurs de jouvencellat, il n'y a plus d'épreuves à subir pour passer aux chœurs d'adolescence, tribu n°. 7.

Les menus détails, comme ceux qu'on vient de lire, ne sont pas règle invariable quant aux nombres : je ne prétends pas que dans les thèses et épreuves auxquelles est assujetti l'enfant, on doive suivre exactement les nombres indiqués 7, 12, 16, 20, 24 thèses. Je me borne à établir en principe la méthode progressive et alternée, en donner des exemples par amalgames du matériel et du spirituel.

A mesure que nous traiterons de chacun des chœurs, nous reconnaîtrons la nécessité de se conformer approximativement à ces dispositions : l'on verra bientôt qu'elles ne sont jamais fixées arbitrairement dans mes aperçus, et qu'il existe des règles certaines pour déterminer les procédés et dispositions de l'Harmonie sociétaire.

(Voy. au pivot inverse (III, 231) les articles Géranium, Pensée, Réséda.)

J'ai de même évité tout arbitraire sur ce qui touche aux esprits de corps, et notamment aux opinions à faire germer chez l'enfance. Un moraliste opinera pour élever l'enfant au mépris des richesses perfides et à l'amour de la vérité; un économiste voudra qu'on l'élève à l'amour du trafic et du mensonge, deux choses inséparables : nous ne risquerons pas de tomber dans toutes ces contradictions; nous aurons pour déterminer les vraies dispositions de l'Harmonie, un guide sûr, qui est l'Attraction calculée par analyse et synthèse.

Où veut-elle nous conduire (II, 239)?

1°. *Au luxe.* 2°. *Aux groupes.* 3°. *Aux Séries.* ⋊ *A* L'UNITÉ.
C'est sur ces impulsions générales que doit se guider la politique de l'éducation.

Parmi nous la politique voudrait d'abord élever l'enfant à la vertu, tandis qu'il faut, selon le 1er. foyer d'attraction, l'élever avant tout à la richesse composée, c'est-à-dire :

A la dextérité et santé, ou voie de luxe interne. } III, 194.
A l'industrie productive, ou voie de luxe externe. }

Eh! quel rapport existe-t-il entre la santé et nos écoles, où l'on emprisonne l'enfant transi de froid pour l'hébéter sur un rudiment ou une grammaire? C'est lui troubler l'esprit en même temps qu'on lui comprime le corps. Nos systèmes d'éducation sont donc l'opposé de la nature, puisqu'ils contrarient le vœu primordial de l'Attraction, qui tend à la richesse composée, c'est-à-dire à la santé ou luxe interne, et à l'industrie ou source de luxe externe (III, 194).

Tels sont les deux buts de l'institution harmonienne.

On va voir qu'elle entraîne déjà le bambin de 4 ans à exercer plusieurs branches d'industrie, développer méthodiquement diverses parties du corps, se rendre habile à toutes fonctions, et s'assurer, par cette variété d'exercices, les deux gages d'avénement au luxe, *la santé intégrale et la dextérité industrielle* de toutes les parties du corps : il faut que l'enfant à 4 1/2 ans ait pleinement atteint ce but; examinons les moyens.

PREMIÈRE NOTICE.

ÉDUCATION ANTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Des trois Ordres de Basse Enfance.

J'AI désigné vaguement (III, 440), sous le nom de bambins et poupons, toute la classe au-dessous de l'Harmonie active, tout ce qui n'a pas atteint 4 ans 1/2. Maintenant qu'il s'agit de décrire le système de leur éducation, nous aurons besoin de désignations plus détaillées.

Je ne comprends dans la basse enfance, que ce qui est au-dessous de 4 ans 1/2. Si un enfant atteignait 5 ans sans remplir les conditions exigées pour être admis à la tribu des chérubins, il serait considéré comme idiot, ou du moins être subalterne. On le rangerait dans les complémentaires ou tribus accessoires, C (III, 440), composées des caractères et personnages les moins actifs de corps ou d'esprit : il s'en trouve nécessairement quelques-uns que l'Evangile a consolés d'avance, dans le verset *Beati pauperes spiritu.*

La basse enfance est divisée en trois catégories;
Savoir : ≺ 1. Les Nourrissons, âgés de 0 à 18 mois, S. T.
≼ 2. Les Poupons, âgés de 18 à 36 mois, S. T.
K 3. Les Bambins, âgés de 36 à 54 mois, T.

Ces derniers sont les seuls qui commencent à fréquenter comme sectaires les ateliers et réunions industrielles. On y voit bien quelques poupons de 30 à 33 mois, mais qui n'ont pas rang de néophytes admis. De là vient que j'ai

donné aux ordres 1 et 2 le nom de sous-tribu, S. T. Les bambins sont une tribu, T.

Nous trouverons même subdivision dans l'autre classe extrême, qui est celle des vieillards, des infirmes et des malades ;

Malades ⋗ , Infirmes ⋛ , Patriarches ɣ.

Les patriarches forment une tribu n°. 16, opposée en degré à celle des bambins n°. 1. Les malades et infirmes équivalent à des sous-tribus inactives, comme les poupons et nourrissons. Il y a dans toutes les distributions harmoniennes correspondance exacte, mais sans égalité.

Chacun des trois ordres de bambins, poupons ou nourrissons, doit se subdiviser en trois genres, qui sont très-distincts dans les Séristères, fonctions et salles : par exemple, quant aux âges, on peut classer comme il suit et inégalement, par 5, 6 et 7 mois.

Les Sous-Bambins,	âgés de 36 à 41 mois,	5 m.
Les Mi-Bambins,	âgés de 41 à 47 mois,	6 m.
Les Sur-Bambins,	âgés de 47 à 54 mois,	7 m.

Si l'architecte et les fondateurs d'un canton d'épreuve négligeaient de spéculer sur toutes ces graduations, et d'échelonner de même les dimensions de leurs salles, il arriverait que les Séristères seraient faussés, inconvenants; que l'Attraction ne pourrait pas se développer, et qu'il faudrait employer la science des Algériens et des Philosophes, *la contrainte.* On ne fera une bonne épreuve d'Harmonie qu'autant qu'on aura bien calculé toutes les graduations matérielles et passionnelles qu'établit la nature. Etudions-les donc sur l'enfance, où elles sont plus faciles à analyser que sur l'âge mûr.

Outre ces classements d'âges, nous aurons à indiquer des classements de facultés dont on parlera au chapitre

suivant. Commençons à bien subdiviser les trois ordres ou catégories de bambins, poupons et nourrissons, afin de prévoir et prévenir les erreurs qu'on pourrait commettre dans la construction de leurs Séristères. Tout serait manqué en Harmonie, si on manquait l'éducation, soit en matériel, soit en passionnel.

Au contraire, le mécanisme marchera sans peine et les difficultés seront aisément surmontées, si on distribue avec intelligence tout ce qui touche aux relations des six tribus de l'enfance. Elles ont la plus forte influence en Attraction industrielle ; et sur ce point la hiérarchie sexuelle s'établira en sens inverse de la force physique, c'est-à-dire,

Que le sexe masculin qui est le plus fort est au dernier rang d'influence en Attraction industrielle. Les enfants tiennent le premier rang sous ce rapport. Les femmes viennent en 2e. ligne, et ensuite les hommes.

Je place les hommes au 3e. rang, parce que l'Attraction par contraste avec la violence doit opérer du faible au fort. L'état de choses qui produira Attraction industrielle, entraînera les enfants plus activement que les pères et mères, et les femmes plus vivement que les hommes; de sorte que ce seront les enfants qui, dans l'ordre sociétaire, donneront la principale impulsion au travail. Après eux, ce seront les femmes qui entraîneront les hommes à l'industrie.

On voit par ces aperçus, combien il importera, dans la Phalange d'essai, d'apporter le plus grand soin à l'organisation des enfants, à la distribution opportune de leurs Séristères, à l'assortiment proportionnel des nombres et des âges.

Si les règles d'Attraction et l'échelle progressive sont bien observées, on verra dans la 1re. Phalange, au bout

de trois mois, l'enfant de 4 ans se montrer en état de pleine liberté, plus prudent et plus expert que n'est chez nous l'homme de 30 et 40 ans. En Harmonie, un bambin de 4 ans, fût-il fils d'un monarque, sait gagner sa vie à plusieurs métiers, exercer proportionnément tous ses membres, s'assurer en tout point le rapide progrès de vigueur et le plein développement de facultés corporelles et spirituelles; enfin, subordonner toutes ses actions aux convenances d'intérêt général.

Combien nos méthodes, en fait d'éducation, sont loin d'un pareil résultat! Quel est parmi leurs élèves de 15 ans et même de 30, celui qui pourrait faire preuve de cette perfection, qu'on trouve en Harmonie chez tout bambin de 4 ans.

J'insiste sur ces aperçus, pour intéresser le lecteur à la méthode qui va être décrite, et qui réalisera en éducation tout l'ensemble des biens dont on ose à peine aujourd'hui rêver quelques détails sans pouvoir en réaliser aucun, sans savoir former autre chose que des légions de *petits Vandales*, qui dans leur enfance épient toutes les occasions de détruire au lieu de produire, et qui, parvenus à l'adolescence, iront sous l'égide de la morale s'organiser en légions de *grands Vandales*, pillant, violant, brûlant, massacrant, pour l'équilibre des saines doctrines du commerce, et la perfectibilité des abstractions métaphysiques.

Tels sont les fruits d'un ordre social où l'éducation ne tend qu'à étouffer l'Attraction, travestir la nature et les caractères. Nous allons enseigner à opérer en sens contraire, à développer l'Attraction. Si elle est sagement distribuée par Dieu, elle doit entraîner l'enfant à l'industrie productive, puisque Dieu nous donne la richesse pour

premier foyer d'Attraction. Or, dans la solution de cet étrange problème, de cet art d'attirer l'enfant libre à l'industrie, on doit s'attendre à des moyens bien différents de ceux inventés par nos sciences morales et politiques, habiles à former des Tibères et des Nérons, ou tout au plus des oisifs.

Parmi ces moyens que je détaillerai au chapitre suivant, envisageons dès à présent le principal; l'émulation naturelle ou progressive, dont on n'a aucune idée en civilisation; elle tient aux dispositions matérielles du nouvel ordre; elle ne peut donc pas naître dans l'état actuel.

Je n'en cite que le principal ressort, l'aspect des tribus chérubiques n°. 2, et séraphiques n°. 3 : elles sont le point de mire de la basse enfance. Un enfant n'admire que ce qui est à sa portée; [un lutin,] un bambin, voit ces chœurs de chérubins et chérubines, hauts et puissants seigneurs de 4 1/2 à 6 ans 1/2, portant déjà de grands panaches d'autruche, et figurant dans les manœuvres de la grande parade. Cet aspect est pour le bambin, ce qu'étaient les trophées de Miltiade pour Thémistocle, à qui ils faisaient perdre le sommeil.

Dans l'espoir de parvenir bientôt au rang de chérubin, il fera cent prouesses industrielles; mais il ne voudra pas même planter un chou si c'est pas ordre du père ou du précepteur. Les conseils les plus sages n'auront sur lui aucune influence : en vain le précepteur lui représentera-t-il *que nos idées naissent des perceptions de sensation pour le bien du commerce;* tout ce jargon scolastique ne servira qu'à désorienter l'enfant et le rebuter de l'industrie; il a besoin d'un enthousiasme qu'on ne sait pas lui créer, et qui ne pourrait naître que de l'aspect des *tro-*

phées de Miltiade, ou trophées des chœurs des chérubins et chérubines.

A defaut de ce véhicule, on cherche à lui en créer d'autres dans des affections imaginaires, dans la piété filiale, dans l'amour de la simple nature et de la morale douce et pure; fadaises dogmatiques! L'enfant civilisé manque du seul ressort qui puisse l'entraîner au bien, c'est l'aspect des tribus chérubiques et séraphiques déjà très-habiles en industrie. Elles sont les seuls modèles qui plaisent à l'enfant. L'intervention des pères et des pédants ne fera de lui qu'un petit rebelle, un hypocrite feignant de la soumission, et brûlant d'impatience d'aller, avec ses pareils, tout briser, tout saccager, dès que le pédant se sera éloigné.

Sur ce, nos habiles analystes s'écrient : Les enfants sont de *petits diables* : eh non ! ce sont les pères qui sont de *grands sots*, de n'avoir pas su inventer le régime d'éducation attrayante ou sociétaire, qui [en Harmonie] est déjà terminée avant que celle des civilisés ne puisse commencer.

En effet, on ne peut guère entreprendre avant l'âge de 5 ans l'éducation d'un enfant civilisé ; et dans l'état sociétaire, il a dès l'âge de 4 ans 1/2 reçu en plein la première éducation dite antérieure, au moyen de laquelle il peut déjà voler de ses propres ailes, s'entremettre dans vingt travaux utiles, y gagner plus qu'il ne dépense, y former son corps à la vigueur, son esprit à l'unité sociale, à la pratique de la vérité : combien ces résultats sont préférables à ceux de nos vaines théories !

CHAPITRE II.

Appâts matériels d'industrie pour la Basse Enfance.

Il semblerait plus méthodique de traiter d'abord des nourrissons et des poupons : diverses considérations me décident à commencer par le plus âgé de trois ordres de basse enfance, par les bambins.

Nous avons à examiner comment on fait naître chez eux LE FEU SACRÉ, le point d'honneur industriel; sentiment si inconnu des enfants civilisés, qui l'éprouvent à contre-sens, en mode subversif. Ils n'ont d'émulation que pour mal faire; le plus triomphant, le plus considéré des autres, est celui qui a commis le plus de dégât.

Le régime sociétaire inspire à l'enfant, dès le plus bas âge, des inclinations tout opposées, le désir de se signaler dans vingt ou trente sortes d'industrie.

C'est vers l'âge de 2 1/2 à 3 ans que l'on commence à débrouiller l'énigme des vocations, qui, je le répète, sont au nombre de 20 ou 30 dans chaque enfant de 3 ans, quoiqu'en civilisation l'on ait peine à lui en découvrir une seule, à l'âge de 20 ans.

L'état sociétaire a de nombreux moyens de faire éclore chez l'enfant ces vocations industrielles. J'en vais citer « seize, dont trois » ont été déjà mentionnés séparément, c'est une sorte de récapitulation à placer en note (1).

(1) RESSORTS MATÉRIELS EN ÉCLOSION DES VOCATIONS.

* 1°. L'élégance des ateliers-miniatures, affectés à chacun des Séristères.

* 2°. [Le furetage, flanage.]

* 3°. L'appât des ornements gradués.

Aucune de ces amorces n'étant mise en jeu dans l'éducation civilisée, on ne doit pas s'étonner si les enfants sont

* 4°. Les priviléges de parade et maniement d'outils.
* 5°. L'avantage de choisir dans chaque branche d'industrie, le détail auquel on veut se livrer.
* 6°. [La singerie.]
Ж 7°. La manie imitative qui domine dans le bas âge.

RESSORTS SPIRITUELS EN ÉCLOSION DES VOCATIONS.

** 8°. L'absence de flatterie paternelle, inadmissible dans l'ordre sociétaire, où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.
** 9°. Le ton ascendant (II, 343), ou inclination des enfants à suivre l'impulsion de leurs camarades un peu plus âgés.
** 10°. [L'entraînement, la déférence graduée.]
** 11°. L'agrément de séances courtes, joyeuses, intriguées et fréquemment variées.
** 12°. [La crainte du renvoi aux chœurs de demi-caractère.]
** 13°. L'enthousiasme pour les prodiges exécutés par les chœurs supérieurs [d'un degré], seuls êtres que l'enfant choisisse passionnément pour modèles.
** 14°. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, émulations excitées par l'ironie de ceux qui ont déjà obtenu l'admission en échelon supérieur.
** 15°. La pleine liberté d'option en travail et durée du travail.
** 16°. L'intervention officieuse des patriarches, très-aimés de la basse enfance, et très-patients à lui donner des leçons.
⋈ L'influence de la « série contrastée, des courtes séances, » ordre qui peut seul exciter chez l'enfant le charme et la docilité nécessaires en études industrielles, [et donner essor aux trois passions distributives, essor naturel du caractère qui, dans une phalange portée au grand complet, trouve et développe sans obstacle toutes les inclinations distribuées par la nature à chacun des 810 caractères primitifs.]

rétifs au travail. Examinons brièvement l'influence de quelques-uns de ces douze moyens d'Attraction ; étudions-les en matériel dans ce chapitre, et en spirituel dans le suivant ; distinction assez difficile, car les deux sujets se confondent presque toujours.

Devisons d'abord sur l'influence des ornements et priviléges. Un beau panache suffit déjà, chez nous, pour séduire un villageois, l'enrôler au régiment, lui faire signer l'abandon de sa liberté. Quel sera donc l'effet de ces parures pour enrôler un enfant au plaisir, à des réunions amusantes avec ses semblables?

Entretemps : expliquons-nous sur le mot privilége, qui ferait insurger les farouches républicains. L'idée de privilége semble contradictoire avec la pleine liberté dont les enfants harmoniens doivent jouir ; précisons le sens de ce mot.

Dire que les enfants seront pleinement libres, ce n'est pas prétendre qu'on doive leur accorder des licences dangereuses. Il y aurait folie de permettre à un séraphin de 7 ans le maniement des armes à feu, ou aux chérubins de 5 ans, le maniement des haches. La liberté qu'on donne aux enfants consiste dans l'option sur toute fonction et tout plaisir qui est sans danger pour eux, et qui ne lèse point les convenances d'une autre corporation d'enfants. S'il plaisait à un [bambin, un] chérubin, d'arracher les fleurs cultivées par un groupe de séraphins, il y aurait lésion et motif de répression. [Mais cette malfaisance, ce vandalisme, ne pourraient se rencontrer que chez un enfant arrivant de civilisation et jamais chez ceux élevés dès le bas âge en Association.]

Les tribus de l'enfance doivent donc avoir des prérogatives graduées selon leur âge. La tribu 6, jouvenceaux

et jouvencelles, qui entre en puberté, peut être admise à certaines lectures et études qu'on ne peut pas accorder aux enfants impubères. La tribu 5, gymnasiens et gymnasiennes, âge de 12 à 15 1/2 ans, jouit du droit de chasser à l'arme à feu, droit qu'il ne serait pas prudent d'accorder aux lycéens et lycéennes, âge de 9 à 12 ans. Ceux-ci ont le droit de monter sur les chevaux nains, et de paraître en escadron dans les parades et manœuvres. On ne pourrait pas, sans imprudence, accorder cette monture aux séraphins âgés de 6 1/2 à 9 ans. Ils sont trop faibles pour manier un cheval; mais ils ont déjà le droit d'employer les petites haches et autres outils qui sont interdits aux chérubins de 4 1/2 à 6 1/2 ans. Ceux-ci peuvent manier des couteaux, ciseaux, rabots, fortes scies; conduire des chars à chien, et vaquer à une foule de fonctions très-enviées des bambins, à qui pourtant il est force de les interdire : on leur accorde seulement quelques accessoires et diminutifs. Par exemple, les hauts bambins ont l'emploi des petites scies d'un pied, propres à couper des bûchettes et allumettes, à exercer l'enfant, l'habituer de bonne heure au maniement des outils [et à l'atelage des chiens.]

L'impatience d'admission à ces priviléges est un grand stimulant pour les enfants qui brûlent de s'élever de tribu en tribu, d'échelon en échelon, toujours empressés de devancer l'âge, s'ils n'étaient contenus par la sévérité des examens et des thèses : on en laisse le choix au récipiendaire, car il est indifférent que l'enfant prenne parti pour tel ou tel groupe industriel ; il doit seulement faire preuve de capacité dans certain nombre de groupes, qui, en se l'agrégeant, attestent par le fait son intervention utile.

Ces attestations sont expérimentales, et nulle protection ne pourrait les obtenir, puisqu'il faut opérer et figurer adroitement dans les fonctions d'épreuve. Les groupes et séries travaillent par émulation bien plus que par intérêt, n'admettent chaque postulant qu'autant qu'il est pourvu de l'aptitude nécessaire pour coopérer efficacement, et soutenir avec honneur les rivalités du groupe luttant contre ceux des cantons voisins.

Les chœurs de l'enfance, même les plus petits qui sont ceux des bambins et bambines, sont en rivalité ouverte avec pareils chœurs [néophites] des Phalanges voisines. On rassemble les tribus homogènes de plusieurs Phalanges, comme 5 à 6 tribus de chérubins ou tribus de bambins, pour les faire concourir, lutter de manœuvre à la parade, [à la procession,] à l'opéra, aux petits ateliers.

D'après cela, les chœurs même les plus jeunes sont pétris d'amour-propre et de prétentions, et n'admettraient pas un candidat maladroit; il serait renvoyé mois par mois, d'examen en examen, tant qu'on le croirait assez novice pour compromettre la renommée d'une tribu, d'un chœur, d'un groupe, etc., [et au bout de 3, 4 ou 5 renvois, il serait classé aux chœurs de demi-caractère.] Les enfants sont des juges très-rigoureux sur ce point; l'affront du refus devient piquant pour ceux qui ont passé l'âge d'admission dans une tribu. Après six mois de répit et d'épreuves réitérées, ils sont, en cas d'insuffisance, mis hors de ligne et relégués dans les chœurs de « demi-caractère. » Les parents ne peuvent pas se faire illusion sur leur infériorité, ni prôner comme à présent la gentillesse d'un petit sot.

Notre objet spécial dans ce chapitre est l'éducation de la tribu des bambins seulement; mais pour en prendre

connaissance, il faut, tout étant lié dans l'éducation harmonienne, observer le mécanisme des 5 tribus supérieures, dont celle des bambins doit imiter les dispositions.

Chacun des chœurs d'enfants trouve des travaux adaptés à ses moyens : la Divinité en a ménagé pour tous les âges. Par exemple, sur les voitures ; les groupes de chérubins et chérubines qui cultivent de petits légumes et qui en font la cueillette, les conduisent aux cuisines dans des chars attelés de chiens, travaillent à l'épluchage, au lavage. Les groupes de séraphins et séraphines conduisent des chars moins petits, attelés d'ânons, et affectés au transport d'objets plus pesants. Les groupes de lycéens conduisent des chars attelés de chevaux nains ; les groupes de gymnasiens mènent déjà ceux attelés de chevaux moyens ; enfin, les jouvenceaux conduisent de grands chars et grands chevaux. On a soin d'établir cet ordre échelonné dans tous les ateliers et travaux, afin d'exercer chaque enfant selon ses facultés. Même graduation industrielle pour les chœurs féminins.

Les enfants étant très-fidèles à l'impulsion de la nature, point distraits par les spéculations d'intérêt, seront les plus ardents à organiser dans la Phalange d'essai leurs 5 tribus, numérotées 2, 3, 4, 5, 6. Celle des bambins, n°. 1, dont nous allons parler, sera plus difficile à former, car elle ne peut agir qu'en écho des 5 autres. Elles donneront le bizarre exemple d'enfants offrant aux pères des modèles d'Harmonie sociale ; car ces enfants formeront, dès le 1er. mois, toutes leurs intrigues de série, que les pères n'auront guère formées qu'au bout de trois mois.

L'industrie de la tribu des bambins et bambines est initiative d'éducation harmonienne, puisque c'est sur

l'âge de 3 ans à 4 1/2 qu'il faut opérer le développement des nombreuses vocations industrielles.

Pour les faire éclore chez l'enfant, on lui donne pleine liberté de parcourir les ateliers dès qu'il est en état de marcher et d'agir, dès l'âge de 2 ans 1/2, et même plus tôt, pourvu qu'il soit conduit par l'un des surveillants désignés pour guides enfantins (nous les nommerons BONNES et BONNAINS), qui chaque jour ont des postes et sentinelles dans tous les ateliers où abordent les poupons qu'il faut conduire.

D'ailleurs, à défaut du guide, l'enfant peut, au moment où on lève la séance, être accompagné par l'un des membres qui, au sortir de là, se rend à la réunion vicinale où le bambin veut prendre part. Chacun supplée au besoin les guides enfantins.

On peut donc, dès l'âge de 2 ans 1/2, dès que l'enfant est en état de bien marcher, l'abandonner à l'attraction; car elle ne le poussera que vers les points du Phalanstère, ateliers et jardins, où se trouveront des réunions d'enfants annexées à des groupes d'âge supérieur, et pourvues de petits instruments pour s'exercer au travail, sur lequel un patriarche ou révérend présent à la séance prendra plaisir à instruire les bambins et poupons.

Terminons en assignant la différence du classement d'âge au classement d'industrie. S'il s'agit de l'échelle d'âge, on distinguera

Les hauts bambins, mi-bambins, bas bambins.
Les hauts poupons, mi-poupons, bas poupons.

Mais le talent ne suit pas toujours l'échelle des âges, et les bambins, considérés sous le rapport du talent, se classent comme toutes les autres corporations industrielles, en 3 degrés de sectaires dans chaque branche de travail :

Les « Novices et Novices » ;
Les Bacheliers et Bachelières ;
Les Licenciés et Licenciées.

De sorte qu'un haut bambin peut être

Licencié au groupe des allumettes,
Bachelier au groupe d'égoussage,
Novice au groupe du réséda,

avec ornements indicatifs de toutes ces dignités.

On procède avec beaucoup de pompe dans les distributions de grades, qui ont lieu périodiquement, chaque mois, chaque semaine. A l'issue de la grande parade, le carillon de la tour d'ordre sonne la promotion. Alors toute la basse fanfare s'avance vers les dais sous lesquels siégent les deux chœurs des patriarches tenant les ornements à distribuer. Les petits tambours battent le ban; le héraut et la héraute des chœurs de bambins proclament :

De par la Phalange souveraine de Gnide et la très-honorable tribu des bambins de Gnide.

Hylas, haut lutin, âgé de 35 mois, est promu au chœur des bambins, admis à porter les ornements *de bas bambin*, et partager les prérogatives de cette noble corporation. [Son talent permet qu'on anticipe d'un mois sur l'époque d'admission.]

Alors le capitaine du chœur des bambins conduit Hylas vers un des patriarches, qui lui remet les ornements de sa nouvelle dignité. D'autres enfants sont amenés vers les patriarches, dès que le héraut les a préconisés, et la basse fanfare honore d'une courte salve chaque dignitaire.

Après la promotion de rang, vient celle de talent.

La héraute du chœur des bambines proclame :

De par, etc. Zélie, sous-bambine de Gnide, etc.

Ici on fait le récit de son grand titre, contenant la ky-

rielle de ses dignités; puis on ajoute : Est promue au rang de *bachelière du groupe d'égoussage des légumes*. Une officière bambine la conduit vers une patriarche, de qui elle reçoit les *insignes* ou décorations de sa nouvelle fonction; et ainsi des autres lutines ou bambines qu'on élève en grade, d'après expertises devant le jury de leurs pairs.

Ce 2e. classement s'applique aux compagnies de 30 ans comme à celles de 3 ans; il influe puissamment sur les enfants en bas âge, stimulés d'ailleurs par les ornements et les prérogatives industrielles. Moyennant ces deux priviléges, la distinction des 3 grades excite chez l'enfant bien plus d'émulation qu'elle n'en peut exciter chez l'homme fait, et par cette raison il importe de la mentionner dès les premiers détails de l'éducation du bas âge.

Donnons sur cette émulation enfantine deux chapitres spéciaux, et rappelons que si on parvient à exciter l'émulation chez la plus jeune des tribus, celle des bambins, elle naîtra par suite chez la masse entière de l'enfance. Ici comme en culture, il faut donner le plus grand soin aux premiers développements du germe; on peut ensuite abandonner l'arbre à lui-même, quand il a pris des forces.

Etudions donc l'art d'entraîner à l'industrie les bambins et poupons, art auquel se coordonne tout le mécanisme de l'éducation antérieure dans les 3 ordres de nourrissons, poupons et bambins. Tout serait vicieux en institution primaire, si on manquait l'art d'amorcer au travail la basse enfance ; elle contracterait des goûts d'oisiveté comme les enfants civilisés. Analysons avec soin la méthode qui préserve de ce vice les enfants harmoniens, et les organise dès le plus bas âge en athlètes industriels.

CHAPITRE III.

Ressorts spirituels d'industrie pour la Basse Enfance.

J'ai donné en note, au début du précédent chapitre, une table de neuf ressorts spirituels. Entrons dans quelques détails sur deux seulement, et d'abord sur le mixte nº. 5, la singerie, qui se combine toujours avec les effets matériels.

Une propriété générale chez les enfants est la *singerie* ou *manie imitative*. Ils veulent tenter ce qu'ils voient faire à de plus avancés en âge. C'est sur cette fantaisie nommée *ton ascendant* (III, 345) que reposera presque tout le système d'éducation attrayante des bambins et poupons.

Ladite manie se développe avec véhémence, quand on leur fait voir des manœuvres d'Harmonie, telles que les évolutions

des militaires à l'exercice;
des thuriféraires à la procession;
des danseurs à l'opéra.

Qu'on rassemble cent bambins ou « lutins » pris au hasard. Si on leur fait voir ces diverses manœuvres, ils s'empresseront tous de les imiter. A défaut de fusil, chacun d'eux prendra un bâton; à défaut d'encensoir, une pierre suspendue à une corde; à défaut de houlette, une branche de saule.

Que si on leur fournit de petits fusils, petits encensoirs, petites houlettes, vous les verrez transportés de joie, écoutant avec une docilité respectueuse les leçons [qu'un chérubin de 6 ans] voudra bien leur donner sur les évolutions. Leur enthousiasme croîtra encore si on ajoute costume et attirail, si on leur donne de petits bon-

nets de grenadier pour la manœuvre, petits surplis pour la procession, petits chalumeaux pour les figures chorégraphiques.

Les lutins et bambins trouvent toutes ces gimblettes aux Séristères d'institution harmonienne, et en divers degrés. Ils n'obtiennent que l'encensoir [de bois sans feu,] et le fusil de bois dans leurs essais. Devenus plus habiles, ils auront encensoir d'étain et fusil de fer; puis, en 3e. degré, l'encensoir argenté, etc. Ce mode progressif est un des grands ressorts d'émulation entre eux.

On les rassemble par fois dans une école manœuvrière d'aspirants. Ils ont, dans les jardins comme dans le Phalanstère, quelques locaux affectés à leurs essais : là, on emploie en exercices utiles toutes les gimblettes et bimbeloteries que la civilisation fabrique, sans aucun fruit, pour l'éducation. Le « lutin » y trouvera, comme aujourd'hui, de petits chariots et chevaux de bois; mais il faudra qu'il sache atteler en plein le cheval de bois, avant qu'on lui confie le chariot attelé d'un petit chien et fonctionnant au potager. La progression sera observée là comme partout ailleurs, et l'enfant n'y touchera aucune gimblette qui ne serve à son éducation industrielle.

Ces fournitures de costumes et gimblettes nécessaires à la basse éducation doivent être de trois degrés au moins, et plutôt cinq, afin d'exercer toujours les enfants par divers pelotons et classes, les façonner de bonne heure à l'Harmonie, à la dextérité. Chez nous, un enfant mène isolément et gauchement un petit char qu'il aura cassé dès le soir même, et les tendres pères seront dans l'extase de voir le char en morceaux. Dans les Séristères de pouponnerie, on ne confie ces gimblettes que sous condition de bien figurer dans telle classe, ou de déchoir d'un

degré, recevoir un moindre char et passer à un rang inférieur.

Ces fournitures, qui causeraient à une famille des frais énormes et inutiles, deviennent pour les Harmoniens une semaille précieuse ; on y trouve le bénéfice inestimable d'amorcer l'enfant à l'industrie, le passionner dès l'âge de 30 mois pour une foule de travaux sur lesquels il deviendra en peu de temps assez expert pour soutenir au moins trois épreuves, et se faire admettre aux bas bambins, âgés de 3 ans, qui sont déjà d'habiles travailleurs, gagnant au moins leur dépense. On ne peut tirer parti de ces fournitures enfantines, qu'autant qu'on réunit des masses de « lutins » en trois corps d'âge et de talent, dont la 3e. seulement, âgée de 35, la 2e, 30 mois, sont admises aux exercices industriels.

Comment essayer cette éducation collective en civilisation, où l'on n'aurait ni le nombre et la gradation d'enfants, ni les salles, costumes et gimblettes en échelle régulière ?

Ce n'est que sur les masses divisées en petites escouades, chœurs et sous-chœurs, qu'on peut mettre en jeu le point d'honneur, l'amorce des priviléges gradués, soit en ornements de parade, soit en exercices et instruments d'industrie.

Leur influence est telle, que du moment où l'enfant a passé 3 mois dans le Séristère des « bas lutins, » son éducation s'achève d'elle-même par la seule impatience de s'élever d'échelon en échelon. Les esprits de corps, les rivalités, l'entraînent à prendre connaissance d'une foule de travaux ; les instituteurs n'ont plus à faire que d'attendre les demandes en instruction. La seule envie de passer des aspirants aux novices, des novices aux bacheliers, suffit pour électriser un poupon ou bambin

dans les ateliers et manœuvres. L'on est moins en peine d'exciter son émulation que de modérer son impatience, et le consoler d'une impéritie dont il s'indigne et s'efforce de se corriger.

Une immense avantage en éducation harmonienne, c'est de neutraliser l'influence des pères, qui ne peut que retarder et pervertir l'enfant.

Là-dessus, grande insurrection des pères et des philosophes.

« Vous voulez donc, diront-ils, enlever l'enfant à son » instituteur naturel, qui est le père? » Je ne veux rien. Je ne suis pas la coutume des sophistes, qui donnent pour lois leurs sots caprices en éducation, comme la manie de plonger en hiver l'enfant dans le bain froid, pour imiter quelques républicains de l'antiquité. Je me borne à analyser les vues de l'Attraction. Or, il est de fait qu'elle donne aux 19/20es. des enfants un caractère et des penchants opposés à ceux du père qui s'efforcerait de communiquer ses penchants à son fils : elle veut, au contraire, guider l'enfant par le *ton ascendant* (III, 345), *déférence des inférieurs aux supérieurs*, ton qui est l'opposé de celui qu'elle assigne au groupe de famille.

Désire-t-on, en éducation comme en toute autre affaire, connaître exactement le vœu de la nature? Il en est un moyen sûr; c'est d'opiner à contre-sens de la philosophie, toujours antipathique avec la nature ou Attraction.

Or, quels sont les préceptes de la philosophie?

Elle veut, « *Que le père soit instituteur de son enfant,*
» *Et que le père ne gâte pas son enfant.* »

Adoptez les deux opinions contraires :

« *Que le père ne soit pas instituteur de l'enfant,*
» *Et que le père se livre au plaisir de gâter l'enfant.* »

C'est double contravention aux lois de la philosophie, et par conséquent double ralliement au vœu de la nature, puisque les doctrines philosophiques ne sont autre chose qu'un *contre-sens composé*, ou double contrariété avec le vœu de la nature.

On verra, dans le cours de cette section, que les pères harmoniens n'ont d'autre fonction paternelle que de céder à l'impulsion naturelle, GATER L'ENFANT, flatter toutes ses fantaisies, selon la règle du *ton descendant* (III, 345), déférence du supérieur à l'inférieur.

L'enfant sera suffisamment réprimandé et raillé par ses pairs. Les rebuffades qu'essuient les hauts poupons de la part d'un groupe de bas bambins, et ceux-ci à leur tour de la part des bas chérubins, deviennent le germe d'une émulation qui ne pourrait jamais éclore dans la compagnie des pères et mères, admirant toujours les gaucheries de leur progéniture.

Le contraire a lieu entre enfants; ils ne se font ni compliments ni quartier: le marmot un peu exercé est inexorable pour les maladroits; et d'autre part, le poupon raillé n'osera ni crier, ni se fâcher avec des enfants plus âgés que lui, qui riraient de sa colère et le renverraient des salles.

Cet art d'assouplir et fasciner l'enfant par autorité attrayante est si neuf, que j'y consacre une *note F* (1), pour mieux fixer l'attention sur le ressort employé, *le charme corporatif ascendant et gradué*.

Bref, le véritable instituteur de l'enfant, le ressort qui peut seul faire naître chez un poupon *le feu sacré*, l'émulation industrielle, c'est une compagnie d'autres enfants

(1) Voyez ci-après, page 34.

plus âgés de six mois ou d'un an, et plus éminents en dignités et décorations. Lorsqu'un poupon ou bambin a parcouru dans la journée une demi-douzaine de pareils groupes, et essuyé leurs quolibets, il est bien pénétré de son insuffisance, bien disposé à consulter les partriarches et vénérables qui ont la bonté de lui donner des leçons.

Après cela, peu importera que les parents, au moment du coucher, s'amusent à le gâter, lui dire qu'on est trop sévère, qu'il est bien charmant, bien adroit; ces verbiages ne feront qu'effleurer, sans persuader. L'impression est faite. Il est humilié des railleries de 7 à 8 groupes de bambins qu'il a fréquentés dans la journée. En vain le père et la mère lui diront-ils que ces bambins, qui l'ont repoussé, sont des barbares, des ennemis du commerce et de la tendre nature; toutes ces fadaises paternelles seront de nul effet, et le poupon retournant le lendemain aux Séristères bambiniques ne se souviendra que des affronts de la veille; ce sera lui qui, par le fait, corrigera le père, du GATEMENT, en redoublant d'efforts et prouvant qu'il connaît son infériorité.

Du reste, le *gâtement* ne peut pas avoir lieu aux ateliers, parce que les pères et mères ne se rencontrent pas à l'ouvrage avec les poupons, et fort peu avec les bambins, mais seulement avec les chérubins qui sont déjà admis dans de grands ateliers. Les hauts bambins y ont seuls quelqu'accès; les pères et mères, gens de 30, 40, 50 ans, sont trop intrigués dans leurs grands ateliers et cultures, pour avoir le temps de s'en éloigner, s'inquiéter des fonctions de l'enfance, assez bien soignée par quelques patriarches, vénérables et révérends des deux sexes, à qui on commet la direction des Séristères et cultures bambiniques.

Le *gâtement* est donc impossible en industrie sociétaire, puisque la plus jeune compagnie que rencontrent les pères aux champs et aux ateliers, se compose de chérubins et chérubines qui sont déjà plus sensés que tous les pères civilisés : chaque chérubin exerçant la remontrance près des bambins la reçoit à son tour des séraphins ; il sait que les flatteries de sa mère n'en imposeraient pas au jury séraphique devant qui il faudra faire ses preuves pour la gradation (9).

Ainsi sera neutralisée et absorbée cette funeste influence des pères en qui la philosophie toujours malencontreuse a cru voir les instituteurs naturels de l'enfant. Ignore-t-elle que le père, tout préoccupé du besoin de richesse, ne fera germer chez son fils que des vues de cupidité, le formera de bonne heure à capituler avec le vice pour arriver à la fortune, « *à faire avec le Ciel des accommode- » ments !* » Ainsi, le père GATERA le moral, tandis que la mère GATERA le physique par des vices de régime, par une indulgence dangereuse : l'intervention des pères et mères n'est donc le plus souvent pour l'enfant qu'une source de GATEMENT COMPOSÉ. Qu'il y a loin d'un tel rôle à celui D'INSTITUTEUR INTÉGRAL COMPOSÉ !

NOTE F, *sur la Subordination passionnée des Enfants.*

Ici je rassemble et resserre les documents théoriques sur cet épineux problème, et les indices qui conduisaient à la solution.

L'art de rendre les marmots de 3 ans dociles par plaisir, et qui plus est, empressés à ne s'occuper que d'industrie utile ! Ce serait vraiment le double prodige, la magie sociétaire, citée III, 548-549.

Quadruplons le miracle, en donnant à ces mêmes enfants l'enthousiasme affectueux pour leurs supérieurs, et la faculté de ra-

mener un père flatteur à la raison, en se montrant plus sensés que lui.

« Bah ! ces enfants seront donc tout à fait des créatures cé-
» lestes sous forme humaine ! » Oui, il le faudra, par opposition aux marmots civilisés, engeance démoniaque, élevant la perversité au degré bi-composé, au quadrille de vices :

Aversion pour toute industrie utile ;
Haine et raillerie à l'égard des supérieurs ;
Ligue de malfaisance pour la destruction ;
Instinct pour asservir et aveugler les pères.

Voilà l'enfant civilisé, voilà l'ouvrage de la philosophie : n'est-ce pas le cas de dire, avec Beaumarchais, « que les gens d'esprit sont bêtes ? »

En éducation comme en toute branche du système social, partons d'un principe : c'est que *si on se trompe au point de départ, on s'engagera de plus en plus dans la fausse route.* Or, quel est le point de départ en éducation ? C'est la [transition, l'enfance brute,] phase antérieure qui comprend les nourrissons, lutins et bambins. Si nous découvrons l'art d'appliquer à cette 1re. phase la subordination passionnée, nous saurons, par suite, l'appliquer aux 5 autres phases. Le ressort sera le même pour toutes.

Redoublons donc d'attention dans cette recherche d'un charme d'attraction industrielle, applicable à l'enfant dès l'instant où il peut marcher. Ce qu'on peut donner pour certain à cet égard, c'est que le charme dont il s'agit ne peut se trouver que dans des méthodes *extra-civilisées, anti-civilisées*, puisque l'état actuel arrive au but opposé, et n'inspire à l'enfant que des penchants de malfaisance et de destruction.

L'homme est le seul être qui, par instinct natif, détruise l'ouvrage de son semblable. Un enfant n'est point encore dépravé par des vues cupides ou haineuses, et pourtant il n'use de sa liberté que pour exercer le ravage. Il suffirait de ce seul indice, pour prouver qu'il y a intervertissement dans le mécanisme passionnel, et qu'en s'élevant de l'état sauvage ou brut, à l'état civilisé, l'espèce humaine a cheminé comme l'écrevisse, à contre-sens du but direct (indice à joindre au tableau des 9 fléaux, II, 120).

Remontons à la source du mal ; déterminons le vice radical de

nos méthodes. Elles ont le tort de ne savoir pas créer et mettre en jeu l'autorité naturelle ou talisman d'attraction qui impose à l'enfant, le pénètre de charme et de docilité passionnée, l'entraîne *par plaisir* à l'industrie.

Cette autorité naturelle n'est assurément pas celle des père et mère : le marmot s'en forme deux esclaves à qui il commande en tyran par ses criailleries. Quant à la bonne, elle n'est aimée de lui qu'autant qu'elle est servilement obéissante. Il en est de même des aïeux, autre couple d'esclaves faisant près de l'enfant fonction de flatteurs, et non d'autorité imposante, guidant à l'industrie.

L'indomptabilité de l'enfant présente le même problème que celle du zèbre, animal qui paraît le plus rebelle et qui est *conditionnellement* le plus docile des solipèdes. Il sera, dans l'état sociétaire, beaucoup plus privé que les ânons, si *bonnes créatures*, selon La Fontaine. Il sera docile au point de devenir monture de cavalerie minime pour les escadrons de lycéens, âgés de 9 à 12 ans. Mais pour l'amener à cette bénignité, il faudra la fasciner par un talisman d'attraction que nos coutumes ne peuvent créer ni pour l'animal ni pour l'enfant. Sachez leur présenter ce charme composé (III, 548), qui fait naître à la fois enthousiasme et affection ; vous verrez le lion se coucher aux pieds d'*Androclès*, et l'enfant aussi docile aux leçons d'industrie, qu'Hercule à tenir le fuseau d'Omphale.

Quoi de plus fougueux que certains bretailleurs qui ne sauraient converser sans pourfendre une douzaine de victimes, plus ou moins ? Ces chenapans sont les hommes les plus doux, les plus circonspects, dans une compagnie de quelques maîtres d'armes. Alors cessent toutes leurs jactances ; leur style est mesuré ; ils ne songent plus à terrifier le genre humain ; ils reconnaissent pour égaux et pairs tous les assistants.

On voit par là que les caractères les plus indomptables en apparence deviennent les plus souples quand ils ont trouvé leur contrepoids naturel, une autorité qui les charme et leur impose passionnellement *l'autorité d'attraction*. Je l'ai dit (18), ce pouvoir magique et très-inconnu qui doit charmer l'enfant rebelle, n'est autre que sa prévention, son engouement pour les chœurs et sous-chœurs un peu supérieurs en âge, ses aînés de 6 mois, d'un

an, à peine 2 ans. Ils sont l'objet de son admiration, la classe à qui il ambitionne de s'allier et dont il suit passionnément, humblement, toutes les impulsions. Voilà quel est son maître adoptif; voilà cet instituteur naturel ou attrayant, à la recherche duquel se sont vainement épuisés les cerveaux philosophiques.

La civilisation, au lieu de lui présenter ce véhicule d'émulation, lui présente un foyer de dépravation; c'est la tourbe des polissons du voisinage, vers qui l'enfant est entraîné irrésistiblement. Ils ne l'exciteront qu'à faire du dégât, jouer des jeux à s'estropier; ils le formeront à la mutinerie, à la grossièreté de langage et de manières, à l'art de tromper parents et instituteurs. N'est-il pas dans l'ordre que la civilisation, source de tous maux, travestisse et transforme en fléau social (II, 55), le ressort qui, en Association, doit guider au bien les enfants dès le plus bas âge?

Nous voyons dans les colléges cette influence malfaisante s'exercer en gradation. L'écolier de 6e. considère ceux de 5e., et révère ceux de 4e. Il admet leurs décisions comme des oracles, et s'honore de figurer dans leurs complots de malice; tandis qu'il se moque des conseils et ordres donnés par les régents; il met son plaisir à les enfreindre.

Le monde enfantin sera en pleine contre-marche dans l'état sociétaire, où les chœurs et sous-chœurs des deux sexes, au nombre d'une quarantaine, et les échelons de dignitaires enfantins, présentent des amorces de genre et d'espèce pour toute industrie et pour tout âge.

Quant à présent, si l'enfance ne tourne qu'au vice, la faute en est à la civilisation, qui est distribuée tout à contre-sens de l'institution naturelle. Dieu a disposé les caractères selon les convenances du régime sociétaire; il en résulte que l'enfant qui est l'être le plus rapproché de la nature, le moins imbu de préventions sophistiques, est le premier à se révolter contre un ordre anti-naturel: aussi ne fait-il usage de sa liberté que pour se porter au mal.

Le but de l'éducation était donc de créer pour les enfants une amorce industrielle capable de les dompter et les fasciner. L'emploi du charme est tellement essentiel dans le système de la nature, qu'on la voit distribuer méthodiquement les charmes subversifs, comme celui que le serpent exerce sur l'oiseau pour l'étourdir et le

dévorer. La perfide civilisation est parsemée de ces charmes subversifs qui entraînent les divers âges dans tous les piéges : le vieillard est assiégé par les captateurs d'hoirie, comme le jeune homme par les séductions d'autres intrigants. L'ordre civilisé présente à tous les âges des amorces pour le mal ; d'où il suit que l'ordre sociétaire (loi du contre-mouvement III, 50) doit prodiguer à tous les âges des amorces pour le bien, prodiguer surtout à l'enfance le charme industriel, unique voie de sagesse pour le jeune âge. La découverte de ce ressort était le seul problème à résoudre en éducation : il est enfin résolu, par la théorie *du charme corporatif ascendant et gradué*, ou théorie des Séries pass., contrastées, rivalisées, engrenées.

CHAPITRE IV.

Corollaires sur l'Éducation de la Basse-Enfance.

Nous n'avons pas encore touché au procédé primordial, au régime combiné des nourrissons (âge de 0 à 15 mois) ; et déjà les gloseurs se hâteront de critiquer les dispositions indiquées sur l'éducation des poupons et bambins.

Avisons donc les lecteurs impartiaux, que le système d'éducation sociétaire ne peut pas être jugé sur des parcelles de théorie ; c'est un vaste mécanisme, où chaque effet dérive des mouvements de l'ensemble, et des secours que se prêtent réciproquement les parties. On ne peut donc porter aucun jugement régulier avant d'avoir lu l'exposé des quatre phases, compris dans les sections 3 et 4.

Il s'agit d'un régime d'éducation adapté aux convenances du genre humain tout entier, sauvages, patriarcaux, barbares et civilisés. Je le resserre en moins d'es-

pace que n'en emploie chaque sophiste pour ses méthodes bornées à une faible portion des civilisés.

L'Emile de Rousseau n'est applicable qu'aux familles rentées à 50,000 fr., c'est-à-dire à la cent millième partie du genre humain. Encore ces familles ne peuvent-elles, en pratique, faire aucun usage des rêveries de l'Emile, désavouées par l'auteur même.

Cependant on ne trouve pas outrée la dimension de 3 à 4 volumes donnée à cet *Emile impraticable :* d'après cela, osera-t-on dire que j'excède les bornes, en donnant moins de deux cents pages à l'exposé de l'éducation naturelle ? On ne saurait être plus succinct. Le lecteur, par égard pour cette concision, ne doit-il pas en conscience m'accorder la médiocre faveur de suspendre son jugement jusqu'à l'entier exposé d'un tout dont nulle partie ne peut être jugée isolément, puisque tout est lié dans ce vaste mécanisme, et que les propriétés attribuées à la tribu des bambins, dépendent de l'influence des 5 tribus supérieures dont nous n'avons pas encore parlé : il faut en attendre le détail, sujet des trois phases *citérieure, ultérieure* et *postérieure.*

Il aurait peut-être convenu de ROQUER cette phase *antérieure*, d'en renvoyer le traité à la suite des trois autres, ou du moins après la 2e. Le *roquement* est une méthode souvent nécessaire en théorie comme en pratique : les poëtes épiques et dramatiques l'emploient avec succès.

Mais dans un tableau si abrégé, et qui donne moins de 200 pages à un sujet de la plus haute importance, il m'a semblé inutile de s'étayer des ruses de l'art, et j'ai opiné à suivre la marche progressive.

Sauf avis au lecteur de ne point précipiter ses jugements : si, après avoir lu les quatre phases d'éducation

harmonienne, il veut prendre la peine de relire la première, il jugera faciles et naturels tous les effets qui, pour le moment, peuvent lui sembler exagérés.

Voilà ma réponse aux objections prématurées des gloseurs. Tel va me reprocher d'accorder aux marmots de 3 ans une sagesse, une dextérité, enfin des facultés de corps et d'esprit qu'on oserait à peine exiger de l'enfant de 6 ans.

A quelques pages d'ici, je réfuterai ces objections, au chapitre de la *précocité composée* des enfants harmoniens.

Combien élèvera-t-on d'autres objections aussi peu fondées! Par exemple, celle du peu de valeur de ces menus travaux de bambins : voilà, dira-t-on, de grands frais en ateliers minimes, en outils, costumes, gimblettes graduées : quel fruit en recueillera-t-on? Ces enfants auront scié, trempé et lié quelques paquets d'allumettes ou de buchettes; prouesse illusoire! Deux hommes en une heure feraient plus d'ouvrage en ce genre que vingt enfants.

Le raisonnement est des plus faux : toutes ces minuties donnent un bénéfice énorme, qui découle de quadruple source :

1°. *Positif matériel*, en ce que ces enfants, faisant la plupart du temps l'ouvrage de civilisés de 30 et 40 ans, le font beaucoup mieux et plus lestement. Six bambins et poupons, au moyen de la table octogone inclinée (décrite plus loin), égousseront un quintal de pois en moins de temps que n'en mettraient six de nos servantes, et le triage sera bien plus exact dans les trois qualités. Les cuisines, la confiserie, les ateliers, le parterre, le potager, les étables, fourmillent de ces menus ouvrages qu'exécu-

teront avec célérité les bambins et poupons, et par cela seul ils gagneront, à 4 ans, la journée d'un de nos ouvriers diligents.

2°. *Positif spirituel :* ils feront le charme de la Phalange, par leur dextérité, leur concours d'émulation, leur intervention précoce au travail, à l'opéra, au cérémonial, et leur tendance générale aux bonnes mœurs, inséparables du travail : ce concert industriel des enfants sera un ressort très-puissant pour établir l'accord entre les pères : dans ce cas, les enfants auront fait en politique sociale, ce qu'ont vainement tenté cent mille philosophes.

3°. *Négatif interne :* en se formant aux exercices industriels dès l'âge de 3 à 4 ans, ils épargneront le temps précieux que donne un civilisé de 15 ou 20 ans à son apprentissage, et presque sans succès; car nos ouvriers sont, pour la plupart, des massacres; tandis que l'enfant harmonien, formé de très-bonne heure à la dextérité, sera, dès l'âge de 9 ans, aussi adroit au travail que les prestidigitateurs le sont en escamotage, ou que les banquiers de Pharaon le sont au maniement des cartes et des écus. Même souplesse régnera dans tous les travaux des Harmoniens âgés de 9 ans, et encore mieux parmi les hommes faits.

4°. *Négatif externe*, par l'épargne du dégât que font les enfants actuels. Je n'en cite qu'un exemple.

A l'âge de 3 ans, je fus un jour laissé seul dans le jardin d'un chanoine qui était à vêpres : c'était le moment où les fruits sont à peine noués : les pommes, poires et pêches n'étaient qu'à la grosseur de noisettes; le jardin était rempli de beaux espaliers. Je m'occupai une demi-heure à cueillir tous ces jeunes fruits. Je détruisis au moins 200 douzaines de précieux fruits; la terre en était jonchée;

j'en rapportai quelques centaines dans mon tablier, à deux domestiques, le mien et celui du chanoine. En voyant cette moisson, ils jurèrent plantureusement, me traitèrent de *petit massacre, enragé d'enfant, etc.*

C'était la faute des deux valets; ils s'étaient amusés à boire une bouteille du caveau du chanoine, et m'avaient laissé seul dans le jardin. Ils allèrent piteusement ramasser et jeter au dehors toutes les traces du ravage.

Voilà les enfants civilisés, race démoniaque, dont l'instinct n'est tourné qu'au mal, lors même qu'ils agissent innocemment, car j'avais commis ce dégât sans malice, par pure amusette. (Quelle dut être la surprise du chanoine, à son retour de vêpres? il dut jurer plus que les deux domestiques.)

Cet instinct de malfaisance est l'apanage de tous les enfants insociétaires. Hier encore j'en ai vu un qui dans un jardin s'occupait à casser les jeunes greffes d'une centaine de petits arbres entés nouvellement; après quoi il essayait d'arracher l'arbuste. Je suis arrivé à temps pour l'arrêter et appeler quelqu'un. Il faudra avoir vu en action les enfants harmoniens, pour pouvoir juger combien les enfants civilisés sont détestables. Rebelles à tout travail utile, ils deviennent infatigables quand il s'agit de faire le mal; ils n'épargnent ni le temps ni la peine; et ce ne sera pas une petite économie que celle des dégâts enfantins et des barrières ou gardes employés contre le mauvais génie de l'enfance.

J'ai analysé dans ces menus travaux des poupons et bambins un bénéfice quaternaire ou bi-composé en positif et négatif. Il faut y ajouter le bénéfice pivotal ⋈ de la santé et du rapide accroissement, qui est le fruit de leur industrie [libre,] variée sans excès. Le développe-

ment régulier du corps tient à cette variété d'exercices appliqués à toutes les parties, c'est par ce moyen que les enfants harmoniens pris à 4 ans seront égaux en vigueur aux civilisés de 6 ans, égaux en industrie à nos ouvriers de 20 ans (sauf les emplois de force physique) [et égaux en intelligence à nos enfants de 12 ans.]

Au sujet de ces travaux de l'enfance et du mobilier enfantin, rappelons la règle de l'ordre progressif. Par exemple, en commandant les charrues pour une Phalange, ses fondateurs oublieraient, je gage, qu'il faut, quant aux charrues d'hommes faits, les acheter de trois grandeurs pour les trois classes de force humaine, et opérer de même pour l'enfance qui est partout en écho de la grande industrie. Les enfants auront donc de petites charrues de trois degrés, pour les gymnasiens, les lycéens et les séraphins.

Pareille échelle doit régner dans tout le mobilier industriel; il doit être en tout sens *progressif composé*. Faisons l'application à quelque problème bambinique, l'égoussage des pois verts, des haricots, etc.

Il faut y établir deux progressions concurrentes: l'Harmonie fera usage d'une table octogone, légèrement inclinée, à bords ceintrés concaves.

Aux trois côtés hauts sont assises trois bambines pourvues de pois en silique : à mesure qu'elles les égrènent, l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers les trois côtés bas, où se trouvent assises trois pouponnes chargées du triage. La table est casée et disposée de manière à faciliter les choix.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard, les gros pour la soupe. La plus jeune pouponne, âgée de 30 mois, choisit

les gros, qui sont très-visibles et faciles à saisir; la pouponne moyenne, âgée de 31 mois, prend les grains moyens, et la pouponne aînée, âgée de 32 mois, rassemble les petits, plus difficiles à manier. Si l'une de ces pouponnes opère mal, on la renverra ignominieusement; on lui refusera le travail, et elle ira pleurnicher vers un patriarche qui lui donnera des leçons. Celles qui auront bien opéré, seront admises à s'essayer sur d'autres légumes, et pourront, le mois suivant, être reçues comme novices au groupe du triage des légumes. Après trois admissions pareilles, elles seront en mesure de se présenter aux sous-bambines.

Dans cette distribution des six travailleurs, il règne deux progressions *trinaires concurrentes* : l'ordre est composé, la méthode est régulière, quoique les deux Séries soient limitées aux plus petits nombres possibles, 3 et 3. C'est une boussole qu'il faudra consulter sans cesse en préparant le mobilier du canton d'essai; je répéterai cet avis après l'avoir étayé d'autres exemples.

Ici plus que partout ailleurs, j'ai dû employer les redites, et définir en divers sens le ressort qui crée l'émulation industrielle parmi les enfants.

Il règne tant de préjugés sur les impulsions naturelles de l'enfance, et la science est tellement inhabile à les discerner, qu'il faut essayer plus d'une définition.

J'ai employé successivement les noms de

Charme corporatif ascendant;
Progression corporative en écho;
Subordination passionnée imitative.

Ces formules variées laissent une option au lecteur. Telle expression plaît aux uns et déplaît aux autres; il convient de répéter en différents termes un principe de

l'observance duquel dépendra le succès d'une épreuve sociétaire. L'organisation des enfants doit entraîner celle des pères, et s'achever deux ou trois mois avant celle des pères : les enfants seront donc la cheville ouvrière du canton d'épreuve.

L'Harmonie enfantine s'établira très-promptement, si les fondateurs et directeurs s'appliquent à ne pas confondre les tons passionnels (II, 345); à éviter toute erreur sur l'emploi des tons, entraînements et critiques enfantines (classées II, 344-345), et confusément employées aujourd'hui.

Nos méthodes sur ce point sont toutes en défaut, parce qu'elles ne savent ni discerner les TONS à employer, ni créer les corporations d'où ces tons peuvent naître. Elles emploieront le ton d'amitié où doit dominer celui d'ambition, et si elles emploient à propos un ton, elles ne l'établissent jamais en degré requis.

Par exemple, dire que l'enfant doit être entraîné à l'industrie par ton *corporatif ascendant*, ce n'est pas admettre que le ton puisse être donné directement au « lutin » de 2 1/2 à trois ans, par les séraphins de 8 à 9 ans. L'échelle progressive serait faussée; le ton ne serait plus VICINAL. C'est seulement des bambins de 3 1/2 à 4 ans, que le « lutin » admet l'*influence émulative*, et reçoit l'impression de *charme corporatif*.

L'enfant ne porte pas loin ses vues ambitieuses : plus il est faible, moins son vol est élevé. A l'âge de 3 ans il n'enviera pas le rôle des enfants de 8 à 10 ans : leurs fonctions, leur lustre, ne sauraient stimuler un lutin; il n'est ému que des prouesses de bambins âgés de 4 à 5 ans; ce sont là ses dieux, ses maîtres adoptifs.

Le charme est donc VICINAL chez l'enfant; le ressort

qui créera charme et entraînement industriel doit partir de corporations *vicinales en âge*. Tel est le secret que n'ont pas su pénétrer nos subtils analystes de l'homme.

En stricte logique, il faudrait dire que le ressort émulatif de l'enfance doit être

un charme *corporatif ascendant*
de mode *vicinal, progressif, bi-composé* (1).

L'usage réprouve ces définitions trop méthodiques ; il exige la briéveté aux dépens de l'intégralité.

Sur tout ce qui touche à cette influence du charme industriel en éducation, il faut attendre d'avoir lu l'ensemble du mécanisme sociétaire, où les ressorts n'agissent que par impression graduée des divers échelons. L'on verra, à l'article VESTALES (6e. tribu), que le corps vestalique exerce sur les bambins une influence émulative très-puissante. Cet effet n'est plus charme VICINAL, mais charme de TRANSITION, fondé sur la loi du *contact des extrêmes :* c'est un autre levier dont on n'a pas encore parlé. Le calcul du mouvement social est immense, et l'on ne peut en exposer que successivement les nombreux détails. Il faut donc, avant de prononcer sur leur efficacité spéciale, attendre l'exposé du tout et des influences combinées.

Achevons sur les trois ordres de basse enfance, en appliquant au plus jeune, à celui des nourrissons, les règles de charme progressif et vicinal.

(1) Le charme doit être bi-composé, savoir :

Composé interne, par intervention concurrente des deux sexes enfantins luttant sur les branches de travail ;

Composé externe, par intervention des deux âges vicinaux, du supérieur qui exerce la remontrance et l'ironie, et de l'inférieur sur qui l'autre l'exerce.

CHAPITRE V.

Régime progressif des Nourrissons.

« Dédié aux Pères de famille. »

Il n'est pas de sujet plus intéressant pour les pères de famille. Je vais leur prouver que, hors de l'état sociétaire, ni les gens riches, ni même les monarques, ne peuvent assurer à l'enfant les soins d'où dépend son accroissement.

Lorsque J.-J. Rousseau voulut critiquer les systèmes en vogue sur l'éducation, il mit en jeu des illusions de simple nature et devoirs sacrés de la maternité. Ces verbiages pompeux substituèrent de nouveaux abus à d'anciens abus. On n'est jamais dans les voies de la nature, tant qu'on est dans les voies de la civilisation.

Rousseau commença par blâmer l'usage de nourrices mercenaires; il voulut, dit-on, rappeler les mères aux tendres sentiments de la nature; plaisante vision philosophique! rêverie de sophiste, qui ne sait pas que l'exception doit intervenir en calculs généraux, et y figurer pour 1/8e. Or, ce 1/8e. de mères qu'il faut exclure du nourrissage, est précisément la classe opulente, à qui Rousseau inocula cette fantaisie d'allaitement, aussi ridicule que ses rêveries sur le contrat social, et son apologie des vertueux citoyens de Rome, vendant la patrie pour 40 sous, monnaie de France. Il n'en coûtait pas davantage pour acheter le vote d'un fier républicain de Rome. Les vertus patriotiques étaient tarifées au-dessous d'un petit écu : c'était *vertu traitable*.

Il semble, au premier coup d'œil, que la mère manque

aux devoirs de la nature, si elle n'allaite pas son enfant. Admettons que cela soit vrai; nous en conclurons déjà que J.-J. Rousseau n'a converti qu'un 8e. des mères, car il est certain que toutes les paysannes et femmes du menu peuple sont très-fidèles sur ce point aux prétendus devoirs de la nature. Elles allaitent leurs enfants, et pour bonne raison; c'est que loin d'avoir de quoi payer une nourrice, la plupart cherchent des nourrissons payant, et payant fort peu.

Quelques femmes de la ville qui n'ont pas lu Rousseau continuent à tenir leurs enfants en nourrice. Tout compensé, elles font aussi bien que si elles nourrissaient elles-mêmes, sauf la surveillance qu'elles n'exercent pas; sauf la sotte économie de lésiner sur le prix, avec une nourrice qu'on devrait tenir chez soi et payer grassement.

Quel fruit retire l'enfant de la conversion de ce petit nombre de femmes riches, de ce 8e. que Rousseau a, dit-on, ramenées aux tendres devoirs de la tendre nature?

S'il existait des tribunaux et codes criminels sur les fautes commises dans le nourrissage, sur les imprudences dont l'enfant est victime, j'estime qu'il faudrait condamner à des peines afflictives les 9/10es. des femmes riches qui allaitent leurs enfants. On peut dire qu'elles ne sont pas nourrices, mais assassins du marmot, qui aurait besoin d'être sagement gouverné. Ces mères ne s'étudient qu'à lui créer mille fantaisies pernicieuses, qui sont pour lui un poison lent et tuent la plupart des enfants riches. Le tendre père, occupé à mentir dans sa boutique, est bien aise que sa femme reste dans l'arrière-boutique avec son enfant, plutôt que de courir le quartier, s'immiscer dans les caquets et affaires galantes. Dans ce cas, le mari est

philosophe par jalousie : c'est la crainte de certaine coiffure qui le rallie au système de Rousseau sur l'allaitement. L'épouse est facile à prendre au piége; dépourvue de récréations, elle se jette à corps perdu dans la tendresse maternelle dont l'excès n'est pas moins vicieux que celui de toute autre passion. Aussi les femmes riches sont-elles assassins de leurs nourrissons, à qui elles créent une foule de défauts; tandis qu'une paysanne obligée de soigner vingt travaux, et n'ayant qu'une demi-heure à donner, matin et soir, à l'allaitement, n'élève pas l'enfant à satisfaire ses caprices ni à s'en forger plus que la nature ne lui en donne.

On s'étonne sans cesse que la mort enlève le fils unique d'une riche maison, tandis qu'elle épargne de misérables enfants du voisinage, entassés sur des châlits. Ces enfants ont une garantie de santé dans la pauvreté d'une mère qui, [obligée d'aller aux champs,] n'a pas le temps de s'occuper de leurs fantaisies nuisibles, encore moins de leur en créer plus que la nature n'en suggère. Tel est le défaut des femmes riches et dépourvues d'occupation. Aussi cette classe est-elle la seule qu'il convienne d'exclure de l'allaitement, sauf exception. C'est pourtant la seule que Rousseau ait pu y rappeler, puisque les autres y sont forcées par la pauvreté.

Passons aux autres bévues du philosophe de Genève. Il blâma le berceau à courroies, les liens qui assujettisent l'enfant : il eut raison, sans doute; mais il ne suffit pas de critiquer un abus; il faut en indiquer le remède. Chaque enfant n'a pas, comme l'Emile de Rousseau, 50 mille francs de rente et une douzaine de valets à son service. Comment la paysanne allant aux champs trouvera-t-elle des gardes pour surveiller son enfant libre dans le berceau

ou vers le feu ? Quand donc persuadera-t-on aux philosophes que tout le monde n'a pas 50,000 fr. de rente, et qu'il faudrait adapter leurs systèmes de morale aux classes qui n'ont ni rentes, ni valets à leur service?

Ainsi spécule une Phalange d'Harmonie, qui veut un régime d'éducation unitaire et applicable *progressivement* à la masse entière. En conséquence, elle divise les nourrissons en 3 ordres de caractère comme d'âge, savoir:

Les PACIFIQUES, les MUTINS et les DIABLOTINS.

Ils sont réunis dans 3 salles contiguës et assez distinctes pour que les *diablotins*, sans cesse hurlant, ne puissent étourdir ni les *pacifiques*, ni même les *mutins*, déjà plus traitables.

Les mères ont trop d'intrigues industrielles dans l'Harmonie, pour oublier tout-à-coup 40 et 50 groupes où elles s'occupent de culture et de fabrique. Elles sont déjà fort ennuyées que la corvée des couches les en ait distraites pendant une quinzaine; et dès le moment des relevailles, elles sont aussi empressées de revoir tous leurs groupes, que de visiter l'enfant qui ne manque d'aucun soin, dans les 3 salles où veillent jour et nuit, à tour de rôle, des experts, composant la Série des *Bonnes*, et disposées par la nature et l'attraction pour cette corvée.

Les bonnes, distinguées en divers groupes, ont un service de faction alternative, aussi sévère que celui d'une ville assiégée, et jamais, aucune minute de jour ni de nuit, les 3 salles de nourrissons ne manquent de surveillantes exercées à deviner et satisfaire tous leurs besoins. La mère n'a d'autre fonction que de paraître à heures fixes pour l'allaitement. Ce devoir une fois rempli, elle peut vaquer à toutes ses intrigues « industrielles et autres. »

Elle peut même s'absenter sans inconvénient pendant une journée, car il existe des nourrices de supplément, classées par tempéraments, et pouvant toujours offrir à l'enfant un lait de même tempérament que celui de la nourrice absente. Ces précautions ne sont pas connues ni praticables en civilisation : elles sont un des nombreux avantages réservés aux grandes associations, distribuées par Séries passionnelles.

La civilisation toujours simpliste dans ses méthodes ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson. L'Harmonie qui opère partout en mode composé alterne du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui ; leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, arrêtent l'enfant sans le priver de se mouvoir, de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, séparé par un filet.

La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en chemise ou en vêtement léger, et éviter, autant que possible, tout embarras de langes et de fourrures.

Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration 20 berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous 20 femmes.

La salle des nourrissons est visitée matin et soir, par les médecins de la Phalange, qui sont intéressés à ce qu'aucun enfant ne tombe malade ; car, en Harmonie, un groupe de médecins n'est rétribué, je l'ai déjà dit, qu'en rapport de la santé collective, et non pas selon le traitement des individus. Ainsi, plus il y a de malades, moins les médecins gagnent. Leur tâche étant de maintenir toute la Phalange en bonne santé, et de prévenir

plutôt que de traiter le mal, leur dividende ou portion sociétaire du produit général sera d'autant plus fort que l'année aura fourni moins de malades. Ces médecins, bien différents des nôtres, ne trouvent leur intérêt qu'à maintenir tout le monde en santé. Ils ne pourraient accepter aucune rétribution individuelle, sans être déshonorés et éprouver une grande perte pécuniaire, l'Harmonie considérant comme opprobre social tout service individuel salarié.

Continuons sur le Séristère des nourrissons, divisé en trois salles. Même classement règne parmi les *bonnes*. On en distingue trois groupes, qui fournissent chaque jour un poste de station perpétuelle, formé de trois escouades :

Les *Bonnes* des *Pacifiques;* ce sont les moins patientes.
Les *Bonnes* des *Mutins*, sont celles de caractère moyen.
Les *Bonnes* des *Diablotins*, sont les calmes ou endurantes.

Cette série [des Bonnes] peut être mieux subdivisée et poussée à 5 ou 8 groupes. Quoi qu'il en soit, elle jouit d'une haute considération, et fait partie du sacerdoce, parce que son service est fonction de charité et de religion, comme tout ce qui tient au service des malades et infirmes, dont les nourrissons et les patriarches décrépits font essentiellement partie.

Une mère, fût-elle princesse, ne peut jamais songer à élever son enfant isolément chez elle. Il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au Séristère des nourrissons ; et, malgré toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une corporation de *bonnes passionnées*, intelligentes, et se relayant sans cesse en trois caractères assortis à ceux des enfants, comme on vient de le voir. Une princesse, malgré tous ses frais, n'aurait

pas des salles si bien entretenues au degré de chaleur; des nattes élastiques, avec voisinage d'enfants qui se servent réciproquement de distraction, et sont répartis dans les trois salles, selon les convenances de caractère. C'est principalement dans ces établissements harmoniens qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilisé est au-dessous des moyens de bien-être que l'Harmonie prodigue au plus pauvre des hommes et des enfants.

Loin de là; tout est disposé, en civilisation, de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison « organisée » pour le torturer lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions [graduées], le bien-être qu'il goûterait dans un Séristère d'Harmonie, et à défaut de quoi il désole, par ses cris, les parents, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé. Souvent il suffit d'un nourrisson pour importuner et désorienter une maison entière. Je vois, au moment où j'écris, un enfant qui depuis deux mois harcèle et tient sur les dents 5 à 6 personnes. Trois domestiques ne suffisent pas à servir les caprices que de sots parents lui ont créés : il pousse des cris perpétuels, sans maladie. Les gouvernantes engagées pour le service de cet antechrist renoncent, perdent patience au bout d'une quinzaine, et toute une maison est harassée pour un marmot qui, dans l'état sociétaire, ne causerait pas le moindre embarras dans la salle des diablotins, enfants de sa trempe, éloignés des autres pour ne pas les étourdir de hurlements. « Ses » criailleries sont supportées sans peine par les bonnes de genre *calme*, quand il s'agit d'une station de deux heures seulement, avec attirail convenable à régir ces diaboliques rejetons. Elles s'attendent au vacarme de ces gueulards, dont la réunion peut intéresser un groupe de bonnes qui a des

prétentions cabalistiques et émulatives à faire valoir contre les deux autres groupes de la Série des bonnes.

Ainsi, en éducation sociétaire, tout ce qui embarrasse et rebute les mercenaires civilisés devient un jeu pour les Harmoniens, parce que les dispositions combinées, voulues par la nature et adaptées à tous les goûts, ne peuvent se rencontrer que dans les Séries pass. S'il en était autrement, les passions de l'enfant seraient donc exceptées de ce mécanisme sériaire qui règne dans tous les détails de la nature sociale.

En éducation comme en toute autre branche d'Harmonie, rallions-nous sans cesse à la boussole que j'ai vingt fois indiquée, à la distribution par *Séries composées* (1).

Si cette méthode ne s'étendait pas aux nourrissons comme à toutes les classes, si elle n'embrassait pas tous les âges depuis le berceau jusqu'à la décrépitude, il n'y aurait point d'unité dans ma théorie sociétaire; je violerais moi-même les règles que j'ai établies.

Je viens de commettre cette faute, et peut-être sans qu'aucun lecteur s'en soit aperçu. J'ai distribué (13) les trois âges d'enfance en mode simple, tous trois par 18 mois, savoir :

18 mois pour les nourrissons,	0 à 18.
18 mois pour les poupons,	19 à 36.
18 mois pour les bambins,	37 à 54.

(1) Par fois les simples sont applicables; mais il faut, en système général, spéculer sur les composées, et en étendre l'emploi autant que possible, puisque le mouvement simple n'est utile qu'en relais du composé. On doit donc, dans le soin des enfants comme dans toute branche de relations sociétaires, procéder par Séries composées, sauf les cas très-rares où l'on pourra employer le mode simple, qui n'intervient qu'en exception, et jamais en pivot.

C'est oublier que l'égalité est poison en Harmonie : ce principe que j'ai maintes fois énoncé est violé dans cette occasion. Rectifions l'erreur, et distribuons progressivement comme il suit :

Nourrissons,	de 0 à 15 mois,	15.
Poupons,	de 16 à 33 mois,	18.
Bambins,	de 34 à 54 mois,	21.

Moyennant cette division inégalement graduée par 15, 18, 21 mois, la progression devient composée, échelonnée en termes d'âges et en degrés d'âges (24).

Il est bon de mentionner cette erreur, afin de prémunir les lecteurs contre le vice du simplisme, où ils seront fréquemment entraînés par leurs habitudes.

On trouvera souvent en ce genre des fautes spéculativement commises : par exemple, dans l'indication de l'âge des jeunes tribus,

Lycéens et Lycéennes, âge de 9 à 12 ans;

Gymnasiens et Gymnasiennes, âge de 12 à 15 1/2 ans.

J'aurais dû y établir une différence d'âges, vu que le sexe féminin atteint plus tôt à la puberté que le masculin : ses chœurs doivent donc être un peu plus jeunes, comme seraient Lycéennes, 8 3/4 à 11 1/2;

Gymnasiennes, 11 1/2 à 14 1/2.

Je me suis borné à indiquer un seul âge ; c'est une faute de *simplisme*, commise par simplification ou abréviation. Nous nous engagerions dans un dédale de minutieux calculs, si je suivais trop strictement ces règles ; il suffit de les mentionner en principe, comme celles d'inégalité numérique des sexes, et inégalité d'âges entre les sexes de chaque tribu.

Ce chapitre étant dédié aux pères de famille, il faut, en finissant, fixer une seconde fois leur attention sur le

plus grand fléau des familles riches, sur le vice de régime qui enlève tant de jeunes enfants ; vice qui frappe spécialement sur la classe opulente. On voit partout les marmots, qui n'ont ni pain, ni chemise, échapper à la faux qui enlève le rejeton d'une puissante maison.

Sur ce, les Crésus accusent la nature, sans s'apercevoir que la mort de leurs enfants est l'effet d'un système d'éducation plus vicieux encore chez les riches que chez les indigents.

Il sera démontré que la classe opulente souffre plus que la pauvre du défaut du régime combiné en éducation, et que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les riches, tout en croyant asservir le péuple, deviennent eux-mêmes victimes d'une oppression mal entendue et gauchement organisée.

Ainsi, dit un auteur, c'est des demeures malsaines où habite le misérable, que sortira la fièvre qui enlèvera le seigneur. Dans le même sens, on peut dire : Le dénûment des enfants pauvres généralise les vices d'éducation qui moissonnent les enfants des riches. Organisez en nourrissage le régime combiné, le Séristère à compartiments triples pour les âges et triples pour les caractères, vous garantirez à la fois les enfants du riche et ceux du pauvre. Un tel bienfait ne serait-il pas préférable à ce morcellement philosophique, source d'insalubrité et de mortalité pour les enfants riches ou pauvres, et pour les pères autant que pour les enfants ?

CHAPITRE VI.

Contre-poids de caractère pour les Poupons et Nourrissons.

Je n'ai traité, au précédent chapitre, que des soins matériels à donner au plus jeune âge; il reste à parler des soins spirituels, et, sous ce rapport, l'éducation des nourrissons se combine avec celle des poupons. Ceux-ci forment une classe MIXTE, dont les aînés, *hauts poupons*, âge de 27 à 33 mois, figurent déjà dans les ateliers avec les bambins, tandis que les cadets, *bas poupons*, âge de 16 à 20 mois, sont encore, à peu de chose près, soumis au régime des nourrissons.

Dans l'état actuel, les hauts poupons, âge 2 ans 1/2, ne sont guère moins fatigants que les nourrissons, leurs confrères en vacarme.

En vain la morale nous vantera-t-elle le doux plaisir d'entendre un marmot hurler jour et nuit; tout le monde n'a pas des oreilles de père, et ne s'élève pas à la hauteur de ces jouissances morales. Je vois les pères mêmes s'enfuir, pour ne pas entendre ce bruit infernal, et je les imite.

L'inconvénient existe chez les poupons comme chez les nourrissons. J'ai vu de ces aimables rejetons que les parents mêmes étaient obligés de tenir à la porte de leur maison, pour avoir quelques moments de repos.

D'où viennent ces fureurs chez un enfant déjà fort, passant 15 mois et pouvant marcher? Il « languit » et s'irrite de ne jouir en civilisation d'aucun des délassements que son instinct demande, que la nature lui a préparés dans l'ordre sociétaire, et qu'il trouverait à chaque instant parmi les poupons d'une Phalange d'Harmonie.

Un père philosophe qui a 50,000 fr. de rente payera cher des mercenaires pour écouter ces hurlements moraux et soigner le tendre enfant. Il vaudrait beaucoup mieux prévenir les cris en procurant à l'enfant les récréations que la nature lui destine, et qui lui vaudraient joie et santé. D'ailleurs, j'ai déjà observé que tout père n'a pas 50,000 fr. de rente ni des appartements isolés du sien, pour y reléguer ces criards sous la tutelle de quelques salariés; tandis que toute Phalange a un Séristère de pouponnerie, divisé en trois salles, où elle distingue les enfants de 15 à 33 mois, en Pouponnains ou Doucereux,
Pouponnards ou Mutins,
Pouponnâtres ou Démoniaques,
et ainsi des « lutins » (voyez page 52). Cette distinction trinaire des caractères doit se combiner avec celle des âges (24), afin que la Série soit composée et non pas simple.

J'estime que ceux de 3e. classe, les démoniaques, seront dans l'état sociétaire moins méchants, moins hurleurs, que ne sont aujourd'hui les doucereux ou pouponnains, [et qu'il en sera de même des nourrissons.] D'où naîtra ce radoucissement? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, changé les passions des petits enfants? Non, certes : on les aura développées [sans excès]; on leur aura procuré les délassements de réunion « sympathique » en Série trinaire, en caractères *doucereux*, *moyens* et *acariâtres*, et en âges *haut*, *moyen* et *bas*. Les plus tapageurs cesseront de crier, quand ils seront réunis à une douzaine de petits démons aussi méchants qu'eux. Ils seront comme les férailleurs, qui deviennent fort doux et renoncent à l'humeur massacrante, en compagnie de leurs égaux.

Quelle distraction donnera-t-on à ces pygmées, aujourd'hui indisciplinables ? Je n'en sais rien. Les femmes en moins d'un mois, [par lutte cabalistique et rivalité de systèmes,] auront deviné ce qui peut les satisfaire et mettre fin à leur infernal charivari. Je me borne ici à établir le principe, la nécessité de rassembler en corps les [nourrissons et] poupons démoniaques. Ils deviendront traitables par le seul appât d'assortiment, et les uns les autres ils se ramèneront au silence non par menaces ni châtiments [impraticables avec des enfants de 1/2 an], mais par effet de cette impression corporative qui radoucit l'être le plus querelleur, lorsqu'il est en présence de ses pareils; effet que ne saurait opérer l'intervention des père et mère que l'enfant excède en se harassant lui-même.

Et lorsqu'on le conduirait aujourd'hui avec quelques autres hurleurs du voisinage, on n'aboutirait point à le morigéner; car on ne pourrait lui offrir aucun des agréments qui seront réunis aux salles de pouponnâtres. De retour à la maison, il renouvellerait ses cris et deviendrait d'autant plus furibond, qu'il aurait eu quelques moments de distraction propre à lui causer des regrets. Il faut à l'enfant des habitudes constamment assorties à son caractère, et non pas des lueurs de bien-être qui ne servent qu'à l'aigrir, et augmenter l'ennui de son isolement dans la vie de ménage, où il n'est dans aucun cas apparié avec ses semblables, ni contenu en essor régulier par des contre-poids naturels et gradués en triple assortiment de caractères. [Telle est la situation de l'enfant dans les séristères d'une Phalange d'harmonie.]

Pour distraire ces bruyants poupons et se débarrasser de leur ennuyeuse compagnie, la civilisation tombe dans d'autres écueils. Il faut les confier à une bonne qui les

mène à la promenade; et pendant qu'elle est occupée à écouter un godelureau qui la courtise, l'enfant sera victime de quelqu'imprudence. Chaque jour les gazettes retentissent de ces accidents funestes: je n'en cite que deux (1), extraits des journaux de Paris.

(1) Une bonne, à Paris, mène son poupon au jardin des Plantes, et, selon l'usage de ces villageoises qui effraient toujours les enfants, leur font peur de l'ogre ou du loup, les tiennent sur le bord d'une fenêtre en les menaçant de les précipiter, cette bonne menaçait le sien de le faire manger par l'*ours Martin*. Elle le tenait sur le bord du fossé : quelqu'incident la trouble; elle laisse tomber l'enfant dans la fosse. Il est aussitôt enlevé et dévoré par l'ours, après quoi la bonne désespérée va se noyer dans la Seine; beau dédommagement pour un père!

Tel est le savoir-faire des bonnes : pour s'en garantir, la philosophie dira que l'enfant ne doit être confié qu'à la sollicitude paternelle : mais n'est-il pas connu que le tendre père, dans la classe populaire, est encore plus dangereux que les bonnes dans la classe opulente? En voici un exemple récent, un fait arrivé en 1819.

Un tendre père de village, ne sachant comment faire taire son criard de poupon, lui disait : « Si tu cries encore, je te ferai » coucher avec les cochons; » et de menace en menace, il le ferme tout de bon dans l'étable à cochons, pour y coucher. Le lendemain il va chercher son enfant, et ne trouve plus que des ossements : les cochons l'avaient mangé. On peut juger du désespoir du goujat. Ne voyons-nous pas chaque jour de ces sottises paternelles? d'où il est aisé de conclure que les pères et mères sont les êtres les moins capables d'élever leur enfant, et que le train de vie de nos ménages ne peut nullement convenir aux inclinations du bas âge, lors même que tous les ménages consentiraient à devenir philosophes moyennant 50,000 fr. de rente, comme le moral papa d'Emile, qui, avec un tel revenu, serait déjà réputé sage, quand il ne suivait pas un mot des préceptes de J.-J. Rousseau.

Les poupons, en Harmonie, sont promenés en masse, accompagnés de quelques révérendes, et avec des précautions surabondantes. On peut, en temps de gelée ou pluie, les faire sortir dans les galeries basses du rez-de-chaussée. Cette promenade est déjà semi-harmonique; on joint à eux une fanfare de quelques bambins qui savent battre en mesure du tambour basque et du triangle, puis deux chérubins jouant du flageolet. Un « lutin » n'est admis aux bambins, que lorsqu'il est déjà exercé à marcher en ligne et au pas, à jouer en mesure de tambourin, triangle, basquet, clochette ou castagnette, etc. On ne peut pas encore exiger d'un poupon de 33 mois, la mesure de chant, mais on peut exiger celle du pas ou des petits instruments.

L'on voit dans leurs salles arriver successivement les mères qui, après avoir allaité leur enfant, n'ont aucun *soin* à lui donner, et ne peuvent que complimenter les bonnes sur la belle tenue des nattes, sur leur habileté à deviner les besoins et fantaisies de l'enfant, à le satisfaire avec cette dextérité qu'on a toujours dans une fonction habituelle et exercée par attraction. [D'ailleurs chaque mère dans cette affaire a des intérêts cabalistiques. Elle et son époux ont opté pour le système de tel groupe de bonnes, et lui ont remis l'enfant avec des félicitations anticipées sur le système qui a obtenu leur préférence.

Pourquoi la nature a-t-elle créé des femmes qui s'amusent de l'embarras que donnent les enfants, et qui en soigneraient une douzaine par plaisir, tandis que d'autres s'ennuient d'en soigner un seul et le confient à des mercenaires? La « morale » les appelle *mauvaises mères, mauvaises républicaines:* mais quand le soin des enfants

s'exercera combinément, il n'y aura nul besoin que toutes les mères soient républicaines, amies des criailleries et des fonctions immondes.

« J'ai dit » que sur une Phalange de 1600 personnes, il suffira d'environ 50 pour assortir amplement la Série des bonnes, qui s'adjoindra quelques jeunes filles au-dessous de l'âge pubère. On en trouve, à cet âge, qui ont déjà de l'inclination pour ce genre de soins : elles fourniront chaque jour un poste de 24 heures, selon l'usage militaire ; et au moyen de ce service, la mère la plus pauvre pourra se dire : « Mon enfant est infiniment mieux » soigné que ne pourrait l'être le fils d'un monarque ci- » vilisé ; il ne m'en coûte pas une obole, et je n'ai à songer » qu'à mes plaisirs et mes intrigues industrielles. »

L'entretien des deux âges extrêmes, tribu des bambins et tribu des patriarches, étant considéré (52) comme charité générale, on n'exige rien pour les soins donnés à l'enfant. C'est le canton en masse qui supporte les frais des Séristères de poupons, nourrissons et bambins. La Série des bonnes est rétribuée comme toutes les autres, par un dividende sur le produit général.

« Je suis bien payée, dit une *bonne* civilisée ; mais je » gagne bien mon argent : ah ! je n'y tiens plus (53) ; » il y a de quoi perdre patience. » Voilà ce qu'on entend même chez des gens riches qui ont de quoi faire des frais. Qu'est-ce donc chez les pauvres, qui n'ont pas de quoi acheter du linge à l'enfant ! Aussi, dans les villages, combien meurent de misère, surtout dans la classe des enfants pris à salaire et amenés de la ville ? J'ai entendu citer une mère qui en a envoyé 14 au village ; 9 y sont morts, et des 5 autres la mère en a tué 2, à force de mauvais traitements. Combien d'autres les tuent par

l'excès de précautions ! Il n'est pas de classe plus sacrifiée que les marmots civilisés.

La nature veut leur éducation collective pour le bien des enfants comme pour le repos des pères. En dépit des devoirs sacrés de la nature, il n'est pas un couple d'époux qui ne soit ennuyé plus ou moins de l'attirail d'éducation des nourrissons, de leur malpropeté, et des services répugnants qu'exige leur faiblesse. Il suffirait, pour liguer tous les pères et mères contre la civilisation, de pouvoir leur montrer, s'il existait une Phalange déjà organisée, les Séristères où on élève les nourrisons, poupons et lutins subdivisés en groupes, 9 d'âges consécutifs, 9 de caractères contrastés, et 6 de sexe pour les bambins qui déjà font rivaliser les sexes.

Dans ces groupes, les plus âgés influencent les plus jeunes, et s'entraînent respectivement aux fonctions utiles, par suite de l'impulsion qu'ont donnée les tribus supérieures, celles de chérubins et séraphins, qui font déjà partie de l'harmonie active. En voyant cette propension générale des enfants aux procédés d'accord matériel et d'unité, chaque père s'écrierait : « Voilà la vraie perfec-
» tion d'enseignement ; le secret de la nature sur l'éduca-
» tion ; le bien où l'on ne peut pas atteindre dans nos
» ménages incohérents ; l'ordre qui assure aux pères
» l'insouciance et l'économie, aux enfants des soins con-
» tinus et judicieux, une garantie sanitaire, et un con-
» tentement qu'ils ne peuvent pas trouver hors du régime
» voulu par la nature (52).

Et lorsque le père viendrait à faire le parallèle de ce bel ordre avec celui de son ménage philosophique, peuplé d'enfants rebelles au travail, hurlant, brisant, querellant, manquera-t-il de s'écrier : « L'homme a méconnu sa des-

» tination; nous étions faits pour le « régime » combiné,
» pour l'association domestique; la philosophie nous a
» entretenus dans l'incohérence; elle nous a trahis pour
» cacher son impéritie à découvrir la théorie du lien
» sociétaire. »

Hors de cette association à laquelle nous sommes destinés, tout, dans les instincts de l'enfant comme dans ceux de l'homme fait, devient énigmatique pour nous. Notre état domestique ne peut, même chez les rois, satisfaire aucun des désirs de l'enfant, qui dès lors est rebelle, acariâtre, et se trouve retardé en essor physique et moral. J'ai déjà remarqué que l'enfant ne tient nullement à vivre sous des lambris dorés, à voir une procession de courtisans ou de municipaux qui le traitent de majesté, et l'ennuient de harangues académiques sur la balance du commerce et de la charte: il préférerait un tas de foin sur lequel il se roulerait avec ses pareils.

Il existe chez l'enfant, soit bambin, soit poupon, soit nourrisson, une foule d'instincts que nous ne connaissons pas; instincts qui, faute d'essor, poussent l'enfant à la malice, aux fureurs, et nuisent à son accroissement.

Ces tapageurs une fois réunis dans les salles de diablotins et pouponnâtres s'imposeraient réciproquement et vicinalement : leur santé gagnerait beaucoup à cet état de calme, qu'on n'obtient pas aujourd'hui en entremettant plusieurs domestiques dont les soins ne satisfont point aux désirs inconnus de l'enfant; il veut la compagnie de ses pareils.

Je connais si peu les instincts des petits enfants, et j'ai tant d'aversion pour cette classe d'êtres désolants, que je ne me hasarderai pas à prononcer sur leurs convenances décrites en détail : mais je puis juger la question abstrac-

tivement, pour les enfants comme pour les pères, en disant :

L'homme est un être fait pour l'Harmonie et pour toutes les sortes d'association : Dieu lui a distribué à tout âge des penchants adaptés aux ressources et moyens qu'offre l'état sociétaire. Ces ressources manquent chez nous à l'enfant ainsi qu'à l'homme fait ; et comme l'enfant privé de la parole ne peut pas s'expliquer, il est de tous les âges celui qui souffre le plus de l'absence du régime sociétaire. L'enfance étant plus dépourvue de raison que les âges supérieurs est d'autant plus exigeante sur les instincts, dont l'état actuel ne permet aucun essor. Elle se venge par ses cris, de son asservissement à une éducation contre nature, cris fatigants pour le père, et nuisibles à l'enfant. Voilà deux mécontents, au lieu de deux heureux que produirait l'éducation sociétaire. Ainsi, jusque chez l'enfance on retrouve cette fâcheuse propriété de la civilisation (II, 27) : engendrer le double mal, au lieu du double bien que nous destinait la nature. Voyez le chapitre du bonheur composé (II, 183).

FIN DE LA PREMIÈRE NOTICE.

CIS-LUDE. — *La Médecine positive harmonique.*

S'il est vrai que les pères et mères aient pour leurs petits enfants l'affection qu'ils témoignent, quel doit être leur empressement à établir le régime sociétaire qui sauverait au moins les deux tiers des enfants que la mort enlève avant l'âge de 4 ans 1/2? On est effrayé, en lisant dans les statistiques, les tableaux de mortalité des petits enfants. Cependant, quoi de plus coûteux à élever, et que de chagrins leur mort cause aux parents ?

Si j'avais quelques notions en médecine, je pourrais démontrer par un examen détaillé des maladies d'enfants, que les 3/4 seront prévenues par le régime harmonien. J'en vais donner un indice tiré d'une branche d'économie sanitaire applicable à l'enfance entière.

Je choisirai le régime préservatif des dents, et l'intervention du dentiste. On ne donne en civilisation aucun soin aux dents des enfants : l'éducation néglige cette branche importante du physique ; elle ne s'attache qu'à moraliser l'enfant, lui enseigner à coups de fouet quelques maximes sur le bien du commerce : quant à la santé, on la regarde comme un accessoire peu digne d'attention, surtout en ce qui concerne les dents. Celles des enfants sont négligées chez tous les villageois, chez les artisans et petits bourgeois, c'est-à-dire chez les 99/100es des civilisés. On ne s'occupe de ce soin que chez quelques citadins qui, ayant joui des plaisirs, savent combien un beau ratelier est précieux en gastronomie et autres fonctions.

Quant aux familles bourgeoises qui ne s'occupent qu'à gagner de l'argent, elles ne donnent aucun soin aux dents

des enfants ; et ce qui le prouve, c'est que plusieurs villes situées en pays très-salubre, comme Genève et Bâle, fourmillent de gens qui ont des rateliers gâtés à l'âge de 30 ans.

Si on veut écouter les Bâlois et Genevois, ils accuseront les brouillards du Rhin, les brouillards du lac : pitoyable excuse ! un fleuve rapide et encaissé comme le Rhin l'est à Bâle, n'engendre pas de vapeurs nuisibles : il en est de même des rapides ruisseaux qui arrosent la campagne de Bâle.

C'est encore à tort que les Genevois accusent leur beau lac. Un bassin vaste et d'une profondeur extrême est très-salubre, surtout au dégorgeoir, où ses eaux sont vives. Il peut élever quelques vapeurs, mais nullement dangereuses pour les natifs et habitués du climat : elles n'attaqueront point les dents, si on ne s'expose pas inconsidérément aux brouillards, personne ne songe à ces précautions.

L'on spéculera bien différemment dans l'Harmonie. Le monde social jugera que dans une carrière de 144 ans rien ne sera plus précieux qu'un beau et bon ratelier, apte à bien fonctionner aux 5 repas. La parfaite digestion dépend de l'exacte mastication : les Harmoniens feront d'autant plus de cas des dents, qu'ils placeront la sagesse dans l'hygiène gastrosophique ou art de manger beaucoup, digérer facilement, et arriver aux 5 repas avec un brillant appétit. Ils donneront donc les plus grands soins à la denture des enfants, qui seront tous visités chaque semaine par les dentistes.

Il faut observer qu'en Harmonie le groupe des dentistes est comme les autres fonctionnaires de médecine, affecté au service collectif, rétribué en proportion de la santé

générale, et non des maladies individuelles (51-52). Il importera donc au groupe de dentistes que la Phalange n'ait, s'il se peut, aucun ratelier endommagé. Leur beauté et sanité générale sera pour les dentistes le gage du bénéfice et de la renommée, comme pour les autres genres de médecins, qui tous perdraient à l'affluence de malades, et verraient diminuer leur dividende en rapport de l'accroissement de fatigues.

L'Harmonie ne jugeant pas le talent sur de belles phrases, mais sur de bons résultats, chaque Phalange estimera ses médecins d'après la statistique sanitaire du canton, résumée en moyen terme de 9 années. La Phalange de Tibur a eu pour moyen terme de malades, selon les tableaux comparés de 9 ans, 2 sur 100 par an. La Phalange de Lucrétile a eu pendant ces mêmes années, en malades et durée du mal, un moyen terme de 3 sur 100. La contrée en conclura que les médecins de Lucrétile sont dépourvus d'habileté, et leur Phalange peu satisfaite ne leur allouera qu'un médiocre dividende en répartition générale.

Chaque médecin est donc intéressé à veiller sur la santé de la masse. Aussi verra-t-on le groupe des dentistes, comme ceux des autres médecins, visiter chaque semaine les Séristères des poupons, des bambins et autres enfants, et faire à la régence un rapport sur les moindres incidents qui pourront compromettre les dents, collectivement ou individuellement : si quelque brouillard pouvait nuire aux rateliers, on verrait les dentistes ordonner et surveiller jour par jour, les précautions générales adaptées aux divers tempéraments, et surtout aux enfants de 9 ans, époque de 2e. dentition.

La civilisation, où tout est subordonné à l'intérêt indi-

viduel, ne fournit que des dentistes intéressés à ce que *l'ouvrage donne*, et qu'il y ait beaucoup de ces rateliers qu'on appelle *chevaux à l'écurie*, gens qui ont besoin des soins continuels de leur esculape. C'est une conséquence inévitable du système de duplicité qui intéresse chaque classe de citoyens au mal-être des autres classes. J'en ai fait mention à l'Avant-Propos, Citer., en terminant par ces mots bons à répéter : *la civilisation ne présente qu'un bizarre mécanisme de portions du tout, agissant et votant chacune contre le tout ; et pourtant elle raisonne d'unité d'action ; elle fait trophée de sciences nommées économiques et unitaires !*

Là finissent les détails sur la direction combinée de ces marmots, dont j'aurais traité plus brièvement si elle n'était le fondement du mécanisme sociétaire. Il faut, je le répète, que l'éducation de l'Harmonie soit achevée au moment où la nôtre commence, terminée avant 5 ans.

Ce n'est pas qu'après cet âge il ne reste à l'enfant une foule de connaissances à acquérir ; mais une fois admis aux chérubins, il se forme de lui-même, et n'a plus besoin d'autre stimulant que des rivalités établies entre les tribus et les chœurs, 2, 3, 4, 5, 6. C'était donc sur l'éducation antérieure ou de 1re. phase, [âge 3 à 4 1/2 ans, et sur l'instinctuelle ou préparatoire de 0 à 3 ans,] que reposait tout le problème ; et j'ai dû, au risque de rédites, y donner plus de détails qu'aux trois autres phases, dont l'exposé sera bien plus succinct.

L'éducation des 5 tribus supérieures 2, 3, 4, 5, 6, ne présentera pas de difficultés. Nous avons dès ce moment franchi toutes les épines ; c'est pour les diminuer, que j'ai divisé en petits chapitres toute la notice d'éducation antérieure.

En la terminant, remarquons sur la médecine comme sur les relations quelconques, une métamorphose qui justifie un peu les diatribes de Molière; chez nous elle est négative subversive, *en ce qu'elle a intérêt à propager le mal et en rendre les traitements très-coûteux. L'effet contraire a lieu dans l'Association, où le médecin et le pharmacien sont eux-mêmes co-associés de la Phalange, et intéressés à ce qu'elle dépense le moins possible en traitement de maladies et en renouvellement de sujets. La médecine y devient donc* positive harmonique. *Sur ce point comme sur tout autre, c'est toujours le double miracle ou charme composé* (III, 547) *aussi inséparable du mécanisme sociétaire, que la fraude composée l'est du régime civilisé et de ses prétendues perfectibilités.*

DEUXIÈME NOTICE.

ÉDUCATION CITÉRIEURE.

ARGUMENT SPÉCIAL DE LA 2e. NOTICE.

Nous abordons la classe intéressante du peuple enfantin, celle qui prend déjà un vol sublime, et figure en pleine Harmonie avec les tribus de 30 ans; celle où tout chérubin de 5 ans est déjà aussi surprenant que le sont aujourd'hui certains enfants élevés par les danseurs d'opéra et les funambules; celle enfin où l'enfant, dès l'âge de 5 ans, sait GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT. Il faut bien faire valoir ce mérite, puisque c'est le seul apprécié en civilisation, chez l'enfant comme chez le père.

Pour atteindre à cette perfection, les tribus chérubiques et séraphiques ne suivront d'autre voie que celle indiquée en phase antérieure; toujours la distribution par rivalités composées, la graduation trinaire des âges et des caractères industriels (24). Cette échelle devient bicomposée par la rivalité des sexes, peu sensible entre les bambins et bambines, mais déjà très-active entre les chérubins et chérubines, par suite de leur admission aux grandes manœuvres et aux petites cultures, où la rivalité des sexes est pleinement établie.

Conformément aux détails de thèses et épreuves (9, argument général), les 2 tribus chérubique et séraphique doivent être exercées en matériel plus qu'en spirituel. On

ne cherchera point, comme dans l'éducation actuelle, à en faire des savantins précoces, des primeurs intellectuelles, initiées dès l'âge de 6 ans aux subtilités scientifiques; on recherchera de préférence la précocité mécanique; l'habileté en industrie corporelle qui, loin de retarder la culture de l'esprit, l'accélère, ainsi qu'on le verra au chapitre 8.

Si l'on veut observer les penchants généraux chez les enfants de 4 1/2 à 9 ans, on les verra très-portés à tous les exercices matériels, et fort peu aux études ; il faut donc, selon le vœu de la nature ou Attraction, que la culture du matériel prédomine à cet âge. Aussi, en admettant un enfant de 6 ans 1/2 à monter des chérubins aux séraphins, n'exigera-t-on de lui d'autre prouesse d'école, que de savoir écrire; exercice qui sera considéré comme purement matériel, et classé dans les 7 épreuves matérielles, indiquées (9).

Le chérubin (âge 4 1/2 à 6 1/2 ans), très-peu enclin à l'étude, l'est excessivement à tout exercice d'Harmonie corporelle. C'est donc en matériel qu'il faut lui présenter des amorces pour développer ses moyens selon l'ordre voulu par la nature, qui opine à former le corps avant l'esprit : aussi le principal ressort d'éducation chérubique est-il l'appât de figurer en grande manœuvre avec les tribus supérieures, avec la masse de la Phalange et des cohortes vicinales souvent rassemblées.

Donnons-en un exemple tiré de quelque manœuvre généralement connue, celle de l'encensoir.

Une Phalange, aux processions « du service divin » et en d'autres occasions, fait figurer la majorité des enfants à cette manœuvre. On prélève d'abord sur les chœurs au-dessous de la puberté, 144 figurants, savoir :

Thuriféraires.	*Fleuristes.*	
12 Chérubins,	12 Chérubines,	144,
16 Séraphins,	16 Séraphines,	
20 Lycéens,	20 Lycéennes,	
24 Gymnasiens,	24 Gymnasiennes,	
72	72	

auxquels on joint divers employés accessoires tirés, soit des chœurs de « demi-caractère », soit des quatre tribus précitées.

Ce nombre de douze douzaines convenant merveilleusement aux subdivisions et à la variété des figures, on peut dire que la procession du saint Sacrement est [beaucoup] plus pompeuse dans un canton d'Harmonie que dans nos grandes capitales, Paris, etc.

On voit dans nos processions l'extrême empressement des enfants pour ce genre d'évolutions, où ils ne sont guère admis qu'à 12 ans à l'emploi de thuriféraires; encore leur manœuvre est-elle faible de nombre et de figures. Ceux d'une Phalange doivent, à 5 ans et même à 4, savoir manœuvrer dans une masse nombreuse de 144, exécutant des évolutions beaucoup plus compliquées que les nôtres, et avec un ensemble inconnu en civilisation, où les thuriféraires ne savent pas même aller au triple pas, [ni établir le double pas pour le bas-âge.]

Il est certain que les enfants de 5 ans seront tout de feu pour cet exercice, et qu'ils seront très-peu empressés d'apprendre à lire. Le premier travail sera un délice pour eux; le second, une fadeur. D'où il est évident que la nature les porte à cultiver les facultés matérielles avant les intellectuelles, et qu'on ne pourra guère qu'à 6 ans les amorcer à la lecture et l'écriture, par l'impatience d'être admis aux séraphins.

D'où vient cette impulsion de l'enfance aux exercices matériels? De ce que la nature veut, avant tout, faire de l'homme un cultivateur et manufacturier, le conduire à la richesse avant de le conduire à la science. Mais, pour entremettre l'enfant avec succès dans les cultures harmoniennes qui exigent perfection et célérité, il faut que, de très-bonne heure, il soit exercé aux développements corporels HARMONIQUES. C'est par cette raison que l'Attraction le pousse violemment à ces manœuvres chorégraphiques et gymnastiques; il y acquerra la dextérité nécessaire dans les cultures, étables, volailleries, cuisines et autres fabriques d'une Phalange, où toutes ses opérations doivent s'exécuter avec la souplesse, l'aplomb et la mesure qu'on voit régner parmi nos athlètes d'opéra et de gymnastique.

C'est principalement à l'opéra que l'enfant se formera à cette dextérité qu'exigent les travaux harmoniens. De là vient que l'opéra « tiendrait » le premier rang parmi les ressorts d'éducation.

La distribution des tribus chérubiques et séraphiques étant semblable à celle des chœurs bambiniques déjà décrite, nous n'aurons ici qu'à traiter des fonctions où intervient activement cette jeunesse de phase citérieure. Je l'examinerai dans cinq Séries industrielles; savoir :

⋈. L'opéra ou école des unités matérielles;
1. Le travail sériaire de règne animal;
2. Le travail sériaire de règne végétal;
3. Les cuisines, ou emploi mixte des règnes;
K. Le lien d'Attraction entre les écoles et l'industrie.

CHAPITRE VII.

Opéra Harmonien, ou Série pivotale en unité matérielle.

Le monde civilisé a tant de penchant pour l'opéra, qu'il accueillera volontiers un « article » sur l'utilité future et les emplois économiques de ce plaisir, si éloigné aujourd'hui du rôle d'utile industrie. L'opéra [en civilisation] ne tend qu'à efféminer les mœurs et engager les souverains dans de folles dépenses, « comme » les ballets de *Novère*, qui endettèrent plusieurs princes d'Allemagne.

L'opéra, dans l'état sociétaire, va devenir une source de richesse et de moralité pour les individus de toutes les classes et de tous les âges, principalement pour l'enfant, en le formant à l'*unité mesurée*, qui est pour lui [un gage de santé et] une source de bénéfices en tous genres d'industrie.

L'éducation sociétaire envisage, dans l'enfant, le corps comme accessoire et coadjuteur de l'âme. Elle considère l'âme comme un grand seigneur, qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies. Elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la *justesse*, à la *vérité*, aux *combinaisons* et à l'UNITÉ [*mesurée.*]

Et pour habituer le corps à toutes ces « perfections », avant d'y façonner l'âme, on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes actuelles; ce sont, entre autres, l'OPÉRA et la CUISINE. Démontrons que le choix n'a rien d'arbitraire, qu'il est méthodiquement obligé.

L'enfant se laisse guider par les sens bien plus que par

les passions affectives, dont deux lui sont inconnues (les groupes mineurs, amour et famillisme (III, 339). Il se passionne pour les deux groupes majeurs, d'amitié et d'ambition corporative, mais en tant que ces groupes favorisent l'essor des sens qui sont les boussoles de l'enfant.

Sur les cinq sens, il en est un, le *tact*, qui est à peu près nul en influence au-dessous de l'âge pubère. L'enfant ne connaît pas l'amour, branche principale du tact : en outre, il est assez indifférent sur ce qui touche aux autres plaisirs du tact, s'accommodant d'un siége de bois, d'un lit de sangle, d'une étoffe rude : il dédaigne un fauteuil rembourré, un lit d'édredon, une fourrure précieuse. Les raffinements du tact ne sont d'aucun prix à ses yeux; mais il est fortement enclin aux jouissances des quatre autres sens dont il doit exercer

les deux actifs, *goût et odorat*, par la CUISINE :

les deux passifs, *vue et ouïe*, par l'OPÉRA.

Ce sont les deux points où le conduit l'Attraction : les enfants et les chats seraient fourrés sans cesse à la cuisine, si on ne les en chassait pas. Quant à la magie de l'opéra et des féeries visuelles, c'est ce qu'il y a de plus entraînant pour un enfant.

Aux cuisines de sa Phalange distribuées en mode progressif, il acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits des deux règnes qu'on y met en œuvre. A l'opéra, il acquiert l'esprit d'unité matérielle, qui doit être type et voie de la passionnelle.

L'opéra est l'assemblage de tous les accords matériels mesurés. Il est aisé d'y en compter une gamme complète.

K. *Intervention mesurée, de tous âges et sexes.*

1. *Chant* ou voix humaine mesurée.

2. *Instruments* ou son artificiel mesuré.
3. *Poésie* ou parole mesurée.
4. *Geste* ou expression mesurée.
5. *Danse* ou marche mesurée.
6. *Gymnastique* ou mouvements mesurés (1).
7. *Peinture* ou [costumes et] ornements mesurés.
✕. MÉCANISME ou *distribution géométrique mesurée*.

L'opéra est donc l'assemblage de tous les accords matériels [du charme qui en résulte], et l'emblème actif de l'esprit de Dieu, ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du matériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra (2), qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'u-

(1) On n'admet que peu ou point la gymnastique à l'opéra civilisé : elle est réputée genre populaire, et reléguée sur les petits théâtres. C'est dépravation de goût, et non pas raffinement. Toutes les harmonies matérielles sont nobles : mais comme les grotesques, funambules, sauteurs, etc., plaisent au peuple, ils ont dû être disgraciés par la haute compagnie civilisée, qui répugne le peuple et ses goûts. La gymnastique rentrera en faveur dans un état de choses où les grands et le peuple seront UNS par le ton et les manières.

(2) J'ai observé que la Phalange d'essai n'aura pas besoin d'un opéra dès le début. On ne pourrait pas l'organiser avec des paysans qui, excepté ceux de Bohême et d'Italie, ne savent que brailler et non chanter : mais ces êtres grossiers sont l'embryon de l'espèce humaine; elle ne commencera à naître que dans la génération élevée en pleine Harmonie. C'est sur celle-là que nous devons spéculer. Traitons donc l'opéra comme objet de première nécessité pour les Harmoniens; car, dès l'organisation sociétaire, on ne tardera pas deux ans à sentir le besoin indispensable de ce spectacle pour l'éducation unitaire.

nité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

Dans l'ordre civilisé, l'opéra, à supposer qu'il n'exigeât aucuns frais, serait un levier très-dangereux en éducation; il ne convient point aujourd'hui de polir le peuple, mais d'entretenir la dissidence, la duplicité matérielle entre les classes riche et pauvre. L'opéra serait dangereux même pour l'enfant riche, parce que cette réunion des beaux-arts excite à l'enthousiasme, aux idées nobles et généreuses qui naissent de la culture des arts : de telles impressions sont nuisibles à un enfant qui, au sortir de là, va rentrer dans le commerce d'un monde vil et perfide.

L'enfant harmonien est exempt de ce danger; il ne sort du temple de justesse matérielle ou opéra, que pour rentrer dans un océan de justesse passionnelle, dans les Séries de groupes où il voit chaque passion coopérer aux accords sociaux, à la justice, à la vérité, à l'unité, dont l'opéra est le tableau. L'opéra formera donc les Harmoniens aux mœurs qu'ils devront pratiquer, et sous ce rapport il sera une boussole de sagesse dans l'éducation, où il ne serait aujourd'hui qu'un fanal trompeur, qu'une voie d'égarement.

Objectera-t-on que ce serait élever tout le genre humain à l'état de comédien? Il n'y aura plus de comédiens, quand tout le monde le sera : et d'ailleurs, notre éducation civilisée forme-t-elle autre chose que des arlequins sociaux, depuis les jongleries de probité chez les hommes jusqu'aux jongleries de « piété et fidélité » chez les femmes? Notre système d'éducation n'engendre que des histrions politiques et moraux, indignes même du nom de comédien, qui, dans la rigoureuse acception, indique le peintre fidèle de la nature et de la vérité. Or, des cham-

pions de fausseté comme les civilisés, dont on aperçoit à chaque instant la duplicité, ne sont pas dignes du nom de comédiens, et ne méritent que celui d'histrions sociaux. [Laissons ces folles objections et venons au sujet.]

Aucun bambin n'est admis aux chœurs de chérubins, s'il n'a de l'aptitude à figurer dans quelque fonction d'opéra; et, pour donner plus de relief à cet exercice, on en fait un accessoire du culte religieux, dont il relève le cérémonial par les hymnes et les manœuvres. On amène à l'opéra, mais en loge lointaine, les poupons, pour leur former l'oreille à la justesse : elle germe aisément chez le jeune âge.

L'opéra devient donc branche d'institution essentielle pour l'enfant du prince comme pour celui du berger. Le bambin s'y prête d'autant mieux, que l'opéra est souverainement attrayant pour lui. Rien ne plaît tant au jeune âge, que l'unité des évolutions et des chœurs, que les enchantements et les féeries : aussi est-on assuré que tous les enfants se porteront avec une ardeur fougueuse à ce genre d'exercices, et qu'on sera obligé, non pas de les attirer à l'opéra, mais de contenir leur impatience par des statuts d'admission très-rigoureux.

L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie et un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par la classe morale et religieuse; mais il est, en Harmonie, une réunion amicale, non payante; il ne peut donner lieu à aucune intrigue vicieuse entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des séries industrielles.

Rassurons sur ce point certains lecteurs qui s'insurgeraient à l'idée de voir leur femme ou leur fille figurer dans une légion théâtrale d'un millier de personnes. Je sais

comme eux ce qui résulte des réunions de comédie, même de celles d'amateurs; mais qu'ils attendent de connaître le régime de l'Harmonie, où, ni à l'opéra, ni ailleurs, les amours ne peuvent donner aucune inquiétude à père ni à mari. Ils auraient grand besoin de pareille sécurité en civilisation, où leurs précautions échouent si constamment contre les intrigues d'amour.

On ne saurait trop leur répéter, à ce sujet, que le mécanisme sociétaire les dégagera simultanément de deux épines bien embarrassantes pour les pères et les époux, de la difficile fonction de surveiller et contenir femmes et filles, et de la corvée bien plus fâcheuse encore de leur procurer des établissements et leur donner des dots qui ne sont pas nécessaires en Harmonie. Peut-on faire deux promesses plus agréables aux pères et aux maris? point de dots à fournir, point de fraudes à redouter!

Venons à l'article de la dépense. Un opéra, dira-t-on, coûte au gouvernement des millions en construction, des millions d'entretien; et les Phalanges prétendraient en avoir un, même dans le plus pauvre canton? Sans doute, puisque c'est une semaille d'Harmonie et d'industrie, dont le produit doit être infiniment supérieur aux frais.

La construction est peu coûteuse pour les Harmoniens, qui sont tous maçons, forgerons, charpentiers par attraction, dès le bas-âge. Il suffira qu'un canton riche ait construit sa salle, pour que les autres, par amour-propre, en veuillent faire autant. Quant à l'achat des matériaux, les Harmoniens faisant d'énormes bénéfices et jouissant d'un plein crédit, vu l'impossibilité des banqueroutes, aucun canton ne sera gêné dans l'entreprise votée à l'unanimité, autant par spéculation d'intérêt que par plaisir et amour-propre. Toute Phalange aura des groupes

de peintres et décorateurs, de mécaniciens, etc. : l'affaire ne coûtera donc en frais de façon, que le dividende réparti à la grande Série des constructeurs.

Ainsi, ce plaisir aujourd'hui réservé aux capitales et résidences royales deviendra celui des moindres cantons agricoles : chacun d'eux aura un opéra bien supérieur à ceux de Paris, Londres et Naples; car chaque Phalange, même avant de recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 1200 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques; chaque Harmonien étant élevé dès le bas-âge sur ce théâtre, peut y tenir quelqu'emploi musical ou chorégraphique ; et sur ce point comme sur tout autre on verra se vérifier le principe déjà énoncé, « que le plus riche potentat ne » peut atteindre, en aucun genre, au degré de jouissances » où atteint le plus pauvre des hommes en Harmonie. »

Les fonctions théâtrales aujourd'hui si épineuses ne sont sujettes, en « Association », à aucun des inconvénients actuels : on ne court le risque ni de sifflets, ni de critiques offensantes : la faculté de ne pas applaudir suffit à informer l'amateur du rang qu'il tient dans l'opinion. Il n'y a que peu ou point de mauvais acteurs, parce que leur quantité immense oblige chacun à se restreindre à un petit nombre de pièces où il excelle.

Les champions médiocres sont bornés à s'essayer devant leur Phalange, dans la petite salle, et aux jours où il n'y a ni rassemblement extérieur, ni passage de légions ou caravanes. Si un individu n'excelle que dans 2 ou 3 pièces, il ne paraît que 2 ou 3 fois par an sur le théâtre ; et en d'autres moments il s'entremet dans les chœurs, l'orchestre, les danses, la peinture, les machines, etc.

Cette affluence de coopérateurs permet de varier à

l'infini les répertoires, et en même temps l'unité de langage procure une multitude infinie d'acteurs, car un passage d'armée donne à une contrée cent mille acteurs ou actrices ; les Harmoniens étant tous nés sur les planches (1), acteurs par enthousiasme, par habitude, et non par intérêt.

Il n'y a point de comédiens salariés dans l'Harmonie. Les Séries de l'opéra et des beaux-arts y sont, comme toutes les autres, payées par un dividende sur le produit général. Les pères ainsi que les enfants, figurant sur le théâtre et s'en faisant une intrigue agréable, ne voudraient pas que cette fonction fût moins honorée que d'autres. Elle jouit, au contraire, d'un lustre immense, et devient une voie d'avancement à d'éminents emplois.

Envisagé quant à l'influence morale sur l'enfant, l'opéra est une école de morale en image : c'est là qu'on élève la jeunesse à l'horreur de tout ce qui blesse la vérité, la justesse et l'unité. Aucune faveur ne peut excuser, à l'opéra, celui qui est faux de la voix ou de la mesure,

(1) Dans l'ordre sociétaire, on considérera comme estropié de naissance l'enfant qui, à l'âge de 4 ans 1/2, n'aurait pas la justesse de voix, d'oreille et de mesure. Ce défaut ne pourra guère avoir lieu, parce que les enfants seront élevés dès le berceau dans les chœurs musicaux. Chaque groupe ayant ses cantates et hymnes de travail, les entonne en début et clôture de séance, comme le *Benedicite* et les *Grâces* dans nos monastères. L'enfant habitué à ces concerts dès l'âge le plus tendre, ne peut manquer d'acquérir la justesse de voix et de mesure, et l'aptitude à figurer à l'opéra. Quant à la comédie, comme « l'Association donne un plein développement à « chacun des » 810 caractères, « tout Harmonien excelle nécessairement en quelque genre de comédie ou tragédie qui se rattache à son caractère.

du geste ou du pas. L'enfant d'un prince, dans les figures et les chœurs, est obligé de souffrir la vérité, et les critiques motivées de la masse. C'est à l'opéra qu'il apprend à se subordonner en tout mouvement aux convenances unitaires, aux accords généraux. L'opéra est donc l'école MATÉRIELLE d'unité, justice et vérité : il est, sous ces rapports, l'image de l'esprit divin, le vrai sentier des « mœurs d'harmonie. »

C'est non-seulement en tableaux, mais aussi en relations sociales que l'opéra est sentier d'unité. Par exemple, en fait de langage, quelle honte pour les civilisés, qu'avec leurs jactances de perfectibilité ils ne puissent pas se comprendre de voisins à voisins, ni régulariser le langage, pas même de province à province d'un même empire, vivant depuis mille ans sous les mêmes lois!

C'est à l'habitude générale de la scène que les Harmoniens devront en grande partie l'unité de langage et même de prononciation réglée en congrès universel. Tout est lié dans le système des unités; le langage est le premier anneau de cette vaste chaîne : la duplicité actuelle du langage est le sceau de réprobation pour la sagesse philosophique. Où donc prétend-elle établir l'unité, si elle ne peut pas même l'introduire dans la première des relations sociales, celle du langage ?

Nous reviendrons sur l'excellence de l'opéra comme levier d'éducation et voie de lien amical entre tous les inégaux d'un canton. Avant d'insister sur ce sujet, il faut faire connaître plus amplement les Séries industrielles dont on retrouve l'emblème dans les Séries musicales et chorégraphiques. Aussi l'opéra sera-t-il chéri des Harmoniens, à titre d'image du régime social qui fera leur bonheur. Chez nous, il n'est qu'un tableau sans intérêt,

sans analogie : notre système social n'établissant que le règne de toutes les duplicités politiques et morales, quel charme peut nous offrir une image matérielle de toutes les unités, dont aucune, pas même celle de langage, ne nous est connue?

CHAPITRE VIII.

De l'Éducation harmonique des animaux.

Les travaux de règne animal confiés aux Séries d'enfants, étant très-nombreux, je ne m'arrête pas à les décrire en détail; il est clair que l'enfant de 6 ans s'occupera plutôt des pigeons et des volières que des chevaux et des bœufs. Bornons-nous à examiner quelqu'un des emplois où l'enfance harmonienne opérera des prodiges qu'on n'oserait pas même exiger des pères civilisés. Je choisis l'éducation mesurée des animaux.

C'est un travail que l'Association fait gérer en grande partie par les enfants de 5 à 9 ans qui, aujourd'hui, ne savent qu'effaroucher et vicier les animaux. Il règne dans cette branche d'industrie une telle impéritie, que la civilisation ne sait pas même élever le chien, qui doit être le conducteur des quadrupèdes et volatiles. Comment saurait-elle faire leur éducation, quand elle a manqué celle de leur chef?

Une vérité bien inconnue jusqu'à présent, c'est que les animaux domestiques sont des êtres passibles d'harmonie mesurée, et que leur éducation ne peut devenir profitable à l'homme qu'autant qu'ils seront élevés selon cette méthode. C'est ici un problème d'enrichissement colossal; il est bien digne de fixer l'attention d'un siècle qui, plus que jamais, juge tout au poids de l'or.

Il s'agit de prouver que les animaux élevés en harmonie mesurée nous rendront le double de ce qu'ils nous rendent aujourd'hui, à égalité de nombre, et que cette éducation ne peut être faite que par des peuples élevés eux-mêmes à cette unité mesurée dont il faudra inoculer le goût aux animaux. Préalablement il faut former à ce talent l'homme qui doit les diriger. Or, ce n'est qu'à l'opéra qu'on peut former à la mesure ce peuple, ces enfants qui doivent en communiquer le goût aux quadrupèdes et volatiles.

Toute Phalange où le peuple ne serait pas élevé à la justesse mesurée qu'on n'acquiert qu'à l'opéra, éprouverait, indépendamment des autres dommages, une perte d'environ moitié sur le bénéfice que doivent donner les animaux domestiques dans cet état sociétaire où leur nombre s'élèvera souvent au décuple de ce qu'il est parmi nous.

S'il fallait les conduire selon la méthode confuse des civilisés, on ne parviendrait jamais à les diriger; ils se détruiraient eux-mêmes par le nombre; et l'homme obligé d'y donner quatre fois plus de temps, de soins et de gardes, que n'en exige l'ordre mesuré, se ruinerait par l'éducation même de ces nombreux serviteurs qui doivent être sa principale richesse.

Je dis PRINCIPALE, et c'est une vérité bien reconnue de tous les agronomes, qui s'accordent à dire: « si le fermier n'avait que ses cultures de grains, s'il ne faisait » pas des *élèves* ou animaux destinés à la vente, il n'aurait jamais de bénéfice, et pourrait à peine payer le » prix de sa ferme. Il ne se sauve que sur les *élèves*, soit » en quadrupèdes, soit en volatiles. Une entreprise d'abeilles ou de vers à soie enrichira plus un métayer que » tous ses guérets vantés par les poëtes. »

S'il est une erreur pardonnable, c'est d'avoir ignoré pendant 3000 ans que nos animaux domestiques sont faits pour l'harmonie mesurée, et ne peuvent prospérer sans son intervention. Quand on n'a pas su découvrir cette destination chez les hommes où l'on en voit tant d'indices, faut-il s'étonner qu'on ait commis pareille bévue à l'égard des bêtes qui offrent bien peu d'indices d'aptitude à l'harmonie; car on ne voit guère que le cheval qui soit susceptible d'accord mesuré : cet accord le charme dans la manœuvre en escadron; le plus mauvais cheval devient un Bucéphale pour suivre la masse escadronnée; il marchera jusqu'à la mort, et se crèvera plutôt que de quitter l'escadron.

D'où vient qu'on voit si peu de quadrupèdes favorisés de cette propriété d'harmonie matérielle? C'est que la nature (V. la note E, sur la *cosmogonie appliquée*.-Pivot inv., T. III, 241), ayant été excessivement gênée et restreinte dans le système des créations post-diluvielles, n'a pu admettre les quadrupèdes qu'en très-petite exception aux propriétés d'harmonie mesurée. Aussi l'exception ne porte-t-elle notoirement que sur quatre, qui sont, le cheval, l'éléphant, le singe et le castor.

L'exception, comme on le voit, est bornée à un centième; car les quadrupèdes connus sont au nombre d'environ 370, dont quatre seulement sont initiés à quelques facultés d'harmonie mesurée.

D'autres, comme le bœuf et le zèbre en sont très-susceptibles, mais dans un état de choses impraticable parmi nous, et qui n'auront lieu qu'en régime sociétaire. Le chien, notre premier serviteur, est très-apte à diverses manœuvres harmoniques dont nous n'avons jamais eu l'idée. Nous savons l'élever à des tours de force, des danses

de tréteaux, etc.; nous ne savons lui enseigner aucun procédé d'harmonie profitable à l'industrie. Si le cheval est fait pour l'harmonie des alignements et des évolutions, le chien est destiné à d'autres, dont la principale est celle des gammes de direction, que l'ordre civilisé ne peut pas mettre en usage, parce qu'il n'a ni grands troupeaux, ni moyens de les élever.

En Association, le troupeau le plus subalterne, comme celui des oies, forme des masses immenses qu'on ne parviendrait pas à diriger, si l'on procédait selon la méthode confuse des civilisés, et surtout à la manière barbare des Français, qui ne savent diriger les bêtes qu'en les déchirant à coups de fouet, et disant : *pourquoi sont-ils chevaux, pourquoi sont-ils moutons ?*

Tout animal domestique, en Harmonie, est élevé musicalement comme les bœufs du Poitou, qui marchent ou s'arrêtent selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence musicale; on ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes; il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers qui appellent au son du cornet.

Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très-utilement. Ceux de l'Harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces, bœuf, mouton, cheval, portent, dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie et qui suffira seul à les distribuer en pelotons et colonnes.

Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois ou quatre

bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens de gamme qui, au signal donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes, et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierce, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

Ainsi le chien à collier de grelots UT passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en UT. Viennent ensuite la bande MI, la bande SOL et autres, dans l'ordre UT, MI, SOL, SI, RE, FA, LA, UT; chaque peloton comprenant environ 3000 moutons.

Le diapason d'orchestre étant le même par tout le globe, un chien élevé dans un canton quelconque peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. Cette méthode épargne une peine infinie dans la conduite des grands troupeaux, qu'on ne peut aujourd'hui mouvoir qu'en masses confuses, avec des fatigues énormes, à force de coups, de morsures et de brutalités, bien dignes de la civilisation perfectibilisée.

En Harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 500. Occupent-ils la route, des chiens sans collier courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte : ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un champ ou un pré, pour faire place à une caravane? On peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers placés en tête, queue et centre, font signe aux chiens à collier de sortir des rangs : ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successi-

vement leurs grelots. Les moutons en huit pelotons (1) vont se grouper autour des chiens, et la route est évacuée en un instant. Les civilisés pour cette opération emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien.

Je me borne à cette particularité, entre mille autres à citer sur l'éducation des troupeaux d'Harmonie. Les chevaux seront exercés au point de marcher sur quatre de front, sans autres guides qu'un petit nombre de cavaliers sonnant un appel différent pour chaque peloton.

Moyennant cette méthode musicale, combinée avec l'amorce des repas, les convenances de terrain et la douceur générale des maîtres, on verra les zèbres et même les castors aussi privés que les chevaux, sauf la différence de traitement.

(1) Un troupeau, ne fût-il que d'oies, marche dans cet ordre, par colonnes UT, MI, SOL, SI, que guident les chiens à sonnettes. Si les oies et autres animaux en prennent l'habitude, c'est que dès l'enfance on les y façonne. Plusieurs variétés d'oies, objets de rivalités entre plusieurs groupes, sont élevées selon diverses méthodes et dans des chambrées distinctes. Ces oiseaux contractent facilement l'habitude de ne pas se mélanger, et suivre la sonnette de leur chambrée. Pour les exercer à la bien connaître, on a soin de leur tendre des piéges sur de fausses notes; et c'est un travail qui fait partie de l'éducation des enfants.

Par exemple, trois groupes vont, à la même heure, porter à manger à leurs trois chambrées d'oies. Le groupe des oies UT ira faire une feinte aux oies des chambrées MI, SOL; il agitera la sonnette du dîné en UT, et ne leur donnera rien. Après quelques instants d'impatience, elles entendront l'appel en MI ou en SOL, qui leur apportera réellement le repas. Dès qu'elles y auront été trompées une dizaine de fois, elles sauront fort bien distinguer leur note: les animaux ont un discernement exquis pour tout ce

Hors de l'état sociétaire et des Séries pass., il n'est pas même possible de tenter ces prodiges de régie animale; on s'engagerait dans une dépense quadruple du bénéfice, en essayant la méthode harmonienne; on trouverait partout des civilisés grossiers et malfaisants, qui la contrarieraient; puis des animaux voisins qui n'étant pas formés à cette méthode, gâteraient par leur fréquentation ceux harmoniquement éduqués. De là vient que les agronomes civilisés n'ont pas même pu imaginer cette éducation naturelle attrayante, et se sont bornés généralement à la méthode violentée, infiniment plus longue et plus dispendieuse. Aussi l'Harmonie emploiera-t-elle à éduquer, régir et perfectionner ses immenses troupeaux, à peine le quart des individus qu'emploierait proportionnément la

qui tient à la gueule; on ne les voit jamais se tromper sur l'heure des repas; on croirait qu'ils connaissent l'horloge. Un cheval a-t-il stationné une seule fois dans une écurie de telle route, s'il repasse deux ou trois ans après, il reconnaît l'écurie et s'arrête à la porte.

Les Harmoniens mettront à profit cet instinct des animaux, toujours intelligents quand leur appétit s'y trouve intéressé. On est fort habile en civilisation à leur donner une éducation *improductive;* on enseigne à des *chiens savants* mille grimaces et gambades, qui ne sont d'aucune utilité et qui consument en vain le temps de l'instituteur. On enseigne à des puces à traîner un petit chariot. On voit jusqu'à des ânes savants et des cochons savants. J'ai vu même un phoque obéissant, et bien stilé à faire des singeries. Ces tours de force inutiles dénotent quel parti l'homme pourra tirer des animaux, quand il saura faire de leur éducation un système unitaire et productif; travail auquel seront principalement employés les enfants, qui ont beaucoup de penchant à ce genre de fonction, et qui aujourd'hui ne savent qu'hébêter et maltraiter les animaux.

civilisation, pour les hébêter, les abrutir et abâtardir les races.

Les chefs de la Série d'éducation des chiens et des troupeaux auront le rang de *Sibyls* et *Sibylles* (titre des directeurs de l'institution). Un instituteur de chiens ou d'oies est en Harmonie un personnage de haute importance, car il doit former à ce talent des groupes de séraphins et séraphines opérant sous sa direction.

L'on ne pourra discipliner ces immenses troupeaux, qu'autant que chacun connaîtra leur langage de convention, qui, une fois arrêté en congrès d'unité sphérique, sera le même par toute la terre. Si chacun étourdissait comme aujourd'hui les animaux, de cris divers et arbitrairement choisis, leur faible intelligence n'arriverait jamais à une discipline collective et unitaire.

On exigera d'un enfant d'Harmonie qu'il sache, avant tout, vivre unitairement avec les animaux; qu'il connaisse leur vocabulaire d'appels et de commandements principaux, afin de ne pas contrarier le système adopté pour les régir. L'enfant qui à 4 ans 1/2 manquerait de ces notions pratiques, serait refusé au chœur des chérubins : le jury chérubique lui répondrait, qu'on ne peut admettre au rang des Harmoniens un être qui n'est pas encore l'égal des animaux, puisqu'il ne sait ni leur langage, ni leurs convenances.

N'est-ce pas être au-dessous des animaux que de méconnaître la déférence qu'on doit à leurs instincts? Ils ne sont profitables pour nous, qu'autant que nous assurons leur bien-être. De là vient qu'en France où chacun se hâte de crever les chevaux à force de coups, de fatigues et de voleries sur la nourriture, on ne peut pas remonter localement la cavalerie, et on tire de ce quadrupède

beaucoup moins de service qu'en Allemagne où il est ménagé. Le cheval de bataille du grand Fréderic était encore vivant à l'âge de 36 ans ; ce même animal, entre les mains des Français, n'aurait pas passé 13 ans ; les palefreniers lui auraient volé moitié de son avoine, et les maîtres l'auraient tué de coups, en disant, *pourquoi est-il cheval ?*

Les animaux sont heureux dans l'Harmonie, par la douceur et l'unité des méthodes employées à les diriger, par le choix et la variété des subsistances, par les soins de sectaires passionnés, observant toutes les précautions propres à embellir l'espèce : aucun de ces soins ne peut avoir lieu dans la brutale civilisation, qui ne sait pas même disposer commodément les étables. On peut assurer sans exagération, que les ânes, dans l'Harmonie, seront bien mieux logés et mieux tenus que les paysans de la belle France.

Le fruit de leur discipline et de leur bien-être équivaudra à la différence d'une troupe réglée à une masse de barbares sans tactique. Vingt mille européens battent aisément cent mille barbares et même plus, car les Russes n'étaient que sept mille contre la grande armée chinoise de plus de 100,000 hommes.

C'est donc bénéfice de sextuple sur la discipline : il sera de même sans bornes sur la gestion des animaux d'Harmonie, améliorés par le mode composé, qui exige :

Discipline mesurée attrayante ;
Procédé sériaire en perfectionnement ;
Soins passionnés en amélioration de race ;
⋈ *Régime unitaire.*

Mais quel sera le nouvel Orphée qui rendra les enfants et les animaux si dociles à toutes les impulsions de disci-

pline unitaire ? quel talisman mettre en jeu? Pas d'autre que cet opéra traité de frivolité par nos moralistes et agronomes, tous d'accord à dire, « *qui bien chante et bien danse, peu avance.* »

L'adage peut être vrai en civilisation ; mais il sera des plus faux en Harmonie, où cette discipline passionnée des enfants et des animaux, cette source d'énorme richesse, découlera principalement des habitudes contractées dès le bas âge à l'opéra, école de toutes les unités matérielles mesurées. Nos prétendus sages, en méprisant l'école des harmonies mesurées, ne sont-il pas le pendant de ces botanistes arabes qui, pendant 3000 ans, dédaignèrent le café ; ou de ces enfants qui, ne jugeant que les apparences, préfèrent une lourde pièce de cuivre au louis d'or dont ils ignorent la valeur.

Tel est le vice où tombent nos moralistes, en dédaignant le spectacle qui doit former l'enfance à la pratique des unités matérielles, et, par suite, aux unités sociales.

Remarquons, au sujet de l'opéra, comme des autres divertissements, que dans l'état sociétaire ils sont en liaison intime avec le travail productif et coopèrent à ses progrès ; effet qui n'a point lieu en civilisation, où l'industrie ne tire aucun secours, ni des jeux de cartes du citadin, ni des jeux de quilles du paysan. Loin de là, les jeux et divertissements civilisés provoquent en tout sens l'oisiveté, l'abandon du travail, et même le crime, le vol, le suicide, fruits ordinaires des jeux de hasard, surtout de la loterie. Il sera curieux de voir comment les divertissements, entre autres les amours qui aujourd'hui n'ont aucun rapport avec l'industrie productive, en deviennent les appuis dans l'état sociétaire.

Une remarque plus importante encore, et qui naît de

ce chapitre, c'est que l'animal qui donne double bénéfice par le perfectionnement attaché à l'éducation harmonique, donne un bénéfice décuple et douzuple par la faculté de quintupler et sextupler la masse qu'en élèveraient, sur pareil terrain, les civilisés qui ne connaissent ni l'art de discipliner au dehors des masses d'animaux, ni l'art de les harmoniser et distribuer dans d'immenses étables, comme celles de 10,000 poules pondantes par Phalange (III, 207).

Ce travail sera en grande partie confié aux soins des enfants aidés de quelques vénérables. Quelle mine de bénéfices, quelle source de réflexions pour un siècle qui ne rêve qu'aux moyens de GAGNER DE L'ARGENT, et qui va trouver une mine d'or dans chaque branche de travail, pourvu qu'elle soit exercée et distribuée par Séries passionnelles !

CHAPITRE IX.

Cultures Enfantines de l'Harmonie.

En opposant aux désordres civilisés la perspective du bonheur sociétaire, n'omettons jamais de donner des démonstrations en mode composé, ou positif et négatif, par preuve et contre-preuve. Ainsi, au tableau des prodiges industriels qu'opéreront les enfants harmoniens, il faut opposer celui du vandalisme et de l'oisiveté des enfants civilisés.

J'ai dépeint les enfants (41) comme vandales positifs, destructeurs par instinct et par esprit de corps. Envisageons-les maintenant comme vandales négatifs, refusant tous les travaux que la nature leur assigne dans le règne végétal.

Il faut qu'en cette branche d'industrie, la nature ait

compté beaucoup sur le service des enfants, car elle a créé en grande affluence les petits végétaux et arbustes qui doivent occuper le bras de l'enfant et non celui du père. Les deux tiers du parterre, du potager et du bosquet, se composent de ces menues plantes adaptées à l'enfance.

Les fleurs, à part un très-petit nombre, sont presque toutes le lot du travail enfantin et féminin; aussi la nature donne-t-elle aux femmes et aux enfants beaucoup de penchant pour les arbustes et fleurs, dont pourtant ces deux sexes n'exercent point la culture dans l'état actuel.

Un « lutin » qui veut grader et monter aux « bambins », doit, dans ses trois épreuves, choisir au moins un végétal, comme pensée ou cerfeuil, et justifier qu'il a été admis au groupe qui cultive cette plante; admission qu'il ne peut obtenir que par un service utile et une dextérité éprouvée. Un « bambin » postulant pour l'entrée aux « chérubins », doit justifier, sur trois végétaux au moins, d'un service distingué et constaté par le suffrage des groupes compétents. Ces cultures lui donnent peu à peu des notions sur les diverses branches des sciences, car l'agriculture se lie à toutes.

L'enfant harmonien prend parti très-activement dans les rivalités de canton à canton. Un groupe d'enfants cultivant les oreilles d'ours à la Phalange de Meudon, est piqué de voir que celles de la Phalange de Marly ont eu la palme pour le velouté et autres qualités. Les vaincus veulent connaître la cause de cet insuccès qui tient peut-être aux différences de terres. Là-dessus, le « révérend » qui dirige ce groupe, leur fait une leçon sur les variétés de terre; et cette étude répétée dans d'autres groupes, leur donne peu à peu des notions élémentaires sur le règne minéral. C'est déjà pour eux un appât à s'introduire

dans les écoles, y demander quelque livre élémentaire sur telle branche de la minéralogie, comme le classement des terres.

Ainsi, l'ordre sociétaire ne donne jamais à l'enfant aucun ENSEIGNEMENT SIMPLE. Elle ne l'initie à une science que par combinaison avec des notions pratiques déjà acquises sur telle autre science, et notamment sur l'agriculture, la maçonnerie, la charpente, la cuisine.

Les intrigues de rivalités agricoles habituent de bonne heure les enfants à l'esprit spéculatif. Il est très-nécessaire dans la culture des fleurs : quoi de plus difficile à élever à la perfection que la jonquille, le narcisse, la renoncule, la tulipe, les variétés de roses et d'œillets ? Si la nature exige tant de connaissance dans le soin de ces fleurs, c'est qu'elle veut former de bonne heure à l'esprit de calcul les enfants [et les femmes] qui se passionneront pour les cultiver.

Elle leur a ménagé aussi quelques lots dans la grande culture; le blé noir, la pesette, la lentille, etc. : une troupe d'enfants qui s'adonne passionnément au soin de ces végétaux, est obligée d'étudier les qualités de terre et d'engrais, raisonner sur l'influence des températures pour connaître les causes qui ont valu du succès à tel ou tel canton. L'enfant adonné *par rivalité passionnée* à ces occupations, deviendra insensiblement chimiste et physicien, tout en croyant ne s'occuper que des luttes émulatives de ses groupes, de son canton.

D'où vient que l'éducation actuelle n'a sur l'enfant aucune de ces sortes d'influence, et qu'en aucun sens elle ne l'entraîne aux études? C'est que les travaux auxquels on astreint l'enfant, manquent de trois ressorts qui le conduiraient à l'étude, ce sont :

1°. *La passion.* L'on ne sait pas le stimuler par des rivalités de canton à canton et de groupe à groupe, telles qu'elles existent dans les Séries passionnelles.

2°. *L'emploi « culinaire ».* Cet enfant ne travaille pas aux cuisines où il jugerait pratiquement des perfections ou défauts de l'objet qu'il a cultivé.

3°. *Le raffinement gastronomique.* Il serait dangereux aujourd'hui d'y habituer l'enfant, et cela devient indispensable dans l'Harmonie, où il « apprend à » distinguer vingt nuances de saveur sur le moindre végétal, cerfeuil ou persil, qu'il aura cultivé; sans ce raffinement il ne saurait pas juger pourquoi son groupe a échoué ou triomphé dans ladite culture; pourquoi tel canton a le 1er. rang, tel autre le 2e., 3e. dans l'opinion, relativement à ce végétal.

Cette combinaison de leviers n'existant pas dans l'état civilisé, faut-il s'étonner que l'enfant ne veuille s'adonner ni à la culture, ni aux sciences exactes, dônt les rivalités de Série lui feraient de bonne heure sentir le besoin et demander l'enseignement, sans qu'on lui en suggérât l'idée!

Résumons sur cet aperçu : d'une part, vandalisme et oisiveté; d'autre part, occupation productive et études passionnées; voilà le parallèle des deux éducations harmonienne et civilisée : celle-ci, je l'ai déjà dit (16), ne produit que de petits vandales qui bientôt deviendront de grands vandales.

Tout est faussé dans le système agricole, par cette défection des enfants et des femmes, à qui la nature assigne tant de végétaux à soigner. Tous les arbustes en fleurs ou en fruits, et presque tout le potager et le parterre, doivent être envahis par les femmes et les enfants. Loin de là; un

enfant civilisé n'entre au jardin que pour y manger les fraises et les groseilles qu'il n'a point cultivées, y friper les fleurs et les légumes : aussi, ce qu'il y a de plus à désirer dans un jardin, c'est que les enfants n'y mettent pas les pieds.

Les botanistes nous peignent leur science comme la plus intéressante, la plus rapprochée de la nature : d'où vient donc qu'elle ne peut passionner l'enfant qui est l'être le plus voisin de la nature, et que, loin de se prendre de belle passion pour la botanique, il ne fait que ravager les jardins et vergers, refuser tout travail agricole?

On nous dit que les paysans tirent parti de leurs enfants dès l'âge de 7 ans : sans doute, à force de coups de bâton; mais quel service en obtiennent-ils? Ils emploieront trente enfants à transporter en fardeau ce que conduiraient trois enfants harmoniens sur trois chars attelés de trois ânons.

Une preuve incontestable que les civilisés ne savent tirer en agriculture aucun parti ni des femmes, ni des enfants, c'est que l'homme est obligé d'abandonner les travaux qui lui sont spécialement attribués par la nature, et qui sont principalement les forêts et l'irrigation; deux choses dont le cultivateur civilisé ne peut pas s'occuper, parce qu'il est absorbé par les travaux FÉMININS et ENFANTINS, tels que les petites étables et volailleries, le potager et autres fonctions, dont les femmes et enfants devraient le dégager.

Singulier résultat de la tyrannie masculine! L'homme croit avoir asservi les femmes; qu'en résulte-t-il? que c'est lui-même qui est esclave; qu'au lieu d'avoir subordonné les femmes, il a dégoûté de l'industrie femmes et enfants. Il se trouve réduit à exercer les travaux dont ces

deux sexes devraient se charger; il est de plus obligé de prélever, sur le produit de son travail, les frais d'entretien et dotation des femmes et enfants: c'est l'effet de toute tyrannie; elle se prend dans ses propres filets.

Analysons mieux le trébuchet où est tombé le sexe masculin : sa véritable destination est de vaquer aux grands travaux qui exigent la force des bras : tels sont les trois emplois de

Culture des forêts,
Ouvrages d'irrigation,
Soin des graminées.

La troisième fonction absorbe tout; l'agriculteur ne peut vaquer, ni à la culture des forêts, ni à l'irrigation et aux ouvrages qu'elle exige: au contraire, le cultivateur ne s'attache qu'à détruire les forêts, il détruit par contrecoup les sources et moyens d'irrigation.

Voilà donc deux des trois branches de grande culture gérées à contre-sens de la raison. Quant à la troisième, celle des graminées, comment est-elle traitée? j'y distingue trois vices des plus choquants.

1°. *Le défaut d'engrais et de qualité.* On en a si peu, qu'il faut ensemencer des champs en quantité énorme, et à peu près double de ce qu'emploiera l'Harmonie pour obtenir égale quantité de grain. Quant aux qualités d'engrais, c'est une distinction que ne fait ni ne peut faire le paysan civilisé.

2°. *Les jachères.* Des terres qui se reposent une année! le soleil se repose-t-il? manque-t-il à venir tous les ans mûrir les moissons? aurait-on besoin de jachères si on n'employait aux céréales que les terres convenables et soutenues des masses et qualités d'engrais nécessaires?

3°. *Les vices de détail :* on voit dans divers champs

autant de pavots que d'épis. On y voit cent autres négligences qui ne seraient pas même connues dans l'état sociétaire, où des groupes d'enfants parcourent les champs pour les émonder.

D'où viennent tous ces désordres? De ce que le sexe masculin est surchargé de la tâche des deux autres, qui ne font qu'un simulacre de travail.

Mais quelle carrière va s'ouvrir pour l'industrie masculine, du moment où les deux autres sexes rentreront en disponibilité par le régime sociétaire! on verra tout à coup les 7/8e. des femmes en vacance industrielle, par la suppression des travaux compliqués et parasites qui naissent du morcellement des ménages, du soin pénible des enfants, de la mauvaise qualité des étoffes et des confections; enfin, des sots caprices de la mode, qui absorbent tant de femmes en ouvrages de couture interminables et en minuties superflues.

Après la cessation de ces désordres, on s'apercevra que les 5/6es. des femmes sont disponibles : à quoi les occuper? A l'agriculture; elles envahiront donc majeure partie des menus travaux qui occupent aujourd'hui les hommes.

D'autres seront envahis par les enfants, qui seront amorcés à la culture par le régime des Séries *contrastées, rivalisées, engrenées.*

Dès lors il ne restera aux hommes dans la force de l'âge que les fonctions de vigueur, comme les trois citées plus haut; puis celles de manufacture pénible, charpente, maçonnerie, forge, etc. Ils interviendront accessoirement dans toutes les menues cultures, parterre et potager, mais sans en supporter le soin permanent : ce sera le lot des femmes et enfants.

Cette répartition naturelle est anéantie par la défection des enfants et la complication qui absorbe les femmes. Toute la masse du travail retombe sur l'homme seul, qui, surchargé de la sorte, doit négliger les branches les plus importantes, comme le soin des forêts et l'irrigation. Il effleure la tâche de son sexe, pour vaquer à celle de tous trois.

Jugeons-en par un seul végétal, par les RAVES, sentier des vertus républicaines. Si la république ne doit vivre que de raves, au moins faut-il, pour le bon ordre, qu'on répartisse aux trois sexes le travail de culture, savoir :

Aux enfants les petites raves ;

Aux femmes les raves moyennes ou navets ;

Aux pères les gros ravognons de Curius Dentatus, et grosses ravasses de la citoyenne Phocion.

Telle serait la série naturelle de distribution; elle est impraticable dans l'ordre civilisé : vous y verrez le fier républicain obligé de cultiver lui-même les raves de toutes les dimensions, et de faire en plein l'ouvrage des deux autres sexes. Désordre inévitable hors des Séries, qui appliqueraient chaque sexe aux fonctions que la nature lui destine. C'est une des conditions nécessaires à faire naître l'attraction industrielle, qui, même en Séries, ne pourrait pas se développer si on maintenait dans les travaux la confusion d'emplois qui y règne aujourd'hui; si on voulait, comme dans la civilisation perfectibilisée, atteler une femme et un âne à la même charrue (coutume des provinces-nord de l'Espagne. Les femmes ne sont guère moins maltraitées dans la belle France).

On a vu dans ces deux chapitres, combien les enfants sont éloignés de leur destination en travaux de règne animal et végétal, et combien il est évident que le régime

civilisé ne les pousse qu'à l'oisiveté et à tous les vices anti-industriels. Les moralistes ont bonne grâce, après cela, de nous vanter les tendres enfants, si dignes de leurs vertueux pères, *petits vandales, bien dignes de grands vandales!* Voilà la vraie devise des enfants et des pères civilisés.

CHAPITRE X.

Des Cuisines sériaires et de leur influence en éducation.

Etrange paradoxe! Il s'agit de démontrer l'utilité de la gourmandise chez les enfants; c'est peut-être le sujet le plus propre à confondre les antagonistes de l'Attraction, et mettre en évidence la sagesse du Créateur des passions.

Si la nature est sage dans ses impulsions générales, elle doit être sage dans la plus puissante passion qu'elle ait donnée à l'enfant; c'est la gourmandise.

Pour constater la justesse distributive de Dieu dans cette impulsion dominante des enfants, il faut prouver que la gourmandise tendra, *dans l'état sociétaire,* à les conduire aux trois foyers d'Attraction; *à la richesse, aux groupes, aux Séries industrielles.* Il n'y a de juste et louable en mécanique sociale, que les ressorts qui nous dirigent à ces trois buts, et par suite à l'UNITÉ SOCIALE.

Signalons ici une erreur de mots, « qui entraîne » l'erreur du jugement; vice condamné si souvent par nos sages, qui pourtant y tombent sans cesse.

« Les enfants, disent-ils, sont de petits gourmands; il » faut les corriger, modérer leurs passions. » Rien n'est plus faux : les enfants ne sont point gourmands, mais

seulement *gloutons, goinfres, goulus*. Le mot gourmand est à peu près synonyme de *gastronome;* il se prend en bonne part, puisqu'on dit un FIN GOURMAND; on ne dira pas, *fin glouton, fin goinfre, fin goulu;* tous trois sont de genre trivial.

Les Apicius sont gens de bonne compagnie, raisonnant savamment de leur art, dont ils sont trop préoccupés. Or, quel rapport entre un Apicius et des enfants qui mangent avec avidité des pommes vertes, des prunes « vertes! » S'ils étaient gourmands, connaisseurs délicats, ils renverraient ces aliments aux pourceaux. Ils sont donc goinfres, gloutons, goulus; et pour les en corriger, il faut les ramener à la gourmandise ou gastronomie. Analysons les « vertus » industrielles et sociales à obtenir de cette métamorphose.

On observe partout que la classe la plus réservée à table est celle des cuisiniers; ils sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant bien sur tous les mets, sans en faire aucun excès. Ils sont proportionnément la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion.

Le meilleur préservatif de la gloutonnerie serait donc, pour les enfants [comme pour les pères], un ordre de choses où ils deviendraient tous *cuisiniers* et *gourmands raffinés*, autrement dit *gastronomes*. [Dégourdissement composé, alliant les plaisirs de la table avec l'hygiène graduée selon les tempéraments.]

La thèse étant des plus neuves, j'ai dû l'étayer de distinctions exactes sur le sens des mots et sur les indices que fournit l'état des choses en civilisation.

Sur ce, on va reproduire l'objection déjà faite, au sujet de l'opéra. « Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous » les enfants à l'état de cuisinier! » Même réponse qu'à

la page 97. Ce n'est pas moi qui veux; c'est l'Attraction qui en ordonne ainsi, et l'on va se convaincre qu'elle veut passionner pour la CUISINE tous les enfants.

TOUS, *en style de mouvement, signifie les 7/8es., puisqu'il est connu que l'exception de 1/8e. confirme la règle.*

Or, quand les 7/8es. des enfants sont passionnés pour jouer l'opéra et faire la cuisine, en vaudront-ils moins pour cela? c'est ce que nous allons examiner.

Observons d'abord que c'est le but indirect de la morale civilisée : elle exprime sans cesse et implicitement le vœu de voir les enfants se faire cuisiniers, car elle veut qu'ils s'adonnent aux soins des animaux et des végétaux.

Comment pourront-ils juger des méthodes préférables dans le soin des animaux et végétaux, s'ils ne connaissent pas les rapports de manutention agricole avec les ressources de manutention culinaire? l'agriculteur qui ignore cet art, travaille sans principes et sans but économique.

Ainsi font nos villageois, qui élèvent un animal ou cultivent un légume, pour tâcher de tromper celui qui l'achètera; mais si on spécule sur un état d'unité « industrielle, » si le cultivateur veut favoriser le consommateur, il doit connaître l'emploi mixte ou art de la cuisine, et se guider dans ses cultures selon les convenances de cet art.

De là résulte déjà que la cuisine est portion intégrante des études agricoles, et que, pour faire de l'enfant un parfait agronome en gestion animale et végétale, il faut de très-bonne heure l'initier aux raffinements de cette cuisine, de cette gastronomie proscrites par les farouches amis des raves et du « brouet noir. »

Autre motif qui milite pour élever l'enfant harmonien au travail de cuisine : c'est celui où il se formera le plus

promptement aux cabales nuancées et graduées qui sont l'essence des Séries pass. On n'est apte à figurer et rivaliser dans les Séries, qu'autant qu'on sait se passionner pour telle nuance, telle fantaisie, qui forme un échelon dans une grande Série de 30 nuances, 10 variétés et 3 espèces. Or, pour habituer l'enfant à distinguer les échelons de qualités et se passionner spécialement pour quelqu'une, il faut mettre en jeu le sens le plus puissant sur le bas-âge; c'est sans contredit le goût, la gourmandise, divinité de tous les enfants.

Le sens du goût, le plus impérieux de tous, est un char à 4 roues, qui sont :

1. La culture, 3. La cuisine,
2. La conserve, 4. La gastronomie,
⋊ « L'hygiène équilibrée. »

Ses emplois embrassent tout le mécanisme de *production*, [*préparation*], *distribution*, *consommation*. L'on est donc au chemin de la sagesse universelle, quand on spécule sur l'équilibre politique des 4 fonctions du goût que je viens de définir.

Pour atteindre à cet équilibre, il faut que les 4 roues du char puissent cheminer en plein concert, en pleine activité; il faut que l'éducation façonne, dès le bas âge, tout le monde social aux 4 fonctions de culture, conserve, cuisine et gastronomie. De leur concours naîtra la fonction pivotale ⋊, « hygiène équilibrée, » [consommation raisonnée], dont il n'est pas encore temps de parler.

Tout père civilisé approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les deux premières branches, *culture et conserve*. J'entends par conserve les précautions [usuelles] physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires, fruits, légumes,

viandes, etc. Tel produit [la prune] qui ne dure que douze jours dans nos jardins, vergers, boucheries, peut durer douze mois si la science intervient habilement pour l'entretenir. Dans ce cas, le chimiste aura trentuplé la richesse relative, car il nous aura fait jouir 12 mois d'un objet dont nous n'aurions joui que 12 jours; et cette habileté en conserve aura provoqué une culture trentuple.

Ce serait peu de savoir *cultiver* et *conserver*, si l'on ne savait encore *cuisiner*, ou préparer pour le service de table. C'est une 3e. fonotion que les moralistes veulent avilir, en prônant la femme de Phocion qui accommodait les légumes à l'eau claire. Ne méritaient-ils pas qu'on les condamnât à vivre pendant 40 jours de cette cuisine républicaine? Ils ne la vanteraient guère, après ce carême philosophique.

Les Harmoniens penseront que ceux qui ont géré avec succès la culture et la conserve, doivent intervenir aussi dans la préparation culinaire, au moins en quelques détails, et qu'ils doivent savoir par expérience en critiquer les vices, en louer les perfections.

Quiconque sera versé dans ces 3 branches d'industrie *gastrophile*, excellera nécessairement dans la 4e., dans la gastronomie; car il sera impossible qu'un homme déjà intrigué sur ce qui touche à la *culture* d'un légume, aux travaux de *conserve* et aux préparations officinales dites *cuisine*, soit insouciant sur les saveurs de cet objet cuisiné et servi à table. Bien loin de rester indifférent sur un tel met, il en goûtera quelque peu, même sans appétit; car il ne pourra rester muet sur une denrée à laquelle il s'intéressera à tant de titres : il voudra la juger en *gastrocole*, faire valoir ou critiquer ce qui tient aux deux branches de culture et conserve (1er. et 2e. rouages du

sens du goût); puis juger en « *connaisseur* » sur ce qui touche à la cuisine, 3e. rouage du sens du goût; prononcer entre les diverses cabales de tant de groupes et Séries qui interviennent à fournir ce comestible.

Ainsi, l'homme initié aux 3 fonctions de *culture*, *conserve* et *cuisine*, devient par le fait expert sur la 4e. ou *gastronomie*.

Cette quadruple instruction achemine par degrés à la science par excellence, à « l'HYGIÈNE COMPOSÉE » ou application de la gourmandise aux convenances des nombreux tempéraments que la médecine actuelle réduit à 4. (On pourrait, sur cette limite, lui adresser des objections assez embarrassantes (1).)

Continuons sur notre sujet. L'émulation est faible, si

(1) Si les tempéraments sont bornés à 4, savoir :

***	SANGUIN,	BILIEUX,	MÉLANCOLIQUE,		PHLEGMATIQUE;
Feu,	*Terre*,	*Air*,	*Arôme*,		*Eau*;
UNITÉ,	*Amitié*,	*Ambition*,	*Amour*,		*Familisme*,

d'où vient que tel remède appliqué à vingt bilieux dans une même maladie, donnera au moins dix résultats différents ? Ces bilieux se subdivisent donc en d'autres ordres dont le mot *bilieux* désigne la classe entière; puis ces divers ordres de bilieux se subdiviseront en genres, lesquels genres en espèces, puis en variétés, ténuités, minimités, etc.

J'en ai quelquefois conféré avec des physiologistes; ils confessent l'enfance de la science dans cette branche d'analyse, comme dans beaucoup d'autres, et ils disent : « On s'est borné à désigner » 4 points cardinaux; l'on risquerait, en poussant plus loin les » distinctions, de s'enfoncer dans les sophismes. »

De telles craintes sont-elles des excuses valables, et le soldat est-il autorisé à lâcher pied partout où il y a du danger ?

En se restreignant, comme on l'a fait, à indiquer des points de reconnaissance parmi cette foule de tempéraments, devait-on se

elle ne porte que sur une intrigue simple. Un homme qui sera *cuisinier* et *gastronome* à la fois, aura déjà double véhicule d'intrigue et d'émulation : si on y ajoute celui d'intervention active dans la *culture*, il y aura triple source d'intrigue; elle deviendra quadruple ou bi-composée, si on y ajoute la *conserve*. Dans ce cas, l'enthousiasme et l'émulation s'élèveront au plus haut degré ; car des sectaires du chou fonctionnant à leur carreau, y élèveront des débats sur les nuances de *goût*, de *prépara-*

borner au modique nombre de 4 ? Analysons les lacunes de cette division quaternaire.

Elle est juste quant aux analogies primordiales que je viens de classer en correspondance avec les éléments et passions cardinales.

Elle pèche en ce qu'elle n'a ni foyer, ni mixtes. Il fallait indiquer un tempérament pivotal ⋈, correspondant au feu. L'on trouve ce tempérament chez certains sujets OMNIMODES, qui se façonnent indifféremment au climat chaud comme au froid, aux aliments échauffants comme aux rafraîchissants : ces tempéraments sont rares, mais il en existe.

Il fallait ensuite, aux 4 cardinaux accoler 4 mixtes. Par exemple, une substance froide, la fraise, est un aliment pesant pour tel sujet, qui la digérera plus aisément si on l'allie avec de la crême : deux réfrigérants combinés font pour lui fonction d'échauffants : c'est un tempérament bâtard ou mixte, qui est hors de la ligne des 4 tempéraments cardinaux.

Il fallait donc, en distinction primordiale, reconnaître 4 tempéraments cardinaux, 4 mixtes, puis le pivotal direct et inverse. Telle est la division en 1re. puissance.

En 2e. puissance on en aurait distingué un plus grand nombre ; puis en 3e. et 4e., des nombres croissants selon certaines proportions, qui en 5e. puissance, donnent le nombre 810 pour les tempéraments comme pour les caractères. La gamme en est énoncée (II, 338) sans indication des nombres.

tion, de *conserve* et de *culture*, et sur les fautes commises en ces divers genres. Le travail sera d'autant mieux soigné, qu'on y aura apporté quatre esprits de parti au lieu d'un. L'émulation n'aurait que moitié de cette intensité, si l'intrigue était réduite à deux ressorts; que le quart, si réduite à un seul.

On s'efforcera donc, en Harmonie, d'enrôler de bonne heure chaque individu aux quatre branches de la science gastrophile, afin qu'il devienne expert sur trois au moins, et qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à opiner ni agir dans les trois autres branches du goût, dans la culture, la conserve et l'art culinaire.

Ces principes établis, il reste à examiner si l'attraction s'y prêtera, si elle enrôlera l'enfance [et les pères] au travail des cuisines. On va voir que ce sera, de tous les ateliers, le plus séduisant pour le bas-âge [et par suite pour les pères habitués dès le bas-âge], si l'on y observe exactement la boussole d'Harmonie, la distribution par Séries contrastées, rivalisées, engrenées, dont on va examiner l'influence dans les cuisines sociétaires.

CHAPITRE XI.

Amorces et Progrès de l'Enfant aux Cuisines Sériaires.

Certaines caricatures nous peignent en détail le monde renversé ; elles n'exagèrent pas : il est vraiment à rebours du bon sens et de l'économie, surtout aux cuisines.

Si une Phalange, selon l'usage civilisé, occupe des Hercules de 30 ans à plumer des alouettes et trier du riz,

du cacao, scandale qu'on voit chez tous les traiteurs et cafetiers, il faudra donc envoyer les bambins de 4 ans au travail pénible des pompes et de l'arrosage.

Tel serait la conséquence de ces préceptes soi-disant moraux qui veulent étouffer chez l'enfant les penchants à la gourmandise, à la fréqentation des cuisines, où la nature lui a ménagé tant de fonctions. L'enfant se plaît au tracas des cuisines : il serait charmé d'y intervenir, si on lui fournissait tout l'assortiment de petits ustensiles : marmites, pots et casseroles en miniature : ce serait pour lui le suprême bonheur.

On refuse à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines, pour diverses raisons.

1. Il est maladroit et brise les vaisselles.

2. Il renverse les mets, souille tous ses vêtements.

3. Il se brûle ; il ne sait pas manier le feu ; on est forcé à lui en interdire même les approches.

4. On n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour le façonner au travail [petite vaisselle, etc.].

5. L'enfance serait dans nos cuisines en trop petit nombre pour y opérer par Séries de groupes, distribution hors de laquelle tout enfant est transformé en vandale.

6. Les menus travaux, comme plumage, épluchage, pelage, etc., ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage auxquelles on puisse affecter des groupes régulièrement équilibrés.

7. Nos cuisines manquent de la branche de confection enfantine ; elles ne préparent pas les trois sortes de chère ;

Majeure pour hommes, *mineure* pour femmes, *neutre* pour enfants, et *pivotale* ou commande.

⋊ Enfin, la cuisine serait pour l'enfant une école de

dépravation, par les sottes complaisances des domestiques, et les accidents fâcheux qui souvent en seraient la suite.

Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite en civilisation. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort que partout ailleurs. La cuisine exerce en lui l'esprit et les sens; car, au charme du mobilier en miniature qu'il trouve là comme dans d'autres ateliers, se joint l'influence de la gourmandise, passion très-généralement dominante chez les enfants des premières phases, 0 à 9 ans.

Sans doute ils ne sont pas friands de viandes ni de ragoûts, [mais de crêmes sucrées]; d'ailleurs sous le nom de CUISINES SÉRIAIRES, je comprends tous les ateliers de comestibles, entre autres ceux de confiserie, fruiterie, laiterie, qui sont les lieux les plus attrayants pour l'enfant; la boutique du confiseur est pour lui le paradis terrestre; et c'est au Séristère de confiserie (annexe des cuisines), qu'est la première école des poupons et bambins. Le jardin, éminemment utile à l'éducation de l'enfant, est en chômage une partie de l'année; la cuisine est constamment en activité.

Parvenu à l'âge de raisonnement, aux chœurs des séraphins, 6 1/2 à 9 ans, il apprendra aux cuisines mieux que partout ailleurs, la progression nuancée ou échelle des fantaisies dont se composent les trois corps d'une Série; il y prendra parti après option raisonnée, et il en épousera quelques rivalités.

Vingt groupes sont en débat sur la supériorité de leurs choux : comment un enfant prendra-t-il parti pour l'un des vingt groupes, s'il ne sait pas faire la différence des saveurs de ces divers choux, et des modifications qu'y

apporte l'art culinaire combiné avec les variétés de méthodes agricoles ? Il faudra de bonne heure initier l'enfant à tous ces raffinements de culture et de cuisine, lui en faire distinguer les graduations; système tout opposé à la sagesse actuelle, qui persuaderait à un enfant, « que » tous les choux naissent égaux en droits, et qu'un vrai » républicain doit manger sans blâme ni louange, toutes » les sortes de choux, pour le triomphe des saines » doctrines. »

Les variétés de mets étant très-nombreuses dans les cuisines d'une Phalange, tout enfant peut, sans recourir aux choux et denrées patriotiques, trouver mille sources d'intrigues industrielles dans les mets de cuisine enfantine, dans les crêmes sucrées, compotes, pâtisseries, confiseries, herbages et fruits. C'en est bien assez pour l'engager dans les rivalités agricoles, et l'habituer à connaître les échelles de goûts régnants sur un même objet, les classer par centre et deux ailes, s'enrôler dans un des groupes de centre ou d'ailes, et en soutenir les procédés et les cabales. Dès qu'il est parvenu à ce point, il a mordu à l'hameçon industriel; son éducation s'achève d'elle-même, par la seule impulsion des intrigues de Série.

Et comme les intrigues de bonne chère sont les plus puissantes sur l'enfant tout dévoué au sens du goût, on s'efforcera de rendre la cuisine attrayante pour le jeune âge, l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, et toujours distribué en triple échelle, grande, moyenne et petite, avec nuances dans les trois divisions pour satisfaire tous les goûts.

Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel, que de voir un rôti à la broche; mais c'est une amorce pour les enfants d'harmonie, que de voir les broches nombreuses,

disposées autour de trois feux saillants qui alimentent sept ou neuf genres de broches.

Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces;

Au moyen feu, les pièces moyennes;

Au petit feu, le menu rôt, brochettes, oisillons.

Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les chérubins soignent les broches sous-minimes, d'alouettes, becfigues, placées en étage sur l'un des côtés du petit feu où les séraphins soignent les broches surminimes, contenant cailles, grives et pigeons.

Les lycéens et gymnasiens surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force.

Enfin, les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand feu, les broches de grandes pièces.

Cette distribution échelonnée (1) amorce l'enfant; elle

(1) Par exemple, un grand four de pâtissier, bien noir, bien malpropre, et garni de grillons sifflants, ne saurait plaire ni aux enfants, ni aux hommes. Si nous supposons, au lieu de ce sale atelier, trois fours inégaux, ornés alentour de marbre noir, pour éviter le noircissement causé par la fumée; si chacun des trois fours est adapté aux pâtisseries de diverses grandeurs, les groupes d'enfants seront charmés de faire cuire au troisième four les petits pâtés, petits gâteaux, mirlitons et menus objets qu'ils auront préparés. Leur intervention offrira triple avantage:

Exempter les hommes faits d'un ouvrage auquel suffisent les plus faibles enfants;

Former ces enfants au travail, à l'école d'hommes exercés;

Ménager à ces mêmes hommes une rivalité piquante, en ce qu'elle sera exercée par les enfants, leurs inférieurs.

Ainsi le régime sériaire ou industrie progressive crée pour les enfants [et les pères] une foule d'appâts dont le travail morcelé n'offre aucun germe. Nos travaux ne sont jamais assez étendus ni

ne lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances, et qu'il peut y jouer en petit le rôle de singe ou imitateur de ses aînés.

Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et fruiterie : leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue, qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison.

Rallions à un principe général tous ces aperçus.

Dans l'Harmonie, où il conviendra d'attirer l'enfant aux cuisines, on devra lui ménager sur ce point une attraction [double et triple], bi-composée et non pas simple. Il y aurait appât *simple*, s'il ne se fondait que sur le luxe des ateliers. L'appât sera *composé*, si on y ajoute les rivalités d'émulation enfantine. Il sera *sur-composé* par les intrigues indirectes qui se lient à la culture ou à la fabrication. Enfin, il sera « *hyper* » *composé* ou quadruple, par le lustre des chefs et des fonctions.

Un cuisinier civilisé est un fonctionnaire de peu de relief hors de la coterie des gastrolâtres : il n'en est pas ainsi d'un cuisinier d'Harmonie, qui souvent peut être un

assez gradués pour comporter l'échelle d'ateliers en degré septenaire ou novennaire. Tout Séristère offre cette variété nuancée, au moyen de trois laboratoires de genre, subdivisés en deux ou trois laboratoires d'espèce.

Une telle échelle ne peut se former régulièrement que dans une association très-nombreuse, comme une Phalange de grande Harmonie à 15 ou 1600 sociétaires. On ne pourrait pas établir cette graduation dans une Phalange d'ordre simple, de 4 à 500 personnes ; encore moins dans une petite réunion de 20 ou 30 ménages, qui ne sauraient fournir les assortiments de passions nécessaires.

monarque, toute industrie étant compatible, en Association, avec le rang suprême. D'ailleurs [un seul détail, comme cette fonction], se trouve lié avec les sectes de culture, de conserve, de chimie, de médecine hygiénique, d'économie sanitaire; et le cuisinier harmonien devient, par suite, un savant de premier ordre.

Aucune des quatre amorces précitées ne peut se rencontrer dans les cuisines civilisées, pas même dans la confiserie ni la fruiterie, qui pourtant exercent encore de l'attraction sur l'enfant. [Elles se rencontrent toutes quatre dans l'ordre sociétaire, où elles s'appuyent des trois amorces attachées au mécanisme des Séries rivalisées, exaltées, engrenées.] Quelle sera donc leur influence dans cet ordre, hors duquel aucun atelier ne saurait fixer l'enfance à l'industrie!

CHAPITRE XII.

Précocité composée des Enfants.

Il est peu de fantaisie plus générale chez les parents, que celle d'avoir des enfants précoces en toutes facultés; de là vient que nos théories modernes exercent l'enfant à des subtilités scientifiques, et font de lui une *primeur intellectuelle*, s'immisçant dès l'âge de 6 ans dans les études que souvent il devrait n'aborder qu'à 12.

L'ordre sociétaire se ralliera à la marche naturelle, qui est d'éduquer le corps avant l'esprit. On voit la nature donner la feuille avant le fruit; l'Harmonie suit cette méthode en éducation.

Non qu'elle approuve le système de *Diafoirus père*, qui favorise dans son fils *Thomas* le tardif essor des facultés intellectuelles; on ne recherchera ni les PRIMEURS

ni les POSTMEURS; *in medio stat virtus* : on emploiera les caractères tels que les donne la nature, sans provoquer la précocité.

On l'obtiendra pourtant, mais en mode composé. Ceci nous conduit à l'analyse des deux précocités.

La simple *spirituelle*, qui hâte les progrès de l'esprit aux dépens de ceux du corps. C'est par fois un vice de nature et d'équilibre, ainsi qu'on a pu l'observer dans *Pascal*, *Pic de la Mirandole*, et autres génies précoces qui n'ont pas vécu.

La simple *matérielle*, qui fait prospérer le corps aux dépens de l'esprit. On voit foule de ces jeunes civilisés dont l'accroissement, satisfaisant quant au matériel, semble absorber les facultés mentales; gens qui, dans leur imbécillité prolongée, sont dignes d'avoir pour capitaine *Thomas Diafoirus fils*.

La précocité n'est vicieuse qu'autant qu'elle tombe dans l'un de ces deux *simplismes*; elle est très-utile quand elle échappe à l'un et à l'autre vice. Tel est l'effet de l'éducation harmonienne, qui développe de front le corps et l'âme, les facultés sensuelles et spirituelles. De là résulte la *précocité composée*.

Elle ne peut s'établir qu'autant qu'on suit la marche indiquée par la nature; la dominance

d'emplois matériels en basse enfance; *phases* ANT. *et* CIT.
d'emplois intellectuels en haute enfance; *ph.* ULT. *et* POST.

Il faut donc, pour élever les enfants à la précocité composée, les attirer dès le bas-âge aux travaux matériels qui n'ont rien d'attrayant dans l'état actuel.

Les études ne doivent figurer qu'en second ordre; elles doivent naître d'une curiosité éveillée par les fonctions matérielles. Il faut que le travail de l'école soit lié à celui

des ateliers et cultures. et provoqué par les impressions reçues à ces ateliers.

Par exemple, Nisus à 6 ans est passionné pour le soin des faisans et des œillets; il figure activement dans les intrigues des groupes qui soignent la faisanderie et l'œilleterie.

Pour introduire Nisus aux écoles, on se gardera bien de mettre en jeu l'autorité paternelle et la crainte des férules, pas même l'espoir de récompense. On veut, au contraire, amener Nisus et ses pareils à demander l'instruction : comment s'y prendre? Il faut amorcer les sens, qui sont les guides naturels de l'enfant.

Le vénérable Théophraste qui, à la faisanderie, préside les chérubins et les aide de ses conseils, apportera à la séance un gros livre contenant les gravures des différentes espèces de faisans, de celles que possède le canton, et de celles qu'il ne possède pas. (C'est un volume de l'Encyclopédie naturalogique enluminée, 133).

Ces gravures font le charme des enfants de cinq ans; ils en parcourent avidement la collection. Au-dessous de ces *belles images* est une courte définition. L'on en explique 2 ou 3 aux enfants. Ils voudraient entendre lire toutes les autres; mais le vénérable de station ou le séraphin de ronde *n'a pas le temps* de s'arrêter à ces explications.

C'est une ruse convenue dans les Séristères de basse enfance: chacun est d'accord à dire au chérubin, qu'on n'a pas le temps de lui expliquer ce qu'il veut savoir; on lui refuse adroitement les instructions qu'il demande; on lui observe que s'il veut connaître tant de choses, il n'a qu'à apprendre à lire, comme tel et tel qui ne sont pas plus âgés que lui, et qui, sachant lire, sont déjà admis à la bibliothèque mineure.

Là-dessus, le séraphin emporte le livre des *belles images* dont on a besoin aux salles d'étude. Pareil tour est joué aux enfants qui cultivent les œillets ; on a excité leur curiosité sans la satisfaire en plein.

Nisus piqué de cette double privation qu'il a essuyée aux groupes de faisanderie et d'œilleterie, veut apprendre à lire pour s'introduire à la bibliothèque, et y voir les gros livres qui contiennent tant de *belles images*. Nisus fait part de ce projet à son ami Euryale, et tous deux forment le noble complot d'apprendre à lire. Une fois l'intention éveillée et manifestée, ils trouveront assez les secours de l'enseignement : mais l'état sociétaire veut les amener à *demander l'instruction ;* leurs progrès seront trois fois plus rapides, quand l'étude sera *travail d'attraction, enseignement sollicité*.

Ici j'ai mis en jeu l'un des goûts favoris de l'enfance, le goût des gravures enluminées, représentant les objets auxquels l'enfant s'intéresse activement par connexion avec ses travaux.

Ce ressort paraît suffisant pour éveiller l'idée d'apprendre à lire : analysons mieux l'amorce, et distinguons-y un mobile bi-composé, double en matériel et double en spirituel.

M. 1°. L'impatience de connaître l'explication de tant de belles images.

M. 2°. Le rapport de ces gravures avec les animaux ou végétaux qu'il soigne de préférence.

S. 3°. L'envie de s'élever du sous-chœur des mi-chérubins au sous-chœur des hauts chérubins, qui ne le recevront pas s'il ne sait pas lire.

S. 4°. Les ironies de plusieurs des hauts chérubins qui, sachant déjà lire, se moqueront du retardataire.

Mettez en jeu ces véhicules d'attraction bi-composée, et le succès sera aussi prompt qu'il serait lent et douteux si on recourait aux mobiles civilisés, à l'ordre du père et du pédant, aux pénitences et châtiments, ou aux faibles appâts de quelques méthodes actuelles, dont la plus vantée, le *mutualisme*, n'atteint pas même au véhicule composé, encore moins au bi-composé.

Pareille méthode règnera dans les diverses branches d'étude; écriture, grammaire, etc. On y entremettra toujours l'amorce bi-composée, les refus concertés et ruses innocentes pour éveiller l'émulation. Elle ne peut naître que sur les branches d'études analogues aux travaux que l'enfant exerce passionnément. C'est donc en tout sens par le matériel d'industrie que doit commencer son éducation; et rien n'est plus mal-entendu que la méthode *simpliste* des civilisés, qui veulent faire de l'enfant un géomètre, un chimiste, avant de l'avoir amorcé aux fonctions propres à éveiller en lui le désir de connaître les mathématiques et la chimie, et de combiner ces théories avec la pratique par où il a débuté.

C'est donc aux jardins et basse-cours, aux cuisines et à l'opéra, que doit commencer l'éducation de l'enfant; il ne doit passer à l'école que pour y étendre les notions dont il a déjà pris une teinture confuse en exercice industriel.

Bref, l'éducation des 2 premières phases d'enfance, *antér. et citér.*, âge de 0 à 9 ans, devra donner l'initiative et le gouvernail au *matériel;* et par contraste, l'éducation des deux dernières phases, ultér. et postér. (7), comprenant les âges de 9 à 19, devra donner l'initiative au spirituel, qu'on verra dominant dans le système exposé aux 3e. et 4e. notices. L'éducation harmonienne tombe-

rait en marche simple, si les ressorts n'étaient pas en influence contrastée dans les deux vibrations inférieure et supérieure (7).

En suivant cette méthode, en la combinant avec l'exercice par Séries, on verra les enfants devenir PRIMEURS à tout âge, comparativement aux nôtres, et *primeurs omnimodes*, c'est-à dire en vingt fonctions différentes.

Loin de là, l'enfant civilisé qui devient primeur en quelque genre, n'est toujours que massacre en cent autres fonctions. Rassemblez aujourd'hui tous les enfants primeurs de 10 ans, on n'en trouvera pas un qui sache *allumer le feu*, disposer convenablement les bûches, les cendres, les chenets; ménager les jours, couvrir artistement les charbons et tisons, pour les conserver. Parmi les femmes de 30 ans, on n'en trouvera pas une sur 100, qui sache faire le feu, le disposer en divers sens, selon les cheminées et les emplois. Cette science inconnue aux civilisés de 30 ans est familière à tout enfant harmonien de 4 ans et demi : c'est une moitié de sa thèse d'examen sur la première des propriétés de Dieu, l'économie de ressorts (1).

En précocité comme en toute autre qualité, il faut, pour se mettre au ton de la nature, désirer tous les avantages possibles : Dieu ne veut pas être généreux à demi; sa munificence pour nous est sans bornes; il faut donc,

(1) La thèse sur les propriétés de Dieu (9) est toujours COMPOSÉE, et doit être soutenue en *matériel* sur les emplois du feu ou corps de Dieu, et en *spirituel* sur les emplois des passions ou âme de Dieu.

Le bambin postulant aux chérubins ne sera examiné que sur les plus bas emplois du feu; l'art d'allumer, entretenir économiquement, couvrir et conserver le feu, avec de petites bûches et

pour nous rallier à ses vues, demander tous les biens imaginables sur chaque branche de bonheur. Demander en plein la précocité matérielle et intellectuelle des enfants, le développement *intégral minime* de ces deux sortes de facultés.

Encore ce double essor serait-il imparfait s'il ne conduisait pas des emplois matériels aux études, et des études ou théories aux fonctions pratiques, alliance qu'on ne trouve jamais chez nos enfants précoces.

On en voit quelques-uns exceller à 5 ans dans une fonction matérielle. J'ai vu à l'opéra de Paris une petite danseuse qu'on disait avoir moins de 5 ans, et qui était virtuose en danse et en pantomime. Ce n'est là qu'une branche de précocité, et cela ne suffirait pas, en Harmonie, pour la faire admettre des bambines aux chérubines. Ce ne serait pour elle qu'un des marchepieds à franchir, selon le tableau suivant.

Épreuves « choisies » par une Bambine postulante.

K Intervention musicale ou chorégraphique à l'opéra.
1 Lavage de cent vingt assiettes en une 1/2 heure, sans en fêler aucune.

pincettes minimes. Ce petit talent lui vaudra, outre l'avantage de dextérité, l'art d'éviter les brûlures et les risques d'incendie.

Le chérubin postulant aux séraphins sera examiné sur un emploi plus relevé, comme le chauffage opportun des petits fours.

Le séraphin postulant aux lycéens sera examiné sur un emploi de *feu composé*, comme l'usage de la poudre.

Le lycéen postulant aux gymnasiens, sur quelques emplois difficiles de feu composé; et ainsi pour l'admission aux jouvenceaux; le feu devant toujours figurer comme branche matérielle de la thèse à soutenir sur les propriétés de Dieu (9).

2 Pelage d'un demi-quintal de pommes en temps donné, sans en retrancher au delà d'un poids indiqué.

3 Admission en sectaire au groupe de la violette.

⋈ Art d'allumer et couvrir le feu.

Une bambine qui choisira et soutiendra ces épreuves sera admise aux chérubines.

On sera assuré que l'habileté dans ces diverses fonctions doit entraîner bientôt la bambine à demander les leçons théoriques, perfectionner l'esprit en proportion du corps, élever l'enfant à l'éducation *intégrale composée*, c'est-à-dire complète en fonctions du corps et de l'âme, ainsi que je l'ai indiqué pour le corps, page 9.

Je n'ai fait aucune mention du progrès des séraphins voisins de l'âge de 9 ans et prêts à passer aux lycéens. Il est clair que l'enfant qui, à 4 ans, fréquente déjà plusieurs ateliers, plusieurs cultures, sera, à 9 ans, habile dans vingt branches de travail agricole et manufacturier, et que la rapidité de ses progrès sera incalculable tant qu'il suivra la boussole de direction harmonique, l'exercice par *séries contrastées, rivalisées, engrenées*.

Nous parlerons de ces résultats à la 4e. Notice. L'effet difficile est d'amorcer au travail l'enfant en bas-âge : c'est le seul détail sur lequel j'aie dû insister. Ce pas une fois franchi, l'éducation marche d'elle-même, sauf les leviers moraux dont j'ai différé de parler, parce que les grands ressorts en ce genre ne sont applicables qu'aux tribus de 9 à 20 ans, dont nous allons traiter à la 4e. Section.

Et comme l'influence morale doit s'établir (45) des aînés aux cadets, comme les enfants des 3 tribus inférieures (7),

1. Bambins, 2. Chérubins, 3. Séraphins, suivront le ton et l'impulsion donnée par les 3 tribus supérieures,

4. Lycéens, 5. Gymnasiens, 6 Jouvenceaux, il a été inutile jusqu'ici de traiter des amorces morales employées pour stimuler l'enfance : j'en vais donner connaissance, aux 3e. et 4e. Notices, où l'on traitera du ressort indiqué (46), du *charme corporatif ascendant*, ou véritable *enseignement mutuel*, dont nos modernes ont saisi un lambeau déjà dégradé par l'esprit de parti et l'esprit de simplisme qui le souillent dès son berceau.

FIN DE LA DEUXIÈME NOTICE.

CITER-PAUSE.

SUR L'OPTION DE DIEU

ENTRE LE TRAVAIL SOCIÉTAIRE ET LE TRAVAIL MORCELÉ.

Beau sujet de glose, que cet aperçu des effets merveilleux de l'éducation sociétaire ! Quoi, des enfants qui, dès l'âge de trois ans, se porteront d'eux-mêmes à tous les travaux utiles, et qui à 9 ans seront habiles praticiens en vingt métiers différents, le tout *par la vertu des Séries passionnelles !!!* Jamais magicien avec sa baguette n'aurait osé tenter pareil prodige, et celui-ci ne peut se comparer qu'aux enchantements d'Orphée qui entrainait à sa suite les arbres et les rochers, ou bien aux sons de la lyre d'Amphion, qui déterminait les pierres à se placer d'elles-mêmes, pour élever les murailles de Thèbes.

Un plaisant se croit victorieux quand il a dégoisé quelques verbiages de cette force; il entraine tous les badauds à railler sur l'annonce d'un bien que chacun d'eux désire en secret. Le quinzième siècle avait bonne envie de découvrir d'immenses mines d'or et un nouveau monde; cependant ce siècle et tous ses beaux esprits se moquèrent de Colomb qui leur annonçait et qui leur donna les biens généralement désirés.

L'âge moderne, tout engoué des abstractions, ne veut pas les mettre en usage dans ce débat; faire abstraction des habitudes civilisées pour apprécier de sang froid les effets d'un régime industriel qui, organisé à contre-sens de nos mœurs villageoises, et substituant les Séries de groupes à l'industrie morcelée, donnerait nécessairement des résultats opposés à ceux de l'agriculture civilisée et barbare.

Appliquons à cette recherche quelques-uns des douze préceptes philosophiques cités (II, 129); je n'en rappellerai que trois :

5. Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus;

9. Garder que les erreurs devenues des préjugés, ne soient prises pour des principes;

12. Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.

Devisons sur la destinée sociale et passionnelle, d'après ces trois principes que proclame la philosophie même.

1°. *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus :* on peut donc présumer qu'elle tient en réserve quelqu'autre moyen que le morcelle-

ment [ou combinaison la plus petite] qui, loin d'être un procédé d'art social, n'est qu'absence de génie, sceau d'ignorance et d'apathie imprimé sur la politique ancienne et moderne, et sur les sciences exactes qui devaient la suppléer.

La nature brute assemble les humains par couples dans les huttes sauvages; ceci est assemblage de reproduction et non de travail. Il restait donc à inventer le procédé d'*assemblage industriel*.

Pour se dispenser de cette recherche, la seule urgente, les philosophes ont déclaré que le mode sauvage, l'état de couple ou ménage conjugal, était destinée industrielle de l'homme. Cette réunion pourtant n'est que l'absence de toute combinaison, puisqu'elle est le moindre des assemblages domestiques.

Mais la philosophie ne daigna jamais spéculer sur les combinaisons domestiques. Les anciens sophistes, entravés dans ce calcul par la coutume de l'esclavage, et de plus tout pétris d'ambition, tout préoccupés de s'immiscer dans les fonctions administratives, n'envisagèrent en politique sociale que le gouvernement, sans songer à porter sur d'autres points les vues de réforme et d'exploration. Ils laissèrent le travail domestique dans l'état brut ou état de couple, tel qu'ils l'avaient trouvé.

Voilà leur négligence bien constatée: aucune recherche en mécanisme domestique sur les moyens de la nature, qu'ils nous peignent pourtant comme *n'étant pas bornée aux moyens connus*. Pourquoi donc la supposer bornée à un seul procédé industriel, *au ménage en couple sans association vicinale?* N'est-ce pas là le vice qu'ils dénoncent eux-mêmes, en disant: *garder que les erreurs devenues des préjugés ne soient prises pour des principes*.

Au mépris de ce précepte, ils ont érigé en principe leur antique préjugé sur le travail morcelé et le ménage en couple, qu'ils nous donnent pour destinée exclusive, irrévocable, dernier terme des perfectibilités perfectibles.

Enfin les voilà confondus par la théorie des Séries pass. ou ménages sociétaires. Pour se familiariser à cette découverte et à ses brillants effets, il faut, selon le précepte des sophistes, oublier ce qu'on a appris en théorie de morcellement; faire abstraction de cette science erronée, et *reprendre les idées à leur origine*.

Or, quelle est l'origine des idées sociales? Est-ce dans les rêveries de Socrate et Platon qu'il faut en chercher la source? Non, sans doute: il faut remonter aux conceptions divines, bien antérieures à celles de la raison humaine. Dieu, avant de créer les globes, n'a pu manquer de statuer sur leur destinée sociale, sur le mode le plus convenable à leurs relations industrielles et domestiques. C'est une vérité que j'ai établie dans tout le cours de la 1re. partie des Prolégomènes: il faut la

reproduire quand il s'agit *de reprendre les idées à leur origine.* Remontons donc à l'idée sociale primitive, à l'intention de Dieu sur l'ordre *domestique industriel* de nos sociétés.

Dieu ne put opter pour l'exercice des travaux humains, qu'entre des GROUPES ou des INDIVIDUS, qu'entre l'action *sociétaire et combinée* ou l'action *incohérente et morcelée*. C'est un principe à rappeler sans cesse.

Comme sage distributeur, il n'a pas pu spéculer sur l'emploi des couples isolés, opérant sans unité selon la méthode civilisée; car, l'action individuelle porte en elle-même 7 germes de désorganisation, cités, III, 202, dont chacun suffirait à lui seul pour engendrer une foule de désordres. Nous allons, par le tableau de ces vices, juger si Dieu a pu hésiter un instant à proscrire le travail morcelé qui les engendre tous.

VICES DE L'ACTION INDIVIDUELLE EN INDUSTRIE.

ꓘ *Travail salarié, servage indirect.*

1°. Mort du fonctionnaire.
2°. Inconstance personnelle.
3°. Contraste de caractère du père au fils.
4°. Absence d'économie mécanique.
5°. Fraude, larcin et défiance générale.
6°. Intermittence d'industrie par défaut de moyens.
7°. Conflit d'entreprises contradictoires.

⊣ *Contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif.*
⋈ *Absence d'unité dans les plans et l'exécution.*

Dieu aurait adopté tous ces vices pour base du système social, s'il se fût fixé à la méthode philosophique ou travail morcelé: peut-on soupçonner le créateur de pareille déraison? Donnons quelques lignes à l'examen de chacun de ces caractères, avec parallèle des effets sociétaires **.

1°. *La mort*: elle vient arrêter les plus « utiles » entreprises d'un homme dans des circonstances où personne alentour de lui n'a ni l'intention de les continuer, ni les talents ou capitaux nécessaires.

** Les séries pass. ne meurent jamais : elles remplacent chaque année, par de nouveaux néophites, les sectaires que la mort leur enlève périodiquement.

2°. *L'inconstance*: elle s'empare de l'individu, lui fait négliger ou changer les dispositions; elle s'oppose à ce que l'ouvrage atteigne à la perfection, à la stabilité.

** Les séries ne sont pas sujettes à l'inconstance; elle ne saurait causer ni fériation, ni versatilité dans leurs travaux. Si elle enlève an-

nuellement quelques sectaires, d'autres aspirants s'aggrégent, et rétablissent l'équilibre, qu'on maintient encore par un appel des anciens, qui sont corps auxiliaire dans les cas d'urgence.

3°. *Le contraste de caractère* du père au fils, et du donateur à l'héritier; contraste qui fait abandonner ou dénaturer par l'un les travaux commencés par l'autre.

** Les séries sont exemptes de ce vice, parce qu'elles s'assemblent par affinité de penchants, et non par lien de consanguinité, qui est gage de disparate dans les penchants.

4°. *L'absence d'économie mécanique*; avantage pleinement refusé à l'action individuelle : il faut des masses nombreuses pour mécaniser tous les travaux, soit de ménage, soit de culture.

** Les Séries, par le double moyen de masse nombreuse et concours sociétaire, élèvent nécessairement la mécanique au plus haut degré. J'ai donné sur ce sujet, aux Prolégomènes, les détails les plus satisfaisants.

5°. *La fraude et le larcin*, vices inhérents à toute entreprise où les agents ne sont pas cointéressés avec répartition proportionnelle aux trois facultés de chacun; au capital, au travail, aux lumières.

** Le mécanisme sériaire pleinement à l'abri de fraude et larcin est dispensé des précautions ruineuses qu'exigent ces deux risques.

6°. *L'intermittence d'industrie* : manque de travail, de terres, de machines, d'instruments, d'ateliers et autres lacunes qui, à chaque instant, paralysent l'industrie civilisée.

** On ignore ces entraves dans le régime sociétaire, constamment et copieusement pourvu de tout ce qui est nécessaire à la perfection et à l'intégralité des travaux.

7°. *Le conflit des entreprises* : les rivalités civilisées sont malveillantes et non émulatives; un manufacturier cherche à écraser son concurrent : les industrieux sont des légions d'ennemis respectifs.

** Rien de cet esprit insocial dans les Séries, dont chacune est intéressée au succès des autres, et dont la masse n'entreprend que les cultures et manufactures dont le débouché est garanti.

⊣ *La contrariété des deux intérêts individuel et collectif*, comme dans le ravage des forêts, des chasses, des pêcheries, et la dégradation des climatures.

** X Effet contraire dans les Séries; concert général pour le maintien des sources de richesses, et la restauration climatérique en mode intégral composé (note A, II, 84).

⊢ *L'absence d'unité en plans et en exécution*; l'ordre civilisé étant un monstrueux ramas de toutes les duplicités.

** Y Voyez dans tout le cours des Prolégomènes, ainsi qu'au Pivot

inverse ULTER, la combinaison de toutes les unités dans le mécanisme sériaire : *item*, liv. 4, sect. 7 et 8.

ꟷ Enfin, *le travail salarié ou servage indirect*, gage d'infortune, de persécution, de désespoir pour l'industrieux civilisé et barbare.

** K Contraste frappant avec le sort de l'industrieux sociétaire, qui jouit pleinement des neuf droits naturels, définis (II, 164).

Après la lecture de ce tableau, chacun peut donner la conclusion, et reconnaître que Dieu ayant eu l'option entre ces deux mécanismes, entre un océan d'absurdités et un océan de perfections, il n'a pas même pu délibérer sur le choix.

Toute hésitation serait devenue contradictoire avec ses propriétés (II, 266) notamment avec celle d'*économie de ressorts* : il y contreviendrait en optant pour l'état morcelé et proscrivant l'Association, qui opère les économies de toute espèce; épargne de contrainte, de stagnation, de santé, de temps, d'ennui, de main-d'œuvre, de machines, de démarches, d'incertitudes, de fourberies, de préservatifs, de déperditions et de duplicité d'action.

Telles sont, en abrégé, les lumières que nous aurions acquises en mécanique sociale, si nous avions, selon le précepte de Condillac, essayé d'oublier un instant nos préjugés scientifiques, d'en faire abstraction spéculative, *et de reprendre les idées à leur origine*.

Or, cette origine des idées sociales ne peut se trouver qu'en Dieu, qui longtemps avant la création des hommes, a dû peser la valeur des deux mécanismes sociaux, le morcelé et le sociétaire, et qui ayant nécessairement opté pour le sociétaire, a dû nous donner des passions faites pour ce régime : aussi voyons-nous qu'elles sont incompatibles avec l'état civilisé.

On ne doit donc pas s'étonner si nos passions, cupidité, gourmandise, inconstance, etc., nuisibles dans l'état actuel, trouvent un emploi utile dans le régime sociétaire, et si l'éducation harmonienne spécule, chez l'enfant comme chez le père, sur le plein essor de ces passions, nuisibles dans l'état morcelé, parce qu'elles sont créées pour le service du sociétaire.

De l'aveu de tous les sophistes, *l'homme est fait pour la société* : à partir de ce principe, l'homme doit-il tendre à la plus petite ou à la plus grande société possible ? Il est hors de doute que c'est dans la plus grande qu'on trouvera tous les avantages de mécanique et d'économie : et puisque nous ne sommes arrivés qu'à l'infiniment petite, qu'au « travail familial, » faut-il d'autre indice pour constater que la civilisation est l'antipode de la destinée comme de la vérité?

C'est sur quoi j'ai dû remontrer les critiques dans cet intermède. Que signifie leur objection perpétuelle : « vous voulez donc élever les en-

» fants à la gourmandise, les pères à la cupidité ! Vous voulez donc, » etc. » Je veux prouver que toutes les passions sont Bonnes, telles que Dieu les a créées; bonnes et utiles, sauf emploi dans un ordre de chose qui sera l'opposé du travail morcelé ou civilisé, et des neuf fléaux (III, 504) qu'il engendre constamment dans ses quatre phases (II, 54).

Pressés par ces arguments, les sceptiques se retranchent dans les *impossibilités* et les *impénétrabilités*; ils déclarent impossible de fonder cette Phalange d'épreuve qui doit décider de la métamorphose sociale. Gardons-nous de dissiper leurs doutes; on ne compte pas sur eux pour la fondation. Plus ils auront crié à l'impossibilité, plus ils seront confondus par un facile essai. Ces savants jugent toujours possible de trouver et dépenser un milliard de francs pour faire tuer un million d'hommes et brûler quelques milliers de villes et villages; mais s'il faut avancer seulement quelques écus pour une fondation utile, *c'est impossible*.

Ensuite des impossibilités, viennent les *impénétrabilités*. Qui êtes vous, disent-ils, pour vouloir sonder les *profondes profondeurs* de la nature, percer l'*épaisse épaisseur* des voiles d'airain.

Déjà je les ai badinés sur ce refrain d'obscurantisme philosophique, vraiment indigne de réfutation; aussi n'y opposé-je que les opinions des philosophes mêmes, qui se sont d'avance condamnés dans leurs trois préceptes cités plus haut. S'ils croient *que la nature n'est pas bornée aux moyens connus*, doivent-ils s'étonner qu'elle ait, pour opérer l'Association industrielle, un moyen encore inconnu d'une classe de savants qui n'a pas voulu en sonder les *profondes profondeurs?*

Mais ce moyen, disent-ils, est incroyable à force de merveilleux; il est subversif de toutes les doctrines reçues! Non, certes, car il pose pour base des relations sociétaires, la pratique générale de la vérité, de la justice et de l'unité, qui sont assurément trois idées reçues, trois principes très-admis, quoique foulés aux pieds par ceux qui les prônent. C'est donc la civilisation qui est subversive des doctrines reçues.

D'ailleurs, quel est le sens de ces mots : *idées reçues, principes admis ?* veut-on accréditer des mots ou obtenir des effets? veut-on le bien en perspective et le mal en réalité? désire-t-on organiser l'extrême désunion, l'excés de fausseté et de pauvreté? On ne pouvait mieux choisir que le travail morcelé ou état de famille, qui réduit le mécanisme domestique au plus bas degré de combinaison, et qui l'élève au plus haut degré de fausseté collective et individuelle.

Notre système de subdivision par couples réduit donc au minimum les moyens de mécanique, d'économie, de richesse et de vertu. Les fa-

milles formant peu à peu autant de ménages qu'il y a d'enfants, sont tout à point l'élément de l'extrême discorde, et l'antipode de l'Association et de la richesse : dès lors, choisir l'état de famille pour pivot de système social, c'est travailler positivement à organiser la désunion et la pauvreté.

Je viens de prouver qu'on ne peut pas supposer Dieu complice de cette impéritie philosophique. Si, comme on n'en peut douter, il a opté pour le mode opposé, pour l'Association, il en résulte :

1°. Que les passions dont il est créateur doivent toutes être adaptées aux convenances de l'Association, et toutes incompatibles avec l'état morcelé ou civilisé.

2°. Que les mêmes passions doivent produire dans l'état morcelé ou civilisé, tous les effets opposés aux vues de Dieu, à la justice, la vérité, l'économie et l'unité.

3°. Qu'on doit attendre des passions développées en mode sociétaire, autant de bienfaits qu'elles engendrent de fléaux dans l'état morcelé.

Telles sont les conclusions où on serait arrivé depuis longtemps, si on eût voulu, selon l'avis des philosophes, *reprendre les idées sociales à leur origine*, remonter à leur vraie source, à l'option de Dieu ou « libre arbitre » sur les deux mécanismes sociaux (II, 35).

J'ai dû les y rappeler, au risque de quelques réminiscences ; mais je me suis convaincu en divers entretiens que les redites périodiques sont indispensables avec des esprits si gangrenés de Philosophie, qu'ils ne vont pas à un quart d'heure sans se rallier aux controverses de sophisme dont ils avaient, l'instant d'auparavant, confessé la déraison, et à leur éternel préjugé, *de croire la nature bornée en mécanique sociale, aux moyens connus.*

SECTION QUATRIÈME.

ÉDUCATION EN PHASES ULTÉRIEURE ET POSTÉRIEURE.

Argument général de la Haute Éducation.

Jusqu'ici le cadre d'institution a été restreint, à peu de chose près, aux développements du corps. Les détails vont devenir plus intéressants, dans le tableau d'un âge où le soin du moral doit prévaloir sur celui du physique. On va mettre en jeu de nobles ressorts, les actes héroïques d'amitié, d'honneur, de patriotisme; vertus qui doivent régner pleinement chez les enfants harmoniens (45), et qui aujourd'hui ne sont pas même connues des pères civilisés.

L'impulsion aux grandes choses doit être donnée par la haute enfance, par les trois tribus supérieures : 4 *lycéens*, 5 *gymnasiens*, 6 *jouvençaux*. Ces trois tribus doivent entraîner les trois de basse enfance (charme corporatif ascendant (45). J'ai donc dû différer à parler des ressorts de vertu, dont l'tmpulsion ne repose que sur la haute enfance. J'ai dû me borner à traiter en 1re. et 2e. phases, du matériel de l'éducation, du luxe qui comprend santé et richesse ; et qui est le premier but vers lequel on doive diriger le jeune âge, puisque c'est le premier foyer d'Attraction (II, 239).

L'enfant harmonien sera parvenu à ce point dès l'âge de 9 ans ; il aura acquis la vigueur et la dextérité de toutes les parties du corps (33) ; il possédera de plus le gage de richesse dans les nombreux travaux auxquels il se sera formé en fréquentant les ateliers des Séries pass.

Il restera à élever SON AME et SON ESPRIT à la même perfection ; le rendre capable d'exceller dans les vertus sociales [productives] et les études utiles.

Là se borne le programme de la haute éducation, qui comprend les trois tribus, 4 *lycéens*, 5 *gymnasiens*, 6 *jouvenceaux*.

Un incident s'opposera à ce que la culture de l'esprit soit poussée loin avant 15 ans : on ne peut pas donner aux enfants connaissance du système de la nature, leur expliquer les jolis emblèmes de l'analogie passionnelle (voyez Pivot Inverse, CITER et ULTER). La seule tribu des jouvençaux et jouvencelles peut être initiée à pareilles études ; les deux tribus de lycéens et gymnasiens en sont nécessairement exclues ; il faudrait leur apprendre sur l'amour et le lien familial des détails qui ne sont pas de la compétence de leur âge ; il est indispensable de différer ces communications.

Aussi sera-t-on obligé d'avoir, en Harmonie, pour l'instruction de l'enfance, des ouvrages qui ne toucheront point à la théorie générale d'analogie.

Cette théorie a le défaut d'embrasser les quatre passions affectives, dont deux, l'amour et le familisme, ne sont pas du ressort de l'enfant. On ne pourra guère lui enseigner que des analogies partielles sur les deux affectives majeures, amitié et ambition : encore l'enseignement devra-t-il être circonspect et restreint dans ce genre de leçons.

Il sera donc impossible d'initier les enfants de 12 ans au système de la nature, quelle que soit la précocité de leur génie. Ils ne jouiront pas moins de tout l'enseignement actuel, combiné avec la pratique dont ils sont privés en civilisation, où nos instituteurs sont bornés au quart des moyens d'enseignement ; car ils manquent de théories d'analogie universelle, comptées par moitié ; et dans l'autre moitié qui leur reste, ils ne peuvent pas entremettre la pratique industrielle avec la théorie.

Dès lors, l'enfant harmonien, quoiqu'exclu d'initiation au système de la nature, aura encore dans ses études une chance de progrès double de celle des enfants civilisés, qui ne peuvent pas combiner la pratique avec la théorie.

L'institution civilisée est donc réduite au quart des moyens naturels ; soit dit en réplique à nos perfectibiliseurs, qui prétendent faire de l'enfant de 12 ans un génie universel, outrer en tout sens la précocité, et forcer les moyens au lieu de les développer par degrés.

Les Harmoniens évitant cette faute s'attacheront aux développements progressifs ; ils cultiveront

les facultés corporelles, en 1re. phase ; *Bamb.* :
les facultés industrielles, en 2e. phase ; *Chér. Sér.* :
les facultés de l'âme, en 3e. phase ; *Lyc.*, *Gym.* :
les facultés de l'esprit, en 4e. phase ; *Jouv.*

Conformément à cette échelle, ils ne chercheront point à engager prématurément l'enfance dans la culture des sciences ; car l'excès des progrès en ce genre obligerait à lui dévoiler avant le temps ce système d'analogie universelle qu'on doit lui cacher jusqu'à la puberté, et qui pourtant est la voie de rapides progrès dans les études.

Expliquons le but du Créateur, dans cette limite imposée au génie enfantin.

2°. Exciter une curiosité prématurée et pernicieuse ; car, dès qu'on enseignerait à un enfant l'analogie des végétaux et animaux qui peignent les effets d'amitié et d'ambition (Pivot Inverse, *Citer.* et *Inter.*), il ne manquerait pas de s'informer des autres analogies emblématiques des effets d'amour et de famillisme ; connaissances qu'on doit interdire au bas-âge.

L'Harmonie ne voudra pas (132) d'une précocité obtenue à ce prix : elle se bornera à former la mémoire et le jugement de l'enfant.

Sa mémoire sera exercée suffisamment par la quantité de fonctions où il aura figuré en rivalité cabalistique, examinant les menus détails, comparant les variétés et les nuances, et joignant à cette pratique la lecture des théories spéciales.

Son jugement sera formé à la justesse et rallié en tout point à l'expérience, par connexion de ses travaux avec l'emploi des produits. Voyez à cet égard les chapitres 10, 11, 12, de la 2e. Notice, traitant (104) de la combinaison des jugements gastronomiques avec les arts de culture, conserve et cuisine, *item* les détails (116, 118).

L'enfant pourvu de ces deux facultés spirituelles, *mémoire exercée* et *jugement méthodique*, puis des deux facultés matérielles, vigueur précoce et dextérité intégrale (8); l'enfant, dis-je, aura satisfait au précepte d'Horace, *mens sana in corpore sano :* perfection composée de l'esprit, perfection composée du corps. Ce sont les quatre pivots de la précocité *intégrale minime* (121).

Il restera à remplir une condition pivotale, plus importante encore, et bien inconnue en éducation civilisée; celle de former l'*âme de l'enfant ;* la façonner à la pratique

des vertus sociales, à l'héroïsme d'honneur et d'amitié, au sacrifice des intérêts individuels à l'intérêt collectif, au dévouement à la cause de Dieu et de la patrie, ou cause de l'unité sociale.

Tel sera le but des quatre corporations dont je vais décrire les statuts et emplois. Deux domineront dans la phase ultérieure : ce sont les Petites Hordes et Petites Bandes (3e. Notice). Les deux autres, celles de Vestalat et Damoiselat dominent en phase postérieure (4e. Notice).

Sur ce quadrille de corporations repose l'importante affaire de l'éducation de l'âme, travail tout-à-fait étranger au système civilisé, qui ne s'attache qu'à styler et vicier l'esprit, souvent aux dépens de la santé corporelle, et toujours aux dépens de l'âme qu'on ne sait former aujourd'hui qu'à l'hypocrisie, qu'à la pratique du vice affublé de quelques momeries de vertu.

Aussi hésité-je toujours à proférer les noms de Dieu et de patrie, en parlant à un siècle qui les a tant profanés, et qui en a fait le masque des intrigants d'un et d'autre bord; cercle vicieux inévitable dans la civilisation, qui ne peut qu'empirer de phase en phase (32, 34), tant qu'elle ne saura pas échapper à elle-même.

TROISIÈME NOTICE.

ÉDUCATION ULTÉRIEURE.

DES PETITES HORDES.

ANTIENNE. Il n'est pas de vertu plus rare que le patriotisme : c'est le masque de tous les partis ; ce n'est l'attribut d'aucun. Ils sont tout à l'égoïsme.

Les âmes neuves, surtout celles du jeune âge, ont dans l'exercice des vertus patriotiques, une force qu'on ne trouverait pas chez les gens du monde, prêts à chanceler et virer de bord pour une sinécure.

Sous ce rapport, il est déjà évident que les pères sont inférieurs aux enfants dans l'exercice des vertus dites patriotiques.

L'Association « sait mettre à profit » ce penchant de l'enfance aux actes de dévouement social ; elle sait employer le jeune âge aux postes où faibliraient les pères, entre autres au poste des répugnances industrielles.

Ces répugnances, aujourd'hui, sont surmontées à prix d'argent ; mais elles devront être surmontées par attraction, dans un ordre de choses où le plaisir sera ressort essentiel du mécanisme social.

Le régime d'attraction industrielle tomberait à plat, si on ne trouvait pas un moyen d'attacher de puissantes amorces aux travaux dégoûtants qu'on ne peut, en civilisation, faire exécuter qu'à force de salaire.

Mais si on parvient à étayer d'amorce passionnée les

fonctions immondes et avilies, le succès sera d'autant mieux garanti sur les fonctions supportables.

Il s'agit donc de créer une corporation de Décius enfantins, qui sache donner du relief aux travaux immondes et rebutés : elle répandra par contre-coup du lustre sur tous les services de « tiède » attraction.

Quel sera le ton de cette confrérie d'enfants voués par enthousiasme civique, par esprit religieux et unitaire, aux emplois les plus répugnants, à l'enlèvement des boues et matières stercoraires ? Faudra-t-il leur donner les manières des Sybarites, des *inc-oyables à pa-ole do-ée ?* Non, sans doute. Il faut ici un ton assorti à l'ouvrage, le TON POISSARD, dans le langage et même dans les noms distinctifs. Aussi cette confrérie enfantine aura-t-elle son ARGOT ou langage poissard. On sait en Harmonie tirer parti de tous les vices de la civilisation, même de ses ridicules.

Il est dans l'éducation harmonienne une tâche bien plus importante à remplir que celle de faire des enfants une troupe de savantins ; l'ordre sociétaire veut en faire des héros de vertus sociales, des êtres dévoués au soutien de l'unité universelle. Que servirait d'éduquer l'esprit avant l'âme, d'initier les enfants à la science, avant de les avoir façonnés aux mœurs convenables pour ce bel ordre de choses qui assurera le bonheur de l'humanité entière ?

L'appui principal de l'unité, son *palladium* en mécanique passionnelle, reposera sur une corporation de Décius industriels, tirés de l'âge de 9 à 15 ans, c'est-à-dire des deux tribus de lycéens et gymnasiens.

Il convient de traiter de cette corporation et de toutes les autres dont se compose l'enfance, avant de parler du

corps sibyllin chargé de l'enseignement. Le détail de ses méthodes sera mieux placé à la fin de cette section, où l'on aura vu les résultats du travail des instituteurs harmoniens : ils seront appréciés d'avance, quand on aura pu comparer leurs précieux services aux vaines formalités de l'éducation civilisée.

CHAPITRE PREMIER.

Organisation des Petites Hordes.

Venez, philosophes rigoristes, vertueux citoyens, ennemis des richesses perfides; vous allez être servis à souhait, par une confrérie qui méprisera EN ACTION ces richesses que vous ne méprisez QU'EN PAROLES. C'est chez les Petites Hordes que vous trouverez, de fait, le dédain des richesses, la vertu qui entraîne un homme à sacrifier sa fortune individuelle pour le bien de la patrie, pour la masse des citoyens.

De bonne foi, auriez-vous cru qu'une telle vertu fût praticable ? Vous la prêchez, bons apôtres, mais vous n'y croyez guère, et ne vous presserez pas d'en donner l'exemple. Avouez que l'Harmonie fera prudemment de chercher parmi les enfants, des champions d'une vertu dont la seule idée ferait reculer bien loin tous les pères civilisés.

Parmi les corporations de haute enfance, il en est deux qui tiennent le rang suprême en Harmonie ; ce sont :

Les *Petites Hordes*; moitié des 4e. et 5e. tribus.

Le *Corps Vestalique;* moitié de la 6e. tribu.

Deux autres figurent en sous-ordre ; ce sont

Les *Petites Bandes;* moitié des 4e. et 5e. tribus.

Le *Corps Damoisel ;* moitié de la 6e. tribu.

Ces quatre corporations n'ont aucun sectaire de la 7e. tribu (les adolescents), qui est déjà hors du cadre de l'enfance.

Nous allons décrire en troisième Notice, les Petites Hordes et Petites Bandes, âge de 9 à 15 ou 16 ans au plus. Les deux autres corps, Vestalat et Damoiselat, qui sont de l'âge d'environ 16 à 20, ne seront décrits que dans la 4e. Notice.

Lesdites corporations ne sont pas, comme les nôtres, assujetties à des statuts capricieusement établis selon la manie du fondateur: celles-ci ont un emploi fixe en équilibre passionnel. Or, comme nous ne commencerons à traiter de l'équilibre passionnel qu'aux 7e. et 8e. sections, encore très-incomplétement, il faudra différer jusque-là toute critique sur les emplois que j'assigne à ces divers corps; laisser décrire pièce à pièce les rouages d'Harmonie, avant de raisonner sur le mécanisme.

Traitons d'abord du matériel nécessaire à organiser les Petites Hordes et Petites Bandes, qui comprennent les deux tribus de lycéens et de gymnasiens. Ces tribus doivent être pourvues d'un attirail fort inconnu parmi nous, d'une collection de chevaux nains comme ceux d'Islande et de Corse.

On ne pourra guère s'en procurer au début de l'Harmonie: on n'en trouve que peu ou point en civilisation, où ils sont négligés et sans emploi spécial. Mais en Harmonie ils sont de haute utilité pour monter la cavalerie minime, les Petites Hordes et Petites Bandes, ressorts de haute influence en éducation.

« Qu'elles aillent à pied ; cela est plus économique, » dira quelque philosophe ami des raves et du brouet noir. On peut lui répondre dans le même sens : « que vos mi-

nistres et sénateurs civilisés quittent leurs carrosses et aillent à pied ; cela est plus économique. »

Il faut, répondront-ils, que les chefs de l'état imposent à la multitude par l'éclat extérieur. Il en est de même en Harmonie, où la haute enfance doit imposer à la basse enfance en *mode composé:* en matériel par l'éclat des costumes, et en spirituel par l'éclat des actions nobles et utiles. Sans l'intervention de ce double charme, comment les tribus 6, 5, 4, pourraient-elles entraîner la basse enfance, tribus 3, 2, 1, qu'il faut frapper du charme *bi-composé* (46), du prestige *corporatif ascendant?*

Le premier moyen d'imposer aux yeux (car il faut avec l'enfant parler aux yeux), c'est la différence de cavalier à piéton.

Les tribus de lycéens et gymnasiens sont à cheval ;
Les tribus de chérubins et séraphins sont à pied.

Si à ce ressort d'imposance matérielle se joint l'éclat des vertus sociales, du dévouement à la patrie, à la cause de Dieu et de l'unité, les plus jeunes chœurs de 3 à 9 ans suivront frénétiquement l'impulsion donnée par les chœurs de 10 à 20 ans. C'est sur le Corps Vestalique et les Petites Hordes que repose tout ce mécanisme d'entraînement *corporatif ascendant* (46).

Si la phalange d'essai veut opérer avec un brillant succès, elle devra se procurer environ 200 chevaux nains, de taille graduée pour les âges 9 à 15, afin de pouvoir donner l'éclat nécessaire aux Corporations de 9 à 15, qui sont le plus puissant levier d'émulation industrielle pour toute la basse enfance, bambins, chérubins et séraphins.

Je répète qu'on n'aura pas besoin de ce levier dans un essai d'Harmonie hongrée, bornée à une modeste réunion

de cultivateurs. Mais il est entendu que nous spéculons sur la pleine Harmonie, pour déterminer ensuite les retranchements dont elle sera susceptible dans l'essai de méthode hongrée.

Nous supposons donc ici les chœurs de lycéens et lycéennes, gymnasiens et gymnasiennes, montés sur chevaux nains, et formant deux corps sous les noms de Hordes et Bandes.

Les Petites Hordes adoptent la manœuvre tartare perfectionnée; elles marchent en blocs ou cercles, dont le centre vide ne contient que le porte-lion ou porte-aigle.

Douze blocs, appelés nuées, forment un tourbillon. Toute Phalange a sa horde formée de trois nuées, deux masculines et une feminine.

Les Petites Bandes marchent en escadrons et pelotons alignés; leur manœuvre est la même que celle de la cavalerie civilisée.

On trouve parmi les enfants au-dessous de la puberté, environ 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue.

Ces enfants, dans les « quatre tribus » de lycéens et gymnasiens, s'enrôlent aux Petites Hordes, dont l'emploi est d'exercer par point d'honneur et avec intrépidité tout travail répugnant. Cette corporation est une espèce de légion à « demi-sauvage, qui contraste avec la politesse » raffinée de l'Harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

Les Petites Hordes contiennent 2/3 de garçons et 1/3 de filles.

Les Petites Bandes, 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

Chacune de ces deux corporations se subdivise en trois genres qu'il faut dénommer. On doit adopter pour les Petites Hordes, trois noms de genre poissard, et pour les Petites Bandes, trois noms de genre romantique!

Ainsi, les Petites Hordes seront divisées en *Sacripans* et *Chenapans*, *Sacripanes* et *Chenapanes*, qui forment la horde d'une Phalange. Elle a une réserve ou corps auxiliaire, tiré des tribus de supplément (III, 440). Cette horde auxiliaire portera le nom de *Garnements* et *Garnementes*.

Les Chenapans sont affectés aux fonctions immondes; les Sacripans, aux fonctions dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres emplois qui exigent de la dextérité. Les Garnements participent de l'un et de l'autre genre.

Les hordes féminines servent la triperie dans les boucheries; elles remplissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies.

Leurs parures doivent être de genre grotesque et barbare. Par exemple, pour décoration de parade, les petites Hordes adopteront probablement le costume barbaresque ou « Hongrois, » dolman et pantalon large. Les zélateurs « Chenapans, » ornés du chaînon de fer concave en écharpe et ceinture avec flocons bruyants; les héroïques [Sacripans], ornés du même chaînon en cuivre. Les anneaux seront concaves, pour éviter la pesanteur.

Même goût doit régner dans leurs autres décorations, chars et harnais, salle d'assemblée festonnée en chaînes de fer. Cet attirail barbare n'est qu'une rudesse

apparente, car les Petites Hordes sont très-serviables; mais elles affectent un laconisme et un ton de supériorité, fort opposés au genre guindé que l'éducation civilisée donne aux enfants. On trouvera, par contraste, l'extrême politesse chez les Petites Bandes.

Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou ARGOT; leur petite artillerie, leurs généraux nommés Petits Kans et Petites Kantes; noms tartares, parce qu'elles adoptent la manœuvre tartare en évolutions.

Elles ont aussi leurs Bonzes ou « Druïdes; » ce sont des acolytes choisis parmi les personnes âgées qui ont conservé du goût pour le genre immonde, si commun chez les enfants. Ces acolytes, sous le titre de « *Druïdes* et *Druïdesses* » *de l'Argot* (ou *Coëres, Coëresses*, titre que les mendiants civilisés donnent à leur président ou chef des gueux), se joignent aux Petites Hordes, les secondent et dirigent dans leurs travaux, et font trophée de braver comme elles tout travail répugnant.

Il faut avoir douze campagnes dans les armées industrielles pour être admis au rang de « Druïde et Druïdesse » des Petites Hordes. Il y a aussi des postulants pour ce rang, afin que les adolescents, qui inclinent à persévérer dans les travaux répugnants, puissent coopérer aux travaux des Petites Hordes.

L'ensemble de ces corporations affectées par point d'honneur au travail répugnant, [peut] se nommer l'ARGOT, nom qui désigne les Petites Hordes et leurs dignitaires; puis leurs alliées, les Grandes Hordes d'aventuriers, dont nous traiterons en haute harmonie, tome V.

La plus belle parure des Petites Hordes consiste à avoir double couleur sur chaque individu, sans aucune ressemblance. Par exemple :

A dolman pelisse *azur*, pantalon cramoisi.

B dolman pelisse *rosat*, pantalon émeraude.

C dolman pelisse *violet*, pantalon serin.

D dolman pelisse *moutarde*, pantalon garance.

Si donc la horde présente un actif de 50 cavaliers et cavalières, [formant trois nuées, 2 masculines, 1 féminine, nombre ordinaire], il faut qu'elle étale en vêtements cent couleurs très-artistement contrastées, et que le costume soit différencié d'avec celui de la Phalange voisine, soit en couleurs unies, soit en couleurs mélangées.

Ainsi, dans une séance vicinale de 2e. degré (II, 376), où se réuniront, l'argot de Meudon,
l'argot de St.-Cloud,
l'argot de Neuilly,
l'argot de Marly,
} 12 nuées formant 4 hordes et un tourbillon.

il faudra qu'on voie, en costumes, 400 couleurs savamment variées et non pas confusément. Problème bien embarrassant pour la belle France, qui, avec ses perfectibilités perfectibles, n'a jamais pu trouver plus d'une douzaine de couleurs pour différencier les revers de ses régiments, quoiqu'il fût si aisé d'en adopter une centaine de bien distinctes et bien solides.

Ce luxe n'est point superflu; il est nécessaire que les Petites Hordes exercent une grande attraction sur l'enfance avec qui il faut toujours *parler aux yeux*.

Terminons en observant que cette corporation est celle qui doit maîtriser *le grand maître du monde*, LE VIL MÉTAL *qu'on nomme argent*. Les Petites Hordes sont l'antidote universel à la cupidité : ce sont elles qui doivent absorber toutes les discordes en affaires d'intérêt, faire prédominer la vertu et l'unité dans les débats de répar-

tition pécuniaire, débats les plus dangereux; car il n'existerait d'harmonie sur aucune passion, si on ne savait pas, avant tout, maîtriser et harmoniser la passion du *vil métal* qui, en dépit des diatribes philosophiques, règne de plus en plus sur la civilisation perfectibilisée.

Philosophes, dont les belles théories patriotiques sont déjouées depuis 3000 ans par l'influence de ce *vil métal,* vous avez cru pouvoir le combattre avec des légions électorales qui ne servent qu'à propager la vénalité. Nous allons dompter le monstre avec une légion d'enfants. Les Petites Hordes lutteront seules contre le vil métal, et le réduiront à fléchir devant une vertu civique et religieuse, LA CHARITÉ.

A ces mots, je vous vois sourire avec ironie. Vous jugez le monde harmonien par vous-mêmes; vous mesurez ses moyens à ceux de vos génies étroits. Sans doute l'argent resterait maître du champ de bataille, si l'Association n'avait à lui opposer que des conceptions philosophiques. Mais elle saura lui opposer des vertus. Eh! pourquoi Dieu nous aurait-il inspiré de l'admiration pour la vertu, s'il ne nous eût ménagé les moyens de la faire germer dans nos sociétés, et d'y assurer son triomphe?

CHAPITRE II.

Fonctions civiques des Petites Hordes.

Leur poste est toujours au point le plus périlleux : elles sont troupe d'élite en industrie; elles doivent se porter sur tous les points où faiblirait l'*Attraction industrielle*.

Si la répugnance parvenait à déconsidérer quelque branche de travail, la Série qui l'exerce tomberait dans

l'avilissement; elle deviendrait classe de *Parias*. On verra, aux sections 7 et 8 qui traitent de l'équilibre, qu'un tel effet troublerait le mécanisme : il faut que l'amitié soit générale entre tous les sociétaires, afin que la classe riche ne répugne point à prendre part aux travaux des diverses Séries. On doit donc étendre l'Attraction à tous les travaux, et garder qu'aucun soit frappé de mépris, ni même déconsidéré.

Cependant il en est quelques-uns qui paraissent peu susceptibles d'attraction; tel est le curage des fosses d'aisances. Il faut aviser aux moyens de surmonter l'obstacle, et à défaut d'amorces *directes* en fournir d'*indirectes* pour toutes fonctions, même pour les plus abjectes.

Répondra-t-on que, selon la règle d'exception qui estime les 7/8es. pour le tout, il suffit que les 7/8es. soient attrayants, et qu'on pourvoie au 8e. répugnant par un renfort de salaire? C'est un principe applicable à l'Harmonie hongrée, période 7e. (II, 33). Mais dans la pleine Harmonie, période 8e., cette lacune suffirait à déconsidérer les services de basse espèce, et par suite le service « de domesticité combinée ; » détruire cette amitié, ce lien d'affection et de préférence qui doit régner entre le serviteur et le servi. (Voyez au chapitre de la domesticité attrayante, Série des Pages, III, 526.)

Il faut donc parvenir à ériger en philanthropie religieuse l'exercice des fonctions les plus triviales, de celles qui excitent une répugnance *directe et simple*. Il faut la contre-balancer par amorce *composée indirecte*. Cette opération est le but et l'emploi des Petites Hordes.

Le premier gage d'amorce est dans la brièveté de leurs séances : elles sont, comme celles de toute autre Série, toujours de courte durée, à peine d'une heure et demie :

aussi est-on dans l'usage de les rassembler en cohortes vicinales de 4 ou 5 Phalanges contiguës : ces cohortes viennent assister au délité ou repas matinal de 4 heures 3/4; puis, après l'hymne religieux et la parade des groupes qui à 5 heures vont au travail, on sonne la charge des Petites Hordes par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs. Alors les Hordes conduites par leurs Kans et leurs « Druides » s'élancent à grands cris, passant au devant des patriarches qui les aspergent : elles courent frénétiquement au travail, qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la Phalange, service de Dieu et de l'unité.

L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette; puis se dispersant jusqu'à 8 heures dans les jardins et ateliers, avec leurs « collègues », elles reviennent assister triomphalement au déjeûné. Là, chacune des Hordes reçoit une couronne de chêne ou d'épines, qu'on attache au drapeau; et après le déjeûné elles remontent à cheval et se rendent dans leurs Phalanges respectives.

Les Petites Hordes ont, parmi leurs attributs, la réparation accidentelle des grandes routes, c'est-à-dire l'entretien journalier de la superficie. Les grands chemins, en Harmonie, sont considérés comme salon de l'unité; et par suite, les Petites Hordes, à titre de charité unitaire, veillent à la propreté et à l'ornement des routes.

C'est à l'amour-propre des Petites Hordes que l'Harmonie sera redevable d'avoir par toute la terre des grands chemins plus somptueux que les allées de nos parterres. Ils seront entretenus d'arbres et arbustes, même de fleurs, et arrosés au trottoir.

Si une route de poste essuie le moindre dommage,

l'alarme est à l'instant sonnée, et un tocsin de la tour d'ordre avertit l'Argot, qui va, s'il le faut, à la lueur des torches, faire une réparation provisoire, et arborer sur les lieux le pavillon d'accident, de peur que le dommage n'étant aperçu par quelques voyageurs, ne donne lieu d'accuser le canton d'avoir de mauvais sacripans. On l'accuserait de même d'avoir de mauvais chenapans, si on trouvait un reptile malfaisant, serpent ou vipère, et si on entendait un croassement de crapauds à la proximité des grands chemins.

Quoique leur travail soit le plus difficile par défaut d'attraction *directe*, les P. H. sont la moins rétribuée de toutes les Séries. Elles n'accepteraient rien s'il était « décent » en Association de n'accepter aucun lot : elles ne prennent que le moindre ; ce qui n'empêche pas que chacun de leurs membres ne puisse gagner les premiers lots dans d'autres emplois : mais à titre de congrégation de philanthropie unitaire, elles ont pour statut le mépris *indirect* des richesses, et le dévouement aux fonctions répugnantes qu'elles exercent par point d'honneur.

Ce dévouement qui nous paraîtra indifférent, est un palladium d'unité, ainsi qu'on le verra à l'équilibre d'amitié, sect. 7, qui ne pourrait pas s'établir sans le secours de cette corporation.

La plus belle prérogative des Petites Hordes [et qui noue les premières années] consiste dans la faculté de sacrifier un 8e. de leur fortune au service DE DIEU ET DE L'UNITÉ; mots synonymes, puisque la cause de l'unité est celle de Dieu.

Certes, il n'est rien de plus inconvenant que d'accorder à un enfant pupille et âgé de 9 ans, le droit de disposer d'une portion quelconque de sa fortune. Cette licence,

dans l'ordre actuel, serait la source des abus les plus révoltants.

Il n'en est pas de même en Harmonie ; l'enfant qui entre aux Petites Hordes ne peut pas être dupe en leur cédant un 8e. de sa fortune : on en verra la preuve. Bornons-nous ici à consacrer le principe, le versement du 8e.

S'il est autorisé par les coutumes harmoniennes, c'est que les Petites Hordes étant conservatrices de L'HONNEUR INDUSTRIEL, on doit leur fournir les moyens de soutenir ce rôle.

En conséquence, l'Aréopage fait en leur faveur une exception d'un huitième sur l'emploi de la fortune patrimoniale. De sorte que l'enfant qui possède 800,000 fr. dont il ne peut disposer qu'à l'âge de majorité, a le droit d'en distraire cent mille francs dès l'âge de 9 ans, s'il est admis aux Petites Hordes, qui consacreront cette somme au soutien de l'unité.

Encore ne sera-t-il pas aisé aux enfants riches d'obtenir cette faveur ; on en verra plus d'un y échouer, malgré l'offre de *cent mille francs*, qui en civilisation serait un gage de cent mille accueils.

Le plus précieux emploi des trésors de l'Argot a lieu dans la séance de répartition ; elle se tient chaque année à la suite de l'inventaire. Lorsqu'il est clos on procède à répartir les bénéfices aux Séries.

Nous n'en sommes pas encore à cette opération ; observons, par avance, qu'il peut arriver que diverses Séries se trouvent lésées. Telles prétendront qu'on leur doit en dividende proportionnel un degré de plus, le 4e. au lieu du 5e., différence 200,300 louis. C'est un démêlé assez délicat, qui est aisément terminé par les Petites Hordes.

A la séance de répartition elles prennent, à titre de

Série de charité unitaire, le dernier degré et le moindre lot pécuniaire : malgré l'évidence de leurs fatigues et de leur dévouement, elles réclament comme prix honorifique la plus faible part. Elles préviennent, par cet acte de désintéressement, les réclamations que pourrait élever la Série qu'on classerait à ce dernier degré.

Leur trésor est apporté en séance. Leurs chefs sont placés au-dessous de l'Aréopage, avec un bassin rempli de rouleaux d'or. Si quelque Série se plaint d'une lésion proportionnelle de 300, 400 louis, et que les votes soient indécis, à peu près partagés, le Petit Kan [chef de la horde] pōrte une corbeille de 400 louis devant les chefs de cette Série, qui sont tenus de l'accepter. C'est pour eux un affront, un avis à mieux s'entendre une autre année avec les Séries rivales, afin qu'il ne s'élève, à la séance de répartition, aucun débat capable de compromettre l'unité.

Une Phalange qui passerait pour être sujette aux mésintelligences dans l'instant décisif, au jour de la répartition, serait décréditée dans l'opinion ; ses actions tomberaient ; on s'en déferait promptement, parce qu'on sait, en Harmonie, que le matériel ou industrie périclite si le passionnel est en discorde ; l'Attraction, dans ce cas, diminue d'intensité ; le travail et le produit ne peuvent manquer de s'en ressentir.

Dès que ce désordre interne serait connu, la Phalange serait accusée d'ignorance en mécanique passionnelle, en assortiment régulier du clavier général des caractères et de l'échelle des Séries. Toute Phalange qui exécute bien ces deux opérations, atteint nécessairement à la pleine Harmonie.

Pour éviter à leur canton ce reproche d'ignorance et

les dommages qui naîtraient d'une discorde en répartition, les Petites Hordes sont à la brèche : c'est à elles à se porter partout où faiblirait l'unité. Leurs trésors, leurs fatigues, sont prodigués pour cette cause sacrée.

Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au physique et au moral; et tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère; elles étouffent par leurs trésors tout germe de cupidité qui pourrait troubler la concorde, et par leurs travaux immondes, l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit de caste et détruire l'amitié générale. Elles savent employer au bonheur de la société, l'abnégation de soi-même recommandée par le christianisme, et le mépris des richesses recommandé par la philosophie. Elles sont, enfin, le foyer de toutes les vertus sociales, en sens religieux et civique.

Elles en sont payées par des honneurs sans bornes; l'Argot est première cavalerie du globe; il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes, et les autorités suprêmes lui doivent le premier salut. L'Argot reçoit partout les honneurs de haute souveraineté : à l'approche de ses hordes, la tour des signaux doit un carillon de suprématie, et les dômes un brandissement de pavillon. En adressant la parole à un sacripan ou chenapan en costume, on lui doit le titre de Magnanime; et on doit aux hordes de l'Argot, le titre de Glorieuses Nuées. Au temple elles prennent place au sanctuaire...

Le petit Kan ou chef de la horde d'une Phalange peut souvent commander dix mille hommes d'une armée de passage; car, dans tout canton où elle séjourne, elle ne part qu'après avoir assisté à la parade matinale, qui suit le

délité ou premier repas et l'hymne de salve à Dieu. Cette parade est commandée par le Petit Kan, qui est un enfant de 13 à 14 ans.

L'Argot a l'initiative sur tous les travaux d'armée. Lorsqu'une armée industrielle est rassemblée, elle ne peut pas mettre la première main à l'ouvrage; c'est une prérogative réservée aux Petites Hordes. Elles doivent comme les grenadiers monter les premières à la brèche : elles se rendent à l'armée, au jour fixé pour l'ouverture de la campagne : les ingénieurs ont fait le tracé du travail initial affecté aux nuées de l'Argot; elles défilent *en orage* (1) sur le front de bandière, et fournissent la première charge [industrielle] aux acclamations de l'armée.

Elles sont toujours sur pied à 3 heures du matin, nettoyant les étables, pansant les animaux, travaillant aux boucheries, où elles veillent à ce qu'on ne fasse jamais

(1) *Défiler en orage*, en nuées qui s'entrechoquent! c'est chose inconnue en civilisation, où l'on n'a jamais perfectionné les évolutions en ligne courbe. Elles ne sont pas même connues des Tartares : ils n'en ont que le germe, et ne connaissent pas les manœuvres courbes, comme l'ORAGE, la FOURMILLIÈRE, le SERPENTAGE, les VAGUES BRISÉES, etc.

Les enfants harmoniens excelleront dans toutes ces manœuvres, inconnues même des fameux cavaliers tartares, mameluks, arabes et mahrattes. L'Argot tout entier sera composé de cavaliers en voltige, comme les écuyers de *Franconi* : les chevaux nains, par la douceur et les raffinements de l'éducation, deviendront aptes à toutes ces manœuvres aussi brillantes que les nôtres sont monotones. Rien de plus insipide que les parades civilisées à pied et à cheval : qui en a vu une, en a vu mille : toujours la même chose ! Quant à celle d'Harmonie, elles ont en mode rectiligne et curviligne, soit en ordre serré, soit en espacé ou lâche, des manœuvres variées à l'infini, comme celles des ballets d'opéra.

souffrir aucune bête et qu'on lui donne la mort la plus douce.

Elles ont la haute police du règne animal : celui qui maltraiterait quadrupède, oiseau, poisson, insecte, soit en le rudoyant, soit en le faisant souffrir aux boucheries, serait justiciable du divan des Petites Hordes ; et quel que fût son âge, il se verrait traduit devant un tribunal d'enfants, comme inférieur en raison aux enfants mêmes ; car on a pour règle, en Harmonie, que les animaux n'étant productifs qu'autant qu'ils sont bien traités, celui qui maltraite ces êtres hors d'état de se venger, est lui-même plus animal que les bêtes qu'il persécute.

(La police du règne végétal appartient au sénat des Petites Bandes, et celui qui gâterait fleur ou fruit, arbre ou légume, serait justiciable de ce sénat enfantin.)

Aucune classe ne saurait être jalouse du relief des petites Hordes ; il est mérité par des fonctions austères dont s'affranchissent les petites Bandes, formant moitié de la haute enfance. L'Argot ne réunit que les caractères de forte trempe, capables de subir de rudes épreuves. Au jour de la réception, il faut que le récipiendaire présente avec fermeté son bras à la brûlure, pour être marqué d'un lion, s'il entre aux sacripans ; d'un aigle, s'il entre aux chenapans. On exige de lui, comme du gladiateur blessé, qu'il souffre avec grâce. Moitié des enfants ne peuvent pas se prêter à ces épreuves ; aussi prennent-ils parti dans les Petites Bandes, qui ont bien leur utilité.

Mais les respects et les honneurs sont dus à l'Argot, parce qu'il est en Harmonie, *palladium composé*, garant contre les attaques de l'orgueil et de la cupidité. Double victoire que la nature a réservée aux enfants et non aux pères ! Combien nos équilibristes sociaux étaient éloignés

de soupçonner que l'enfance recélât ce foyer de patriotisme, et que les enfants dussent être un jour les colonnes de vertu sociale!

CHAPITRE III.

Application aux équilibres passionnels.

Vous changerez donc les passions, s'écrient nos sceptiques, nos *impossibles!* Ils ont tout dit, quand ils ont dit: *vous voulez donc changer les passions.*

C'est vous, politiques imbéciles, qui essayez de les changer dans vos traités de *perfectibilité perfectible.* Voyons qui de vous ou de moi prétend changer les passions.

Il n'en est pas de mieux constatée que de celle de la saleté chez les écoliers et enfants de 10 à 12 ans. Tout moraliste déclare qu'il faut les corriger, les punir, lorsqu'ils ont souillé tous leurs vêtements et ceux d'autrui, fait des ordures dans la chaire du professeur: voilà ce que la bonne nature inspire aux enfants, une frénésie de saleté [quand ils sont rassemblés. Ils n'en abuseraient pas si on savait appliquer ce goût à des travaux utiles au public et flatteurs pour l'enfance.]

« Bah! vous parlez d'enfants mal élevés, dira quelque moraliste : il s'en trouve d'autres qui ont des penchants honnêtes. »

Sans doute, il en est : je vais les utiliser au chapitre des Petites Bandes: mais il demeure constant que jusqu'à 12 ans les deux tiers des garçons et un tiers des filles inclinent à la saleté. Or, si l'on veut ne pas changer les passions, il faut trouver un moyen d'utiliser ces goûts

immondes que la nature donne évidemment à une moitié de l'enfance ; prétendu vice, dont l'Harmonie fera, dans les Petites Hordes, l'emploi le plus précieux en équilibre social.

Ma théorie se borne à *utiliser les passions* [*réprouvées*] *telles que la nature les donne, et sans y rien changer.* C'est là tout le grimoire, tout le secret du calcul de l'Attraction passionnée. On n'y discute pas si Dieu a eu raison ou tort de donner aux humains telles et telles passions; l'ordre sociétaire les emploie sans y rien changer et comme Dieu les a données.

Il faut de bonne heure établir ce principe sur une question indifférente en morale, comme la « frénésie ordurière des » enfants qui ne touche pas aux mœurs. Le principe une fois posé, nous en étendrons l'emploi en 4e. Notice; nous l'appliquerons aux relations d'amour, sur lesquelles nous établirons, comme en 3e. Notice, qu'il faut employer les passions telles qu'elles sont, et que, selon la fable du gland et de la citrouille, *Dieu fit bien ce qu'il fit.*

Étendons la démonstration aux âges inférieurs dont j'ai traité en 1re. et 2e. Notice, et reproduisons, à ce sujet, une thèse déjà débattue, mais dont il est force de disséminer les preuves.

Il s'agit de l'opportunité de l'Attraction passionnée, de sa convenance avec tous nos besoins, et de la sagesse du Créateur qui l'a distribuée, dans tous les âges, en doses proportionnelles aux emplois d'Harmonie sociétaire.

En 1re. et 2e. Notice, j'ai justifié Dieu sur plusieurs attractions du bas-âge qui nous semblent vicieuses; *la curiosité et l'inconstance :* elles ont pour but d'attirer l'enfant dans une foule de Séristères où il doit se former

à l'industrie; *le penchant à fréquenter les polissons plus âgés :* c'est d'eux qu'il doit recevoir, en Harmonie, l'impulsion du charme corporatif ascendant (46) : *la désobéissance au père, au précepteur;* ce ne sont pas eux qui doivent l'élever ; son éducation doit se faire dans les Séristères par les rivalités cabalistiques.

Ainsi, tous ces prétendus vices de l'enfance deviennent qualités utiles dans l'état sociétaire, et judicieusement adaptées par le Créateur aux convenances des Séries.

En 3e. Notice, je viens de le justifier d'une attraction très-généralement critiquée; c'est le penchant de l'enfance à la malpropreté. Ce goût, chez les petits enfants, est innocent et sans prétention : il prend un vol plus élevé chez ceux de 9 à 12, vrais maniaques de saleté; ils la poussent du simple au composé, et conçoivent de vastes plans de cochonnerie. Par exemple, ils vont le soir frotter d'ordures les marteaux de portes et cordons de sonnettes, les enduire de leur denrée favorite ; ils ne rêvent qu'aux moyens d'en barbouiller tout le genre humain. Leurs complots sont bien tramés et sagement exécutés; sauf quelques horions et coups de fouet que les laquais leur administrent, mais qui ne ralentissent pas leur noble ardeur.

D'où vient cette frénésie ordurière chez les écoliers de 10 à 12 ans? Est-ce vice d'éducation, défaut de préceptes? Non, car plus on les sermonnera contre la saleté, plus ils s'y acharneront. Est-ce dépravation? La nature serait donc dépravée, car c'est elle qui excite en eux de tels penchants! Si le système distributif de l'Attraction est juste en tous ses détails, il faut « que tous ces instincts réputés vicieux aient un emploi très-utile, puisqu'elle est si puissante sur la majorité des enfants de 10 à 12 ans.

Nous ne saurions, en civilisation, débrouiller cette

énigme; la voilà expliquée: la manie de saleté est une impulsion nécessaire pour enrôler les enfants aux Petites Hordes, les aider à supporter gaiement le dégoût attaché aux travaux immondes, et s'ouvrir, dans la *carrière de la cochonnerie*, un vaste champ de gloire industrielle et de philanthropie unitaire.

Sur ce point comme sur tout autre, le créateur et distributeur de l'Attraction a donc bien fait tout ce qu'il a fait, et la science en aurait jugé ainsi, même avant la solution du problème, si elle avait su (129) franchir les limites du génie civilisé, *ne pas croire la nature sociale bornée aux moyens connus*, aux mécanismes civilisé et barbare. Mais notre siècle, tout engoué des abstractions, n'a jamais su s'élever à celles qui auraient provoqué les recherches en politique sociétaire.

La manie de saleté qui règne chez les enfants n'est qu'un germe informe comme le fruit sauvage; il faut le raffiner, en y appliquant les deux ressorts d'*esprit religieux unitaire* et *honneur corporatif*. Étayés de ces deux impulsions, les emplois répugnants deviendront jeux d'attraction INDIRECTE COMPOSÉE. Cette condition établie au précédent chapitre se trouve remplie par les deux amorces que je viens d'indiquer.

En s'adonnant aux fonctions méphitiques, où souvent la santé du peuple est compromise, les enfants harmoniens n'exposent jamais la leur, étant toujours bien parfumés et purifiés avant et après une courte séance. Leurs austérités n'ont aucun rapport avec nos exercices, qui exténuent l'enfant sous prétexte de l'endurcir aux fatigues. Les Petites Hordes sont sur pied à trois heures du matin, même au fort de l'hiver; mais on parcourt le Phalanstère à couvert, dans la rue-galerie, dans des corridors chauffés,

suspendus sur colonnes, et traversant les cours allongées. On va du Phalanstère aux étables, en souterrains sablés : l'enfance n'a donc point à souffrir des intempéries dans ses fonctions matinales ; se couchant à huit heures du soir, elle donne au sommeil un temps suffisant : il n'y a dans ses travaux aucune lésion d'équilibre sanitaire.

Passons de ce préambule à l'équilibre passionnel.

Pourquoi l'enfance est-elle appelée au rôle principal en mécanisme d'amitié générale? C'est que les enfants, en passions affectives, sont tout à l'honneur et à l'amitié. Ni l'amour, ni l'esprit de famille ne peuvent les en distraire : c'est donc chez eux qu'on doit trouver l'amitié dans toute sa pureté, et lui donner le plus noble essor, celui de charité sociale unitaire, prévenant l'avilissement des classes inférieures par l'envahissement des fonctions abjectes, et maintenant l'amitié entre le riche et le pauvre [*item* aux Petites Bandes, libéralité en lutte avec la philanthropie].

Dans les divers chapitres qui ont traité des Séries (Groupes et Séries, III, 337), j'ai démontré que s'il existait dans l'Harmonie une seule fonction méprisée, réputée ignoble et dégradante pour la classe qui l'exerce, les services inférieurs seraient bientôt déconsidérés en chaque branche d'industrie, aux étables, aux cuisines, aux appartements, aux ateliers, etc. : l'avilissement s'étendrait d'une fonction à l'autre; le mépris du travail renaîtrait par degrés, et l'on finirait, comme en civilisation, par titrer de *gens comme il faut*, ceux qui ne font rien, ne sont bons à rien. Il arriverait que cette classe riche ne prendrait plus parti aux Séries industrielles, et répugnerait toute relation sociétaire avec la classe pauvre.

C'est à l'enfance à préserver de ce vice le corps social,

s'emparant corporativement de tout service dédaigné, en l'exerçant pour la masse et non pour l'individu (sauf le service des malades qui ne peut être confié qu'à une corporation d'âge mûr, celle des infirmiers; encore les Petites Hordes y interviendront-elles quant aux fonctions immondes).

Ce n'est que sur cet âge qu'on pouvait jeter les yeux pour faire exercer par attraction indirecte la branche des travaux répugnants. Pour prix de ce dévouement généreux, on les autorise à un autre sacrifice, à celui d'une partie de leur fortune. Ainsi l'Harmonie sait produire double dévouement, là où la civilisation ne ferait germer que double égoïsme.

Eh! qu'en coûte-t-il pour amener les Petites Hordes à ces prodiges de philanthropie? Quelques fumées de gloriole; un premier rang dans les parades, un carillon de suprématie, le privilége de mettre la première main au travail, d'être les premières au poste difficile! C'est payer une fatigue par une autre fatigue. Ainsi l'exige l'ordre composé, seul assorti aux penchants du cœur humain. Les corporations civilisées les plus austères sont souvent celles qui obtiennent de leurs cénobites le plus d'affection et de persévérance; que sera-ce dans les Petites Hordes, où le dévouement n'aura presque rien de pénible matériellement, grâce aux penchants de leur âge à braver la fétidité et se faire un jeu de la malpropreté?

Longtemps je commis la faute de blâmer ce ridicule des enfants, et chercher à le faire disparaître dans le mécanisme des Séries pass.: c'était agir en Titan qui veut changer l'œuvre de Dieu. Je n'obtins de succès que lorsque j'eus pris le parti de spéculer d'accord avec l'Attraction; chercher à utiliser les penchants de l'enfance,

tels que la nature les crée. Ce calcul me donna la corporation que je viens de décrire, et qui est l'une des 4 roues du char, l'un des leviers cardinaux en équilibre passionnel.

On a vu (III, 77) que chacun des 4 groupes domine dans l'une des 4 phases de la vie, et que c'est le groupe d'amitié qui régit l'enfance ou première phase. Aussi l'amitié n'est-elle, à aucun âge, plus dominante et plus franche que chez les enfants.

Puisqu'il faut extraire de chacune des 4 phases de la vie, un des rouages d'équilibre passionnel, on ne peut extraire de la phase antérieure, dite Enfance, que le rouage d'amitié.

Eh! comment obtenir des enfants un effet d'amitié *unitaire*, applicable à tout le genre humain, et formant l'un des pivots cardinaux de l'unité? Ce problème est résolu par la corporation des Petites Hordes; elle exerce en mode unitaire la seule branche de charité qui reste en Harmonie; il n'y a plus de pauvres à secourir, plus de captifs à racheter et délivrer des bagnes; il ne reste donc aux enfants que l'envahissement des travaux immondes; charité de haute politique, en ce qu'elle préserve de mépris les dernières classes d'industrieux, et par suite les moyennes. Elle établit ainsi la *fraternité* rêvée par les philosophes, le rapprochement spontané entre toutes les classes.

Si, dans un tel ordre, le peuple est poli, loyal, exempt de besoin, il ne peut plus exister chez les grands ni défiance, ni mépris pour le peuple. De là naît l'enthousiasme amical dans tous les groupes industriels, où le peuple est nécessairement mêlé avec les grands. Ainsi se réalise le rêve qui veut faire de tous les humains une famille de frères.

Cette précieuse unité cesserait du moment où il exis-

terait une fonction dédaignée, avilie : par exemple, s'il existait en Harmonie des décroteurs salariés, ces enfants, et par suite leurs parents, seraient réputés classe inférieure, non admissible en comité de Série où figurent des gens riches.

Si ce genre de service est réputé ignoble, les Petites Hordes s'en emparent et l'ennoblissent. On se crotte rarement en Harmonie, grâce aux communications couvertes; et d'ailleurs, chacun a des chaussures de rechange, aux salles de vestiaire, à son armoire. Le cirage est fonction d'un groupe de la Série des pagesses; mais dans le cas où il faudrait subitement des décroteurs locaux, opérant sur la personne chaussée, on voit s'empresser une vingtaine de jeunes filles âgées de 7 à 10 ans, les unes déjà admises, les autres aspirantes aux Petites Hordes, qui ont un corps d'aspirants adjoints parmi les séraphins. Ces jeunes personnes exécutent le travail avec dextérité et prestesse, et on ne leur en doit d'autre salaire en les quittant, que de serrer amicalement le chaînon de fer dont toute sacripane est parée, en signe d'enchaînement à la cause sacrée de la charité unitaire.

Ainsi l'amitié collective, qu'on nomme en style philosophique la douce fraternité, s'établira par l'entremise des fonctions mêmes qui aujourd'hui créent les divisions de castes et les haines entre les diverses classes.

Concluons de cet aperçu, que si l'on sait employer à propos les passions telles que les crée la nature, on en obtient un *bénéfice composé;* tandis que le système répressif ne produit qu'un *dommage composé.* Appliquons la thèse au sujet qui nous occupe, au penchant des enfants à la malpropreté.

Dans les Petites Hordes, où ce penchant se développe

en toute liberté et avec rang de passion honorable, il donne les deux bénéfices d'ESSOR et CONTRE-ESSOR.

Bénéfice d'ESSOR DIRECT, par les fonctions immondes et gratuites auxquelles il entraîne l'enfance; curage des égouts et des fosses, destruction des reptiles, et travaux de ce genre, tous très-profitables et très-coûteux.

Bénéfice de CONTRE-ESSOR ou contraste, dans l'extrême propreté dont se piquent les enfants après avoir usé leur fougue aux emplois répugnants. Dès que les nuées de l'Argot ont quitté le sarrau gris ou habit de combat et repris l'uniforme, elles sont la plus brillante cavalerie, non par le faste, mais par la bonne tenue des chevaux et harnais, par l'éblouissante variété des couleurs, en costumes, panaches, etc.

C'est, en passionnel, un assemblage des deux extrêmes. Elles sont, en *essor*, au vœu de la nature ou Attraction qui les passionne pour le genre immonde. Elles sont, en *contre-essor*, à l'effet opposé, à l'extrême propreté, par l'orgueil qui naît du titre de première cavalerie du globe.

Ce contraste, semblable à celui de réfraction et réflexion de la lumière, a toujours lieu quand on sait donner à une passion son cours naturel.

La même passion réprimée comme elle l'est dans nos mœurs, devient doublement préjudiciable en NON ESSOR et FAUX ESSOR. Examinons.

EN NON ESSOR, elle excite l'enfant comprimé à la rébellion secrète ou intentionnelle, et souvent à la mutinerie. Elle compromet l'autorité du père [et de l'instituteur], qui luttent contre la nature sans pouvoir la dompter. L'enfant privé de satisfaire ses goûts, ne les conserve pas moins, et s'y livre dès qu'il échappe aux Argus.

EN FAUX ESSOR, elle excite l'enfant à d'autres méfaits. Entravé sur l'un de ses goûts, il deviendra rancuneux, malfaisant; il brisera, querellera, refusera l'étude qu'il aurait acceptée, si on lui eût ménagé un *essor honorable* de sa manie ordurière.

D'après ce parallèle, on voit ici le système répressif ou engorgement passionnel produire *double vice*, au lieu du *double bien* qu'aurait donné le développement passionnel. C'est le mal composé, au lieu du bien composé.

Cette propriété est inséparable des passions. Chez l'homme elles donnent toujours en mode composé [ou double effet] le bien et le mal qu'elles donnent en mode simple chez les animaux.

Étudions donc les moyens de *développer* et non pas *réprimer* les passions. 3000 ans ont été sottement perdus à des essais de théories répressives: il est temps de faire volte-face en politique sociale, et de reconnaître que le créateur des passions en savait sur cette matière plus que Platon et Caton; que *Dieu fit bien tout ce qu'il fit;* que s'il avait cru nos passions nuisibles et non susceptibles d'équilibre général, il ne les aurait pas créées, et que la raison humaine, au lieu de critiquer ces puissances invincibles qu'on nomme passions, aurait fait plus sagement d'en étudier les lois dans la synthèse de l'Attraction.

J'ai répliqué sur le reproche de vouloir changer les passions; j'ai prouvé que cette prétention n'existe que chez nos perfectibiliseurs.

Peu à peu je paie la dette contractée avec les moralistes. Je me suis engagé à réaliser, dans le cadre d'Harmonie pass., toutes les chimères de vertu dont ils se repaissent, comme celles *de la douce fraternité* et *du mépris des richesses perfides*. Voilà les deux préceptes mis

en pratique par une secte qui sait les appliquer à l'accroissement de la richesse générale, et qui ne méprise pas la richesse, mais l'égoïsme en usage des richesses.

Je reprendrai ces aperçus d'équilibre passionnel, à l'argument spécial de 4e. Notice, où il faudra préluder sur les trois autres équilibres, non moins importants que celui d'amitié, dont les Petites Hordes sont le palladium.

SOUS-NOTICE DEUXIÈME.

DES PETITES BANDES.

CHAPITRE IV.

Organisation des Petites Bandes.

J'en demande grâce aux partisans de la sainte égalité : j'aurai ici un nouveau démenti à leur donner; le reproche de vouloir introduire l'égalité où elle n'est pas admissible, et de la repousser là où elle doit être admise, dans les études et la carrière de gloire scientifique et littéraire, d'où nos aristartiques veulent exclure le sexe féminin; despotisme fort contradictoire avec leurs doctrines d'égalité! Est-ce donc la force corporelle qui est mesure du génie et du talent? Renvoyons ce débat, et venons au sujet de ce chapitre.

Chez les enfants comme chez les pères, la nature organise les contrastes de caractère. Sans le contraste, il n'existerait aucune voie d'essor ni pour la 10e. passion, la CABALISTE (III, 404), ni pour les Séries pass. qui ne

s'organisent que par les cabales et rivalités, dont le germe est dans les contrastes de goûts.

Spéculons donc sur les goûts opposés à ceux des Petites Hordes que j'ai décrites dans les trois précédents chapitres. Il n'y aurait ni régularité, ni raffinement dans l'essor d'une passion, si on ne donnait pas l'essor à son *contraste ou contre-poids.*

Ainsi, quelqu'utile que soit le service des Petites Hordes, leur émulation doublera d'intensité si on leur oppose le contraste que la nature a dû leur ménager. Il nous sera facile de le découvrir; procédons à la recherche.

Si la majorité des enfants mâles incline pour le vacarme et la saleté, on voit la majorité des petites filles incliner pour la parure et les bonnes manières. Voilà un germe de rivalité bien prononcé; il reste à le développer.

Selon la loi du contraste, il doit arriver que si les garçons se trouvent en majorité de 2/3 dans les Petites Hordes, les filles seront en majorité de 2/3 dans les Petites Bandes dont le 3e. tiers, formé de jeunes garçons impubères, se composera,

Ou de ces jeunes savants, esprits précoces comme Pascal, qui ont, dès le plus bas âge, une vocation déclarée pour l'étude;

Ou de ces petits efféminés qui, dès l'âge de 9 ans, inclinent à la mollesse, à la vie de Sybarite.

Ces deux classes refuseront de s'enrôler aux Petites Hordes, et prendront parti dans la corporation rivale où le sexe féminin est en majorité; corporation très-utile sans doute, mais qui n'a pas le rang de ressort cardinal en équilibre passionnel.

Les Petites Bandes, quoiqu'entièrement composées de lycéens et gymnasiens, enfants de 9 à 15 ans, sont si

polies, que les garçons y cèdent le pas aux filles, soit parce que les femmes y sont en majorité, en rapport de deux pour un, soit parce que la corporation a pour statut et goût dominant, l'*atticisme*, le ton opposé à celui de Petites Hordes, qu'elle éclipse dans les sciences, les arts, et dans diverses branches d'industrie.

Cette rivalité suffit à créer chez les Petites Bandes un ton et des mœurs diamétralement opposées à celles de l'Argot. La différence de manières entre les deux corps est comparable à celle qu'on voit aujourd'hui entre les militaires et les gens de robe. Le contraste est encore plus saillant.

Bref, les Petites Bandes sont des réunions d'enfants aussi raffinés sur le bon ton, que peut l'être chez nous la meilleure compagnie de Paris ou de Londres; mais à cet atticisme elles joignent une qualité plus précieuse, qui est la prétention d'exceller dans les sciences et les arts, à commencer par l'agriculture, première des sciences.

Le créateur a ménagé, en répartition de caractères, une division fondamentale en nuances *fortes* ou *majeures*, et nuances *douces* ou *mineures*; distinction qui règne dans toute la nature: en couleurs, du foncé au clair; en musique, du grave à l'aigu; et ainsi dans tout le système de l'univers.

Ce contraste qui règne parmi l'enfance comme chez les autres âges, suffit seul à enrôler une moitié des lycéens et gymnasiens aux Petites Bandes, qui font un service beaucoup moins pénible que celui des Petites Hordes.

J'ai observé que cette moitié est contrastée en nombre et en sexe comme en caractère, savoir :

Aux Petites Hordes, 2/3 de garçons et 1/3 de filles;
Aux Petites Bandes, 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

Si l'une des corporations brille à vaincre les obstacles en matériel, il faut que l'autre excelle à les vaincre en spirituel. Aussi les Petites Bandes se distinguent-elles davantage aux études, aux cultures et fabriques. Elles sont généralement plus industrieuses, excepté en certaines fonctions, comme l'équitation, le soin des chevaux et chiens, la grande chasse, la grande pêche, qui sont plus spécialement le lot des Petites Hordes; mais les animaux dont le soin exige talent et patience, comme les zèbres et castors, les abeilles et vers à soie, sont affectés aux Petites Bandes qui se piquent de raffinement industriel. Ceci tient au chapitre suivant, qui traite des fonctions. Continuons sur le dispositif.

En costume, elles adopteront les vêtements chevaleresques et romantiques, soit de l'antiquité, soit de l'âge moderne, en variant de Phalange à Phalange pour les formes de l'habillement. Si la bande de Saint-Cloud a costume Troubadour, celle de Marly aura costume Athénien, et ainsi des autres.

Cette variété est opposée à celle des Petites Hordes, qui sont UNES en costume pour une province entière, mais qui varient les couleurs *individuellement;* de sorte que chaque horde en manœuvre espacée a l'éclat d'un carreau de tulipes toutes différenciées de leurs voisines.

En attendant qu'on puisse monter les Petites Bandes sur zèbres, et monter sur quaggas leurs corybants et corybantes (acolytes âgés correspondants aux coëres et coëresses des Hordes), on sera obligé de s'en tenir aux chevaux nains.

Les Petites Bandes adoptent en manœuvre le mode rectiligne composé, par opposition au curviligne composé qui est celui des Petites Hordes.

Le mot *composé* s'entend de l'ordre serré et de l'ordre lâche ou espacé. La cavalerie harmonienne emploie ces deux modes, en manœuvre curviligne et rectiligne.

La cavalerie civilisée et barbare ne connaît guère que l'ordre serré ; cependant les Cosaques font usage de l'ordre espacé, lorsqu'ils jouent de la lance ; mais c'est un ordre *espacé confus*, sans distances régulières favorisant les engrenages collectifs. Il faut, dans l'ordre lâche, que les escadrons engrènent l'un dans l'autre, cheval par cheval, comme chez nous les compagnies dans l'évolution appelée rupture des lignes.

Ces détails sont de peu d'intérêt ; je ne m'y arrête que pour bien établir le contraste qui doit régner entre les deux troupes, et qui est un véhicule d'émulation très-propre à aiguiser l'esprit cabalistique, nécessaire dans les Séries pass.

Dans cet article sur le matériel, n'oublions pas ce qui touche aux tempéraments.

Quoique les deux corporations, P. H. et P. B., se couchent à peu près à la même heure, avant les séances du soir d'où on doit les éloigner, les Petites Bandes ne se lèvent que plus tard, et n'arrivent guère avant 4 heures aux ateliers. Elles n'y seraient pas nécessaires plus tôt : elles ne sont que peu ou point chargées du soin des grands animaux, sauf leurs zèbres. Elles s'adonnent davantage au soin des animaux difficiles à élever, des pigeons de correspondance, des « abeilles, » etc., qui n'exigent pas de séances matinales comme les boucheries et autres emplois de l'Argot.

Cette différence d'une heure que j'assigne sur le sommeil n'est point arbitraire : elle tient aux convenances de tempérament. Les enfants dont le matériel est moins actif,

comme les phlegmatiques et mélancoliques (107) ont plus besoin de sommeil et s'enrôleront volontiers aux Petites Bandes; les sanguins et bilieux conviendront mieux aux Petites Hordes.

Cette distribution est sujette à exceptions ; mais le classement sera assez conforme à la division des quatre tempéraments cardinaux :

2. maj.	Bilieux.	— Ambition.	P. H.
	Sanguin.	— Amitié.	
2. min.	Mélancol.	— Amour.	P. B.
	Phlegmat.	— Familisme.	

Sauf la distinction des tempéraments mixtes et de l'unitaire, négligée par nos physiologistes. (Note, 107.)

Les Petites Hordes dominent dans l'élection des Roitelets des 13 degrés (II, 376), et les Petites Bandes dans l'élection des Roitelettes, c'est-à-dire que le Roitelet est tiré des Petites Hordes, deux années sur trois, et la Roitelette est choisie deux années sur trois, parmi les Petites Bandes.

Le sexe féminin formant les 2/3 dans les Petites Bandes, elles ont en dominance les goûts du sexe féminin, entre autres celui des parures; et c'est encore un vice que les Séries vont utiliser, comme précédemment celui de la malpropreté.

On reproche à nos dames d'aimer les colifichets, falbalas, fanfreluches et pretintailles; puis aux petites filles, d'aimer les poupées plus que le travail. Ce défaut, si c'en est un, est bien pire dans les Petites Bandes, qui sont maniaques de parure.

L'Aréopage ne leur accorde pas, comme aux P. H., la faculté de disposer d'un 8e. de leur patrimoine, mais seulement du pécule qu'elles ont acquis en intérêts d'ac-

tions patrimoniales pendant l'enfance, pendant les années passées aux tribus de bambins, chérubins et séraphins. Elles peuvent employer ce pécule d'agios, à des frais de luxe *collectif* et non individuel. On le permet, parce que c'est semer pour recueillir. Il sera reconnu que ce goût des parures, si nuisible en civilisation, devient germe d'émulation industrielle dans les Séries, quand il est exercé *collectivement*, pour parer l'escadron entier, féminin et masculin. En conséquence, les plus riches sectaires des Petites Bandes, ceux qui ont des capitaux actionnaires, pourront faire verser au trésor de la CHEVALERIE, les agios accumulés pendant l'enfance, où on gagne toujours plus qu'on ne dépense.

Les noms corporatifs ayant été, pour les Petites Hordes, empruntés du genre poissard, seront pour les Petites Bandes empruntés du romantique, où nous puiserons, en contrastes génériques,

P. H. L'ARGOT, les *magnanimes Argotiers* et *Argotières*.

P. B. LA CHEVALERIE, les *nobles Chevalières* et *Chevaliers*.

En contrastes spéciaux, nous avons de même opposé les Corybantes et Corybants, comme Flamines de la Chevalerie, aux Coëres et Coëresses qui sont Druides ou Bonzes de l'Argot.

En alliés voyageurs, on opposera aux Grandes Hordes d'Aventuriers les Grandes Bandes de Chevalerie Errante ou autre nom, comme serait troubadoures et troubadours que je réserve pour un emploi exposé en 4e. Notice.

Il reste à indiquer trois noms romantiques en opposition aux noms de *sacripans*, *chenapans* et *garnements*. J'en laisse le choix aux amateurs du romantique. Ils pourront

adapter exactement ces noms quand ils connaîtront les fonctions. Il a fallu donner ce premier chapitre au matériel, qui sans doute n'aura pas l'avantage de plaire à nos doctes instituteurs. Ils ne manqueront pas de s'écrier :

« Que de parades et de parures ! qu'est-il besoin de » ces cohortes si pimpantes, si pomponnées? ce n'est » pas cela qui fait croître le blé. Ne vaudrait-il pas mieux » donner aux enfants une éducation philosophique, les » former selon les saines doctrines et les torrents de lu- » mière perfectibilisante? »

Ainsi raisonnera un ami *des raves et des saines doctrines*, qui, avec leur étalage de *balance, contre-poids, garantie, équilibre*, n'aboutissent qu'à former l'enfance des deux sexes à toutes les sortes de fausseté; qu'à rendre l'homme civilisé, faux en affaires d'intérêt; la femme, fausse en fidélité conjugale; et l'enfant, faux en toutes relations avec ses supérieurs.

Bref, les saines doctrines et leurs auteurs n'arrivent qu'à l'opposé de leur but : les savants ne nous donnent, au lieu des biens qu'ils ont rêvés, que les neuf fléaux lymbiques (III, 506). C'est donc à eux d'aller à l'école en affaires d'*équilibre social*, et d'attendre (jusqu'à la 8e. section) le résultat des moyens exposés. Tout à l'heure ils ne voulaient pas admettre les penchants immondes comme ressort d'équilibre social parmi l'enfance; maintenant ils ne voudront pas du goût de la parure : quels ressorts veulent-ils donc employer? Leurs constitutions, leurs billevesées de droits de l'homme et de mépris des richesses !

L'enfance harmonienne va arriver, par le goût de la parure, aux vertus philosophiques de fraternité et

d'égalité. Si les Petites Bandes sont bien chamarrées, c'est à leurs frais, et non aux frais d'autrui. Chez nous, la fille d'un homme opulent se pomponne aux dépens de mille cultivateurs que son père a dépouillés ou pressurés; mais en Harmonie, elle se pare du produit de ses bénéfices industriels; et quant à ses économies, ses agios accumulés par bonne gestion, si elle en distrait une moitié, c'est pour parer toutes ses compagnes, leur faire partager son bien être. N'est-ce pas se montrer ennemi des vertus sociales, que de critiquer des coutumes si honorables, avant de savoir à quel but elles pourront conduire?

CHAPITRE V.

Fonctions sociales des Petites Bandes. Erreur bi-composée sur le génie féminin.

Rallions-nous ici à la loi des contre-poids, tant prônée par la philosophie moderne.

En équilibre passionnel, il faut mettre en jeu les contrastes: c'est de leur opposition et de leur rivalité que naît l'action unitaire. Il faut donc à la *Chevalerie* des fonctions qui, opposées à celles de *l'Argot*, tendent pourtant au même but.

Les Petites Hordes marchent au beau par la route du bon:

Les Petites Bandes marchent au bon par la route du beau.

Ce sera une thèse à reproduire à la fin de ce chapitre qui en contient la démonstration.

Plus les Petites Hordes sont distinguées par les vertus et le dévouement civique, plus la corporation rivale doit

réunir de titres pour entrer en balance dans l'opinion. C'est un beau problème d'équilibre moral : quels moyens les Petites Bandes pourront-elles mettre en usage pour égaler à peu de chose près le relief de leurs concurrents, illustrés par un zèle religieux pour toutes les fonctions répugnantes?

En principe, il faut spéculer ici sur les passions du sexe féminin, puisqu'il reste chargé de la lutte : les Petites Hordes ont enrôlé majorité des lycéens et gymnasiens ; il reste aux Petites Bandes une majorité de 2/3 en filles, et seulement 1/3 en garçons : c'est donc sur le goût dominant des filles qu'il faut spéculer, et ce goût est évidemment celui de LA PARURE.

Eh! comment puiser dans cette source de vices les moyens de contre-balancer des vertus colossales comme le dévouement des Hordes? un moraliste va prononcer que ce goût de la parure ne peut être qu'une voie de corruption : répondons-lui par l'adage vulgaire : *jamais mauvais ouvrier n'a su trouver bon outil.* Ce goût de futilité, de colifichets, qui s'exerce aujourd'hui si sottement sur des poupées, va devenir un second *palladium* de bonheur social.

Méthodiquement parlant, il faudrait établir que le goût de la parure devient germe d'enrichissement universel, pourvu qu'on sache l'élever du mode simple au composé, de l'exercice individuel au collectif. Ces discussions théoriques nous entraîneraient trop loin; elles déplairaient, de plus, au sexe qui est l'objet de cet article : abrégeons, et décrivons les fonctions des Petites Bandes.

Elle sont conservatrices du *charme social;* poste moins brillant, si l'on veut, que celui de soutiens de l'honneur social, affecté aux Petites Hordes: on va voir cependant

que le rôle de LA CHEVALERIE n'est guère moins précieux que celui de L'ARGOT ; et en mettant à profit chez les jeunes filles leur manie de parure, nous allons en obtenir un quadrille de merveilles qui seront :

1. *Le raffinement industriel.* 3. *L'instruction composée.*
2. *Le règne du bon goût.* 4. *L'amitié composée.*

⋈ LE TON UNITAIRE.

De la réunion de ces divers biens se composera le CHARME SOCIAL, ou enthousiasme de la Phalange pour elle-même et pour ses travaux, et affection de tout étranger qui l'aura fréquentée. On jugera de ces effets après l'exposé des fonctions.

J'ai dit (155) que les Petites Bandes ont la haute police du règne végétal. Celui qui casse une branche d'arbre, qui cueille fleur ou fruit sans besoin, qui foule une plante par négligence, est traduit au sénat de la Chevalerie, qui juge en vertu d'un code pénal appliqué à ce genre de délits, comme le divan de l'Argot en police de règne animal.

Comme héroïnes du bon goût et du raffinement industriel, tutrices du règne végétal, elles protégent spécialement les fleurs, qui sont objet de charme et de raffinement. Elles ont pour le parterre la même sollicitude que l'Argot pour les grands chemins. Elles sont florimanes, chargées des expositions de fleurs, soit aux autels, soit aux salles publiques.

Ce penchant va exciter la critique de nos rigoristes, qui déclareront que les fleurs sont inutiles. Erreur des plus grossières ! C'est par la passion des fleurs que la nature veut attirer le sexe féminin à la culture, car on passe bien vite du parterre au verger, au potager, à la serre. Mais en début, la culture des fleurs est une excellente

voie d'instruction et de raffinement agricole chez l'enfance féminine.

C'est pour en venir à ce but, qu'on excitera les Petites Bandes à considérer la perfection des fleurs comme point d'honneur pour la corporation, affecter des prix à cette culture, et établir dans chaque Phalange une académie de *jeux floraux* COMPOSÉS. Ils ne sont que SIMPLES à Toulouse, où on récompense la culture des *fleurs de l'esprit*.

L'Harmonie, dans son système d'éducation, encouragera la fleur des parterres comme celle des écoles, persuadée que tout est lié dans le plan de la nature ; que si on ne sait pas utiliser le goût des fleurs visuelles, transformer cette passion en amorce agricole, on ne saura pas utiliser les fleurs du bel esprit, faire naître le goût des bonnes choses du goût des belles choses.

Nous obtiendrons ce résultat d'une compagnie enfantine affectée à la *parure collective* et non pas *individuelle*. Son penchant au luxe collectif, encouragé d'abord sur les choses qui nous semblent frivoles, comme les vêtements et les fleurs, s'étend bientôt aux beaux-arts, et par suite, aux sciences et aux fabriques (*instruction composée, le bon et le beau*).

L'effet du régime sériaire étant de lier tous les travaux, engrener leurs relations de telle manière que l'un conduise à l'autre, peu importe qu'une portion de l'enfance affectionne ceux qu'on appelle frivoles ; ils achemineront aux utiles.

Pour développer en plein le génie « industriel, » il est nécessaire qu'une portion de l'enfance opère sur la branche des arts, du luxe de décor et d'apparat. C'est exciter le charme et accroître les véhicules industriels.

Les Petites Bandes se passionnent donc pour l'ornement du canton entier; et comme conservatrices du charme social, du bon goût, du ton unitaire, elles exercent les fonctions des académies *Française* et *della Crusca* : elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse.

On considère en Harmonie comme luxe unitaire, la pureté de langage ; et sur ce point, chaque chevalière des Petites Bandes a le droit d'agir comme la revenderesse d'Athènes qui badina Théophraste sur une locution défectueuse. Le sénat de la chevalerie a non-seulement la police du langage parmi les enfants, mais le droit de censure épistolaire sur les pères mêmes : il dresse la liste des fautes de grammaire et de prononciation commises habituellement par un sociétaire, et lui en envoie copie signée de la sénatrice présidente et de la chancelière, avec invitation à s'en corriger.

Auront-elles fait des études suffisantes pour exercer une critique si difficile? Sans doute; on ne leur accordera ce droit que pour exciter à l'étude. Il faut un stimulant dans tout travail : or, le *droit de critique* et les *prétentions corporatives* sont déjà double stimulant.

Le relief de ces diverses fonctions sera nécessaire pour attirer à la chevalerie les petits garçons de caractère studieux, et contre-balancer l'influence du corps de l'Argot. Ce lustre littéraire et cette police du bon ton accordés à la chevalerie offrent encore l'avantage de faire naître *l'amour-propre corporatif*, et par suite l'AMITIÉ COMPOSÉE, celle qui s'étend à la masse. Elle est très-inconnue en civilisation, où les femmes dédaignent communément leur sexe, ne connaissent que l'amitié simple ou individuelle, sont pétries d'égoïsme dans leur ostentation, ne

faisant cas d'un colifichet qu'autant que des voisines pauvres en sont privées.

Les Petites Bandes sont ennemies de cette vanité anti-sociale : stimulées par les grands exemples de vertu et de charité que donnent les petites Hordes, elles ont à cœur de les égaler en ce qui est de compétence de la chevalerie. Elles ne s'occupent de parure qu'en sens collectif, et sous le rapport du lustre général de la Phalange. Une aspirante fortunée fera, lors de son admission, présent d'un ornement quelconque à son escouade, et à l'escadron entier si ses moyens le lui permettent. Elle serait méprisée, si on pouvait la suspecter d'égoïsme et d'esprit civilisé.

La chevalerie, à l'instar de l'Argot, a aussi des séances d'initiative honorifique (154). Chaque fois qu'on prépare des travaux d'agrément, d'élégance, un ornement de Chœur ou de Série, pour le temple ou le sacerdoce, pour les Séristères ou l'opéra, ce sont les Petites Bandes qui viennent y mettre la première main, fournir la séance initiale, [soit en projets et plans,] soit en couture, soit en intervention quelconque.

Elles paraissent peu à l'armée ; elles ne s'y montrent qu'en acolytes des Petites Hordes, qui ont le privilége d'ouverture et de clôture des travaux de force, posant la clef d'une voûte comme elles ont posé la première pierre des fondements.

Toutefois l'armée étant fort attrayante pour les enfants, on y admet des détachements des Petites Bandes en partisans à la suite de l'Argot, qui en cette occasion leur concède le titre de *louables alliés de nousailles.*

Si l'Harmonie, par certaines concessions honorifiques, sait encourager les Petites Hordes aux travaux répugnants,

il faut que par d'autres prérogatives elle attire les Petites Bandes aux travaux ingénieux, surtout dans les branches de la littérature, des arts et des fabrications minutieuses : ladite corporation étant féminine en majorité, doit, selon l'ordre de la nature, se passionner pour toutes les fonctions d'esprit ou de corps qui n'exigent pas de force physique.

D'ailleurs, les études seront beaucoup plus faciles en Harmonie que dans l'état actuel : on en verra les preuves au chapitre du corps sybillin et de ses méthodes unitaires, auxquelles il faut ajouter deux autres avantages, ceux des rivalités de Série et de l'analogie universelle.

Quoique cette dernière théorie ne puisse pas être enseignée aux enfants, on peut leur en communiquer certains fragments qui s'adapteront aux ouvrages élémentaires destinés à l'enfance.

Par exemple, en donnant à un enfant leçon de grammaire générale, on lui fait remarquer l'analogie

des 32 lettres d'Alphabet unitaire et des pivots ;
avec les 32 chœurs de la Phalange et leurs pivots ;
avec les 32 dents. . . . et l'os hyoïde leur pivot,
avec les 32 planètes de gamme, et le soleil leur pivot.

Ces rapports, sans engager dans les analogies d'amour et de familisme, élèvent déjà l'enfant aux idées d'unité de l'univers, facilitent sa mémoire et accélèrent puissamment l'instruction. Ils ont le précieux avantage de lier et engrener les études, entraîner l'enfant de l'une à l'autre ; ce qui n'a pas lieu dans le mode actuel d'enseignement, où règne une incohérence fâcheuse entre les diverses branches.

On peut déjà entrevoir l'erreur annoncée sur le génie féminin, très-faussement jugé par nos analystes, qui n'ont su apprécier ni la femme ni l'enfant.

Ils ont commis quadruple erreur quant à la convenance des femmes avec l'éude. Ils ont d'abord négligé le principe de parure composée, interne et externe.

1°. Pour le composé interne ou parure du corps étrangère à celle des vêtements, je renvoie au chapitre 6e. qui traite de la gymnastique intégrale.

2°. La parure composée externe suppose l'ornement du corps et de l'esprit, leur culture simultanée, c'est-à-dire qu'on doit non-seulement encourager chez les femmes ce goût à la parure; mais il faut trouver moyen de le faire coopérer à l'ornement de l'esprit, en l'alliant à la culture des sciences et des arts; et sous le titre de *luxe unitaire composé*, mener de front les deux parures du corps et de l'esprit.

A ces deux omissions ajoutons-en deux autres :

3°. Ils ont ignoré que ce luxe unitaire doit être collectif et non individuel; qu'il ne peut produire d'heureux effets que par application à des masses formées de diverses classes de fortune corporativement liguées.

4°. Enfin, cet essor féminin, avec les trois conditions précitées, serait encore dépourvu d'activité, s'il n'était aiguisé par la rivalité masculine.

Ces quatre clauses une fois observées, les femmes brilleront dans tous les arts, dans toutes les études que la philosophie veut leur interdire. Le véritable germe de ce perfectionnement féminin se trouve dans le goût de la parure, qui est le stimulant à toutes les opérations de luxe collectif, où elles excelleront dans les Séries.

L'erreur commise à l'égard du génie féminin est donc *bicomposée*, ou formée de quadruple ignorance en analyse et synthèse de la nature des femmes et de leur destination sociale.

Ainsi sera confondue cette outrageante et vandalique philosophie qui, avec ses verbiages sur la propagation des lumières, veut condamner à l'ignorance une moitié du genre humain, en réduisant les femmes à s'hébéter dans les travaux du ménage où leurs facultés naturelles ne peuvent prendre que peu ou point d'essor.

On peut remarquer ici double bizarrerie : l'une, que ce sont les soi-disant propagateurs des lumières, les philosophes, qui se montrent les plus actifs à étouffer le génie d'une moitié du monde social ; et l'autre que la nation qui se dit la plus courtoise, la plus galante, est celle qui manifeste le plus de jalousie du mérite des femmes, celle qui est le plus unanime à les éloigner des fonctions publiques, notamment du trône, et à les dégrader jusque sur les théâtres, où l'on voue au ridicule tout penchant des femmes à s'illustrer (voyez la note G, pag. 186).

Spéculant en sens contraire, l'Harmonie veut faire du sexe féminin le CONTRE-POIDS et non pas le VALET du masculin : cette balance est établie chez l'enfance même, par entremise des Petites Bandes.

Pour juger du prix de leur rivalité, il faut se rappeler que le mécanisme d'une Série industrielle ne se raffine et se soutient que par la distinction minutieuse des goûts en *espèces, variétés, ténuités, minimités* (III, 392).

Pour habituer de bonne heure le jeune âge à ces distinctions et classements de nuances passionnelles, il faut entremettre ceux des enfants qui ont du goût pour les travaux minutieux, comme celui des colifichets, et appliquer à chaque branche d'industrie cette échelle graduée de nuances qui est un gage de perfectionnement industriel.

On trouve peu chez les enfants mâles cette manie mi-

nutieuse. En général, les petits garçons inclinent au genre turbulent, fougueux ; ils sont mieux à leur place dans les Petites Hordes, et les filles en bas-âge sont plus convenables aux rivalités de Série, où il faut être épilogueur sur les nuances et les bagatelles, comme le sont les femmes adonnées à la parure. Elles voient [comme les littérateurs et les peintres] des imperfections, des effets choquants là où un homme [ordinaire] n'apercevra aucun défaut ; et puisque la nature a placé ce goût chez les jeunes filles en bas-âge, il faut l'y développer, l'y utiliser.

Tel est l'emploi des Petites Bandes : elles sont la cheville ouvrière de chaque Série pass., par leur aptitude aux scissions sur les nuances de goût, qualité où ne peuvent briller que les enfants qui ont la manie de la parure, et par suite le discernement des finesses de l'art en diverses branches d'industrie.

C'est aux Petites Bandes à répandre chez l'enfance entière ce goût des raffinements gradués et contrastés, sans lequel on en resterait aux degrés inférieurs dans les travaux comme dans les arts et le charme industriel. Or, s'il faut que la Phalange soit enthousiaste d'elle-même, de ses propres travaux, elle doit ménager comme ressort puissant, les objets de charme, tels que fleurs et parures, considérer leur soin comme acheminement des belles choses aux bonnes, des arts aux sciences : j'ai établi ce principe au chapitre de l'opéra (75).

Pour conclure sur les deux corporations de l'Argot et de la Chevalerie, sur la balance de leurs services et l'équilibre qu'ils établiront en industrie générale, disons que les Petites Hordes opèrent en négatif autant que les Petites Bandes en positif. Car les premières font disparaître l'obstacle qui s'opposerait à l'Harmonie ; elles dé-

truisent les germes d'une discorde, [d'un esprit de caste,] qui naîtrait des travaux répugnants. Les secondes créent le charme par leur aptitude à organiser les scissions nuancées et l'émulation industrielle. Toutes deux sont éminemment utiles : point d'équilibre sans forces opposées.

Aussi l'éducation harmonienne, *en phase ultérieure*, puise-t-elle ses moyens d'équilibre dans les deux goûts opposés, celui de la saleté et celui de l'élégance, tous deux condamnés par nos sophistes en éducation. Les bonnes gens! ont-ils une ombre de connaissances en équilibre passionnel? S'ils en avaient quelque teinture, auraient-ils tardé à reconnaître que chacune des passions dans l'ordre civilisé est en fausse position, opérant sciemment contre ses propres intérêts, comme l'oiseau qui se précipite dans la gueule du serpent, ou comme la diplomatie européenne qui se jette aux genoux des Turcs (avril 1822), et la marine chrétienne qui construit pour les Barbaresques!!! *O tempora! O perfectibilité civilisée!*

Dieu n'a créé aucune passion sans lui ménager des contre-poids et moyens d'équilibre. J'ai défini succinctement leur effet sur l'éducation ultérieure, en disant (176) que

Les Petites Hordes marchent *au beau par la route du bon;*

Les Petites Bandes marchent *au bon par la route du beau.*

Cette action contrastée est loi universelle de la nature. On ne trouve dans tout son système que « contre-poids » de forces par mouvement direct et inverse, par vibration ascendante et descendante, mode réfracté et réflecté, majeur et mineur, force centripète et centrifuge, etc., etc. C'est partout le jeu direct et inverse,

principe absolument inconnu dans l'institution civilisée qui, toujours « simple en méthode » veut diriger les élèves en marche simple, et pourtant les assujettir à différentes morales selon les castes, à différents systèmes selon les changements de ministère, les élever aujourd'hui selon Brutus, et demain selon César.

Loin de ces versalités périodiques et de ce régime solimode, l'Harmonie emploie la direction contrastée ou dualisée, et de plus la méthode septenaire en enseignement (chap. du corps sybillin). Qu'importe la voie préférée par l'enfant, pourvu qu'à l'âge de 19 à 20 ans, où l'éducation harmonienne est terminée, toute la jeunesse d'un et d'autre sexe ait réussi du plus au moins à exercer sur le beau et le bon, sur l'utile et l'agréable ; succès impossible à l'institution actuelle ? En subordonnant la masse entière à un système solimode, elle échoue nécessairement sur une moitié qui refuse l'instruction, et par suite sur l'autre moitié qui, dépourvue de concurrence, ne doit avancer qu'à pas de tortue, comparativement au progrès qu'elle eût fait à l'aide de la méthode naturelle.

Entre-temps, le lecteur aura tiré grand fruit du parallèle de ces deux corporations enfantines, Argot et Chevalerie, s'il a réussi à comprendre et graver dans sa mémoire le théorème suivant :

Qu'en éducation harmonienne ou équilibrée le système, pour être unitaire, doit être composé et bi-composé dans sa marche; qu'il doit tendre à la fois AU BON ET AU BEAU, *mais par des méthodes contrastées, concurremment employées, et laissées au libre choix de l'enfant, au vœu de l'Attraction.*

Que toute dérogation à ce principe cause chez l'enfance ENGORGEMENT PASSIONNEL ; *d'où il résulte qu'au*

lieu d'arriver au bien composé par essor et contre essor (164), *elle n'arrive qu'au mal composé par non essor et faux essor*. (Ibid.)

Doctrine bien neuve et bien incompatible avec l'esprit philosophique, tout encroûté de simplisme et toujours antipathique avec la nature, en éducation comme en toute branche de l'art social.

Et pour établir ce principe en mode composé ou unitaire, étendons-le du passionnel au matériel, par une digression qui sera le complément du cadre d'éducation ultérieure.

NOTE G *sur la Connivence des Philosophes et des Français pour avilir le Sexe féminin.*

Ce ne sera pas trop d'une note sur cette ligue malicieuse qui pourrait fournir le sujet d'un ample chapitre.

Je ne sais sur quoi se fonde la prétention des Français au renom de peuple galant; elle me paraît aussi dénuée de sens que les titres de *Belle France et Grande Nation*. Mais brisons sur les beautés et grandeurs de la France; il en sera parlé à l'Uterlogue.

D'où vient que les Français, empressés de changer de lois et de constitutions comme de parures, n'ont jamais été fidèles qu'à une seule loi, celle qui enlève le sceptre aux femmes? La *Loi Salique* s'est maintenue sous toutes les dynasties. Rien de plus constant, de plus unanime que les Français, quand il s'agit de ravaler, par le fait, ce sexe qu'ils feignent d'indemniser en fumées d'encens.

Aussi n'est-il pas de nation où les femmes soient mieux dupées par les amants, mieux mystifiées en promesses de mariage et délais prétextés, mieux délaissées lorsqu'elles sont enceintes, enfin mieux oubliées quand l'amour est passé. Avec un tel caractère, les Français se disent galants! Ils ne sont que roués et égoïstes en amour, bien courtois en fait de séduction, bien trompeurs après le succès.

Aucune nation n'a plus diffamé, sur la scène, les femmes qui ont

le goût de l'étude. Est-ce connaître la nature? Les femmes ne seraient-elles pas destinées à être, dans la littérature et les arts, ce qu'elles ont été sur les trônes, où on a toujours vu, depuis SÉMIRAMIS jusqu'à CATHERINE, *sept grandes reines pour une médiocre*, tandis qu'on voit constamment *sept rois médiocres pour un grand roi?*

Il en sera de même dans la littérature et les arts : le sexe féminin y envahira les palmes, quand l'éducation harmonienne l'aura rendu à sa nature, étouffée par un système social qui absorbe les femmes dans les fonctions compliquées de nos ménages morcelés.

Je ne conteste pas que, dans l'état actuel, il ne soit nécessaire d'amortir chez les femmes le penchant à la gloire, l'inclination aux grandes choses, la convoitise des dignités. Une femme civilisée n'étant destinée qu'à soigner le pot au feu et ressarcir les culottes d'un époux, il est bien force que l'éducation lui rapetisse l'esprit, et la dispose au subalterne emploi d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes. Ainsi, pour disposer l'esclave à l'abrutissement, on lui interdit les études qui lui feraient apprécier son abjecte condition : en outre, on lui défend les vertus, selon Aristote, qui ne voit pas qu'aucune vertu puisse convenir à un esclave. Il est une foule de vertus que la philosophie ne juge pas convenables au sexe.

Un mari opposera les besoins de son ménage, la nécessité de fixer l'épouse aux soins domestiques, tandis que l'époux vaque aux affaires extérieures.

De tels arguments ne sont pas applicables à l'état sociétaire, où le ménage simplifié par la combinaison générale des travaux, n'emploie guère qu'un 8e. des femmes qu'il absorbe aujourd'hui. On pourra donc cesser d'avilir ce sexe par une éducation servile; on pourra inspirer aux jeunes filles le désir d'une gloire qui sera voie de fortune et d'illustration à la fois, car elles participeront aux magnifiques récompenses que l'Harmonie décerne aux sciences et aux arts (Interm., II, 568); et les pères mêmes, qui connaissent le prix de l'argent, exciteront leur fille à courir cette carrière de bénéfices à millions, qu'on ne trouverait pas dans l'art *d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.*

D'ailleurs, si la rivalité des sexes (4e. condition) est bien

établie, les Séries féminines voudront, dans chacune de leurs fonctions, posséder les connaissances nécessaires; joindre la théorie à la pratique, même dans les ouvrages *de pot et de cuve*. S'agit-il de buanderie ? elles voudront que leur présidente ou autre officière connaisse chimiquement la qualité des savons et lessives, leurs effets dans le blanchîment : la Série se croirait dégradée si elle était exposée à mal opérer faute de ces notions, et obligée d'appeler des hommes chaque fois qu'il faudrait en disserter.

Le sexe masculin envahit parmi nous tous les travaux des femmes, et leur enlève jusqu'à la couture. Cette monstruosité cessera quand le libre essor d'Attraction aura ramené chaque sexe à ses emplois naturels. On verra tomber à plat tous ces préjugés sur l'incapacité des femmes, et dans les écoles minimes d'Harmonie, on verra les filles en plus grande affluence que les garçons.

S'il était vrai, d'après l'autorité de Mahomet et J.-J. Rousseau, que la femme ne fût destinée qu'aux plaisirs de l'homme ou au service du pot au feu, la loi de contraste émulatif, base du système d'équilibre passionnel, serait donc méconnue en relations domestiques et en éducation! Sur quoi s'établirait la rivalité, si les garçons ne se voyaient pas, à égalité d'âge, surpassés par les filles dans diverses carrières, beaux-arts et autres? On n'obtiendrait pas du sexe masculin la politesse, la déférence pour les femmes. Il sera nécessaire qu'elle règne déjà chez une moitié de l'enfance, afin de lui donner le change sur les motifs de cette courtoisie qu'elle verra générale chez les adolescents.

Les femmes devront mériter cette considération dès le bas-âge, par un mérite constaté. Eh! dans quel genre de supériorité? Dans l'art *d'écumer le pot!* Ce sera en Harmonie la tâche de gens âgés, plutôt que d'enfants. Il faudra beaucoup de force et d'expérience pour soigner les grandes bassines d'Harmonie, contenant chacune au moins un quintal de bœuf. Les jeunes filles pourront tout au plus s'occuper des pots de terre, où seront les bouillis fins, qui exigeront des cuisinières fort exercées; mais il faudra des hommes pour les bassines de terre encadrées en fer et mues par poulies.

L'enfance féminine de 9 à 15 ans ne bornera donc pas son ambition au philosophique talent de faire *bouillir le pot :* les jeunes

chevalières, loin de négliger ce travail, sauront faire de meilleurs potages que ceux des perfectibiliseurs de Paris; mais elles tireront leur lustre spécial de la culture des arts et des sciences, qu'elles sauront allier de bonne heure avec les travaux minutieux de la culture, des fabriques, et du *pot au feu*, puisque pot il y a.

Sans ce contraste de mérite entre les filles et garçons en bas-âge, il n'existerait pas de contre-poids à la rudesse naturelle du sexe mâle, au penchant des petits garçons à mépriser l'autre sexe. Les filles seraient pleinement découragées, et les garçons sans émulation, si l'on ne ménageait pas à chaque sexe en bas-âge, des carrières d'illustration spéciale et des titres au respect de l'autre.

Cette concurrence est la véritable destination du sexe féminin. Le tableau des Petites Bandes est l'horoscope de son lustre futur, et du rôle important qu'il jouera dès l'enfance, quand il sera rendu à la nature. Je ne parle pas encore de son rôle dans l'âge adulte, mais seulement de ses relations.

Loin de soupçonner que les femmes fussent réservées à briller dès le jeune âge dans l'industrie, les arts, les sciences et les vertus sociales, on ne sait que les disposer à subir le joug marital d'un inconnu qui les marchandera. J'admets que l'ordre civilisé ait besoin de cette abjecte politique; il n'est pas moins certain que les philosophes et les Français s'y prêtent d'intention, et y coopèrent plus malicieusement que d'autres par les sophismes qu'ils prodiguent pour détourner les femmes du chemin de la gloire, les en exclure de vive force.

Dans l'enfance on en fait des esclaves moraux; dans l'adolescence on les pousse à l'intrigue, au sot orgueil, en ne cessant de leur vanter le pouvoir passager de leurs charmes : on les excite à l'astuce, au talent d'asservir l'homme; on vante leur frivolité, en disant avec Diderot, que, pour leur écrire, il faut « *tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et saupoudrer avec la poussière des ailes du papillon.* »

Quel est le fruit de ces fadeurs d'arc-en-ciel et de papillon? Les deux sexes en sont dupes; car si on ne découvre pas la destinée sociale des femmes, on manque par contre-coup celle des hommes. Si l'issue de civilisation est fermée à l'un des sexes, elle

l'est également à l'autre. Or, il était trois issues à découvrir par calculs de politique sociale féminine : voyez II, 142, les nos. 5, 7, 9, du tableau.

En rendant ici justice au sexe faible, je ne songe nullement à quêter son suffrage. On ne gagne rien à prôner un esclave : il ne considère que ceux qui le maîtrisent; et tel est le caractère des femmes civilisées, indifférentes sur leur asservissement, n'estimant que l'art de tromper le sexe qui les opprime, et les confine aux travaux du ménage.

Les Turcs enseignent aux femmes qu'elles n'ont *point d'âme*, et ne sont pas dignes d'entrer en paradis. Les Français leur persuadent qu'elles n'ont *point de génie*, et ne sont pas faites pour prétendre aux fonctions éminentes, aux palmes scientifiques.

C'est la même doctrine, sauf la différence des formes, grossières en Orient, polies en Occident, et s'affublant chez nous de galanterie pour masquer l'égoïsme du sexe fort, son monopole de génie et de pouvoir, pour le bien duquel il faut rapetisser les femmes, leur persuader que la nature veut les reléguer aux fonctions subalternes du ménage, fonctions auxquelles suffira l'enfance dans l'état sociétaire.

Les Sévigné et les Staël n'étaient pas des *écumeuses de pot*, non plus que les Elisabeth et les Catherine. Voilà les femmes en qui on peut entrevoir la destination du sexe faible, et la concurrence du génie qu'il exercera avec plein succès, dès qu'il sera rendu à sa nature, qui est, non pas de SERVIR, mais de RIVALISER l'homme; non pas de ressarcir les vieilles culottes des philosophes, mais de confondre en Harmonie sociétaire leur fatras de 400,000 bouquins, prêchant le morcellement industriel et l'avilissement des femmes.

Pour prix de ce ramas de fadaises politiques, le sexe qu'ils ne jugent bon qu'à *écumer le pot*, jugera, dans l'Harmonie, qu'on doit *leur verser comme à* DOM JAPHET, *le pot sur la tête*, pour avoir manqué 3000 ans l'étude de l'homme, dégradé et perverti la femme, entravé et faussé l'enfant, et finalement, bouleversé le monde social par des visions de liberté qui n'aboutissent qu'à opprimer le sexe féminin tout entier, et l'immense majorité du masculin.

CHAPITRE VI.

Application à l'équilibre matériel par la gymnastique intégrale.

On pourra me reprocher d'avoir donné peu de détails au matériel de l'éducation, à certaines branches qui touchent de près à la santé de l'élève, entre autres à la gymnastique, oubli qui serait d'autant plus bizarre que je donne à l'une des tribus (12 à 15 1/2 ans) le nom de gymnasiens.

Ce n'est point omission. J'ai même posé à cet égard la base de l'édifice (9) en assignant à un bambin sept conditions de gymnastique intégrale pour obtenir l'admission aux chérubins, et en stipulant (9) que ces épreuves seront plus sévères et plus nombreuses à mesure que l'enfant voudra s'élever de tribu en tribu.

Les explications sur ce sujet nous auraient entraîné trop loin : notre objet principal, dans cet ouvrage, est l'équilibre passionnel dont les règles sont tout-à-fait inconnues; tandis que, sur le matériel, on a des vues assez saines; beaucoup de préjugés, à la vérité, mais sans prétention, sans morgue scientifique. Dès qu'il s'agit de perfectionnement matériel des corps et de la santé, chacun prête l'oreille et reconnaît sans peine les lacunes de la science hygiénique et de la gymnastique, le défaut de contre-poids aux passions, et aux excès qu'elles provoquent dans l'usage des sens.

Dès lors je n'ai pas dû m'inquiéter de convertir les lecteurs sur un point où ils sentent leur insuffisance. J'ai dirigé l'attaque sur le côté où domine l'orgueil, sur le passionnel, chapitre si embrouillé par nos prétendus

équilibristres, qui, au vice de contrariété avec l'expérience, ajoutent le tort d'un obscurantisme intraitable, se refusant à admettre en mécanisme social l'intervention de Dieu, c'est-à-dire la synthèse de l'Attraction, interprète des volontés de Dieu près de l'univers.

J'ai dû, avant tout, exposer les vues de l'Attraction sur les développements de l'âme chez le jeune âge, et en déduire un théorème d'équilibre général en éducation (185).

Les règles une fois déterminées pour le passionnel devront être les mêmes en matériel; à défaut de quoi il n'y aurait pas unité de système dans l'Harmonie sociétaire.

Il ne nous restait que ce dogme à établir avant de traiter de l'éducation postérieure, qui sort du cadre des trois précédentes phases; car elle touche à l'âge de l'amour, passion étrangère à l'équilibre des cinq tribus impubères,

1. *Bambins*, 2. *Chérubins*, 3. *Séraphins*,
4. *Lycéens*, 5. *Gymnasiens*.

En complément du mécanisme social de ces tribus, il faut appliquer à leurs exercices matériels les lois d'équilibre établies pour le passionnel.

Envisageant la gymnastique selon les principes établis (185), nous conclurons qu'elle doit être bi-composée; embrasser (2) tous les détails d'exercice corporel; éviter les lacunes risibles de l'éducation civilisée qui n'exerce l'homme que d'un bras et nullement des pieds, fort peu des jambes, excepté dans la classe des danseurs de profession.

La gymnastique harmonienne devra donner à l'exercice de tous les membres une proportion constante, afin

d'éviter les disparates d'accroissement. D'ordinaire, la force et les sucs nourriciers se portent sur la partie exercée ; de là vient qu'on voit les danseuses musclées et bien moulées d'en bas, mais souvent grêles dans le haut du corps ; effet nécessaire d'une fonction *exclusive* qui n'exerce ni le buste ni les bras. Le contraire a lieu chez les boulangers qui ont le train d'en haut renforcé.

D'autres emplois exclusifs exténuent bientôt la partie fatiguée : par exemple, les vignerons cultivant des pentes ardues sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et leur jambe reste grêle malgré la vigueur du corps. Même inconvénient affecte la cuisse des cavaliers. Toutes les fonctions civilisées lèsent quelques parties du corps, parce que toutes sont poussées à l'excès, qui sera inconnu dans les séries pass., exerçant par séances courtes et variées, développant successivement toutes les parties du corps sans en excéder aucune.

Cette graduation balancée ne pouvant avoir lieu que dans l'ordre sériaire, il est le seul dont on puisse espérer les fruits d'une gymnastique intégrale, adaptée sans lacune et sans excès à toutes les parties du corps. Ces fruits, nous le verrons à quelques lignes d'ici, ne se bornent pas à la vigueur et la dextérité : on en recueille bien d'autres avantages ; mais achevons sur leur intégralité dont il est à propos de préciser les conditions.

C'est un phénomène, parmi nous, qu'un ambidextre ; tandis qu'un monodextre, comme nous le sommes tous, passerait en Harmonie pour un estropié ; et l'on jugerait bi-estropié celui qui, comme nous, ne ferait aucun usage des doigts de pied.

Loin de réduire ses pieds à l'état de moignons sans industrie, un harmonien d'un ou d'autre sexe fait parade

des doigts de pied comme de ceux de main, et leur procure par l'industrie un plein accroissement : un organiste en costume d'étiquette étale des diamants [et manchettes] aux pieds autant qu'aux mains, en faisant mouvoir des claviers de touches pédestres. Au reste, c'est un effet bien assorti à notre simplisme social, que d'avoir su réduire nos doigts à une seule gamme, quand nous pouvons en avoir deux, et d'avoir réduit un de nos bras à demi-force par défaut d'exercice. N'est-ce pas opérer comme un instituteur qui ferait crever un œil et boucher deux oreilles à chaque enfant, pour l'élever à la perfectibilité perfectible ?

En service de pied et de talon, nous sommes vraiment réduits à cet état ; nous employons le pied pour simple touche, notamment dans les pédales d'orgue et les métiers à fabrique d'étoffes. Un harmonien exécutera du talon tout service que nous faisons de la pointe du pied. Un tisseur ou organiste aura, dans ses deux jeux pédestres, des claviers garnis de pédales à l'arrière pour le jeu des talons, et de touches à l'avant pour le jeu des doigts. Une latte polie servira à promener et appuyer le pied ; et pour mettre en action tout ce mécanisme, l'ouvrier ou organiste fera usage d'une chaise tournante en forme de selle ; c'est l'assiette la plus commode pour les développements combinés des bras et des jambes.

Mais ce travail très-compliqué n'occupe guère en Harmonie qu'une séance d'une heure ; s'il fallait y vaquer comme nos ouvriers, pendant des journées entières, les corps au lieu d'y trouver un salutaire exercice, en seraient bientôt exténués, comme certaines classes d'ouvriers de Lyon dont l'existence ne peut guère s'étendre que jusqu'à l'âge de 30 ans.

L'orgue touché à quadruple jeu, tel que je viens de le décrire, est fort éloigné du rang d'exercice intégral; quoiqu'il exige des mouvements de bras et de jambes, il n'exerce pas le tronc, et l'usage trop fréquent de cet instrument ou d'autres fonctions semblables ne porterait les sucs nourriciers que dans les membres. La gymnastique, pour être intégrale, devra être quaternaire et pivotale, mouvoir pleinement le tronc et les quatre leviers. Un bûcheron n'exerce que le haut du corps et les bras; il faudrait qu'après une séance de deux heures, il passât à une fonction qui mît en jeu les parties inférieures du corps, et que de variante en variante, le corps entier fût pleinement exercé au bout de la journée: tel est constamment l'effet des travaux harmoniens distribués par courtes séances de Série.

Cette intégralité habituelle de gymnastique, en la supposant soutenue et continue, depuis la basse enfance et dans tout le cours de la période d'accroissement, procurera aux Harmoniens un avantage bien inconnu et très-inespéré, qui est le retard de puberté. Un jeune habitant du 40e: degré, élevé selon cette méthode, ne sera pas pubère avant l'âge de 18 et même 19 à 20 ans; les filles en proportion. Retard bien précieux, et sans lequel les corps harmoniens ne pourraient pas, dans le bas âge, acquérir les forces nécessaires à fournir une carrière de 144 ans, terme futur d'un homme sur douze.

Je désigne ici le 40e. degré en moyen terme, parce que d'autres incidents dont il n'est pas encore temps de donner connaissance, procureront aux harmoniens habitant l'équateur, plus de longévité qu'aux habitants du 60e. degré. Bientôt sous les climats brûlants de Sénégal et de Nigritie, les corps humains surpasseront en blancheur ceux

d'Ecosse et de Suède. Ces phénomènes de génération matérielle seront dus à la gymnastique intégrale combinée avec d'autres moyens.

Bornons-nous à traiter de celui qui est l'objet de ce chapitre.

La précocité d'avènement en puberté n'est chez nous que l'effet d'une vicieuse distribution des fluides. Un membre non exercé ne prend ni accroissement ni vigueur; et comme les corps civilisés ont toujours beaucoup de parties appauvries par ce vicieux régime, les sucs nourriciers ne sont pas absorbés et distribués méthodiquement. Les fluides surabondants font de bonne heure une éruption sur un point où ils auraient dû se porter beaucoup plus tard, s'ils eussent été activement et continuement absorbés par une gymnastique intégrale, entretenue dès l'enfance.

On pense généralement que la délicatesse de nourriture est la vraie cause de cette puberté précoce qu'on remarque chez la classe riche. On cite comme preuve le paysan qui souvent est à peine nubile à 16 ans, tandis qu'on marie les rois à 14. Leur accroissement est terminé à 18 ans, celui du villageois ne l'est pas à 21.

On commet sur ce point une erreur, qui est de prendre les effets de FAUX ESSOR (164) pour effets d'ESSOR DIRECT, *ibid*. Il n'est pas pressant d'éclaircir ce problème qui se complique avec des questions non encore traitées. Bornons-nous à des indices de faux jugement, entre autres l'induction tirée de la nourriture délicate.

Aucun monarque n'élève son fils au rôle d'Apicius; tant s'en faut : l'héritier du trône est souvent nourri plus sobrement que le fils d'un bourgeois de campagne, dont les aliments sont d'aussi bonne qualité que ceux d'un fils

de prince moralement élevé. Cependant on ne voit pas que ces jeunes campagnards soient nubiles et en pleine puberté à 14 ans. Cette précocité se manifestera plus tôt chez un jeune bourgeois de la ville, parce qu'il prend moins d'exercice, ne vaque à aucun travail de force, et fait souvent des excès obligés, en occupations sédentaires d'école et d'étude.

C'est donc l'exercice, bien plus que la qualité des aliments, qui influe sur cette accélération de nubilité : elle s'opère sous l'équateur malgré la plus chétive nourriture, et par une autre cause, la dilatation des pores.

Voilà déjà des erreurs sur ce qui touche aux causes de nubilité précoce : j'en pourrais indiquer d'autres ; mais, je le répète, l'examen de ce sujet serait hors du cadre de cette section, et pouvait tout au plus trouver place dans la grande note E (Pivot inverse), qui n'était pas assez étendue pour entrer dans ces détails. Il suffit de dire provisoirement que le précieux effet de tardive puberté ne pourra être dû qu'à l'accroissement unitaire et proportionnel de toutes les parties du corps ; effet impossible à obtenir en régime civilisé, où on arrive constamment aux excès contraires.

Un autre levier *composé* qui manque tout-à-fait dans l'éducation actuelle, c'est la *gymnastique intégrale de l'âme*, je veux dire, l'exercice proportionnel de toutes ses facultés, combiné avec l'essor permanent de l'Attraction, ou état de bonheur continu et de joie permanente.

Loin d'un tel contentement, l'enfant civilisé est accablé d'ennui et de disgrâces. J'admets que le plus ou moins d'ennui n'influe pas sur son accroissement actuel, et même que l'ennui engraisse les sots, selon certain dicton ; il

n'est pas moins évident que l'ordre civilisé est tout-à-fait dépourvu de ce levier composé, de ce *double bien-être de l'âme* dont il faut porter en compte les influences, dans le cas où elles se combineraient avec la gymnastique intégrale ; elles lui prêteraient un secours dont nous ne saurions estimer l'efficacité, tant que la théorie des équilibres passionnels ne sera pas complétement publiée.

Les idées neuves ne font aucune impression sur l'esprit du lecteur, si on n'insiste pas pour lui en faire sentir l'importance ; il est à propos de s'appesantir sur celle-ci.

Il s'agit d'estimer l'influence que peut exercer sur le physique des enfants et sur les développements du corps humain, *un essor intégral des facultés et attractions de l'âme, combiné avec l'exercice intégral des facultés du corps par la gymnastique proportionnelle.*

Un siècle qui met en problème l'existence de l'âme, peut bien révoquer en doute les influences de l'âme sur les développements du corps : à son septicisme, opposons des faits.

Il est déjà plus qu'avéré que le chagrin peut causer la mort : chaque jour on en voit les preuves. Un revers de fortune, un décès de personne aimée, une disgrâce politique, sont des coups de foudre qui par fois emportent celui qui en est frappé.

Une vérité non moins certaine, quoique les preuves en soient plus rares, c'est qu'on meurt de joie comme de chagrin. Les journaux de 1819 en ont rapporté trois à quatre exemples, entre autres celui d'un portefaix, joueur de loterie, qui à Paris gagna une forte somme, et qui, voyant ses numéros sortis et affichés vers la halle aux blés, s'évanouit de joie. Transporté chez lui plus mort que vif, il ne survécut pas une journée à cette bonne fortune.

J'ai conservé dans des manuscrits égarés les notes et époques de trois décès par violente sensation de joie, relatés en 1819 ou 1820.

Il est donc certain, *quoique cet effet soit très-rare*, que la joie influe sur le physique au même degré que le chagrin, qu'elle peut de même donner la mort. Il est vrai que la civilisation perfectibilisée causera cent mille morts de chagrin pour une mort de joie; qu'importe à la question? voilà le principe établi par des faits incontestables.

Si les deux impressions, joie et chagrin, peuvent causer la mort, elles peuvent, à plus forte raison, produire sur le physique de l'homme toute l'échelle d'effets intermédiaires; dépérissement gradué selon les doses de chagrin, et perfectionnement gradué selon les doses de joie; effets qui influeront surtout dans le bas âge, époque du rapide accroissement.

En supposant donc une société (celle de 8e. période), qui assurerait aux enfants la jouissance continue de ces deux sources de bien-être spirituel, désigné plus haut sous le nom d'*exercice intégral des facultés et attractions de l'âme*, il est certain que les moyens d'accroissement de l'enfant seraient non pas doubles, mais quadruples, puisque ceux du physique interviendraient en même proportion par la gymnastique intégrale.

Quelles modifications ce régime de bien-être physique et moral exercerait-il sur le corps humain? Je le sais en grand détail, mais c'est un nouveau monde en physiologie; je me borne à le faire entrevoir, et baisser au même instant le rideau.

Docteurs en perfectibilité, que pensez-vous de ce que la nature a noirci la face de l'homme dans les régions les plus fécondes? l'astre qui donne les couleurs et le blanc

à toute la nature n'imprime que la couleur du deuil sur le front du roi de la nature. Ce sceau de proscription est-il bien le sort ultérieur du genre humain ? et le peuple ne serait-il pas plus sensé que les académies, lorsqu'il se repaît de grossières caricatures qui peignent le monde à rebours (les lymbes sociales, II, 33)? Combien la populace amie de ces tableaux est plus judicieuse que les jongleurs qui chantent la perfectibilité, quand il est évident que le monde physique et moral est au plus profond de l'abîme; que sa marche est rétrograde en double sens; déclin matériel des climatures, voyez la grande note A; déclin de mécanique sociale, voyez les tableaux, II, 207, 219, sans qu'on puisse espérer ni cure ni palliatif dans cette civilisation gangrenée, qui, par sa tendance en quatrième phase, ne peut qu'empirer l'un et l'autre mal.

FIN DE LA TROISIÈME NOTICE.

TRANS-LUDE. — *Quadrille de Conflit en éducation civilisée.*

Par diversion, plaçons ici le tableau d'un équilibre à la mode civilisée : c'est tout à point un sujet d'entre acte, propre à confirmer que nos régénérateurs sont partout au superlatif de perfection idéale, et au superlatif de dépravation réelle.

On sait quelle est leur fécondité en illusions de balance et contre-poids; leur intelligence à nous donner,

En finance, des équilibres de colonnes de chiffres, à défaut de comptes exacts;

En constitution, des équilibres de droits et de pouvoirs, à défaut de libertés réelles;

En économisme, des équilibres de balance commerciale, à défaut de richesse effective;

En morale, des équilibres d'abstractions et de perfectibilités, à défaut de bonnes mœurs.

Leur talent est de même force en éducation, où nous pouvons analyser une quadruple collusion d'enseignements divergents, donnés au même élève. *Le tableau serait plaisant, si les résultats n'en étaient déplorables. Il va confondre le régime civilisé, en l'opposant à lui-même.*

Nos politiques, si exigeants sur l'unité d'action, n'ont pas observé que l'éducation civilisée, quel que soit le système adopté à l'égard d'un élève, entremet, pour l'endoctriner, quatre agences hétérogènes en principes et en intérêts; qu'elles sont toutes quatre en conflit pour lui

donner, durant son enfance, autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une impulsion pivotale qui est l'*esprit du monde*, *l'immoralité fardée* et souvent affichée. Analysons ce bizarre mécanisme.

D'ordinaire, un enfant de la classe aisée reçoit, dans son bas âge, quatre sortes d'éducation :

1. *La Dogmatique ;* 3. *L'Insurgente ;*
2. *La Cupide ;* 4. *L'Évasive ;*
⋊ La Mondaine ou Absorbante.

1°. La Dogmatique, donnée ostensiblement par les précepteurs et professeurs, qui recommandent le mépris des richesses perfides et autres sornettes, les vertus des deux Brutus, l'un immolant ses fils, l'autre immolant son père; ou bien les vertus des jeunes républicains de Sparte, qui, en tuant des ilotes à la chasse, volant leur subsistance, exerçant la pédérastie collective, préludaient aux vertus patriotiques de l'âge mûr.

L'institution, à la vérité, mêle à ces balivernes libérales, quelques préceptes excellents, mais qui ne font qu'effleurer et glisser. Il arrive de cette bigarrure, que l'enfant goûte et admet ce qu'il y a de plus dangereux, et repousse le peu qu'il y a de bon. La cause en est dans le conflit des « autres » impulsions « que nous allons décrire. »

2°. La Cupide ou insociale, donnée secrètement par les pères, qui enseignent à l'enfant que l'argent est le nerf de la guerre, et qu'il faut avant tout songer à gagner du quibus, *per fas et nefas*. Les pères n'osent pas donner en toutes lettres cet odieux précepte ; mais ils le prennent pour canevas de leur doctrine, et disposent l'enfant à être fort accommodant sur toute chance de

bénéfice, à savoir façonner la morale aux convenances de l'intérêt, [accommoder avec le ciel.]

N'est-ce pas là le thème des leçons paternelles, sauf l'exception qui confirme la règle? D'ailleurs, sur ce vice radical de l'éducation familiale, si quelques hommes probes font exception, leur nombre s'élève-t-il au 8e.? Pas même au 16e. *Rari nantes in gurgite vasto.*

3o. L'INSURGENTE, donnée cabalistiquement par les camarades qui, dans leur ligue turbulente contre les pédants et les pères, ont pour règle de faire tout le contraire de ce qu'on leur ordonne; railler la morale et les moralistes; briser, quereller, piller dès qu'ils ont un instant de liberté; se venger de la soumission forcée par la rébellion secrète et la dissimulation concertée; ériger l'esprit de révolte en point d'honneur, par dédain et sévices envers ceux qui favorisent l'autorité régentale.

4o. L'ÉVASIVE, donnée furtivement par les valets qui aident l'enfant à échapper au joug, le flagornent, le régalent en secret de friandises volées, pour se faire prôner auprès des pères. Ils le soutiennent et le conseillent dans toutes les menées tendant à l'affranchir des entraves morales : aussi l'enfant riche regarde-t-il les valets comme autant d'affidés secrets, et ceux-ci n'ont pas tort dans ce rôle; car les pères et mères sont déraisonnables au point de renvoyer, sans autre motif, un valet qui déplairait à leurs enfants ou seulement au favori, [à l'enfant gâté.]

Tels sont les « systèmes d'éducation » qui se disputent l'arène, jusqu'à l'âge de 15 ans, où un cinquième athlète plus vigoureux vient prendre la part du lion, tout envahir. *Inter quatuor litigantes, quintus gaudet.* Ce vainqueur est,

⋈ L'éducation MONDAINE ou *absorbante :* il faut

la placer en pivot, puisqu'elle broche sur les quatre autres, et en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa guise.

L'enfant, à 16 ans, lors de son entrée dans le monde, reçoit une éducation toute nouvelle; on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent les écoliers, à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales ennemies du plaisir, et se moquer bientôt après des visions de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition; enfin s'engager dans les folles dépenses, les emprunts usuraires, et communiquer sa dépravation à toutes les fillettes qu'il peut fréquenter.

Voilà un quadrille d'éducations bien distinctes, dont quatre sont en concurrence jusqu'à l'âge nubile, où la pivotale vient éclipser et absorber toutes les autres. Avant cet âge, la 1re., celle des savants, n'a qu'une influence apparente : c'est entre les trois autres que la pomme est disputée; elles envahissent le cœur, l'esprit et les sens de l'élève; et lorsqu'il atteint 15 ans, à peine lui reste-t-il de l'éducation dogmatique un léger fonds de préceptes vertueux, la plupart dangereux s'ils sont suivis à la lettre, mais qui n'ont d'empire qu'autant qu'ils se concilient avec les impulsions mondaines. [L'éducation égoïste ou expérimentale apprend bien vite qu'argent est tout et façonne d'abord à la fausseté.]

Cette complication d'instituteurs rivaux est assurément l'antipode de l'unité. Les moralistes feignent d'ignorer ce quadruple conflit; il leur convient de le cacher, pour faire valoir leurs services. Dans quelle défaveur tomberaient-ils, si l'on venait à reconnaître que tout cet échaffaudage d'institution civilisée n'est qu'un choc d'élé-

ments inconciliables, un assemblage monstrueux de toutes les duplicités d'action?

Sur ce, les sophistes ne manqueront pas de répliquer, car ils n'ont jamais tort en paroles, non plus que les avocats : mais jugeons-les à l'épreuve, et sur quelqu'une de leurs tentatives récentes.

Je n'examinerai pas leurs prétentions à maîtriser l'ambition, l'amour, etc. : ils sont si nuls en ce genre de lutte, que leur reprocher leur impéritie, ce serait battre des gens à terre. Attaquons-les sur le point où ils croient avoir réussi, sur l'esprit libéral qu'ils se flattent d'avoir fait germer, et dont ils n'ont su créer que le fantôme.

Jamais la philosophie n'a su former une âme philanthropique et libérale (Extroduction); l'on n'a pas vu parmi ses élèves les plus marquants, tels que les princes, un millième de libéraux; et quant à ceux qui ont eu, comme Henri IV et Jules-César, quelque teinte de libéralisme, les uns, comme Henri, ont dû cet esprit à la bonne nature, et non pas aux pédagogues dont Henri ne fut point circonvenu; les autres, comme César, paraissent avoir dû beaucoup plus à la nature qu'aux leçons de la science. Du reste, les uns et les autres n'ont été que des avortons en libéralisme.

En effet, César n'eut pas la moindre idée neuve en philanthropie, et ne tenta rien, dans sa haute puissance, pour le bien-être du peuple, c'est-à-dire des esclaves, ni pour la garantie de minimum aux citoyens pauvres. Même reproche aux Antonin, aux Titus, aux Marc-Aurèle : aucun d'eux ne tenta d'introduire cet affranchissement général qui s'opéra dans Rome.

Henri IV eut quelques lueurs d'esprit libéral, sans aucunes vues quant aux voies d'exécution. L'on peut ad-

mirer son vœu généreux de *la poule au pot* qu'il souhaitait à tous ses laboureurs ; mais cette poule au pot, à supposer qu'elle devînt leur lot, ne serait encore qu'une chimère libérale ; car il existe, sous un laboureur de grande ferme, vingt valets qui ne tâteraient pas de la poule. Ajoutons-y la femme et les enfants, qui, chez le villageois, sont considérés comme une valetaille, et nourris bien différemment du père.

En général, parmi les princes qui ont fait de grandes choses, les uns, comme Pierre Ier. et Fréderic II, n'avaient reçu de leurs vandales parents qu'une mince éducation ; les autres, comme Louis XIV et Alexandre, n'ont étonné le monde qu'en secouant le joug des doctrines scolastiques, en prodiguant les hommes et l'argent ; ces monarques peuvent se dire :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
» et rien à la science qui s'en arroge l'honneur. »

La nullité des instituteurs éclate dans la plus soignée des éducations ; elle a formé Néron. C'était pourtant de très-habiles personnages et fameux libéraux que Sénèque et Burrhus : leurs talents réunis produisirent Néron. Qu'est-ce que nos philosophes modernes ont ajouté aux systèmes d'éducation ? Quelques subtilités idéologiques et mercantiles ! Si on eût renforcé les leçons de Sénèque et Burrhus par le pathos métaphysique et économique des théories actuelles, Néron aurait perdu patience un an plus tôt, et aurait donné dans le crime un an plus tôt.

Au résumé, les instituteurs qui professent le libéralisme, loin de savoir rallier les élèves royaux à leur doctrine, les engagent involontairement dans les travers et les crimes. Ils ne savent former que des masques moraux, donnant dans tous les excès dès que le frein

est enlevé. Aussi la science confuse de ses défaites, cherche-t-elle chaque jour de nouveaux systèmes. N'est-ce pas s'avouer égaré, que de changer de route à chaque instant ?

Toutefois, ils ne sont en éducation que ce qu'ils sont en toute branche de leurs théories; car, quel est le côté le plus ridicule de notre société civilisée? est-ce l'éducation qui forme les Tibère et les Néron? est-ce la jurisprudence avec son dédale de lojs contradictoires? est-ce la finance avec ses raffinements qui n'enseignent que l'art de doubler les impôts? est-ce le commerce avec son grimoire d'agiotage et ses 36 crimes sociaux (II, 219)?

On ne saurait décider entre tant de perfectibilités.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Chaque branche du mécanisme civilisé semble être la plus vicieuse, et réclamer la palme du ridicule. On pourrait les comparer aux villes de Rouen, Troyes, Angers et Poitiers, disputant en France la palme de laideur, que le voyageur adjuge à toutes quatre, *accompagnées de plusieurs autres;* car il n'est rien d'abominable comme les villes de la belle France, hormis celles de Flandre bâties par les Belges, ou Nancy bâti par Stanislas. Mais la bâtisse purement française, petites rues d'Orléans, petites rues de Lyon, est ce qu'il y a de plus sale et de plus affreux en civilisation. Tout pétris de petitesse, les Français ont la manie de resserrer leurs maisons, comme si l'espace leur manquait; ils semblent craindre que le monde ne soit pas assez grand : ne serait-ce pas leurs esprits qui sont trop petits pour le monde, bien que chacun de leurs savants prétende en concevoir les harmonies et nous expliquer *l'unité* de l'univers?

On a vu, au Pivot Inverse, ULTER, combien ils sont intrus en pareil débat, ignorant même l'alphabet de la théorie, la condition d'unité

Trinaire en application aux trois principes,
Quaternaire en liens de chacun des trois.

Nos savants sont de fort habiles gens, sans contredit : mais quelle est leur inconséquence de s'immiscer dans les questions d'unité, tout-à-fait étrangères à leur domaine ! On pourrait dans cette prétention les comparer à Bonaparte, qui, ayant assez d'états, et même trop pour un civilisé, pour un politique simpliste, voulut encore y ajouter la Russie, et finit par y échouer misérablement.

Telle est la démence des savants modernes, quand ils s'aventurent à deviser sur l'unité, grimoire impénétrable à quiconque envisage la civilisation comme destinée du monde social. Ils ne connaissent pas même les lois de la première unité, celle de l'homme avec lui-même, avec ses passions; sujet dont Voltaire dit : *mais quelle épaisse nuit !* A plus forte raison peut-on le dire de leurs ténébreuses doctrines sur les deux autres unités, celles de l'homme avec Dieu et avec l'univers. En s'obstinant sur ce sujet, ils commettent double faute; montrer leur côté faible, et compromettre leur mérite réel.

Toutefois, s'ils ont quelque prétention à l'unité de système, ce ne sera pas en éducation, dont je viens de disséquer l'édifice et mettre en évidence le savoir faire. Il n'est aucun pays où les quatre impulsions données à l'enfant soient plus distinctes, plus hétérogènes, plus collusoires, qu'en France, et où la pivotale dite esprit de société, *soit plus pervertissante, plus opposée aux préceptes moraux.*

Convaincus, je pense, de leur duplicité et quadru-

plicité d'action dans cette branche importante du mécanisme social, les philosophes s'habitueront peu à peu à goûter la recommandation de leur divin Condillac, le conseil de refaire leur entendement, et oublier tout ce qu'ils ont appris *dans cent mille systèmes.*

Ils apprécieront mieux encore la sagesse de cet avis, dans le tableau harmonien de la quatrième phase d'enfance, âge de transition en puberté, partie la plus critique de l'éducation, et où la philosophie va se montrer ce qu'elle est partout, un colosse de duplicité, d'obscurantisme et d'antipathie avec la nature.

QUATRIÈME NOTICE.

ÉDUCATION POSTÉRIEURE.

ARGUMENT SPÉCIAL DE LA 4e. NOTICE.

La passion la plus rebelle aux systèmes des moralistes, l'amour, va figurer parmi nos jeunes tribus parvenues à 15 ou 16 ans et passant aux chœurs de jouvencellat. Comment les ployer en affaire d'amour, aux convenances d'Harmonie sociale; comment les y façonner PAR ATTRACTION ; faire que le monde galant, que la fougueuse jeunesse dégagée du frein des lois, se rallie de son plein gré aux « bonnes mœurs » d'unité sociétaire, de concorde générale [et surtout à l'émulation en industrie et en études] ?

Dans le cours des trois Notices qui précèdent, j'ai réfuté les systèmes d'éducation qui ne savent utiliser aucune des impulsions naturelles de l'enfance. Ici, leurs auteurs pourront espérer de prendre leur revanche. « Voyons, diront-ils, comment vos théories, en émancipant de bonne heure les jeunes filles, pourront les » garantir de donner dans le travers. Vous prétendez » utiliser toute impulsion naturelle (en essor et contre » essor (164). Nous vous prenons au mot. Dites-nous » comment les jouvencelles de la Phalange, libres d'obéir » aveuglément à l'attraction, pourront tenir une con- » duite satisfaisante pour les pères, et conforme au » maintien de la morale publique. Débrouillez cette » énigme, *et eris nobis magnus Appollo.*

» Surtout point de faux-fuyants, point d'escobarderie. » Tenez en plein votre parole d'harmoniser toutes les » passions par la seule Attraction. En voici une des plus » rétives : l'amour, surtout dans le jeune âge, ne se » concilie guère avec les vues de la société (de la société » civilisée et barbare). Mettez en jeu vos savants contre- » poids de Séries composées et bi-composées, et sans » user d'aucune contrainte, sachez amener l'amour libre » à une pleine coïncidence avec les deux autorités admi- » nistrative et paternelle, en tout ce qui touche à » l'intérêt et aux mœurs.

» Si vous échouez sur ce problème, trouvez bon qu'on » ne croie pas à la possibilité de vos équilibres précé- » dents, 1re., 2e., 3e. Notices, et que d'avance on » révoque en doute ceux que vous nous annoncez pour » les 7e. et 8e. Sections. »

C'est convenu : j'accepte le défi sans aucune réserve, quelque rigoureuses que paraissent les conditions. Préalablement, jetons un coup d'œil sur les prouesses de notre législation en pareille matière.

Elle veut, si on l'en croit, rallier tous les humains *à l'auguste vérité ;* et pour y réussir, elle organise les relations d'amour de manière à provoquer la fausseté universelle, stimuler l'un et l'autre sexe à l'hypocrisie, à une rébellion secrète aux lois. L'amour n'ayant pas d'autre voie pour se satisfaire, devient un conspirateur permanent, qui travaille sans relâche à désorganiser la société, fouler aux pieds toutes les limites posées par la législation.

Elle ne lui permet plus qu'un seul essor, celui du lien conjugal, astreint à la fidélité réciproque et perpétuelle des contractants. Autrefois l'amour avait plus de latitude;

les saints patriarches Abraham et Jacob pouvaient, sans péché, prendre successivement une demi-douzaine de femmes, répudier l'une du vivant de l'autre, y adjoindre des concubines : Salomon, le plus sage des hommes, en avait *sept cents*. Mais aujourd'hui, les voies morales sont plus restreintes, et, sous aucun prétexte, ni hommes, ni femmes ne peuvent s'écarter de la loi de monogamie exclusive dite mariage; toute autre copulation est criminelle.

Partant, si l'on faisait dans chaque ménage l'inventaire des fredaines secrètes, combien trouverait-on de jeunes couples qui, au bout de dix ans, n'eussent fait aucune brèche au contrat? Peut-être pas *un sur cent*. Il n'y aurait de fidèles que ceux de nécessité, comme les mariés sexagénaires : encore à cet âge la fidélité du mari serait-elle assez douteuse.

Voilà dans le lien conjugal, seul essor permis à l'amour, 99/100es. de fausseté sur un moyen terme de dix ans. Pour compléter le compte des infractions, passons aux amours illicites.

Ils sont en nombre immense, vu l'habitude générale chez les jeunes gens de ne se marier qu'à 30 ans. Il est connu que sur l'ensemble des amours, ceux de lien conjugal ne figurent que pour *un huitième*.

En effet, si on pouvait énumérer toutes les liaisons amoureuses et accointances licites ou illicites, on reconnaîtrait qu'il s'en trouve les 7/8es. hors de mariage et en copulations coupables, dites fornication, adultère, etc.

Etrange résultat de recensement érotique! On trouve En relations amoureuses, les 7/8es. en révolte patente ou secrète contre les lois sociales.

Dans le 8e. restant, qui se compose d'amours légitimes,

on voit les 99/100. des individus adonnés à la perfidie, violant en secret les engagements de fidélité conjugale.

Enfin, dans l'une et l'autre classe de liens légitimes ou illégitimes, on voit l'impunité assurée partout à l'hypocrisie, l'amour excitant tout le monde social à la fausseté, au mépris des lois et des préceptes, et les coupables protégés dans l'opinion, en raison du nombre de leurs fornications et adultères connus, et même affichés.

Je m'abstiens de réflexions critiques sur cet état de choses; je me borne à présenter sommairement un tableau des faits, et demander aux champions de l'auguste vérité, si l'on pourrait imaginer un ordre plus opposé aux intérêts de la vérité, et s'il n'est pas évident qu'en amour, comme en toute autre branche du système social, le régime civilisé n'a su s'élever (201) qu'au superlatif de l'impéritie. A quoi servent des lois qui ne sont ni exécutées, ni exécutables ? Elles n'aboutissent qu'à déconsidérer la législation et provoquer l'hypocrisie collective des infracteurs.

Les Barbares, tout haïssable qu'est leur gouvernement, sont plus réguliers, plus conséquents avec les principes. Ils font des lois étayées de violences très-odieuses, mais EXÉCUTÉES. Ils posent en principe l'assujettissement des femmes à la fidélité et à la monogamie, puis la licence de polygamie et d'infidélité accordée aux hommes; injustice criante, assurément, mais qui ne met pas le système social en contradiction avec lui-même. Leurs lois sont vexatoires; mais elles s'exécutent. Celles des civilisés, iniques et absurdes, ont encore le tort d'être inexécutables et inexécutées. Ainsi le vice est toujours simple en barbarie, et composé en civilisation où les lois tendent à gêner l'essor de l'amour chez les deux

sexes ; tous deux foulent aux pieds les lois ; c'est une « double » oppression qu'ils éludent par un vice composé. Les lois barbares ne gênent cet essor que chez un sexe qui n'élude point, ne le pouvant pas : il ne reste que vice d'oppression simple. On trouve constamment cette différence entre la barbarie et la civilisation.

Les questions relatives à une législation plus judicieuse, à un emploi plus régulier de l'amour, ont été éludées dans tous les temps, sous prétexte que l'amour est une folie ; mais folie ou non, c'est un ressort dont les effets ont dû être prévus par Dieu, et coordonnés à un plan d'harmonie et d'unité d'action.

Procédons à déterminer ce plan avec pleine régularité. Plus on a traité légèrement cette question depuis 3000 ans, plus je dois y apporter de méthode et m'étayer de l'échelle complète des accords, afin de ne laisser ni vague, ni lacune dans la théorie d'une passion de si haute influence.

L'amour, tout indomptable qu'il nous semble, n'est pas plus difficile à harmoniser que l'ambition ou autre des douze ressorts. Il ne s'agit que de connaître en plein le calcul des équilibres.

Je n'en donne ici aucun exposé; ce serait un épouvantail pour le lecteur. Avant de s'initier à tous ces grimoires théoriques, il faut s'exercer sur les tableaux du nouveau mécanisme ; remarquer qu'il est disposé de manière à obtenir des essors et contre-essors justes, comme les deux indiqués (164), puis en faire le parallèle avec notre mécanisme social, qui ne donne en tout sens que de faux essors et faux contre-essors, et vicie les caractères et les passions en raison du bien qu'on en devait obtenir par essors justes.

Croirait-on que l'un des plus beaux caractères qu'ait produit la civilisation, était NÉRON? Il sera prouvé que ce tyran, le plus détestable des hommes, était un caractère de même titre ou même degré que le plus aimable des princes, HENRI IV. Tous deux sont *tétratones*, âmes à quatre dominantes passionnelles ; et toute Phalange qui veut organiser intégralement son clavier général de 810 caractères, a autant besoin d'*un Néron et d'une Néronne*, que d'*un Henri et d'une Henriette*. Il sera curieux d'examiner comment la civilisation a donné un essor juste à Henri et un essor faussé à Néron.

Sans attendre les méthodes qui enseigneront tous ces détails, il est aisé de voir que l'ordre civilisé fausse le jeu de toutes les passions : donnons-en un exemple tiré du famillisme.

Un père sacrifie ses filles à la vanité de faire un héritier ; il force les filles à se cloîtrer pour la vie ; voilà le famillisme (cardinale hypomineure) étouffé par l'orgueil ou ambition (cardinale hypermajeure) ; c'est une passion éclipsée, travestie par une autre qui la dénature et la met en fausse position. Le même père médite un riche mariage pour son fils qui s'amourache d'une fille sans fortune, et l'épouse au grand regret du père. Voilà encore le famillisme éclipsé et faussé chez le père ; la première fois en actif, la seconde fois en passif.

Le problème d'Harmonie passionnelle est donc d'organiser un régime domestique et social qui, prévenant tous ces conflits, y substitue autant de concerts ; comme si le fils qu'on a cité devenait amoureux de la demoiselle que le père lui destine, et que la sœur de son plein gré se passionnant pour l'état de chanoinesse, ménageât

ainsi toute la fortune à l'héritier préféré par le père : celui-ci, dans ce cas, se trouverait en équilibre passionnel bi-composé, par deux essors où les enfants serviraient ses vues ambitieuses, et deux essors qu'il pourrait donner à l'affection paternelle.

C'est dans la théorie sociétaire que nous allons trouver l'art de faire naître à chaque pas ces concerts de passions, et faire de ce charme social une voie d'immenses richesses et d'unité de tous les peuples : c'est dans ces passions tant insultées par l'obscurante philosophie, qu'éclatera la sublimité du génie de Dieu. Elles sont un magnifique orchestre à 810 instruments ou caractères en ordre domestique, et à cinq milliards en mécanique générale. Comment un siècle qui se dit penseur et profond, a-t-il pu penser que Dieu avait créé ces ressorts de l'âme sans leur assigner une organisation ? comment a-t-il tardé à soupçonner qu'il y avait sur les passions quelque mystère à pénétrer, quelque science manquée par nos étroits génies, et dont les plus vastes, comme Voltaire, avouent cette désolante infirmité de l'esprit humain, en s'écriant : *mais quelle épaisse nuit, etc.*

En débutant dans cette étude, il faut éviter de s'engager dans les profondeurs théoriques : on doit s'attacher d'abord à la pratique ; observer l'Harmonie en action, ses diverses corporations, leurs emplois en industrie et en plaisir. Après s'être familiarisé aux tableaux de ce nouvel ordre, on apprendra facilement à en décomposer les ressorts, impulsions, contre-poids et lois d'équilibre général. Achevons donc sur les tableaux du régime de l'enfance, par un exposé des coutumes de transition amoureuse ou quatrième phase d'éducation unitaire.

CHAPITRE VII.

Des Vestales Harmoniennes.

Dans le cours de cette Notice, je peindrai des coutumes si étrangères aux nôtres, que le lecteur demandera d'abord si je décris les usages de quelque planète inconnue.

Soit : je souscris à cette facétie ; et puisque les civilisés se plaisent à entendre sur leurs théâtres Nicodème arrivant de la lune, ils peuvent supposer que j'arrive de Jupiter ou d'Herschel, dont je raconte les usages en amours de l'âge de quinze à vingt ans.

A cette occasion, redisons pour la centième fois que ces usages de haute Harmonie ne sont pas nécessaires dans une Phalange d'essai; mais qu'il faut les décrire pour donner un plan exact des ressorts à employer en équilibre de passions : l'on sera bien maître d'en admettre ou rejeter ce qu'on voudra, de modifier ou retrancher, selon les convenances de la génération actuelle, selon que les civilisés voudront approcher plus ou moins de la vérité et de l'unité. Ils sont, dans l'état actuel, aux deux points opposés, à l'extrême fausseté et à l'extrême duplicité ; rien ne les empêchera de maintenir le règne de la fausseté en amour et conserver dans la Phalange d'essai tout le régime amoureux de civilisation.

Que si l'on désire le contraire de la fausseté, la cessation des conflits et déchirements sociaux causés par le mécanisme actuel des passions, on doit présumer que leur Harmonie reposera sur des coutumes diamétralement opposées.

Lorsque j'en donne le tableau, j'admets que le lecteur le considère comme visions, chimères, voyage idéal dans les planètes Herschel et Jupiter. Il y trouvera au moins l'avantage de voir en idée l'équilibre des passions, les coutumes sur lesquelles il se fonde, et les énormes richesses qu'il produit. Quand la planète Herschel ne recueillerait de ces coutumes que la concorde générale et l'immensité de richesses, on pourrait déjà en conclure qu'elle est en mécanique sociale plus habile que nos rêveurs de perfectibilité. Décrivons donc les coutumes d'Herschel.

Au nom de Vestales, on pourrait croire que je vais peindre des victimes cloîtrées, comme celles de l'ancienne Rome : il n'en est rien. Les Vestales d'Harmonie sont des femmes du grand monde, admettant à leur compagnie des poursuivants titrés. On les appelle Vestales, parce qu'elles conservent la virginité jusqu'à l'âge de 19 à 20 ans, et qu'on a des garanties autres que celles de civilisation sur pareille matière.

Tout n'est qu'hypocrisie dans l'éducation actuelle, depuis le caractère du bambin qui pleure et feint la souffrance pour forcer sa mère à l'obéissance, jusqu'au caractère de la jeune fille qui se dit sans amour, sans amant.

L'âge de transition amoureuse ou âge nubile est l'époque d'un redoublement de fausseté que le mariage ne fait qu'accroître. Le monde galant, chez nous, est un bal masqué universel, où les hommes ne le cèdent pas aux femmes en travestissements ni en astuces. Ils ont le talent de diffamer le sexe faible, tout en feignant de l'encenser.

L'opinion pourtant accuse plus fréquemment le sexe féminin de dissimulation. Les écrivains emploient toutes

les finesses de l'art pour en venir à critiquer les femmes sans faire mention des torts des hommes. Ils débutent, selon l'avis de Diderot, par *tremper la plume dans l'arc-en-ciel;* mais en substance, que leur disent-ils? Qu'elles sont fausses, volages, comédiennes en vertu.

Le pinceau le plus délicat, comme celui de La Bruyère, en vient toujours à leur donner ce fâcheux coloris. « Il y » a, dit-il, peu d'honnête femme qui ne soit lasse de son » métier : celle qui ne se rend pas, c'est qu'elle n'a pas » été bien attaquée. » Regnard et Molière ont parlé plus franchement, dans ces vers :

M. « La meilleure est toujours en malices féconde;
» C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
R. » Les femmes en un mot ne valent pas le diable. »

Ainsi les uns reprochent crûment au sexe, et les autres poliment, cette fausseté qui, après tout, n'est que l'écho de celle des hommes, bien plus coupables, puisqu'ils sont libres.

Que les écrivains polis craignent de reprocher aux femmes leur duplicité, cela est dans l'ordre; ils ne connaissent pas le remède à cette astuce générale qui règne en amour; il serait indiscret de dénoncer un vice dominant, quand on ne sait pas en indiquer le correctif.

Il est évident que les femmes comprimées en tout sens n'ont de ressource que la fausseté. Le tort en retombe sur le sexe persécuteur et sur la civilisation qui, en amour comme en politique, asservit le fort au faible.

Mais voici une chance tout-à-fait neuve : une société autre que la civilisation, des mœurs nouvelles où la liberté des femmes et par suite leur loyauté seront le gage du bonheur des hommes et de l'enrichissement général. En livrant ce précieux secret, je suis dispensé d'excuser

chez les femmes et les hommes une duplicité dont l'un et l'autre sexe ne sera plus entaché dans l'état sociétaire.

L'éducation harmonienne serait un avorton, si, après avoir élevé l'enfant jusqu'à quinze ans à des principes d'honneur, à la pratique de la vérité, elle l'introduisait, dès son entrée en adolescence, dans un monde où les hommes et les femmes lutteraient de perversité, et où toutes les chances avantageuses tant de bénéfice que de plaisir seraient le partage du plus hypocrite.

Ainsi va le monde civilisé, notamment en affaires galantes, où le mécanisme est faussé en entier, par défaut d'une liberté suffisante et pondérée de manière à utiliser les amours, qui en civilisation ne tendent qu'à détourner de l'industrie, ou du moins n'ont aucun rapport direct avec elle.

L'Harmonie, qui spécule avant tout sur l'accroissement des richesses, ne néglige pas de faire concourir à ce but un levier d'aussi puissante influence que l'amour. A cet effet, elle met en usage deux corporations qui, par des voies différentes, marchent, comme les Petites Hordes et Petites Bandes, au même but, à l'union du bon et du beau. Ce sont les corps de Vestalat et Damoisellat; corporations qui se partagent les caractères opposés en 6e. tribu.

Ainsi que je l'ai observé diverses fois, la nature établit dans la distribution des caractères, deux nuances principales, qui sont la teinte forte et la radoucie. Déjà en éducation ultérieure on a tiré parti de ce contraste, pour organiser deux sectes précieuses en industrie, et stimuler leur concurrence émulative.

Il faut ici spéculer de même sur l'âge qui entre en puberté; mais l'opération se complique, en ce qu'elle fait intervenir l'amour avec l'industrie, qu'on ne doit jamais

perdre de vue un seul instant dans les dispositions harmoniennes. Celles qui ne tendraient pas au progrès de l'industrie, au luxe, premier foyer d'attraction, seraient de toute fausseté.

Les caractères de nuance douce ayant moins d'aptitude à résister à l'amour, il faut les isoler de ceux qui ont la force nécessaire pour lutter contre la tentation et conserver quelque temps la virginité. On formera donc deux corporations; celle du vestalat qui doit tenir le poste jusqu'à 19 ou 20 ans, et celle du damoisellat qui cédera beaucoup plus tôt, dès l'âge de 16, 17, 18 ans, il n'importe; ces faibles soldats auront leur utilité en mécanique générale, pourvu qu'on sache affecter chacun à l'emploi où la nature l'appelle.

Tout individu entrant en puberté, passant de la tribu du gymnasiat à celle du jouvencellat, aura l'option entre les deux rôles, comme on l'a vu précédemment au sujet des Petites Hordes et des Petites Bandes, sauf une différence qu'exige la décence. On commencera toujours par entrer au vestalat, y passer au moins quelques mois, sauf à quitter quand le fardeau semblera pesant.

L'Harmonie laisse pleine liberté sur ce choix; mais les mesures sont prises de manière à empêcher toute contrebande en virginité. Dès lors, celui ou celle qui a forfait au pacte vestalique est obligé de passer dès le lendemain au damoisellat. Ce congé n'a rien de déshonorant et ne gêne pas la liberté, mais seulement l'hypocrisie; toute corporation étant libre de se donner des statuts et congédier les délinquants. Du reste, on ne pourra pas, comme aujourd'hui, jouer le rôle de vierge quand on ne le sera plus.

Dès l'âge de 16 à 17 ans, beaucoup de jeunes gens d'un et d'autre sexe doivent céder à l'amour. En général, les

caractères de faible trempe opteront pour la précocité d'exercice amoureux; de là naîtra la division de la 6e. tribu en deux parties ou sectes :

Vestales 2/6, Vestels 1/6;
Damoiselles 1/6, Damoiseaux 2/6.

Il est dans l'ordre que les femmes soutiennent plus longtemps le rôle de virginité; d'ailleurs elles ont plus d'amorces pour y persister: on en verra la preuve.

La 2e. classe, les Damoiseaux et Damoiselles qui de bonne heure cèdent à la tentation, sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance. Ils y renoncent, parce que, fréquentant l'une des salles de la cour galante, qui tient séance à neuf heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure comme l'enfance et le corps du vestalat qui se couchent avant neuf heures.

Par suite de cette désertion et d'autres incidents, le corps damoisel est déconsidéré parmi l'enfance, qui ne révère que le corps vestalique. Toutes les jeunes tribus ont pour les vestales l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission. Les Petites Hordes surtout considèrent les damoiseaux comme les anges rebelles de Satan; elles escortent en grande pompe le char des hautes vestales qui ont le poste d'honneur dans toute cérémonie.

Les tribus supérieures, âge de 20, 30, 40 ans, etc., ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur des motifs très-différents; en sorte que le corps du vestalat réunit au plus haut degré l'estime et la faveur de l'enfance et de l'âge viril.

Cette double faveur est un ressort précieux dans la politique d'Harmonie; elle assure au corps vestalique la fa-

culté d'exercer attraction sur l'un et l'autre âge; d'être l'idole des enfants, comme des chœurs adultes qui convoitent la jeunesse vestalique dont la virginité finira à 19 ou 20 ans. Jusque-là, le suffrage universel réuni sur les vestales et vestels donne lieu à des dispositions très-précieuses au succès de la grande industrie ou travaux d'armée. Avant d'en traiter, décrivons d'abord la corporation et ses habitudes.

La chasteté des vestales et vestels est d'autant mieux garantie, qu'ils sont pleinement libres de quitter le corps en renonçant aux avantages qu'il procure à ses sectaires. Cette chasteté n'est pas de longue durée, puisqu'elle doit finir aux environs de 19 ans : elle est à l'abri de tout soupçon; les relations d'Harmonie s'opérant par masses nombreuses, et les séances de tête à tête bissexuel étant interdites par le corps vestalique, il ne serait pas possible aux vestales ou vestels d'avoir des intimités amoureuses sans qu'on s'en aperçût à l'instant.

Les logements sont disposés de manière à donner pleine garantie. Le corps vestalique ne peut occuper que deux quartiers affectés à lui seul. On ne se fierait ni aux pères, ni aux mères sur cette surveillance : ils sont trop aveugles sur les manœuvres de qui sait les flatter.

Les vestales étant communément en nombre double des vestels, ont le pas sur ces derniers; elles l'auraient même à égalité de nombre : nous nous bornerons donc, en parlant de ce corps, à nommer le féminin. D'ailleurs, je donnerai sur les vestels un chapitre spécial : occupons-nous d'abord du sexe le plus intéressant en chasteté.

La fréquentation journalière des hommes est très-permise aux vestales; non-seulement elles les voient dans toutes les séances industrielles, mais elles tiennent cour

à 3 heures du matin (1), pendant un quart d'heure, et les poursuivants titrés y sont admis en séance.

Ce titre est demandé et obtenu sur délibération du corps vestalique, réuni en synode auquel assistent les dignitaires féminins de la cour d'amour. La conduite d'un homme est scrutée lorsqu'il postule comme poursuivant; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en Harmonie; mais on examine si, dans ses différentes liaisons amoureuses, il a constamment fait preuve de déférence pour les femmes et de loyauté avec elles. Ceux qu'on appelle en France d'aimables roués, gens qui font trophée de duper les femmes, seraient non-seulement exclus, mais on refuserait quiconque aurait manifesté le moindre penchant à ce caractère.

Ce qu'on appelle en Harmonie déférence pour les femmes, galanterie loyale, n'a aucun rapport avec la conduite de nos aigrefins moraux, dont la feinte discrétion n'est qu'une ruse pour mieux duper femmes et filles, maris et pères. Ces cafards sentimentaux sont souvent pires que les roués dont ils blâment les manières : les uns ne cherchent que le plaisir, les autres en veulent à la bourse, et leurs vertus ne sont qu'une comédie pour hap-

(1) Il faut être matineux pour ce genre de courtoisie; mais l'Harmonie tire parti de tout, pour stimuler l'industrie. Le poursuivant, au sortir de cette cour, est libre à trois heures 1/4 ; il fournira une bonne séance industrielle de 1 heure 1/2 jusqu'au délité ou premier repas à 4 heures 3/4.

Ainsi le régime sociétaire cumule vingt appâts divers pour garantir chacun de la lutte contre le chevet. Aussi à 4 heures du matin ne trouvera-t-on au lit ni homme, ni femme, ni enfant ; à peine quelques patriarches que la faiblesse de l'âge y retiendra forcément.

per une héritière ou gruger une douairière ; la civilisation n'étant, en amour comme en intérêt, qu'une mascarade universelle dont on peut dire avec Regnard :

Les meilleurs en un mot ne valent pas le diable.

Différons donc toute explication sur l'espèce de vertu que les femmes harmoniennes exigeront des poursuivants de vestales et des hommes en général.

J'entends répondre : on laissera vos vestales, si elles sont si bégueules, si précieuses. Quel homme voudra se faufiler avec un comité de femelles qui se donneraient les airs de le censurer dans leur synagogue, sur ses actions, ses habitudes, son caractère?

Voilà des objections de civilisé : le mieux est de n'y rien répondre. Quand on connaîtra le mécanisme d'Harmonie, on verra ce qu'un homme gagnerait à être mal dans l'opinion des vestales. Il serait, dès le lendemain, rayé du testament d'une cinquantaine de vieillards de qui il attend des legs et portions d'hoirie. Un tel incident ne serait pas plaisant pour nos civilisés, grands amis des richesses perfides.

La vieillesse et le corps vestalique sont en étroite alliance dans l'Harmonie, et les patriarches ont voix consultante au synode vestalique. La viellesse d'Harmonie ne commet pas la sottise de se laisser sans alliés parmi la jeunesse ; elle s'y ménage des protecteurs de plus d'une espèce : on le verra à l'article du Faquirat ou corps des faquiresses et faquirs (âge de 20 à 30 ans), qui sont des alliés du corps vestalique, siégeant et votant en synode avec lui.

Nos vieillards ont su organiser les amours de manière à se faire haïr, persiffler et pousser dans la tombe par la

jeunesse. Il est plaisant que ceux qui ont fait la loi (car les lois civilisées sont toutes l'ouvrage de la vieillesse) n'aient pas su la faire à leur avantage, n'y aient ménagé ni leurs intérêts ni leurs plaisirs ; je l'ai dit à l'Argument : les Orientaux sont plus sensés dans leurs barbares coutumes; au moins chez eux le législateur n'opère pas sciemment contre lui-même, et la législation barbare, ouvrage du sexe masculin, a bien ménagé aux hommes vieux ou jeunes tous les avantages en amour comme en autres passions.

Chez les civilisés, au contraire, la vieillesse n'a réservé *ni aux hommes, ni aux femmes* âgées, aucune chance en amour. Je l'entends répondre qu'elle ne veut plus y figurer, que cela n'est plus de son âge : momerie que cet isolement prétendu! il n'a rien de naturel ni de réel.

Il n'est point réel, puisque tous les vieillards opulents se ménagent en secret les faveurs de quelques poulettes, en feignant de renoncer à l'amour.

Il n'est point naturel, car parmi les Barbares, gens plus rapprochés que nous de la nature, on n'a jamais vu un seul souverain abandonner son sérail : il le conserve jusqu'à la fin.

Il n'y a donc ni réalité, ni naturel, dans ces simagrées des vieillards civilisés qui disent avoir oublié l'amour. Les uns l'oublient par nécessité, parce que, faute d'argent, ils ne peuvent plus apprivoiser aucun tendron ; les autres l'oublient par amour-propre, ne voulant pas s'exposer aux dédains d'une jeunesse railleuse. Dans l'un ou l'autre cas, c'est oubli forcé et non volontaire; mais ce qu'il est honteux à eux d'oublier, c'est le point d'honneur.

En admettant qu'ils renoncent franchement à l'amour, ils devraient au moins se maintenir la considération de la

jeunesse. Ils ne l'obtiennent qu'à prix d'argent; c'est ne pas l'obtenir.

Et pour preuve il conviendrait que ces aïeux, pères et oncles, qui se croient aimés et considérés de leurs jeunes descendants, pussent faire sur eux l'essai que fait sur le théâtre *l'habitant de la Guadeloupe*, revenir d'Amérique sans fortune. Quel accueil recevraient-ils parmi leurs enfants et neveux? Dix-neuf dédains sur vingt visites. C'est donc leur argent que l'on considère, et non pas eux.

Pour s'en convaincre subitement, il faudrait qu'ils parvinssent à s'introduire dans les réunions secrètes où les amants et maîtresses en viennent à gloser sur les parents; ils s'y verraient traités comme des Harpagons ridicules ou des Argus incommodes; ils entendraient le comité accélérer par ses vœux l'époque où on sera délivré d'eux, où on pourra jouir d'une fortune qu'ils ont mauvaise grâce à retenir, et dont ils ne savent pas jouir, si l'on en croit la jeunesse.

Non-seulement cette opinion domine chez les jeunes gens, mais elle règne chez les hommes d'âge rassis, à qui elle échappe en vingt occasions; par exemple, au décès d'un homme riche, vous entendez chacun s'écrier : *voilà le fils qui va jouir*. L'existence de son père le privait donc de jouissances bien précieuses au dire du public! Dès lors elle lui suggérait *indirectement* le désir de la mort du père.

Là finissent les illusions de père adoré, de tendres enfants, amis des saines doctrines. Rien de vrai dans ces apparences, et les rares exceptions confirment la règle. Il peut arriver, PAR EXCEPTION, que des enfants, des héritiers, en expectative, désirent sincèrement la longévité du détenteur; mais ces cas sont si rares, qu'on ne saurait

où en chercher des exemples. Un homme âgé n'est aimé des siens, ils ne souhaitent sa conservation, que lorsqu'un viager ou revenu quelconque, assis sur sa tête, serait anéanti avec lui.

D'ailleurs, c'est chez la multitude qu'il faut observer sur ce point le caractère civilisé. Croit-on que les pères âgés soient aimés chez le peuple? On les y maltraite, s'ils sont sans fortune; on leur souhaite ouvertement la mort, s'ils sont dans l'aisance et « tenaces » selon l'usage des villageois.

Ce préambule était nécessaire à éclairer les pères et aïeux sur une erreur des plus grossières où ils tombent du plus au moins, dans l'état actuel.

Après l'âge d'amour, ils conçoivent le plaisant projet de se concentrer dans les affections familiales, au sein de leurs tendres enfants, élevés selon les saines doctrines à l'amour du commerce et de la charte.

Pense-t-on que la nature ait manqué à prévoir ce vœu de la vieillesse, et aviser aux moyens de le satisfaire? elle y a pourvu; mais le destin de l'homme étant composé et non pas simple, elle veut satisfaire à la fois les deux affectives mineures, qui sont intimement liées en mécanique sociale. Elle veut ménager à la vieillesse des charmes en *amour* et en *famillisme* à la fois. Les mesures prises à cet égard impliquent ces deux passions cumulativement; et toutes les dispositions qu'on lira en équilibre de passions tendront à réserver, aux vieillards d'un et d'autre sexe, un essor combiné des deux affectives mineures, dites amour et famillisme.

Vous vous moquez, répond un modeste septuagénaire. Je n'ai plus ni la beauté, ni les facultés qu'il faut apporter en pareille liaison, et par délicatesse je la refuserais;

je croirais faire le supplice de celle qu'on voudrait m'associer.

C'est bien pensé : mais l'ordre de choses qui vous ménagera diverses chances d'amour en âge avancé, vous ménagera de même la santé, comme au scélérat Ali-Pacha, qui s'est marié à 80 ans ; la beauté comme à Ninon, qui fut courtisée à 80 ans.

Il est vrai que ce perfectionnement matériel n'est pas applicable à la génération présente : aussi l'ai-je avertie qu'on n'a pas besoin d'organiser, au début de l'Harmonie, les coutumes qui s'établiront au bout d'un demi-siècle. Mais dans un plan d'équilibre général des passions, il est force de traiter de l'ensemble, pour faire apprécier la justesse des opérations partielles qu'on devra en adopter, et surtout pour convaincre les vieillards, qu'il n'est pas en leur pouvoir de se restreindre collectivement à telle ou telle jouissance, quoique la raison paraisse l'ordonner, et qu'en se bornant au famillisme (affections de famille), ils y seront en fausse position, en mystification permanente, quelque illusion qu'ils se fassent à cet égard.

Toutefois, c'est une science bien neuve et bien profonde : en la publiant, on peut dire avec Horace : « *Odi* » *profanum vulgus, et arceo.* » Ce ne sera pas dans ces premiers volumes que je la donnerai en entier ; il suffira de la faire entrevoir.

CHAPITRE VIII.

Fonctions du Corps Vestalique.

Les Romains, à part leur cruauté envers les vestales séduites, eurent une idée heureuse en faisant de ces prê-

tresses un objet d'idolâtrie publique, une classe de personnages intermédiaires entre l'homme et la Divinité, un palladium religieux dont les fonctions étaient garantes de la sûreté de l'empire.

Les harmoniens leur confient de même la garde du FEU SACRÉ, non pas du feu matériel, mais d'un feu vraiment sacré, celui des vertus cardinales, c'est-à-dire vertus en amitié, en ambition honorable, en amour et en famillisme. La conservation de ce quadrille de vertus est le vrai garant de la sûreté de l'Harmonie.

Déjà les Petites Hordes sont commises à pareille fonction; elles sont vraiment conservatrices de l'unité en affaires d'amitié et d'ambition, puisque leurs fonctions de charité lèvent l'obstacle principal à l'union des classes inégales et à l'équilibre de répartition.

Les petites Hordes sont donc le soûtien des deux vertus cardinales majeures, amitié et ambition; mais elles ne peuvent pas intervenir quant aux deux cardinales mineures, amour et famillisme. C'est une tâche réservée à des corporations pubères : cet emploi appartient pricipalement aux Vestales et aux Faquiresses, leurs alliées (âge de 20 à 30 ans), mais avant tout au Corps Vestalique.

Il doit opérer de manière à être l'appui des quatre vertus à la fois; donner à l'amour et à l'esprit de famille une direction favorable aux triomples de l'amitié et de l'honneur ou ambition noble.

Toutes ces vertus retomberaient au rang de rêveries morales, si leur essor n'entraînait à l'industrie, et n'engendrait le luxe, premier foyer d'attraction. Point de vertus sociales collectives sans la richesse. On n'en a pas même vu à Sparte, qui, avec ses simagrées de désinté-

ressement et de monnaie de cuivre, n'était qu'une ligue de moines ambitieux et tyranniques, vivant dans l'oisiveté aux dépens des Ilotes qu'ils massacraient pour prix de leurs services.

Toute corporation garante des vertus sociales doit donc être en même temps garante de la richesse sociale : tel est le rôle des Vestales. Elles régissent la branche importante des travaux publics, le rassemblement et le charme des armées. Mais avant de les examiner dans leurs fonctions extérieures, traitons d'abord de leurs emplois domestiques, bornés au canton, au service intérieur et extérieur de la Phalange.

Parmi ces emplois figure indirectement la garantie de vérité, d'honneur en relations amoureuses, et surtout en paternité, si douteuse chez les civilisés, quoi qu'en dise la loi, *is pater est quem justæ nuptiæ demonstrant.*

Dans la ville de Paris, centre des saines doctrines et foyer de toute perfectibilité perfectible, on voit le tableau des naissances donner un tiers d'enfants bâtards, les uns abandonnés, les autres méconnus de la loi, qui punit le fils des torts du père. Si tout le genre humain était à la hauteur de Paris en perfectibilité, il en résulterait qu'un tiers du genre humain serait privé, dans son enfance, de l'appui des parents, et dans son adolescence de « l'appui » des lois en prétentions d'hérédité.

D'autre part, quel fruit recueillent les pères d'un ordre si vexatoire pour les enfants? Deux tiers de ceux-ci jouissent de la protection paternelle et des droits légaux : mais combien de pères sont pris pour dupes dans cet ordre de choses? Estimons arithmétiquement sur le nombre annuel de 27000 naissances et 27000 pères parisiens.

Si le tiers des pères, si *neuf mille* sont assez dépravés pour renier et abandonner leurs enfants, on peut estimer la dépravation des mères en même rapport, et compter que neuf mille seront assez perverses pour adjuger à un mari ou amant, l'enfant qui n'est pas de lui. C'est réciprocité de lésion pour les pères, les enfants et les mères ; car Paris, capitale des saines doctrines perfectibilisantes, fournit annuellement

9000 enfants frustrés des avantages de parenté ;

9000 mères frustrées de l'appui du père ;

9000 pères frustrés de la réalité de progéniture, et chargés de l'entretien des enfants d'autrui, après en avoir abandonné pareil nombre des leurs.

On peut répliquer que ceux qui sont victimes de la mauvaise foi des épouses, ne sont pas toujours les mêmes qui ont trompé une maîtresse enceinte et abandonné leur enfant : je le sais ; mais nous n'en sommes ici qu'aux analyses générales, aux calculs d'ensemble.

Tel est le sage équilibre que nos coutumes établissent dans les relations de *famillisme :* et cependant c'est sur les jouissances et harmonies de cette passion qu'on veut fonder le bon ordre de la société et le règne de l'auguste vérité.

Voilà l'équilibre familial dans une seule de ses branches; il en est de même de toutes les autres. Or, si les civilisés tiennent à équilibrer cette passion, lui donner un essor conforme à la justice et la vérité, qu'ils se rappellent de la condition stipulée à la fin du chap. 7, où il est dit que les relations *d'amour* et *famillisme* étant intimement liées, la vérité et la fausseté seront, dans tous les cas, en dose proportionnelle dans l'une et dans l'autre. On ne saurait donc garantir justice, vérité et charme dans les relations

générales de famille, si on ne garantit en même temps justice, vérité et charme dans les relations générales d'amour. Ces deux passions (mineures cardinales) étant inséparables en mécanique sociale, ce serait en vain qu'on voudrait extirper les vices de l'une sans purger ceux de l'autre.

Certains avortons moraux ne manqueront pas de dire qu'il faudrait laisser de côté ces relations d'amour, ne traiter que des dispositions qui pourront concourir à la satisfaction des pères, à la garantie de fidélité de leurs épouses et moralité de leurs enfants. Les bonnes gens! ils ne voient pas que vouloir exclure l'amour d'un cadre d'harmonie passionnelle, c'est opiner comme celui qui voudrait apprendre l'arithmétique sans apprendre l'une des quatre règles cardinales, nommée la division; elle correspond à l'amour selon ce tableau, faisant suite aux analogies (II, 164).

« *Analogie des 7 pass. animiq. avec l'arithmétique.* »

Affect. majeures.		Affect. mineures.	
Amitié,	*addition.*	Famillisme,	*soustraction.*
Ambition,	*multiplication.*	Amour,	*division.*

Distributives.	Cabaliste,	*progressions.*
	Papillonne,	*proportions.*
	Composite,	*logarithmes.*
	⋈ Unitéisme.	Ⅹ *Racines.* Y *Puissances.*

Il m'est donc aussi impossible d'exclure l'amour d'un tableau d'équilibre passionnel, qu'il serait impossible d'enseigner l'arithmétique à l'élève qui ne voudrait pas étudier la division.

Telle est ma réponse aux gloseurs qui, voulant façonner une théorie à leurs petitesses, vous disent d'un ton d'Aristarque : il faudrait laisser là ces billevesées de

Vestales, Damoiselles, Troubadoures, et vous borner à parler des relations d'agriculture et de commerce.

J'ai parlé du commerce peut-être plus qu'ils ne voulaient : peu s'en est fallu qu'ils n'en eussent encore en ce volume une ample section, bien meublée de vérités, surtout quant à la hiérarchie de la banqueroute classée en 36 variétés. Mais si quelque branche de théorie leur déplaît, n'ont-ils pas l'option,

1°. De n'en admettre que partie, la modifier à leur gré ;

2°. De la retrancher en totalité d'un projet d'épreuve ;

3°. De la considérer comme fable romanesque, récit d'un de leurs Nicodèmes qu'ils font si sottement voyager dans la lune, astre mort, crevassé et sans atmosphère ni mers, ne pouvant nourrir ni animaux, ni végétaux? Ceux qui promènent leurs personnages critiques dans la seule planète morte et inhabitée, ne sont-ils pas dignes d'y être envoyés eux-mêmes? Si l'on veut critiquer notre monde, il faudrait au moins lui opposer les usages d'un autre monde peuplé, et non pas du seul astre dépourvu d'habitants, du seul où il n'y ait rien à observer et opposer en parallèle à nos sottises de perfectibilité.

En supposant qu'on opte pour le premier parti, pour n'admettre que portion de la théorie sur l'amour et le famillisme, il faut que l'auteur en donne exactement les équilibres et dispositions, surtout celles du premier âge ou transition ascendante, qui comprend les corps de Vestalat et Damoisellat.

Leur tableau n'aura aucun rapport avec cette froide raison vantée par nos équilibristes. On ne trouvera ici que des sujets d'admiration en deux genres, tendant, selon la règle (174), au bon et au beau par des routes différentes.

Si les vestales tiennent le premier rang, c'est que chez les jeunes filles de 16 à 18 ans, rien ne commande mieux l'estime qu'une virginité non douteuse, une décence réelle et sans fard, un dévouement ardent aux travaux utiles et charitables, une émulation active aux bonnes études et aux beaux-arts. Toutes ces qualités réunies dans une assemblée d'une trentaine de jeunes filles [de chaque phalange] doivent capter sans réserve la faveur publique. Aussi les vestales, dans l'Harmonie, sont-elles un objet d'idolâtrie générale, même pour les enfants, car elles sont alliées des Petites Hordes et coopératrices de leurs travaux charitables, sauf ceux de genre immonde : mais dans leur séance corporative du matin, heure 3 1/4 à 4 3/4, elles n'ont que des emplois d'utilité publique, aux cuisines, à la lingerie, etc., et lorsqu'elles arrivent au repas matinal, au délité, heure 4 3/4, elles ont déjà fourni une séance de 1 heure 1/2 pour le service public.

Elles assistent en corps et avec les Petites Hordes à tous les travaux d'urgence pour lesquels la Régence, dans un cas périlleux comme l'imminence d'orage, fait sonner le ban d'appel à ceux qui peuvent quitter leurs occupations. Partout où l'intérêt public est en péril, le corps Vestalique et l'Argot sont les premiers au poste.

Elles ne perçoivent, en rétribution sociétaire, qu'une somme inférieure de moitié au médiocre dividende qui est alloué à l'Argot, dont les travaux sont plus nombreux et plus pénibles, et dont elles sont associées en charité dans le service matinal; tandis que les faux frères, de même âge, les Damoiseaux et Damoiselles, sont au petit lever de la cour galante (séance de 4 heures 1/4 à 4 3/4).

Recommandées par tant de titres à la faveur de l'enfance et de l'âge mûr, il n'est pas étonnant qu'elles soient

l'objet d'un culte semi-religieux, d'une idolâtrie « générale. »

Ce genre d'hommage est un besoin pour l'esprit humain ; il veut des idoles en tous genres : idoles religieuses dans la personne des saints, idoles scientifiques et sociales dans les hommes célèbres dont il honore la mémoire et les hauts faits. L'idolâtrie est un besoin collectif et individuel. Une mère se fait une idole de son enfant, après s'être fait une idole de son mari ou de quelque autre [ami de la maison].

Le corps vestalique, par suite de ce besoin général, devient en masse l'idole de la Phalange : il a rang de corporation divine, ombre de Dieu. L'Argot même qui n'accorde le premier salut à aucune puissance [de la terre], incline ses drapeaux devant le corps vestalique révéré comme ombre de Dieu, et lui sert de garde d'honneur.

Chaque Phalange s'efforce de produire les plus célèbres vestales : on les distingue en vierges d'apparat, de talent, de charité [et de faveur]. Chaque mois on élit un « quadrille » de présidence qui occupe le char dans les cérémonies.

Elles ont sur tous les autres fonctionnaires une supériorité déférée par l'opinion. Les souverains mêmes, à la cour des vestales, oublient leur rang et figurent en simples particuliers.

Elles tiennent le haut bout dans le cérémonial, et font aux jours de gala les honneurs de la Phalange dans les repas et assemblées d'étiquette. Lorsqu'un monarque y arrive, on se garde bien de l'obséder comme chez nous, par un envoi de municipaux débitant de tristes harangues sur le bien du commerce : il est reçu par deux vestales

d'apparat, les plus belles du canton, et ornées des pierreries du trésor. Elles vont à sa rencontre aux colonnes du territoire, et il fait son entrée dans leur char à 12 chevaux blancs, harnachés en violet (1), trijugués sur quatre lignes, et montés par quatre sacripans et quatre chenapans. Le char est escorté par les Petites Hordes et les paladins; il a en cortége les faquiresses et faquirs à l'avant, les vestels et les Petites Bandes à l'arrière.

Lors du rassemblement d'une armée, les vestales s'y rendent avec les Petites Hordes pour la séance initiale, et c'est de la main des vestales que l'armée reçoit l'oriflamme; après quoi l'Argot défilant en orage devant le trône des vestales, ouvre la campagne par une première charge.

L'accord unanime des divers âges à diviniser cette corporation ne pourrait s'appliquer à aucune autre classe: il n'en est point d'autre qui jouisse de la faculté de produire l'illusion chez les âges pubères et impubères à la fois, en la fondant sur des motifs très-opposés, l'amitié chez les enfants, l'amour chez les adolescents, [l'esprit de parti, la gratitude chez les vieillards]. Ces « diverses » illusions concourent également au progrès de l'industrie, dont le corps vestalique est une des colonnes [soit à la Phalange, soit aux armées].

A l'extérieur, elles ont pour fonction principale en

(1) Les couleurs vestaliques sont : *Blanc*, symbole de l'unité;
Rose, symbole de la pudeur; } *Brun* et *Azur* mêlés de *Rouge*.
Violet, symbole de l'amitié. } *Décence* et *Amour* mêlés d'*Ambition*.
Elles sont données par le pois musqué, l'un des hiéroglyphes de vestalité (Pivot inverse, *Inter.*) : il n'y a rien d'arbitraire dans les couleurs distinctives des corporations harmoniennes.

industrie l'entraînement aux armées. Comme ces réunions en Harmonie sont immensément brillantes et avantageuses, et nullement fatigantes, puisque le travail s'y exécute sous tente mobile; comme on y donne chaque jour des fêtes magnifiques et aussi délicieuses que nos fêtes publiques sont affadissantes, on n'a pas besoin d'y amener les jeunes gens la chaîne au cou, à la manière de nos conscrits, fiers du beau nom d'homme libre; on trouverait plus qu'on ne voudrait de jeunes légions en hommes et en femmes (car il faut aux armées d'Harmonie un tiers en bacchantes, bayadères, faquiresses, paladines, héroïnes et autres emplois, non compris ceux de cour galante); mais l'admission à l'armée est une récompense, et les vestales sont le premier corps qui doit y participer.

On y admet toutes celles qui sont à leur 3e. année, ou même à la 2e., en cas que la Phalange [et les vestales] y voient matière à spéculation.

Elles y trouvent une chance de haute fortune dans la perspective d'être préférées par les monarques divers qui doivent donner un successeur à leur sceptre, quel qu'en soit le degré (voyez la table, II, 376). Ils doivent choisir, c'est-à-dire *courtiser*, obtenir de son plein gré, une vestale ou autre femme, soit du césarat, soit de l'empire, soit du califat, ou royaume, ou duché, ou marquisat, etc., sur lequel ils règnent, et prendre cette femme dans la division qui est en tour de fournir. Ceci ne gêne pas leur liberté, puisqu'ils ont un second sceptre, [des mixtes], héréditaire à leur choix sur femme ou enfant, et même adoptivement, faculté qu'ils n'ont pas en civilisation, où un monarque est asservi sur l'hérédité.

Quant au sceptre de lignée, ils choisissent à tour de rôle sur les trois ou quatre divisions de leur domaine (II,

376); si tel omniarque du globe est né de la division OCCIDENTALE, *Europe-Afrique*, il faut qu'il donne un rejeton de femme choisie dans la division ORIENTALE, *Asie*, et celui-ci un rejeton de femme choisie dans la division MONALE, *Amérique;* et ainsi des sceptres inférieurs, afin que chaque région soit tour à tour participante.

C'est d'ordinaire à l'armée que les princes de tous degrés vont faire le choix et consommer l'union. Ce choix peut être fait auparavant, pourvu qu'il porte sur la division en tour de fournir.

Les monarques, le plus souvent, donnent la préférence à une vestale, et les princesses, parfois, à un vestel. Ceux-ci ont beaucoup moins de chances; la virginité d'un jeune homme n'étant pas un titre de préférence aux yeux de toutes les femmes, les vestels ont d'autres avantages. Nous aurions à parler ici de la manière dont se termine le vestalat, qui, d'ordinaire, finit à l'armée; je renvoie cet article au chapitre des vestels.

La propriété la plus remarquable du corps vestalique est celle de former des liens entre les diverses classes aujourd'hui incompatibles : bornons-en l'aperçu à l'enfance, objet du 2e. livre.

On ne voit dans l'ordre actuel aucun motif de ménager à l'âge adulte des alliés parmi l'enfance : au contraire, la classe qui entre en puberté s'isole des enfants et conçoit pour eux un profond mépris; coutume très-opposée au vœu de l'Harmonie, qui a besoin d'établir entre tous les âges des liens et des rivalités en mode contraste et non pas simple.

Le corps vestalique étant le point de nœud entre l'enfance et l'âge adulte, on s'efforce de l'entourer des respects de l'enfance; piquée de la défection des damoiseaux,

elle exalte les vestales, elle en fait ses demi-dieux. L'enfance a besoin de voir pour objet de culte un être vivant, et entouré d'un appareil éclatant ; on lui présente une ombre de Dieu dans le « quadrille » vestalique élu tous les mois, en titres d'apparat, de talent, de charité [et de faveur], et paré des joyaux et pierreries du trésor de la Phalange. Les chœurs de chérubins et séraphins, [l'argot même,] lui servent de lévites, exécutant au devant de sa marche et aux pieds de son trône les évolutions de l'encensoir. Cette prévention de l'enfance pour les vestales donne du relief aux corporations leurs alliées, telles que les patriarches, et le corps du faquirat (1), auquel il convient d'attirer l'enfant dès le bas âge.

Un côté plus vicieux encore de l'éducation civilisée est de n'établir dans les études aucun contre-poids à l'influence de l'amour, qui vient à 15 ou 16 ans distraire et préoccuper les jeunes têtes, surtout les femmes, au point de leur faire négliger le peu qu'elles ont appris des arts ou des sciences, même dans le nécessaire comme la grammaire, dans l'agréable comme la musique. Ce vice domine en France plus que partout ailleurs. Au reste, est-il un point de l'éducation civilisée où on puisse découvrir autre chose que des contre-sens et des ridicules indiqués sommairement au Trans-Lude? Il en est un qui me semble digne d'un article spécial en complément de ce chapitre.

(1) Il n'existe parmi nous aucun de ces liens fédéraux entre l'enfance et les âges supérieurs. Lorsque nous en serons à traiter de cette corporation, les vieillards civilisés commenceront à reconnaître leur impéritie (7e. chapitre), d'avoir ligué contre eux toute la jeunesse, au lieu de s'y être ménagé d'utiles amis, et d'avoir, *quoique les plus forts*, fait la loi tout à leur désavantage, et distribué les relations amoureuses de manière à priver la vieillesse de toutes les chances qu'elle pouvait s'y réserver.

CIS-APPENDICE. — *Le sort de la Virginité civilisée.*

Au tableau des honneurs assurés en Harmonie à la virginité, il convient de joindre un parallèle des mépris qu'elle recueille en civilisation, où la faveur n'est que pour le simulacre de virginité, pour les jongleries de libertines qui, dans le cours de plusieurs liaisons galantes, ont appris l'art de feindre la pudeur, [traire les hommes], imposer aux dupes, et se faire des prôneurs parmi les aigrefins qui dirigent l'opinion.

En Harmonie, une virginité qui ne dure guère que quatre ans et jamais plus de cinq est assurée d'une ample récompense et d'un brillant dénoûment. Une vestale, au bout de ce terme et souvent dès la troisième année, peut choisir à l'armée, soit parmi les poursuivants, soit parmi des monarques prétendants, un favori qui ne sera point un maître perpétuel, mais seulement un préféré amovible (coutumes herchéliennes). Cette alliance la fera débuter avec éclat dans le monde, et pourra lui valoir d'énormes avantages, si elle donne au monarque un rejeton, même si elle est stérile.

Ces perspectives de gloire et de fortune affermiront mieux une vestale contre les séducteurs, que ne feraient les duègnes, les moralistes et les eunuques. D'ailleurs, elle est fortement distraite de l'amour, par une vie très-active, par la compagnie des groupes industriels dont elle partage les fonctions, et où elle est trop observée pour qu'on puisse y tenter de la séduire, si elle n'incline pas à une faiblesse.

Chacun va remarquer qu'au prix de tant d'honneurs et d'avantages, toute fille civilisée consentirait d'autant plus volontiers à rester vierge pendant quatre ans, que souvent elle est obligée d'étendre la privation au delà des quatre ans, sans bénéfice ni encouragement; car il n'est rien de moins séduisant en civilisation, que le sort des vierges pudiques et des chastes épouses.

Quel encouragement trouve une fille décente à conserver sa virginité au delà de 20 ans? *Si elle est pauvre*, chacun la badine sur ce qu'elle consume sa belle jeunesse à attendre un acheteur, et qu'avec sa candeur elle n'enjôlera point les épouseurs, tous bons arithméticiens, sachant que les vertus ne sont pas des provisions pour le menage. Elle ne pourra donc séduire qu'un sexagénaire, qui, en compensation de son grand âge, excusera le défaut de dot. Brillant espoir pour une fille jeune et sage! elle ne trouvera pas même un homme de moyen âge; sa beauté deviendra un sujet d'alarme pour tout prétendant exigeant sur la fidélité. Ainsi, aux yeux des partis de 40 à 50 ans, la beauté et la vertu ne compenseront point le crime d'être *sans dot*.

Jouit-elle d'une honnête fortune? elle sera pendant longtemps l'objet d'un sordide négoce entre les courtiers et entremetteurs de mariages, puis enfin, livrée à quelque homme pétri de vices, qui aura le poids de l'or en sa faveur.

Si elle chôme dix ans sans époux, elle est en butte au persifflage public. Dès qu'elle atteint 25 ans, on commence à gloser sur sa virginité comme denrée suspecte, et pour prix d'une jeunesse passée dans les privations, elle recueille, à mesure qu'elle avance en âge, une moisson de quolibets dont toute vieille fille est criblée; injustice

bien digne de la civilisation! elle avilit le sacrifice qu'elle a exigé : ingrate comme les républicains, elle paie le dévouement des jeunes filles par des outrages et des vexations. Faut-il s'étonner, après cela, qu'on ne trouve chez toute demoiselle, tant soit peu libre, que le masque de chasteté, que le simulacre d'une obéissance dont toute vierge serait punie dans sa vieillesse, par l'opinion même qui exige le sacrifice de sa belle jeunesse au préjugé !

La chasteté perpétuelle des filles peut-elle entrer dans les vues d'une législation judicieuse?... non, sans doute ; et si elle doit n'être que temporaire, jusqu'à quel âge convient-il qu'elle se prolonge?... Est-il rien de plus inutile qu'une virginité perpétuelle! c'est un fruit qu'on laisse corrompre au lieu de s'en nourrir; monstruosité plaisante dans un ordre social qui prétend à la sagesse et à l'économie!

On considère, en Harmonie, la virginité comme un fruit qu'il faut cueillir et employer à sa maturité, à l'âge de 18 à 19 ans. La virginité, dans ce nouvel ordre, ne sera pas une vertu douteuse; on en aura des garanties bien suffisantes, et les honneurs n'en seront pas décernés à des hypocrites comme nos rosières champêtres, toujours en avance de générosité, et donnant par anticipation à leur seigneur et à Colin, certaine fleur en échange de la rose qu'elles convoitent. Peut-on les blâmer de leurs intrigues secrètes, quand on réfléchit à la duperie d'une fille assez débonnaire pour croire que le mariage sera le prix de sa chasteté! Loin de là ; c'est d'ordinaire une libertine ou une intrigante qui enlève les meilleurs partis, tandis que la fille chaste, décente et belle, vieillit dans le célibat, si elle n'a pas le talent d'amorcer et décider les sots qu'une fille exercée à l'art d'ensorceler.

Eh ! quand on garantirait à la fille décente un mariage pour prix de sa chasteté, sera-ce une récompense réelle? Il y a plus de mauvais maris que de bons, et l'on risque fort de rencontrer un mari brutal, quinteux, joueur, débauché; c'est volontiers le sort d'une honnête fille, qui a rarement assez de finesse pour discerner les hypocrisies de ses prétendants, leur délicatesse fardée, dont une femme un peu manégée ne sera point la dupe.

Il n'est donc pour une fille chaste et sans fortune d'autre perspective que de gagner avec peine et à force de travail une chétive nourriture, s'ensevelir dans ses belles années, se priver des délassements qui lui sont offerts, se consumer en austérités de toute espèce, pour l'honneur du préjugé. Si l'on considère cette fâcheuse condition des véritables vierges, il faut avouer que la jeune fille pauvre et vivant avec peine de son travail, ne pouvant pas suffire à nourrir une mère infirme, est bien excusable quand elle écoute celui qui fait briller l'or à ses yeux. D'ailleurs, quelle duperie pour le corps social, de prolonger la chasteté au delà d'un terme convenu! et quel fruit retire-t-il des privations qu'a endurées une vierge de 40 ans?

Elles ne sont pas nombreuses ni à 40, ni à 30, va-t-on me dire; j'en suis persuadé : mais si les femmes obéissaient à la loi, il y aurait par millions des vierges de 30 et 40 ans. Quel avantage y trouveraient les hommes? une vierge de 40 ans n'est plus qu'un objet de risée; c'est un fruit qu'on a laissé gâter. Or, l'Harmonie qui sait utiliser toutes choses, ne sera pas si dupe que de faire chômer la virginité après l'âge de 19 ans, qui est celui où on peut en tirer parti pour une foule de prodiges industriels qu'opèrent les armées. Cet emploi se-

rait complétement manqué par les délais : en outre, on fermerait l'accès à d'autres vestales qui croissent à deux ou trois ans de distance. Il est donc clair que la civilisation, dans ses règlements sur la chasteté, a été dupe des coutumes et préjugés barbares, et de la stérilité de ses philosophes et législateurs qui, sur ce point comme sur tant d'autres, n'ont jamais su faire la moindre invention pour tirer l'ordre civilisé des fausses manœuvres où il est engagé.

Après ce tableau du triste sort de la virginité actuelle, on peut juger de l'impéritie d'un système d'éducation qui emploie chez les femmes, douze années d'enfance à préparer un sacrifice dont on ne leur ménage en récompense que des duperies et des outrages.

Une politique aussi stupide, aussi vexatoire, mérite bien que la nature persiffle « cet » ouvrage, [s'en moque] et reprenne en secret ses droits par la ligue générale des femmes pour tromper les oppresseurs, et que, faute de savoir honorer et rémunérer la chasteté réelle chez les filles et les épouses, on ne voie partout que le simulacre de chasteté, la duperie des amants et époux qui ont compté sur pareille vertu, et la duperie du corps social, dans toute sa politique relative à l'amour : ce sera le sujet du Trans-Appendice.

CHAPITRE IX.

Des Vestels Harmoniens.

On a pu remarquer dans les deux précédents chapitres des aperçus de mœurs incompatibles avec les lois actuelles.

J'ai maintes fois redit qu'il ne conviendrait pas d'introduire ces usages dans la Phalange d'essai, ni dans la première génération d'Harmonie; que si je les décris, c'est pour acheminer à la théorie des équilibres, d'où il est impossible d'exclure les accords généraux d'ordre mineur, d'*amour et de familisme.*

Quant à l'objection sur l'incompatibilité avec les coutumes existantes, j'ai levé tous les scrupules à l'Interlogue (III, 86), où j'ai donné d'avance sur ce sujet une solution très-satisfaisante pour ceux même qui en doutaient le plus.

Il est à propos de rappeler que ces coutumes, qui à la lecture peuvent sembler insignifiantes, ont pour but de décupler la richesse effective. L'accroissement de richesse n'est que triple ou quadruple, si l'ordre social s'élève en Harmonie simple, période 7e. (II, 33); le produit général de l'industrie devient septuple et même décuple, si l'on passe en période 8e., en Harmonie composée.

C'est donc une théorie de la plus haute importance que celle des deux accords mineurs d'amour et de famillisme, à défaut desquels on resterait en 7e. période. On ne pourra les bien établir qu'autant qu'on en aura posé les bases par un essor constaté des amours du

premier âge, dans l'organisation des quatre sectes de

Vestales et Vestels, Damoiselles et Damoiseaux,

toutes quatre nécessaires en système général des relations amoureuses, où l'on doit ménager, surtout dans l'âge d'initiative, pleine garantie à l'industrie et aux vertus sociales, honneur, justice, vérité, etc. Les objections sur cette méthode seront examinées « ailleurs. » Terminons d'abord sur la description des usages de la 6e. tribu, notamment sur le corps vestalique dont il reste à passer en revue le sexe masculin.

Une corporation de vestels n'aurait pas dans nos mœurs la faveur de l'opinion. La virginité a peu de grâce chez le sexe masculin; elle n'a de prix ni aux yeux des hommes, ni aux yeux des femmes. On badine le jouvenceau de 20 ans qui passe pour novice : la chasteté de Joseph, de Tobie, d'Alexis, a de tout temps apprêté à rire.

Dans l'Harmonie, un jeune homme sera d'autant moins persifflé en conservant sa virginité jusqu'à 19 ans, qu'elle « aura même pour les femmes » des emplois précieux, inconnus en civilisation, où elle est, comme la probité, risible, faute d'utilité. On se moque aujourd'hui d'un financier qui ne grivèlle pas, d'un marchand qui ne trompe pas : ces railleries n'auront pas lieu dans un ordre où les astuces mercantiles et fiscales seraient des fléaux éversifs de l'ordre social. Il en sera de même des plaisanteries sur la virginité d'un jeune homme de 18 ans; elle n'aura plus rien de ridicule quand elle sera utile à tout le monde, *même aux femmes.*

Il faut donc attendre l'exposé de ce nouvel ordre social, pour juger de la dose d'appâts que présentera la virginité aux jeunes gens au-dessous de 19 à 20 ans. Je dis *au-dessous,* car elle ne s'étendra pas au delà de

ce terme; et le corps des vestels ne comprendra qu'un tiers des jouvenceaux, qui, soit par attente d'une vestale avec qui le lien matériel sera différé, soit par caractère, distraction industrielle et spéculation sur les avantages du vestalat, pourront aisément en observer les statuts jusqu'à 19 ou 20 ans.

On ne commettra pas, en Harmonie, l'inconséquence de créer des vestales sans créer des vestels : ce serait imiter la contradiction de nos coutumes qui veulent que les femmes soient chastes, et qui tolèrent la fornication chez les hommes. C'est provoquer d'un côté ce qu'on défend de l'autre; duplicité digne de la civilisation. [Analysons les amorces de virginité en régime sociétaire.]

J'ai signalé précédemment l'indécence de railler les filles qui ont passé leur jeunesse dans la virginité, par respect pour les lois et les mœurs. Le régime civilisé, en affaires d'amour comme en d'autres, est toujours en contradiction avec lui-même.

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse;
Il promet, il rétracte, il condamne, il excuse.

Nos opinions, surtout à l'égard de l'amour, sont le pendant de la cacophonie du mardi gras, où l'on voit le gouvernement autoriser, salarier des mascarades et bacchanales, tandis que la religion fait des prières de 40 heures pour demander à Dieu pardon de ces orgies qu'on va commettre avec l'aveu du gouvernement, [plaçant en rue plus de gendarmes que de masques, afin de bien protéger le péché mortel.] Un étranger qui ne connaîtrait pas nos bizarreries politiques serait fondé à croire que le sacerdoce et le gouvernement sont en scission, ou ne professent pas la même religion, puisque l'un autorise les délits pour lesquels l'autre demande

grâce à Dieu. Telle est la civilisation, toujours *duplique* en mécanisme, vantant à tout propos sa perfectibilité de raison, et n'offrant dans toutes ses coutumes que la déraison systématique; témoin son engouement récent pour le commerce. Nos écrivains prétendent aimer et chercher l'auguste vérité; en même temps ils aiment et protégent le commerce arbitraire, qui est un exercice continuel du mensonge et des ruses les plus viles.

Même déraison dans nos préceptes sur la virginité: si on veut sincèrement qu'elle soit conservée par les jeunes filles non mariées, on devrait veiller à ce qu'elle fût conservée de même par les jeunes garçons. Il n'existe pas de 3e. sexe en amour: si donc les jeunes gens renoncent de bonne heure à la virginité, ils ne peuvent s'adresser qu'à des femmes mariées ou non mariées. Dans le premier cas, il y a crime d'adultère; dans le deuxième cas, crime de fornication, selon les lois civiles et religieuses.

Cependant l'opinion établit pour règle, qu'un homme ne doit se marier qu'à 30 ans (Lycurgue fixait ce lien à 37 ans); qu'il n'a pas, avant cet âge, l'aplomb convenable à l'état conjugal et paternel. Or, si l'opinion le ridiculise lorsqu'il conserve sa virginité jusqu'à 37 ans, c'est exiger qu'il séduise des femmes mariées ou non mariées, et qu'il tombe dans les crimes d'adultère, fornication, stupre, viol, etc.

« Voilà ce que produisent » la législation et l'opinion avec leurs impulsions contradictoires? Pourraient-elles s'entendre en un seul point, sur ce qui est commandé par l'une et défendu par l'autre? On remplirait un volume du tableau des absurdités qu'entraînerait l'observance de leurs préceptes respectifs, notamment sur la

chasteté prescrite à quiconque n'est pas marié. Il ferait beau voir que tous les hommes s'abstinssent de femmes tant qu'ils ne sont pas mariés, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ 30 ou 40 ans. Je ne sais trop comment les femmes s'accommoderaient de pareil régime, en cas qu'il pût convenir aux jeunes gens.

Au résumé, le commerce amoureux n'étant nullement compatible avec les préceptes de la législation toujours opposée à l'opinion, il a dû dégénérer en astuce générale et accord secret pour la violation des lois. Aussi le jeune homme qui garde sa virginité, est-il publiquement traité de benêt. La chose est envisagée fort différemment en Harmonie, d'autant mieux que cette virginité bornée au tiers des jeunes gens ne doit s'étendre qu'à l'âge d'environ 19 ans, et procure à ces conditions une foule d'avantages à toutes les classes d'hommes et de femmes. Nous allons, de l'exposé de quelques-uns de ces avantages, déduire les considérations qui maintiendront dans le rôle vestalique 1/3 des jeunes gens de 16 à 20 ans.

Je commence par un motif de politique. Le corps des vestels est protégé, investi de prérogatives, parce qu'il est nécessaire pour donner le change à l'enfance au sujet des relations d'amour. Si tous les jouvenceaux de la 6e. tribu prenaient une maîtresse à 16 ans, passaient subitement du gymnasiat au damoisellat, et abandonnaient brusquement les travaux du matin, cette défection générale des hommes provoquerait de fâcheuses conjectures dans la tribu du gymnasiat : elle en conclurait que la cour galante et les amours sont donc bien remplis de charme : bientôt les enfants de 15 ans et par suite ceux de 14 et de 13, voudraient anticiper sur les époques fixées pour cette transition.

Mais la demi-désertion des deux chœurs n°. 6, et la conservation d'une moitié dont 1/3 de garçons et 2/3 de filles qui restent avec l'enfance, y produisent un esprit de parti, une préférence cabalistique très-propre à inspirer à l'enfance du dédain pour l'amour, et pour cette moitié de scissionnaires qui ont déserté les travaux du matin et se sont introduits aux séances du soir de la cour galante.

La défection des chœurs entiers de jouvenceaux et jouvencelles deviendrait donc l'objet d'une curiosité inquiète et dangereuse chez les chœurs moins âgés : il faut un procédé mixte; or, la transition amoureuse est masquée très-artistement au moyen du vestalat, qui prête à toutes les équivoques et préventions dont il convient que les enfants soient imbus sur pareille matière. Ils voient les démonstrations d'amour aux alentours des vestales; mais tout dans la cour vestalique est d'une décence qui, loin d'éveiller aucun soupçon chez l'enfant, lui fait dédaigner les mœurs galantes des chœurs supérieurs, et soutient son enthousiasme pour l'industrie matinale et pour le corps vestalique resté fidèle à ces travaux.

Par nécessité de donner le change aux enfants sur les affaires d'amour, l'Harmonie doit soutenir et encourager le corps des Vestels, indispensable dans cette politique.

De quelle classe de jouvenceaux sera-t-il tiré? De ceux qui, comme le fils de Thésée, entraînés par la chasse et les fonctions actives, n'inclinent que fort tard à l'amour, et sont absorbés par une foule d'autres intérêts, si nombreux en Harmonie, où chaque branche d'industrie est le germe d'intrigues les plus piquantes. Si la chasse à elle seule suffisait pour distraire Hippolyte de l'amour, que sera-ce d'un ordre social où chaque jouvenceau sera

préoccupé de vingt et trente sortes d'intrigues plus intéressantes que n'est aujourd'hui la chasse!

Autre chance : quelques jeunes gens de 15 à 19 ans se seront passionnés pour des vestales qui ne veulent point encore admettre d'amant possesseur. Ces jeunes gens seront peu tentés de fréquenter la cour galante, où ils ne trouveraient pas leur bien-aimée. Ils resteront comme elle au drapeau vestalique, en attendant le moment où ils pourront la suivre à l'armée et y briguer sa préférence; tout poursuivant étant de plein droit admis à l'armée, à la suite de la vestale qui lui a concédé ce titre.

Un appât non moins fort pour le rôle de vestel sera celui des alliances monarcales dont ces jeunes gens obtiennent par fois la préférence [par faculté d'admission précoce aux grandes armées.] De là vient que leurs parents et amis les exciteront à rester dans le corps vestalique jusqu'à 19 ans, époque où ils iront à l'armée, et où le plus pauvre vestel, s'il est remarquable par ses moyens personnels, pourra espérer d'être choisi par quelque haute souveraine, comme géniteur d'héritier titulaire, et parvenir au titre d'époux, qui, en Harmonie, ne se donne aux hommes et aux femmes qu'autant qu'il y à progéniture vivante et reconnue de l'un et de l'autre.

Les vestels auront sur ce point plus d'espoir de succès que les vestales dont on verra la franche moitié échouer dans le rôle de génitrice : les jeunes femmes en Harmonie étant trop robustes pour concevoir de bonne heure, on en verra bon nombre de stériles à perpétuité; la plupart ne seront fécondes que vers l'âge de 25 ans. Dès lors, sur vingt vestales choisies pour génitrices monarcales, on peut prévoir que dix échoueront faute de fécondité : elles n'obtiendront dans ce cas que le titre de vice-épouse,

qui donne un droit dans les hoiries et un rang de dignitaire.

Les vestels n'auront pas ce risque à courir; une princesse ne viendra guère à l'armée pour y faire choix d'un géniteur, avant de s'être assurée par expérience qu'elle est en âge ou en état de fécondité.

Au sujet de ces choix, remarquons que l'Harmonie ne se hâte pas de reproduire dès l'âge de 14 ans, les lignées titulaires des douze degrés de souveraineté (II, 376). Elle n'a jamais à craindre qu'un trône manque d'héritiers légitimes, ni que le défaut d'héritiers directs puisse causer aucun trouble. Répétons à cet égard qu'il faut différer toute objection jusqu'à l'exposé des équilibres de familisme.

Si les princes et princesses venaient de bonne heure à l'armée pour y faire choix d'une génitrice ou d'un géniteur en titre, les vestales et vestels auraient peu de chances de préférence; car la première jeunesse, en amour, se passionne rarement pour ses égaux en âge; elle préfère volontiers ceux de 25 à 30. Les princesses qui devront faire un choix attendront d'autant mieux cet âge, qu'il serait contraire à la décence de voir arriver à l'armée une femme de 18 ans pour y donner la pomme à un jouvenceau. Une telle démarche n'aura rien de choquant chez une dame exercée, âgée de 25 à 30 ans. Ce délai tournera à l'avantage des vestels, parce qu'une femme un peu experte commence à prendre du goût pour les amants du premier âge.

On ne manquera donc pas d'amorces pour attirer au corps vestalique un tiers des jeunes gens de 15 à 19 ans. Ce rôle, bien loin de prêter à la raillerie, comme celui des Alexis et des Joseph, sera l'enseigne d'un caractère

mâle, généreux, fidèle aux amitiés de l'enfance ou aux espérances données par une vestale. D'ailleurs on en verra bon nombre, d'un et d'autre sexe, chanceler et passer successivement au damoisellat, tous débutant par le vestalat au sortir de la 5e. tribu.

Ajoutons que les dames harmoniennes spéculent en amour bien différemment de nos dames civilisées, qui, incertaines sur les jouissances futures, se pressent de tout user sans songer au lendemain. Nos belles opèrent comme le soldat en pays ennemi, où il saigne toute la basse-cour, et verse les tonneaux plutôt que de rien laisser à ceux qui le suivront. Telles sont généralement les dames civilisées qui n'ont aucune chance de spéculation sur les réserves de jeunes gens. Celles de l'Harmonie considèrent tous les jouvenceaux de la Phalange comme un corps de réserve qu'elles mettront à profit après les premiers amours. Elles savent que les femmes âgées auront tôt ou tard un contingent à recueillir sur les vestels plus que sur les damoiseaux : on en verra la preuve aux sections qui traiteront du faquirat et des hautes harmonies d'amour. Dès lors le sexe féminin spéculera sur le retard amoureux des vestels et protégera cette compagnie.

Il y aura entre les dames de ce nouvel ordre et celles du monde civilisé, la même différence qu'entre un propriétaire impatient qui dévaste et abat tous les jeunes bois, ou un agronome sensé qui entretient ses forêts bien aménagées et garnies de hautes futaies auxquelles il craint de toucher avant la pleine maturité.

Assurément le second gagnera le double du premier, en ne se pressant pas de jouir; et tel sera le calcul des dames harmoniennes, toujours assez pourvues d'hommes, ainsi qu'on le verra au traité de la haute Harmonie.

J'ai prouvé que les vestels harmoniens n'auront rien du ridicule où tomberait un tel rôle en civilisation, et seront au contraire distingués à titre de caractères de forte trempe, en qui les germes de vertu l'emporteront sur l'amour. Ils en seront récompensés, soit par l'avantage d'obtenir à l'armée la vestale qu'ils auront attendue, soit par la préférence de magnates ou princesses qui auront un héritier à fournir pour les sceptres de divers degrés, soit par diverses voies d'avancement attachées à cette fonction. Ainsi le petit retard de 3 à 4 ans en exercice d'amour leur vaudra toujours des chances d'accroissement en fortune, en vigueur, en considération.

Quoique l'Harmonie prodigue à l'une et l'autre compagnie vestalique tous les délassements, elle s'attend à voir une moitié de la jeunesse opter, au bout de six mois ou un an, pour le damoisellat; défection qui n'est point vice, ledit emploi étant nécessaire.

Une vestale est d'autant plus considérée, qu'elle n'a parmi ses poursuivants aucun préféré d'inclination : mais elle n'est pas congédiée pour en avoir un; elle risque seulement d'être moins recherchée à l'armée par les princes qui viendront faire choix d'une génitrice. Au reste, leur vie active et joyeuse leur donne assez de moyens de faire diversion à l'amour, contre qui le meilleur antidote est l'abondance même (1) des poursuivants titrés et admis à leur cour.

(1) En théorie d'équilibre passionnel, il faut absorber la tentation vicieuse, par la multiplicité des chances d'essor et par l'étendue des chances de compensation.

L'on voit quelques-uns de ces effets en civilisation, entre autres dans la classe des commis-marchands. Il n'en est pas de plus généralement probe en gestion, parce que c'est la classe qui

Lorsque les unions vestaliques sont consommées à l'armée, il est d'usage et la courtoisie exige que le plus âgé suive le plus jeune en qualité de troubadour. La campagne leur est comptée double, comme chez nous les campagnes de guerre, soit pour la vestale et son troubadour, soit pour la troubadoure et son veste (12 campagnes donnent rang de paladin ou paladine).

Les troubadours vont se fixer quelque temps dans la Phalange du plus jeune; ils y jouissent du rang de magnat; leur vestale passe au rang de pro-vestale. Cet usage s'étendra communément aux femmes, et on verra d'ordinaire la troubadoure suivre le pro-vestel. Nos coutumes veulent que la femme parte avec un homme qui l'a marchandée et obtenue : cette suite du mariage est aussi galante que les négociations préalables du courtier.

Les farouches admirateurs de l'antiquité ne manqueront pas de s'informer par quel supplice on punit les pro-vestales et pro-vestels qui manquent à la fidélité. Sont-ils, comme aux beaux jours de la liberté romaine, enterrés tout vifs pour le bien de la morale? Non : ils en sont pour la renonciation à leur rang; encore ne sont-ils déchus qu'à la deuxième infidélité connue, à moins que dès la première il n'y ait rupture formelle de la part de leur conjoint.

Le troubadour et la troubadoure qui viennent s'établir quelque temps avec une vestale ou un vestel, ne man-

a le plus d'occasions de larcin. Peut-être y céderaient-ils souvent s'ils n'avaient pour l'avenir des perspectives d'avancement qui les soutiennent dans les voies de la probité. Dès lors cette renonciation au larcin n'est plus privation pour eux, mais option, soutenue d'espérances, comme celle du corps vestalique dans ses délais d'abandon à l'amour.

quent pas de rejoindre ensuite leur Phalange. L'amour de la patrie est un lien trop fort en Harmonie, pour qu'aucun autre puisse le rompre. Au reste, chacun est libre à cet égard.

La stérilité d'une vestale n'ôtera souvent rien aux avantages que sa Phalange pouvait se promettre de la fécondité. Le monarque troubadour une fois habitué et choyé dans cette Phalange y fera choix de quelqu'autre femme d'une fécondité connue, et rarement il ira chercher ailleurs une génitrice.

En Harmonie, on distingue des degrés dans l'union des sexes : le mariage n'arrive en degré ultérieur et n'a lieu que lorsqu'il y a enfantement. La grossesse même n'est pas encore un motif suffisant pour concéder les titres d'époux et épouse ; car la femme peut accoucher d'un enfant mort, et le but de l'hymen ne sera point rempli ; il n'y aura pas LIEN DE FAMILLISME.

Ces considérations obligent l'Harmonie à établir une échelle de droits et de titres en amour, et ne pas concéder le titre d'époux avant de savoir si la principale condition en sera remplie. Nous blâmons à bon droit l'autorité, lorsqu'elle nomme aux fonctions des gens qui n'ont aucune aptitude à les exercer. Il en est de même en mariage, dans l'Harmonie : si une femme est stérile, elle ne peut pas être épouse, créer le lien familial : elle reste aux échelons inférieurs (indiqués chap. XII); et il en est de même d'un homme qui, dans son union avec une femme déjà mère antérieurement, n'obtiendrait d'elle aucun enfant ; il ne serait pas promu au rang d'époux.

Ces détails s'écartent de notre sujet, qui ne s'étend qu'aux premiers amours, à l'art de les concilier avec le progrès de l'industrie et des études, et avec l'harmonie

générale. Il suffit qu'on ait vu dans ces trois chapitres, que les chances de vestalité ou virginité sont aussi honorables, aussi attrayantes en Harmonie, qu'elles sont ingrates dans l'état actuel, où la dépravation ne laisse en amour aucune carrière aux mœurs loyales; pas même dans l'adolescence, et moins encore dans les périodes plus avancées, où l'amour n'est si souvent qu'un masque de vénalité et de méprisables intrigues.

CHAPITRE X.

Des Damoiselles et Damoiseaux.

Les objections sur la disparate des coutumes d'Harmonie avec les nôtres ont été suffisamment réfutées aux Interliminaires (III, 86). Achevons de remplir la tâche, de distribuer la tribu de transition amoureuse en deux corporations contrastées, marchant,

L'une au beau par la route du bon, —VESTALAT.

L'autre au bon par la route du beau, —DAMOISELLAT.

Le système d'éducation attrayante ne serait pas *intégral composé*, si cette méthode n'était pas soutenue jusqu'à l'âge de majorité, 19 à 20 ans (tribu 7e., les adolescents), où se termine l'éducation. Il faut que, jusqu'à cette époque, elle opère de manière à entraîner au travail productif les deux classes de vestalat et damoisellat, tout en favorisant leurs inclinations.

Les fonctions vestaliques ne doivent leur relief qu'à la scission d'une moitié de jouvençaux et jouvencelles qui prennent parti pour des mœurs différentes. Les caractères ne sont pas tous de trempe convenable à se soutenir longtemps dans les voies virginales : il faut donc des mé-

thodes propres à discerner et employer utilement ceux qui penchent pour la précocité en exercice amoureux.

Il arrive toujours qu'une moitié des jouvenceaux et jouvencelles, moins pourvue des talents, de la beauté, de la force de caractère nécessaires pour s'avancer dans le vestalat, ou bien stimulée par le tempérament, par les dispositions galantes, s'enrôle de bonne heure sous la bannière amoureuse, et prend parti dans le corps du damoisellat, plus nombreux en hommes qu'en femmes.

Le corps des damoiseaux et damoiselles forme une moitié de la secte d'amour fidèle qui est première fonction ou première touche en gamme d'amour.

Ce n'est pas à 15 ans [ou 15 1/2], à l'instant même du passage en 6e. tribu, que les jouvenceaux et jouvencelles optent entre le vestalat ou le damoisellat; tous débutent par la vestalité : il serait même honteux de n'y pas passer au moins quelques mois. Ce n'est que peu à peu que les caractères faibles se laissent prendre à l'amour : dès l'âge de 16 ans, quelques-uns désertent le vestalat, d'autres plus tard. Ce sont communément les moins beaux qui perdent patience; la chance des unions princières d'armée étant « assez faible » pour ceux et celles qui n'ont pas la beauté [ou de grands talents pour briller dans une armée formée par vingt empires.]

Dans l'état civilisé, c'est d'ordinaire une classe de femmes peu honorables que celles qui se livrent de bonne heure à l'amour : elle est pourtant bien nombreuse; elle comprend les 9/10es. des paysannes, et les grisettes de la ville, qui à 16 ans ont déjà eu plus d'amants qu'elles n'ont d'années. On rencontre aussi parmi les demoiselles de la bourgeoisie ou de haut parage, quelques aigrefines qui, avec leurs masques d'Agnès et de bigotes, « sont

bien plus débauchées que les » grisettes. Il existe donc en civilisation une très-grande majorité de femmes précoces en amour et en libertinage secret.

La transition amoureuse est au contraire fort décente en Harmonie, parce que le corps du damoisellat à des rivalités qui l'obligent à se respecter, et ne pas former un contraste choquant avec le vestalat où règnent au suprême degré l'honneur et la pudicité. Il faut, pour établir la concurrence, que les damoiseaux et damoiselles compensent leur faiblesse précoce par un grand raffinement de délicatesse en amour, de manière que les deux carrières de vestalat et de damoisellat conduisent par des voies différentes aux buts généraux de l'éducation, aux progrès de l'industrie [et des études], au lustre des vertus sociales, [et qu'ils marchent, l'un au bon par la route du beau, l'autre au beau par la route du bon.]

L'époque la plus critique de l'éducation, celle d'avénement en puberté, deviendrait l'écueil du système harmonien, si elle faisait dévier la jeunesse de ces nobles sentiments dont l'éducation l'a nourrie. L'amour ne doit donc intervenir que pour donner une force nouvelle à ces impulsions honorables ; il doit opérer à l'encontre du mécanisme civilisé, où il ne s'empare des jeunes têtes que pour leur inspirer le mépris de tous les préceptes de l'éducation, l'esprit d'astuce et de ligue secrète contre les mœurs et les autorités, le goût des excès, et souvent des vices et de la crapule. Voilà ce qu'obtient l'éducation civilisée, en refusant d'ouvrir à l'amour les deux carrières de rivalité honorable qui doivent « l'utiliser » et le régulariser dans ses débuts.

Les relations d'Harmonie sont disposées de manière que nulle intrigue d'amour ne peut rester inconnue, sur-

tout dans la tribu du jouvencellat ; en outre, la fidélité et toutes les affections honnêtes y jouissent d'un lustre dont on ne voit pas même l'ombre parmi nous, qui ne pouvons ni garantir la fidélité, [ni lui assurer un lustre, une récompense.] Ce serait donc pour un damoiseau comme pour une damoiselle, un grand déshonneur que de n'avoir pas débuté par quelques détails honorables, et d'entrer dans la carrière comme la jeunesse civilisée, par la route du dévergondage ou de l'hypocrisie.

Le corps de damoisellat refuserait de s'agréger de tels personnages : s'il n'a pas pu marcher de front avec les vestales dans le sentier de la virginité, il se pique de les égaler au moins en délicatesse. Ainsi le jouvenceau ou la jouvencelle qui débuteraient sans moralité dans leurs amours, essuyeraient l'affront d'être refusés au corps du damoisellat, qui tient rang, à la cour galante, dans la Série de fidélité. Ils seraient obligés de prendre place à la première tribu complémentaire (III, 440), et y seraient mal vus, parce que cette tribu est hors de ligne par insuffisance de titres caractériels, et non par défaut de mœurs ni de procédés.

Comment les penchants honnêtes pourraient-ils germer chez les jeunes femmes, si on en dispensait les jeunes gens leurs compagnons de tribu, et si le jeune homme allait, comme en civilisation, se livrer à une foule de femmes dès que le premier pas est franchi ; s'il trouvait comme aujourd'hui dans la classe dite *honnête et comme il faut*, des femmes qui voudraient toutes prendre leur part d'un joli débutant ? Dans ce cas le libertinage des jeunes gens entraînerait celui des jeunes filles, et le corps du damoisellat ne serait bientôt qu'une réunion d'orgie : l'ordre sociétaire prévient cette dépravation en astreignant

les damoiseaux aux mêmes statuts de fidélité que les damoiselles.

On vante les premiers amours, leur vive impression dont il reste toujours des souvenirs : il faut donc, en politique sociale, utiliser cette belle passion en lui donnant un brillant essor. Les choix étant libres, on ne verra pas beaucoup de jouvenceaux se passionner pour les jouvencelles de même âge : la nature aime les croisements et rapproche volontiers les âges éloignés. D'ailleurs, elle établit en Harmonie tant de relations amicales entre les âges divers, qu'on verra encore plus qu'à présent, le jouvenceau débuter avec une femme âgée, et la jouvencelle avec un homme fait. Il n'y aura toutefois rien de fixe là-dessus, puisque l'entière liberté règnera dans les choix.

Le premier amour est très-révéré en Harmonie; on le considère comme une sorte d'alliance perpétuelle, et on ne manque jamais de le cimenter par un legs testamentaire. C'est encore l'opposé des usages civilisés, où le premier amour entravé par les parents, méconnu par la loi, déguisé par les amants, ne laisse bientôt après, que les plus faibles souvenirs, et se trouve d'autant mieux déconsidéré, que la loi affecte de ne reconnaître pour premier amour que celui du lien conjugal, qui chez les hommes est plus souvent vingtième amour que premier, et qui est si rarement premier chez les femmes.

Quelle sera la durée probable de la fidélité d'un damoiseau ou d'une damoiselle? pense-t-on que ceux qui auront débuté à 16 ou 17 ans, puissent être fidèles jusqu'à 19 ou 20, époque d'entrée en adolescence? le terme serait long et un peu au-dessus de la puissance humaine : cependant, pour y arriver autant que possible, on s'attache

à prévenir les occasions d'inconstance ; la secte des damoiseaux et damoiselles n'a qu'un demi-accès en cour galante ; elle ne fréquente pas les séristères de hauts degrés en amour ; elle n'est qu'un anneau de transition, jouissant d'une demi-liberté amoureuse. Quoique l'Harmonie distingue des amours de tous degrés, indiqués à la gamme (II, 356), elle ne se hâte pas d'y admettre la jeunesse dont l'éducation n'est pas achevée ; aussi le damoisellat ne fréquente-t-il que les Séries du degré de fidélité, et la secte du faquirat qui est celle de Décius amoureux d'un et d'autre sexe ; puis la secte de rigorisme ou pruderie, dernier anneau en gamme de fonctions d'amour.

Il reste à parler des fautes ou peccadilles érotiques ; l'Harmonie sait qu'elle n'obtiendrait rien si elle voulait trop prétendre : il faut donc se borner à maintenir le corps du damoisellat dans de sages limites, sans exiger l'impossible, comme en civilisation où l'on obtient la fidélité en paroles, mais en réalité le libertinage secret. Qu'arrive-t-il des devoirs outrés qu'on impose? Les femmes bien informées du dévergondage des hommes se font une conscience accommodante et des principes de représailles, comme celui-ci que j'ai entendu soutenir par certaine fille vertueuse : « Une infidélité, ce n'est rien du tout, » ce n'est qu'un petit oubli : bah! ce n'est rien du tout. » Elle soutenait ce principe contre quatre hommes. Tels sont les maximes de femmes qui ont rang de *très-honnêtes ;* qu'on juge par là de ce que peuvent être les moins honnêtes!

N'est-il pas plus sage de céder quelque chose au torrent, que de vouloir comprimer la passion, qui rompra les digues et renversera tout l'échafaudage de répression? C'est par cette sotte méthode que les femmes civilisées

deviennent autant de libertines, par la seule persuasion qu'elles ont le droit de rébellion secrète et de représailles contre les hommes. L'Harmonie plus sage transige avec la nature ; et pour obtenir ce qui est possible, elle ne demande jamais au delà.

C'est une corporation très-distinguée, que celle des heureux mortels qui obtiennent en premier amour les damoiselles et damoiseaux. Quel nom leur octroyer? Je ne sais, et je m'en rapporte aux romantiques sur les nomenclatures.

Par analogie au titre de Troubadour choisi pour les possesseurs de vestale, nous pouvons affecter le titre de Ménestrel et Ménestrelle aux possesseurs de damoiselle et damoiseau. Ce sont deux noms d'anciens poëtes galants ; ils peuvent convenir à ces deux emplois. Les ménestrels comme les troubadours jouissent de certains priviléges dont on ne peut pas faire mention ; ces détails tenant aux relations de la cour galante dont je ne traiterai pas dans ces deux volumes, ni peut-être dans les suivants.

Si la déchéance du pro-vestalat est prononcée à la seconde infidélité connue, celle du damoisellat où les mœurs sont moins rigoureuses, n'a lieu qu'à la seconde inconstance ou à la première persistante. Tout damoiseau ou damoiselle qui peut rester fidèle jusqu'à l'expiration du terme (âge d'environ 19 ans 1/2), acquiert par là de beaux priviléges : on en obtient de moindres pour une fidélité moins prolongée.

Par exemple, un damoiseau fidèle jusqu'au terme, jusqu'au passage en adolescence, obtient de plein droit l'admission à l'armée, dès l'année suivante. Cette admission sera différée d'un an ou deux, s'il a manqué de fidélité un an ou deux ans avant le terme. On propor-

tionne ainsi toutes les prérogatives, l'Harmonie n'admettant l'arbitraire en aucun cas.

Il nous reste à examiner comment ces corporations de premier amour, au nombre de quatre, les

Pro-vestales et Pro-vestels; Damoiselles et Damoiseaux;
Troubadours et Troubadoures; Ménestrels et Ménestrelles,

concourent au soutien des bonnes mœurs et de l'industrie : ce sera le sujet d'un court parallèle avec l'indécence et les vices qui dominent dans les premiers amours de civilisation.

TRANS-APPENDICE. — *Accord du beau et du bon dans les premiers amours de l'Harmonie.*

A l'idée de liberté amoureuse, chacun, avant de s'informer comment elle sera pondérée, n'en augure que crapule et scandale. Démontrons que ces désordres sont l'ouvrage du régime civilisé, qui a l'impudeur de les encenser et les couvrir de l'égide des lois.

Les diverses classes de jeunes amants cités plus haut ne vivent pas dans une Phalange à la manière de nos jeunes mariés, en couples scandaleux, occupés à becqueter publiquement leur impudique moitié, comme font en civilisation tant de jeunes époux qui ne sont bons qu'à donner de sottes leçons aux sœurs moins âgées, à tous les enfants de la famille et de la coterie, sous prétexte que leurs becquetages sont autorisés pour la gloire de Dieu et de la morale. Dieu ne perdrait rien de sa gloire si les jeunes mariés étaient moins indécents, moins obscènes devant les enfants. *Maxima debetur puero reverentia.*

Ces coutumes immondes n'auront pas lieu dans l'Harmonie; elle parlera moins de bonnes mœurs et en exigera davantage ; elle s'attachera à garantir le premier amour des excès sensuels qui règnent communément en civilisation. Pour prévenir la satiété qui en est la suite, elle mettra en jeu de nombreuses distractions, parmi lesquelles figurera avantageusement l'étude [attrayante] de l'analogie, [cachée aux enfants] (Pivot inverse), mais en premier lieu l'industrie.

Le vice de nos mœurs est de mettre l'amour, dans ses débuts, en opposition avec l'industrie et l'étude : on verrait l'une et l'autre abandonnées pour les amourettes, si l'autorité paternelle ou le besoin de subsistance n'intervenaient pour retenir la jeunesse au travail. Examinons comment le régime harmonien sait employer l'amour à redoubler l'émulation de la jeunesse en industrie comme en étude.

On évitera d'abord le ridicule d'encourager et prôner la fainéantise chez les jeunes amants : l'opinion ne les tiendra pas quittes pour des roucoulements et romances. Parmi nous, de jeunes mariés croient avoir fait des prouesses de vertus domestiques, lorsqu'ils ont, jusqu'à neuf heures du matin, travaillé au chevet à célébrer le sacrement. Ces sortes de vertus ne sont pas de recette en Harmonie, où l'on ne préconise en fait de mœurs que ce qui peut concourir au bien de la Phalange entière, à l'accroissement des richesses, au luxe, premier foyer d'Attraction. Les intrigues industrielles sont si actives en Harmonie qu'aucune corporation n'y protége la nonchalance.

Le vice de notre système social est de ne savoir pas mener de front les plaisirs et l'industrie : aussi, toute la classe riche est-elle rebelle au travail, du moment où elle atteint l'âge d'amour. Il faut, pour obvier à ce vice, que l'industrie, outre l'appât des intrigues de Série, soit encore soutenue de divers appuis inconnus parmi nous. La seule initiation à l'analogie universelle suffira à créer une émulation studieuse dont l'enthousiasme se prolongera dix ans au moins, et contre-balancera la fougue amoureuse de 15 à « 30 » ans dans tout le cours de sa durée. Sans l'intervention de ces nouveaux ressorts,

il ne serait pas possible d'allier le goût du bon et du beau chez la jeunesse harmonienne : elle tomberait, comme la nôtre, dans le dégoût de l'industrie.

Mais le luxe des cultures, le charme des intrigues de Série, [les amorces que présente l'étude de l'analogie,] la gaieté des réunions industrielles, sont des stimulants trop actifs pour que l'amour puisse les paralyser et faire négliger le travail. D'ailleurs, les rivalités corporatives s'y opposent; les damoiselles et damoiseaux craindraient d'encourir la raillerie des vestales et de toutes les corporations qui les observent. Un troubadour, un ménestrel, quoiqu'étrangers dans la Phalange, tiennent à s'y distinguer, et prennent parti avec les groupes adonnés à leurs cultures favorites (1).

Bref, si un jeune couple se relâchait sur l'industrie, si, passant au lit la grasse matinée, il prétendait tenir une louable conduite parce que les deux conjoints auraient, selon *Sanchez*, *Azor* et *Suarez*, rendu LE DEBVOIR, *semen effundentes intrà vas debitum*, on leur

(1) Clodomir sur les bords de la Seine était sectaire actif des roses mousseuses, des prunes drap-d'or, des fraises ananas, et de beaucoup d'autres végétaux. A l'armée du mont Hémus, il a obtenu la vestale Antigone; il la suit en troubadour à sa Phalange de l'Hippocrène : là il se liera d'emblée avec tous les groupes qui cultivent ses végétaux favoris; il leur communiquera les procédés de France et s'instruira des leurs. Il voudra, à titre de prince français, se distinguer et se montrer en digne émule des habitants de l'Hippocrène. L'amour ne peut plus exciter à la fainéantise dans un ordre où l'on ne rencontre plus d'oisifs, où les travaux sont métamorphosés en plaisirs soutenus de vives intrigues, et où le monde social, plus ami des richesses que nous ne le sommes, vouerait au mépris nos héros d'oisiveté conjugale.

signifierait que tels et tels groupes industriels n'ont que faire de sectaires insouciants qui ne paraissent pas aux séances de travail, et qu'on donne congé aux indolents disciples de Sanchez. Ces tourtereaux seraient couverts de ridicule avec leurs vertus ménagères dont se pavanent aujourd'hui les couples de jeunes époux.

J'en ai vu se lever à dix heures du matin : ils avaient dûment satisfait au précepte de Sanchez, au *debvoir conjugal;* puis, après la restauration du déjeûné, on voyait le tendre époux se promener au soleil de juin, en redingote de molleton, de peur de s'enrhumer; et les dames du quartier de s'extasier en disant : *c'est un jeune mari.*

Quel sujet d'enthousiasme! un jeune paresseux *semen effundens intrà vas debitum!* on ne verra pas de ces extases en Harmonie, et il faudra que les *ensemenceurs moraux* soient sur pied à quatre heures du matin, sous peine d'être d'abord colaphisés par toute la cour galante qui ne les aura pas vus à la séance du petit lever, et ensuite congédiés par les groupes dont ils déserteraient les travaux pour ensemencer *intrà vas debitum*, tandis qu'on ensemencerait les jardins et les champs.

La reine Blanche de Castille ne voulait pas que son fils saint Louis se délectât trop souvent avec sa jeune épouse Marguerite, qui s'en désolait, disant à la reine mère : *Ne me laisserez-vous jamais voir mon seigneur?* Blanche les gourmandait quand elle les trouvait, dans le cours de la journée, occupés à SE RENDRE LE DEBVOIR CONJUGAL. Blanche aurait été dispensée de ces remontrances, en Harmonie, où les jeunes époux sont entraînés sans cesse à des fonctions utiles qui laissent peu de temps à leurs caresses morales ; d'autant mieux que leur séance

galante du soir se passe comme celles de la journée, en nombreuse compagnie, occupée en partie à la culture des arts, et alliant une occupation à la galanterie.

Bref, les couples de jeunes amants ainsi que toutes les corporations d'Harmonie, devront tendre au premier foyer d'attraction, au luxe interne et externe. Ils s'éloigneraient de l'un et l'autre, s'ils passaient leurs journées dans une mollesse qui, en les énervant, compromettrait la vigueur ou luxe interne, et détournerait de l'industrie, voie de luxe externe ou richesse.

On nous parle sans cesse de contre-poids en politique civilisée; mais quel contre-poids établit-elle dans les premiers amours? Licence absolue chez le sexe masculin, et contrainte légale absolue chez le sexe féminin. On ne saurait voir ni balance ni équilibre dans un tel ordre. Telle fille que le tempérament obsède et expose à de graves maladies, ne sera pas mariée à vingt-cinq ans; telle autre, qui pouvait différer, est mariée à quinze ans, [ou pourvue d'une demi-douzaine d'amants.] Et les philosophes, auteurs d'un tel ordre, nous rappellent à la simple nature! doivent-ils s'étonner que la nature ligue en secret toute la jeunesse contre leurs systèmes coërcitifs, opposés en tout sens à la règle d'équilibre (185), *tendre à la fois au bon et au beau par développements libres et contrastés?* peut-on trouver chez nous, dans les premiers amours des femmes, ni liberté légale, ni contraste corporatif, ni tendance contrastée, des unes au bon par le beau, et des autres au beau par le bon?

Ils ont donc établi en premier amour, comme dans toute leur politique sociale, un régime opposé à celui qu'ils promettaient; opposé à l'équilibre, à la vérité, à la justice. Quelle est leur petitesse de n'avoir pas osé,

en 3000 ans, spéculer sur un ordre différent, sur un essor méthodique de cette liberté dont ils se disent les apôtres, et dont par le fait ils ne sont que les ennemis secrets !

On se hâtera d'accumuler des objections contre ces premiers amours d'Harmonie, entre autres celle-ci : « la » fille d'un grand seigneur, d'un millionnaire, pourra » donc, à l'abri du titre de vestale ou damoiselle, se » prendre de belle passion pour un *intrigant sans le sou*, » et l'afficher pour amant. »

Toutes ces critiques sont prévues; j'ai plus de réfutations prêtes qu'on ne pourra alléguer d'obstacles. Sur dix tribus qui exercent en amour, je n'ai décrit encore que la première; il faut attendre le tableau des neuf autres et de leurs influences. Je me borne à rappeler la condition que je me suis imposée dès l'argument (211) *: « pleine coïncidence de l'amour libre avec les deux auto- » rités administrative et paternelle, en tout ce qui touche » à* L'INTÉRÊT *et aux* MOEURS. » *La clause, je pense, est assez précise et assez sévère; elle sera strictement remplie à la fin du traité : mais s'il est convenu que je parcourrai tel espace en un jour, peut-on exiger que je le parcoure dès la première heure? j'ai répondu* (*Interlog.*) *à ces impatients qui veulent que l'on construise le faîte de l'édifice avant d'en poser les fondements.*

CHAPITRE XI.

Du Corps Sibyllin.

Déjà vingt-deux chapitres ont été employés au tableau de l'éducation harmonienne; il est terminé *quant aux enfants;* mais je n'ai rien dit des maîtres, non plus que de leurs méthodes et procédés en matière d'enseignement.

Plus d'un lecteur pensera que j'aurais dû, avant tout, parler des corps enseignants, et qu'en les reléguant à la fin du traité d'éducation sociétaire, j'ai disposé les matières à contre-sens. Non : je donne à ces corporations le rang qu'elles se sont donné elles-mêmes, le dernier. Ne sont-elles pas ce qu'il y a de plus pauvre, de plus assujetti et de plus dépourvu d'influence dans la classe instruite de la civilisation, partout astreintes, comme Corneille, à façonner leur génie, leurs écrits et leurs opinions, à la politique d'un Mazarin, et payées de tant d'humiliations par le plus chétif salaire? Il est plaisant que les savants aient distribué le monde social de manière à y occuper le dernier rang.

Je les en ai déjà badinés amplement à l'Intermède (II, 348), en leur montrant le lustre dont ils doivent jouir dans l'Harmonie : quant à présent, on peut dire qu'ils sont logés à l'enseigne où ils ont logé le monde social et scientifique, *au rebours du sens commun.*

Je dis monde social et scientifique ; le tort étant commun à l'un et à l'autre ; l'un s'est organisé à contresens de la vérité et de la justice, en préférant l'industrie morcelée et mensongère à l'industrie sociétaire et véridique : même ridicule chez le monde scientifique, en ce qui

touche à la marche des sciences ; il a entrepris à contre-sens l'étude du mouvement : après 2500 ans d'efforts, Newton, *prenant le roman par la queue*, a déterminé les lois du mouvement matériel avant celles des quatre autres mouvements (tablés II, 248), tous antérieurs en rang au matériel, qui est devenu abîme et cul-de-sac pour le génie; car il n'a conduit aucunement à la connaissance des quatre autres, quoique l'acheminement eût été facile à des esprits méthodiques.

Voilà triple subversion dans le monde savant, vrai monde à rebours, en ce que

Il dirige les études à contre-sens du monde naturel ;

Il organise l'état social à contre-sens des destins ;

Il se place en lot de fortune à contre-sens « du bon ordre. »

J'ai dû par cette observation les disposer à tolérer une critique de leurs systèmes d'enseignement, arbitraires comme toutes les conceptions philosophiques, excluant ou prônant tour à tour les méthodes, selon qu'il plaît à Quintilien, Rollin ou autre sophiste en crédit.

Par opposition à ce vague des systèmes, l'Harmonie emploie le mode intégral, la méthode échelonnée et appliquée à tous les titres d'esprits et de caractères.

En traitant des instituteurs harmoniens, trois choses « peuvent » fixer notre attention :

1. Le rang qu'ils occupent en hiérarchie sociétaire [dans l'un et l'autre sexe] ;

2. Le mode adopté pour leur élection et leur indépendance ;

3. La méthode unitaire qu'ils suivent en institution.

1°. *Leur rang en hiérarchie sociétaire ;* il doit être en proportion de leur utilité ; quelle est-elle ? Chacun sur

cette question va tomber d'accord si je pose en principe : « que l'éducation est pour l'homme une seconde mère ; » sans elle, il se trouve ravalé fort au-dessous des brutes ; » car un loup, un corbeau, reçoivent de la simple nature » toutes les connaissances dont ils ont besoin pour s'é- » lever au rôle de loup parfait, corbeau parfait. Il n'en » est pas ainsi de l'homme, qui ne reçoit de la nature » que des germes ; c'est à l'éducation à les développer ; » elle doit donc tenir un rang éminent parmi les ressorts » sociaux. »

Sans doute, s'écrie-t-on, l'homme n'est rien sans l'éducation. En ce cas, ceux qui la lui donnent sont donc une classe bien précieuse ! Comment donc se fait-il que les instituteurs tiennent le dernier rang dans la civilisation perfectibilisée ; qu'un agioteur, un être malfaisant ait des revenus de prince, et que le rôle d'instituteur soit partout un métier de forçat, de mercenaire subalterne ? Dans nos grandes villes, comme Lyon, Bordeaux, les professeurs ont à peine de quoi frayer avec les vendeurs d'allumettes. Qu'il est plaisant de les entendre vanter leur civilisation perfectible, nier qu'on puisse découvrir d'autre société que celle qui réduit les savants à la besace, et assure aux classes ignorantes les faveurs de la fortune (Interm., II, 348) !

Les enfants civilisés sont si malfaisants, si haïssables, que la pauvreté seule peut déterminer un homme à exercer les fonctions d'instituteur. Il n'en est pas ainsi en Harmonie, où ce rôle est la voie de dignités suprêmes, et conduit à l'une des branches de souveraineté numérotée 3 au tableau suivant :

SCEPTRES PIVOTAUX ET CARDINAUX EN ORDRE COMPOSÉ.

	Directs.	*Inverses.*
Maj.	1 * d'amitié, ROITELETS.	*1 d'amitié, COBRES, CORYB.
	2 * d'ambit., SACERDOCE.	* 2 d'ambit., SCIENCES, ARTS.
Min.	3 * de famill., MONARCAT.	*3 de famill., INSTITUTION.
	4 * d'amour, FÉAT.	*4 d'amour, FAQUIRAT.
	Y–TITRE CARACTÉRIEL.	X–FAVORITISME.

Ces dix sortes de sceptres portés à vingt par emploi en masculin et féminin sont aussi nécessaires en Harmonie que les vingt doigts des mains et des pieds le sont au corps humain. Chacun des sceptres est gradué à douze degrés et pivot, selon la table (II, 376).

On peut remarquer dans ce tableau des postes brillants alloués à deux classes bien mal rétribuées aujourd'hui; d'abord aux instituteurs spéciaux *3; puis au sacerdoce 2*, qui est à moitié corps d'institution. Tout curé de campagne travaille plus ou moins à former des élèves, les catéchiser en religion, les initier aux éléments des sciences. Le sacerdoce est donc aussi une classe d'instituteurs qui n'est pas mieux récompensée que la titulaire, car les curés de campagne sont en France d'une extrême pauvreté. Leur sort sera l'opposé en Harmonie où tout curé jouira dans sa Phalange des honneurs et avantages de magnat : les vicaires en proportion. L'amour de Dieu étant passion ardente chez les harmoniens, ils ne souffriraient pas que les ministres des autels restassent comme aujourd'hui dans un état voisin de la pauvreté; et le sort d'un vicaire de Phalange sera, quant au bien-être, au moins égal à celui dont jouit en France un évêque.

Le corps sibyllin ou corps des instituteurs est d'au-

tant plus considéré en Harmonie, que chacun a des prétentions à y figurer dans un âge avancé. Nous allons en juger par le mode employé dans l'élection des sibyls et sibylles.

2°. *Mode électif.* Chacun exerçant dans une quarantaine de Séries, en agriculture, fabrique, sciences, arts, etc., parvient avec le temps à la perfection théorique ou pratique dans quelqu'une : dès lors il est fonctionnaire enseignant, sans avoir besoin de commission ministérielle, ni de protection en cour. Il suffit qu'un individu, homme ou femme, soit jugé par ses inférieurs aptes à donner l'instruction, pour qu'elle lui soit demandée. Le professorat théorique ou pratique n'est jamais concédé que par l'opinion ; les dividendes affectés à l'instruction sont rétribués par degrés et par vote des sybils, à ceux qui ont notoirement donné le plus de soin et de lustre aux leçons et à l'instruction des élèves.

L'instruction étant demandée passionnément, chaque aspirant sait bien s'informer et discerner quel est le personnage le plus capable de la lui donner, quel est le canton où il doit aller entendre un grand maître. Elle est organisée comme chez les Grecs, où tout sophiste était libre d'ouvrir une école, et n'avait d'élèves que ceux que la confiance lui amenait.

Les femmes comme les hommes peuvent être, en Harmonie, chefs d'instruction. Baucis est la plus exercée de sa Phalange à conserver les fruits et soigner le fruitier ; ce sera d'elle que chacun recherchera des leçons théoriques ou pratiques sur cet art ; et comme les femmes en Harmonie sont aussi industrieuses que les hommes, il y aura autant de sibylles que de sibyls, en dépit de la philosophie, qui veut exclure les femmes du rôle d'institu-

trices, et les condamner en masse à faire bouillir le pot et ressarcir les vieilles culottes.

On peut être sibyl en toutes fonctions. Gros-Pierre n'excelle que dans la culture patriotique des raves ; il peut devenir, avec le temps, un habile raviste-praticien ou théoricien. Ce sera dans ses oracles que les jeunes sectaires des raves iront puiser la lumière : il verra se réunir dans son école tous les vrais amis des ravognons : Gros-Pierre sera, par le fait, sibyl de raves ou en raves, et participant aux dividendes sibyllins, puisqu'il sera chef d'instruction pour les raves, qui occuperont en culture une Série industrielle, comme en occupera tout autre légume.

Chacun pouvant ainsi parvenir au corps sibyllin, se trouve intéressé à lui donner le plus grand lustre. Dès lors c'est par vote unanime que ce corps est élevé en Harmonie aux honneurs suprêmes, et occupe un des huit sceptres cardinaux dont on a vu le tableau (275). A ce compte, les savants et artistes *d'un et d'autre sexe* occupent deux sceptres sur dix; les degrés *2 sciences et arts, *3 institution. En outre, ils participent aux huit autres : quelle différence d'avec leur abjecte condition dans l'état civilisé!

Quoique l'Harmonie n'admette aucune préférence pour les siéges d'enseignement, cependant il est force de privilégier quelques points centraux pour les collections à l'usage des sciences et arts, comme pour le dépôt du cadastre du globe contenant 120,000 tomes de 30 pouces de hauteur (II, 150), et pour d'autres objets qui ne pourront pas se trouver en chaque Phalange, tels que les cabinets complets d'histoire naturelle. On en donnera la présidence aux sibyls de hauts degrés; mais leur élection

ne pourra être objet de faveur, puisqu'ils seront élus par la masse générale (1), sur notoriété de renommée et à la majorité des votes.

Ainsi l'instituteur aujourd'hui destitué de ses ingrates fonctions, soit par défaut de protections, soit par un contre-coup des querelles de parti, obligé d'être en civilisation le plus rampant et le plus misérable des hommes, prendra place parmi les dignitaires les plus honorés et les plus indépendants.

3°. *La méthode unitaire à suivre en institution.*

C'est un ample sujet de controverse en civilisation, où tout ministre et tout écrivain veut faire prédominer sa méthode, et où l'on change les systèmes d'éducation aussi inconsidérément que les modes.

L'exposé d'enseignement unitaire va être, comme d'usage, un procès aux simplistes, qui croient la nature

(1) On va s'écrier : le Roi ne sera-t-il pas jaloux de ce droit d'élection ? y consentira-t-il ? Patience : on verra au traité des équilibres, qu'un Roi en Harmonie trouve son intérêt à s'isoler de ces cabales électorales, et ne voudrait pas accepter le privilége de nomination. Cela sera bien démontré : mais suivons l'ordre des matières, et n'exigeons pas que le dénoûment tienne la place de l'exposition.

Cette jalousie de pouvoir que ressentent aujourd'hui les monarques, n'est qu'une enseigne de faiblesse et d'inquiétude. Lorsqu'ils verront leurs sceptres bien affermis et garantis à perpétuité à leur lignée, avec binage d'hérédité sur un élu, ils se passionneront pour un ordre si favorable à leurs intérêts, et pour toute mesure tendant à le consolider. Ils applaudiront donc à l'absolue liberté des élections, où ils trouveront d'ailleurs le double avantage de satisfaire la masse qu'ils aimeront, et de jouir des chances d'intrigue. Ce sont des thèses à démontrer aux sections des équilibres.

bornée à un seul moyen, et qui veulent tout façonner à leur manie. Ce serait un sujet très-propre à les désabuser, s'ils étaient assez modestes pour se confesser de quelqu'erreur.

En affaire d'enseignement comme en toute autre, nous tendrons constamment au même but, à obtenir *par attraction* ce que la méthode civilisée arrache *par contrainte*, ce qu'elle recherche sans l'obtenir.

Et puisque les caractères (selon la table, II, 338) sont distribués en sept ordres, il faut, pour amorcer à l'étude la masse entière des individus, enfants ou hommes faits, leur présenter sept méthodes sur l'ensemble desquelles chacun puisse rencontrer sa convenance. Je vais les indiquer.

CHAPITRE XII.

Gamme simple en Méthodes d'Enseignement.

Nouveau procès avec les ennemis des gammes, qui considèrent cette distribution comme arbitraire ou systématique! On leur répliquera au traité des Séries mesurées. Au reste, qu'ils essayent de corriger la suivante que je donne comme ébauche, tableau approximatif. D'autres pourront le compléter et le régulariser en le portant à seize méthodes, savoir :

	2 en transition;	16.
	2 en pivot;	
12 en gamme.	7 primaires;	
	5 secondaires;	

Je n'en donne ici que neuf; j'en ai d'autres égarées dans les manuscrits. C'est une gamme difficile à mettre au net; un seul homme n'y réussirait guère; c'est pour-

quoi je la réduis au mode simple de sept touches : c'en est assez pour mettre sur la voie ceux qui voudront l'amplifier et l'achever.

Gamme simple en méthodes d'enseignement.

⋈ AMORCES LOCALES ET SPÉCIALES.

Cardinales.
- 1. *Analyse directe ;*
- 2. *Analyse inverse ;*
- 3. *Synthèse directe ;*
- 4. *Synthèse inverse ;*

Distributives.
- 5. CAB. *Les progressions composées ;* le classement des hommes et des choses en degrés et ordres.
- 6. PAP. *La méthode ambiante ou hachée ;* les parcours et retours ; les études multiples et alternées.
- 7. COMP. *Les alliages et applications ;* le parallélisme composé ; les éphémérides, mnémoniques, jeux adaptés.

⋈ L'ANALOGIE UNIVERSELLE.

Explications. 1. L'*analyse directe* ou méthode visuelle. Cette méthode comprend les arbres généalogiques, et les tableaux en regard, en ordre composé, présentant par colonnes d'années ou de règnes, les événements et les individus historiques.

2. L'*analyse inverse* ou méthode alphabétique. Elle comprend les dictionnaires, plus multipliés que jamais ; quelques-uns en ordre composé ou classement de matières : l'Encyclopédie méthodique est une *analyse inverse composée.*

Ces deux méthodes sont généralement approuvées et employées ; personne n'a songé à accuser de ridicule aucune des deux ; elles se prêtent un appui mutuel. Il est surprenant qu'on n'ait pas opiné de même à l'égard des deux méthodes synthétiques, et qu'on ait raillé d'Alem-

bert parce qu'il a eu le bon sens de remontrer son siècle sur l'étourderie qui, depuis 3000 ans, fait négliger la synthèse inverse et prévaloir exclusivement la directe.

3. *La synthèse directe* est, en enseignement comme en histoire, la série des lumières acquises à partir de notions élémentaires, ou la série chronologique partant des âges les plus reculés, pour arriver successivement au temps présent ou au terme d'une période, comme l'histoire du Bas-Empire jusqu'à sa conquête par les Ottomans. C'est la méthode qu'on a toujours suivie en enseignement synthétique.

4. *La synthèse inverse* procède à contre-sens. Elle remonte du présent au passé, ou des connaissances acquises aux éléments de la science; méthode aussi nécessaire que la précédente, mais inusitée. D'Alembert fut ridiculisé lorsqu'il osa la proposer en histoire. Je dénoncerai plus loin cette prévention des modernes, qui en enseignement admettent les deux analyses et ne veulent pas admettre les deux synthèses. Cependant on les voit tous assister à des expériences de physique, où ils prennent le goût de la synthèse inverse, qui du spectacle des connaissances acquises remonte aux principes de la science.

5. *Les progressions composées*, qui classent les hommes et les faits par degré d'importance. Par exemple, sur la série des rois de France ou d'Angleterre, on peut former divers tableaux gradués:

Tableaux d'effets politiques, tels que la célébrité, par échelle d'individus et échelle de classe;

Tableaux d'effets matériels, comme celui de la durée des règnes, de la proportion des dépenses et autres branches d'administration.

Cette méthode est cabalistique, en ce qu'elle oppose par premiers et derniers rangs les personnages, et les met en lutte graduée, assignant des premiers et derniers rangs, premiers et derniers ordres. J'ai dû la rapporter à la passion dite cabaliste, qui procède ainsi par Séries contrastées et graduées.

6. *Le genre ambiant* ou *haché*, débutant par un parcours superficiel, puis des retours partiels sur quelques portions de théorie, puis des examens plus approfondis, et des comparaisons de divers traités, gloses, controverses, variantes, etc.

Cette méthode alternante et papillonnante se rapporte à la 2e. passion distributive, nommée papillonne. Celui qui procède ainsi, a besoin de cumuler plusieurs études sans jamais se borner à une seule. Les écoles civilisées ne sont point en mesure de donner ce genre d'enseignement, et pourtant il est, comme tout autre, nécessaire à certains caractères qui ont la papillonne parmi leurs dominantes. C'est à peu près le seul dont je puisse faire usage.

7. *Les alliages et applications;* il en est de plusieurs espèces : les éphémérides présentent des relations qui aident beaucoup la mémoire; les mnémoniques la soulagent quand elles sont ingénieuses, comme celle du vers hexamètre suivant, qui contient en autant de syllabes initiales, tous les noms des conciles œcuméniques.

NI,CO,E : CA,CO,CO : NI,CO,LA : LA,LA,LA : LU,LU,VI : FLO,TRI.

Le premier est Nicée ou Nicomédie, le dernier est Trente, *Tridentinum*.

On emploie pour l'instruction des enfants beaucoup de jeux figurés, jeux de cartes, jeu de l'oie, en adaptant à

chacune des cases ou des pièces, un événement, un sujet quelconque.

A cette méthode se rapportent les parallèles, genre que Plutarque a traité en simple. Je ne sache pas que personne l'ait traité en composé, par application d'un seul personnage à une masse d'autres comparativement examinés, et formant la monnaie d'un caractère *cumulatif*. Ce serait un sujet fort neuf pour un écrivain versé dans l'histoire; il deviendrait, par ce traité, un PLUTARQUE COMPOSÉ.

Par exemple, on peut faire en ce genre un parallèle très-frappant de Bonaparte avec un quadrille de rois de France :

Pivotal.	Quadrille.		Cumulatif.
CHARLEMAGNE.	*Clovis ;*	*Louis IX.*	BONAPARTE.
	Hugues Capet ;	*Louis XIV.*	

Les rapports du personnage cumulatif avec Louis XIV et Charlemagne sont si nombreux et si saillants, que depuis la restauration l'on n'a pas fait entendre le moindre éloge de Louis XIV, qui auparavant occupait seul la déesse aux cent voix, et qui, en politique sociale, opérait selon le principe de Bonaparte, L'ÉTAT, C'EST MOI. Ce n'est guère que depuis un ou deux ans que ce roi est un peu amnistié.

J'ai ébauché le parallèle ci-dessus; il devait former le sujet de la note H : mais je le supprime, comme touchant aux affaires de parti, auxquelles je suis étranger, et dont j'aurais parlé en juge neutre, en analyste fidèle ; c'est un moyen sûr de déplaire à tous les partis.

La 7e. méthode, comprenant ces parallèles composés, etc., correspond à la passion dite *composite* ou *engrenante*, 3me. des distributives. Cette méthode abrége

le travail de mémoire, autant que les logarithmes abrégent le calcul : aussi correspondent-ils (table 233) à la composite.

⋈ L'ANALOGIE UNIVERSELLE; méthode indiquée à l'article Pivot inverse (III, 212). Celle-ci doit s'allier avec les 7 autres, s'appliquer à chacune, sauf à discerner laquelle ou lesquelles des 7 conviennent à un caractère: en y ajoutant le secours de l'analogie, on peut conjecturer que le progrès de l'élève sera triple en rapidité.

⋈ En *transition*, j'ai placé une méthode vague, dite *amorce locale* et *spéciale*. Elle consiste à faire usage des bizarreries et écarts de règles qui peuvent exciter l'attention : tel est le *roquement* ou *roquage*, fort usité dans l'épopée et le drame; on fixe d'abord l'imagination sur un fait remarquable, autour duquel on en groupe d'autres. Cette méthode irrégulière devient bonne, pourvu qu'elle réussisse à intéresser et stimuler. C'est à l'instituteur à savoir discerner les irrégularités convenables à chaque élève, les transitions opportunes qui réussiront à éveiller la curiosité, ou en style de commerce, *à engrener l'affaire*.

Par exemple, Nisus âgé de 14 ans n'a pas de goût pour l'étude de la géographie, mais il s'intéresse vivement à une guerre où se trouve son père, et dont chaque jour les gazettes apportent les détails. Il faut lui en faire suivre les opérations sur la carte, jour par jour, en pointant avec des épingles les positions d'armées. Ce sera un procédé de transition ou amorce locale et spéciale. Quand il connaîtra ce pays, quand il s'y sera intéressé, il faudra savoir l'exciter à l'étude de la sphère entière, étendre sa curiosité aux régions vicinales, et de proche en proche à toute la mappemonde.

Laquelle des 7 méthodes faudra-t-il appliquer? Ce ne sera pas celle des civilisés, l'analyse directe, qui décompose progressivement de l'ensemble aux parties; rien n'est moins engageant pour les élèves; on en rebute les 9/10 si on leur présente la sphère armillaire et ses cercles : on les rebute plus facilement encore par la synthèse inverse, qui enseigne les distributions capricieuses et ridicules faites par la politique.

Peut-être on les amadouerait par un mélange des deux synthèses, de l'inverse ou division politique, avec la directe ou distribution des bassins; genre d'enseignement inconnu aujourd'hui: et peut-être faudrait-il combiner avec cette étude par bassins, un aperçu de géologie ou autres *amorces locales et spéciales*.

Le but étant de créer un germe d'intérêt chez l'étudiant, et développer ce germe par des moyens quelconques, toujours bons s'ils réussissent à passionner pour l'étude, on ne voit pas de quel motif peuvent s'appuyer les civilisés en proscrivant telle ou telle des 7 méthodes. Au dernier siècle on blâma d'Alembert sur ce qu'il conseillait l'emploi de la synthèse inverse en étude de l'histoire. On lui reprochait *de vouloir détruire le charme de l'histoire, et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement* (1).

(1) Toute découverte ou idée neuve risque d'être enfouie pour un siècle, si l'auteur ne lutte pas avec fermeté contre la plaisanterie, qui en France entre toujours en scène avant le raisonnement. Si les systèmes de Newton et Linné furent abandonnés après avoir été entrevus par Pythagore et Hippocrate, ce fut peut-être l'effet de quelques railleries contre lesquelles mollirent ces deux grands hommes. On peut, avec une vaste érudition, manquer par fois de caractère : d'Alembert, quoique doué du jugement le

Étrange prévention! aucune des sept méthodes ne porte la sécheresse. Elles sont toutes utiles, sauf application aux caractères faits pour les goûter; et le système d'enseignement ne sera pas intégral, si on ne les emploie pas toutes : il restera beaucoup de caractères qui ne voudront pas mordre à l'hameçon, et qu'on accusera de nonchalance, d'impéritie, quand le tort sera tout entier du côté des méthodes inconvenantes.

Appliquons cette règle à l'histoire de France, la plus insipide peut-être qu'il y ait au monde; car jusqu'au règne de François Ier., on y rencontre à peine un dixième des personnages ou des événements qui puisse exciter quelqu'intérêt; et par cette raison, il convient de la faire étudier selon l'avis de d'Alembert, en synthèse inverse remontant du présent au passé. Jamais on ne réussira

plus sain, tomba dans cette faiblesse : il n'osa pas soutenir sa proposition avec la fermeté nécessaire à accréditer une idée neuve.

Pour peu qu'on cède à la détraction, elle circonvient rapidement les esprits. Quel charme pour la tourbe des gens médiocres, de pouvoir dire à un d'Alembert : « Vous rêvez; vous avez quel-» quefois des idées saugrenues : ces savants ont par moments besoin » d'ellébore! » et là-dessus, tout pygmée se rengorge, se croit un cerveau mieux organisé que celui de d'Alembert : une coterie entière s'admire elle-même, aux dépens du géomètre qu'elle croit ramener dans la droite voie. Ainsi fleurit le vandalisme, quand le génie faiblit en lutte.

Je regarde ce petit succès comme très-pernicieux; car l'opinion de d'Alembert conduisait à des principes généraux sur l'ordre composé, et l'emploi simultané des modes inverse et direct. Une fois appliqué à l'histoire, on l'aurait étendu plus loin, et peut-être au système entier de la politique sociale, pour en déduire la règle de dualité du mouvement (II, 27); et cette fois comme tant d'autres, une petite cause aurait produit un grand effet.

d'emblée à fixer l'attention sur Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric, non plus que sur une galerie de monarques insignifiants, comme

Louis le Bègue,	Charles le Simple,
Louis le Gros,	Charles le Gros,
Louis le Hutin,	Charles le Chauve,
Louis le Fainéant,	Philippe le Long;

et tant d'autres de même force, parmi lesquels deux ou trois exceptions, comme CHARLEMAGNE, attestent la fadeur générale du sujet.

Pour intéresser un élève, il sera plus prudent de commencer par les derniers rois, et remonter jusqu'à François Ier. Ici, d'Alembert et sa méthode inverse auront gain de cause; puis, pour amorcer à l'étude des règnes antérieurs, il faudra recourir à d'autres voies, comme parallèles, [mnémoniques,] éphémérides, contrastes. L'échelle inverse ou marche rétrograde n'aurait plus d'attrait au delà de François Ier.

Au sujet de ces méthodes applicables à l'Histoire de France, remarquons le tort des Français qui ont raillé d'Alembert pour avoir proposé la plus convenable à l'histoire de leur pays. Tel qui ne s'intéresserait ni à Philippe *le Long* ni à Pépin *le Bref*, s'intéresse au roi existant, et par suite à son père, à son aïeul; de proche en proche on l'amènera facilement à étudier le règne de Louis le Grand, qui, après avoir tant guerroyé et fatigué le monde, n'a su pousser sa frontière qu'à 24 heures de sa capitale, sans pouvoir atteindre seulement à ses limites naturelles; BIES-BOS; MEUSE; versant de ROER, KILL et SARRE; VOSGES; JURA; LÉMAN; ALPES et PYRÉNÉES (dont l'Espagne a gardé trois grandes vallées en versant français).

L'intérêt que ce règne doit exciter sous d'autres rap-

ports se reportera sur les règnes également fameux par les guerres et conquêtes inutiles, comme ceux de Charlemagne et Louis IX. La synthèse inverse est donc, quoi qu'on en dise, une méthode fort utile et très-opportune en sujets arides, si elle est soutenue de parallèles composés.

Il est vrai que d'Alembert en la proposant eut un tort; il aurait dû se signer d'ALEMBERTINGHAM ou d'ALEMBERTENDORFF ; moyennant cette précaution, son avis aurait été déclaré un trait de lumière. Si l'on veut faire tomber dans l'oubli une idée heureuse, il suffit de *la faire présenter en France par un Français*. (Voyez Avant-Propos, l'art. GRIMM), post.

On verra au traité des caractères que moitié d'entre eux étant d'ordre inverse, en majeur comme en mineur, cette moitié incline à préférer les méthodes inverses, comme celle que proposait d'Alembert. Ceux qui opinent exclusivement pour l'une ou l'autre, sont également dans l'erreur; toute voie étant la meilleure quand elle réussit à créer l'émulation, rendre l'étude attrayante et profitable.

Si nous avions à prononcer sur les procédés contraires de deux pêcheurs dont l'un attraperait les poissons par la tête et l'autre par la queue, chacun de nous dirait : je donne la préférence à celui qui apportera le plus de poisson; pris de tête ou de queue, peu importe, pourvu qu'on tienne; et si tous deux en prennent une ample quantité, laissez-les pêcher chacun à sa guise : on paralyserait l'un des deux, en l'astreignant à imiter le procédé de l'autre.

La règle est la même en fait d'enseignement. Qu'on prenne la science en tête ou en queue, peu importe, pourvu que l'étudiant la saisisse. Or, il est certain qu'en histoire moderne, la science prise en queue, en synthèse

inverse, intéressera mieux que si l'on débutait par l'origine des empires actuels, dont les premiers âges sont si insipides à la lecture, qu'il est impossible qu'un enfant y prenne le moindre intérêt.

Pourquoi donc proscrire ni la synthèse inverse ni aucune autre méthode? L'institution doit les varier selon les caractères des étudiants, selon les doses d'intérêt que peut exciter chaque sujet traité.

Ce serait maladresse d'employer une méthode unique pour enseigner les histoires ancienne et moderne : l'intérêt est vif d'un côté et nul de l'autre. L'enfant retient aisément les histoires anciennes parsemées de merveilleux et de monstruosités. Au moyen de cet alliage, le crime est composé et noble chez les anciens ; il est trivial et simple chez les modernes, où le merveilleux ne figure jamais.

De là vient qu'un lecteur, à moins d'intérêt spécial, ne parvient que difficilement à retenir quelques parcelles de l'Histoire de France primitive, et que, loin d'être fondé à proscrire dans cette étude la synthèse inverse, il faut l'y introduire, étayée des trois méthodes 5, 6, 7 et autres que l'Harmonie emploiera concurremment; évitant le mode exclusif et simple qui se fixe au procédé d'un sophiste en crédit, le généralise dans les écoles, et le proscrit peu après, pour substituer au gré de quelque autre sophiste un mode également vicieux, par cela seul qu'il est exclusif.

Cette manie exclusive du monde savant s'est malheureusement étendue des parties au tout. Sur l'ensemble des études sociales, ils ont exclu la moitié la plus intéressante, celle de l'avenir ou des destinées. Les regards de la science ne se portent que sur le passé; elle s'extasie

devant quelque vieille pierre qui date du déluge, devant quelques antiquailles inutiles, comme le zodiaque de Denderah, d'où on ne tirera pas la moindre connaissance utile au bonheur des sociétés.

Absorbée dans ses explorations rétrogrades, elle néglige toute recherche ultrograde : on a même frappé de ridicule cette étude qui, si on l'eût traitée régulièrement, aurait conduit bien vite à la découverte de quelque branche de destinée, au moins du garantisme, 6e. période. On aurait conclu à cette recherche, du moment où la science aurait su constater l'abîme (1) où court le monde civilisé.

On a vu que, loin de pencher pour l'exclusivité de méthode, en enseignement, ni en cultures, les Harmoniens ménageront, dans chaque Phalange, l'emploi des sept méthodes unies à celles de pivot et transition, sauf à en appliquer à chaque sujet ce qui sera adapté à ses moyens naturels.

De cet assortiment de méthodes naîtra *l'intégralité*

(1) Quels aperçus aurait donnés une recherche sur l'avenir de la civilisation bornée à son quadrille de moyens actuels ?

[K *Salaire décroissant.*]

1. *Esprit mercantile.* 3. *Fiscalité croissante.*

2. *Monopole maritime.* 4. *Pullulation alarmante.*

⋈ *Discordes enracinées.*

Tels sont les germes d'où la philosophie tire l'augure d'une perfectibilité colossale sans entrer dans aucun détail; car toutes ses opinions sur l'avenir ne sont qu'escobarderie, refus d'augures méthodiques dont elle esquive le problème en nous promettant des torrents de perfectibilité : elle nous gasconne comme les diseurs de bonne fortune qui promettent : à la jeune fille, qu'elle va être heureuse en amour et mariée à celui qu'elle aime ; puis à sa mère, qu'elle va recevoir comme Gulistan deux dromadaires

spirituelle d'enseignement. On y joindra *l'intégralité matérielle;* 1°. par les ouvrages indiqués (III, 387), dont on meublera la bibliothèque minime (destinée à l'enfance); 2°. par le concours de lumières et de centenaires instruits en tous genres, et qui abonderont dans les divers cantons.

Cette réunion complète de moyens matériels et spirituels élèvera, dans chaque Phalange, l'enseignement au degré INTÉGRAL COMPOSÉ; perfection très-supérieure à celle que peuvent offrir aujourd'hui les capitales de Paris et Londres, où l'enseignement est à une distance infinie du degré intégral composé. Au reste, il n'est qu'au berceau tant qu'on ignore la voie des progrès rapides, l'analogie des substances avec les passions (PIVOT INVERSE).

Il reste à parler du procédé employé pour la distribution de l'enseignement harmonien; c'est le *mutualisme composé convergent*, bien différent du mutualisme *simple*, récemment introduit dans les écoles civilisées. Je vais en traiter dans un petit article pivotal.

chargés d'or. Tels sont en substance les raisonnements de la philosophie sur l'avenir politique du corps civilisé.

Pour peu qu'on eût spéculé régulièrement sur le fâcheux quatuor d'éléments sociaux indiqués plus haut, on aurait reconnu dans la civilisation actuelle un corps qui tombe en caducité, un empiétement de tous les vices politiques, et une imminence de crise funeste qui serait la chute en 4e. PHASE ou *féodalité mercantile* (II, 207); la coalition des Crésus de la haute banque avec les grands propriétaires, pour museler cette populace croissante depuis la vaccine, bâillonner les insidieux apôtres de liberté, partager le gâteau de féodalité entre le haut agiotage et la noblesse, établir la féodalité composée au lieu de la simple. Telle est, au plus juste, la perfectibilité où court à grands pas la civilisation moderne.

⋈ *CHAPITRE PIVOTAL.*

Procédés d'Enseignement harmonien.

Quelques hommes respectables, tels que Montaigne, Rollin, Rousseau, ont pensé avec raison qu'il faudrait introduire dans l'enseignement *une attraction respective* ou intimité entre les maîtres et les disciples. Rien n'est plus vrai : mais cette sage intention est, comme tant d'autres, incompatible avec le régime civilisé : elle est contrariée,

D'un côté par la répugnance des enfants pour l'étude qui manque de véhicules attrayants ;

D'autre côté par la triste condition et le médiocre salaire auquel sont réduits les instituteurs.

L'état sociétaire fait disparaître ces deux vices ; la civilisation ne peut pas même en extirper un seul. Ainsi, les Montaigne, les Rollin, les Rousseau, ont fait un rêve extra-civilisé, quand ils ont souhaité que le goût au travail et l'intimité entre élèves et maîtres, pussent régner dans les écoles actuelles.

Ce qui manque à nos grands hommes dans les occasions où ils ont des vues louables, c'est de ne savoir pas s'élever à reconnaître, *que tout ce qui est beau, honnête, sage, grandiose, est incompatible avec la civilisation, et qu'au lieu de perdre du temps à rêver l'introduction du bien dans ce cloaque de vices qui ne saurait le comporter, il faudrait s'évertuer à découvrir une société différente et compatible avec le bien.*

Le rêve de ces doctes personnages se réalise en éducation harmonienne ; il y forme l'un des procédés d'enseignement, le PIVOT SPIRITUEL Y ; c'est une double

affinité des esprits, *Attraction composée réciproque ;* c'est-à-dire, intimité et bienveillance entre les maîtres et élèves ; puis empressement respectif aux fonctions exercées, attraction du maître pour distribuer l'enseignement, et du disciple pour s'initier à la science.

Dans un tel état de choses, les progrès des élèves seront rapides, gigantesques ; mais il faut briser sur ce sujet, le laisser en suspens jusqu'à l'exposé des équilibres passionnels, sans la connaissance desquels on ne saurait apprécier les moyens d'où naîtra cette intimité entre des âges et des classes qui aujourd'hui ne sont rien moins qu'en sympathie.

Dissertons donc sur le PIVOT MATÉRIEL χ, second procédé distributif déjà désigné sous le nom *d'enseignement mutuel*, *en mode composé convergent.*

* Depuis quelque temps, les Européens semblent avoir entrevu quelque parcelle du procédé harmonien en distribution matérielle de l'enseignement. Ils ont, s'il faut les en croire, inventé un système d'instruction mutuelle, que d'autres disent renouvelé des Grecs (de qui on a reproduit tant d'idées qu'on donne aujourd'hui pour neuves. Voyez à ce sujet l'ouvrage de Dutens, sur les découvertes attribuées aux modernes).

Je me garderai bien de prononcer sur le procédé, car je ne le connais pas. Tout ce que j'en puis affirmer, c'est qu'il est d'ordre simple, et par conséquent très-insuffisant. Il ne se combine point avec le procédé pivotal spirituel Y, indiqué plus haut. Voilà pour premier vice, une lacune des plus énormes, l'absence de l'un des deux éléments dont se forme le mode *composé convergent.*

** Autre monstruosité ! Ces écoles d'enseignement mutuel sont, comme les colléges, des réunions d'êtres

disparates, hétérogènes, sans esprit de corps, sans intérêts communs, sans unité de mœurs et de principes, sans rivalités graduées, sans concert dans les travaux autres que ceux de l'école. Ces masses divergentes ne peuvent guère éviter les duplicités d'action; aussi s'est-elle déjà manifestée par des jalousies entre les savantins et les ignorantins. Une voie d'instruction nouvelle est devenue un brandon de discorde, un aliment des esprits de parti. De quel côté sont le bon droit et l'utilité? Je ne le sais ni ne m'en informe; je me borne à remarquer la fâcheuse propriété qu'a l'ordre civilisé de faire naître le mal des éléments du bien; je conclus de là que c'est folie de vouloir améliorer la civilisation par des nouveautés quelconques. Il n'y aura d'innovation précieuse que celle qui nous ouvrira l'issue de cet abîme social.

Pour opiner sur le fond de la question, il me paraît que les mutualistes ont entrevu partie du procédé de la nature, la distribution progressive de l'enseignement.

Parmi nous, les enfants envoyés à une école sont confondus pêle-mêle sans classement. Lorsque cent étudiants fréquentent un cours, il faut que le professeur abonde à servir et endoctriner toute cette pétaudière, dont les 3/4 au moins sont incapables de raisonner avec lui, et, qui pis est, n'en ont aucun désir. Il peut s'en rencontrer une dizaine de bien disposés: c'en serait assez; car un professeur ne doit jamais avoir plus de 8 à 10 élèves; il est matériellement impossible qu'il donne des soins efficaces à une réunion qui excéderait la douzaine.

Les sibyls et sibylles d'Harmonie n'admettront que ce petit nombre de disciples titrés pour la conférence individuelle. Ensuite l'instruction se disbribuera par degrés, par des pro-sibyls et sous-sibyls qui, aspirant aux grades supé-

rieurs, et reconnus aptes à donner l'enseignement de 2e., 3e., 4e. degrés, jouiront déjà d'une répartition sur le dividende alloué au corps sibyllin.

Nos écoles n'admettent pas cette échelle progressive et sociétaire d'instituteurs. Callisthène est chargé d'enseigner la rhétorique; il en doit enseigner seul toutes les branches; il n'a pas dans son école de vice-professeurs et sous-professeurs co-intéressés comme le sont les entrepreneurs d'un pensionnat. L'Harmonie établit cette graduation en toute espèce d'enseignement sur les cultures et manufactures comme sur les sciences et arts.

Baucis est archi-sibylle des fruitiers de la contrée du Latium. Elle réside à la Phalange de Lucrétile, où sa célébrité a créé par le fait une université en fruitisme. Beaucoup de jeunes gens d'un et d'autre sexe viennent passer une campagne au caravenserai de Lucrétile, pour s'y former à l'art de fruitiste praticien. S'il fallait qu'elle donnât l'instruction à cette multitude, elle serait excédée et hors d'équilibre passionnel (section 8e.) : mais elle a sous sa direction,

3 ou 4 pro-sibylles ou pro-sibyls;
10 à 12 vice-sibylles,
plus, des sous-sibylles,

tous vivement intéressés à soigner l'enseignement, par espoir de s'élever aux fonctions supérieures du corps sibyllin, qui sont électives et sont le prix d'une renommée constatée.

Chacun de ces suppléants exerce en diverses branches et se partage les élèves, selon l'espèce et le degré. On n'a recours à l'archi-sibylle que dans les cas embarrassants; elle ne confère qu'avec une dizaine de disciples titrés et transcendants; les autres élèves ne sont pas moins for-

més à son école, à ses méthodes. Est-ce là le procédé Lancastrien? s'il opère ainsi, en co-intéressant tous les agents, il est conforme au vœu de la nature sur une branche du matériel seulement *, et non pas sur la seconde ** : en outre il est pleinement en défaut sur la branche du spirituel, car je sais que dans ces écoles on inflige des punitions et pensums. En Harmonie où l'enseignement est faveur sollicitée, on se garde bien de punir; on refuse l'enseignement à celui qui montre de la tiédeur. Un tel élève serait hors de procédé spirituel, hors d'attraction composée réciproque : voyez plus haut.

Quant au procédé matériel ou *mutualisme d'enseignement*, il doit, pour être intégral, s'étendre aux plus petits enfants, c'est-à-dire que, parmi les bambins mêmes, il doit exister déjà de petits sibyls titrés, aptes à donner l'enseignement à de moindres bambins, et passionnés pour ce genre de travail, qui sera plus fructueux de la part des enfants que de la part des hommes faits, conformément aux lois du charme corporatif ascendant (46) et note F (34).

Dans notre civilisation perfectibilisée, un professeur mesquinement soldé et recevant tout à point autant de traitement qu'il en faut pour ne pas mourir de faim, est obligé de suffire à une cinquantaine, à une centaine d'étudiants. Qu'arrive-t-il? Qu'il leur donne des leçons superficielles, expéditives. Chacun de part et d'autre ne s'occupe qu'à éluder la tâche, et n'attend que l'épuisement du clepsidre. La plupart n'écoutent pas le professeur, qui de son côté s'inquiète fort peu si on l'écoute : il en donne au public pour son argent. Désordre inévitable dans tout système où l'instruction n'est pas sollicitée comme faveur, et progressivement distribuée.

Par contre, les leçons, en Harmonie, sont d'autant plus fructueuses *en tous degrés*, que les maîtres étant nombreux, [et les professeurs non élus, mais suivis par confiance], se bornent à quelques élus qu'ils affectionnent, et que les élèves sont en affinité avec les maîtres et avec la science.

Il résulte de ces détails que l'enseignement mutuel qui n'est qu'en mode simple et divergent parmi nous, devient composé convergent dans l'état sociétaire; s'il ne s'élève pas à cette hauteur, son utilité ne peut être que très-médiocre; on n'est jamais dans les voies de la perfection sociale, tant qu'on opère en mode simple.

J'ai observé (II, 73) que les Français qui revendiquent après coup toute découverte, prétendent que l'école de Lancastre n'a rien inventé en ce genre, et qu'un des leurs en a tout l'honneur. D'autre part, les détracteurs assurent que le mutualisme n'est qu'un emprunt fait aux sophistes grecs. Pourquoi donc tant d'érudits fouillant depuis si longtemps dans les archives de l'antiquité, n'ont-ils pas su reproduire et accréditer cette méthode? Le génie moderne est donc bien tardif, bien noueux quand il s'agit de retrouver les procédés utiles que le temps ou les préjugés nous ont fait perdre.

A supposer que cet enseignement mutuel, dépeint par ses antagonistes comme une réminiscence des écoles de Pythagore, soit vraiment conception du génie moderne, il nous faut donc 3000 ans pour pénétrer le moindre mystère de la nature! un procédé dont elle suggère l'invention à tout maître un peu surchargé d'écoliers! et à peine ce procédé est-il mis en scène, qu'on donne le quadruple scandale

de le dénigrer comme inutile et dangereux;

de le ravaler comme un réchauffé de l'antiquité ;

d'en faire un levier d'esprit de parti ;

d'en faire l'objet d'un plagiat sur les Lancastriens.

Que de malfaisance dans les esprits civilisés, que de lenteur dans leurs inventions, quel chaos de vice et d'impéritie dans cette société qui vante à chaque pas ses perfectibilités, quand il est évident qu'elle décline en 4e. phase ; et combien doivent être confus ceux qui voulaient perfectionner cette lymbe de misères, lorsqu'ils apprennent enfin qu'on avait (II, 142) *seize voies* pour en sortir, et que l'option sur toutes ces issues est dès ce moment offerte au genre humain !

Quelle chance pour les Français ! Si je la faisais trop valoir, ils me prendraient pour un intrigant littéraire, cherchant à les subtiliser. Qu'ils ne s'y trompent pas : je connais le terrain, et je ne spécule pas sur eux, bien convaincu que la France est encore ce qu'elle a toujours été :

Le paradis des jeunes femmes, des sophistes ou beaux esprits, et des animaux inutiles ;

L'enfer des femmes âgées, des inventeurs ou bons esprits, et des animaux utiles.

Un tel pays n'est-il pas nécessairement l'antipode de la raison sociale, bien qu'il soit le foyer des illusions qu'engendrent le sophisme et l'abus du raisonnement ! apostrophe peu flatteuse pour eux, mais indispensable de ma part. C'est une réplique anticipée au reproche qu'ils m'adresseront bientôt, de ne les avoir pas très-sérieusement avertis des dangers d'un jugement superficiel sur la découverte du calcul de l'Association, des risques de manquer l'acquittement de leur dette consciencieuse et fiscale de douze milliards. Ce sera le sujet de l'Ulterlogue.

POSTIENNE. — Dès le Pré-Lude (1) j'ai indiqué le but de l'éducation harmonienne, l'UNITÉ, par voie de l'*intégralité composée* qui achemine à l'unité.

Si quelque branche du régime que je viens de décrire s'écarte de cette règle; s'il n'est pas INTÉGRAL COMPOSÉ, embrassant (2) toutes les fonctions du corps et de l'âme, et élevant à la perfection tous les ressorts corporels et spirituels, qu'un plus habile me supplée et rectifie mon plan, mais en se ralliant au principe de l'unité par voie intégrale composée.

Nos systèmes procédant en sens contraire, ne s'étudiant qu'à comprimer le corps et l'âme, ont dû arriver à l'opposé de l'unité. Aussi l'éducation chez nous forme-t-elle trois sortes d'êtres bien distincts et bien antipathiques : les grands, les moyens et les petits; classes à qui l'éducation inculque des principes tout-à-fait contradictoires : il le faut dans un état de choses qui n'est qu'une guerre sociale méthodique.

J'ai démontré que nos théories sont erronées, en ce qu'elles procèdent toujours par méthode simple, appliquée uniformément à des masses d'enfants qu'il faudrait au contraire stimuler aux essors contrastés, et conduire,

Les uns au beau par la route du bon;
Les autres au bon par la route du beau.

En outre, nos systèmes ne voient que vice dans toutes les impulsions que la nature donne à l'enfant : les petites filles ont tort d'aimer la parure et la danse; les petits garçons, tort d'aimer la malpropreté et la gourmandise. Dès lors, à en croire nos sophistes, la nature a tort en tout et partout; elle n'a pas su organiser régulièrement les humains.

J'ai répondu à cette prétention de Titans qui veulent régenter Dieu, lui apprendre à créer les mondes et les passions. J'ai prouvé que tous ces prétendus vices de l'enfant deviennent des germes d'unité sociale, si on les emploie en Séries contrastées, et que, selon l'opinion d'un de nos fameux sophistes, J.-J. Rousseau, « tout est » bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dé- » génère entre les mains de l'homme, » c'est-à-dire *de l'homme civilisé;* car on a vu que *l'homme harmonien* ne s'attache qu'à utiliser, et non pas corriger ni réprimer les penchants que l'auteur des choses a donnés à l'enfance.

Quel fruit recueille-t-on de ces systèmes répressifs? La fausseté générale des enfants et le malheur des pères qui trouvent dans le lien paternel souvent plus de tribulations que de plaisirs.

Sont-ils pauvres? l'enfant est pour eux une surcharge dès le bas âge. Etourdis par ses cris, affadis par sa malpropreté, ils maudissent dès la deuxième année ce lien conjugal, ce ménage dont ils reconnaissent trop tard le piége.

Quelques riches pourvus d'amples appartements et de nombreux serviteurs sont délivrés de cet importun tracas, et relèguent les marmots loin du salon. Mais pour un riche, n'est-il pas cent pauvres obligés de supporter nuit et jour les incommodités de cet enfant, qui peut-être n'est pas le leur? Cette incertitude de paternité est le côté odieux du régime conjugal, le vice qu'il faudra rappeler sans cesse, et démontrer par calcul bien régulier; car tout est d'accord en civilisation pour en imposer sur ce chapitre.

On a vu que l'éducation harmonienne est une source de charme perpétuel pour les pères : délivrés des soins

fatigants qu'exige le poupon, exempts de toute surveillance pendant le cours de l'enfance, exempts des corvées d'établissement et dotation dans l'âge pubère, ils peuvent se livrer pleinement à leur impulsion naturelle, au plaisir du GATEMENT (34); plaisir sans lequel les pères sont malheureux, par intervertissement des tons (1) passionnels (II, 345).

Une vérité dont le lecteur a pu se convaincre dans le cours de ce deuxième livre, c'est que dans l'ordre actuel il n'est pas possible, même à un souverain, de donner à ses enfants l'éducation voulue par la nature, l'essor intégral des facultés du corps et de l'âme, et que cet effet ne saurait avoir lieu hors des Séries passionnelles.

Ainsi notre état social, qui veut fonder le bonheur domestique et public sur les plaisirs de famille, n'a pas la moindre affinité avec la nature, dans la principale des relations de famille, dans l'éducation! qu'on juge par là du prix de ces systèmes qui, voulant nous ramener à la simple

(1) Comme le lecteur peut s'ennuyer de recourir à ce tableau des tons, montrons-lui le principe en action. Quel est le père vraiment heureux, ou d'Henri IV qui, obéissant au vœu de son enfant, lui sert de cheval et marche à quatre autour de la chambre devant l'ambassadeur d'Espagne; ou de ce père moraliste mis en scène par Diderot (et que je crois avoir déjà cité)? Il résiste pendant cinq actes aux volontés de son fils, et finit par céder, en disant : « Qu'il est cruel, qu'il est doux d'être père! Il n'est heureux qu'au moment où il cède à la nature, *au ton descendant, déférence des supérieurs aux inférieurs.* Henri n'attend pas cinq actes; il cède à l'instant même, et pour son bonheur, car les pères comme les amants sont plus heureux par le gâtement ou idolâtrie, que par la raison impérieuse; les deux affectives mineures plaçant le bonheur dans l'idolâtrie et la déraison.

nature, ne connaissent en éducation ni la simple, ni la composée intégrale, et pourtant sont révérés comme torrents de lumière : je donnerai, à l'Ultra-Pause, sur un fragment du Télémaque, la mesure de leurs lumières.

FIN DE LA QUATRIÈME NOTICE.

POST-LUDE. — *Omissions préméditées ou obligées.*

Dans cet abrégé de l'éducation harmonienne, j'ai constaté le vice radical de la nôtre, LA DUPLICITÉ D'ACTION, *l'inconséquence de vouloir « que les enfants acquièrent » la santé, la dextérité, le goût à l'étude, au travail et » à la vertu, et de recourir, pour atteindre ce but, à » deux moyens illusoires, qui sont : »*

D'une part, l'entremise des pères et mères enclins à gâter l'enfant, lui créer des caprices, l'élever à la cupidité, à l'égoïsme, ou bien violenter ses inclinations.

D'autre part, la vie de ménage où l'on manque des écoles et ateliers nécessaires à l'éducation intégrale du corps et de l'âme, et où le jeune âge en butte au conflit de quatre impulsions contradictoires (*Trans-Lude*, 201) *est dépourvu du charme corporatif ascendant,* Note F, *qui doit l'entraîner à tous les prodiges industriels.*

Les quatre notices ont acquis sous la plume l'étendue de quatre sections, et pourtant j'ai abrégé considérablement ; j'ai même omis divers sujets ; le lecteur aura pu s'en plaindre : justifions brièvement de ces lacunes, toutes forcées ; je vais le prouver par quatre citations.

1. *Les Séries enfantines de primeurs et postmeurs.*

Le sujet semblait mériter un chapitre. Ces deux classes d'enfance ne peuvent être l'objet d'aucune théorie parmi nous, où l'éducation est individuelle : on estime trop les primeurs, et l'on ne sait *tirer aucun parti des postmeurs.*

C'est double maladresse! il faut, en Harmonie, savoir utiliser tous les caractères et notamment les produits de transition, les extrêmes de Série, comme sont les *primeurs et postmeurs*. L'art d'employer ces genres ambigus est peut-être la branche la plus transcendante en calcul de mouvement social.

On forme de ces extra une série bi-composée dans chaque Phalange ; elle comprend :

Transition ascendante, Garçons et filles primeurs.

Transition descendante, Garçons et filles postmeurs.

Malgré l'incompatibilité apparente de ces deux extrêmes, leurs fonctions sont très-intimement liées. Effet inconcevable dans l'ordre actuel, où l'on ne sait pas lier les transitions opposées.

Aussi n'estime-t-on parmi nous que les primeurs, sans considérer qu'un postmeur, quoique retardé et faussé dans ses débuts, est peut-être celui qui deviendra le plus précieux quand les circonstances ou le temps lui auront donné un essor intégral.

Tel enfant, comme *Thomas Diafoirus fils*, ne veut pas apprendre à lire à neuf ans ; il sera peut-être à dix-huit ans l'un des meilleurs élèves. En Harmonie, certains titres de caractère sont rétifs au système d'enseignement limité qui domine jusqu'à quinze ans. Ils pourront devenir les plus intelligents lorsque le système sera plein, par étude d'analogie mineure, c'est-à-dire des hiéroglyphes d'amour et de famille, que les sybils harmoniens ne pourront pas mettre en jeu avec les impubères, et dont l'emploi ne commencera qu'après quinze ans.

Les éclaircissements sur ce sujet sont forcément renvoyés au traité des transitions, qui n'est pas de ce volume.

2. *La jeune tribu des complémentaires doublants* (III, 440) semblait aussi devoir occuper un article. C'est encore une corporation inexplicable, tant qu'on ne connaît pas la théorie des transitions harmoniennes. Tout civilisé pensera qu'une masse d'enfants non admis dans les 5 chœurs de ligne,

2. *Chérubins*, 3. *Séraphins*, 4. *Lycéens*, 5. *Gymnasiens*, 6. *Jouvenceaux*,

ne peut se composer que du rebut de l'enfance, que des eunes avortons et cretins de la Phalange.

C'est une erreur; car il pourra se trouver dans cette tribu beaucoup de caractères d'un titre douteux, équivoque; souvent même des titres supérieurs et transcendants, qui, par incident quelconque, ne seraient pas susceptibles de développement précoce, ou qui prendraient un essor désordonné et hors de gamme.

Si les trois tribus de complément (III, 440) étaient à mépriser, personne ne voudrait y figurer. Les pères s'indigneraient d'y voir classer leurs enfants; elles deviendraient une pomme de discorde, et on serait forcé de les supprimer. L'Harmonie ne doit créer aucune corporation sans l'étayer d'un lustre fondé en titres.

Ajoutons que ces trois tribus pourront réunir des caractères de très-haut titre, mais hors d'emploi par suite de blessure. Celui à qui un accident aura causé la perte d'un membre ou d'un sens, vue, ouïe, etc., sera par le fait inhabile à l'Harmonie active. Il n'en sera pas moins considéré, quant aux moyens intellectuels, que son corps estropié ou infirme ne pourra plus seconder; mais il devra prendre place dans les tribus hors de ligne; l'emploi dans les douze chœurs d'harmonie active,

2. 3. — 4. 5. 6. —— 7. 8. 9. 10. — 11. 12. 13,

supposant l'exercice intégral des 12 passions, sauf exception pour les quatre chœurs 2, 3, 4, 5, antérieurs à la puberté, et bornés à 10 passions, par absence de 2 affectives mineures.

3. *Les preuves de la répartition opportune des fonctions.*

« Vous attribuez, dira-t-on, tel emploi à telle corpo-
» ration : pourquoi en priver telle autre qui peut avoir
» même aptitude et mêmes droits? »

Ces distributions n'ont rien d'arbitraire; elles sont calculées par affinité composée et bi-composée, selon diverses règles dont il serait trop long de rendre compte. Donnons-en une seule preuve, sur quelque attribution assez indifférente en elle-même.

J'ai dit que les Petites Hordes sont chargées de la petite artillerie, canons d'une livre de balle, menue école : là-dessus, nombreuses objections des ergoteurs : « A quoi
» bon de l'artillerie dans un état social où il n'y aura
» point de guerre? On ne va pas à la chasse avec des
» canons. Et quand ils seraient utiles, pourquoi ne pas
» les donner de préférence au chœur des adolescents de
» 20 à 25 ans, plus forts et plus adroits à pareille fonc-
» tion, qui exige une prudence étrangère aux enfants de
» 12 ans? D'ailleurs, si l'artillerie de petit calibre est
» confiée aux enfants, ne doit-on pas la remettre aux
» Petites Bandes, classe la plus studieuse de l'enfance? »

Objections mal fondées! Je ne règle les répartitions qu'avec preuve d'opportunité et sur calculs très-réguliers. Citons-en un seul, celui de l'affinité bi-composée, que je vais appliquer à la bagatelle dont il s'agit, à la préférence donnée à l'Argot pour le service de la petite artillerie.

On découvre ici un quatuor d'affinités ; deux en matériel M*, M** ; deux en spirituel S*, S**.

M*. *Affinité matérielle pour le vacarme.* Les Petites Hordes étant la moitié turbulente de l'enfance, elles ont nécessairement du goût pour le fracas éclatant, comme celui des petits canons d'une livre de balle.

M**. *Affinité industrielle pour la marine.* Elle puisera dans le corps des Petites Hordes bien plus que dans celui des Petites Bandes. Elle trouvera donc dans l'Argot des canonniers tout formés ; elle en aura besoin : il faudra, malgré la paix universelle, des canons sur les côtes et en pleine mer, pour héler et signaler les navires.

S*. *Charme corporatif ascendant* (45). L'Harmonie devant donner du relief à la plus utile des corporations enfantines, elle ne saurait mieux faire que de confier aux Petites Hordes la fonction la plus bruyante et par conséquent la plus révérée de l'enfance, qui, amie du vacarme, ne voit rien de plus respectable que de petits canons de 1 ou 2 lb., manœuvrés par des enfants à cheval, et traités comme vases sacrés dont l'attouchement est interdit aux profanes. (L'Argot et ses alliés, vestels, coëres, paladins, ont seuls le droit de toucher la petite artillerie.)

S**. *Utilisation composée de l'Attraction.* Cette prérogative accordée à l'Argot présente l'avantage d'attirer à l'industrie répugnante, aux fonctions immondes, par une fonction pénible et savante, qui est la manœuvre du canon. C'est étendre le charme à deux fatigues, en tirer l'utilité composée, exciter l'Argot même à l'étude des sciences fixes, nécessaires en gestion d'artillerie.

Lorsqu'on s'astreint soi-même à consulter cette pierre de touche, LA PREUVE BI-COMPOSÉE, on est, je pense, à

l'abri du soupçon d'arbitraire en répartition d'emplois. Cette vérification, quoique suffisante par son excellence, n'est encore qu'une de celles dont se compose mon grimoire ; il en est beaucoup d'autres que je mets en usage, et dont je ne peux pas donner connaissance.

4. *Les compléments différés et inconséquences apparentes.*

On trouvera beaucoup de détails insuffisants et de calculs non terminés : par exemple, j'ai omis d'assigner un emploi au trésor des Petites Hordes, qui, augmentant sans cesse par les versements des admis (151), ne serait pas en balance de placements, s'il était borné aux dons indiqués (152).

A quel service affecter le surplus? le remettre en proportion de versement aux membres sortants? Ce serait une balance ignoble : ils n'ont pas donné ce capital pour le reprendre en partie, pour en retirer peut-être la moitié, au moment où ils quitteront la corporation. Il faut que ces sommes soient pleinement appliquées à leur destination, à la charité unitaire, et que la portion superflue soit encore distribuée selon des règles de *charité unitaire bi-composée*, telles que les donateurs primitifs puissent participer au remboursement dans de nouvelles fonctions de charité.

Ces fonctions ne sont pas déterminées en entier ; une telle recherche n'est pas urgente, et j'ai pu la laisser en suspens, comme bien d'autres qui seront des problèmes à proposer aux critiques. S'ils pensent qu'il soit si aisé de statuer sur les dispositions d'Harmonie, et qu'elles soient de pure imaginative, qu'ils essaient d'y ajouter, en se soumettant, comme moi, à la condition d'utilité bi-composée, qui encore n'est pas la seule clause à imposer en

pareil travail. On en trouvera de plus embarrassantes au chapitre d'une journée de plein équilibre passionnel, 8e. Section.

J'ai cru cet article utile à rassurer ceux qui pourraient attribuer les omissions à quelque vice de théorie. Ce serait mal jugé ; la théorie est bien complète : cependant diverses branches de doctrine devront rester en suspens, et leur suppression causera ces lacunes qui peuvent fournir des arguties aux malveillants, mais qui, d'après cet éclaircissement, ne doivent pas ébranler la confiance des lecteurs bénévoles. Malgré leur petit nombre, ils sont les seuls dont je recherche le suffrage; pauci, sed boni. *Il ne nous faut qu'un fondateur, qu'une* Isabelle de Castille, *qui sache, en dépit des détracteurs, apprécier et employer* Christophe Colomb.

Nota. Ce traité d'éducation naturelle s'élève, pause et tables déduites, à 309 pages. C'est à peine moitié des plus courts qui soient connus, et à peine un dixième de ceux qu'on ne juge pas trop longs, quoique tout sophistiques. Les lois de la nature sur l'éducation, exposées en 309 pages !!! telle est ma réponse aux détracteurs hâtifs, qui voient des longueurs dans une telle brièveté. Que penseront-ils d'un Émile en 2200 pages, qui ne leur enseigne que l'éducation contre nature? Le sophisme n'est jamais trop long pour des esprits faussés ; la vérité est toujours trop longue pour qui ne veut que de l'encens et des illusions philosophiques.

FIN DE LA QUATRIÈME SECTION.

LIVRE TROISIÈME.

DISPOSITIONS DE HAUTE HARMONIE.

SECTION CINQUIÈME.

DES DEUX MODULS MESURÉ ET PUISSANCIEL, [ET DES SÉRIES MIXTES.]

ARTICLE ABRÉVIATIF.

APERÇUS DIVERS.

TRAITER à demi un sujet très-neuf et très-abstrus, c'est risquer de fatiguer le lecteur sans l'instruire. J'ai craint cet inconvénient, et gêné par le défaut d'espace, j'ai dû renvoyer au tome suivant l'exposé des hauts moduls (1) auquel j'avais affecté le livre III.

A parler net, ce traité n'est pas d'absolue nécessité pour initier les lecteurs aux dispositions sociétaires ; il ne sera désiré que par les rigoristes, qui veulent des mé-

(1) MODUL !!! Pourquoi ne pas s'en tenir aux termes usités, qui sont, *mode*, MODULE et *modulation?* C'est que ces trois mots ont un sens limité, spécial et très-différent de celui dont il s'agit ici. Je dois adapter un nom nouveau à un sens nouveau, s'il est vrai, selon Condillac, que les mots sont les véritables signes de nos idées. J'adopte *mode* et *modulation*, termes d'analogie, ayant le même sens en passionnel qu'en musique : mais *module*, nom de dimension en architecture, en numismatique, ferait équivoque en passionnel; je préfère *modul,* pour indiquer les 4 formes des Séries pass.

Dès l'avant-propos, j'ai réfuté ces objections parasites contre

thodes pleines et sans lacune, des théories ralliées à l'ensemble de la nature.

Cette classe de lecteurs sera exigeante sur les preuves, et pensera que le 4e. livre qui contient un aperçu des équilibres passionnels, a plutôt l'air d'un tableau de plaisirs que d'une théorie d'unité sociale.

Pour obvier à ce reproche, j'avais projeté de placer, avant le tableau des équilibres, une théorie des calculs d'où l'on extrait cette doctrine. Ces calculs très-étendus auraient désabusés les gens superficiels qui seront tentés de croire, en lisant le livre IV, que la théorie des équilibres est un beau rêve non étayé de démonstrations méthodiques.

Loin de là : les preuves seront surabondantes ; mais il n'y a pas d'inconvénient à les différer. Si quelques lecteurs les exigent, on est assuré que le grand nombre veut une prompte initiation, et répugne à s'engager dans un dédale de calculs. Je me bornerai donc, dans deux articles, à donner un aperçu des sujets que devaient traiter les deux sections du liv. IIIe.

Je désigne sous le nom de moduls d'Harmonie, les

la néologie obligée, et je dois rappeler à ce sujet la tolérance des grammairiens sur les bizarres expressions qui sont chaque jour mises en scène par la finance et le commerce, comme le *cumul* et le *débet*, le *décrochement* de la rente et le *raccrochement* de la pratique. Tout est permis en néologisme, quand les agioteurs ont dicté l'ordre anx académies. Mais un *Provincial*, un PARIA, qui a l'impertinence de faire des découvertes sans être académicien, doit-il être admis aux droits dont jouit chaque limier d'agiotage ? Non : ceux-ci ont le privilége de néologisme grossier et inutile ; un inventeur n'a pas même le droit de néologie technique et obligée ! Voilà la justice littéraire.

quatre méthodes employées dans la distribution des Séries.

1°. En *simple*, 2°. en *mixte*, 3°. en *mesuré*, 4°. en *puissanciel*.

On peut les comparer avec nos méthodes employées dans le langage, savoir :

	Correspondance.
Modul 1er., simple,	— prose ordinaire.
Modul 2e., mixte,	— prose poét. ou mêlée de vers.
Modul 3e., mesuré,	— vers libres.
Modul 4e., puissanciel,	— vers suivis et stances.

La méthode simple est celle des civilisés dans leurs tableaux de la nature, où ils se bornent à passer consécutivement des classes aux ordres, de là aux genres, puis aux espéces, etc., négligeant de distinguer les transitions.

Cette méthode a été suivie dans la série des banqueroutiers, qu'on a lue aux Inter-Liminaires (III, 124). On y a distingué 3 ordres, 9 genres, 36 espèces : je n'ai pas mentionné celles de transition. Le mode simple ne les classe pas séparément.

La méthode *mixte* a été employée (II, 219) dans le tableau nominal des crimes du commerce. Elle est déjà plus féconde en accords que la simple ; elle est plus distincte en progression croissante et décroissante ; elle donne plus de saillie, plus de contraste aux subdivisions de genres et d'espèces : en outre, elle détache les transitions, qu'elle sépare aux deux extrêmes, en double sorte, selon ce tableau d'une série mixte à 64 espèces.

TP.	TS.	Ordre ascend.	Centre.	Ordre descend.	TS.	*TP.*
1.	2. —	3. 4. 5. 6. —	7. 8. 7. —	6. 5. 4. 3. —	2.	1.
3.		18.	22.	18.		3.

Cette division a tous les avantages de la simple, et y en ajoute d'autres, comme de mieux graduer les termes,

et mieux distinguer les transitions en deux primaires et quatre secondaires. Mais il reste, dans cette méthode, le tort de ne pas distinguer et graduer les pivots. Elle a seulement un grand corps pivotal, qui est figuré ici par le n°. 8. Ces distinctions sont encore loin de l'harmonie désirable dans une série. Celle-ci peut subdiviser ses termes copieux, faire de 7 et 8 les sous-séries 2, 3, 2 : et 2, 4, 2.

On obtient des accords bien plus nombreux, un classement plus méthodique et plus varié, si l'on emploie le 3e. modul, ordre mesuré, ou distribution par octaves et pivots. Elle est de divers degrés : nous ne parlons ici que du 3e., contenant 2 octaves. C'est celui qu'on emploie pour classer les tribus et les chœurs d'une Phalange sociétaire (III, 440) : cette méthode est ébauchée (III, 439 et 440) : je vais la tracer régulièrement.

TABLE PIVOTÉE DES 16 TRIBUS ET 32 CHŒURS.

Gamme majeure ou chœurs masculins.

2. 3. — 4. 5. 6. — 7. 8. 9. 10. — 11. 12. 13.

Bambins.	1.	15.	FOYERS.	14.	16.	Patriarches.
	⋮	Bas pivots.	⋈ Y X X	Hauts pivots.	⋮	
	A	*P*		*O*	*Q*	

B C — D E F — G H I J — L M N

Gamme mineure ou chœurs féminins.

18. R	} Tribus de complément.		U	21.	Tribu de réserve.
19. S					
20. T					

Les chiffres désignent les chœurs masculins.

Les lettres désignent les chœurs féminins.

Le foyer ou grand pivot est quadruple, composé de
La Magnature, l'Aréopage, l'État-major, la Régence.
On dispose ainsi les lettres de l'alphabet naturel :
Les 4 foyères : A long, A bref; O long, O bref;
4 voyelles [redoublées] en bas pivots, 4 en sous-transition :
12 consonnes en majeur, 12 en mineur, correspondant comme les 6 couples,

Majeur Be. De. Se. Je. Gue. Ve.
Mineur Pe. Te. Ze. Che. Que. Fe.

Couples qu'il faut porter à 12; je les indiquerai.

Cette distribution, dite mesurée, est la plus commode pour établir des affinités ou sympathies en matériel et en passionnel.

De tout temps la classe qui aime le merveilleux a rêvé des calculs sur les sympathies. Le défaut de notions fixes a donné sur ce sujet beaucoup de crédit aux charlatans et magiciens. Quelques savants ont pensé confusément qu'il pouvait exister une théorie fixe en ce genre ; ils ont essayé quelques systèmes simples, et n'en ont obtenu aucune lumière sur cette énigme.

Les sympathies et antipathies ont été pour Dieu l'objet d'un calcul très-mathématique ; il a réglé celles de nos passions aussi exactement que les affinités chimiques et accords musicaux.

Je comptais préluder sur cette matière dans le 3e. livre, qu'il est forcé de renvoyer. Ce délai s'accorde bien avec l'annonce faite (III, 425), d'élever d'abord les disciples en ROUTINIERS, à la manière des *maçons gâcheurs*, qui deviennent architectes par pratique.

Bornons-nous donc à l'argument de la science différée.

Les sympathies ne peuvent s'établir méthodiquement

qu'en graduant les caractères par douzaine, avec pivot et transitions, selon le tableau ci-dessus.

Ces douzaines ou octaves doivent être distribuées de manière à produire 3 sortes d'accords :

1°. Le *contrasté* progressif majeur et mineur, qui est en rapport avec les tierces, quartes, quintes et sixtes musicales.

2°. Le *conjugué* progressif ou identique. On peut en voir les degrés dans le tableau suivant, où la série se conjugué sur elle-même en divergence.

1.	—	2.	3.	—	4.	5.	6.	—	7.	8.	
16.	—	15.	14.	—	13.	12.	11.	—	10.	9.	
8/8.	—	7/8.	6/8.	—	5/8.	4/8.	3/8.	—	2/8.	1/8.	

3°. L'*alternat* progressif, selon lequel les sympathies doivent alterner du contrasté au conjugué, et du mode majeur au mode mineur.

Cette division correspond aux trois passions distributives, qui doivent régir les sympathies, comme toute autre harmonie.

La cabaliste régit les accords contrastés;
La composite régit les accords identiques;
La papillonne régit l'alternat des accords.

Appuyons-nous de quelques détails.

Rien de plus connu que les accords de contraste : j'ai déjà prouvé que les espèces vicinales sont discordantes en passions comme en notes musicales; que la femme blonde préfère l'homme brun ou opposé en couleur; que le groupe cultivant le beurré gris sera antipathique avec celui du beurré vert, espèce trop rapprochée.

Le tort des philosophes, toujours simplistes, a été de penser que cet accord de contraste était l'unique boussole des sympathies. Elles ont besoin de se former aussi

en identique ou homogénéité de penchants, qui se trouve dans les caractères parfaitement semblables. Une âme veut ces 2 sortes de sympathie, pour être bien équilibrée en accords composés.

L'accord identique ou conjugué existe par degrés entre les 16 âges correspondants, selon la série ci-dessus. L'accord est plein, 8/8, entre les deux tribus, 1. bambins, 16. patriarches : leurs goûts se concilient à merveille. L'accord est 7/8 entre les tribus, 2. chérubins et 15. vénérables. Enfin, il est très-faible, réduit à la dose de 1/8, entre les deux tribus

8. les formés et les formées;

9. les athlétiques et les athlétiques.

Ledit accord, quoique de faible degré, est identique en ce que l'impression est la même dans la tribu entière, à peu d'exceptions près.

L'homme le mieux pourvu de ces sortes d'accords les trouverait bientôt insipides, s'il n'avait les moyens d'alterner des uns aux autres, et du majeur au mineur. C'est ce qui manque en civilisation, même aux Sybarites. Aussi se plaignent-ils tous de manquer d'illusions, d'être blasés sur les plaisirs.

Il est encore une sorte de sympathies, les pivotales ⋈ ou infinitésimales dont il n'est pas temps de parler, et qui doivent intervenir dans le cadre général des accords sociaux.

Le traité des séries mesurées devait enseigner comment on organise en majeur et mineur ces octaves ou douzaines de passions graduées, d'où l'on tire les mêmes accords que des octaves musicales.

Il n'est pas aisé de classer ainsi les goûts par octaves ; une Phalange peut cultiver 40 sortes de poires, tellement

distribuées qu'on ne pourra pas, sur les 40 groupes de cette culture, former une octave de groupes régulièrement gradués, comme ceux de la série des âges (314).

Aussi les séries mesurées sont-elles beaucoup plus rares que les libres et les mixtes; mais elles ont une plus forte influence en Harmonie sociale; et il suffit bien, pour la plénitude des accords, qu'une Phalange puisse organiser en Mesuré un tiers de ses séries : on en aura à peine un huitième dans le début.

Du reste, les séries mesurées sont d'autant plus commodes en distribution, qu'elles peuvent rejeter (III, 440, C) dans trois corps complémentaires, tout ce qui serait parasite ou faux en échelle d'octaves graduées.

On ne court aucun risque à tenter l'ordonnance mesurée par gammes de 7, 12, avec pivot et transitions : si elle ne peut pas réussir, l'ébauche retombe au rang de série libre ou mixte. C'est par cette raison que je préfère les gammes septenaires et douzainaires dans mes aperçus. Fussent-elles incomplètes, elles sont toujours aussi régulières qu'une série libre; car la douzaine et la septaine comportent de belles divisions par 2, 3, 2; 4, 5, 3: il est donc prudent, en toute division, de tenter le modul mesuré, sauf à retomber dans le libre, qui comprend toutes les séries irrégulières.

Je ne donnerai aucun détail sur le modul puissanciel. C'est un sujet tellement hors de portée des commençants, que l'abrégé même le plus succinct ne réussirait nullement à les satisfaire.

On peut seulement indiquer son emploi. Il tend à unir des masses de Phalanges ou de provinces, dans l'exercice d'une industrie ou d'une passion. En effet :

La série puissancielle mesurée devant opérer au moins en quatrième puissance, qui exige 135 groupes, il serait difficile, dans une Phalange, et souvent impossible, de les former sur une même culture. S'agit-il de la poire? il est certain qu'aucun terrain d'une lieue carrée ne possédera les variétés de terre, d'exposition et de climat, qui conviennent à 135 espèces de poires. On ne pourra donc former ladite série que de groupes stationnés dans divers cantons et y exerçant.

Sous ce rapport elle est lien naturel entre les régions diverses; car il pourra se faire qu'une Série de poiristes qu'on voudrait former en Languedoc, ne puisse être complète qu'en s'adjoignant des groupes stationnés en Espagne, en Piémont, en Ligurie, en Auvergne, etc. Ainsi la série puissancielle, mesurée ou non mesurée, établit des liens *naturels* d'industrie entre les diverses nations; et par suite, des liens passionnels qui, tenant au mécanisme sériaire, sont inconnus dans l'état morcelé, où les relations industrielles n'établissent guère entre les peuples que des jalousies et non des liens.

Concluons superficiellement sur le parallèle des deux ordres libre et mesuré, dont j'ai distingué les genres dans la table (313).

L'ordre libre y comprend les essors 1 et 2 qui correspondent à la prose. L'ordre mesuré y comprend les essors 3 et 4 qui correspondent à la poésie.

Je n'examine ici que l'instinct des nations pour l'ordre mesuré et les indices de son excellence. Je ne veux point ravaler les deux ordres inférieurs, *le libre et le mixte,* mais prouver que les deux supérieurs sont à préférer lorsque l'emploi en est possible.

D'où vient le goût universel des peuples pour tout ce

qui tient à la mesure matérielle, pour la poésie, la musique, la danse, qui sont des harmonies mesurées en langage, en son, en démarche? On trouve ces trois harmonies même dans les régions d'où l'âpreté du climat semble devoir bannir les illusions des beaux-arts. Dans les glaces du nord, on a vu les Bardes cultiver la poésie, la musique et la danse. Les grossiers Sauvages de Sibérie ont aussi leurs mauvais vers, leur chétive musique, leurs danses grotesques; et ces harmonies mesurées se rallient partout à la religion. Chez le sauvage comme chez le civilisé, la poésie et la musique font le luxe des solennités religieuses.

D'autre part, la poésie est proclamée langage des dieux: le chantre lyrique est à nos yeux un être qui entre en commerce avec la Divinité; nous voulons qu'il traite en égal avec elle, qu'il sache émouvoir et entraîner même les Dieux infernaux.

Où serait l'unité de l'univers, si nos passions étaient exclues de participer à cette harmonie mesurée, que nous considérons en matériel comme inspiration divine, et qui est à nos yeux le sceau de la justice divine en matériel, notamment dans le plus vaste ouvrage de Dieu, dans les tourbillons de mondes planétaires si mesurés dans leur marche, qu'ils parcourent à minute nommée des milliards de lieues? Ces astres sont disposés en binoctave mesurée, comme celle dont je viens de donner le tableau. Ils fonctionnent de même en double octave dans leurs versements ou absorptions et résorptions d'aromes.

Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles, ni d'en pressentir le système. Comment ces accords mesurés ne

seraient-ils pas applicables aux passions, qui sont la portion de l'univers la plus identifiée avec Dieu?

Loin d'avoir entrevu ce destin des passions, nous voyons l'ordre mesuré tomber, pour ainsi dire, dans le discrédit. L'opéra, réunion de toutes les harmonies mesurées (76), est plus que jamais titré de frivolité; et l'on vante encore aujourd'hui la sagesse du rêveur Platon, qui voulait bannir les poëtes de sa république, et les faisait conduire à la frontière au son de la musique : c'était employer une harmonie mesurée à en chasser une autre. Si nos oracles de sagesse ont de si sottes idées sur l'ordre mesuré, faut-il s'étonner qu'ils n'en aient jamais entrevu le mystère, qu'ils n'aient pas su y apercevoir l'agent principal de l'harmonie des passions?

(*Nota.*) L'étude du modul puissanciel en cinquième degré est celle qui devra, par le secours de l'analogie, fournir aux géomètres un procédé pour les équations de 5e., 6e., 7e. degré. J'en donnerai les indices, dont le principal est, que les Séries pass. une fois parvenues en 5e. puissance, changent de procédé, et opèrent sur des caractères au lieu d'opérer sur des groupes. Il est probable que l'algèbre devra imiter cette méthode, et chercher dans le mécanisme sériaire les emblèmes de la route nouvelle qu'il faudra suivre en formules excédant le 4e. degré.

PLAN DE L'ULTER-PAUSE.

Simplisme et fausse position de la politique moderne.

Supprimant la 5e. section, je dois supprimer la pause qui en était une appendice : il est bon d'en donner le canevas.

La 5e. section devrait traiter de la convenance des harmonies composées avec la nature humaine, et de l'aveuglement de ceux qui cherchent dans les méthodes simples, des voies d'Harmonie sociale.

On voit l'Europe s'engager de plus en plus dans cette fausse route : aussi, depuis 7 ans est-elle en décadence interne et externe; déchirée à l'intérieur par l'esprit de parti, et bafouée à l'extérieur par les Barbares qui viennent supplicier les chrétiens sous les fenêtres de leurs ambassadeurs (1).

Exposons brièvement l'erreur commise par la politique européenne, et la route qu'elle aurait dû suivre.

Après la chute de Bonaparte, on parla vaguement de la restauration, sans déterminer le mode à suivre dans cette opération qui devait être BI-COMPOSÉE et non pas SIMPLE.

Une restauration bi-composée eût exigé que les confédérés Européens servissent à la fois l'*intérêt et la gloire* en affaires *extérieures, l'intérêt et la gloire* en affaires *intérieures.* Il fallait un plan qui pût remplir ces 4 conditions. L'on va voir qu'en accomplissant les deux externes, on eût accompli les deux internes.

A l'extérieur se présentaient deux carrières d'intérêt et de gloire : d'une part, mettre un terme à l'anarchie qui ensanglantait l'Amérique, et lui donner des princes européens; d'autre part, morigéner les Barbares Africains et Orientaux. Ces deux entreprises d'une extrême facilité assuraient intérêt et gloire externe aux confédérés, et presque sans coup férir.

A l'intérieur se présentait aussi une carrière d'intérêt et de gloire; la perspective d'éteindre l'esprit de parti par un nouveau charme politique; une SUBSTITUTION ABSORBANTE (III, 352 et 353), et de donner aux peuples

(1) L'auteur écrivit ceci en 1821. (*Note des éditeurs.*)

civilisés, sous des dynasties légitimes, les biens que la révolution avait promis en vain.

Que d'entreprises vont s'écrier les hommes à courte vue. Ils ignorent que le succès est plus facile dans une opération bi-composée que dans une simple. Ici toutes les tentatives auraient réussi l'une par l'autre : il eût suffi de les toutes mener de front; tandis que la tentative isolée d'une seule restauration devait les faire avorter toutes.

C'est ce qui a eu lieu : l'Europe n'a envisagé qu'une seule affaire sur quatre, que l'intérêt interne ou répression des partis. Les mesures ont été si maladroitement conduites, qu'au bout de 7 ans on voit, à l'intérieur de l'Europe, les partis plus envenimés que jamais; et à l'extérieur, la chrétienté avilie par les Barbares, l'Amérique échappant à ses envahisseurs, et les finances périclitant de plus en plus dans tous les empires, dont chacun accumule emprunts sur emprunts.

Expliquons comment une politique judicieuse eût réussi sans efforts. en menant de front toutes les opérations indiquées.

L'Europe, à l'époque appelée *restauration*, avait en tout pays un superflu de troupes qu'il eût été bien plus sage d'occuper utilement que de licencier. C'est en partie le licenciement qui a développé ou attisé les germes de discorde.

L'Europe avait de plus une masse de vaisseaux inutiles, notamment les 40 pris à la France dans le port d'Anvers.

Il y avait donc surabondance de matériaux pour une expédition d'*intérêt et de gloire externes* : on va voir comment elle eût garanti les deux avantages d'*intérêt et gloire internes*.

L'Europe devait débuter par la punition des pirates barbaresques, bourreaux des chrétiens. Mais pour attaquer le mal à sa source, il fallait expulser d'abord les Scythes campés en Europe, et renvoyer le Sultan turc à Bagdad. Il n'avait aucun moyen de résistance, ni flottes, ni armées. La confédération, en l'attaquant brusquement par terre et par mer, l'aurait en une campagne relancé au delà d'Alep, et confiné entre ses ennemis naturels, les Persans et Vahabis, et les Druses chez qui on aurait rétabli un roi chrétien à la résidence de Damas et Jérusalem.

Les biens confisqués sur les Turcs auraient payé les frais de l'expédition. La seule population grecque aurait suffi à contenir les Turcs d'Europe, après l'évacuation de Constantinople.

Ensuite les Barbaresques intimidés auraient été astreints à livrer des postes sur la côte, pour les garnisons destinées à observer le pays.

Après cette restauration externe, l'Europe aurait envoyé, aux états espagnols d'Amérique, sa flotte pour leur donner une organisation

régulière, mettre un terme aux guerres civiles, et installer des princes tirés des diverses maisons d'Europe.

Sur ce plan d'expédition *utile et glorieuse*, chacun se hâte d'objecter la difficulté de concilier les intérêts des diverses couronnes. Mais comment se fait-il qu'on les ait toutes conciliées depuis sept ans pour faire l'opposé de ce qu'exigeaient *leur intérêt et leur gloire?* Continuons l'examen des résultats de cette opération, dont je ne dois donner ici que l'aperçu.

Elle aurait produit d'emblée l'effet tenté pendant sept ans par les princes confédérés, la destruction du faux libéralisme et la substitution du vrai.

Que sont ces chimères de libéralisme dont l'Europe s'effraie au point de se jeter dans les bras de ses ennemis naturels? ressusciter la puissance ottomane qui tombait de caducité? la recréer pour l'opposer au pygmée qu'on nomme libéralisme? L'Europe, lorsqu'elle s'en fait un épouvantail, n'est-elle pas l'image de Dom Quichotte se battant contre des moulins à vent, et autres ennemis imaginaires que lui crée son esprit déréglé?

La révolution et le demi-grand homme qu'elle éleva sur le pavois avaient habitué les esprits à des illusions de liberté, puis à des fumées de grandeur. Les peuples une fois engagés dans un sentier de chimères n'en sortent pas au gré d'un nouveau maître. Les illusions, vicieuses ou non, sont un aliment qui devient, comme le tabac, besoin impérieux pour qui en a contracté l'habitude; et c'est bien mal connaître le monde social, que de penser qu'on le fera rétrograder à volonté. Il fallait le satisfaire, outrepasser même ses désirs, en l'élevant à la vraie liberté, à la vraie grandeur, qui se trouvaient réunies dans l'opération indiquée. Elle eût électrisé les nations et absorbé le faux libéralisme. Les agitateurs sont impuissants quand l'esprit des peuples dédaigne leurs doctrines et en reconnaît la fausseté. Chacun aurait vu la véritable grandeur dans l'affranchissement des terres et des mers, la répression des Turcs, Barbaresques et bourreaux des chrétiens, l'ouverture des deux Amériques et de l'Egypte au commerce général.

Auteurs d'un tel bienfait, les princes confédérés seraient devenus les dieux de l'opinion. Bonaparte avec ses folles conquêtes et sa tyrannie aurait semblé un avorton de grandeur, à côté des entreprises utiles et glorieuses de la confédération. Qu'ensuite elle eût donné aux Européens et Américains ces hochets qu'on nomme constitutions représentatives, qui ne sont qu'une ruse pour augmenter les impôts, elle n'aurait eu à redouter aucun agitateur, et parce que l'imagination des peuples eût été électrisée, et parce que les bénéfices de cette restauration auraient satisfait les ambitions particulières, tout en servant la justice.

Une création de plusieurs empires et de nombreux royaumes (*), dans l'Orient, l'Afrique et les deux Amériques, aurait été suffisante pâture pour les prétendants et les personnages à indemniser. Tous les princes d'Europe et tous les ambitieux auraient été pourvus. Telle devait être la TRANSITION COMPOSÉE ASCENDANTE de l'état révolutionnaire à l'état de restauration. (Observons que je ne parle pas ici de voies ultra-civilisées, voies de garantisme, etc.; je ne spécule que sur les méthodes et moyens essentiels de la civilisation.)

Au lieu de suivre cette marche, les confédérés ont spéculé sur une TRANSITION SIMPLE DESCENDANTE; une méthode qui ressuscite et retrempe les Barbares et qui transforme en ennemis les classes de civilisés qu'on pouvait employer pour l'intérêt et la gloire des souverains et des nations.

D'où vient cet aveuglement? De ce que les philosophes qui régentent le monde civilisé n'ont jamais connu que la politique simpliste qu'ils ont enseignée à tout ce qui existe. Imbus sans le savoir des doctrines philosophiques, les souverains et leurs ministres ne rêvent que des plans de simplisme, et tombent en tous sens dans la duplicité d'action inhérente au simplisme. Observons-la seulement sur quatre points.

1°. *Traite.* 2°. *Légitimité.* 3°. *Religion.* 4°. *Révolution.*

1°. TRAITE. Les souverains, sur l'invitation de l'Angleterre, signent à Vienne l'abolition de la traite des nègres. Depuis ce temps, il arrive que la traite se fait ouvertement sous le pavillon des signataires, avec redoublement de cruauté; que la puissance qui avait proposé l'abolition de la traite, en tolère la continuation, pouvant l'empêcher à volonté; qu'elle protége en outre la *traite des blancs*, faite par les Turcs dans tous les pays grecs, dont ils emmènent les femmes et les enfants en esclavage.

2°. LÉGITIMITÉ. Ce titre est donné à un gouvernement où la soldatesque joue aux boules avec les têtes de ministres, massacre ses souverains, et tout récemment Sélim et Bairactar.

D'autre part on méconnait les familles les mieux fondées en titres; le

(*) EMPIRES : *Constantinople, Alep; le Caire (suzerain des Barbaresques); les Antilles, le Mexique; Buénos-Ayres pour toute l'Amérique méridionale.*

ROYAUMES : *Damas, Valachie, Servie, Albanie, Épire, Morée, et divers en Amérique méridionale.*

CESSIONS *diverses aux princes d'Europe; Moldavie et Mingrélie aux Russes; Bosnie à l'Autriche; Candie à l'Angleterre, 1.500.000 habitants à la France, en contiguité, etc., sauf détails.*

descendant de Gustave-Adolphe. Il n'était rien de plus légitime que la dynastie Vasa : elle a commis le crime de résistance à Bonaparte ; elle n'est ni légitime, ni indemnisée. On objecte des convenances politiques : mais si on avait bien opéré, le jeune Vasa serait aujourd'hui placé sur l'un des trônes d'Orient ou d'Amérique, et ne regretterait pas celui de ses ancêtres.

3°. Religion. Elle nous enseignait à préférer les chrétiens aux infidèles. Aujourd'hui pour être dans le sens de la religion, il faut révérer les Scythes massacrant *les chiens de chrétiens*, fumant la pipe sur les cadavres de leurs prélats crucifiés, et enlevant leurs enfants pour les élever au mahométisme.

4°. Révolution. Il s'agissait de la terminer; on travaille à l'organiser chez les Barbares qu'on vient de révolutionner et retremper. On leur a enseigné tout le grimoire de 1793 ; les levées en masse, l'art de battre monnaie en coupant les têtes des riches chrétiens; *aujourd'hui les Grecs, à demain les Francs* : qui sait comment se terminera la crise, quand toutes ces hordes levées en Turquie rentreront chez elles sans le pillage promis?

C'est le simplisme qui a conduit l'Europe à toutes ces duplicités d'action; la politique engagée dans ces fausses positions en est venue au point de ne pouvoir plus s'entendre elle-même, ni sur les principes, ni sur les résultats, ni sur les voies.

On se comprend fort bien, réplique-t-elle : on n'a que faire de tant de principes; on veut à tout prix se délivrer de ces agitateurs qui compromettent la sûreté des trônes. Sans doute c'est bien vu ; mais il ne fallait pas opérer à contre-sens; imiter l'ours de la fable, qui, pour chasser une mouche du nez de son ami, lui lance un pavé et

« Casse la tête à l'homme, en écrasant la mouche. »

Ainsi a fait l'Europe, en opérant par *voie répressive*, au lieu d'opérer par *substitution absorbante*. Elle a donné depuis 7 ans de la consistance à un parti qui n'aurait pas même paru en scène, si on eût su employer l'absorption au lieu de la répression; si on eût su mettre en jeu une transition *composée ascendante*, au lieu d'une *simple descendante* qui a pour résultat évident l'accroissement des Barbares, l'humiliation des civilisés et leur unité pour la seule duperie.

D'où vient que l'âge présent ne produit ni grands hommes, ni grandes choses? que la confédération européenne, en pleine paix et pourvue d'immenses moyens, se trouve paralysée par la fausse position où elle s'est placée; tremblant devant des partis qu'elle a maladroitement créés; tremblant devant un Sultan dont elle devait sans coup férir se partager les états; tremblant devant l'Angleterre, qui elle-même fléchit devant les pirates et les négriers, et tombe en double avortement, après

une tentative contre Alger, aussi inutile que les élucubrations et bills du parlement contre la traite?

Tant d'impéritie provient, je l'ai dit, de ce que les princes et diplomates ont tous été élevés par des philosophes, qui les ont façonnés au SIMPLISME, aux mesquines conceptions, à une politique étroite, répressive, incapable d'aspirer à de nobles trophées, ni d'exciter aucun enthousiasme.

Il eût fallu qu'un prince moins petit que son siècle méditât les moyens de conquérir l'opinion au lieu de l'étouffer; reconnût que tout est à créer en mécanique civilisée; que le continent, dupé par une puissance qui attise les factions, devrait opposer la politique magnanime à la machiavélique; enfin, que l'Europe, en spéculant sur de glorieuses et utiles conquêtes, n'aurait pas fait le quart des dépenses qu'il en a coûté pour paralyser le continent par ses divisions internes, pour asservir le monde au monopole, à l'obscurantisme et à la barbarie, pour entretenir le volcan des révolutions, l'ulcère des dettes publiques, et le mal-être général.

Tel était le sujet à traiter dans cet entr'acte : il devient invraisemblable, suspect d'illusions et de vues exaltées, n'étant pas étayé des calculs que cette section y aurait appliqués.

Entre-temps : il est bon de remarquer que la théorie des passions peut être utile même à ses détracteurs, même aux partisans de la civilisation, puisqu'elle donnera à ceux qui douteraient de la possibilité de passer à l'Harmonie, des méthodes pour régulariser les opérations les plus importantes de la politique civilisée, tout-à-fait fourvoyée et dupe d'elle-même, pour n'avoir pas su absorber le libéralisme, opposer les grandes actions aux grands verbiages, et les hautes combinaisons d'utilité et de gloire, aux petitesses de l'esprit de parti,

SECTION SIXIÈME.

HARMONIES K AMBIGUES, ET ⋊ INFINITÉSIMALES.

—

ARTICLE ABRÉVIATIF.

APERÇUS DIVERS.

Je me proposais de traiter, en 6e. section, de l'extrême utilité du genre ambigu, si dédaigné parmi nous, où il est vraiment méprisable, parce qu'il n'y trouve que peu ou point d'emplois utiles, mais beaucoup de nuisibles et odieux.

Le contraire a lieu en Harmonie, où l'ambigu joue un rôle transcendant, et sous le nom de TRANSITION sert de lien universel soit en passionnel, soit en matériel : il y intervient partout en ressort du concert général.

MODULATION AMBIGUË.

L'ambigu ne doit pas être confondu avec le neutre : tous deux font partie du mouvement mixte ; mais le NEUTRE est un des 3 modes ; l'AMBIGU s'entend des transitions, au nombre de 4.

Les produits ambigus sont très-nombreux en matériel ; toute série animale, végétale, aromale et minérale, offre des espèces ambiguës à ses extrémités, et souvent entre ses subdivisions de centre et d'ailes. Deux groupes qui cultivent des coings et brugnons sont des groupes ambigus. Les Patagons et Lapons sont deux races ambiguës.

Il existe des groupes ambigus en passionnel, ainsi que

des caractères. Ils servent à utiliser une foule de manies bizarres dont on se plaint dans le mécanisme civilisé : indiquons-en une série formée de genres bien connus.

[Divers] Caractères généraux en ambigu [d'action].

Les *initiateurs*, gens qui commencent tout et ne finissent rien.

Les *finiteurs*, gens qui finissent tout et ne commencent rien.

Les *occasionnels*, adhérant à l'avis du dernier venu.

Les *ambiants*, qui ne savent jamais se tenir à un poste, et quittent le meilleur pour prendre le moindre.

Les *caméléons* ou *protées*, si connus et si nombreux en civilisation, qu'il est inutile de les définir. [Pour plus ample informé, voyez le dictionnaire des girouettes.]

On voit non-seulement des individus, mais des nations entières atteintes de quelqu'une de ces manies : par exemple, on peut citer la nation française pour type du caractère ambiant ; car elle ne peut, ni en matériel, ni en passionnel, s'en tenir fixément à un goût, à une opinion.

Les *initiateurs* sont nombreux en France, où ce caractère est vraiment national. Aucun peuple ne porte à si haut degré le défaut de tout commencer sans rien finir. La France est couverte de monuments auxquels on a mis la première main, et qu'on oublie quand le travail est à moitié fait. On ne les achève qu'autant qu'ils sont pour le service de Paris ou de quelque ville favorite.

Les Français, initiateurs individuellement, le sont bien plus familialement : aussi ne voit-on jamais chez eux un fils achever ce que le père a commencé, ni un archi-

tecte continuer un édifice conformément au plan adopté avant lui. Chez eux un commencement n'a jamais de suite garantie, quelque bon qu'il puisse être.

Les *finiteurs* sont d'autres ambigus si communs en France, que ce caractère y est national comme le précédent. Une entreprise ne leur plaît que lorsqu'elle est presqu'achevée : jamais elle n'aura leur suffrage au début ; ils crieront à l'impossible, au ridicule, se répandront en diatribes contre l'autorité qui fait une amélioration ; ils traiteront de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie.

Mais lorsque la besogne en est aux trois quarts et que le travail commence à prendre couleur, alors on voit ces Aristarques changer de ton, se declarer apologistes de ce qu'ils ont tant décrié ; prétendre, *en mouches du coche*, qu'ils ont conseillé, aidé l'entreprise. On les voit souvent prôner cet ouvrage à ceux mêmes qu'ils ont indécemment raillé pour y avoir coopéré. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénoûment de l'affaire. Ces caractères n'ayant ni force, ni constance, frémissent d'envisager un grand travail, s'en dissimulent les avantages, s'en exagèrent les difficultés lorsqu'il n'est qu'en projet ou au début.

Les Français ne manqueront pas de se montrer en *finiteurs* sur la fondation de l'Harmonie. Ils débuteront par diffamer l'invention et l'auteur. Après avoir amplement raillé les actionnaires, entrepreneurs et fondateurs, ils commenceront à se raviser un peu tard, lorsqu'ils verront s'avancer les dispositions du canton d'épreuve ; puis au moment de l'installation, ils achèteront les actions à la hausse du double, prouveront que ce sont eux qui ont

tout fait, que l'auteur est un des leurs, qu'ils ont admiré sa découverte, et opiné pour la prompte exécution.

Les *occasionnels* ou *girouettes*, gens tournant à tout vent et inclinant pour l'avis du dernier venu, gens versatiles collectivement et individuellement. C'est en France que ce caractère est dominant : on s'y fait un mérite de la légèreté et de l'inconstance : elle plaît même au peuple qui en souffre ; il aimerait à changer de constitutions comme de modes et d'uniformes. Il accueille toute nouveauté si elle est inutile ou nuisible ; il ne proscrit que les innovations utiles.

Les *ambiants*, êtres fantasques, impatients de leur sort, et mécontents de leur propre ouvrage. Tels sont ceux qui rebâtissent la maison à moitié construite ; changent le jardin trois ou quatre fois ; changent de profession, de commerce et de fréquentations, sans autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause (11e. passion).

Les *caméléons* ou *protées*, seule classe d'ambigus qui soit considérée en civilisation : leur fortune y est assurée ; on leur défère même le titre de sages, selon ce distique de La Fontaine :

> Le sage dit, selon les gens,
> Vive le Roi, vive la Ligue !

Notre siècle abonde en sages de cette espèce : la révolution les a mis en vogue. Autrefois on ne les trouvait qu'à la cour ; ils affluent maintenant à la ville et aux champs.

[Les *Impossibles*, *Flaneurs*, *Nouvellistes*, Musards, *Entremetteurs*, *Factotums*, etc.]

Ces ambigus dont j'ai cité seulement cinq titres, forment une série de genre à subdiviser en espèces, varié-

tés, etc. Les initiateurs en maçonnerie seront une secte différente des initiateurs en plantation ; et ainsi des finiteurs. Passant sur ces menus détails, exposons quelques principes généraux sur les harmonies ambiguës.

En général, ces caractères sont dédaignés en civilisation, comme gens peu sûrs et dangereux. On peut répondre que si Dieu ne les avait pas jugés utiles en mécanique sociale, il ne les aurait pas créés. S'il les a créés sans utilité prévue, il a donc contrevenu à la première de ses propriétés essentielles, à l'économie de ressorts.

Il n'en est rien : les ambigus sont infiniment précieux en Harmonie. L'examen de leurs fonctions sera pour nous un motif d'admirer la sagesse du Créateur, dans toutes les passions que nous jugeons les plus vicieuses (164 les essors directs).

Les ambigus sont les pièces de transition en toutes relations; mais la transition n'est utile à rien dans l'ordre civilisé, où rien n'est lié en système d'*association domestique industrielle*. Or, les ambigus n'étant créés que pour les liens de série, on ne doit pas s'étonner qu'ils soient nuisibles hors de l'état sociétaire, ne pouvant moduler qu'en faux essor.

On ne saurait trop répéter à cet égard que l'être, qui a créé nos 12 passions et nos 810 caractères, est exercé depuis une éternité à créer des hommes et des passions dans des milliards de mondes. Il a bien eu le temps d'apprendre par expérience quelles proportions distributives on doit observer en pareille œuvre. Il a sans doute assez de lumières pour se passer des conseils de quelques orateurs de notre globule, gens qui, n'ayant pas le pouvoir de détruire ni changer une seule de nos passions, auraient dû, au lieu de déclamer contre elles, s'étudier à découvrir

le mécanisme auquel Dieu les destine; mettre en problème si c'est la divinité qui s'est trompée en distribution du système passionnel, ou si c'est la raison humaine qui s'est fourvoyée en n'adoptant pour mécanisme des passions, que l'état civilisé et barbare, si incompatible avec la nature de l'homme, qu'on voit partout les peuples s'insurger et renverser cet ordre, dès l'instant où ils ne sont pas contenus par la crainte des gibets.

On a vu que la nation française est celle chez qui prédomine le genre ambigu. Il existe des titres en caractère national comme en individuel, et il est bon que les Français apprennent à connaître les leurs, qui sont le titre ambigu et le titre infinitésimal. Une fois pourvus de cette connaissance, ils verront que de toutes les nations la leur est celle qui avait le plus besoin de l'invention de l'Harmonie, seul ordre où on puisse utiliser les caractères titrés d'ambigu et d'infinitésimal.

MODULATIONS INFINITÉSIMALES.

Il n'est rien de plus flatteur pour les fantaisies individuelles, que le calcul des passions *infinitésimales* ou *hyper-nuancées*. En le publiant (il se trouve renvoyé à un autre tome), je donne de l'encens à tout le genre humain; les êtres les plus ridiculisés y trouveront l'avantage de pouvoir s'admirer eux-mêmes en toute légitimité, se faire honneur de goûts hétéroclites que l'opinion condamne, et qui vont être, non pas absous, mais illustrés par la théorie du mouvement infinitésimal.

Ces goûts bizarres et risibles sont bien plus nombreux qu'on ne croit. Tel qui les blâme en habitudes gastronomiques, y est sujet en affaires d'amour. Tel autre qui les

condamne dans les amours, s'y livre en affaires d'ambition, de famillisme, en exercice des sens.

Ainsi la manie des VILAINS GOUTS est le péché mignon des sept huitièmes de l'humanité, qui pourtant les tourne en ridicule; tant il est vrai, selon l'Evangile, « que chacun voit une paille dans l'œil de son voisin, et ne voit » pas une poutre dans le sien. »

La théorie, qui va réhabiliter et utiliser les goûts bizarres (essor infinitésimal inverse λ), doit absoudre de même et ennoblir les raffinements minutieux (essor infinitésimal direct Y) sur lesquels on critique les Sybarites.

Pour ne rien donner à l'arbitraire, étayons-nous de principes dans ce débat frivole en apparence, et pourtant le plus grave qu'on puisse élever, puisque les harmonies infinitésimales sont les plus nécessaires à l'unité sociale dont elles forment le pivot.

A la lecture des aperçus que j'en vais donner, on se convaincra que ce n'est pas moi qui suis en arrière de calculs justificatifs, mais que les lecteurs sont fort en arrière d'intentions bénévoles et studieuses: les uns (les Français) voudraient que la théorie d'équilibre passionnel fût exposée de manière à n'exiger aucune étude; les autres (les Sophistes) voudraient qu'on leur présentât des calculs méthodiques, mais en les ralliant à la bannière des quatre sciences métaphysiques, économiques, politiques et morales, qui sont antipathiques avec leurs propres méthodes. (Prolégom., II, 129, chap. III.)

Convaincu de cette inconséquence des lecteurs, j'ai dû renvoyer aux tomes suivants quatre sujets:

Les moduls mésuré et puissanciel;

Les modulations ambiguë et infinitésimale,

qui sont des doctrines hérissées de vastes et minutieux calculs.

Même dans cet article d'aperçus, je retranche du manuscrit tous les paragraphes empreints de formules arithmétiquement calculées; encore y en restera-t-il bon nombre, malgré la quantité que j'en ai éliminée. Quelques lecteurs se trouveront égarés dès les premières lignes; ils ne comprendront ni la théorie infinitésimale, ni les antérieures; ils m'accuseront de les engager dans le dédale.

Tel est l'effet des théories trop abrégées. L'excès de concision égare un étudiant, aussi bien que l'excès de prolixité : je ne peux pas ici prendre un juste milieu, étant restreint à deux volumes là où il en faudrait au moins trois en première livraison; inconvénient que je n'avais pas prévu en traçant le plan des deux tomes, dont la matière s'est allongée sous la plume.

Toutefois, je dispose l'article de telle manière que le lecteur puisse en conserver des impressions suffisantes, lors même qu'il échouerait sur des paragraphes dogmatiques affectés aux principes, dont l'aridité sera compensée par quelques détails intéressants qui se graveront aisément dans l'esprit du lecteur.

>< GÉNÉRALITÉS SUR L'INFINITÉSIMAL PASSIONNEL.

Dans l'état sociétaire comme dans l'état civilisé, l'on tend au mieux possible en toute relation sociale. Si on ne peut pas élever un essor de passion aux deux moduls mesuré et puissanciel, on se fixe aux deux moduls libre et mixte. On imite l'homme qui n'ayant pas de quoi rouler carosse, prend le parti d'aller à pied ou en FIACRE, mode mixte entre l'état de piéton et l'état d'homme à voiture.

Mais on essaie, autant que possible, de mettre en usage les deux derniers moduls, bien plus aptes à harmoniser les passions, en ce qu'ils opèrent par octaves de groupes.

Ou bien d'employer l'ordre infinitésimal, modulant par gamme de 8 séries libres ou mesurées, dont je vais mettre en regard les deux échelles aux colonnes 2 et 3 : la colonne 1re. indique la régie proportionnelle de chaque division.

Hyper-série octavienne à deux dimensions.

	Régie 1.	Échelle.	Div. libre 2.	Div. mes. 3.
1. Ut	10000	Classe.	1. . . .	1
2. Ré	3000	Ordres.	3. . . .	4
3. Mi	1000	Genres.	10. . . .	12
4. Fa	300	Espèces.	30. . . .	48
5. Sol	100	Variétés.	100. . . .	144
6. La	30	Ténuités.	300. . . .	576
7. Si	10	Minimités.	1000. . . .	1728
⋈ UT	1	INFINITÉS.	3000. . . .	6912.

La 3e. colonne de chiffres indique le nombre de groupes nécessaires en modulation mesurée (II, 376). On voit qu'à la 8e. puissance ⋈, elle exige déjà au delà du double de ce qu'exige la libre, colonne 2e. Tenons-nous-en à celle-ci, qui est suffisante dans les calculs élémentaires.

Il suffit donc, pour arriver à l'essor infinitésimal libre, qu'une Phalange puisse déployer dans une modulation 3000 groupes rivaux exerçant sur 3000 goûts distincts, mais appliqués à un seul objet, en industrie ou en plaisir. Par exemple :

On a vu (III, 207) qu'une Phalange a communément dix

mille poules pondantes : elle pourrait donc, *sur les seules poules*, non compris les poulets, poulardes et chapons, former une Série infinitésimale de 3000 petits groupes soignant chacun trois à quatre poules.

S'il suffit du nombre de 10,000 poules pour entretenir une Série infinitésimale de 3000 groupes, quelle extension de chances trouvera-t-on dans le soin de 200,000 poulets, poulardes et chapons que doit élever annuellement une Phalange. Son poulailler sera donc une industrie gérée en modulation infinitésimale, à 3,000 petits groupes formant une octave de Séries en huit degrés.

Ladite série sera dualisée en fonctions, s'établissant d'une part sur les espèces, formes, couleurs et races de poulets; d'autre part, sur les différents systèmes alimentaires et régimes qui modifient les saveurs des viandes et des œufs.

Dans cette industrie, la Phalange *à l'extérieur* forme UNE CLASSE, en rivalité avec d'autres classes qui sont les Phalanges voisines différenciées par des systèmes locaux sur la gestion, ou par des saveurs variées en raison du terroir et du climat.

Intérieurement, la secte des poulaillistes forme les 7 divisions d'ordres, genres, etc.; et d'abord celle des 3 ordres, se partageant les trois grandes divisions de poules pondantes, poulets d'engrais, poulardes et chapons. Le soin des fours à éclosion est travail de pivot, et non de division.

Et successivement les genres divisés en 10 séries, puis les espèces en 30 séries, etc., rivalisant, en matériel, sur les races, formes et couleurs ; en scientifique, sur les régimes alimentaires et autres soins.

Les subdivisions du poulailler, en genres, espèces, va-

riétés, etc., peuvent être facilement poussées au 8e. degré, vu les différences de couleurs et formes. Ainsi, en genres, chacun des 3 ordres distinguera les *crêtus*, les *huppés*, les *mixtes*.

La subdivision d'espèce distinguera en *crêtes*, les hautes, les plates, les couronnées : en *huppes*, les directes, les inverses, les quadruples à collier et moustache : en *mixtes*, les cornus huppés, les huppés couronnés, les crêtus sous-huppés.

En variétés, en ténuités, etc., on commencera à classer par couleurs, qui donneront d'innombrables divisions. La nature a dû varier cet oiseau à l'infini, parce qu'elle le destine à la gestion infinitésimale, où les différences d'ornement sont un appât très-puissant pour passionner les enfants, stimuler les rivalités de série.

Si je descends à ces minutieux détails sur les couleurs et jaspures des poulets, sur les crêtes, huppes et ornements de tête, c'est pour démentir le préjugé qui dédaigne ces distinctions. Raisonnons sur leur emploi.

Une série infinitésimale ou série à 7 degrés devant se ménager double échelle de rivalités en matériel et en régime, il importe qu'elle s'attache en matériel à tirer parti des différences de races, formes, couleurs et ornements. Ce sont des mobiles puissants sur l'enfant prompt à juger selon les impressions des sens.

Or, la série infinitésimale qui emploie une Phalange entière devant passionner tous les âges, s'emparer de bonne heure des enfants et les attirer en masse, elle doit ménager avec soin ces rivalités de formes et couleurs.

Vient ensuite la rivalité intellectuelle ou scientifique, établies sur les régimes de nutrition et d'éducation. Celle-ci est spécialement l'attribut des gens âgés.

On n'atteindrait pas aux accords infinitésimaux ou accords de huit séries échelonnées sur une même passion, si on ne savait pas faire intervenir double échelle de ressorts, les matériels appliqués au jeune âge, et les spirituels dominant chez l'âge mûr, sauf alliage.

Une autre condition à observer dans les séries infinitésimales, c'est *la conjugaison divergente en contre-échelon.*

Je craindrais que le bénin lecteur ne perdît patience à la lecture de ces doctes préceptes :

Echelle composée de rivalités matérielles et scientif.;
Conjugaison divergente en contre-échelons de série.

J'ai fait consécutivement 3 essais pour en abréger l'exposé, et je retranche encore le 3e., sachant trop que les lecteurs français ne pardonnent pas les calculs dans une nouvelle science, et voudraient qu'elle leur fût communiquée en madrigaux ou en calembours.

Je me bornerai donc à dire que l'exercice d'une industrie en modulation infinitésimale présente deux avantages du plus grand prix ; ce sont :

L'infinité numérique de produit ;
L'infinité graduée de saveurs.

C'est-à-dire que, dans tel canton d'où l'on tire à peine dix mille poulets médiocres et de plate saveur, une série infinitésimale produira deux cent mille poulets exquis et différenciés à autant de saveurs que la gestion aura employé de groupes, dont le minimum (337) est de 3000.

Aile ascende., les poulets de grain ou élèves,	900	saveurs.
Centre, les œufs,	1000	»
Aile descende., poulardes et chapons,	800	»
Complément, coqs et poules ;	300	»

Ces aperçus, satisfaisants, je pense, pour les gastro-

nomes, les résoudraient-ils à supporter quatre pages d'instruction sur la conjugaison divergente? Je ne l'ai pas espéré, car je les ai supprimées : de là naîtront beaucoup d'objections mal fondées. Un lecteur demandera comment il peut se faire qu'une Phalange, qui n'a pas plus de 1200 sectaires à fournir au poulailler, parvienne à y former 3,000 groupes, dont chacun exige pour l'entretien du service journalier, au moins 15 sociétaires, afin qu'il s'en trouve, absents et malades déduits, environ 9 ou 10 à la séance? 3,000 multipliés par 15 exigeraient 45,000 personnes, et non 1,200.

J'aurais satisfait à cette objection; mais on veut en France des théories exactes, et on ne veut pas prendre la peine de les lire. Il est bien force que l'auteur les renvoie à l'époque où il pourra compter sur des lecteurs plus équitables : jusque-là, je m'engage à prouver qu'une Phalange pourra, sur 1,200 sectaires, fournir, par contre-échelons en retour, 3,000 groupes faisant un service actif et journalier, à 9 personnes par groupe, en moyen terme.

La Phalange qui saura produire et distinguer environ 3,000 saveurs internes sur les œufs et les poulets, devra faire écho en nuances de préparation, et donner en art culinaire ou saveur externe, autant de variétés de goûts aux poulets et aux œufs, qu'elle en aura donné en saveur interne.

Tant de sensualité ne cadre guère avec les vues de la morale civilisée : c'est pourtant sur les raffinements sensuels poussés à l'infini et adaptés hygiéniquement à tous les tempéraments, que repose l'art d'atteindre au but désiré par la morale, « transformer le genre humain tout entier en une famille de frères, et l'élever à l'unité uni-

verselle. » On n'y parvient que par emploi des accords infinitésimaux en industrie et en plaisir, choses intimement liées; car si l'on sait donner aux poulets et aux œufs 3,000 saveurs différentes, il faut bien donner aux hommes 3,0C0 fantaisies en ce genre, pour apprécier et encourager les variantes industrielles de chaque groupe de travailleurs, dont les peines deviendraient illusoires si chacun, selon le vœu de la philosophie, mangeait indifféremment et sans appréciation minutieuse, les objets qu'on lui présente.

Chaque Phalange doit traiter en infinitésimal, au moins deux branches d'industrie ; une externe, dont le soin soit commun à tout le globe (*Accord infinitésimal identique*), et l'autre interne ou locale, non exercée par les cantons voisins (*Accord infinitésimal contrasté*).

Le poulailler est évidemment la branche sur laquelle exercera le globe entier en infinitésimal. C'est pour généraliser cette industrie, que Dieu a fait du poulet le plus précieux, le plus salutaire des comestibles, et le plus généralement préféré, soit pour la chair, soit pour les œufs et leurs nombreux emplois. On élèvera à peine le 10e. de toute autre volaille, à moins de convenance locale.

Les deux industries infinitésimales ont rang de fonction sacrée dans chaque Phalange ; celle du *poulailler* l'est par esprit d'unité avec le globe entier, où elle existe partout en ce degré (sauf le 8e. d'exception) : l'autre devient sacrée par amour-propre de la Phalange, par orgueil de s'élever à elle seule à une modulation infinitésimale qu'on ne pourrait pas entretenir sur plusieurs branches.

Toute Phalange a, de plus, douze modulations de ce genre, en participation avec des cantons vicinaux ou éloi-

gnés. Elle forme de ces douze travaux et de son infinitésimal interne, ses titres de noblesse.

L'écusson et le sceau d'une Phalange représentent, sur 5, 3, 5 de hauteur, les 13 principaux signes de son industrie. La plus saillante, placée au centre de l'écu, est celle d'infinitésimal interne ou local. En grand sceau, on grave jusqu'au nombre de 32 les signes de célébrité industrielle de la Phalange.

Ces armoiries conformes au bon sens peignent les titres d'un canton à l'estime générale. Chaque individu se compose de même des armoiries emblématiques, écartelées à 32 quartiers ou seulement à 12, indicatifs de ses talents constatés et de son titre caractériel représenté entre l'écu et la couronne.

Ainsi l'Harmonie sait utiliser toutes les coutumes absurdes qu'enfante la civilisation, comme nos pitoyables armoiries qui ne sont emblématiques DE RIEN. Quelle allégorie, quel sens trouver dans un écu de *gueules au pal de sable,* dans un lion passant ou un aigle cantonné? Usages stupides, qui dénotent la prétention à se faire valoir sans aucun titre.

Les accords infinitésimaux sont les principaux liens d'unité entre tous les peuples. Exposons-en quelqu'emploi dans les armées industrielles : ceci nous conduit à la distinction de l'infinitésimal en direct et inverse.

X PASSIONS INFINITÉSIMALES INVERSES.

La théorie en est aussi triste que celle des directes est gaie. Laissons le sujet amusant pour le dernier; plaçons l'épine avant la rose.

Les passions infinitésimales *directes* sont celles qu'on peut dire communes à tout le genre humain, comme le

goût des diamants, des belles fleurs, choses que tout le monde aime.

Les passions infinitésimales *inverses*, goûts bizarres, ne se rencontrent que chez une très-faible minorité, insuffisante à former un groupe régulier dans une Phalange.

Le groupe régulier doit, *en minimum*, se composer au moins de 9 personnes subdivisées en trois groupillons liés et pivotés comme il suit.

K. — 1. 2. — 3. 4. 5. — 6. 7. — ⋊.

On ne peut soutenir ce minimum de 9 sectaires, qu'autant que la passion s'étend à un plus grand nombre, à 15 au moins, dont 5 ou 6 peuvent être absents ou malades.

Cette faible dose d'un groupe sur 810 caractères (bambins et patriarches non compris) est le degré AMBIGU [de transition], degré hors de série, puisqu'il est borné à un seul groupe. Une telle réunion ne figure ni dans les séries, ni dans les individualités; elle est d'ordre ambigu: elle tient rang *d'échelon minime et hors de ligne* dans la classe des séries, et *d'échelon maxime et hors de ligne* dans la classe des manies individuelles ou passions hétéroclites, inhabiles à figurer en harmonie domestique, et obligées de chercher leurs sectaires hors de la Phalange. Ladite secte prend ci-dessous le rang K transition, dans l'échelle des vilains goûts, où elle figure à titre de *plaisant goût* (III, 138), état moyen entre les *jolis goûts* qui modulent par séries internes, et les *vilains goûts* qui ne s'associent que par séries externes.

Ainsi dans une Phalange de 15 à 1,600 personnes, toute passion qui ne s'étend pas à 1/100e. de la masse, au moins à 15 personnes, est titrée d'incohérente, goût hétéroclite, qui ne trouve pas à s'assortir harmoniquement.

Ces passions prêtent volontiers à la raillerie, à moins qu'elles ne portent sur quelque raffinement de sciences ou d'arts ; mais en toute autre affaire, comme en gastronomie, un goût est raillé si, n'étant pas branche de série, il ne se rencontre que chez 1/150e. des êtres, et ne peut pas fournir un groupe complet : dans ce cas il est titré de VILAIN GOUT.

Les *vilains goûts* sont de 13 degrés, dont les 8e., 9e. et suivants sont infinitésimaux en cas de dimension simple (III, 473).

Échelle progressive des VILAINS GOUTS.

	Bas infinitésim.	K	en transition,	4 couples sur individus		810
Sol 5			En 1er. degré,	un couple sur ind.		810
			En 2e. »	un »	sur »	2,430
			En 3e. »	un »	sur »	9,720
La 6	Mi-infinités.		En 4e. »	un »	sur »	29,160
Si 7			En 5e. »	un »	sur »	116,640
			En 6e. »	un »	sur »	349,920
Ut 8			En 7e. »	un »	sur »	1,599,692
	Hauts infinitésim.	X^1	en 8e. omnitone,	un »	sur »	4,198,076
Ré 9		X^2	en 9e. »	un »	sur »	16,792,304
Mi 10		X^3	en 10e. »	un »	sur »	50,376,912
Fa 11		X^4	en 11e. »	un »	sur »	201,519,648
		X^5	en 12e. »	un »	sur »	604,558,944
Solle 12		Z	en « peuta-omnitone »	un »	sur ind.	2,418,255,776

Le 1er. degré est celui qui ne compterait qu'un couple sur 810 caractères. Cette rareté l'expose au ridicule, qui va croissant dans les degrés suivants.

Pour en indiquer l'emploi, spéculons d'abord sur un degré peu rare, comme les 4e. et 5e.

Trissotin, ami des raves, a le goût bizarre de les manger à demi-cuites, légèrement amollies dans l'eau chaude. Personne dans sa Phalange n'en peut manger de la sorte ;

on les veut ou crues, ou tout-à-fait cuites. On raille Trissotin, qui s'obstine et soutient son vilain goût.

Vadius, ami des courges, se régale de courge toute crue, assaisonnée de moutarde : il ne peut trouver aucun amateur qui partage son goût.

Les régences, qui font en tout pays un travail d'exploration sur l'assortissement *des vilains goûts*, ont découvert que sur l'ensemble de la province peuplée d'environ 200,000 âmes, il s'en trouve une douzaine du goût de Trissotin; mais que, pour trouver une douzaine de collègues à Vadius, il faut recourir aux tableaux de la région entière, comprenant 800,000 âmes.

On en avise Trissotin et Vadius : grand triomphe pour eux, car il n'est rien de plus obstiné que les gens à vilain goût. Ce sera une amorce de rassemblement pour ces originaux disséminés : ils se réuniront, savoir :

Les *Ravistes* et *Trissotin*, à l'armée provinciale de 5e. degré.

Les *Courgistes* et *Vadius*, à l'armée régionnaire de 6e. degré.

Ils y jouiront du charme de manger et vanter en chorus les raves à demi-cuites et les courges crues à la moutarde; se proclamer entre eux les vrais amis des raves et des courges, les soutiens des saines doctrines raviques et courgiques, méconnues du profane vulgaire.

Voilà une amorce pour attirer ces deux groupes à des armées de 5e. et 6e. degré. C'est pour Trissotin un voyage d'environ 10 lieues; pour Vadius environ 20 lieues.

Ce médiocre appât suffirait à amorcer tant de fantasques et d'oisifs civilisés : ils accourraient à ces réunions pour y voir leur vilain goût encensé, y former secte,

et prendre place dans la hiérarchie passionnelle. On y admet toute manie innocente au rang d'impulsion louable et harmonique, pourvu que ses amateurs puissent rassembler un noyau de série composé de 9 personnes au moins, et distribué en groupe régulier comme ci-dessus.

Quelque plaisante que soit une fantaisie, elle obtient brevet de passion utile et respectable, si elle peut présenter cette réunion corporative. Elle a droit de bannière dans ses réunions, droit de signes extérieurs chez les sectaires, et place honorable dans le cérémonial de tel degré, province ou région, si elle ne peut pas figurer dans celui de Phalange.

Tout harmonien pourra, en satisfaisant cet amour-propre, bénéficier au lieu de dépenser, car le séjour à l'armée est très-profitable par conservation des dividendes en séries de résidence. Tout légionnaire est traité comme nos fonctionnaires absents, qui touchent le traitement sans exercer. En outre, il jouit de divers avantages qu'on trouve à l'armée, et dont nous parlerons à l'article suivant. Son voyage est agréable et gratuit.

L'admission à l'armée est un avantage qu'on n'obtient que sur titres notoires. Les *vilains goûts* sont titre pour une campagne; et plus un vilain goût est rare, plus il élève le degré d'admission. Spéculons sur les degrés infinitésimaux qui commencent au 8e., selon le tableau ci-dessus.

L'archéologue *Philogone* aime les raves accommodées à l'*assa fœtida*; il démontre que cette puanteur a été en crédit chez les anciens [orientaux et s'en régale comme madame Dacier de ses mauvais ragoûts renouvelés des Grecs.]

L'astronome *Lunarius* a une fantaisie plus éminemment

dégoûtante ; il mange des araignées toutes crues. (On assure que c'était le goût de Lalande.)

Les régences ont pris note de ces fantaisies. Après les recherches d'usage, on reconnaît que celle de Philogone est de 8e. degré, et qu'on ne peut l'assortir en groupe complet, qu'en puisant dans une masse de 17 millions d'âmes. Celle de Lunarius est de Ze. degré : il faut, pour en compléter un groupe, étendre les recherches à 2,400,000,000 âmes.

Ainsi le *vilain goût* de Philogone est raréfié à un sur un million d'hommes, et celui de Lunarius à un sur 150 millions d'hommes, titres d'admission à une campagne, le premier en armée du « 9e. » degré, le 2e. en armée de Ze. degré.

Assurément rien n'est plus risible, au premier coup d'œil, qu'une fantaisie limitée à un individu sur 150,000,000. C'est pour s'être laissé prendre à ces apparences trompeuses, que les philosophes ont avorté en étude de la nature, et ont vu de *profonds mystères* là où ils auraient dû voir des dispositions unitaires, l'analogie du passionnel au matériel.

Etudions cette proposition sur les fantaisies raillées que j'ai nommées infinitésimales inverses.

On les étouffe en tous pays, surtout chez les enfants qui inclinent fortement aux goûts bizarres, comme de manger du plâtre qu'ils arrachent des murs : c'est pourtant la bonne nature qui les y pousse.

Dans le cas où ces fantaisies étouffées en tous pays par la raillerie et la contrariété pourraient se développer en liberté, quelle est la quantité qu'on en verrait éclore, soit en gourmandise, soit en amour, soit en toute autre passion? L'on en trouverait 7 sur 8 individus, c'est-à-dire

que sur 900,000,000 d'habitants, somme actuelle, il y en aurait 780,000,000 sujets à quelques-uns de ces goûts bizarres de 13e. degré Z, que la raillerie étouffe aujourd'hui, et qui sont réduits à se dissimuler ou à ne paraître que difficilement, sans essor plein, sans emploi utile.

Les goûts dépravés de 13e. degré, qui ne sont départis qu'à un individu sur 150,000,000, sont souvent inconnus des titulaires mêmes, qui les considèrent comme impulsions vicieuses à réprimer. Cependant elles sont l'ouvrage d'un créateur qui ne fait rien sans motifs plausibles.

J'ai dit que l'un des emplois de ces *vilains goûts* est l'attraction aux grandes armées : parmi les amorces qui y entraînent, plaçons en pivots

Inverse ⅄, les bizarreries infinitésimales ;
Direct Y, les raffinements infinitésimaux.

Si donc on veut rassembler et utiliser une armée de 13e. degré ⋈, tirée de tous les empires du globe, il faut dans les 18 amorces, dont 14 de gamme, 2 de pivot et 2 de transition, ménager avec soin les 2 pivotales, celles des hautes bizarreries et celles des hauts raffinements. Toutes deux fournissent égal nombre de recrues, à peu de chose près : toutes deux comprennent environ les 7/8es. de l'espèce humaine.

L'organisation de ce lien corporatif gradué sera une fonction des sibyls de gastrosophie et des fées d'amour, dans les armées de 13e. degré ; puis on formera pareilles séries moindres en puissance, dans des armées de 12e., 11e., 10e. degré. Ce sera une voie de liens ajoutée à vingt autres, et une voie qui tient un rang très-éminent dans le mécanisme passionnel. J'en ai décrit (III, 136)

un bel effet, au sujet des poules marinées ; lien dont on a vu de brillants résultats, et qui pourtant n'est qu'au plus bas degré d'intensité ; car dans la gamme infinitésimale inverse (344), il n'est classé qu'en ambigu K et hors de gamme ?

Ainsi Dieu sait aller au but de l'unité, par la double voie

des infiniment petits comme des infiniment grands,

des ridicules infinis comme des charmes infinis :

l'équilibre de l'univers, en passionnel comme en matériel, consistant à tenir en balance les contrastes ou effets directs et inverses, et puiser dans les minimités un contrepoids aux maximités.

C'est un principe qu'ont entrevu les modernes sans en faire aucune application. Faute de s'y être ralliés, ils ont manqué toutes les notions en cosmogonie, manqué en plein le calcul du mécanisme aromal. Ils n'ont pu s'élever à penser que les astres, malgré leur énorme grosseur, fonctionnaient par le plus subtil de tous les fluides, par l'Arome différencié en milliers de gammes, et servant à la nourriture de ces grands corps ainsi qu'à leurs autres fonctions. Ils ont cru que le soleil avalait des comètes comme un brochet avale des goujons, et que les mondes se mangeaient entre eux comme les anthropophages. Il n'en est rien : les corps sidéraux n'opèrent que par des aromes analogues en système aux agents de nos relations, aux fluides de nos corps et aux produits animaux, végétaux et minéraux qu'exploite notre industrie. Mais laissons ce détail qui s'écarte du sujet. (Voyez note E, Pivot inverse.)

J'ai prévenu que le calcul des passions infinitésimales inverses serait une étude fort aride pour des lecteurs non initiés aux équilibres généraux. Il faudrait d'abord les

exercer sur la théorie des conjugaisons en retour, ou séries à contre-modulation, renversées sur elles-mêmes dans l'ordre suivant :

1. Classes ; 2. Ordres ; 3. Genres ; 4. Espèces ;
⋈ Infinités ; 7. Minimités ; 6. Ténuités ; 5. Variétés ;

et déployant en infra-ligne l'échelle *directe* des groupes en raison *inverse* du nombre des individus. Ce n'est pas un sujet à aborder dans un article abréviatif.

Il suffit pour initiation de recourir à un problème déjà traité sur cette matière, au Trans-Ambule (III, 135). Rappelons-le pour en tirer une conclusion du petit au grand, du connu à l'inconnu.

J'y ai dépeint une TRANSITION EN VILAINS GOUTS, c'est-à-dire, un *plaisant goût*, qui n'est pas encore *vilain goût*.

Le *plaisant goût*, comme celui des vieilles poules coriaces, parvient encore, dans la Phalange, à réunir un groupe complet, et former ses harmonies en interne dans le domestique même ; tandis que le *vilain goût* ne peut s'harmoniser qu'en liens externes progressifs, selon les 12 degrés de l'échelle (344).

Le mécanisme pour les harmonies des 13 degrés de *vilains goûts* est le même que celui que j'ai décrit pour la transition ou *plaisant goût*, dont j'ai déjà obtenu un quadrille régulier d'accords cardinaux (III, 138). Nous l'obtiendrons de même de tous les degrés de vilains goûts, avec une addition d'accords externes, croissant selon les degrés, c'est-à-dire,

5 En sus chez *Trissotin*, 8 En sus chez *Philogone*,
6 En sus chez *Vadius*, 13 En sus chez *Lunarius*.

Quel démenti aux avilisseurs de passions, gens qui croient que Dieu les a créées au hasard, sans théorie

d'emploi, et qu'on doit les réprimer ou supprimer selon la fantaisie de Sénèque et Platon, qui ne manqueront pas de vouloir supprimer leurs contraires, c'est-à-dire les passions d'où on obtiendrait même dose d'harmonie que des leurs.

Je néglige les démonstrations qui nous engageraient trop avant : je me borne à poser la thèse d'emploi harmonique des *vilains goûts* et manies d'antipathie générale, art de les utiliser par *série infinitésimale inverse.* J'en conclus contre la science qui suppose des lacunes de providence en théorie de passions. J'ai démontré que Dieu sait, en mécanique passionnelle, changer le cuivre en or, partout où les lois des hommes n'aboutissent qu'à changer l'or en cuivre; qu'à transformer en germes de discordes les passions les plus nobles, celles de la gloire et l'amour, quand la théorie sociétaire sait, des goûts ignobles et odieux, des bizarreries infinitésimales χ, faire naître des gages d'harmonie entre 150 millions de groupes hétérogènes, c'est-à-dire entre l'humanité entière.

C'est, je pense, un puissant motif d'accueillir et étudier la théorie des *vilains goûts* déployés par hyper-série simpl. (336), comp. (344); et comme les philosophes sont la classe la plus sujette aux fantaisies bizarres ou vilains goûts de tous les degrés, quelle gratitude ne me devront-ils pas pour cette théorie de l'infinitésimal inverse qui va répandre sur toutes leurs originalités un lustre éclatant, les exalter à titre de contre-pivots de haute harmonie, ressorts transcendants d'unité universelle!

Après avoir fait la conquête des philosophes sur la théorie des *vilains goûts*, je vais tenter celle des Français sur la théorie des *jolis goûts*, des raffinements de haut degré, nuancés en modulation infinitésimale.

Y PASSIONS INFINITÉSIMALES DIRECTES.

Guerre majeure ou gastrosophique.

Bannissons les calculs d'un article consacré aux sujets gracieux, aux *jolis goûts* : cependant ne négligeons pas tout-à-fait la méthode.

On appelle *jolis goûts* ceux dont on peut former dans chaque Phalange au moins une série régulière d'une trentaine de personnes en minimum, selon le tableau suivant, à 2 pivots, 4 transitions et 9 groupillons.

Y : ⋈ : 3. 4. 2 : K : 3. 5. 4 : ꓘ : 2. 3. 2 : ⋈ : ⅄.

Les jolis goûts sont de divers degrés, selon qu'ils comprennent 1/12, 2/12, 3/12, 4/12, etc., de la Phalange : donnons-en deux exemples extrêmes à 1/12 et 12/12.

Les bons melons musqués sont un fruit qui plaît à peu près à tout le monde, aux trois sexes en masse, et sans préparation culinaire. Quant aux courges, malgré l'intervention du cuisinier, elles sont un chétif aliment, bon pour la populace actuelle, et n'arrivant pas jusqu'aux bonnes tables.

Ainsi le melon, en Harmonie, réunira aisément en série les 12/12 de la Phalange; il sera *joli goût* de haut degré. La courge assemblera à peine la série de 1/12, tablée ci-haut : elle sera *joli goût* de bas degré, et non pas *plaisant goût* qui ne réunirait qu'une sous-série ou groupe régulier (343).

Les plus jolis goûts en haut degré tiennent à la bonne chère et à l'amour. Ces jouissances dont le goût est le plus général, sont les principaux ressorts qu'emploie l'Harmonie pour intriguer les armées par série infinitésimale. De là naissent à l'armée trois rivalités ou guerres, savoir :

La *pivotale* ⋈, guerre d'intrigues en industrie.

La majeure Y, guerre d'intrigues en gastrosophie.

La mineure χ, guerre d'intrigues en amour.

Je ne parlerai pas de celle d'amour, qui ne serait pas compatible avec nos mœurs; il suffit d'un tableau de régime gastrosophique, pour faire connaître les intrigues des armées harmoniennes. (*Piége aux Zoïles; je les en préviens.*)

Supposons une grande armée de 12e. degré, réunissant des divisions tirées d'un tiers du globe, d'environ 60 empires qui ont fourni chacun 10,000 hommes ou femmes. Les 60 divisions ou armées d'empire sont rassemblées sur l'Euphrate, ayant leur quartier général à Babylone.

Cette grande armée a choisi deux thèses de campagne, dont une en industrie qui est l'art de l'encaissement. Elle doit encaisser cent vingt lieues du cours de l'Euphrate, selon des méthodes quelconques.

Ladite armée étant d'ordre majeur a de plus une thèse gastrosophique; c'est la détermination d'une série des petits pâtés en orthodoxie hygiénique de 3e. puissance, à 32 sortes de petits pâtés, plus les foyers, tous adaptés aux tempéraments de 3e. puissance, conformément au tableau (314).

Les 60 empires qui veulent concourir ont apporté leurs matériaux, leurs farines et objets de garniture, les sortes de vins convenables à leurs espèces de pâtés. Quoique le globe paie les frais, chaque empire fait à son gré ses approvisionnements pour la thèse de bataille.

Chacun de ces empires a choisi les gastrosophes et pâtissiers les plus aptes à soutenir l'honneur national, et faire prévaloir les sortes de petits pâtés qu'il prétend faire admettre en série orthodoxe de 3e. puissance.

Avant l'arrivée des 60 armées, chacune d'entre elles a envoyé ses ingénieurs disposer les cuisines de bataille qui sont relatives à l'objet de thèse et aux consommations accessoires. Les cuisines de bataille ne font pas le service journalier des subsistances; chaque armée se nourrit dans les caravenserais des Phalanges où elle est campée.

Les oracles ou juges qui siégent à Babylone sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe, et non pas exclusivement des 60 empires qui figurent au concours.

L'armée forte de 600,000 combattants et 200 systèmes de petits pâtés prend position sur l'Euphrate, formant une ligne d'environ 120 lieues, moitié au-dessus et moitié au-dessous de Babylone.

Avant l'ouverture de la campagne, les 60 armées font choix de 60 cohortes de pâtissiers d'élite, qu'elles envoient à Babylone pour le service de la haute cuisine de bataille servant le grand Sanhédrin gastrosophique. C'est un haut jury qui fait fonction de concile œcuménique sur cette matière.

En même temps on détache des 60 armées cent vingt bataillons de pâtissiers de ligne, qui se répartissent par escouades en chaque armée, de manière que chacune ait 59 escouades tirées des 59 autres armées, et fabricant les petits pâtés selon les instructions des chefs de thèse de leur empire.

Chacune des 60 armées se classe dans le centre ou les ailes, selon la nature de ses prétentions en série :

L'aile droite en petits pâtés farcis,	20.	
Le centre en vols au vent à sausse,	25.	60.
L'aile gauche en mirlitons garnis,	15.	

(Cette distribution, sauf erreur, car je suis tout-à-fait intrus en matière gastronomique.)

L'affaire s'engage par des fournées de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche, sur les mirlitons qui sont dégustés à Babylone par le grand Sanhédrin ou congrès des oracles et oraclesses. On ne peut pas présenter au concours plus de 2 ou 3 systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si on excédait le nombre de trois.

Chaque jour, dans les 60 armées, les cuisines de bataille fabriquent et servent à leur armée les espèces présentées au jugement du grand Sanhédrin, afin que lesdites armées en aient la mémoire fraîche et encore un arrière-goût, au moment où arrivera le bulletin de Babylone qui relatera les opinions du Sanhédrin sur lesdites espèces.

Au bout d'une semaine employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le Sanhédrin rend un jugement provisoire, et le bulletin de Babylone fait connaître aux 60 armées et au monde entier, que les trois empires de FRANCE, JAPON et CALIFORNIE ont remporté un premier avantage; que tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis *provisoirement* en aile gauche de série orthodoxe, ou adaptés aux convenances de tempérament.

Jusqu'ici la lutte est concours et non pas bataille, qui ne peut commencer qu'après une admission de série entière. Il faudra qu'un mois s'écoule, avant que le Sanhédrin puisse former un cadre provisoire de systèmes orthodoxes à 12 espèces, distinguées par 3, 5 et 4 pour le centre et les ailes, plus un pivot.

Ce n'est là qu'un préliminaire de bataille, pendant lequel chaque armée a d'autres intrigues plus actives : mais celle-ci étant la principale doit occuper la campagne entière, 5 à 6 mois.

Le cadre étant formé au bout d'un mois et notifié au globe, la bataille s'engage sur toute la ligne et en triple lutte; car chacun des 48 empires qui ont échoué au concours du cadre, conserve les chances,

De débusquer l'un des admis ou même un corps d'aile ou centre, en produisant de nouveaux systèmes de petits pâtés qui n'ont pas encore concouru;

D'être admis en contre-octave, lorsqu'il faudra former une gamme complète à 12 espèces majeures et 12 mineures;

De prendre place dans les 4 transitions, les 4 sous-pivots et les grands pivots non encore admis.

Ces trois chances donnent une extrême activité aux ligues, et aux voyages de diplomates dans les 60 armées. Chaque jour on voit se former de nouvelles alliances entre divers empires qui jugent convenable d'associer leurs sortes de petits pâtés et de vins ou autres boissons, pour former centre ou aile, et pour livrer bataille à une masse de systèmes déjà admis.

La multiplicité de ces prétentions oblige à former 3 jurys en sous-ordre pour les dégustations et présentations. Ces jurys placés aux trois grandes divisions, à 30 lieues l'un de l'autre, sont servis comme le Sanhédrin, chacun par 60 escouades de pâtissiers d'élite. Leurs décisions sont provisoires et subordonnées aux dégustations du Sanhédrin. Dès lors la lutte devient générale, et d'autant plus variable que chaque admission ou rejet cause de nouveaux plans, produit de nouveaux cartels adressés à un ou plusieurs empires, et exige de nouvelles négociations entre les vainqueurs qui ont des attaques à redouter jusqu'à la fixation définitive de la série orthodoxe.

Entre-temps, les 64 cuisines de bataille font des prodiges de talent; les voyageurs accourent de toutes parts pour être témoins de ces luttes savantes qui vont décider sur les prétentions de tant d'empires; les bulletins de Babylone sont lus avidement par tout le globe, surtout dans les empires qui prennent part au combat.

Balivernes, dira-t-on, vous promettez un traité sur l'Association, et vous débitez vingt contes d'enfants!!! Patience, jusqu'au commentaire qui va suivre; et la prétendue baliverne deviendra solution très-méthodique d'un problème d'équilibre en INFINIMENT PETIT, contre-poids nécessaire de L'INFINIMENT GRAND : mais achevons.

A la fin de la campagne, il y aura 24 empires vaincus et 36 triomphants; peut-être moins, car un même empire peut réussir à faire adopter 2 et 3 espèces de sa composition.

Toutefois les vaincus ne se tiennent pas pour battus; ils reproduiront leurs petits pâtés à un nouveau Sanhédrin qui formera une série de 4e. degré à 135 espèces : jusque-là leurs méthodes sont hétérodoxes, non applicables en gamme des 32 tempéraments, non admises en hiérarchie gastrosophique.

Les armées débattent une foule de ces thèses en divers degrés, et chaque jour elles ont aux repas quelques luttes entre les empires, dont on passe en revue les procédés, moyennant les distributions de cuisiniers que chaque armée fait aux autres.

Elles ont de même, pour leurs séances du soir, des thèses en affaires de beaux-arts et de sympathie occasionnelle. Sur ces nombreuses intrigues, il en est qui emploient toute une campagne avant d'atteindre au dénoûment.

Leurs plaisirs sont encore variés par divers incidents, comme les rencontres de caractères ou légions d'aventuriers et aventurières, qui voyagent en déployant un caractère en sciences ou arts, et qui contiennent de nombreux virtuoses en ce genre.

A la fin de la campagne, les armées se rassemblent pendant quelque temps, d'abord en sous-divisions, puis en trois divisions, puis en masse, pour donner des fêtes unitaires dans les villes de quartier-général, rendre hommage public aux vainqueurs individuels, c'est-à-dire aux auteurs d'une production adoptée en Sanhédrin gastrosophique ou autre.

Une capitale, en Harmonie, est toujours entourée à quelque distance d'un cercle d'ombrages, ou boulevart à plusieurs allées, dont l'emploi est d'abriter et attabler les armées.

Au jour du triomphe, les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par exemple, Apicius est vainqueur pivotal; on sert ses petits pâtés au début du dîné; à l'instant les 600,000 athlètes s'arment de 300,000 bouteilles de vin mousseux dont le bouchon ébranlé et contenu par le pouce est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone, et au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300,000 bouchons; leur fracas accompagné du cri de vive Apicius retentit au loin dans les antres des monts d'Euphrate.

Au même instant Apicius reçoit du chef du Sanhédrin la médaille d'or portant en exergue : « A Apicius, triomphateur Y en petits pâtés, à la bataille de Babylone. Donné par les 60 empires, etc. » Leur nom est gravé au revers de la médaille.

Pareil hommage sera rendu au triomphateur pivotal inverse, homme ou femme, dont les petits pâtés auront été adoptés en terme χ de série orthodoxe.

Pygmées gastronomiques de nos jours, osez comparer vos obscurs trophées à ceux d'un gastrosophe d'Harmonie, dont les triomphes, *sur un seul mets*, retentissent avec tant d'éclat dans le monde entier! Tout n'est qu'arbitraire dans votre science; les Beauvilliers, les Archambault, ne sont que des guides confus, opérant sans distinction des tempéraments, sans aveu d'autorités compétentes. Leurs palmes sont plutôt un sujet de facétie qu'un sentier de gloire; celle d'Apicius réunira intérêt et gloire, car elle sera pour lui une voie d'acheminement à de hautes dignités, même à divers degrés de magnatures et de sceptres, en titre d'ambition *2, et d'institution *3 (275).

J'ai donné ces détails pour appuyer un principe, savoir, que les armées harmoniennes de tous degrés ont des fêtes si brillantes et des intrigues si actives, si nombreuses, que l'admission à l'armée est une faveur, et ne s'obtient que sur des titres fondés. Par exemple, à cette campagne des petits pâtés, on exigera de moitié des postulants l'aptitude au travail de pâtissier, et à d'autres qui seront sujets de moindres thèses.

On établit pareille bataille sur tous les *jolis goûts*, soit en gastrosophie, soit en beaux arts et en amour. Or, les petits pâtés sont *joli goût* de très-haut degré, et peut-être même du plus élevé, car on trouvera peu de gens, hommes, femmes ou enfants, qui ne soient amateurs de quelque sorte de petits pâtés ou mirlitons.

Ladite armée, outre ses thèses en jolis goûts, aura opéré aussi sur les vilains goûts par série divergente en

retour. Les armées d'Harmonie ont une foule de fonctions qui toujours tendent à former des liens de toute espèce entre les régions du globe, et les établir en proportion du degré de raffinement; lorsque les orthodoxies seront fixées, on verra dans toute armée de 10,000 hommes, des fêtes en 5e. degré; par exemple :

On se donnera des repas de tempérament, divisés par 810 compagnies, qui auront préparé chaque mets de 810 manières différentes, mais orthodoxes, pour chacun des 810 tempéraments.

Ce n'est qu'aux armées qu'on peut se donner de pareilles fêtes; car 810 compagnies à 9 ou 10 personnes font déjà 8,000 personnes attablées, plus les servants : il faut donc des réunions de 10,000, pour se donner des fêtes en 5e. degré, sur les mets ou autres objets. Une armée de 30,000 peut donner des fêtes de 6e. degré, bien plus raffinées et répandant plus de charmes sur les liens dont elles sont la source.

On s'est donc lourdement trompé sur le but des passions, en prétendant les ramener à l'uniformité d'essor. Leur harmonie, leur équilibre en mécanisme sociétaire, tiennent à l'extrême variété des développements qu'on donne à une même passion.

Entendez à une table quelques civilisés manifester des goûts différents sur une bagatelle, sur une omelette : un sage croira opiner philosophiquement, en disant que toutes les omelettes sont égales en droits, et qu'on doit manger indifféremment toutes celles qui sont présentées.

Loin de là : il faut, pour harmoniser en 5e. degré la passion des omelettes, lui ouvrir 810 voies d'essor, par un classement de 810 variétés appliquées à autant de tempéraments, et adoptées par un Sanhédrin qui transmettra

théoriquement à tous les empires du globe les règles de fabrication de 810 omelettes dont la science-pratique sera communiquée aux susdits empires, par les légionnaires qui auront fait la campagne des omelettes de 5e. degré.

Si l'on s'apercevait d'un retard de digestion dans quelque série de tempéraments, dans ceux qui s'adonnent à *l'omelette soufflée*, ce serait une thèse à proposer aux armées. Le congrès d'unité siégant à Constantinople indiquerait pour l'année suivante une lutte d'industrie quelconque, jointe à une *bataille d'omelettes soufflées*, à donner en lieu quelconque, soit à Paris, par une armée de divers empires, qui viendrait prendre position de Rouen à Auxerre, y débattre théoriquement et pratiquement la thèse des omelettes soufflées, et de leur assortiment orthodoxe en série des tempéraments.

Tout en s'occupant gravement de ces apparentes futilités, une armée d'Harmonie exécute d'immenses et magnifiques travaux. Qu'importe qu'elle ait, aux heures des repas, des intrigues de pâté et d'omelette? Ces rivalités qui semblent frivoles, sont branche principale en équilibre de passions, et plus on parvient à élever les raffinements en haut degré (selon la table, 336), plus on est assuré d'établir un parfait équilibre dans les essors de chaque passion. Quel démenti à cette philosophie qui voulait nous ramener à la sainte égalité des goûts, à la monotonie universelle, et qui prétendait fonder sur l'uniformité cet équilibre de passions qu'on ne peut asseoir que sur l'essor progressif et méthodique des variétés de goûts VILAINS ou JOLIS!

LEÇON D'ÉQUILIBRE ET DE PRUDENCE.

Combien de lecteurs se croiront sages, en traitant de fadaise inconvenante une grave discussion sur des batailles de petits pâtés entre 60 empires ! Je les attendais à ce piége : ils auraient dû présumer que je ne choisissais pas sans dessein un thème si bizarre. Ils ont besoin qu'on leur apprenne à reconnaître sur ce sujet ou autres la fausseté de leur jugement.

J'ai traité un problème relatif à la consommation des graminées ; j'en ai déterminé l'équilibre sur un objet *infiniment petit*, et c'est un sujet de glose pour nos sublimes politiques ! Mais voyons si leurs grandes conceptions économiques sont autre chose que de grandes sottises, tant sur les subsistances que sur chaque branche du mécanisme social.

Prenons-les d'abord en flagrant délit sur ce qui touche à l'équilibre de consommation. Comment se fait-il qu'on voie en 1822, l'Irlande mourir de faim, quoique la paix générale permette le transport des blés qui affluent en Europe, à tel point que le fermier est dans l'indigence au sein de ses greniers encombrés? Bel éloge de ces économistes qui prétendent à la sagesse distributive en régime de subsistances, et qui fondent le bonheur du peuple sur l'industrie et la richesse nationale ! Manque-t-il donc d'industrie et de richesse dans cette Grande-Bretagne où le peuple meurt de faim en temps d'abondance ?

Les harmoniens aussi auront des prétentions en sagesse distributive bien nécessaire chez eux, où le grand problème d'équilibre agricole sera d'élever la consommation individuelle au triple de ce qu'elle est aujourd'hui. L'énormité du produit exposerait les denrées à pourrir

chaque année en magasin, si on n'habituait pas les individus riches ou pauvres à consommer, en solides et liquides, le triple de ce qu'ils consomment dans l'état actuel où, malgré l'exiguité des récoltes, on éprouve déjà le fléau de l'encombrement local et de l'avilissement des denrées.

J'ai voulu, sur cette importante question, donner une leçon d'équilibre en économie *intégrale composée ;* elle doit être :

Intégrale, c'est-à-dire embrassant tout l'ensemble des produits, ou du moins tout l'ensemble d'une branche, comme les graminées, si on ne spécule que sur cette branche seule ;

Composée, c'est-à-dire donnée en preuve et contre-preuve du petit au grand comme du grand au petit, et en convenance interne avec les tempéraments, externe avec les rivalités industrielles.

Conformément à ces principes, j'ai dû, au sujet des graminées, mettre en scène la pâtisserie considérée comme branche minime en consommation de farines, et choisir dans la pâtisserie ce qu'il y a de plus petit, *les petits pâtés* examinés dans leurs rapports d'harmonie avec une armée immense, et avec les intérêts du globe entier. (A la rigueur, il eût fallu choisir le croquet ou autre minutie plus rapprochée de l'infiniment petit en farine ; il se trouve dans la confiserie.)

Pour plaire à nos équilibristes et économistes, il faudrait représenter cette grande armée livrée à une demi-douzaine de fournisseurs, qui la feraient mourir de faim pour le bien du commerce, ou lui donneraient du pain noir immangeable, en faisant payer du pain blanc à l'état.

Notre objet ici est fort différent : il s'agit d'examiner

comment cette armée pourra, sur une très-petite branche de consommation, sur les petits pâtés, opérer en système intégral composé, se ralliant aux plus grands intérêts du globe.

Le premier de ces intérêts est la gastrosophie, ou art de consommer en raison du produit, et par conséquent élever la consommation, sur les farines comme sur d'autres objets, au triple de ce qu'elle est aujourd'hui individuellement.

Si on ne résout pas le problème sur une minutie comme les petits pâtés, on ne le résoudra pas sur les branches supérieures, comme le pain. Les beaux esprits, dans leurs gloses, ne tiennent aucun compte de cette connexion du petit au grand.

Un critique judicieux aurait envisagé tout autrement la question, et m'aurait dit : « Si vous connaissez en plein la théorie des équilibres, donnez-en une preuve par emploi composé, par combinaison d'équilibres infiniment petits et infiniment grands en consommation de graminées.

J'ai satisfait d'avance à ce problème, en choisissant l'objet le plus petit dans une branche très-minime, la pâtisserie : je l'ai traité en équilibre composé intégral, en convenance matérielle avec l'échelle générale des tempéraments, et convenance spirituelle avec les intrigues émulatives du globe entier.

En choisissant pour exemple d'infinitésimal deux sujets dignes de raillerie, j'étais assuré de prendre au trébuchet deux classes de critiques : les *sophistes*, qui croient trouver à mordre sur les calculs facétieux, et les *pusillanimes*, signalés à la médiante (II, 188), qui croient tout perdu quand on s'écarte des graves calculs de cette philosophie moderne, qui, avec ses perfectibilités de

droits imprescriptibles, n'aboutit qu'à ensanglanter l'Europe depuis 30 ans, et faire naître la famine au sein de l'abondance.

La seule objection spécieuse qu'ils pourraient m'adresser, c'est qu'en annonçant ici une harmonie infinitésimale ou de 8e. degré, j'en donne une de 3e., puisque la thèse des petits pâtés n'est établie que sur 32 espèces et 32 tempéraments.

Je me suis restreint à ce 3e. degré, sachant que c'en est déjà assez pour effaroucher les pygmées. J'aurais pu, en spéculant sur une réunion de 600,000 industrieux, décrire une harmonie de 8e. degré qui n'exige que 300,000 coopérateurs en série convergente. L'armée aura foule d'autres intrigues en 8e. degré, ne fût-ce que sur le pain. Mais il suffit bien d'un 3e., sur une minutie comme le petit pâté, qui est lui-même de 8e. degré quant au rang qu'il tient en fabrication de graminées, et qui pourtant nous a fourni un moyen d'intrigue universelle.

Bref, cet aperçu des accords infinitésimaux ne paraîtra frivole qu'aux lecteurs vraiment frivoles, à ceux qui, ne jugeant que sur les apparences, méprisent les petits moyens en équilibre. Je leur ai démontré que le plus petit, comme la combinaison sériaire des *vilains goûts* de 13e. degré, fournit une harmonie applicable à l'humanité entière; de sorte que le plus minime des ressorts engendre la plus immense des unités passionnelles.

Pour désabuser le lecteur de ces préventions contre les petits moyens, il a convenu de l'exercer un instant sur deux de ces petitesses apparentes, dans les deux articles

Infinitésimal inverse, les vilains goûts,

Infinitésimal direct, les minuties gastronomiques.

Un tel choix est beaucoup plus régulier que n'aurait

été celui d'une industrie grande à nos yeux, comme celle des rivalités sur l'encaissement des fleuves ; fonction que j'ai assignée à l'armée d'Euphrate. Je dois préférer les détails propres à confondre le préjugé, la fausse grandeur qui traite de petitesses les calculs hors de sa portée. C'est un vice dont il faut se corriger, si l'on veut s'initier à la théorie de l'équilibre passionnel, toujours composé, opérant toujours sur l'infiniment petit comme sur l'infiniment grand.

Rectifions tous ces faux jugements par un rappel aux principes. Comment harmoniser les passions d'une armée de 600,000 individus, hommes et femmes ; la maintenir en plein accord avec 600 Phalanges locales dont elle habite les caravenserais ? Un civilisé répondrait avec les Algériens : *on mettra le bon ordre en fusillant et coupant des têtes*. Rien de cela : il faut que l'armée s'accorde par attraction : il faut donc l'intriguer, selon les lois des trois passions distributives.

1°. Selon la *cabaliste*, il faut que cette armée opère par séries sur toutes ses fonctions, sur les repas comme sur les encaissements de fleuves, et sur tous les détails du repas, depuis le pain jusqu'aux pâtés grands ou petits. Tout ce qui ne serait pas distribué et intrigué par séries, deviendrait source de discorde.

2°. Selon la *composite*, il faut savoir créer à cette armée des sujets d'enthousiasme et d'intrigues générales rehaussées par intervention du globe entier, appliquer cet enthousiasme aux plaisirs comme aux travaux. Or, sur quel plaisir opérer ? Sur celui de la table, puisqu'il est de première nécessité. Eh ! sur quelle branche de la table ? Sur les très-petites comme sur les grandes, afin d'opérer en ordre composé intégral.

3°. Selon la *papillonne*, il faut que l'armée ait un alternat dans ces vastes intrigues ; elle a celui des cabales relatives aux systèmes d'encaissement ; je l'ai omis, n'étant pas en état de traiter cette matière qui est de la compétence des ingénieurs.

C'est ainsi qu'avec une légère connaissance des lois du mouvement, personne ne se serait aventuré dans cette sotte critique où seront tombés les neuf dixièmes des lecteurs.

Achevons de confondre nos Aristarques sur leur adhésion aux intrigues de récréation stérile. Chacun d'eux n'est-il pas sujet à jouer aux cartes ou autres jeux ? Quel est son but ? De s'intriguer, pour donner essor à la cabaliste ; c'est reconnaître la nécessité de donner cours à cette passion.

Si l'on disait à ces savants, qu'une armée d'Harmonie joue aux cartes dans ses loisirs, ils jugeraient la récréation louable ; elle ne l'est pas ; on dédaigne en Harmonie les récréations improductives, comme le jeu. On a des moyens d'intrigue réelle et productive, soit en cultures et constructions aux heures de travail, soit en beaux arts aux séances du soir, soit en gastrosophie, science infiniment précieuse, et sans laquelle les harmoniens seraient bientôt, comme les Français de 1822, misérables au sein de l'abondance. Pour éviter le sort des propriétaires et fermiers français, pour consommer l'immense quantité de leurs graminées, qu'auront-ils de mieux à faire que d'appliquer intégralement la gastrosophie à tous les emplois du grain, y compris les plus petits, comme pâtisserie, confiserie, et organiser dans une grande armée les luttes propres à faire un choix hygiénique entre les méthodes de 60 empires ?

Ici la malignité s'est prise au trébuchet : les orgueilleux ont besoin de ces piéges périodiques ; je leur en tendrai plus d'une fois, pour leur apprendre à douter de leurs arguties, et à reconnaître que Beaumarchais les a bien jugés, en disant d'eux : *que les gens d'esprit sont bêtes* (surtout quand ils veulent enseigner la science de l'équilibre social à celui de qui ils doivent l'apprendre) !

Appendice. Ces notions abrégées sur l'essor infinitésimal des passions et de l'industrie deviennent un sujet d'orgueil pour les Français, nation qui a le plus d'aptitude au raffinement infinitésimal. Observons-en les germes en diverses facultés sociales du Français.

1°. Dans sa littérature, bien plus châtiée que celle des autres nations, plus exigeante sur les unités et les finesses de l'art.

2°. Dans son industrie où les dessins sont plus soignés, les formes plus gracieuses, les caprices de la mode plus raffinés, plus multipliés que chez toute autre nation.

3°. Dans ses amours : le Français est plus subtil en courtoisie, plus quintessencié en coquetterie, plus fécond en intrigues, et par conséquent plus rapproché de l'essor infinitésimal ou raffinement hyper- nuancé.

4°. Dans sa cuisine, où il obtient la palme, de l'aveu même de ses détracteurs, et où il sait s'élever des variétés aux ténuités de nuances, approcher plus que tout autre des minimités, et tendre aux infinités.

Enfin dans son aptitude à varier les plaisirs, *à vivre si bien et si vite ;* expression des Parisiens, qui dépeint avec justesse le but du régime infinitésimal. Pour vivre *si vite*, voltiger sans cesse de plaisir en plaisir, il faut en avoir grande affluence, et savoir y établir une succession

opportune qui en prévienne l'excès. Tel est l'effet des emplois de l'ambigu et de l'infinitésimal réunis : en désirer le fruit, l'art de *vivre si bien et si vite*, c'est prouver qu'on est fait pour les hautes harmonies. Voilà le beau côté du Français.

Les autres peuples n'ont qu'une tendance bien moindre aux passions hyper-nuancées ; encore sont-ils limités quant aux genres. Le Français en embrasse 4 que je viens de citer, et peut-être davantage ; on en trouve à peine un en dominance chez les autres nations.

Le Français a la même aptitude aux essors de passions ambiguës (328) qui, méprisées et nuisibles dans l'état civilisé, sont du plus grand prix dans l'état sociétaire, où les deux rôles de haute Harmonie sont l'ambigu et l'infinitésimal.

C'est donc le Français qui paraît la nation la plus faite pour l'Harmonie sociétaire. Aucune nation n'aurait de plus beaux moyens pour y figurer, à part quelques taches, comme celle d'oreille fausse, qui sera un grand vice dans le nouvel ordre.

Mais en balance générale de titres, il est évident que les Français, et surtout les Parisiens, l'emportent de beaucoup en aptitude aux raffinements de toute espèce qu'exige le mécanisme d'Harmonie.

Quel dommage pour eux que l'esprit de détraction, leur maladie endémique, les excite à retarder leur propre bien-être et celui du monde entier, en contrariant une découverte dont il leur serait si facile de prendre l'initiative d'épreuve et s'allouer le bénéfice de fondation !

A ces mots, ils pourraient me considérer comme un flatteur, quêtant leur suffrage, et cherchant parmi eux des fondateurs de l'Association. Je me garderais bien de

faire fonds sur eux pour l'initiative d'aucun bien. Je me borne à signaler leur duperie dans cette conjoncture ; ce sera un sujet d'intermède.

SUJET D'ULTERLOGUE.

Les Français doublement dupes de la Flatterie.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Si cela est vrai, les Français doivent être bien blasés sur la flatterie, car ils en reçoivent continuellement des tributs dans les ouvrages que Paris voit éclore, et dont les auteurs se croiraient hérésiarques, s'ils ne débutaient par encenser tous les ridicules de la belle France. Elle en est dupe comme on l'est toujours des flatteurs; elle joue avec eux le rôle du corbeau qui laisse tomber son fromage.

Si je débutais comme eux par des distributions d'encens, je serais suspect de vouloir les imiter, payer de sophismes au lieu de découvertes. Il faut donc rappeler aux Français la double duperie où les engage ici leur goût pour la flatterie. 1°. Duperie de retard passé qui leur a déjà coûté 1,500,000 têtes perdues sur les champs de bataille; plus les dommages pécuniaires et autres. 2°. Duperie de retard futur qui leur fera manquer l'acquittement de leur dette publique de 12 milliards, en manquant le titre de fondateurs du canton d'essai.

Voulant éviter le reproche de ne les avoir pas sérieusement avertis, j'ai dû me garder de ces éloges qui donnent à une découverte le ton de jonglerie, la teinte de spéculation littéraire. J'ai donné aux Français (368) le seul éloge qui puisse leur être utile, en prouvant qu'ils sont la nation la plus apte à figurer dans l'Harmonie, par penchant à l'essor ambigu et au raffinement infinitésimal. Ils sont donc la nation la moins faite pour l'état civilisé, et la plus gênée dans cet ordre de choses. Aussi donne-t-il à leur caractère une foule de développements vicieux (faux essors et faux contre-essors, 165), qu'on peut rapporter à trois branches; *les petitesses*, *les vices* et *les travers*.

PETITESSES. 1°. *L'engouement anti-national*, même pour des étrangers qui les dédaignent, comme *Grimm*, cité à l'avant-propos; comme *Kotzebue*, qui vient à Paris les titrer de petits Français, bons tout au plus à raffiner sur la cuisine. Mais ces hommes sont étrangers; ils seront les idoles des Parisiens, en leur disant cent impértinences.

2°. La *servilité*. On leur avait persuadé, en 1787, qu'un Français

devait trembler devant la queue d'un Prussien, et qu'il fallait des coups de bâton pour former de bons soldats. Le ministre St.-Germain faillit réussir dans ce beau plan. La nation la plus facile à conduire par le point d'honneur fut près d'y renoncer, par un servile penchant à exalter ses rivaux. C'est vraiment la vertu que prêche le R. P. Franchi, sous le titre d'*amour du mépris de soi-même.*

3°. La *duperie.* Ils sont partisans outrés de toutes vilenies qu'invente la charlatanerie mercantile; sucre de lait ou de raisin, café de chicorée, et vinaigre de bois; toutes ces immondices trouvent chez eux des prôneurs empressés. Ils sont les premiers à s'engouer de faux systèmes, et les derniers à accueillir une invention utile.

4°. La *mesquinerie.* Elle éclate surtout dans leurs libéralités. On peut en citer pour exemple récent, les dons relatifs à l'achat de Chambord. Que de lésine et de lenteur! on n'a vu d'empressés donateurs que les maires qui donnaient le bien d'autrui. Les royalistes sont-ils, comme tous les Français, prodigues de belles paroles! avares de dons effectifs? ils craignent sans doute de passer pour *libéraux*; le jeune Dauphin ne pourra pas les en accuser (*).

5°. La *futilité.* Aucune nation n'est plus esclave et plus dupe de la mode. On a borné ce reproche à quelques torts saillants, comme l'an-

(*) *Déjà pareille lésine a eu lieu au sujet de la statue de Henri IV: des dons si lents, si réfléchis, qu'ils deviennent presque offensants pour celui qui en est l'objet! Le grand Henri n'aurait point voulu d'un hommage si froidement rendu. Quant à son petit-neveu, je ne doute pas que si on lui fait lire à 20 ans les détails de la libéralité française dans l'affaire de Chambord, il ne prenne en aversion le domaine qui en est le fruit. Je suppose que le neveu tiendra de l'aïeul.*

On aurait dû s'attendre, dans ces deux hommages, à quelque beau mouvement, quelque noble élan de la classe compétente. Il fallait que les portions royalistes des corps électoraux souscrivissent individuellement; elles le devaient, surtout depuis la loi qui restreint en leur faveur les droits des petits propriétaires à l'éligibilité : dans ce cas, on aurait sans doute vu le parti libéral se piquer d'émulation, et déclarer qu'il ne voulait pas être en arrière de générosité. C'eût été une explosion subite et collective de zèle national, au lieu d'une souscription stimulée et pitoyable. Mais les Français, soit libéraux, soit illibéraux, ne s'élèvent guère à la LIBÉRALITÉ. *On les disait grande nation; oui, grande en mesquinerie et en excès.*

Pour ne parler que de statues, on en a élevé par douzaines à Louis XIV; pas une seule à Charlemagne, à saint Louis, à François Ier., à Bayard, à Turenne!

glomanie; il en est bien d'autres, notamment celui d'adopter un vêtement ou meuble incommode et laid, parce que celui qui réunit l'agréable et l'utile est mode de l'année précédente. Depuis 30 ans ils avaient renoncé aux habits d'été; le drap était obligé pendant la canicule; enfin ils ont repris cette année le bouracan léger; ils ont donc été bien dupes de s'en passer pendant 30 ans.

6°. Le *mauvais goût*. Il règne dans toutes leurs distributions générales. Aussi leurs villes et villages n'offrent-ils que des amas de maisonnettes, entassées comme si le terrain manquait aux constructions. L'on en est frappé lorsqu'on passe de Belgique, d'Allemagne et d'Italie, dans la belle France, la belle Picardie, la belle Champagne Pouilleuse, le beau Vivarais. Ils ne savent pas apprécier ni même discerner une superbe campagne. Poissy, le plus beau site des environs de Paris, le local éminemment convenable pour capitale ou résidence royale, est tout-à-fait dédaigné. On ne voit pas une maison de plaisance dans le superbe amphithéâtre de coteaux dont il est entouré.

Vices. 1°. *Faux patriotisme*. Ils ne voient la patrie que dans l'esprit de parti, se consolant par une chanson de la perte d'une province, et affluant dans les spectacles au moment où ils apprennent la déroute d'une armée ou d'une escadre. On ne connaît pas de nation plus indifférente collectivement sur les intérêts et les malheurs de la patrie.

2°. *Egoïsme communal et individuel*. Il n'est aucun pays où les autorités municipales soient plus insouciantes sur les intérêts de la commune. On devient ridicule en France, quand on paraît s'occuper sérieusement de ce qui peut être utile à une ville, à un canton. Ces soins n'étant partout qu'un masque d'intérêt personnel, on tourne en dérision celui qui les pousse jusqu'au degré de dévouement communal.

Par suite, il n'est aucun pays où le lien d'amitié individuelle soit plus faible, plus éphémère, et où les amis soient moins dévoués, moins serviables. On s'en aperçoit surtout dans les successions : le plus riche personnage ne léguera pas une obole à des amis pauvres.

3°. *Cruauté inutile*. De toutes les nations, le Français est celle qui maltraite le plus les animaux. Tout Français tournerait en dérision celui qui solliciterait pour leur épargner d'inutiles souffrances. Les bouchers, les cuisiniers, les enfants mêmes, n'ont pas de plus grand plaisir que de torturer les animaux, et se croient justifiés en disant : Pourquoi sont-ils moutons, pourquoi sont-ils veaux?

4°. *Déperdition*. L'on ne voit aucune nation plus dévastatrice. Les Turcs ravagent par férocité et barbarie; les Français ravagent par instinct de malfaisance. Un soldat français à la guerre fait couler vingt tonneaux dans une cave, là où un Allemand se bornerait à prendre son nécessaire. Effet naturel du caractère français, qui, destiné à l'essor

outré, infinitésimal, ne connaît aucunes bornes dans la dévastation, notamment dans celle des forêts.

5°. *Injustices méthodiques*. On voit les Français frustrer à plaisir la plupart de leurs grandes villes. Reims, Valenciennes, Dunkerque, Lorient, n'ont pas même une préfecture, qu'il eût été si aisé de leur donner, sans contrevenir aux proportions moyennes de population départementale. Nantes n'a point de cour d'appel. Même injustice dans toutes les distributions de siéges inférieurs, et plus encore dans les circonscriptions. L'on voit d'anciennes capitales de grande province ou d'intendance, Limoges, Besançon, Poitiers, réduites à un petit ressort administratif qui n'est pas moitié de ceux de Saint-Lô ou Saint-Brieux; d'autres, Nancy, Dijon, Montpellier, ont un ressort inférieur à ceux de Laon ou de Quimper-Corentin.

Vingt bourgades, Guéret, Privas, Foix, Digne, Gap, Valence, Draguignan, Mende, Rodez, Alby, Montbrison, Vesoul, Lons-le-Saunier, Laon, Chaumont, Mézières, Melun, Châteauroux, Tulle, Mont-de-Marsan, Vannes, Quimper-Corentin, et autres dont la plupart n'étaient pas même petits chefs-lieux, ont les mêmes administrations que Marseille, Nantes, Lille, Strasbourg, Clermont; une préfecture sans cour d'appel. C'est la sainte égalité des constituants, dépouillant les grandes cités, les grands propriétaires, pour donner au petit peuple.

N'est-ce pas être injuste à plaisir que de priver d'arrondissement une belle capitale d'ancienne province, Valenciennes? réduire à une justice de paix des villes de 10,000 habitants, comme Salins? On sait donner une province à Mont-de-Marsan, et rien à Bayonne. Je remplirais vingt pages des ridicules de cette distribution territoriale dont il fait dire comme des cartes mal données, *tout à refaire*.

6°. *Esprit vexatoire*. Le Français jouit moins du bien qu'il possède que du mal qu'il voit souffrir à ses voisins ou compatriotes. Il n'est pas de nation plus imbue du faux principe, que pour assurer le bien des riches, il faut organiser le mal-être des pauvres. Aussi la France est-elle pleinement insouciante sur tout mal-être du peuple. On voit les soldats manquer de vêtements de propreté, comme le bas ou demi-bas qu'ils avaient en 1789 : on s'en aperçoit à l'odorat, lorsqu'on passe à côté d'un régiment, et c'est une humiliation pour le soldat. Mais personne en France ne réclamera, bien qu'on sache que nul député n'oserait refuser deux millions que coûterait ce service annuel. Il suffit, en France, qu'une classe pauvre soit privée du nécessaire, pour que toute la nation y adhère. Henri IV sous ce rapport était digne de n'être pas Français, puisqu'il souhaitait la poule au pot à toute la classe ouvrière.

TRAVERS. 1°. *La détraction nationale*. Une palme scientifique n'a rien

de flatteur pour eux, si elle peut répandre un lustre sur la nation entière. Tout autre pays serait fier d'avoir enlevé à l'Angleterre la découverte des lois du mouvement, effleurée et manquée par Newton; mais les Français sont indifférents sur la gloire nationale, à moins qu'une affaire de parti ne vienne les stimuler; à défaut, leur premier mouvement sera toujours de traverser tout compatriote qui pourrait illustrer leur nation.

2°. *Basse jalousie.* Leur capitale ne jouit que de l'avilissement des autres villes, et ne permet pas qu'elles aient de beaux édifices. On n'a pas accordé à la ville de Lyon de mettre deux péristyles à colonnes sur la place Bellecour, la plus grande de l'Europe; Paris se serait ombragé de voir un beau monument dans la seconde ville de France. Je connais telle cité à qui on n'a pas permis de placer quatre petites colonnes au portail de sa bibliothèque publique.

3°. *Parisisme.* Manie de ravaler les provinces qui auraient besoin de dégrossissement. L'on se plaît à leur en ôter les moyens, pour favoriser les railleries d'autres provinces privilégiées et plus habiles à flatter. Toutes, au reste, s'accordent sur un seul point, sur le principe, *Gniak Paris, Gniak Paris.* Toutes se tiennent honorées si on leur fait quelque passe-droit pour l'avantage ou l'amusement des Parisiens.

4°. *Barbouillage.* L'esprit français est le plus ennemi de toute méthode : aussi ne voit-on aucune nation plus amie de la mauvaise musique et des chanteurs faux. On la verra changer vingt années de suite les uniformes de ses régiments, et sans jamais établir aucune différence méthodique. Semblable au Sauvage qui ne sait compter que jusqu'à 10, autant qu'il a de doigts, le Français ne sait pas trouver au delà de dix couleurs, quand il serait si aisé d'en employer cent aussi distinctes que solides, même sans recourir aux mélanges. La confusion est bien pire dans les affaires importantes, comme la division territoriale, et dans les opérations extérieures, comme les conquêtes et les catastrophes qui les suivent, effet nécessaire de l'antipathie des Français pour la méthode et la prudence.

5°. *Impéritie politique.* La France abuse de tout ce qui fructifierait chez d'autres nations. La liberté a fait prospérer les Etats-Unis, et chez les Français elle a causé tant de désordres, que les monarques en sont devenus les ennemis irréconciliables. Ainsi par la maladresse des Français, l'Europe se trouve privée de la dose honnête de liberté dont elle aurait pu jouir en civilisation.

6°. *Mystification diplomatique.* La France est toujours, en dernier ressort, dupe de toutes les puissances. On persuada à Louis XV que s'il conservait la Belgique, ce serait agir en marchand; et là-dessus son plénipotentiaire à Aix-la-Chapelle déclara « que le Roi ne voulait pas

» traiter en marchand, mais en Roi, et tout rendre. » Garder une province qui rend cent millions, fi! cela est bon pour un marchand! Avec de pareilles sornettes on est assuré d'ensorceler la France. Gagnât-elle cent batailles, elle est toujours mystifiée au dénoûment, par un croc-en-jambe diplomatique, une ruse grossière à laquelle ne se laisseraient pas prendre les imberbes de toute autre nation.

Le grand Frédéric disait : « Si j'étais roi de France, on ne tirerait pas » un coup de canon en Europe, sans ma permission. » Il savait juger la politique française qui est jouée par tous les cabinets, et ne sait faire valoir aucun de ses moyens. On peut dire de ce monarque ce qu'un député a dit des Suisses : *Frédéric était meilleur Français que nous.*

Dans cette esquisse des mauvais côtés du caractère français, j'ai omis au moins la majorité des reproches possibles. Il me suffit d'avoir évité, par quelques lignes satiriques, le reproche de perfidie ; je l'encourrais si je prenais le ton de l'adulation ; je mériterais vraiment le reproche d'avoir dupé les Français.

En effet, ils ne voient que spéculation littéraire, tactique de vendeur, dans un écrit qui leur donne de l'encens. Imbus à juste titre de cette opinion, ils me confondraient avec ces tacticiens mercantiles qui ont tous l'encensoir à la main. Dès lors envisageant ma théorie comme sophisme ingénieux, ils ne prendraient pas au sérieux le reproche de la double duperie, l'avis important à répéter, *qu'après avoir perdu par délai passé 1,500,000 têtes dans les combats, etc., ils doivent se garder de délais futurs qui causeraient le rejet de leur dette de douze milliards.*

En réitérant cet avis donné dès l'avant-propos, je dois me mettre à l'abri du soupçon de flatteur cherchant à les capter. Je dois rallier cet utile avertissement à un sujet qui soit l'antipode de la flatterie, à une kyrielle de leurs vices nationaux, exposés avec franchise.

Le tableau n'aura rien de désobligeant pour eux, ayant été d'avance balancé par un éloge aussi vrai que précieux (558), par la preuve de leur aptitude aux deux rôles de haute harmonie, aux deux exercices passionnels d'ambigu et d'infinitésimal, dont l'entrave, permanente en civilisation, fausse le caractère français.

Elle y produit l'impatience et la versatilité si justement critiquées : les Français ne seront donc dans leur élément que lorsqu'ils auront passé à l'état sociétaire : alors ils deviendront de fait, grande nation et premier peuple du monde, par excellence en fonctions infinitésimales, dont on voit les germes dans leur littérature et leurs habitudes, et même dans leurs défauts, comme la versatilité, qui deviendra perfection lorsqu'elle sera appliquée à l'état sociétaire, seul ordre où elle puisse être utile.

LIVRE QUATRIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE PASSIONNEL.

SECTION SEPTIÈME.

DES ÉQUILIBRES CARDINAUX
[PAR LES ACCORDS NEUTRES.]

PRÉ-ALABLES *sur le ralliement passionnel.*

Nous abordons les beaux problèmes de l'Harmonie, les équilibres passionnels : expliquer comment tous les harmoniens seront fidèles à l'amitié et à l'honneur, comment les amours et l'esprit de famille deviendront des germes de concorde et d'affection collective, ce ne sont pas là de médiocres questions : aussi voulais-je y préluder par deux longues sections dogmatiques. Obligé de les différer, je me suis borné à disserter, aux Inter-Liminaires, sur le faux jugement des lecteurs en mécanique sociale ; puis, à la 6e. section, sur l'ignorance relative aux combinaisons et jeux de passions, surtout en *infiniment petit*, ressort aussi puissant que l'*infiniment grand.*

Etudions d'abord l'équilibre passionnel dans les détails familiers et à portée de tout le monde. La doctrine sera moins régulière que si j'employais un formulaire ; mais quand le lecteur se sera façonné à ces perspectives d'accords, on sera mieux à temps d'en expliquer la théorie.

L'unité passionnelle est trinaire, car elle repose sur le

concours de 3 classes d'accords, ceux des 5 passions sensitives, ceux des 4 affectives, et ceux des 3 distributives.

Ces 3 unités peuvent se réduire à une seule; car si l'on réussit à établir l'équilibre dans le jeu des affectives, on l'établit par suite dans le jeu des 2 autres classes, les affectives ne pouvant pas opérer sans le secours des 5 sensitives, ni ces 9 sans le concours des 3 distributives. Si donc on élève une des 3 classes de passions à l'équilibre parfait, on y élèvera par suite les deux autres.

Dès lors la théorie sera fort abrégée, en ce que nous n'aurons à étudier l'équilibre que sur 4 des douze passions radicales. Ce sera le sujet de cette section.

Quant aux moyens d'équilibrer ces 4 passions, nous les puiserons dans une même source, dans l'emploi des Séries passionnelles, dont les propriétés admirables (charme composé et prodige composé, 201) fournissent toujours des leviers de concorde en quantité supérieure aux besoins de l'Harmonie générale.

L'équilibre des passions affectives ne peut s'établir qu'autant qu'on fera naître des affections, des sympathies corporatives entre les classes aujourd'hui antipathiques, telles que riches et pauvres, jeunes et vieux : les affections à créer entre eux seront des accords de RALLIEMENT, en ce qu'elles uniront les antipathiques naturels ou extrêmes divergents.

Les accords de ralliement doivent être au moins de huit genres; deux pour chacune des affectives. L'équilibre ne pouvant pas s'établir par fonction simple, mais par composée, il faut opérer au moins deux ralliements sur chaque passion, et plutôt quatre en modulation bi-composée; mais nous nous bornerons à deux.

Chacune des quatre passions est le produit de deux ressorts élémentaires, l'un spirituel et l'autre matériel : aucune des quatre n'est de nature simple; on y distingue :

Table des ressorts affectifs.

En amitié,	ressort S	d'affinité caractérielle.
	» M	d'affinité industrielle.
En ambition,	ressort S	de gloire.
	» M	d'intérêt.
En amour,	ressort M	de lubricité.
	» S	de céladonie.
En familisme,	ressort M	de consanguinité.
	» S	d'adoption.

On peut remarquer dans cette table un ressort S intitulé *céladonie,* amour à longue expectative, sur lequel il serait assez difficile de donner aucune théorie d'équilibre satisfaisant pour des lecteurs civilisés; les deux céladonies, la simple et la composée, n'étant pas praticables en civilisation, elles exposent un homme à la raillerie et à la duperie, s'il diffère un seul jour à jouir de la personne aimée, ou du moins à tenter le succès en matériel.

On voit à peine quelques lueurs de céladonie obligée, dans les cas de contrainte, lorsque les amants sont contenus par des surveillants, des entraves quelconques; mais la céladonie spontanée, lien plus spirituel que matériel, est généralement inapplicable aux mœurs astucieuses des civilisés; bien qu'on en fasse le simulacre pour persuader aux pères et aux maris qu'on n'obtient aucune faveur secrète, ou pour masquer les vues de séduction. Cet étalage d'amour sentimental dont on rit en secret, s'oppose à tout emploi social de la céladonie, amour

antérieur à la jouissance et titré *à dominance du ressort spirituel sur le matériel.*

Les céladonies, en simple et en composé, ne peuvent naître que de coutumes non encore existantes, et dont une seule a été décrite, c'est le Vestalat. Il sera donc le seul ralliement spirituel à citer en amour. Nous serons de même gênés sur ce qui touche aux essors de famillisme. Sans ces entraves, j'aurais analysé dans chacune des passions cardinales quatre fonctions de ralliement ou voies d'équilibre, qu'il est aisé d'y découvrir.

Dans une science nouvelle, il faut éviter d'amonceler les preuves : tout superflu en ce genre est plus fatigant qu'instructif. Il suffira donc de faire entrevoir que je pourrai, si on le désire, quadrupler les preuves de la propriété de ralliement inhérente à l'ordre sociétaire. Je pourrai démontrer que, dans cet ordre, chacune des passions cardinales présente quatre garanties de rapprochement des classes extrêmes et de concert passionné entre les castes les plus inconciliables aujourd'hui.

Nous nous bornerons, je le répète, à 2 garanties sur chaque passion, total 8, soit parce que ce nombre suffit en théorie d'équilibre général, soit parce qu'il ne serait pas possible d'exposer les 4 ralliements d'amour, ni les 4 de famillisme, les accords dérivant de coutumes futures dont le tableau serait inconvenant, et dont l'établissement est renvoyé aux 3e., 4e. et 5e. générations d'Harmonie.

Ne perdons pas de vue que tout ralliement entre des classes extrêmes, comme riches et pauvres, suppose le régime des Séries pass., et les effets que j'en ai décrits ; entre autres le minimum proportionnel ou aisance de la classe inférieure, les manières polies chez le cultivateur

et l'ouvrier, l'élégance des ateliers, le faste des cultures, la division du travail, la brièveté des séances, l'option sur les emplois, l'activité des intrigues, etc. A défaut de ces germes de concorde générale qui naissent du régime sériaire, il serait inutile de songer à aucun ralliement passionné entre des antipathiques tels que riches et pauvres.

Le lecteur devra donc, en lisant ce petit traité du ralliement, éviter avec soin la bévue de comparer les tableaux d'Harmonie avec les moyens de la civilisation, où il serait de toute impossibilité d'opérer des rapprochements entre castes ennemies.

Envisageons bien l'emploi des ralliements ou accords affectueux entre classes opposées. Que deviendrait le lien sociétaire, si, au moment où une Phalange se rend à la salle de conseil pour statuer sur les répartitions du produit annuel, les Séries, les groupes arrivaient à la séance avec des haines corporatives, des antipathies de caste? Il faut que tout soit disposé pour que cette séance de répartition resserre les liens, au lieu d'exciter les discordes que l'intérêt éveille si aisément dans l'ordre actuel.

Avant donc de traiter de cette répartition, qui sera le sujet de la 8e. section, étudions l'esprit général que les sociétaires apporteront à ladite séance, les intentions conciliantes dont ils seront animés. C'est ce que nous allons déterminer par le calcul des ralliements affectueux que les Séries pass. établissent entre les diverses classes antipathiques parmi nous. Quand on connaîtra la surabondance de ces liens, leur influence colossale pour établir l'affection collective, on sera convaincu que les harmoniens, en séance d'évaluation, n'auront que des luttes de générosité et jamais de sordide intérêt.

[Dans cet article, j'annonce que l'exposé des ralliements sera limité à 2 en chaque titre, et, plus loin, entraîné par le sujet, j'en viens à les donner au nombre de 4 sur tous les titres. Cette surabondance dans la branche des preuves les plus importantes ne pourra qu'être utile.]

CHAPITRE PREMIER.

Généralités sur l'équilibre de Ralliement. Principes déduits du Ralliement d'amitié.

Il est deux procédés à employer en opérations de ralliement passionnel : le négatif ou art de lever les entraves qui s'opposent à l'accord ; et le positif ou art de créer des illusions sympathiques entre gens antipathiques.

Les divers accords dont je vais traiter sous le nom de Ralliement, ne procéderont que par l'une ou l'autre de ces deux méthodes, *la négative*, ENTRAVE LEVÉE ; *la positive*, ILLUSION CRÉÉE, ou par la réunion de l'une ou de l'autre.

Distinguons les ralliements en directs et inverses.

L'art d'affectionner les pauvres aux riches sera procédé ascendant ou direct, puisque l'essor amical s'élèvera des inférieurs aux supérieurs, de la basse condition à la haute.

L'art d'affectionner les riches aux pauvres sera procédé d'ordre descendant ou inverse ; l'essor de la passion descendra de la haute classe aux inférieures.

Passons aux exemples, et d'abord à l'essor ascendant d'amitié, qui est dû principalement au service charitable exercé par les Petites Hordes (4e. section, 3e. notice).

Dans un état de choses où le peuple jouit d'un *minimum*

social ou honnête nécessaire, sans obligation au travail, il refuserait les travaux immondes, pour peu qu'on y attachât quelque mépris. On serait réduit à les faire exercer par une classe avilie, par des esclaves, des nègres, des parias.

Mais l'existence d'une classe avilie suffirait à troubler tout le mécanisme sociétaire : en effet, il doit se composer, dans chaque Phalange, de 810 caractères de franc titre et SOCIABLES ENTRE EUX ; puis de supplémentaires ou faibles titres, qui étant analogues aux 810 de grand clavier, et devant les remplacer en cas d'absence ou maladie, sont également gens honorables et *sociables avec la masse.*

Une classe méprisée ne serait plus sociable avec les autres : on ne déciderait pas aujourd'hui une compagnie de ducs et pairs à fréquenter habituellement une troupe de savetiers. Cependant la Série de savetiers d'une Phalange, faisant partie de 810 caractères actifs et des supplémentaires, doit être *sociable avec la masse.* Il faut que ses fonctions soient honorables et considérées, et que les savetiers soient gens d'aussi bon ton que les marquis, pour que les marquis se décident à fréquenter les savetiers. Il faut enfin créer double lien d'amitié ; *l'ascendant*, des plébéïens aux grands, et le *descendant*, des grands aux plébéïens.

C'est à quoi l'ordre sociétaire procède par quatre moyens.

		Ralliements d'amitié.	Mode.
E	L	Par « éducation unitaire : »	Ascendant NÉG.
I	C	Par les intrigues de Série :	*Entrave levée.*
E	L	Par division sériaire.	Descendant Pos.
I	C	Par la domesticité passionnée.	*Illusion créée.*

1°. L'*Éducation unitaire* et les Petites Hordes sont

le moyen principal de rapprochement, en ce qu'elles préviennent la scission du riche au pauvre; elle naîtrait des fonctions avilissantes; il n'en existe plus d'après l'entremise de cette corporation nécessairement chère à toute la classe populaire, à qui elle ouvre les voies à la considération. Elle passionne le peuple pour les riches dont il voit les enfants intervenir pour lui épargner des travaux humiliants, et rendre honorables toutes les fonctions industrielles. L'éducation unitaire est le vrai moyen de préparer la sociabilité générale, et faire naître chez le pauvre l'amitié pour le riche, *le ralliement ascendant*.

2°. *La division sériaire*. On a vu (III, 521) comment elle entraîne Mondor à s'associer au groupe des cultivateurs de pêchers. S'il faut, comme en civilisation, qu'un riche surveille toutes les fonctions sous peine d'être dupé, friponné sans cesse et de voir péricliter toute branche où il n'intervient pas, le travail lui devient odieux; ceux qui l'exercent lui sont suspects; il les traite en ennemis. Mais si par les charmes de division sériaire (décrite III, 521), Mondor est excité à cette culture; s'il s'y empare d'une branche telle que l'émondage, il devient bienveillant pour ces industrieux qu'il dédaignait; eux, de leur côté, s'attachent vivement à Mondor qu'ils voient coopérer à leurs travaux favoris, et les aider de son crédit. La distribution sériaire est donc 2e. voie de ralliement *ascendant* ou direct, qui excite l'affection des pauvres pour les riches.

3°. Les *intrigues de série*. L'obstacle d'amitié causé par l'inégalité des fortunes et des rangs, disparaît du moment où l'esprit cabalistique peut intervenir, et où la garantie de minimum rassure le riche contre le danger de sollicitations, piéges et friponneries. On a vu, en affaires de révolution, les grands s'abaisser à des cajoleries avec

les derniers plébeïens. Caton et Scipion, en un jour d'élection, serrent la main aux petits électeurs de campagne : il est donc évident que le riche ne craint pas d'entrer en commerce avec la classe inférieure, quand le levier de l'intrigue est mis en jeu, et quand cette classe est à l'abri du besoin ; ce qui a lieu en Harmonie.

Ajoutons que le riche, éprouvant comme d'autres le désir de rivalités cabalistiques (essor de la 10e. passion), s'affectionne aux réunions où il jouit de ce plaisir qui est porté au plus haut degré dans toutes les Séries pass. : dès lors tout homme riche en épouse les intrigues, en aime les sociétaires, dont un tiers au moins est de classe inférieure.

En s'associant aux cabales industrielles de 30 Séries, le riche en vient donc à aimer la classe pauvre de la Phalange. Ces cabales sont voie de ralliement *descendant*, qui affectionne les riches aux pauvres. (Observons que le nom de pauvre, appliqué à l'Harmonie, équivaut à celui de classe bourgeoise, qui n'est jamais pauvre, puisque son minimum lui assure le train de vie de nos riches bourgeois).

4o. La *domesticité passionnée*. On en a lu les tableaux, sect. 2, chap. 2. Le salaire transforme les inférieurs en mercenaires mécontents et jaloux des supérieurs : ceux-ci, par contre-coup, haïssent la classe qui les sert, ouvrière ou domestique. J'ai prouvé (III, 526, 527) que le service harmonien dégagé de salaire, est passionné, affectueux de la part des inférieurs ; c'est une voie de liens descendants, du riche au pauvre. Une gouvernante, qui veut maîtriser un vieux garçon, lui persuade toujours qu'elle le sert par amitié. Cela est quelquefois vrai, et, malgré que l'intérêt soit fréquemment le mobile des gouvernantes,

on voit beaucoup de célibataires pris au piége, épouser ou doter celle qui les sert.

L'affection du riche naîtra bien mieux pour les serviteurs, quand il sera prouvé que leur entremise est une préférence affectueuse, puisqu'ils ne seront point payés par celui qu'ils serviront. Chacun se livrera à l'impulsion de la nature, à l'amitié pour des êtres de qui on reçoit des soins gratuits.

Or, à examiner le mécanisme sociétaire, on reconnaît que toute la classe pauvre y est affectée au service du riche. Dans les appartements, les écuries, les jardins, les caves, les cuisines, etc., le riche ne saurait faire un pas sans voir les pauvres travaillant avec ardeur à satisfaire quelqu'une de ses fantaisies, faisant passionnément un service qu'il serait obligé de salarier en civilisation. Il aimera ces classes inférieures, par influence de la domesticité passionnée ; elle est donc en amitié 2e. ralliement *descendant*. [*Inde* inférieur bien plus affectueux pour supérieur qui le sert.]

J'ai défini le ralliement d'amitié en ressort quadruple ou bi-composé, pour en venir à poser le principe,

Que les ralliements sont une mécanique à seize rouages, où chaque équilibre d'amitié, d'amour, d'ambition, de famillisme, dépend du concours interne *de ses quatre ressorts, et du concours* externe *des trois autres ralliements, équilibrés de même à quadruple ressort.*

L'intervention combinée de ces 4 quadrilles d'accords produit l'équilibre pivotal ⋈ *ou unitaire, but collectif de l'Association* (sujet de la 8e. section).

A examiner isolément chacune des quatre voies de ralliement, on la trouvera faible, insuffisante, soit en amitié, soit en ambition : il a donc fallu poser d'abord en prin-

cipe la nécessité de leur jeu combiné, en mécanisme sociétaire.

Le ralliement a pour base les Séries passionnelles,

Et pour colonnes, 4 propriétés inhérentes aux Séries pass.

COLONNES DE RALLIEMENT.

Attraction industrielle. *Éducation unitaire.*
Minimum intégral. *Population proportionnelle.*

C'est sur l'ensemble de ces quatre facultés que repose tout le mécanisme des ralliements et équilibres. Comment espérer de rallier riches et pauvres, les amener à une affection réciproque, si le pauvre est exposé à tomber dans l'indigence qui est l'épouvantail du riche? Comment assurer au pauvre un minimum intégral, comprenant subsistance, vêtement et logement décents, si on ne sait pas créer l'attraction industrielle, à défaut de laquelle il abandonnerait le travail dès qu'il serait pourvu d'un ample minimum.

D'autre part, comment réunir amicalement le riche et le pauvre, si celui-ci n'a pas reçu une éducation propre à lui donner le ton et les manières du riche? Enfin, que serviraient les trois propriétés précédentes, si le régime sériaire avait, comme le familial, la propriété de population illimitée, produisant des fourmilières sans balance numérique, sans proportion avec les moyens d'aisance générale?

Ces quatre propriétés sont donc le gage essentiel des ralliements et de l'équilibre social : j'aurai souvent lieu de le rappeler, et je me bornerai à citer les deux premières, attract. indust. et minim. intég., ainsi que je l'ai déjà fait.

Que de conditions pour arriver à cet équilibre des pas-

sions! Mais pourquoi s'effrayer de l'étude, quand tout se borne à connaître le mécanisme des Séries d'où naissent, comme par enchantement, tous les accords sociaux (III, 547), ainsi qu'on a déjà pu en juger par le court exposé sur le ralliement d'amitié?

CHAPITRE II.

Du Ralliement subversif ou confus, procédé de l'harmonique.

Les passions étant sujettes à l'essor dualisé (II, 36), au jeu harmonique et au jeu subversif ou contre-marche, il s'ensuit que l'ordre civilisé doit engendrer de faux ralliements, fondés sur l'égoïsme et produisant la duplicité d'action, en opposition aux ralliements d'Harmonie, qui sont fondés sur l'affection et produisent l'unité.

Il conviendra de donner sur les faux ralliements quelques notions succinctes. Le parallèle servira de contre-preuve : il fera d'autant mieux apprécier l'excellence des dispositions sociétaires, et l'aveuglement des sophistes qui prétendent établir la concorde et l'unité en civilisation.

Je ferai usage du tableau suivant, représentant les seize classes de civilisation.

ÉCHELLE DES CASTES ET SOUS-CASTES CIVILISÉES.

	Castes.	*Échelons.*	*Industrie.*
⋈	LA COUR.	Pivot.	Le plaisir.
K	*Le Clergé.*	Sur-Transition.	Le culte.
	La Noblesse. . . .	1. 2. 3. 4.	L'indust. attrayante.
	La Bourgeoisie. . .	5. 6. 7. 8. 9.	L'indust. ambiguë.
	Le Peuple.	10. 11. 12.	L'indust. répugnante.
ꓘ	*La Domesticité.* .	Sous-Transition.	Le servage simple.
X	LE SOLDAT. . . .	Contre-Pivot. .	Le servage composé.

On verra à l'article *équilibre civilisé*, pourquoi cette table doit être ainsi distribuée.

Dissertons d'abord sur les douze sous-castes de gamme. L'analyse n'y découvre, au lieu de liens amicaux, qu'une échelle ascendante en haines et descendante en mépris.

Le mépris s'attache principalement à la 12e. sous-caste, comprenant le bas peuple qui vaque aux fonctions immondes. Le mépris pèse un peu moins sur la 11e. sous-caste, comprenant le moyen peuple ; et moins encore sur la 10e., le haut peuple, qui pourtant est méprisé des cinq sous-castes bourgeoises, lesquelles à leur tour essuyent pareil dédain des quatre sous-castes nobles.

A ce ricochet de mépris qui règne de l'ascendant au descendant, il faut accoler un ricochet de haines qui règne du descendant à l'ascendant. Le bas peuple ou salarié est jaloux du moyen peuple composé d'artisans et petits laboureurs : ceux-ci à leur tour jalousent le fermier et le petit boutiquier.

Même échelle de haines et de mépris dans les sous-castes de nobles et bourgeois. La noblesse de cour méprise la noblesse non présentée ; la noblesse d'épée méprise celle de robe ; les seigneurs à clocher méprisent les gentillâtres : tous méprisent les parvenus anoblis qui ne sont que de 1er. degré, et qui dédaignent les castes bourgeoises.

Dans la bourgeoisie nous trouverions en 1res. sous-castes no. 5, la haute banque et la haute finance méprisées des nobles, mais s'en consolant avec le coffre-fort, méprisant le gros marchand no. 6, et le bon propriétaire. Ceux-ci, tout fiers de leur rang d'éligibles, méprisent la sous-caste no. 7 qui n'a que rang d'électeur ; elle s'en dé-

dommage en méprisant la sous-caste 8, les savants, les gens de loi et autres vivant d'émoluments (qui les mettent sous la férule de l'autorité), ou de casuels, ou de petits domaines, qui ne leur donnnent pas l'entrée au corps électoral : enfin, la classe 9, la basse bourgeoisie, petit marchand, petit campagnard, méprisée de la 8e., serait bien offensée si on la comprenait dans le peuple dont elle méprise les trois sous-castes, et dont elle se pique d'éviter les manières. [Et dans le peuple ainsi que dans la populace, combien d'échelons haineux! Devoir,—Gavot, — Paria.]

Il règne entre toutes ces castes des haines régulières, c'est-à-dire que la 9e. hait la 8e. autant que la 8e. hait la 7e., quoique chacune recherche la fréquentation du degré supérieur, par ambition et non par amitié.

Telle est la douce fraternité que nos sciences politiques et morales ont établie en civilisation : cependant on y trouve des lueurs de ralliement amical : parfois les grands sont amis avec la populace, ainsi qu'on le voit dans certains états mal gouvernés, comme à Naples où la noblesse protége les Lazzaronis, en Espagne où le haut clergé protége les mendiants : cette alliance des castes extrêmes 1 et 12 n'est qu'une source de vice, un effet de subversion sociale, et non de sincère amitié, utile à l'industrie, au bien-être général.

Nous analyserions pareil vice dans les ralliements des trois autres titres. Par exemple, ceux d'amour : que les grands deviennent amoureux des femmes de classe populaire, il n'en résultera que des désordres moraux, et non des rapprochements entre les castes. Si quelques enfants naissent de ces unions, c'est un surcroît de désordre quand ils ne sont pas reconnus; et s'ils donnent lieu à des

mariages (ralliement de famillisme entre inégaux), c'est un nouveau sujet de discorde et de scission entre les branches d'une même famille. Tous ces ralliements sont subversifs, jeux d'égoïsme, duplicité d'action.

Il en est de même des ralliements d'ambition : lorsque la classe opulente se rapproche du peuple, c'est pour négocier des intrigues funestes au repos public, des cabales de parti, des ligues d'oppression. Il est donc vrai que la civilisation ne fait naître que le mal des éléments du bien, entre autres, du ralliement des castes dont elle ne crée quelques lueurs que pour semer le trouble dans la société.

Ces désordres naissent de ce que les ralliements actuels ne remplissent aucune des conditions établies pour opérer avec fruit le rapprochement des classes extrêmes, richesse et pauvreté, jeunesse et vieillesse. Rappelons ces conditions.

Règle quaternaire du Ralliement ;

Par lien composé, c'est-à-dire du supérieur à l'inférieur et de l'inférieur au supérieur.

Par voie composée, c.-à-d. par entrave levée et illusion créée, en accord avec les 2 éléments de passion (379).

On a vu au chap. Ier. ces 4 conditions remplies dans les 4 liens amicaux que l'ordre sociétaire établit entre les classes de fortune opposée. S'il peut affectionner sincèrement les castes 1 et 12 qui sont les plus antipathiques, il réussit d'autant mieux sur les intermédiaires.

Par exemple, en amour ; si sur les 12 âges

20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60, 65, 70, 75,

on parvient à établir des liens d'amour véritable entre jeunes gens de 20 ans et vieilles femmes de 75, il sera bien plus aisé de rallier ces jeunes gens avec les femmes de 70 et 65 ; et de même en amitié. Si les magnats de

classe 1 sont intimes avec la classe 12 qui vaque aux fonctions immondes, ils le seront d'autant mieux avec les classes d'industrie 11, 10, etc., en supposant l'intervention des 4 chances d'union qu'engendre le mécanisme sociétaire,

Attraction industrielle, Éducation unitaire,
Minimum intégral, Population proportionnelle.

Lorsque dans un tel état de choses on met en jeu pour chaque ralliement 4 moyens réguliers et adaptés à la règle quaternaire, comme ceux que j'ai exposés, chap. Ier., en ralliement d'amitié, il peut arriver que l'un des 4 moyens ne lève qu'un quart de l'obstacle, ne crée qu'un quart des illusions nécessaires; mais les 4 intervenant combinément, lèveront l'obstacle entier, élèveront l'illusion au plein. Il faudra donc procéder de cette manière dans les ralliements d'ambition, d'amour, de famillisme. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut voir naître l'harmonie parmi ces passions, dont l'énigme a désorienté les sages de tous siècles et de tous pays.

Les principes que je viens d'établir devaient être placés en tête du chap. Ier. : j'ai cru à propos de les faire précéder d'un emploi en ralliement d'amitié : le sujet a été trop brièvement exposé; je vais le reprendre au chapitre suivant.

CHAPITRE III.

« Détails » sur le Ralliement d'amitié.

Ce serait peu d'indiquer le quadrille de ressorts qu'emploie l'Harmonie dans chaque ralliement; il faut encore convaincre le lecteur que ces moyens seront praticables, et lui en donner des indices tirés de l'état actuel des rela-

tions sociales. Analysons donc les germes de ralliement amical qu'on découvre en civilisation; et faisons-en l'application à chacun des quatre ressorts indiqués au quadrille (383).

1°. Charité industrielle (entrave levée) :

1er. *Ralliement par affinité caractérielle* [petites hordes].

Déjà j'ai observé qu'on trouve les indices de dévouement charitable aux fonctions abjectes, chez les monarques mêmes, et qu'on voit le Jeudi saint les souverains laver les pieds à douze pauvres, fonction dont le monarque se croit honoré en raison de l'abjection du service. Or, quand il existera une corporation de haut parage, vouée à l'exercice de toute fonction abjecte, aucune ne le sera réellement : sans cette condition, point de ralliement de la classe riche à la pauvre.

S'il nous est démontré que l'esprit religieux engendre ce dévouement de charité générale, tel qu'on le voit chez les Pères de la Rédemption et autres sociétés, il ne restera qu'à employer ce penchant selon les convenances du nouvel ordre; et lors même que la corporation des Petites Hordes ne paraîtrait pas le procédé le plus efficace, il ne serait pas moins certain *que le principe de charité industrielle existe parmi nous, sauf alliage à l'esprit religieux*, et que, si j'ai erré dans l'application, dans les us, coutumes et statuts du corps de charité unitaire, les critiques devront s'évertuer à mieux employer un ressort dont ils ne peuvent pas contester l'existence; inventer une secte plus apte à lever l'entrave du dégoût industriel en fonctions immondes.

Toutefois les harmoniens, plus judicieux que nous en théorie et en pratique de charité, n'appliqueront pas

cette vertu à des cérémonies inutiles, comme de laver les pieds aux pauvres qui se les laveraient bien eux-mêmes, ou d'employer un pénitent de 50,000 fr. de rente à détacher du gibet un supplicié. Quand il n'existera plus ni mendiants, ni pendus, on ne pourra pas spéculer sur eux pour la charité d'ostentation. Toutes ces pratiques, louables, quant à l'intention et l'exemple, ne sont qu'un avortement de politique charitable. Elle doit s'attacher à opérer le ralliement sincère des castes extrêmes que rien ne peut concilier en civilisation, parce que cette société manque

De la base du ralliement ; Séries pass.

Et des 4 colonnes du ralliement ou gages d'union (table, 387).

A défaut de ces leviers inconnus en civilisation, nos tentatives d'union et d'équilibre ont le sort du grain qui tombe sur le roc au lieu d'être semé en terre végétale. De là vient qu'on ne tire aucun fruit de nos pratiques charitables.

2°. Domesticité passionnée (illusion créée):

2e. *Ralliement par affinité caractérielle.*

Ce sera le 2e. moyen en ralliement de caractères. Le serviteur étant indépendant (III, 526), et pouvant opter sur les individus à servir, s'attache nécessairement à ceux vers qui l'entraîne l'affinité personnelle. D'autre part, le servi s'affectionnera d'autant mieux au servant, que celui-ci souvent sera supérieur en fortune et en rang. Exemple :

Lucas, âgé de 20 ans, est très-pauvre : il a, par une chute, déchiré et taché son plus bel habillement. Les taches seront enlevées par Eudoxie, dame très-riche, qui

excelle dans les fonctions du groupe de dégraissage. Le raccommodage sera fait par Orphise, autre dame riche et vraiment philosophe, puisqu'elle se plaît à *ressarcir les culottes*, et qu'elle excelle au groupe du raccommodage en drap et des reprises masquées.

Le pauvre Lucas a été bien servi par deux grandes dames, et ne sait comment leur en témoigner sa reconnaissance. Voilà un lien amical par domesticité, car les deux dames ont été ses domestiques dans cette affaire. Ces dames touchent à la « soixantaine; » mais Lucas, dans un transport de gratitude, excédera peut-être les bornes de l'amitié, et pourra payer sa dette par un brin d'amour. Laissons à part cet épisode; il serait étranger à un chapitre qui ne traite que des liens amicaux.

Observons à cette occasion que tout est lié dans le système des ralliements. Tel ressort d'amitié conduit en même temps à des liens d'amour entre les antipathiques de 20 et 50 ans; et de même, tel ressort en ralliement d'ambition conduit aussi à des liens de famillisme. Cette propriété de liens composés double la force des 16 ressorts, et les rend égaux à 32 au moins en action combinée.

La domesticité passionnée est l'un des principaux liens du mariage : les deux époux, en cas de bon ménage, sont, l'un pour l'autre, ce que sont dans une Phalange cinquante serviteurs affectueux dont chacun est entouré, c'est-à-dire que chaque harmonien obtient, en services affectueux, l'équivalent de ce qu'il obtiendrait aujourd'hui de cinquante épouses, aussi dévouées que la sienne, et plus intelligentes.

En considérant la variété d'amorces que présente en Harmonie le lien de domesticité passionnée, soit en ordre

descendant, affection du supérieur à l'inférieur, selon les détails (III, 527, 528) où l'on voit Léandre servi constamment par des amies ou des amantes; soit en ordre *ascendant*, selon l'exemple de Lucas cité plus haut, affection de l'inférieur au supérieur :

En observant de plus que chacun, dans l'état sociétaire, forme de pareils liens avec une centaine d'individus, membres de sa Phalange, et qui tous ont coopéré à son service personnel, avec preuves de préférence affectueuse :

En estimant, dis-je, l'influence que ces liens doivent exercer, on concevra que la fonction de domesticité pourra, dans l'état sociétaire, fournir à elle seule autant de leviers de concorde qu'elle fournit de leviers de discorde en régime civilisé.

L'homme riche, parmi nous, au lieu de trouver cent amis et amies empressés à l'obliger en tout service, ne trouve que cent spoliateurs forcés par la pauvreté à des spéculations cupides, à des simulacres d'affection.

C'est ainsi que la civilisation, par le service individuel et salarié, crée au riche cent sujets de mécontentement, là où l'Association lui créerait cent liens amicaux, cent germes de ralliement composé, soit du supérieur à l'inférieur, soit de l'inférieur au supérieur.

(*Nota*. Les deux ressorts que je viens de citer rallient par affinité de caractère, en ce que l'intérêt se porte sur les individus et non sur leurs fonctions. Dans les deux ressorts suivants, le ralliement est par voie d'affinité industrielle, en ce que l'intérêt s'attache d'abord aux fonctions et s'étend de là aux individus qui les remplissent. En mécanisme d'amitié comme des trois autres cardinales, il faut que les quatre ressorts de ralliement s'adaptent par

deux couples aux deux éléments de la passion (selon la table, 379).

3°. Division du travail sériaire (entrave levée).

1er. *Ralliement par affinité industrielle.*

Que servirait d'amener la classe riche à sympathiser avec les industrieux par la bonne éducation et l'aisance du peuple, par la propreté des ateliers et autres amorces de l'état sociétaire, s'il fallait faire excès de travail, l'exercer consécutivement pendant 12 heures sur un même objet, comme cela se pratique dans nos ateliers, nos campagnes, nos bureaux? Il n'y aurait nul moyen de se faire illusion sur l'ennui de ce travail outré; il deviendrait rebutant même en fonctions agréables; tandis que les courtes séances de 1 et 1/2 ou 2 heures au plus, soutenues d'une société d'amis, répandront la gaieté et le charme jusque dans les fonctions essentiellement répugnantes.

Un inconvénient bien pire que les longues séances et plus répugnant encore est la complication des travaux dont il faut, dans l'état actuel, embrasser tout le détail. J'ai observé (III, 521) que tel homme riche veut bien se charger d'une seule branche, mais non pas de vingt fonctions que peut exiger un seul végétal : il ne veut pas s'occuper d'arrosage, parasolage, sarclage, paillassonnage : par cette raison, il s'attache à 4 groupes de co-sectaires, qu'il voit ardents et intelligents dans ces 4 fonctions nécessaires au soutien de celle qu'il a choisie, et où il se trouve aidé par une dizaine de coopérateurs passionnés.

C'est donc de la minutieuse division des travaux sériaires que naît l'amitié du riche pour tous les groupes de la Série. S'il n'est pas porté à partager les fonctions de tels groupes, il n'est pas moins désireux de leurs succès,

puisqu'elles sont utiles à la sienne : eux, de leur côté, portent même intérêt à la branche que préfère cet homme riche, à son groupe dont pourtant ils ne veulent pas adopter les fonctions. Ainsi chacun de ces groupes est serviteur empressé des autres dans la partie qu'il a choisie, et l'amitié est réciproque entre eux, par échange de services. Un agent nous devient précieux s'il sait exécuter à la perfection un travail utile à nos intérêts, mais dont nous répugnons à nous charger.

Telle est la situation où se trouvent tous les groupes d'une Série à l'égard l'un de l'autre : est-elle de 12 groupes, chacun des 12 est précieux pour les 11 autres qui ont besoin du service dont il se charge passionnément, et chaque groupe voit dans les onze autres autant de ligues officieuses occupées à assurer le succès de la 12e. fonction dont il fait son plaisir. Quel motif d'amitié entre tous les individus de cette réunion, indépendamment des 3 autres liens que fournissent les ralliements d'amitié, et des 12 autres liens fournis par les ralliements d'ambition, d'amour et de famillisme !

Tout ce mécanisme de bonheur et d'unité sociale disparaît, du moment où l'on cesse de spéculer sur la boussole d'harmonie, la Série pass. [en courtes séances]. Tous les liens d'amitié s'évanouissent dès qu'on rentre dans le cercle de nos travaux incohérents, qui n'excitent que les jalousies, les haines entre voisins, et n'engendrent que l'ennui par leur complication, par l'accumulation des détails sur un même individu.

4°. INTRIGUES DE SÉRIE (illusion créée).

2e. *Ralliement par affinité industrielle.*

Pour estimer les chances d'amitié qu'ouvre l'intrigue,

chacun doit se rappeler des circonstances où il a été vivement stimulé dans quelque menée suivie d'un plein succès. Par exemple : cabale électorale pour faire passer tel candidat; cabale de la bourse dans les jeux d'agiotage; cabale d'écoliers méditant une fredaine à l'insu des pédants; cabale d'amants projetant une partie carrée à l'insu des pères; cabale de famille sur un bon parti à obtenir. Si ces intrigues sont couronnées de succès, l'on prend en amitié les coopérateurs : on a, malgré quelques inquiétudes, passé d'heureux moments à conduire l'intrigue; les agitations qu'elle produit sont besoin de l'âme. (Cabaliste, 10e. passion supprimée par les philosophes, ainsi que l'ambition, 7e.)

Loin de ce calme plat dont la morale nous vante les douceurs, l'esprit cabalistique est la véritable destination de l'homme. L'intrigue double ses moyens, agrandit ses facultés. Comparez le ton d'une coterie d'étiquette, son jargon moral, guindé, languissant, avec le ton de ces mêmes individus en état de cabale : ils vous sembleront métamorphosés; vous admirerez leur laconisme, leur ton animé, l'essor actif des idées, la prestesse des actions, des résolutions; enfin, la rapidité du mouvement spirituel ou matériel. Ce beau développement des facultés humaines est le fruit de la cabaliste ou 10e. passion, qui règne constamment dans les travaux et les réunions d'une Série passionnelle.

Comme elle obtient toujours des succès quelconques, et que ses groupes sont tous précieux les uns aux autres, le charme des cabales devient un puissant lien d'amitié entre tous les sectaires, même les plus inégaux.

De là vient que la courte séance d'une Série ou d'un groupe est un moment plus désiré que ne peut l'être

parmi nous un bal ou un festin, dont le plaisir est contre-balancé par des embarras de toilette, étiquette, transport et retour, inconnus en harmonie : un groupe y a pour costume des uniformes de travail, qui exigent tout au plus deux minutes de vestiaire, et le transport d'un séristère à un autre se fait par des corridors chauffés ou ventilés, (rue-galerie, 36). Tout est charme en pareilles relations : aussi les réunions d'ateliers sont-elles attendues avec impatience, objet de négociations très-actives à la bourse (1).

L'intrigue répand du charme sur les fonctions les plus insipides : c'est un ressort puissant pour rallier les castes incompatibles. Un roi aime la pêche maritime ; il prend plaisir à vendre lui-même son poisson au marché : le voilà, par le fait, bienveillant pour les pêcheurs qu'il a la prétention de rivaliser en art de la pêche, et pour les dames de la halle, qu'il rivalise en art de la vente.

Cet événement récent est un très-bel exemple de *ralliement amical descendant*, ressort qui fait naître, en industrie, l'affection du supérieur pour l'inférieur. C'est un effet qu'il faut savoir produire dans tous les genres d'industrie, et qui sera généralisé dans l'état sociétaire.

Telle est la propriété des intrigues de Série : elles créent *l'esprit cabalistique*, passion où l'on trouve, comme dans l'amour, la propriété de confondre les rangs, rapprocher le supérieur de l'inférieur. Une cabale active

(1) J'avais promis un chapitre sur la bourse d'Harmonie, sur l'art d'y traiter et dénouer en moins d'une heure des milliers d'intrigues, dont chacune peut impliquer cent personnes. C'est un chapitre difficile et assez long : il a fallu le renvoyer comme tant d'autres, dont le délai nécessitera un volume additionnel à cette livraison.

et ardente établit entre ses meneurs une intimité de longue durée, si d'autres intérêts ne viennent pas les désunir. On ne court pas ces risques en Harmonie, où les cabales de Série ne sont que des voies d'émulation, des luttes en procédés honnêtes ainsi qu'en industrie. Les rivalités sociétaires sont joviales et polies ; les individuelles sont tristes et malveillantes.

D'ailleurs, si une Phalange organise bien ses ralliements qui sont de vastes accords de masse, il arrive que les brouilleries individuelles sont de nulle influence, et ne peuvent en aucun sens troubler les accords collectifs ; de même que la querelle de deux militaires ne change rien à l'esprit du régiment.

J'insiste sur la force de 4e. levier, sur l'avantage d'attirer les grands à l'industrie populaire, ce qui ne peut avoir lieu que dans les Séries pass. On peut, par des exemples connus, se convaincre que si les grands s'adonnent à quelque fonction vulgaire, ils y sont plus passionnés que le peuple, et d'autant plus jaloux d'éloges, qu'ils ne font pas de ce travail un objet de spéculation pécuniaire. Louis XVI aurait été très-piqué qu'on l'eût cru médiocre en serrurerie : on assure qu'il pouvait aller de pair avec les plus habiles de Paris. Cette prétention à les rivaliser était un ralliement amical avec eux ; une illusion répandue sur telle fonction qui semble hors du cercle des délassements royaux, et qui, par cette raison, rallie le supérieur à l'inférieur, par affinité industrielle.

Et si l'on suppose qu'un roi, un grand, au lieu d'être seul de sa caste dans tel atelier, y rencontre une dizaine de magnats de sa Phalange, une échelle des diverses castes, point de mercenaires, partout des sectaires passionnés, des hommes polis et honorables, même les en-

fants, son affection pour les coopérateurs sera vingtuple de ce que peut être, en civilisation, celle d'un roi que l'attraction engage dans quelque travail populaire, dont les ateliers ne lui offrent que des mercenaires disparates avec lui par les manières, et suspects sous le rapport de l'intérêt.

Appendice. J'ai analysé dans la seule amitié quatre puissants moyens de rapprochement entre inégaux, sauf concours des 4 gages d'unité ou colonnes de ralliement (387), que fournit l'état sociétaire;

Attraction industrielle, Education unitaire,
Minimum intégral, Population proportionnelle.

A ces 4 conditions est subordonné tout le système des ralliements et équilibres entre castes extrêmes. Or, s'il dépend de nous de réaliser sans délai ces 4 prodiges sociaux, il est de même en notre pouvoir d'établir les 16 ralliements dont ils sont les colonnes.

J'ai prouvé que la civilisation, tout incompatible qu'elle est, par ses faussetés, avec l'amitié entre inégaux, en recèle pourtant tous les germes : ceux d'amitié, que je viens de définir, seraient déjà un moyen très-efficace pour disposer à la concorde générale en séance de répartition des bénéfices.

Cette séance est le point sur lequel doivent se diriger toutes nos vues. Il s'agit d'atteindre au concert général dans cette journée décisive où on répartira, aux sociétaires inégaux, en raison des trois facultés industrielles, *capital, travail et talent.*

J'ai avancé (fin des Pré-alables) *que ladite répartition n'excitera que des luttes de générosité, et jamais de sordide intérêt.* Le plus important de tous les problèmes

est celui de satisfaire, sur ce qui touche à l'intérêt personnel, une réunion de 1,600 associés inégaux ; les transformer en 1,600 amis, par le fait même de ces débats d'intérêt qui, aujourd'hui, exciteraient entre eux 1,600 procès, autant de haines.

Loin de là, cette immense réunion d'inégaux présentera, en affaires d'intérêt, le plus généreux désintéressement, les plus sublimes accords ; si le fondateur sait organiser, *seulement à demi*, les quatre quadrilles de ralliements ; je dis A DEMI, puisque les deux mineurs n'arriveront qu'à peine à ce degré, vu l'obstacle de nos coutumes en amour ; mais des deux majeurs, celui d'ambition peut arriver d'emblée au delà du demi-équilibre, et celui d'amitié approcher du plein, atteindre à l'essor combiné ou quaternaire des ressorts indiqués (383).

Avant de traiter des lacunes de ralliement inévitables dans les débuts, étudions d'abord le mécanisme en plein, le quadrille complet sur chaque passion, comme nous l'avons analysé sur l'amitié. Les contre-poids seraient faussés, incomplets, si le ralliement ne se formait pas de quadruple ressort (sauf réduction à 2 en harmonie hongrée).

Sans argumenter sur la suffisance de chacun en particulier, il faut attendre l'exposé du tout. Ce sont, je le répète, 16 rouages d'une mécanique où tout engrène et se communique l'impulsion, où chaque pièce concourt au mouvement des autres. Il faut donc se garder d'objections sur l'insuffisance apparente de tel ou tel de ces rouages : ils sont destinés, tous les seize, à opérer simultanément et non pas isolément. Si tel des 4 ralliements d'amitié ne promet d'influence que sur un quart des sociétaires, on influencera les trois autres quarts de la Phalange par em-

ploi des 3 moyens de ralliement qui n'auront pas été appliqués au premier quart.

En outre, quand on douterait que l'ensemble du quadrille des accords d'amitié pût rallier plus de moitié de la Phalange, n'aura-t-on pas le secours des 3 autres branches de ralliement, ambition, amour, famillisme? Ces deux derniers seront faibles, à la vérité, dans les débuts; mais on pourra donner aux deux premiers une intensité plus que suffisante pour la garantie de l'équilibre sociétaire.

J'ai mis dans l'exposé des ralliements d'amitié une régularité qui ne pourra pas régner dans les trois autres quadrilles dont quelques branches offenseraient les préjugés : c'est donc sur l'équilibre d'amitié que les étudiants doivent s'exercer, quant à ce genre d'accords; ils doivent s'attacher à la formation des quadrilles de ressorts contre-balancés.

Je leur ai tracé régulièrement la marche, dans les divers tableaux (379, 383), et dans les deux règles (387, 392). Il eût peut-être convenu de les récapituler; je le ferai à la suite du ralliement d'ambition. En attendant, c'est un petit travail que feront aisément ceux qui étudient avec méthode.

Quel sujet serait plus digne de leur attention? C'est le dénoûment de toutes les erreurs scientifiques, l'initiation au plus grand des mystères, à l'arrière-secret de la nature, L'HARMONIE DES PASSIONS.

C'est dans ce 4e. livre qu'on va commencer à résoudre l'effrayant problème de l'unité passionnelle; prouver que le Créateur, qui ne fait rien à demi, nous a ménagé pour le lien d'unité générale, pour l'harmonie domestique et sociale, des moyens doubles et triples du nécessaire. Quelle déconvenue pour les sciences incertaines qui, avec

leurs pompeux sophismes sur l'équilibre social, n'ont su créer que la discorde universelle, et n'ont rencontré sur tous les points, qu'une résistance invincible de la part des passions!

L'on va voir, par l'ensemble des 16 ralliements (7e. section), avec quelle facilité l'ordre sociétaire se joue de tous les obstacles qui ont réduit aux abois la politique civilisée, et qui, aujourd'hui plus que jamais, dénoncent l'ignorance absolue des philosophes en mécanique des passions.

C'est un titre de gloire pour les sectes expectantes (II, 120) qui ont confessé la vanité des connaissances philosophiques, et invoqué une lumière nouvelle, en s'écriant, depuis Socrate jusqu'à Voltaire :

Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature!

CHAPITRE IV.

Principe de l'équilibre d'ambition.

Nous en sommes à la plus redoutable de toutes les passions, à celle qui est spécialement chargée des malédictions de la philosophie. Quel dommage qu'à l'époque où Dieu créa les mondes et les passions, il ne se soit pas trouvé près de lui un philosophe, pour lui dire : « Eter-» nel, veux-tu savamment équilibrer l'univers, selon le » vœu de la saine morale? Crée des mondes sans ambi-» tion, des mondes où les hommes soient tous républi-» cains perfectibilisés, méprisant les richesses et les siné-» cures, n'aimant que le brouet noir, le trafic, les clubs » et les abstractions métaphysiques. Voilà les sentiers du » vrai bonheur dégagé d'ambition; voilà, Éternel, com-» ment tu dois organiser les mondes, pour te rendre

» digne du beau nom de Créateur philosophe. » Il est probable que Dieu aurait obtempéré à ces sages conseils, et qu'il nous aurait créés tous ennemis de l'ambition, dédaignant les grandeurs, les sinécures, et n'aimant que la morale douce et pure des clubistes et des amis du commerce. (*Voy. fin de chap.* 5.)

Mais puisque Dieu, dans ses créations, n'a pas été assisté des lumières de la philosophie, et qu'il nous a irrévocablement assujettis à l'ambition, consentons à étudier les méthodes qu'il a adoptées pour faire de cette passion un levier de haute harmonie sociale.

Accorder tous les humains par l'entremise de cette ambition qui les pousse aujourd'hui à tant de perfidie et de fureurs! La tâche va sembler bien effrayante, et nous aurons à ce sujet un principe fort neuf à établir; c'est que les hommes civilisés, même les plus insatiables de pouvoir, de conquêtes et de richesses, n'ont pas le quart de l'ambition nécessaire en Harmonie sociale.

Après la chute de Bonaparte, on cita de lui, comme un acte de démence, une médaille qu'il avait fait graver à Moscou, et qui portait en exergue : *Dieu au ciel et Napoléon sur la terre;* c.-à-d. qu'il voulait laisser à Dieu l'empire du ciel, et s'emparer de celui de la terre. Prétention bien effrayante pour des Français, qui n'osent pas convoiter une province placée à six marches de leur capitale!

L'intention de monarchie universelle, décélée par cette médaille, est ce qu'il y a de plus sensé dans les vues de Bonaparte. Mais sur ce point, comme sur tout autre, il se montre en avorton, en demi-grand homme, en SIMPLISTE, qui se borne à méditer la conquête du monde, et ignore qu'il faut pourvoir à la conservation des conquêtes;

qu'elles ne sont qu'un trébuchet pour le tyran qui se crée autant d'ennemis que de pays conquis.

Jamais homme, depuis l'existence des sociétés, n'a eu mieux que Bonaparte les moyens de *conquérir* et *conserver* le sceptre du monde. Il y serait parvenu, s'il n'eût été rapetissé par l'esprit français. La France lui a reproché l'éducation qu'elle lui a donnée; c'est bien lui qui aurait pu reprocher à la France l'éducation qu'il en avait reçue. Veut-on faire un avorton de celui que la nature a moulé en type de grand homme? il suffira de le faire élever en France; le façonner au goût de l'arbitraire, de la confusion, de l'imprudence et autres vices qui constituent le caractère national des Français.

Brisant sur ce sujet, occupons-nous des ralliements d'ambition, et débutons par une comparaison qui fera toucher au doigt le ridicule de nos doctrines sur la modération, et la fausse direction de nos idées en équilibre d'ambition.

Chacun, soit dans les siéges et les armées, soit en voyage ou ailleurs, a pu se trouver à des repas où l'on manquait de l'abondance et même du nécessaire. En pareil cas, la politesse est bientôt oubliée; chacun songe à se pourvoir, et ne voit que deux êtres dangereux dans ses deux voisins.

Supposez les mêmes individus attablés le lendemain avec une chère décuple, un repas surabondant, magnifique, vous verrez renaître la confiance et la civilité; chacun offrira les mets à son voisin, et les convives seront, selon le vœu de la morale, une famille de frères; ce sera un vrai ralliement d'amitié. A quoi aura tenu cette métamorphose? A décupler la proie, à l'élever fort au-dessus de la dose désirée par l'assemblée.

Dans un tel festin, on n'entendra pas l'amphitryon dire aux convives : « Modérez votre appétit : la faim, la soif » sont vos dangereux ennemis; défiez-vous de la nature » qui vous excite à manger les bons morceaux. » (Discours équivalent au dogme moral qui nous dit : « Modérez votre » ambition : l'amour des richesses et des grandeurs est » votre dangereux ennemi; défiez-vous de la nature qui » vous excite à solliciter les bonnes sinécures. »)

Loin de tenir ce langage, le maître excite les convives à satisfaire leur appétit, à l'aiguiser par le choix de mets et de vins adaptés à leurs facultés digestives. Ainsi doit s'établir l'èquilibre d'ambition : il ne peut se fonder que sur le plein essor des désirs que nous donne la nature, sauf à l'état social à nous fournir les moyens de satisfaire ces désirs, nous en ménager *l'essor proportionnel aux facultés*, qui sont sans bornes en jouissances d'ambition.

Les civilisés sont cette compagnie famélique et défiante que je viens de dépeindre; gens qui ne songent qu'à frustrer leurs semblables, et avec raison, car ils sont tous au dépourvu; et quoi qu'en dise la morale dans ses élucubrations sur la soif de l'or, il est certain qu'un civilisé n'en a jamais assez; l'état social étant organisé de manière à exciter toujours plus de désirs qu'on n'a de moyens. Il est donc deux conditions à remplir en équilibre d'ambition :

Accord direct. Il consiste à décupler, centupler les chances de fortune, les multiplier à tel point qu'il ne reste à chacun que l'embarras du choix, comme dans un repas copieux et surabondant.

Accord inverse. Il consiste à proportionner les désirs en *infra-dose*, c.-à-d., persuader à chacun qu'il aura tou-

jours en surabondance les moyens d'avancement et de bien-être pour lui et les siens.

Ces conditions une fois remplies par les Séries pass., on verra, en affaires d'ambition, les hommes aussi conciliants, aussi méconnaissables que le sont, du jour au lendemain, les convives de deux repas, l'un insuffisant, l'autre surabondant.

Un tel ordre sera l'opposé du mécanisme civilisé, où les moyens de fortune sont évidemment très-restreints pour l'immense majorité, et où chacun est persuadé à bon droit qu'il risque au moindre revers de manquer du nécessaire.

En vertu de ces principes, l'harmonie a pour règle de décupler au moins les fonctions lucratives et honorifiques, ainsi qu'on l'a vu à la table (275) qui présente vingt sceptres au lieu d'un, y compris le masculin et le féminin de chaque titre. Encore ces sceptres s'étendent-ils à 13 degrés, depuis ceux d'un canton jusqu'à ceux du monde entier (table, II, 376).

Mais où puiser les trésors nécessaires à payer tant de hauts dignitaires? Je réponds : qu'importent leur nombre et leurs émoluments, puisqu'ils produiront plus qu'ils ne coûteront? Le problème se réduit à rendre ces fonctionnaires productifs. Dans ce cas, le peuple sera d'autant plus riche qu'il aura plus de dignitaires.

Dans l'état actuel, un dignitaire est dispendieux sans rien produire, et c'est un sujet de glose pour les philosophes, qui ne s'aperçoivent pas d'un abus bien pire; c'est qu'en échelle de fonctionnaires publics, les infiniment petits sont bien plus ruineux que les infiniment grands. En effet :

Un soldat est un fonctionnaire bien pauvre ; il ne s'en-

richit pas aux dépens du fisc : il n'est pas moins un improductif. Dira-t-on qu'il veille à la sûreté des producteurs ? Mais quand rien ne les menacera, quand la paix perpétuelle règnera sur le globe, il ne sera pas besoin de prélever, sur un milliard d'hommes, dix millions de travailleurs les plus robustes, et souvent le double, pour ne rien produire en cas de paix, et détruire immensément en cas de guerre ; gens qui coûtent négativement, par le fait de leur enlèvement à la culture, au moins le triple de ce qu'ils coûtent en positif ou entretien. D'où il suit que, dans un état où le budget des militaires, marins, douaniers, agents fiscaux, etc., est porté pour 250 millions, on doit ajouter le triple, 750 millions, produit éventuel de leur retour au travail.

Cette masse d'agents improductifs ou destructifs qu'entretient à grands frais la civilisation est beaucoup plus coûteuse que la masse de fonctionnaires qu'établira l'Harmonie, pour satisfaire toutes les ambitions aujourd'hui comprimées et frustrées même chez les monarques, dont la plupart ne sont que des ambitieux perclus, privés de tous les biens que le diadème devrait leur assurer.

Un monarque civilisé est toujours logé à l'enseigne des *Justes* : après avoir payé les officiers de sa maison, il ne lui reste le plus souvent rien, et il a été roi à ses frais ; car il dépense encore, en frais de royauté, le produit de ses domaines patrimoniaux, et, après tant de déboursés, il n'a pas satisfait le vingtième des solliciteurs dont il est obsédé.

Un roi, dans l'ordre sociétaire, jouit de tous les avantages opposés ; il n'a pas d'autre dépense à faire que celle de son entretien personnel, pas un seul officier à payer ; parce que les officiers de sa couronne étant, ainsi que le

roi, utiles au travail productif, sont rétribués à ce titre d'un dividende quelconque. Dans cet état de choses, le roi, loin de consommer en frais de maison le produit de ses propres domaines, peut au contraire ajouter à ses épargnes toute la somme qu'il reçoit pour liste civile ou traitement de royauté.

Je m'attache à établir dans ce prélude, que les rois mêmes sont excessivement restreints en essor d'ambition. Cette vérité une fois établie, on n'aura pas de peine à conclure que les particuliers sont encore plus restreints. On en jugera plus loin, par le tableau d'un seul des ralliements d'ambition, celui des trônes de divers degrés, et notamment des trônes du monde que chacun peut et doit convoiter en Harmonie.

Le vice des civilisés n'est donc pas d'avoir TROP d'ambition, mais d'en avoir TROP PEU ; et le vice de la civilisation est de ne fournir aucun moyen de satisfaire les médiocres ambitions qu'elle excite. Ces deux torts qu'il fallait préalablement signaler vont être pleinement démontrés par la théorie de ralliement et équilibre d'ambition, dont je viens de poser le principe.

CHAPITRE V.

Du quadrille des ralliements d'ambition.

Nos facultés en ambition sont sans bornes; aucune passion n'est plus insatiable. Celle-ci, dans ses deux éléments, INTÉRÊT ET GLOIRE (379), n'admet de limite que le monde entier : on veut une gloire et une influence qui s'étendent *à la terre entière*, n'en déplaise aux modérés.

L'artiste veut être admiré de toutes les régions poli-

cées; le conquérant veut que son autorité soit reconnue chez tous les peuples, que son monopole mercantile s'étende chez les Barbares et Sauvages : on voit jusqu'au plus sot moraliste vouloir que sa morale fasse le tour du monde (note, III, 420); la propagande religieuse et la propagande révolutionnaire, dans leurs plans de prosélytisme, ne sont pas moins immodérées; elles ne veulent s'arrêter qu'aux limites du monde. Il n'y a donc point de bornes à l'ambition : elle est immense chez ceux même qui croient ne souhaiter que la médiocrité; parvenus à ce point, ils veulent s'élever par degrés, et s'arrêteraient à peine sur le trône.

Chaque passion ne pouvant s'équilibrer que par un quadrille de vastes essors, ainsi qu'on l'a vu en amitié, ouvrons à l'ambition quatre carrières immenses en intérêt et en gloire, selon le principe *d'essor proportionnel aux facultés* qui ne veulent admettre en ambition aucune limite. Mais dirigeons ce quadruple essor selon les règles du ralliement des extrêmes (386, 392), alliance entre riches et pauvres, etc.

RALLIEMENTS ASCENDANTS de l'ambition.

Titre dominant, *la gloire* (379).

J'ai préludé sur ce sujet au grand Intermède (II, 348). Des 4 moyens dont il se compose, les 2 premiers (II, 352 et 368) sont, en équilibre d'ambition, les deux *ralliements ascendants*, voies d'affection ambitieuse de l'inférieur au supérieur.

Si, dans l'état sociétaire, les liens entre inégaux se bornaient aux quatre gages de ralliement amical déjà décrits, l'affection générale ne s'élèverait pas au degré nécessaire en débats d'intérêt : il faut la renforcer (386)

par de quadruples liens d'ambition, d'amour, de familisme; établir ces liens du supérieur à l'inférieur, et de l'inférieur au supérieur.

On a vu (II, 352) que les magnifiques récompenses décernées aux savants et artistes ouvrent à tout individu, homme ou femme, la plus vaste carrière de gloire, avec pleine garantie contre les injustices quelconques. Cette carrière sera indirectement précieuse à tout le monde; car tel qui ne peut briller ni dans les sciences ni dans les arts, voit ou espère voir un de ses parents ou amis obtenir une des palmes unitaires.

La longévité des Harmoniens leur permettant de spéculer sur plusieurs générations, chaque individu tiendra du plus au moins à quelqu'un de ceux qui auront remporté ces prix, ou qui y prétendront. Chacun d'ailleurs adhère avec plaisir à des actes de munificence et d'équité si peu coûteux (II, 354). Ils seront donc *Ralliement ascendant* de l'inférieur au supérieur; art d'intéresser l'inférieur, l'homme peu instruit, aux luttes de gloire, aux prix où il aura concouru de son vote, et dont il espérera l'honneur pour ses proches ou ses amis.

Ce mécanisme est l'opposé de celui de nos mesquines récompenses qui, par l'injustice qu'on y voit régner, ne sont qu'un sujet de haine entre les savants, de critique sur la partialité des distributeurs, sur les torts de l'opinion, et d'insouciance du citoyen pour des débats dont il ne tire aucun fruit, des prix où il n'a aucune participation indirecte. Ces prix intéressent tout au plus quelques privilégiés de capitale; mais, dans le régime décrit (II, 354), ils intéressent le moindre citoyen du moindre canton. Dès lors, les dernières classes de la société se trouvent ralliées, par le mobile de gloire, avec les pre-

mières classes du monde savant. Le plus pauvre des hommes y voit une chance de brillante fortune, sinon pour lui, au moins pour son fils ou sa fille, pour son frère ou son ami.

J'ai traité d'une autre carrière de gloire qui ne sera pas moins immense (2e. moyen, II, 368, récompenses de souveraineté); elle intéresse les moindres des humains par un mécanisme semblable à celui de la précédente. Les 10 couples de sceptres (275), et leurs 13 degrés (II, 376), sont une voie de grandeurs ouverte à tout le monde, et flatteuse pour ceux mêmes qui n'y prétendent qu'indirectement, dans la personne de leurs enfants, ou parents, ou amis.

La difficulté de parvenir en civilisation aux grandes dignités, couronne, ministère, fait naître dans toutes les classes une jalousie graduée. Chacune hait les possesseurs d'un rang dont elle se voit privée à perpétuité. Les dignitaires, de leur côté, haïssent une légion d'envieux convoitant leurs places : ainsi la société est en discorde par le motif qui devrait l'unir, par la soif des grandeurs qui, dans l'état sociétaire, devient un des plus puissants moyens de ralliement entre les inégaux. Chaque individu y a quelqu'espoir d'obtenir ou sceptres ou magnatures des 13 degrés (II, 376), pour lui ou les siens; cette perspective attache tous les inférieurs au système de souverainetés graduées (II, 376), en décuple titre (II, 443).

Le dividende qu'alloue chaque Phalange aux traitements de ces 10 couples est de tous les tributs celui qui est voté avec le plus d'empressement, parce que ces souverainetés et magnatures graduées ont pour chacun le charme d'une loterie perpétuelle, où l'on peut espérer fréquemment d'énormes bénéfices en y jouant fort peu de

chose, infiniment peu. J'en traiterai dans un article spécial. Bornons-nous ici à observer le second *ralliement ascendant* des inférieurs aux supérieurs ; l'art d'intéresser les moindres classes aux dignitaires et aux dignités, qui ne sont aujourd'hui pour la masse du peuple que des objets de haine bien fondée, par l'oppression qu'exercent en tous lieux les grands sur la multitude civilisée de qui ils se disent adorés, dans les gazettes.

J'indiquerai plus loin (note H) comment l'état sociétaire amène peuples et individus à une affection réelle pour le souverain et la souveraineté, pour l'homme et la chose, et comment les monarques obtiennent véritablement des inférieurs cette affection dont les apparences, exigées aujourd'hui, ne produisent en réalité que l'indifférence, pour ne pas dire plus.

Ralliements descendants.

Titre dominant, *l'intérêt.*

L'un de ces deux ralliements est *la protection fédérale inverse,* dont on voit déjà quelques germes.

Qu'un colonel ait un soin particulier de sa troupe, elle s'affectionne à lui ; mais si, au combat, il paie bien de sa personne, s'il enlève un drapeau ennemi à la face du régiment, c'est faire le métier du soldat ; dès lors il est l'idole de ses inférieurs, à titre d'émule de leur industrie ; il se plairait avec eux, si les convenances de ton et de manières venaient à l'appui.

Rien n'est plus flatteur pour un grand que l'éloge de subalternes qu'il égale en talent. Un académicien français voyageait dans les montagnes de Dalmatie, conduit par un guide morlaque (demi-sauvage du pays) ; l'abbé gravissait les rochers de marbre glissant, aussi lestement

que son guide ; le Morlaque étonné de sa dextérité s'arrête, et lui dit : *Seigneur, vous n'êtes pas un français, vous êtes un Morlaque.* L'abbé rapporte qu'il fut bien plus flatté de ce franc compliment que d'un éloge académique.

Latour-d'Auvergne pouvant être général préfère le rang de premier grenadier, combat et meurt à la tête des grenadiers. Tout homme qui se passionne ainsi pour les fonctions des inférieurs, est leur zélé protecteur ; fier de leur estime bien méritée, il ferait d'eux ses intimes amis, sans les inconvénients d'intimité avec le peuple civilisé ; mais il épouse chaudement leurs intérêts : c'est *protection fédérale descendante.*

Elle est d'autant plus fréquente en Harmonie, que le régime sériaire et ses 4 propriétés (386) lèvent tout obstacle à l'intimité des grands avec le peuple. Elevés à l'industrie qu'ils pratiquent passionnément dans trente séries, en divers sens aux yeux de leurs collègues inférieurs en fortune, les grands sont fiers de ce trophée industriel ; c'est un lien puissant des supérieurs aux inférieurs, sauf accomplissement des 4 conditions dites *colonnes de ralliement* (386).

Ainsi la passion de l'orgueil, qui, aujourd'hui, entretient une constante aversion entre les grands et le peuple, devient, chez les harmoniens, gage de leur union dans la plus délicate des relations, celle de l'intérêt. Le riche est ligué par amour-propre avec ses inférieurs ; par orgueil d'exceller dans leurs travaux, il les soutient dans l'importante affaire de leur bénéfice industriel, dans la séance de répartition annuelle.

Etrange parallèle à faire avec notre mécanisme social ! Chez nous, l'intérêt transforme chaque riche en vautour

du pauvre; en Harmonie, l'intérêt devient chez le riche un moyen de gratitude envers le pauvre; et ce prodige est dû à l'éducation sériaire, qui a dès l'enfance habitué le riche à exceller dans les travaux du pauvre.

Du moment où l'amour-propre des grands se portera dès le bas âge sur la pratique de l'industrie, ils seront ligués pour soutenir leurs co-sectaires d'atelier. Un roi s'intriguera pour faire briller et surtout faire amplement rétribuer 20 groupes, appuis de sa renommée; il en sera de même de tous les grands, parce que tous, dans l'éducation unitaire dont j'ai donné le plan, auront en divers sens pris parti dans l'industrie; et c'est à une branche d'ambition, à l'orgueil, qu'on devra ce puissant ralliement, ce dévouement des grands à l'intérêt du peuple, qu'ils ne cherchent qu'à pressurer dans la philosophique civilisation.

Ce beau moyen de ralliement, par orgueil industriel, deviendrait nul si les vocations n'étaient pas secondées, et si l'Harmonie ne favorisait pas le penchant de l'enfant aux fonctions subalternes qui n'auront plus rien d'abject, en compagnie de sectaires polis, comme le seront les ouvriers élevés dans l'ordre sociétaire.

Répétons qu'on trouve chez tous les grands les germes d'industrie descendante, engouement pour des fonctions inférieures. Le czar Pierre II prit du service dans l'armée prussienne, et s'enorgueillissait du titre d'officier prussien. Un empereur d'Allemagne s'épuisa en intrigues pour être nommé coadjuteur du pape, et se tint plus fier de sa coadjutorerie que du sceptre de Charlemagne. D'où il appert que les grands ont du penchant pour les fonctions inférieures, et pour de très-subalternes, comme celle de marguillier qu'exerçait le prince de Parme. Ainsi un mo-

narque d'Harmonie sera plus flatté de figurer en banneret des choutistes ou ravistes, qu'aujourd'hui en grand cordon d'une douzaine d'ordres, dont l'étalage ne dénote en lui aucun mérite personnel; car ces décorations sont privilége de naissance dans son pays, et piéges diplomatiques en insignes de l'étranger.

Les ralliements produits par l'amitié, ceux des intrigues de série et autres, chap. 3, ne suffiraient peut-être pas à passionner le riche pour le pauvre dans l'important débat des intérêts et répartitions pécuniaires : on vient de voir le but atteint par un levier d'orgueil ou ambition; effet auquel concourront plus loin les ralliements mineurs d'amour et de familisme.

C'est assez insinuer que les seize ralliements (386) sont une mécanique dont les rouages n'ont de force que par leur ensemble, par l'effet combiné des impulsions. Je viens de prouver que l'ambition ne fournit pas les moins puissantes : quel est donc l'aveuglement de cette morale qui veut supprimer l'ambition, ou ne l'appliquer qu'à l'amour du trafic et de l'agiotage? N'est-ce pas imiter un joaillier qui voudrait éliminer le rubis du nombre des pierreries, ou ne permettre cet ornement qu'aux charbonniers?

La *gastrosophie* serait le 4e. ralliement d'ambition, le complément du quadrille : mais comment disserter sur un sujet que les civilisés tournent en dérision, bien que ce soit leur péché mignon, et qu'on voie la gourmandise régner même chez le philosophe qui prêche l'amour du brouet noir, même chez le prélat qui déclame en chaire contre les plaisirs de la table? Envisageons ces plaisirs selon les convenances de l'état sociétaire.

Après la production des subsistances, il n'est pas

d'affaire plus importante que le régime hygiénique. Ce régime, chez les harmoniens, est l'objet de calculs fort opposés aux nôtres : l'hygiène, chez eux, a deux buts, savoir, l'équilibre en régime sanitaire et en régime politique.

Elle tend à élever l'appétit du peuple au degré suffisant pour consommer l'immensité de denrées que fournit le nouvel ordre. Si les harmoniens étaient limités à la dose d'appétit des civilisés, quel emploi feraient-ils d'une masse de denrées septuple de la nôtre (en harmonie composée)? Ils arriveraient à peine à tripler la consommation, et dès l'année suivante chaque Phalange offrirait, en commerce, des masses de denrées qui s'accroîtraient d'autant la seconde année. Le tout serait condamné à pourrir en magasin, car il n'y aurait point d'acheteur là où tout le monde serait vendeur.

De là naîtra la nécessité de la nouvelle sagesse hygiénique ; art d'accroître la santé et la vigueur, en raison du septuple produit ; science qui sera merveilleusement secondée par l'exercice continu et varié sans excès, résultant des courtes séances de Série pass.

Aujourd'hui l'état des choses, la stagnation des citadins, la pauvreté des villageois et la pénurie de subsistances, obligent à spéculer sur la sobriété que nécessite encore la faiblesse des tempéraments formés par l'éducation civilisée. Un système social tout opposé exigera une marche tout opposée dans l'hygiène des harmonies.

Nos modernes, en affaire de subsistance, placent la raison dans l'art d'approvisionner sans acception des convenances individuelles : ils savent que leur peuple affamé consommera les denrées quelconques dont on l'aura pourvu. Les harmoniens heureusement n'ont pas cette

chance de famine et d'emploi confus : pour assurer la consommation de leur superflu, ils sont obligés de descendre aux détails de convenances individuelles, différenciées selon les tempéraments; théorie qui exige le concours des quatre sciences chimique, agronomique, médicinale et culinaire.

N'examinons, dans cette quadruple science, que les voies de ralliement. Si sur les gastrosophes repose le problème de la consommation intégrale, chacun d'eux doit s'intriguer pour exciter chez la masse du peuple un appétit fréquent, une prompte digestion par application judicieuse des mets aux tempéraments.

Les gastrosophes, par cette fonction, deviennent médecins officieux de chaque individu, conservateurs de sa santé par les voies du plaisir : il y va de leur amour-propre que le peuple, dans chaque Phalange, soit renommé par son appétit et l'énormité de ses consommations.

Sous ce rapport, les savants se trouvent en ralliement descendant avec la classe populaire; ils soignent individuellement et activement ses intérêts en ce qui touche à la santé et aux plaisirs des sens : le peuple répond à ces soins par son affection pour eux.

Tel est le canevas du 2e. rall. desc. qui complète le quadrille. Il rallie les savants au peuple, objet de leur mépris actuel, et rallie le peuple aux savants, qui aujourd'hui ne sachant rien faire pour son bonheur, ne lui procurant que l'indigence et les ateliers de charité, méritent la dérision dont il paie leurs vaines lumières.

J'ai analysé quatre voies d'accords sublimes et de liens universels, dans cette ambition que proscrivent les philosophes : résumons sur les rapports du quadrille, sur sa régularité.

Ralliements d'ambition (383).		Mode.
E L 1. Les récompenses unitaires.	}	Ascendant Pos.
E L 2. Les souverainetés graduées.		*Entrave levée.*
I C 3. La protection industrielle.	}	Descendant Nég.
I C 4. La gastrosophie hygiénique.		*Illusion créée.*

Le premier dégage le génie d'une foule d'entraves, du besoin de protections, du risque de passe-droits, du danger de pauvreté, disgrâce, etc.

Le 2e. dégage l'ambition d'une foule d'entraves; chacun peut aspirer à plusieurs trônes du monde; l'essor est illimité.

Le 3e. fait naître chez les grands une illusion tutélaire pour le peuple qu'ils protègent par orgueil industriel.

Le 4e. fait naître chez les savants une illusion tutélaire pour la passion dominante du peuple, la gourmandise.

Ces quatre accords établissent, en rapports de GLOIRE et D'INTÉRÊTS (éléments d'ambition, 379), des liens d'affection universelle. A ne parler que des deux premiers, ils rallient entre eux ces savants et artistes si haineux, si jaloux, donnant par leurs dissensions un scandale perpétuel dont ils sont les premières victimes. Ils s'aimeront entre eux quand ils seront assurés que l'état social garantit à chacun d'eux d'immenses récompenses; et ils seront aimés du peuple qui espérera participer, par ses enfants, ou parents, ou amis, à ces voies de fortune (II, 354), aux souverainetés du monde (275, *2, *3), aux souverainetés graduées (II, 376).

Nos savants sont donc bien mal avisés, lorsqu'ils déclament contre l'ambition qui doit réaliser tous leurs souhaits réels et apparents; souhaits réels de gloire immense et fortune sans bornes; souhaits apparents de fraternité et d'unité, dont le gage se trouve dans le quadrille

des ralliements d'ambition, plus que dans aucun des trois autres quadrilles.

C'est pourtant contre cette passion que la philosophie veut armer les autorités divines et humaines. A la vérité, l'ambition n'est qu'une source de crimes et d'horreurs en civilisation; cela s'explique par la propriété d'essor dualisé (II, 36), inhérente au mouvement, et selon laquelle toute passion doit produire, en périodes lymbiques, autant de fléaux qu'elle répandra de bienfaits en périodes sociétaires. Or, comme c'est de l'ambition que naîtront les plus immenses concerts, les accords les plus grandioses, il est juste qu'elle cause en civilisation les plus épouvantables fureurs.

On n'a pas encore pu juger de la sublimité de ces accords d'ambition : je renvoie cet examen au chapitre suivant, celui-ci étant affecté à la construction du quadrille de ralliement.

Sans aller plus loin, nous pouvons déjà évaluer la profonde ignorance des publicistes et régénérateurs, en mécanisme d'ambition. Pour en juger, arguons des deux buts que se proposent les sectes opposées en philosophie.

Leurs théories tendent, comme tout ce qui est faux, à la duplicité d'action. Elles protégent deux corps d'agitateurs identiques en but, malgré leur inimitié apparente; ce sont (403) *les clubistes et les commerçants.*

La philosophie TURBULENTE, celle du contrat social et du vote populaire, protége les clubs et les agitateurs de *forum*, qui ne tendent qu'à renverser le gouvernement.

La philosophie MODÉRATRICE protége la fausse industrie, le commerce, qui ne tend, par d'autres voies, qu'aux désordres sociaux et aux commotions politiques.

Amalgame choquant, répondront les marchands! quel

rapport entre des agitateurs exécrés et les estimables amis du commerce? Un rapport des plus saillants; *le contact des extrêmes*. Démontrons par application à la table des castes (388).

Les amis de l'égalité veulent spolier les hautes castes, la cour ou pivot, et la caste I, haute noblesse, grand propriétaire. *Les amis du commerce* veulent spolier les basses castes, la 12e. ou peuple, par les accaparements, famines factices, [falsification des qualités], pénuries de matières, obstacles à l'industrie et à la subsistance du peuple; puis par les famines d'armée, qui frappent sur le contre-pivot (388). Tel est le but des fournisseurs et amis du commerce d'armée, qui ne gagnent qu'en affamant et pillant le soldat.

Les uns attaquent L'INFINIMENT GRAND, la cour ⋈, et la classe I contiguë au pivot.

Les autres attaquent L'INFINIMENT PETIT, le soldat X, et la classe 12e. contiguë au contre-pivot.

Il y a, entre ces deux sortes d'agitateurs, contraste de forme et identité de fonds, malfaisance égale, même tactique pour attaquer le système social sur l'un des points extrêmes.

Cette manœuvre a deux fois réussi dans notre génération. Les clubistes ont renversé Louis XVI, par attaque directe contre le pivot ou trône. Les mercantiles ont renversé Napoléon par attaque inverse faite sur le contre-pivot, sur le peuple et l'armée. La famine factice de 1812, en retardant la campagne, donna aux Russes le temps d'accommoder avec les Turcs : ce délai, en faisant avorter l'expédition, amena la chute de l'usurpateur. L'ami du commerce qui organisa cette famine contre Bonaparte, l'aurait de même organisée contre Louis XVI. Le com-

merce ne connaît ni Dieux (1) ni princes, et ne se guide que par un aveugle instinct de rapine : s'il n'organise pas chaque année la famine, c'est qu'il ne le peut pas.

Ainsi l'ambition, même sous la bannière des philosophes modérés dits mercantiles, en revient toujours à sa nature, à l'essor illimité en monopole, en accaparement, en conquête, etc.

Naturam expellas furca tamen usque recurret.

En stricte analyse, il y a donc identité entre les deux philosophies, l'*agitatrice* ou la *modérée;* entre les amis de *l'égalité* et les amis du *commerce;* entre les agresseurs de *l'infiniment grand* ou trône, et de *l'infiniment petit* ou peuple. Toutes deux sont le même vice en essor et contre-essor (164) : comparables à la lunette qui, en donnant d'une part l'extrême rapprochement, et d'autre part l'extrême éloignement, n'est toujours que le même instru-

(1) « Les Arméniens, dit Peuchet (Dictionn. de géographie » commerciale), ont une dissimulation active et profonde, une » bassesse industrieuse, des manières aussi fausses que persua- » sives, tous les petits moyens que la fraude et l'artifice peuvent » suggérer. Façonnés au despotisme, humiliations, parjures, rien » ne leur coûte pour parvenir à leur but. La religion même n'est » qu'un instrument de plus entre leurs mains, pour cimenter leurs » intérêts et leurs tromperies : en Russie ils suivent le rit grec, » en Perse le mahométisme, etc. »

Les Hollandais au Japon foulent aux pieds la croix pour obtenir le droit de trafiquer. Les Juifs sont, par principe de commerce, les espions de toutes les nations, et au besoin les dénonciateurs et les bourreaux, comme on le voit aujourd'hui en Turquie, où ils signalent, à tant par tête, les proscrits cachés, et commettent mille autres infamies. Quel ulcère social que cet esprit de commerce, et quelle dépravation dans la philosophie moderne qui s'en fait l'apologiste !

ment. On verra, section de l'équilibre externe, que le commerce, avec son attirail de monopole, banqueroute, usure, agiotage, est, en contre-marche, le même fléau que les affiliations jacobites, et que de toutes les inepties scientifiques, la plus honteuse, la plus éloignée de la modération, est l'esprit mercantile, antipode de la vérité.

Ce parallèle des extrêmes philosophiques disposera à reconnaître la fausseté de nos théories sur l'ambition, et de nos doctrines d'essor modéré, sur une passion faite pour l'essor illimité. C'est de quoi l'on va juger dans quelques détails de la magnificence des accords qu'en obtient l'ordre sociétaire, par un essor illimité, inspirant à chaque individu une ambition plus vaste que celle de tous les conquérants civilisés.

L'expérience de tous les siècles a demontré qu'il est impossible d'amener l'ambition à l'essor modéré; qu'elle ne tend qu'aux envahissements illimités, soit chez les agitateurs, soit chez les prétendus modérateurs, qui veulent modérer l'ambition d'autrui et non pas la leur.

Il devient donc évident que, pour se concilier avec la nature, il faut spéculer sur l'ambition illimitée, dont je vais décrire une merveille sociale entre mille, celle de l'affection composée du peuple pour le souverain. Sur ce sujet, on va reconnaître que l'ambition est la *plus philanthropique* de nos douze passions, et qu'en lui donnant la haute influence en mécanique sociale, DIEU A BIEN FAIT TOUT CE QU'IL A FAIT.

Bref, le tort des civilisés est d'avoir TROP PEU, et non pas TROP D'AMBITION; d'aimer la simple, celle d'*intérêt* qui désunit tout, et d'ignorer la composée, l'impulsion d'*intérêt et gloire* qui concilie tout. C'est le sujet du chap. suivant.

CHAPITRE VI.

Excellence des Ralliements d'ambition pour affectionner les peuples aux souverains.

Il faut que le besoin d'être aimé des peuples soit bien imperieux chez les souverains, car on n'en voit aucun qui ne veuille jouer de rôle de père du peuple, recevoir des sujets un simulacre d'adoration. Tibère et Néron ne sont rien moins qu'aimables; cependant ils veulent être appelés *pères du peuple*. Bonaparte place au rang de premier devoir des Français, *l'amour de sa personne sacrée*. Le chef des bourreaux ottomans, le Sultan fait défiler devant lui des Icoglans qui se font des blessures à coups de couteau, en signe d'amour et de dévouement pour lui. Peut-être exige-t-il aussi d'être adoré des Grecs : cela ne serait guère plus déraisonnable que la prétention commune à tout monarque, d'être aimé de paysans et malheureux sujets qui ne l'ont jamais vu, et ne connaissent de lui que ses percepteurs, ses garnisaires, ses conscripteurs, ses rats de cave; attirail vraiment digne de l'amour des peuples.

Je doute qu'il existe, en mécanique civilisée, un problème plus effrayant que celui d'exciter chez le peuple une affection sincère pour le souverain, et de plus pour les ministres et les grands; car si on aime le monarque sans le connaître, c'est-à-dire par les effets de son administration, l'on doit aimer les fonctionnaires grands et petits qui opèrent en son nom.

Il s'agit d'exciter double affection, pour le monarque et ses agences, pour le souverain et la souveraineté. C'est ici qu'on pourra apprécier le mécanisme des ralliements

passionnels qui se joue de ces difficultés, et va garantir aux souverains et à l'administration, l'attachement le plus vif et le plus invariable de toutes les classes de citoyens.

Déterminons d'abord les conditions de ce genre d'affection. L'on ne peut aimer les grands qu'autant qu'on a l'espoir de participer à leur bien-être : tout homme à qui on ferme l'accès aux fonctions supérieures, devient jaloux de ceux qui les envahissent, et souvent haineux pour eux. Si l'on ne recueille pas quelque parcelle des faveurs, comment aimer ceux qui les distribuent et qui les obtiennent ?

Si le rang de monarque était inaccessible pour les harmoniens, ils partageraient l'esprit secret des courtisans civilisés dont chacun, s'il était assuré de n'être ni vaincu ni puni, conspirerait comme les Barbaresques pour détrôner son prince, ou comme les pachas de Turquie pour se soustraire à son obéissance (détrônement partiel).

Il n'existe guère de dévouement sincère des inférieurs au prince. On n'aime point un chef quand on risque d'être destitué par lui. La civilisation se dissimule tous ces motifs de jalousie et de haine secrète, soit des grands entre eux, soit des inférieurs aux supérieurs; il faut pourtant faire disparaître tous ces levains de discorde, si on veut rallier franchement les inférieurs aux monarques et aux grands.

Colloquons dans ce problème le sexe féminin et le neutre. Les convenances de civilisation obligent à interdire aux femmes les fonctions publiques : cette exclusion serait en Harmonie un sujet de mécontentement pour la moitié du genre humain. Déjà dans l'état actuel, on les voit se venger par l'intrigue; elles règnent indirectement sur

tous les points d'où on a voulu les exclure : ne serait-il pas plus prudent de leur assigner un domaine assorti à leur goûts, des fonctions où elles eussent la faculté de faire le bien et jamais le mal ? Tel est le système de l'Harmonie ; elle multiplie les dignités afin que chacun en trouve d'applicables à ses passions ; elle crée des sceptres et des magnatures pour les femmes et les enfants mêmes; seul moyen d'extirper cet esprit de rébellion qui règne aujourd'hui chez les femmes et les enfants.

Les deux sexes, féminin et neutre, deviennent en Harmonie les soutiens des autorités, parce qu'ils en font partie. Le grand art de la politique est d'intéresser chaque membre du corps social au maintien de l'ordre établi : c'est donc un acte de sagesse que de faire entrer en partage de dignités les femmes et les enfants ; à défaut, il arrive que la femme envahit de fait les fonctions civiles ; qu'une favorite fait déclarer la guerre quand le Roi et les peuples voudraient la paix, et que, selon Marmontel, un petit nez retroussé change les lois d'un empire.

Pour éviter ces empiétements, l'Harmonie concédera à chaque sexe, à chaque âge, et à toutes les classes de citoyens, des dignités graduées et plus sensées que les nôtres, où l'on ne voit que des titres vides de sens ; une Reine qui ne règne pas et n'exerce aucune branche d'autorité ; une présidente qui ne préside rien ; une maréchale qui ne commande rien : concessions aussi illusoires que le titre de *peuple souverain* donné à gens qui n'ont pas de pain.

C'est dans le système opposé que nous découvrirons l'art de liguer tous les sujets pour le soutien du souverain et de la souveraineté ; lorsqu'on aimera les effets de souveraineté, on aimera le souverain, à moins qu'il ne soit

un monstre. C'est donc la souveraineté et ses agences qu'il faut rendre aimables, rendre aussi séduisantes que les agences actuelles sont haïssables. Je vais analyser cette amorce descendante ou séduction du peuple, par les huit sceptres cardinaux de la table (275) et par les deux pivotaux dont l'influence est plus puissante.

Nous blâmons un pauvre de désirer un million; nous l'appelons visionnaire, quand il rêve aux moyens de gagner ce million par des jeux de loterie : le contraire a lieu en Harmonie, où chacun blâme le pauvre de ne pas désirer cent millions et une souveraineté du globe, soit de MÉRITE ACQUIS, soit de LOTERIE CARACTÉRIELLE.

La chance de *loterie* influe par moitié dans les dix sortes de souveraineté (275); est-ce une sage disposition de la Providence ? Des rigoristes vont répondre qu'il faudrait bannir cet esprit de loterie, n'admettre que l'esprit philosophique dégagé d'ambition. Laissons-les déraisonner sur le bien social, et continuons à examiner le but des passions; l'on va se convaincre qu'en donnant moitié des dignités harmoniennes au mérite acquis et moitié aux jeux de loterie, *Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait.* Exemple :

Irus, le plus pauvre des hommes, peut devenir l'égal d'Homère, composer des poëmes aussi fameux et moins ennuyeux que l'Iliade. Supposons que le globe lorsqu'il sera au complet d'environ 4 millions de Phalanges, adjuge à Irus, par majorité de votes, deux sommes de 12 fr. pour deux poëmes qu'on jugera supérieurs à l'Iliade et l'Odyssée; Irus, pour prix de ces deux ouvrages, possédera environ cent millions de francs au grand contentement du globe qui, satisfait d'avoir deux beaux poëmes épiques, souhaitera qu'Irus en gagne encore autant à

pareille condition. Il conviendra donc que le plus pauvre des êtres, homme ou femme, aspire, dès le bas âge, à d'immenses richesses, à un gain de cent millions.

Nonobstant cette fortune, Irus pourra être promu au trône électif *2, d'ambition, donné à ceux qui excellent dans les sciences et les arts. Ce sceptre est annuel; Irus peut y être nommé pour un an; le voilà devenu l'un des omniarques du globe, et du gré du monde entier. Il est donc louable à tout homme ou femme d'aspirer à l'un des sceptres du globe entier, puisque le monde trouve son plaisir à créer ces sceptres beaucoup plus productifs que dispendieux; on en verra la preuve.

Irus, dès son enfance, a fait preuve de mérite supérieur dans les Petites Bandes; plusieurs actions d'éclat l'ont fait connaître au monde enfantin par la *gazette de la chevalerie*, et il a été nommé à l'âge de 13 ans, haut roitelet du globe (dignité annuelle qui alterne d'un an sur trois entre les Petites Hordes et les Petites Bandes). Ainsi, deux sceptres du monde sont échus à Irus; valait-il mieux qu'il ambitionnât la médiocrité philosophique?

Rien n'empêchera qu'Irus ne parvienne à d'autres omniarcats, ou du moins à quelques degrés 12, 11, 10 de souverainetés (table, II, 376). Tous les sceptres (275) lui sont accessibles, sauf le n°. 3* monarcat héréditaire : mais ce degré peut échoir à l'un de ses enfants : il se peut que sa fille soit la plus célèbre vestale du pays, et soit préférée par l'omniarque héréditaire du globe, si elle se rend à une armée unitaire où cet omniarque viendra faire choix d'une génitrice. Irus lui-même peut, d'après sa rénommée, avoir été choisi pour géniteur par l'omniarque du globe, et se trouver père de l'héritier ou héritière du sceptre familial universel n°. 3*. Cette chance

est de loterie autant que de mérite; car elle repose en partie sur la beauté qui est pour chacun loterie de formes, faveur de nature et non mérite acquis.

En considérant qu'Irus peut avoir des prétentions aux 10 sceptres du monde; que toute femme pauvre peut avoir les mêmes prétentions, puisque les sceptres sont masculins et féminins dans tous les degrés (II, 376), on concevra que les êtres les plus pauvres aiment un pareil ordre, et approuvent cette échelle de souverainetés dont quelqu'une doit échoir sinon à eux, au moins à leurs enfants ou amis. C'est un espoir que chacun est fondé à nourrir, et sans se faire illusion; car si l'on n'atteint pas les souverainetés omniarcales (table, 275), on peut obtenir celles de n°. inférieur (table, II, 376), notamment les bas degrés 1, 2, 3, qui n'exigent qu'une célébrité locale et vicinale, puisque le degré 3 ne dépend que des suffrages d'une douzaine de cantons; le degré 2, que de 3 à 4 cantons; le degré 1, que de la seule Phalange.

Par suite de cette chance de souveraineté flatteuse pour tout le monde, on verra tout le peuple *payer avec joie* (II, 283), ou, pour mieux dire, souscrire avec joie l'impôt des souverainetés, tout-à-fait insensible pour lui. Cet impôt n'étant point déboursé individuel, mais prélèvement fait dans chaque Phalange, avant la répartition annuelle, chacun peut espérer, soit en sa faveur, soit en faveur de ses proches ou amis, l'un des gros lots qu'on forme de cet impôt.

Par exemple, qu'un enfant soit nommé haut roitelet, haute roitelette du globe, ne reçût-il qu'un traitement d'un demi-franc, ce serait dès à présent 300,000 fr. sur 600,000 Phalanges, et 1,500,000 ou 2,000,000 fr. quand le globe sera porté au complet de 3 à 4 millions de

Phalanges. Une telle fortune, pour un enfant de 13 à 14 ans, est déjà bien magnifique; elle sera moindre dans les degrés 12, 11, 10, etc., mais encore suffisante à stimuler le peuple qui est bien plus joueur de loterie que les gens riches, plus enclin à se repaître d'espoir de fortune immense, pour peu qu'il y ait possibilité de succès : aussi joue-t-il à la loterie la chance du terne, qui est des plus mauvaises, comportant lésion de moitié pour le joueur.

Le régime des souverainetés graduées sera donc pour le peuple une loterie perpétuelle dont il souscrira l'impôt *avec joie*, impôt que je n'estime qu'à un 48e. des bénéfices annuels de chaque Phalange.

D'après le penchant de chacun à s'exagérer le mérite de ses enfants, tel père qui aura échoué dans l'obtention d'une ou plusieurs souverainetés, ne doutera pas que son fils ou sa fille n'y réussissent. Elles plairont donc même aux plus sots des hommes, à ceux qui n'auront pas été en état de se mettre sur les rangs : chacun d'eux sera persuadé que ses enfants, par les ressources de l'esprit ou le charme de la beauté, vont s'élever à quelqu'un des trônes suprêmes ⋈, ou du moins des hauts degrés 8, 9, 10, 11, 12.

Voilà, sur le problème qui nous occupe, sur le ralliement affectueux du peuple aux grands, un aperçu de solution : il est déjà évident que le peuple aimera *les souverainetés*, et voudra par passion payer l'impôt qui y est affecté; impôt prélevé, non déboursé, très-insensible pour qui jouit d'un ample minimum. Comment après cela n'aimerait-il pas les souverains et magnats qu'il verra se confondre avec lui dans les travaux attrayants des Séries pass., y soutenir cabalistiquement ses rivalités, l'appeler, dans les repas de festivité de la Série, à leur table où sa

politesse le rendra admissible? De tels souverains et magnats seront aussi aimés du peuple, qu'ils doivent l'être peu quand il ne les connaît que par les garnisaires, les rats de cave et les droits féodaux.

Pour mieux juger de l'influence des souverainetés graduées sur le peuple et de son enthousiasme pour cette foule de dignités, on peut en étudier l'effet dans les deux degrés pivotaux, CARACTÉRISME Y et FAVORITISME X, qui prêtent bien davantage aux illusions paternelles et personnelles. Cet examen sera le sujet de la *Note* H. (Voyez page 436).

« Est-il probable, dira-t-on, que les souverains con- » sentent à la création de tant de sceptres nouveaux? »

Question oiseuse! Toute disposition d'harmonie est réglée selon le vœu collectif et individuel des souverains et des peuples. Autant vaudrait demander si le pouce ne doit pas être jaloux des neuf autres doigts, et s'il ne faut pas les faire couper pour assurer la supériorité de l'un des pouces? Les dix couples de souverainetés, dont huit cardinales et deux pivotales, sont l'image des dix doigts qui se servent réciproquement, et dont aucun ne peut sans lésion se passer des neuf autres.

Avant d'élever de tels arguments, il faut attendre de connaître l'influence combinée des seize ralliements, les avantages que leur emploi général assure aux souverains comme aux peuples : tant que cet exposé n'est pas terminé, il n'est pas temps de répondre aux objections.

Les monarques aujourd'hui ne peuvent pas même jouir en sûreté de leur couronne; ils sont obligés de s'étayer de sbires, tribunaux, police et contre-police. Quand ils verront un ordre de choses où le sceptre d'apparat leur sera garanti à perpétuité, sans commotion po-

litique, ils ne seront pas plus jaloux des autres sceptres qu'ils ne le sont aujourd'hui de leurs ministres, véritables rois amovibles, régnant souvent plus que le Roi. D'ailleurs, ne sera-t-il pas loisible à tout souverain héréditaire d'aspirer à l'un des trônes électifs, et cumuler quelque sceptre du monde ou de haut degré avec le sceptre d'apparat qu'il possède héréditairement? Voyez à ce sujet la Note H.

Ces divers sceptres électifs (le familial seul est héréditaire), ouvrant à l'ambition tant de chances magnifiques, on devra inspirer aux enfants harmoniens une ambition sans bornes, ou pour mieux dire abandonner la passion à son cours naturel, l'essor illimité, ennemi des désirs modérés. Il conviendra que chacun aspire aux magnatures omniarcales du globe, afin d'arriver au moins à quelque degré inférieur; de même que dans les écoles il est louable de prétendre au premier prix, sauf à se contenter du 2e., ou 3e., ou 4e., si on ne peut pas atteindre plus haut.

L'ambition, tant diffamée par les civilisés, n'a donc chez eux d'autre tort que son extrême faiblesse. On appelle ambitieux démesurés des êtres qui, comme Jules-César ou Bonaparte, convoitent le trône de l'Europe; tandis qu'en Harmonie le moindre enfant convoite plusieurs sceptres du monde entier. On verra par une plus ample connaissance de l'état sociétaire ou destinée humaine, qu'il en est de chacune des autres passions comme de l'ambition, et que, loin d'être excessives, elles ne s'élèvent pas, chez les hommes les plus outrés, au quart du développement et de l'intensité où elles doivent atteindre en Harmonie.

A défaut de succès directs en ambition, chacun en

aura d'indirects, car chacun règnera spéculativement sur le globe entier, par adhésion au bel ordre établi. C'est régner que de voir dominer l'ordre qu'on désire : le jour où je lus le traité de limites entre le Directoire exécutif et le Roi de Sardaigne, je me croyais Roi de France, en voyant les limites fixées comme si j'eusse dicté le traité. Nous sommes à moitié rois, quand nous voyons le Roi opérer conformément à nos désirs : c'est un charme dont on jouit constamment en Harmonie.

En effet, tout homme qui serait maître absolu du globe entier, s'occuperait à tout pacifier, établir un régime qui assurât le calme présent et à venir, le bon ordre des cités et familles, des relations industrielles et administratives : tel sera le régime sociétaire : sa permanence et ses bienfaits seront garantis pour une période estimée *septante-cinq mille ans*. Chacun règnera donc spéculativement sur le globe entier, en y voyant dominer l'ordre de choses qu'il préfère, celui qu'il établirait s'il était maître absolu.

C'est une jouissance qu'aujourd'hui nul souverain ne peut se procurer, même dans son royaume; il ne la goûte ni en matériel ni en politique. Tout souverain voudrait voir les dilapidations réprimées, les factions éteintes, le trône bien garanti à sa dynastie, les sujets sincèrement affectionnés, l'empire bien à l'abri des conquêtes; aucun d'eux n'a sur ces divers points le quart des garanties qu'il peut souhaiter. Il en est de même en matériel : qu'un prince désire voir les forêts restaurées, les marécages desséchés, les montagnes reboisées, il rendra cent ordonnances qui n'aboutiront à rien. Et, dès la première année de l'Harmonie, il verra 900 millions d'hommes occupés à satisfaire tous ses vœux sur ces divers points.

D'après cela, est-il raisonnable de demander si les

princes voudront consentir à la création de tels et tels fonctionnaires? Ils voudront tout ce qui sera nécessaire au soutien du bel ordre social qui contentera tous les désirs; et convaincus que la stabilité de cet ordre dépend *du plein essor de chacune des douze passions*, ils n'auront garde d'en vouloir entraver aucune, surtout l'ambition, qui est la rectrice principale, et l'on peut dire la plus magnifique des passions cardinales.

Aucune autre ne fournit des ralliements si grandioses, des liens si sublimes que ceux expliqués dans la note H et dans l'article *protection fédérale inverse*. L'amour et le familisme nous en donneront de plus gracieux; mais c'est dans les ralliements d'ambition qu'éclate la grandeur des inepties sociales de la raison civilisée, dite philosophie. En outrageant les passions, le plus savant œuvre de Dieu, n'est-elle pas l'écho de

Ces noirs habitants des déserts,
Insultant par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers?

NOTE H. *Sur les Sceptres de mérite et de loterie.*

On a souvent rêvé en morale que le bonheur des souverains consisterait à rendre les peuples heureux; c'est un principe assez équivoque en civilisation, où les peuples sont ingrats comme les individus. Louis XVI dut son malheur à une déférence imprudente au vœu de la nation, qui demandait les états généraux et la double représentation du tiers-état.

On voit que je ne me fais pas illusion sur les voies de bonheur que doivent suivre les souverains; on en peut induire que je ne m'abuse pas non plus sur celles que leur ouvre, en Harmonie, l'institution des 10 couples de sceptres cardinaux et pivotaux, moitié de mérite, moitié de loterie.

Décrivons-en d'abord quelques détails intéressants, après quoi je réfuterai les craintes qu'une politique ombrageuse pourrait en concevoir avant examen, et je prouverai que cette méthode est le seul moyen d'affermir les trônes, les garantir à perpétuité aux dynasties légitimes, et affectionner les peuples au souverain comme à la souveraincté.

C'est dans le tableau des 2 sceptres pivotaux que je vais puiser les preuves. Définissons d'abord celui du Favoritisme X, plus aisé à concevoir que celui de Caractérisme Y.

Rien de plus déraisonnable que la faveur, et pourtant c'est la passion de tout le monde. Chaque père élit un favori parmi ses enfants, et préfère souvent le plus vicieux.

Les Barbares, plus rapprochés que nous de la nature, donnent plus d'essor à la passion de *Favoritisme*. Tout empereur ou pacha barbare a sa favorite variable au sérail, et son favori variable au ministère. Les monarques civilisés donnent moins ouvertement dans ce prétendu travers qui n'en est pas un, mais qui devient vicieux, en ce que la sagesse, dans l'état civilisé, consiste à s'éloigner le plus que possible de la nature; étouffer toutes ses impulsions, dont l'une des plus impérieuses est le favoritisme (passion contre-foyère de l'unitéisme).

Les harmoniens, dociles à la nature, donnent le plus vaste essor à cette passion. Ils développent le favoritisme légal en 13 degrés (II, 376), formant autant de sceptres pour des couples de favoris annuels, depuis le couple de Phalange n°. 1, jusqu'au couple ⋈ 13, omniarque du globe en favoritisme.

Les choix ne se fondent sur d'autres motifs que le caprice, la préférence aveugle. Il faut savoir charmer la phalange, la province, la région, l'empire, le césarat, l'univers. Celle qui sait mettre l'univers à ses pieds, est élue favorite omniarcale du globe. N'importent les moyens : talents, beauté, intrigue ou autres, toutes voies sont bonnes : elle peut même, selon la décision de Sanchez, mettre en jeu le fichu transparent : s'il accorde cette licence quand il s'agit de gagner les juges et le procès, il l'accordera d'autant mieux pour capter des armées, et s'élever au trône du monde, affaire de toute autre importance qu'un procès.

Quelle carrière pour des femmes aimables dont l'empire est si

borné aujourd'hui ! Mais, dans cette élection de favoris, la beauté n'est pas le seul arbitre des choix ; il faut exciter un enthousiasme quelconque. Madame de Staël, sans être belle, avait tout à point les qualités propres à capter le suffrage de favoritisme général. Elle aurait parcouru quelques armées, où le charme de sa faconde, joint au relief de ses écrits, aurait décidé en sa faveur le vote de la majorité des Phalanges du globe.

A défaut du globe entier, on peut tenter de moindres conquêtes, charmer au moins un petit empire comme la France, 9e. degré, (II, 376). N'obtînt-on que la faveur de sa Phalange, c'est déjà un lot d'autant plus propre à enthousiasmer les Français, que dans cette branche d'élections l'on se piquera d'agir à la française, juger sans raison et selon le pur caprice.

Parmi nous, des favoris ou favorites, tant du prince que de l'opinion, ne sont point des êtres intéressants pour l'industrie ; ils le deviennent en Harmonie, où cette fonction est un stimulant très-actif dans les travaux de série ou d'armée. Quiconque aspire au favoritisme hante les grandes réunions d'industrie passionnée, et cherche à y repandre le charme. Les harmoniens étant sans cesse au travail, ce n'est que là qu'on peut les courtiser en masse. La phalange se passionne pour celui ou celle qui sait animer les grandes réunions ; il devient d'abord favori de Phalange ou de vicomté (II, 286); puis, par degrés, favori de comté, de marquisat, de royaume, d'empire, de césarat, etc.

On sait combien les pères se font illusion sur le mérite de leurs enfants ; l'ourse de la fable trouve ses petits beaux et mignons : tout père, toute mère porte pareil jugement sur le physique et le moral de ses enfants ; dès lors tout le peuple en Harmonie se berce du charme de voir ses enfants promus aux trônes de favoritisme. L'illusion est bien autrement forte sur les trônes de caractérisme Y, dont nous allons parler : elle existe de même sur les 8 sceptres de quadrille (275).

On conçoit par là que le peuple d'Harmonie veuille foule de rois, d'empereurs et sceptres de tous les titres et de tous les degrés. Ses enfants, dit-il, parviendront à ce rang ; il n'en doute nullement ; c'est pour lui un prestige de loterie d'autant plus louable qu'il n'a rien de ruineux, rien de trompeur ; qu'il excite

le père à stimuler l'enfant dans ses études, et qu'il affectionne le peuple aux grands et aux princes, tous aimables pour lui, car il ne les connaît que par les bénéfices qu'il recueille de leurs fonctions.

Ce charme est surtout remarquable dans la souveraineté de titre caractériel, au sujet de laquelle chacun peut s'élever bien haut, en fait d'illusion, et voir le souverain présomptif du globe dans un enfant qui n'est pas encore né, ou qui est au berceau; y voir dès l'âge de 7 ans un omniarque légal. Expliquons l'énigme.

Les caractères nous sont distribués par la nature, en titre fixe, que l'éducation ne saurait changer : elle peut leur donner un vernis, des formes quelconques, sans dénaturer le fond. Sénèque et Burrhus n'ont pas changé le titre caractériel de Néron, tétratone à quatre dominantes bien distinctes; *composite, cabaliste, ambition, amour*. (Les caractères tournent au mal en civilisation, dès qu'ils ont en dominance un nombre de distributives supérieur ou seulement égal aux affectives.)

Les caractères sont distribués comme nos autorités et nos régiments, par échelons hiérarchiques. J'en ai donné une ébauche insuffisante (II, 338); rectifions-la en y plaçant les mixtes. Je change la désinence *titre*, en celle de *tone*, plus radoucie (d. b. signifie touches diézées ou bémolisées).

LES 810 CARACTÈRES DOMESTIQUES OU INTERNES,
Formant le clavier général d'une Phalange.

UT.	Solitones	576	1	Dominante quelconque.
	dièz. bémol. *Bimixtes*	80	2	*Ralliantes.*
RÉ.	Bitones	96	2	Dominantes animiques.
	d. b. *Trimixtes*	16	3	*Ralliantes.*
MI.	Tritones	24	3	Dominantes animiques.
FA.	Tétratones	8	4	id. id.
	d. b. *Tétramixtes*	8	4	*Ralliantes.*
SOL.	PENTATONES	2	5	Dominantes animiques.

CARACTÈRES UNIVERSAUX DITS EXTERNES,
Ou clavier général des hauts titres passionnels.

Même gamme que celle tablée (344) : on place le couple pen-

tatone en touche basse n°. 1, couple donné sur environ 810 personnes; et ainsi des degrés plus élevés : d'où il suit qu'on ne trouve sur 2 et 1/2 milliards, qu'un couple d'individus titrés intégralement pour les fonctions d'omniarque du globe en régie caractérielle.

Sans étudier les caractères en si haut degré, observons-les seulement dans la gamme interne, dans les emplois d'une Phalange qui n'a besoin que des caractères domestiques, bornés à 810 touches : il suffit d'en étudier les deux extrêmes, *solitones et pentatones*.

Les 576 solitones, gens qui n'ont qu'une passion dominante, sont assez constants, s'adonnent à peu de fonctions, et préfèrent volontiers celles qui exigent des réunions fréquentes. Les pentatones au contraire doivent, à eux deux, exercer en régie passionnelle dans toutes les Séries de la Phalange : si elles sont au nombre de 400, il faut que le pentatone et la pentatone en fréquentent chacun 200 à peu près, et qu'ils y fonctionnent en raffinement de 5ᵉ. degré. Il faut donc pour pentatones des êtres d'un esprit très-actif, très-subtil, très-étendu, comme Voltaire, Fox, Leibnitz, hommes qui étaient peut-être de plus haut degré, mais au moins du 5ᵉ. (Ces notions, je l'avoue, sont bien peu intelligibles tant que je diffère à donner une ample section sur les claviers de caractères en gammes interne et externe.)

Un caractère de haut degré est don de nature et non pas d'éducation. La nature en distribue la quantité nécessaire à la régie passionnelle d'une Phalange : elle sème AU HASARD, sur 811 enfants, les 810 titres de caractères internes. (Je dis 811, parce qu'il en faut quelques-uns de titres plus élevés pour la régie externe, qui emploie à peu près 1 sur 2,000.

L'Harmonie ayant des méthodes fixes pour découvrir le degré de chacun, l'on est sûr qu'il n'y aura ni erreur ni faveur dans ce classement : dès lors toute femme enceinte peut se dire : Je suis peut-être enceinte d'un omniarque pivotal du globe, ou d'un degré éminent dans les hautes régies (II, 576), ou tout au moins d'un pentatone qui aura, *par droit de nature*, la régie passionnelle de sa Phalange; il en sera le premier personnage en hiérarchie harmonique, et jouira des dividendes et bénéfices attachés à ce rang.

Cette idée est pour le peuple une loterie d'autant plus charmante, qu'on y gagne *sans y rien jouer*. Nous raillons sur le théâtre un nigaud nommé Jocrisse qui, n'ayant rien mis à la loterie, va voir les numéros sortis, pour savoir s'il a gagné. On lui dit : « Imbécile, comment pourrais-tu y gagner, tu n'y as rien mis? » A quoi il répond : « *Eh! que sait-on?* L'HASARD.

Chacun, en paternité harmonienne, jouira de la chance miraculeuse qu'entrevoit Jocrisse, *gagner par effet du hasard, sans avoir rien joué.* En effet, il faudra bien que ces nombreux officiers caractériels, dont les brevets sont distribués AU HASARD par la nature, soient engendrés de quelqu'un. Tout homme ou femme, en cas de paternité, aura des espérances bien fondées dans cette loterie qui ne coûtera rien à personne; on risquera tout au plus de n'y rien gagner, et jamais d'y perdre une obole.

A ne spéculer que sur l'intérieur de sa Phalange, on voit déjà que, sur 810 naissances, il y a 234 lots d'officiers et sous-officiers caractériels, dont 176 sous-officiers et 58 officiers; toutes fonctions qui rapportent un bénéfice en dividende caractériel. Que d'espoir pour une femme pauvre dans sa grossesse, que d'illusions fondées! Pourrait-on imaginer une loterie plus séduisante pour la classe populaire, surtout quand on envisage la chance de procréer les hauts titres, des officiers de province, de région, de royaume, d'empire, enfin du globe entier?

Ainsi se trouvera utilisée la passion des loteries, si violente chez le peuple : elle interviendra en Harmonie, non pour le pousser traîtreusement à sa ruine, selon les suggestions de la fiscalité; mais pour l'attacher à l'ordre établi, aux grandeurs, aux souverainetés qu'il ne possédera pas, et dont il pourra espérer, pour sa progéniture, des omniarchies, duarchies, triarchies du globe. Plus un homme est pauvre en Harmonie, plus il tient à la conservation des nombreuses dignités qu'il espère pour ses enfants ou petits-enfants; la longévité des harmoniens leur garantissant l'avantage de voir peut-être 7 générations.

Un monarque du titre familial qui est le seul héréditaire, ne pourra pas plus jalouser les neuf autres souverainetés, qu'il ne jalouse aujourd'hui ses propres ministres, chargés de fonctions dont il ne veut pas se charger lui-même. Ces neuf classes de sou-

verains, dont huit électives et une naturelle, seront, par le fait, les ministres du souverain d'apparat, titre familial 5*. Il se pourra que l'omniarque de ce titre soit un *solitone* en degré de caractère ; il serait bien ennuyé, bien désorienté, s'il lui fallait faire les fonctions de pentatone ; intervenir avec 200 Séries quand il n'en veut fréquenter que 50 ; exercer des fonctions de 5e. degré, quand son inclination le fixe à celle de 1er. Il en sera de même de tous les autres titres et degrés de souveraineté ; un monarque d'apparat ou hérédité, loin d'en être jaloux, les aimera par concours de service, et d'autant mieux que les neuf carrières lui seront ouvertes, si la nature lui donne les moyens et le goût d'y figurer.

D'ailleurs, les souverains familials en tous degrés, depuis l'unarque (II, 376), ou baron héréditaire de canton, jusqu'à l'omniarque héréditaire, n'ont-ils pas sur les autres classes un avantage assez marqué dans l'hérédité dont ne jouissent pas les neuf classes de collègues ? Un prince familial pourra obtenir et cumuler ces grades ; être avant 15 ans roitelet, en même temps que roi familial ; être à vingt ans père d'omniarque ou de césar, par un hymen vestalique avec une omniarque ou une césarine ; être à 30 ans hyper-faquir du globe, en même temps que roi familial d'une heptarchie ; obtenir ainsi en quelque degré les autres titres, comme cet empereur d'Allemagne qui devint coadjuteur du pape, sans pour cela quitter le trône germanique.

C'est donc une objection mal fondée que cette hypothèse de jalousie : elle n'est applicable qu'aux périodes lymbiques, où les grands princes cherchent à se spolier et se supplanter ; encore en voit-on vivre en fort bon accord, si leurs fonctions sont distribuées de manière à éviter les conflits. Un roi de France ne s'ombrage pas de ce que le pape exerce une juridiction religieuse en pays français. Il en est de même des 10 classes de souveraineté harmonienne ; elles sont homogènes par convenance réciproque aussi intime que celle des dix doigts entre eux.

Il est donc vrai (414) que les discordes principales entre civilisés naissent du motif le plus propre à établir l'union entre Harmoniens, de la *soif des grandeurs*, voie des ralliements les plus brillants entre classes extrêmes : tant il est certain que le méca-

nisme civilisé ne sait que changer l'or en cuivre, et faire naître du faux essor des passions autant d'éléments de discorde que Dieu y avait ménagé de voies d'unité.

Voilà sur la question qui nous occupe, sur l'accord passionné entre peuples et souverains, des solutions déjà suffisantes, avec lesquelles concourront beaucoup d'autres à tirer des ralliements mineurs. J'ai donné en sens d'ambition 2 liens analogues aux ressorts de la passion, INTÉRÊT ET GLOIRE : j'ai prouvé que les souverainetés décuplées et graduées satisfont tout le peuple sous ces deux rapports.

Eh ! comment le peuple aimerait-il ses maîtres dans l'état actuel où les sceptres et magnatures, loin d'ouvrir aucune carrière de gloire à la multitude, ne la servent pas même sur le nécessaire, sur l'intérêt !

C'est pourtant le premier besoin qui se fait sentir chez le peuple : il n'aime les grands que sous la condition de bénéfice. Lorsque Néron jeta de l'or et des diamants à la populace de Rome, il s'en faisait aimer, parce qu'il donnait au lieu de prendre. Lorsqu'on introduisit chez les Tyroliens des droits-réunis, portes et fenêtres, octrois, centimes additionnels, et tout l'attirail de perfectibilité moderne, les Tyroliens maudirent leur nouveau maître ; ils crièrent *à bas Maximilien ! vive François !*

Ainsi, le peuple civilisé n'a pas d'amour positif pour les souverains ; il ne les aime que négativement ; il préfère celui qui prend le moins. Un roi civilisé est tout au plus aimé du courtisan gorgé de sinécures et de pensions : nous aimons celui qui nous enrichit et non pas celui qui nous dépouille. Organisez en ce sens toutes les souverainetés ; faites que le peuple y voie des carrières de gloire et d'intérêt pour lui et les siens, et vous aurez établi la stabilité des trônes, fondée sur l'intérêt et l'amour des peuples. Quel appât pour tout monarque, de hâter la fondation de l'Harmonie sociétaire.

FIN DE LA NOTE H.

CHAPITRE VII.

Quadrille des ralliements de famillisme.

Si je n'eusse été gêné par le préjugé, dans cet abrégé des ralliements, j'aurais divisé la section en 2 notices : une pour les majeurs, *amitié, ambition*; une pour les mineurs, *amour* et *famillisme*. Cette division aurait facilité des parallèles et autres moyens propres à familiariser l'étudiant.

Mais, sur cette matière, l'entrave du préjugé est telle, que je serai obligé de franchir en entier l'exposé des ralliements d'amour, et de recourir pour ceux de famillisme à l'innocent subterfuge déjà employé, l'hypothèse d'un récit des mœurs de la planète *Herschel*.

Avant de donner en tableau le quadrille des ralliements de famillisme, il est à propos d'y préluder par une description de quelques emplois des 2 éléments; ce sont (379) *la consanguinité* et *l'adoption*; nous commencerons par l'adoption, coutume déjà connue sur notre globe, et qui n'exigera pas, comme les ralliements de consanguinité, une excursion dans d'autres planètes.

1. *Adoption continuatrice.* Cette coutume reposant sur des affections très-généreuses va paraître peu croyable aux riches civilisés. Redisons-leur que les 16 ralliements naissent les uns des autres, sont liés en mécanisme général, et qu'il ne faut pas se hâter de les juger isolément, avant de connaître et les 16 cardinaux et les 2 pivotaux.

Tout civilisé opulent regarderait comme insensé celui qui lui tiendrait le langage suivant : « Vous possédez trois millions et avez 3 enfants; vous comptez leur léguer un

million à chacun : faites de votre bien un plus noble partage ; distribuez un million seulement à vos enfants, puis le 2e. à vos parents pauvres, et le 3e. million aux enfants du lieu qui vous ont aidé dans vos travaux. »

Un tel avis exciterait la risée des péres civilisés : ils auraient raison, à ne considérer que les dangers de ruine qui menacent leurs lignées, dangers qui n'existent pas dans l'Harmonie. Un père n'y craint pas que ses enfants manquent jamais de l'utile ni de l'agréable : n'auront-ils pas pour pis-aller le minimum social, tables de 3e. classe mieux servies que celles de nos grands, avances de vêtement et logement, voitures et spectacles gratuits, faculté de prendre part à tous les travaux, et tant d'autres avantages inhérents au lot de minimum sociétaire ?

Cette perspective suffirait à prévenir l'inquiétude paternelle d'un civilisé ; mais connaissant l'étendue des piéges sociaux dans l'état actuel, il craint que ses enfants ne mendient à la porte des palais de leurs aïeux. Ces terreurs disparaissent en Harmonie, et le testateur, assuré que ses enfants auront toujours le superflu, adopte dans sa distribution d'hoirie des règles dont je vais rendre compte.

Un père, en Harmonie, étant passionné pour une « quarantaine, cinquantaine » de travaux, se passionne par suite pour ses coopérateurs les plus intelligents, et surtout pour les enfants pauvres qu'il voit exceller dans ses occupations favorites où son fils ne s'entremet point. De là naissent les adoptions de ligue industrielle, adoptions de continuateurs ; elles ne sauraient avoir lieu en civilisation, où le riche ne se passionne pas pour le travail ; ou bien, lorsqu'il s'y adonne, il rencontre par toute compagnie des intrigants et des fripons, et jamais des enfants intelligents,

enthousiastes, et dignes du rang de continuateurs titulaires.

Entouré de collaborateurs astucieux, le riche (civilisé) considère la masse de ses concitoyens comme autant d'ennemis à surveiller : il se livre tout entier au lien familial, et l'hoirie passe exclusivement à ses enfants.

Les défiances étant pleinement dissipées dans l'état sociétaire, l'homme riche n'y étant entouré que d'alliés cabalistiques, il s'abandonne sans réserve aux impressions amicales; elles germent à chaque pas chez les harmoniens, par effet des travaux attrayants et cabalistiques. Tout homme riche y étant ardemment passionné pour ses travaux regarde comme un second fils l'enfant qui épouse ses penchants industriels et s'en montre le continuateur présomptif.

Dorimon aime beaucoup ses deux enfants; mais aucun d'eux n'a pris parti aux Séries de serre chaude, moutonnerie et charronage, dont il est l'un des chefs. Ou bien ces deux enfants ont choisi dans les susdits travaux quelque branche étrangère à celle qu'exerce Dorimon. Il soigne les plantes grasses dont il préside le groupe; son fils ne s'occupe aux serres que de l'orangerie; ce n'est pas là un continuateur, un *héritier industriel*. Dorimon trouve ce successeur dans la jeune Pasithée, fille pauvre, fort empressée et intelligente pour le soin des plantes grasses, et promue au rang de bannerette du groupe. Il s'attache *industriellement et cabalistiquement* à cette jeune personne sur qui il peut faire fonds pour la continuation de ses travaux favoris.

Dorimon forme pareil lien cabalistique avec une trentaine de jeunes gens d'un et d'autre sexe, qui sont les plus zélés à l'aider dans les divers groupes industriels. Il con-

fère successivement à ces individus le titre d'ADOPTIFS INDUSTRIELS, titre qui leur donne part à une portion d'hoirie que tout harmonien fortuné laisse aux adoptifs cabalistiques.

Cette sorte de legs s'élève d'ordinaire au « quart » de la fortune. L'industrie étant chez les harmoniens la chose la plus révérée, le charme de la vie, la source de liens amicaux et émulatifs, un individu serait méprisé s'il manquait à titrer « bon nombre » d'adoptifs industriels, et leur léguer tiers ou quart de ses biens.

Les penchants industriels étant variables, il est rare qu'on reste, pendant la vie entière, sectaire d'un travail. Dorimon, après avoir exercé 30 ans dans le groupe de la tubéreuse, peut le négliger pour d'autres goûts industriels qui lui sont survenus; il n'est plus qu'auxiliaire de ce groupe, où il reparaît quelquefois à titre de consultant; il s'est fixé plus assidûment à d'autres fleurs, à d'autres fruits; en dix ans il a quitté dix branches d'industrie pour en prendre dix autres, où il va titrer encore quelques adoptifs industriels.

Ces variantes en fonctions sont assez fréquentes pour les estimer à une par an, c'est-à-dire qu'un homme qui est sectaire habituel de 30 groupes, en aura parcouru 90 de plus dans le cours des 90 ans qui suivront : chacun commençant à titrer des adoptifs dès l'âge de 25 à 30 ans, tout homme riche aura, à la fin de sa carrière, au moins une centaine de ces adoptifs, nombre nécessaire en accords « de longévité » dont nous parlerons au chapitre suivant, et dont nous pouvons dès à présent poser le principe :

Etablir entre les testateurs et les légataires quelconques, soit adoptifs, soit consanguins, une amitié assez vive

pour que l'héritier désire prolonger la vie du testateur qu'il est aujourd'hui si impatient de conduire au monument.

Il n'est guère, en civilisation, de côté plus dégoûtant que les sentiments secrets des légataires pour les bienfaiteurs. En dépit des simagrées de déférence filiale, il est avéré que les héritiers poussent le vieillard dans la tombe; et sauf rares exceptions qui confirment la régle, toute la civilisation semble dire aux vieillards : « Hatez-vous de mourir; vous n'êtes bons à rien; vous n'êtes pour le monde social qu'un fardeau inutile. »

D'autre part, la civilisation habitue chaque père à oublier tout sentiment de philanthropie et de charité, pour ne songer qu'aux intérêts de ses héritiers en ligne directe ou filiale.

On n'arriverait point à l'équilibre familial, si on ne parvenait pas à extirper cette double dépravation des enfants et des pères; égoïsme des enfants et collatéraux qui souhaitent en secret la mort de celui dont ils attendent l'hoirie; égoïsme des pères qui ne voient le monde social que dans leur famille [et souvent dans un aîné à qui ils immolent filles et cadets], n'étendant pas plus loin les bornes de leur libéralité testamentaire. Le problème d'absorption de ces deux égoïsmes sera résolu au chapitre suivant. Achevons sur les ralliements d'adoption.

2. *L'instruction sollicitée.* Elle établit dans l'ordre sociétaire une affection vraiment filiale des élèves aux maîtres. C'est le fruit de l'esprit cabalistique régnant dans les travaux des Séries pass. L'enfant y est si fortement intrigué, si désireux de faire des progrès, qu'il regarde comme autant d'amis, autant de sauveurs, tous ces vieillards qui veulent bien le former à l'industrie ou à l'étude.

La civilisation a toujours pensé qu'il devrait exister un lien de gratitude entre l'élève et l'instituteur : mais en vain fait-elle valoir le bienfait de l'institution ; il existe parmi nous des intérêts et des principes inconciliables entre les âges opposés. Aussi un vieillard est-il rebuté, raillé partout où il s'entremet avec la jeunesse ; elle raille jusqu'au professeur qui lui donne des leçons.

L'instruction étant désirée et sollicitée en Harmonie, chaque vieillard devient par son expérience un compagnon précieux pour les Séries où il a longtemps exercé, et dont il peut, par ses conseils, soutenir les prétentions de supériorité. Il est pour elles ce que serait un vieux pilote dans une tempête où les jeunes marins sentiraient leur insuffisance, et le conjureraient de les aider.

Cette affection cabalistique des jeunes gens pour les vieillards ne saurait s'établir dans l'état actuel, où on ne travaille que par besoin, par contrainte et non par attraction. Le jeune ouvrier qui gagne un modique salaire, s'inquiète fort peu des revers du maître instructeur, il s'en réjouit, par vengeance d'un refus essuyé sur l'augmentation de solde ou sur l'avancement. L'enfant qui va aux écoles par ordre de parents, n'aime pas un régent dont il voudrait déserter les leçons.

Ainsi, la vieillesse aujourd'hui devient odieuse à la jeunesse, par influence du travail et de l'étude qui, dans les Séries pass., établissent, des élèves aux maîtres, une affection plus qu'amicale, un lien de paternité idéale, un véritable amour filial. Il s'étend des individus à la masse, et fait naître chez toute la jeunesse un enthousiasme collectif pour les vieillards ; véritable ralliement familial des inférieurs aux supérieurs, effet de gratitude par lequel l'enfant adopte pour second père celui qui ne

l'est pas; le lien est d'autant plus brillant, qu'il devient esprit de corps chez l'enfance toute entière : ceci est adoption en essor inverse; la précédente, nommée continuatrice, est adoption en essor direct.

Après ces détails sur les emplois sociétaires de l'ADOPTION, il convient de classer en quadrille ses deux procédés. Je représente par initiales C, A, les éléments du lien familial, adoption et consanguinité.

Ralliements de famillisme.	Mode.
C. Les hoiries disséminées. A. L'instruction sollicitée.	Ascendant Pos.
A. La continuation industrielle. C. La lignée en majorité.	Descendant Nég.

D'après les motifs exposés précédemment, je ne mentionne pas les effets d'*entrave levée* et *illusion créée*, qui se trouvent à peu près en égale dose dans les 4 ralliements.

Les deux qui précèdent sont les moins puissants du quadrille, et pourtant on en sent vivement l'absence : il n'est pas un instituteur qui ne s'indigne de l'ingratitude de la jeunesse. Quant à l'absence d'héritiers continuateurs, c'est un sujet de jérémiades chez tous les pères. Leurs entreprises, leurs collections, seront abandonnées ironiquement par des enfants; le beau cabinet d'antiques, la bibliothèque péniblement rassemblée, prendront le chemin de la friperie, deviendront la proie du bouquiniste et de l'antiquaire. Les pères, dans leurs passions industrielles, sont vraiment assassinés par leurs enfants. Que de lacunes dans les prétendus charmes du lien de famille, que d'indices accusant la civilisation, et soufflant à l'oreille de l'homme qu'il a manqué la voie des destinées heureuses, et que l'état actuel de ce monde n'est qu'une

lymbe sociale, dont quelque découverte inespérée nous ouvrira l'issue !

CHAPITRE VIII.

Des Testaments harmoniens, et de leurs propriétés ralliantes.

A la suite des ralliements par adoption, il reste à traiter de ceux de consanguinité : ce sont des coutumes qui ne naîtront que par la suite des temps, au bout de quatre à cinq générations, lorsque les hommes seront devenus franchement amis des richesses, et voudront élever leur revenu au septuple effectif, par un développement général de toutes les passions.

Il est donc peu nécessaire de faire connaître ces usages à la génération actuelle qui, modérée en ambition, préférera être moins riche, se borner à tripler son revenu, et conserver ses usages répressifs. D'ailleurs, elle n'aura ni la politesse nécessaire aux mœurs de l'Harmonie, ni le secours subit des quatre voies de ralliement (387).

Elle souhaitera néanmoins de corriger quelques-uns de ses vices, entre autres l'égoïsme des enfants qui, pressés de jouir, souhaitent en secret la mort du détenteur. Tel est le problème à résoudre dans ce chapitre.

Pour créer une vertu si étrangère à nos coutumes, pour habituer les héritiers à désirer la longévité du testateur, on devra sans doute recourir à des méthodes bien opposées aux nôtres. En traitant ce sujet, il faut, je l'ai dit, transporter le lecteur dans la planète *Herschel*.

Cet astre n'étant pas favorisé des lumières de la philosophie, ne connaît pas la coutume du mariage : les unions sexuelles s'y opèrent librement, comme nous l'avons vu à

Otahiti, et comme on le voit encore chez divers peuples, tels que Javanais, Népauliens [Hamiliens, Lancérotiens, femmes un mari par mois], etc.

Ladite planète étant depuis longtemps en pleine harmonie, ses habitants jouissent d'une longévité qui permet souvent à l'homme de voir son septième descendant.

Telles sont les deux voies d'équilibre en consanguinité, dans Herschel et astres de pleine harmonie :

Polygamie étendue aux femmes comme aux hommes.

Longévité atteignant de l'aïeul au 7e. descendant.

Les successions sont réparties par 1/3 ou 1/2, aux enfants de tous degrés; 1/4 aux adoptifs, 1/4 aux amis, épouses, collatéraux. On lègue fort peu aux épouses (femmes dont on a des enfants); elles ont leur fortune à part, et n'ont pas besoin de legs dans un âge avancé, où il est rare qu'un harmonien soit pauvre : dans ce cas, le testateur les doterait.

Un homme âgé de 150 ans, n'ayant d'ordinaire que deux ou trois épouses, distribue à ses enfants qui, en cumulant les sept générations, peuvent bien s'élever au nombre de 250, dont moitié vivants, selon la progression

1e.,	2e.,	3e.,	4e.,	5e.,	6e.,	7e.
2,	4,	8,	16,	32,	64,	128.

J'ai supposé moitié de vivants, car il ne faut qu'entretenir la population, et non pas la doubler.

Analysons dans cet ordre de choses un résultat fort intéressant, qui est la fréquence des héritages, le plaisir de recevoir de petites hoiries non-seulement chaque année, mais presque chaque saison.

Ithuriel, décédé à 150 ans, n'a pas donné, selon l'usage civilisé, tout à sa 1re. génération : il a un fils et

une fille de 125 à 130 ans, qui sont déjà enrichis; il donne de fortes parts aux septièmes et sixièmes descendants, selon leur mérite et selon ses préférences. En léguant tout à sa première génération, il exciterait les six inférieures à désirer la mort de la première. Son testament contient donc pour la lignée directe une série d'environ 120 legs auxquels il affecte moitié de sa fortune. Les deux autres quarts sont de même subdivisés entre une centaine d'adoptifs continuateurs, et une centaine d'amis et collatéraux, y compris ses épouses.

Sur une planète comme la nôtre, où la vie est très-courte (elle l'est dans tous les modes en 1res. phases de subversion), le testateur peut d'autant moins léguer aux 2e. et 3e. générations, que d'ordinaire il ne voit pas la 3e., et qu'elle est d'ailleurs trop jeune pour qu'on puisse lui rien confier. Mais en Harmonie, où la jeunesse ne peut être victime d'aucune fourberie, on lui fait des legs comme aux générations supérieures. On va voir que sans cette coutume d'hoiries disséminées, le ralliement ascendant, d'inférieur à supérieur, ne serait pas possible; on n'amènerait pas les enfants de tous degrés à souhaiter la longévité des aïeux.

L'héritage d'Ithuriel distribué, comme on l'a vu, se répartira indirectement sur la Phalange entière, car il a légué à plus de 300 personnes [y compris les parcelles que recueilleront les amis et les adoptifs], dont chacune peut bien avoir dans la Phalange même, soit en consanguins, soit en adoptifs, « cinq à six » héritiers autres que les 300 mentionnés au susdit testament. Au moyen de ce ricochet, la succession d'Ithuriel se répartit avec le temps sur la Phalange entière, estimée de 15 à 1800 personnes, dont 300 ont hérité directement, et 1500

hériteront INDIRECTEMENT au décès des 300 hoirs titulaires.

Et lors même que le 1/8, au nombre de 202, serait excepté de cette participation, l'hoirie serait toujours distribuée *unitairement*, puis qu'elle s'étendrait aux 7/8es., qui en mouvement sont comptés pour le tout. D'ailleurs, ce 1/8e. exclu participera aux héritages de quelques autres magnats.

Dans un tel ordre social, si la Phalange contient 40 riches, tout pauvre les considère en masse comme ses donateurs; car il peut espérer de 35 d'entre eux une portion d'hoirie, soit directement, soit indirectement; et il devient partisan zélé des gens riches, quand il peut se croire participant à l'hoirie de 35 riches sur 40.

C'est le point où il faut atteindre pour établir l'équilibre dans la passion de famillisme, en faire une voie de ralliement affectueux entre inégaux. Il y a équilibre partout où une passion est développée de manière à contenter la masse de population, collectivement et individuellement.

La morale civilisée nous invite à nous considérer comme une famille de frères [tous unis par l'amour du commerce et de la charte]. Plaisant verbiage! Lazare, jeune homme très-pauvre, peut-il considérer comme frère le riche patriarche Ithuriel, s'il n'obtient pas de sa grande fortune la moindre parcelle, ni en héritage, ni en prestations quelconques pendant sa vie? Lazare peut, en Harmonie, espérer ces avantages : il est peut-être des descendants directs, ou des adoptifs continuateurs, ou des collatéraux, ou tout au moins des héritiers *indirects*, ceux de ricochet : en attendant, Lazare se rencontre avec Ithuriel dans divers groupes de culture, de fabrique, et dans les repas

de corps que ce vieux magnat donne à ses groupes, à titre de vétéran et doyen d'une industrie où il a brillé, dont il aime à s'entretenir, à soutenir les cabales et prétentions.

Lazare qui, aujourd'hui, n'obtiendrait pas *les miettes* de la table de ce riche, devient donc participant à sa fortune; il aura pour lui des sentiments de frère, et de même pour d'autres magnats de la Phalange, sur qui il fonde pareille espérance. Quant à présent, Lazare peut-il ressentir quelqu'affection fraternelle pour des égoïstes de qui il n'a rien à attendre ni au présent ni à l'avenir?

Cet ordre ne s'établira point dans l'Harmonie hongrée, ni même dans les premières générations d'Harmonie composée; mais il est nécessaire de le décrire, pour initier les lecteurs au calcul de ralliement, dont le thème est,

Que l'état sociétaire, en donnant à une passion le plus vaste développement, l'essor en tous degrés de gamme (*selon la table, III*, 356) *est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des ralliements entre classes les plus opposées.*

La thèse appliquée aux familles est d'autant plus digne d'examen, que le groupe familial est parmi nous le plus discordant des 4, et le principal foyer d'égoïsme. Continuons donc à analyser ses relations dans l'ordre sociétaire, notamment en ce qui concerne l'hoirie disséminée sur 7 générations.

Démontrons d'abord que le plaisir d'hériter, si rare en civilisation, devient en Harmonie un charme périodique, et presqu'aussi fréquent que le retour des quatre saisons.

Quelle que soit la longévité des harmoniens, il en meurt chaque année : ne fût-ce que 16, il s'en trouvera,

2 de haute fortune,
3 de moyenne fortune,
4 de basse fortune, et 7 pauvres.

Chacun aura des parcelles d'hoirie à recueillir sur 4 des 16 défunts, et chacun pourra recueillir au moins sur 14, y compris la chance des ricochets : dès lors les héritages en Harmonie sont une aubaine périodique répétée plusieurs fois par an; elle s'étend aux pauvres comme aux riches, aux enfants comme aux pères. Il faut bien cette périodicité d'héritage, dans un ordre de choses qui doit élever à l'infini tous les plaisirs.

L'amour familial ne serait plus réciproque, s'il excitait à de viles spéculations sur la mort du testateur. Aujourd'hui, l'homme qui jouit le plus du plaisir d'hériter est celui dont les parents sont frappés d'une mort prématurée. En Harmonie, au contraire, chacun voit les héritages se multiplier pour lui, en raison de la longévité générale : il en résulte que chacun désire longue vieillesse à tous ceux dont il veut partager l'hoirie. Effet assez inconcevable pour des civilisés, à qui le délai d'héritage inspire une impatience dévorante, bientôt transformée en malveillance, quand le détenteur est tardif à trépasser.

Cette soif d'héritages est entièrement calmée par la dissémination que je viens de décrire; elle habitue le jeune homme à recueillir annuellement des lots de lignée ou d'adoption : la fréquence de ces récoltes le rend d'autant moins avide, qu'il a très-peu de besoins en Harmonie où il trouve, sans dépense, la plupart des plaisirs de son âge. Il s'habitue à considérer les héritages comme fruits successifs dont on attend patiemment les récoltes consécutives. On n'est guère désireux de raisins ni de pommes, quand on jouit de la cerise et de la fraise; mais si on n'avait

dans le cours de l'année qu'un seul fruit d'une semaine de durée, on aurait cinquante semaines de violente impatience : telle est la situation des héritiers civilisés; la chance est bien pire pour le grand nombre, qui n'a aucune hoirie à espérer.

La jeunesse, en Harmonie, n'a rien de ce caractère ignoble et rapace des légataires actuels qui, attendant tout ou presque tout d'un seul côté, sont réduits à souhaiter la mort de celui dont l'existence prolongée les prive du total. Un harmonien, recueillant chaque année quelque legs, patiente sans peine sur les hoiries différées; il les considère comme une réserve assurée; il se plaît à voir quelques patriarches prolonger leur carrière, amasser, grossir le trésor dont portion lui est garantie. Il spécule sur cette réserve, comme un homme aisé sur les bois dont il diffère la coupe, afin qu'ils gagnent en hauteur et maturité. Tel un héritier harmonien souhaite, pour son intérêt même, la longévité des testateurs; et lorsque l'hoirie lui échoit, il peut dire avec sincérité : J'aurais désiré qu'elle fût différée de 20 ans. [Il les aime réellement.]

(*Nota.* L'affluence de dignités et fonctions publiques produit, en Harmonie, même générosité chez tous les prétendants, aujourd'hui si impatients de la mort de leurs supérieurs.)

C'est donc dans la *grande subdivision des héritages*, et dans la coutume des 3 à 4 ordres de legs, ceux de lignée directe, ceux d'adoption industrielle, ceux de collatéraux, ceux d'amis, amantes, etc., que réside le germe de ralliement entre les jeunes héritiers et les vieux donateurs. Cette dissémination est impraticable hors de l'état sociétaire : l'état civilisé, en forçant à concentrer les héritages sur un très-petit nombre de têtes, fait éclore de part et

d'autre les germes de haine. S'il faut attendre d'un seul point le tout ou majeure partie de son bien-être, le jeune homme, en butte aux privations, ne peut pas aimer les détenteurs de son futur patrimoine.

Aussi tous les vieillards opulents de civilisation sont-ils plutôt haïs qu'aimés de leurs hoirs; ils le savent; ils se défient d'eux et cherchent ailleurs des amis. Ils sont d'autant moins aimés, que le lot est plus copieux. L'héritier se dissimule cette ingratitude; il se persuade qu'il ne les hait pas : mais est-ce aimer un homme, que de lui souhaiter en secret un prompt départ pour le grand voyage? Effet inévitable des hoiries concentrées et limitées à un petit nombre de successeurs!

Ainsi l'ordre civilisé, en comprimant l'essor des passions, en les restreignant dans un cercle étroit, transforme en germes de haine tout ce qui serait gage d'affection dans le cas de vaste essor. Notre système social crée à chaque père, dans ses enfants, une troupe de *conspirateurs intentionnels :* ils le sont *même involontairement*, et les exceptions confirment la règle. D'ailleurs, il n'y aura jamais de franche piété filiale, tant que l'état des choses poussera à désirer prompte jouissance de la succession, désir qui implique celui de la mort du père ou détenteur de la proie convoitée. Les rois sont plus que d'autres sujets à cette disgrâce, leur place étant, pour l'héritier, l'objet d'un violent désir.

Sur ce point la politique familiale se trouve, comme l'administrative, en état de SIMPLISME ET FAUSSE POSITION. (Ulterpause, 532.) Elle met aux prises les deux ressorts, *affection* et *intérêt*. C'est vouloir que l'un des deux étouffe l'autre; or, ce ne sera pas, en civilisation, l'intérêt qui cédera le pas aux devoirs d'affection; il faut un méca-

nisme qui les concilie, et qui fasse trouver les convenances d'intérêt dans la longévité même. Il n'est d'autre moyen que les hoiries disséminées en 3 ou 4 ordres; effet résultant des deux conditions de *Polygamie bissexuelle et longévité septigénère.* A ce prix, le descendant ressent pour l'ascendant une affection COMPOSÉE, où le vœu de l'intérêt coïncide avec celui de l'amour filial, et milite spéculativement pour la longévité.

Quelle cacophonie, quelle duplicité d'action dans tout le système des affections familiales civilisées! La fausseté en est si avérée, que chacun, après la mort d'un père, félicite hautement et crûment le fils héritier sur ce qu'il va enfin jouir. Cet ENFIN est synonyme du *tandem custode remoto:* on s'avoue nettement, après la mort du père, que le fils était impatient de cette mort, comme le jouvenceau d'Horace l'est du départ de son pédant.

A la vérité, ce n'est ni au fils, ni en sa présence, qu'on tient ce langage, mais en son absence; on raisonne sur ce ton dans les compagnies les plus morales, dans celles où l'héritier viendra, un quart-d'heure après, jouer la comédie et assurer qu'il aurait voulu que cette jouissance fût différée de 20 ans. On sait ce qu'il faut en croire.

Je ne saurais trop accuser cet odieux mécanisme des hoiries concentrées, qui excite l'héritier à souhaiter la mort du bienfaiteur, même d'un père, et à plus forte raison d'un frère, d'un oncle, et d'un parent éloigné. Ainsi, le civilisé est poussé dans la tombe par ceux mêmes dont il fera le bonheur : juste représaille de la nature contre cet égoïsme paternel qui donne aux chefs de famille un cœur de fer pour tout le reste du genre humain, et leur persuade qu'ils ne doivent de sollicitude qu'à leurs enfants! Si chacun est vertueux pour accorder sa tendresse à l'ob-

jet de sa passion exclusive, il s'ensuivra qu'une dévergondée comme Messaline, une empoisonneuse comme Locuste, seront des âmes sensibles, parce qu'elles sont affectueuses pour leur enfant ou leur amant.

Il reste à parler d'un 2e. ralliement en titre de consanguinité; c'est le *descendant*, du supérieur à l'inférieur, par les *lignées en majorité*.

Sur 1,600 individus dont se compose la Phalange, le patriarche Ithuriel est parent de la majorité : en effet ses descendants vivants en ligne directe s'élèvent à 120 au moins; ses adoptifs au même nombre; total 240 : soit 200, formant le 8e. du canton; en ajoutant les collatéraux de cette lignée directe, on aura au moins le quadruple, 800 et 200 ; total 1,000 : c'est plus de moitié de la Phalange; de sorte qu'Ithuriel, *par esprit de famille*, est forcé à désirer le bien public, le bien de la Phalange entière, dont les 5/8es. sont ses parents, et les 3/8es. sont d'anciens amis ou jeunes co-sectaires en industrie, d'anciennes maîtresses ou leurs enfants. Cette impulsion est *ralliement descendant*, établi du supérieur en âge à tous ses inférieurs.

Ici, comme dans le régime des hoiries disséminées, le mécanisme devient composé : le même esprit familial qui porte un civilisé à désirer le bien de sa famille aux dépens du bien de la masse, portera Ithuriel à ne désirer que le bien de la Phalange qui est en majorité sa famille, et en minorité son amie. Ici enfin l'intérêt familial se trouve d'accord avec l'intérêt public dont il est sans cesse isolé dans le mécanisme civilisé. Ce ralliement par *majorité de lignée* pourrait être le sujet d'un ample chapitre, si le défaut d'espace ne me forçait à abréger. Il resterait à ajouter, sur ce quadrille de liens familials d'Harmonie, quelques

observations générales qui seront mieux placées aux Post-alables.

CHAPITRE IX.

Lacune de Ralliements d'amour.

Lacune forcée, par le préjugé qui m'oblige à supprimer la partie gracieuse du calcul des ralliements, le quadrille d'équilibre amoureux.

Ralliements d'amour.	Mode.
Par le Féat : Par l'Angélicat :	Ascendant, de l'inf. au sup.
Par le Faquirat : Par le Pivotat.	Descendant, du sup. à l'inf.

La suppression de ces quatre articles est d'autant plus gênante pour moi, qu'ils auraient désappointé les malins, portés à supposer qu'une théorie de libre amour est une théorie d'obscénité.

A coup sûr toute liberté de ce genre serait, chez les civilisés, une source d'impudicité et de dévergondage ; mais, en Harmonie, les quatre ralliements d'amour sont des gages de sublimes vertus sociales, correspondant selon la table suivante :

Au Féat,	l'Hospitalité composée [féade.]
A l'Angélicat,	le Civisme composé.
Au Faquirat,	la Charité composée.
Au Pivotat,	la Constance composée [muséade.]

Les quatre ralliements d'amour conduisent au but que se proposent les moralistes et même les romanciers ; à faire prédominer en amour le principe spirituel nommé affection sentimentale, céladonie (379), illusion de l'esprit et du cœur ; à prévenir l'influence exclusive du prin-

cipe matériel ou lubricité (379), qui, lorsqu'il est seul dominant en amour, dégrade l'espèce humaine, la ravale au niveau des brutes.

Ce vice est très-fréquent dans les amours civilisés, surtout dans ceux de mariage, dont la plupart, au bout de quelques mois et peut-être dès le second jour, ne sont souvent que brutalité pure, accouplement d'occasion, provoqué par la chaîne domestique, sans aucune illusion ni d'esprit, ni de cœur : effet très-ordinaire chez la masse du peuple, où les époux affadis, bourrus, et se querellant pendant le jour, se réconcilient forcément au chevet, parce qu'ils n'ont pas de quoi acheter deux lits, et que le contact, le brut aiguillon des sens, triomphe un instant de la satiété conjugale. Si c'est là de l'amour, c'est du plus matériel et du plus trivial.

Tel est pourtant le piége sur lequel spécule la philosophie, pour transformer la plus gracieuse des passions en source de duperies politiques, exciter la pullulation de la populace, et stimuler de pauvres gens au travail, par l'aspect de leur progéniture en haillons. Quel noble rôle donné à l'amour, en échange de la liberté qu'on lui ravit! On fait de lui, chez les civilisés, un fournisseur de viande à canon; et chez les Barbares, un persécuteur de la moitié faible du genre-humain : voilà, sous les noms de sérail et mariage, les honorables fonctions qu'assignent à l'amour nos prétendus amants de la liberté!

Confus des vices de leur politique amoureuse, ils repoussent toute idée de calcul sur les propriétés de l'amour libre. Ignorants et trompeurs sur les emplois opportuns de la liberté, ils la veulent illimitée dans le commerce, dont les crimes (II, 219) et les fourberies (III, 124) appellent de toute part le frein des lois; et ils privent de

toute liberté l'amour, dont le vaste essor en Série pass. conduirait à toutes les vertus, à toutes les merveilles en politique sociale. Quelle science malencontreuse que ces théories de libertés civilisées; quel instinct d'opposition à tous les vœux de la nature et de la vérité!

Brisant sur l'impéritie philosophique, raisonnons abstractivement sur les emplois du libre amour.

Les équilibres cardinaux dont nous traitons sont comparables à un char qui, pour marcher, a besoin de ses quatre roues. Il est perclu du moment où l'une des quatre est brisée ou enlevée : c'est ce qui arrive de la théorie des ralliements. Le préjugé enlève au char une de ses quatre roues, en excluant la théorie des ralliements d'amour, qui doivent *donner à la passion les plus vastes développements en accords de tous degrés* (III, 356).

Ce n'est qu'à ce prix qu'on en fait naître les sublimes accords décrits sous le nom de ralliements, et dont la propriété est d'*absorber l'égoïsme et les discordes individuelles dans les accords des masses;* propriété dont j'ai souvent expliqué les emplois spéciaux en régime sociétaire : voyez (III, 578), application aux subsistances (III, 509); application aux grandes réunions domestiques, etc., etc.

Sur l'obstacle dont je me plains, des ergoteurs me répondront : « Donnez votre théorie d'équilibres sociaux, » en supprimant ce qui touche à l'amour; elle sera un peu » moins étendue; on jugera également de ces applications » utiles. » A les en croire, il semble que la théorie, tronquée d'une de ses quatre branches, doive conserver les 3/4 de sa valeur. C'est raisonner comme s'ils prétendaient que le char dont on aura enlevé une roue, fera encore les 3/4 du chemin qu'il aurait fait avec les quatre roues. Il sera perclus à ne pouvoir pas avancer de quatre pas.

Tel est l'état où l'on réduit la belle théorie de l'équilibre passionnel, si, pour complaire au préjugé, l'on en retranche le ralliement d'amour qui est, parmi les quatre, le plus fort absorbant de l'intérêt, le plus puissant ressort d'union entre les inégaux.

J'ai décrit des concerts sociaux bien sublimes dans les trois autres cardinales, et surtout dans l'ambition; mais ils ne sont pas de nature à remplacer ceux qui naissent de l'amour. C'est, parmi les quatre passions cardinales, celle qui fournit le plus de liens : les beaux accords décrits aux chapitres de l'ambition, régularisent la marche de l'intérêt; ceux d'amour (notés 461) ont un autre emploi, qui est d'absorber l'intérêt : sous ce rapport, aucune autre des trois passions cardinales ne peut suppléer aux lacunes en ralliement d'amour.

Prévoyant que je serais arrêté à ce chapitre, par les convenances morales, et que cette lacune paralyserait tout l'exposé de la théorie, j'ai de longue main préparé le lecteur à cet incident; je l'en ai averti dès l'avant-propos.

Sans cette contrariété, je n'aurais pas eu besoin de tant de précautions ni de si longs prolégomènes, pour former l'opinion du lecteur; il a dû s'étonner souvent de trouver dans le cours de l'ouvrage des détails qu'on pourrait juger hors-d'œuvre, comme l'analyse du lien conjugal, aux Inter-Liminaires, et de la duperie des savants (Interm., II, 348).

Au premier coup d'œil on traite les accessoires de diatribes superflues, de chevilles et rédondances qui retardent l'exposé de la théorie; il n'en est rien : ce sont des digressions nécessaires pour rappeler sans cesse que le siècle n'est pas en état d'entendre la vérité en étude

de la nature, et qu'il faudra par cette raison le priver des plus belles portions d'une théorie dont pourtant j'annonce la découverte intégrale.

Pour convaincre le lecteur de la fausseté de ses jugements en étude de la nature, je l'ai remontré, dès l'introduction, sur ce qui touche aux destinées matérielles climatériques, dont j'ai traité dans la grande Note A. Elle traite de l'impéritie des modernes en calcul d'harmonies physiques du globe. Lorsqu'on voit les esprits faussés à ce point, sur des branches d'étude que le préjugé n'entraverait pas, comment augurer quelque bon sens relativement aux études réprouvées, comme celle des emplois du libre amour ?

En vain les présenterais-je comme tableaux des mœurs établies dans Saturne et Herschel; mœurs toutes favorables aux quatre vertus d'hospitalité, civisme, charité et constance ; on n'amènerait pas la philosophie intolérante à capituler sur le chapitre de la liberté amoureuse et des combinaisons qu'elle produit en tous degrés de gamme (III, 357). Il est donc force de mutiler la théorie, la réduire à des aperçus partiels non susceptibles de lien général, ni de preuves complètes sur l'art d'équilibrer en plein les passions de tous degrés.

Je continuerai, néanmoins, car il est des branches en régime sociétaire, entre autres celle de l'industrie journalière, où l'on a peu besoin du secours que prêteraient les ralliements d'amour. Mais en calcul d'équilibre passionnel général et de répartition satisfaisante pour les trois facultés, capital, travail et talent, c'est celui qu'il aurait été urgent de décrire avant de passer au grand problème de la répartition.

Il est aisé de reconnaître que l'amour est la passion la

plus puissante en mécanisme de ralliements : déjà, parmi nous, il sait créer subitement des liens entre un roi et une bergère, entre une princesse et un simple soldat : les trois autres affectives peuvent bien, par fois, opérer des rapprochements entre inégaux ; mais non des ralliements aussi forts, aussi subits.

C'est donc l'amour qui possède par excellence la propriété de ralliement, et c'est de lui qu'on tirera les plus puissants leviers, soit pour le rapprochement et l'affection entre inégaux, soit pour l'art de concilier les antipathies naturelles ou accidentelles. Mais le préjugé si complaisant sur les obscènes peintures d'un sérail turc, sur les mœurs immondes ou atroces des Barbares, ne veut pas admettre le tableau des amours d'un peuple libre et décent, d'un régime satisfaisant pour tous les âges, où la vieillesse trouverait l'art de s'affranchir des vils moyens de séduction pécuniaire ; où la jeunesse trouverait dans le calcul de sympathie occasionnelle, des milliers de charmes inconnus en civilisation.

Ces mœurs honorables sont réprouvées par l'ombrageuse philosophie : je lui cède le pas, en supprimant la théorie des ralliements sur laquelle je n'ai fait que préluder. Je ne doute pas que les auteurs de cette lacune ne soient [illegible] premiers à se plaindre de mon extrême circonspec[illegible]

[illegible]s : on peut les remontrer sur la marche vrai[illegible]le qu'i[illegible]donnée aux amours civilisés : on [illegible]ltre[illegible]ns d'égoïsme suivis d'un oubli [illegible] Tel[illegible] adoré avec grand étalage de [illegible] après les deux individus enga[illegible]t de mariage, soit d'amour, sont [illegible] étrangers l'un à l'autre, que s'ils

ne s'étaient jamais connus. Ingratitude provoquée par la morale, qui déclare champions de vertu ceux qui oublient, pour une épouse, tout lien antérieur. Même dépravation dans l'opinion. Elle prône ceux qui, oubliant toutes les maîtresses passées, leur refusent tout secours, et ne considèrent que la dernière en date.

Cet égoïsme sanctionné par la philosophie conjugale est l'opposé du but de la nature, qui veut créer des liens nombreux et stables dans les 4 branches d'affection. Que l'amour soit tout entier pour la dernière venue, cela n'importe; mais l'équilibre social exigera qu'on maintienne des liens entre amants qui se seront quittés. L'usage sera de se titrer en héritage, lorsque les amours auront eu quelqu'éclat, soit en passion, soit en durée. Aussi les hoiries d'amour joueront-elles un grand rôle dans la 3e. portion de 1/4 ou 1/3, donnée aux affections autres que celles de consanguinité ou d'adoption.

Les courtisanes, par instinct, devinent le vœu de la nature; elles se font doter et pensionner; elles ont raison: si la flamme était si ardente, au dire de l'amant, n'est-il pas juste qu'il en reste quelque chose, ne fût-ce que pour l'honneur des serments tant prodigués?

Le titre d'hoirie une fois concédé en Harmonie n'est plus révoqué. Une telle action serait infâme; la maîtresse régnante s'en ombragerait, et craindrait, avec raison, d'essuyer le lendemain pareille avanie. En même temps, la cour d'amour notifierait à l'égoïste révocateur, qu'il n'est plus admissible à ses séances. Une quarantaine de Séries industrielles qu'il fréquente, lui notifieraient que son nom est voilé sur le tableau, et qu'entaché par un procédé civilisé, il ne sera admis aux séances de Série qu'avec un crêpe jaune au bras.

Les hommes étant titrés en hoirie par les femmes, l'amour devient pour les deux sexes une belle chance d'héritages; il est même probable qu'il figurera pour un quart en concurrence avec les descendants, les collatéraux et les adoptifs. On n'aura que très-peu d'amis à titrer en hoirie; les amis, s'ils sont jeunes, ont les 4 chances précitées, et, s'ils sont vieux, ils se trouvent d'ordinaire enrichis par lesdites hoiries et les bénéfices industriels.

Les liens d'hoirie en amour d'Harmonie sont de divers degrés, dont le principal est le PIVOTAT, ou lien de *constance composée,* amour omnimode ⋊, qui s'amalgame avec tous les autres. On appelle pivotale, une affection qui broche sur le tout, à laquelle on revient périodiquement, et qui se soutient en concurrence avec d'autres amours plus nouveaux et plus ardents.

Tout caractère de haut titre, bien équilibré, doit avoir en Harmonie des amantes pivotales ou amants pivotaux, non compris le courant, c.-à.-d. les amours de passions successives, et le fretin ou amours de passade, qui sont très-brillants en Harmonie, vu les passages de légions d'un et d'autre sexe. Ils donnent lieu à tous les couples d'amants de conclure des trêves de quelques jours, lesquelles trêves ne sont point réputées infidélité, pourvu qu'elles soient régulières, consenties réciproquement après coup, et enregistrées dès le lendemain de la variante, en chancellerie de la cour d'amour, afin de démentir l'intention de fraude cachée.

Ces coutumes, je le répète, sont celles de la planète *Herschel*, qui, n'étant point honorée des lumières de la philosophie ni des maladies siphyllitiques, suit en amour des usages fort opposés aux nôtres : tel est le *pivotat* cité plus haut, qui donne lieu à de très-beaux ralliements, et

qui est appui de la constance simple, seule connue parmi nous.

La civilisation ne s'est élevée à aucune étude sur le simple et le composé en amour, sur les belles combinaisons sociales dont l'amour composé est susceptible quand il module en tous degrés de gamme (III, 357). De cet oubli résulte une plaisante bizarrerie; c'est d'avoir ennobli la populace amoureuse, les titres bourgeois et solitones, et d'avoir avili les officiers passionnels (p. 439), les polytones, qui sont seuls aptes aux régies de Séries amoureuses. Par suite de cette subversion hiérarchique, le système des amours en civilisation est le *pur jacobinisme érotique*, la souveraineté du peuple passionnel, c'est-à-dire de tous les bas titres caractériels, et l'avilissement de tous les hauts titres ou âmes susceptibles de liens grandioses, et d'aptitude à la direction générale. C'est un mécanisme dont l'examen sera des plus curieux.

Un indice de cette subversion est l'opinion régnante sur les deux principes ou éléments d'amour (379). Lubricité et Céladonie. On feint de dégrader le premier, le matériel, qui pourtant domine exclusivement; puis on feint de considérer le 2e., le spirituel, qui est non-seulement ridicule par le fait, mais inconnu, confondu avec des duperies sentimentales et visions comme celles de la TANTE AURORE. Faute d'étude sur l'élément spirituel, on n'a pu ni découvrir les belles combinaisons qu'il peut produire, comme l'*Angélicat* et le *Faquirat* (461), ni constater l'état insocial et dépravé des amours civilisés, où règne le plus vil égoïsme, la provocation légale à l'ingratitude. Mais brisons sur ce sujet, puisqu'il a été convenu de le passer sous silence.

(NOTA). En terminant sur les ralliements, observons

qu'il eût fallu traiter de celui de haute transition, donné par les propriétés politiques du vestalat. Négligeons ce sujet; il faudrait, dès cette 1re. livraison, 4 volumes au lieu de 2, si je voulais entrer dans les détails méthodiquement nécessaires.

POST-ALABLES. — *Résumé sur les Ralliements.*

Règle trinaire en leviers, et quaternaire (391) en mode.

La théorie des ralliements est, comme tout l'ensemble du calcul sociétaire, un nouveau monde social. En y introduisant des lecteurs novices, il faut leur ménager quelques points de direction et de reconnaissance.

La meilleure boussole pour eux sera de se défier de l'arbitraire, exiger des calculs réguliers. Les passions sont l'ouvrage de l'éternel géomètre; il ne procède pas arbitrairement comme Platon et Sénèque, réprimant telle passion et proscrivant telle autre. Il ne les a pas créées inutilement : elles ont un emploi; il s'agit de le déterminer par des règles fixes.

Des milliers de théories sur la morale et l'équilibre social nous persuadent que la modération et la répression sont les voies de sagesse. Je viens de prouver, dans l'aperçu des ralliements cardinaux, qu'on n'arrive aux équilibres sociaux que par un vaste dévelopement des passions, un essor illimité, mais contre-balancé par quadruple impulsion.

J'ai démontré que chaque passion doit,

1o. *Opérer par base composée*, mettre en jeu ses deux éléments indiqués à la table (379); c'est la 1re. condition d'équilibre. Par exemple, en mécanisme d'ambition, si l'on ne fait intervenir que *l'intérêt sans la gloire*, ou *la*

gloire sans l'intérêt, on n'arrivera qu'aux discordes sociales ; et ainsi des trois autres passions. Il faut, dans tout essor de passion, donner cours à ses deux éléments ou principes. On a vu, dans les quadrilles (383, 421, 450), que si l'un des deux principes domine dans chaque impulsion, l'autre y intervient, quoiqu'en moindre influence.

Cette première règle (combinaison des 2 éléments, 193) est tout-à-fait inconnue de nos politiques. Ils en ont donné, dans ce siècle, une preuve assez notoire, en prônant le commerce qui déclare franchement qu'il ne travaille pas pour la gloire, mais pour l'intérêt seul. (Elément simple.)

On prouverait aussi aisément, sur les trois autres passions cardinales, que nos théories, toujours simplistes, ne mettent en jeu qu'un seul des deux éléments.

2°. *Développer la passion en contre-poids composé.*

Deux essors ascendants en direct et inverse;

Deux contre-essors descendants en direct et inverse.

Cette règle a été observée dans les ralliements cardinaux (383, 421, 450), où j'ai mis en jeu 2 impulsions ascendantes et 2 impulsions descendantes.

Ladite règle est tout-à-fait inconnue de nos équilibristes; ils veulent *réprimer* au lieu de *contre-balancer*. Les plus sages d'entre eux ne sont toujours que des oppresseurs, voulant comprimer et modérer les passions d'autrui, pour donner cours aux leurs (voyez l'Ultra-Pause) : un mécanicien social doit donner cours à toutes les passions, sauf à régulariser leur marche par des contre-poids qui ne peuvent avoir lieu que dans l'état sociétaire.

3°. *Alimenter l'essor en tous degrés* (table, III, 357); opérer sur des matériaux assortis en tous échelons. C'est

la méthode suivie dans les Phalanges; elles se forment un arsenal de matériaux, un clavier à 810 caractères (p. 439), distribué par Séries où se classent les variétés et les gradations, de manière à former une échelle complète, un magasin où l'on ait la faculté de puiser des doses quelconques de chaque titre, et procéder méthodiquement à la formation et à l'engrenage des accords passionnels.

Ces 3 principes ont été exposés dans le cours de la 7e. section, il convient de les rappeler aux étudiants, en les combinant avec la règle déjà posée (391), ce qui donne une gamme de sept principes, savoir :

4 relatifs au mode (391) :
3 relatifs aux leviers, ci-haut (471) :
⋈ Principe fondamental, les Séries pass.

Au lieu de discuter sur ces développements vastes et méthodiques, nos théories civilisées veulent réduire chaque passion au plus faible essor, borner l'ambition aux petits bénéfices, au mépris des places lucratives; restreindre l'amour à une même femme pendant la vie entière.

Il faut enfin s'entendre sur ces chimères de modération; elles se trouvent confondues lorsqu'on les met en parallèle avec les vrais équilibres que je viens de décrire, et qui se fondent sur des contre-poids et non sur des répressions.

Les accords passionnels, nommés ralliements, naissent de passions immodérées, insatiables dans leurs désirs : on a vu qu'il faut, en Harmonie d'ambition, convoiter des trésors immenses, aspirer aux divers sceptres du monde : qu'il faut en Harmonie de famillisme, étendre le lien à l'infini, par la polygamie masculine et *féminine*; absorber

l'égoïsme familial, dans les ramifications nombreuses de la parenté et des héritages (sauf organisation sociétaire par Séries pass.)

Les sophistes n'ont admis le principe de VASTE ESSOR que sur la seule amitié. La philosophie veut faire de tout le genre humain une grande famille de frères et amis; mais elle ne veut tolérer que *l'essor le plus médiocre* en ambition, en amour, en famillisme.

Remarquons ici leurs inconséquences en théorie et en pratique; et d'abord en théorie. Que signifie cette prétention de donner plein essor à telle passion, et de réduire telle autre au plus faible développement? C'est accuser Dieu d'impéritie; prétendre qu'il a eu tort de créer telles ou telles passions; qu'il devait les supprimer ou les réduire au quart de leur intensité, pour complaire à Platon et Sénèque.

En pratique. Analysons les prouesses de la philosophie répressive : pour modérer les passions dans l'âge moderne, elle a mis en jeu la douce fraternité et l'amour du trafic.

En résultat on a vu la fraternité vouloir envahir et révolutionner tout le globe; prétention qui n'est rien moins que modérée. D'autre part, le trafic, avec ses monopoles, a voulu asservir et a de fait asservi tout le globe; de tels effets sont loin de la modération.

Il est évident, d'après ces preuves, que l'ambition est incompatible avec l'essor modéré, et que nos équilibristes sociaux tombent en duplicité de système, lorsqu'ils veulent développer l'amitié et modérer l'ambition. Ce sont les 2 sœurs, les 2 cardinales majeures; elles interviennent sans cesse l'une avec l'autre. Si l'on veut comprimer l'une des deux, on n'aboutit qu'à les fausser toutes deux. C'est ce

qui est arrivé : nous n'avons su organiser que des amitiés trompeuses, et des ambitions insatiables sous le masque de modération.

Bref, nos philosophes, tout en raisonnant sans cesse d'équilibre et de balance, n'ont voulu faire aucune étude de la science des équilibres dont je viens de poser les 3 règles. Ils n'ont pas même analysé les passions ni leurs éléments, encore moins les ressorts et degrés d'équilibre : ils ne connaissent pas les matériaux sur lesquels ils veulent opérer; ils ne suivent d'autre boussole que l'arbitraire, que les caprices de Sénèque et Platon, auxquels ils ajoutent les leurs.

Par exemple, en Amitié, seule passion dont ils daignent autoriser le plein essor, *la philanthropie universelle*; à quels moyens recourent-ils pour y parvenir! Si on leur propose d'organiser des accords philanthropiques ou omniphiles, titres Y et ⅄ (III, 375), ils ne sauront pas construire la moindre pièce de cet accord; on n'obtiendra d'eux que des verbiages sur les deux charmes de l'amitié pure, les tendres plaisirs de la douce fraternité.

On ne trouve rien de ces langueurs dans l'amitié philanthropique : c'est une passion ardente et fougueuse, très-immodérée en degré Y (III, 375); ou bien une passion piquante, raffinée, ennemie de la fadeur, en degré ⅄, décrit (III, 379 et 380), note C.

Même ignorance en équilibre d'ambition. L'on veut modérer *le vil intérêt*, l'un des éléments de la passion (379) : il n'a rien de vil quand il se combine avec la *gloire*, 2e. élément d'ambition; mais pour opérer cette alliance de l'intérêt et de la gloire, quelle voie suivent nos réformistes? Ils mettent en jeu l'esprit mercantile, dont tous les agents ont pour devise, le mépris de la gloire, et

s'écrient en chorus : *Nous ne travaillons pas pour la gloire; c'est de l'argent qu'il nous faut.* Singulière prétention en mécanique sociale, que de vouloir modérer la soif de l'or et d'exciter l'amour du trafic ! On aura peine à croire, lorsque la civilisation sera finie, qu'elle ait pu, de propos délibéré, tomber dans des contradictions aussi risibles.

Si nos équilibristes veulent modérer l'amour des richesses, pourquoi proscrire et réduire au moindre essor la passion la plus puissante pour balancer l'intérêt ? C'est l'amour, principal ressort de la libéralité. Harpagon, le plus tenace des hommes, laisse passer son diamant au doigt de la belle Marianne : si donc on veut établir dans les relations sociales une générosité universelle, il suffira de donner aux amours la plus grande extension possible, sauf la règle de développer les deux ressorts (379) et éviter les amours simples, purement matériels ou faibles en illusion, ne laissant après eux aucun lien capable d'exciter la générosité.

Il résulte de ces aperçus, que l'équilibre passionnel dont on a tant raisonné dans notre siècle, n'est point une science arbitraire comme celle des Platon et des Sénèque : il repose sur des règles fixes, que j'ai dans ce résumé réduites au nombre de trois pour en faciliter le souvenir.

Si ces règles ne sont pas observées, ainsi que la condition primordiale d'Association par Séries contrastées, les passions deviennent l'image d'un orchestre d'instruments discords qui fausseraient à qui mieux mieux, et dont les auditeurs s'écrieraient : Arrêtez les violons, réprimez les basses, modérez les flûtes, etc. Ce n'est pas ainsi qu'on procède pour atteindre à l'Harmonie ; il faut bien accor-

der les instruments , et les diriger en jeu combiné, chacun selon ses emplois indiqués en partition; après quoi il n'y aura rien à réprimer.

Tel doit être le jeu des passions : Dieu n'a pas créé ces ressorts de mouvement pour les réprimer; il veut au contraire leur donner l'essor le plus actif, sauf les emplois indiqués par synthèse de l'Attraction, et sauf à en régulariser la marche par les contre-poids dont la théorie nous restait à découvrir, et dont je viens de donner, sous le nom de ralliement, un aperçu qui relègue au rang des visions toutes les billevesées de modération.

FIN DE LA SEPTIÈME SECTION.

ULTRA-PAUSE.

LA DÉRAISON POLITIQUE ET MORALE,

OU LE PIÉGE DES OUVRAGES BIEN ÉCRITS.

« Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
» Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime. »

Si le bon sens est exigé même en poésie, à plus forte raison est-il exigible en prose. Dès lors on ne voit pas à quel titre les moralistes peuvent se croire affranchis des règles du bon sens et du sens commun, dans leurs théories de modération.

Surpris de l'apostrophe, ils vont répliquer que rien n'est plus sensé que la morale douce et pure, étayée de la froide raison. Quant à moi, j'y cherche vainement une lueur de raison, et je n'y trouve à chaque page qu'un tissu de folies. Choisissons pour preuve quelque fragment d'une de ces morales qui FONT LE TOUR DU MONDE (note, III, 420); la morale du divin Fénélon, ami des hommes et des dieux, oracle des saines doctrines de la simple nature. Voyons, dans cette courte analyse, *à quel degré de folie les dogmes de modération peuvent conduire l'esprit humain.*

Après avoir décrété de quelles couleurs les 7 classes de citoyens seront habillées à Salente, et avoir assigné aux dernières classes les couleurs rose, jaune et blanche; d'où il suit que les charbonniers, cordonniers et fabricants d'encre seront en habit rose, jaune et blanc, Mentor continue par le décret suivant, qui serait assez mal accueilli dans notre siècle mercantile.

« On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature, ni » pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinés » à une vie sérieuse et noble s'amusent à inventer des parures affectées » (voilà le congé de réforme pour les fabricants et ouvriers de mode); » ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seraient » moins honteux, tombent jamais dans cet excès. »

Le décret est galant: ainsi, Mesdames, quand vous songez à vous parer d'un colifichet, votre époux, s'il est ami des saines doctrines, doit vous défendre tout changement dans les parures et vêtements; jamais ni schall, ni bonnet de nouveau goût; ainsi l'exige la morale douce et pure du divin Fénélon.

« Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers, qui peuvent

» introduire le luxe et la mollesse. » Qu'il se garde bien de prêcher cette morale aux fabricants de Paris et de Lyon, ainsi qu'à ceux d'Angleterre, tous gens fort jaloux de vendre leurs coquilles à l'étranger.

« Il régla de même la nourriture des citoyens ! ! ! » Ceci devient intéressant : le sieur Mentor va nous prescrire et limiter nos mets à perpétuité. Quelques-uns se plaignent déjà du carême, qui établit cette gêne pendant six semaines : ici la philosophie va plus loin ; elle veut régler la nourriture pendant tout le cours de l'année. Mais voyons ses statuts en cuisine.

« Quelle honte, disait-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur » âme et ruinent incessamment la santé de leur corps ! Il faut donc, » ajoute Mentor, borner vos repas aux viandes apprêtées sans aucun » ragoût; c'est un art pour empoisonner les hommes. » Tout doux, seigneur Mentor ; on vous citera tels individus qui ne peuvent se nourrir que de ragoût, même à déjeûné. Voilà bien les moralistes : ils veulent non-seulement soumettre à leurs caprices tous les esprits, mais, qui pis est, tous les estomacs.

« Le roi Idoménée (en vrai ami des saines doctrines) retranche donc » tous les ragoûts, et Mentor retranche ensuite la musique molle et » efféminée qui corrompait toute la jeunesse. Il borne la musique aux » fêtes, dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux et des » héros. » Voilà de saines doctrines musicales : défendons tous ces chants efféminés des Grétry, des Sacchini : n'admettons que les musiques mâles, comme la *Carmagnole* et le *Tragala*, si nous voulons être au ton de la morale douce et pure.

« Il défendit très-sévèrement la magnificence des maisons, et voulut » que chaque maison un peu grande eût un péristyle. » Y pensez-vous, seigneur Fénélon ? un péristyle est une magnificence très-coûteuse. Voilà bien les moralistes : coûte qui coûte, ils veulent que chacun se conforme à leurs goûts, et un philosophe qui aura bâti un péristyle, ordonnera à tout citoyen d'en bâtir autant. Celui-ci veut « que chaque » maison ait de petites chambres pour les personnes libres. » Pourquoi, dans un pays très-chaud comme Salente (état de Naples), ne pas permettre les grandes chambres salubres et bien aérées ? Mais notre moraliste aime les petites chambres ; il faudra que chacun se confine comme lui dans un réduit, tout en faisant l'énorme dépense d'un péristyle, qui suppose colonnes ou pilastres.

L'article d'où j'extrais ces sornettes ne s'étend qu'à une huitaine de pages, ce qui rend les contradictions d'autant plus plaisantes, qu'elles ne sont souvent qu'à un feuillet de distance, comme les suivantes, fort dignes de l'attention des commerçants et économistes.

« Il faut régler l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder;
» il ne faut permettre *à chacune, dans chaque classe, que l'étendue*
» *de terre* ABSOLUMENT NÉCESSAIRE pour nourrir le nombre de
» personnes dont elle est composée..... » (C'est la *loi agraire*, l'arrière-secret de la morale douce et pure.)

« Si l'on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache; le vin est
» la source des plus grands maux parmi les peuples. Que le vin soit
» donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur
» très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices. » (Et ailleurs il dit) « qu'on n'admette que le vin du pays. »

Ne garder du vin que pour les burettes!!! Voilà un moraliste bien endiablé contre les ragoûts et le vin : comment s'accordera-t-il avec Horace et Anacréon, et même avec les sacrificateurs ou prêtres, qui ne sont point d'avis qu'on limite aux burettes l'usage du vin; ils aiment assez avoir du vin sur table : mais procédons au recueil des contradictions que notre moraliste va articuler, dès les pages suivantes, contre son précepte de loi agraire et destruction des vignes.

« D'ailleurs, la liberté de commerce était entière à Salente : bien loin
» de le gêner par des impôts, on promettait une récompense à tout
» marchand qui pourrait attirer à Salente le commerce de quelque nou-
» velle nation. »

Eh! sur quoi commercera-t-on dans un pays qui, ne cultivant que la quantité de terre ABSOLUMENT NÉCESSAIRE pour nourrir son peuple, n'a pas de superflu à exporter? Un pays qui, arrachant les vignes et n'admettant que les vins du cru, ne peut acheter ni vins étrangers, ni liqueurs, également prohibées, et qui défend *toutes marchandises de pays étrangers, pouvant introduire le luxe et la mollesse*; un pays où le savant politique Mentor « RETRANCHA un nombre prodigieux de mar-
» chands qui vendaient des étoffes façonnées de pays éloignés; des
» broderies, des vases d'or et d'argent, avec des figures de dieux,
» d'hommes et d'animaux; des parfums, de beaux meubles, etc.. » (Mentor a ordonné plus haut de rassembler tous les meubles somptueux et de les vendre aux Peucètes, pour éviter la corruption et la renvoyer charitablement chez les voisins.)

Après tant de prohibitions, je ne vois pas sur quoi on pourra commercer dans une contrée qui ne veut rien acheter de l'étranger, et qui, n'ayant que les cultures *absolument nécessaires*, n'a rien à donner en échange, rien à livrer au commerce extérieur.

Cet obstacle n'embarrasse pas notre moraliste, et il va d'un trait de plume créer dans Salente un commerce plus immense que celui de Londres : écoutons.

« Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts :

» le commerce de cette ville était semblable au flux et reflux de la
» mer : les trésors y entraient comme les flots viennent l'un sur l'autre :
» *la franchise, la bonne foi, la candeur* semblaient, du haut de ces
» superbes tours, appeler les marchands des pays les plus éloignés;
» chacun d'eux vivait *paisible* et *en sûreté* dans Salente. »

Holà, Seigneur Fénélon ! vous avez dit plus haut qu'on *retranchait*, c.-à-d. qu'on excluait et pourchassait tous ceux qui vendaient les étoffes de pays éloignés, les vins, liqueurs, parfums, vases, meubles étrangers : que pouvaient donc faire à Salente ces marchands *qui apportaient les trésors comme les flots viennent l'un sur l'autre?* Les marchands ne viennent pas pour la promenade, et ne livrent leurs trésors qu'à bonnes enseignes. Ils ne pouvaient pas vendre aux Salentins des subsistances, puisque Mentor avait *pris des précautions* pour que chaque famille en produisît le nécessaire : on pouvait encore moins vendre aux Salentins des étoffes même d'utilité, puisque Mentor avait employé aux arts nécessaires, comme draperie et toilerie, tous les ouvriers qui servaient aux arts pernicieux : ces navigateurs ne vendaient pas des épices dans un pays qui proscrivait les ragoûts, ainsi que toutes les productions *lointaines* et *riches* : le pays ne buvait que du vin du cru : sur quoi donc commerçaient ces légions de marchands *qui apportaient les trésors comme les flots viennent l'un sur l'autre?* Venaient-ils faire emplette de vertus? DE LA FRANCHISE, LA BONNE FOI, LA CANDEUR, que Mentor place au haut des tours de Salente? Ces denrées morales n'ont rien qui puisse tenter les marchands : il faut laisser la franchise, la bonne foi et la candeur au-dessus des tours superbes; si elles en descendaient pour venir à la bourse, elles se trouveraient furieusement dépaysées.

Singulière science que la morale ! Quel étrange privilége que celui d'enseigner gravement des inepties, des contradictions stupides qu'un enfant de 10 ans rougirait d'avoir écrites ! Horace dit que les peintres et les poëtes peuvent tout oser : il me semble que les moralistes usent largement de ce droit. Quel dommage qu'on ne rencontre plus de ces rois dociles, comme Idoménée, à qui un moraliste pourrait dire :
« change tes passions, rédime ta table : point de ragoûts, ils amollissent
» l'âme; point de vins étrangers, ils ruinent le corps; point de su-
» creries, ni café, ni liqueurs; point de beaux meubles ni de beaux
» appartements : borne-toi à une petite cellule, selon le sage Mentor :
» point de couverts d'argent ni de vaisselle plate; mange dans une
» cuiller de bois, selon la morale douce et pure de Salente, qui défend
» les vases et meubles d'argent; obéis aveuglément aux ordres des phi-
» losophes; réprime tous tes désirs; fais arracher les vignes; bouleverse
» les cultures et les propriétés; établis la loi agraire, et tu seras digne
» du beau nom de Roi philosophe. » Voilà en résumé la morale que

Mentor fait adopter au bon prince Idoménée : bonne pâte de roi ; on n'en fait plus de cette trempe !

« Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain ex-
» cellent (pourquoi si bon? le pain bis serait plus moral), du vin
» du pays, qui est *agréable et fort*, avec des viandes simples. Personne
» n'osa se plaindre d'une RÈGLE que le roi s'imposait lui-même ; et
» chacun se corrigea ainsi de la profusion et de la délicatesse où l'on
» commençait à se plonger par les repas. »

Ladite *règle* prescrite et pratiquée par le roi ne s'accorde guère avec la *règle* précédente, qui veut qu'on réserve le vin pour les sacrifices et les médicaments ; qu'on n'en cultive que le nécessaire pour ces deux emplois. Voilà les Salentins réduits, selon l'usage moral, à opter entre plusieurs règles contradictoires ; celle de Mentor, qui ne veut point de vin à table, et celle du roi qui se fait servir sur table du vin *agréable et fort*, comme exemple à suivre. Ici les Salentins se rangeront à l'avis du roi, et avec d'autant plus de raison que Mentor, après avoir dit d'une part qu'il faut arracher les vignes, parce que le vin est la source des plus grands maux, dit, aux précédentes pages, qu'il faut en cultiver beaucoup : voici le texte.

« Mettez des taxes, des amendes, sur ceux qui négligent leurs cul-
» tures ; et Bacchus, foulant sous ses pieds les raisins, fera couler du
» penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le
» Nectar ; et les creux vallons retentiront des concerts des bergers. »

Nul doute que les bergers et paysans ne chantent miracle, quand ils verront les ruisseaux changés en vin aussi bon que du Nectar. La joie sera la même qu'aux noces de Cana. Mais il faudra bien leur permettre de boire de cet excellent vin, puisqu'on les punit par des *taxes et amendes*, s'ils en négligent la culture.

Un célèbre fabuliste blâme les médecins, *Tant pis et Tant mieux*, d'ouvrir deux avis contradictoires dont le malade est victime. Ces médecins ont au moins l'excuse de la dualité d'individus. Ici le moraliste étant seul ne devrait avoir qu'une opinion, et il en a non pas deux, mais trois bien distinctes : en effet,

1°. Il veut d'abord faire arracher les vignes, source des plus grands maux ; n'en laisser que pour les sacrifices religieux, contre l'avis des prêtres mêmes, qui ne sont pas fâchés de voir du vin sur table.

2°. Après avoir condamné l'usage du vin, il excite le roi à donner l'exemple de boire chaque jour, à l'ordinaire, du vin *agréable et fort* : c'est vouloir que le roi invite à l'immoralité, puisque le vin et les ragoûts sont la source des plus grands maux.

3°. Oubliant ses diatribes contre le vin, il finit par changer les ruis-

seaux en vin délicieux comme du Nectar, dont les paysans ne manqueront pas de se gorger au point de tomber morts-ivres et se livrer dans l'ivrognerie à tous les déportements.

Toutes ces contradictions sont applaudies moyennant le passe-port de morale douce et pure. Un écrivain sensé et non philosophe aurait adopté une seule opinion, un parti raisonnable, comme de permettre qu'on bût modérément du vin, chose assez nécessaire au cultivateur, sous un climat brûlant comme celui de Naples.

Fénélon, dans un autre chant de son livre, fait l'éloge *des doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes :* pourquoi vouloir en priver le cultivateur qui en a besoin, non pour se charmer, mais pour prévenir des maladies et réparer ses forces épuisées par les feux de la canicule? Un pauvre moissonneur brûlé pendant une journée par le soleil de Naples aurait besoin d'un peu de vin pour se soutenir : il n'en aura point; cela ne convient pas à la morale : il faut que les moissonneurs deviennent philosophes, qu'ils s'exposent à une bonne fièvre, plutôt que de se restaurer par un verre de vin! *risum teneatis.*

Le TÉLÉMAQUE est vanté comme oracle des saines doctrines de l'éducation philosophique : je n'y vois, ainsi que dans tous les livres de morale, qu'un tissu de fadaises faites pour fausser l'esprit des jeunes gens, les conduire à la perdition s'ils suivent seulement le quart de ces préceptes, que tout père a bien raison de démentir par *institution cupide*, (202). Un enfant imbu de tels principes ne serait qu'un pédant hébété : arrivant à la table de son père, il y verrait, comme dans tous les ménages, un ragoût des restes de la veille : il faudrait donc qu'il sortit de table en disant au père : « *Je ne veux pas amollir mon âme ni faire » consister ma grandeur dans les ragoûts.* » Si c'est un prince élevé selon le Télémaque, il faudra qu'en montant au trône de France, il dise à ses peuples : « Habitants de Bordeaux et Cognac, de Languedoc et Provence, » de Bourgogne et Champagne, arrachez toutes vos vignes; n'en gardez » que de quoi dire la messe; le vin est la source des plus grands maux. » Quand il n'y aura plus ni vins ni eaux-de-vie à vendre dans Bordeaux » et la Rochelle, dans Marseille et Cette, vous verrez les vaisseaux y » accourir de toutes parts, et les trésors y entrer comme les flots » viennent l'un sur l'autre. »

« C'est mal interpréter, réplique-t-on : Fénélon disait cela au figuré. » Non vraiment : d'ailleurs, à quoi servent des préceptes qu'il ne faut prendre qu'au figuré? Il ordonne très-positivement, avec des augures sinistres contre ceux qui n'obéiront pas : toutefois, si l'on doute du ridicule de ses doctrines, examinons-en pièce à pièce quelques-unes, d'où il sera évident que l'auteur veut anéantir la civilisation; ce qui serait fort sage s'il indiquait une meilleure société (Garantisme, n°. 6,

II, 25); mais semblable à tous les philosophes, il veut détruire sans savoir édifier. Démontrons par des citations.

Éducation des Crétois : « On ne leur propose jamais d'autre plaisir » que celui d'être invincibles par la vertu. » Quelques-uns penseront qu'avec la vertu il faut de l'artillerie; encore n'est-on pas sûr d'être invincible avec des vertus et des canons. Si je ne craignais les longueurs, je voudrais analyser au moins vingt balourdises dans cette proposition de plaisir moral, où il est impossible de trouver un sens. Allons plus loin.

« En Crète, on met le courage à fouler aux pieds les trop grandes » richesses. » Encore une vingtaine de balourdises dans ce genre de courage, comme dans le plaisir précédent. Tous les riches Crétois sont donc occupés à fouler aux pieds des sacs d'argent! S'ils le méprisent tant, pourquoi ont-ils pris la peine de le gagner? La belle chose que les idées morales, quand on les met en parallèle avec le bon sens.

« En Crète, on punit trois vices qui sont impunis chez les autres » peuples, l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice. » Eh! ce sont les colonnes de la civilisation. *Egoïsme, fausseté, cupidité.* Si Fénélon ne veut pas de ces trois vices, il ne veut pas de la civilisation.

« En Crète, tout le monde travaille et personne ne songe à s'enrichir. » De plus fort en plus fort! Comment se fait-il donc qu'il y ait tant de gens *trop riches*, mettant leur courage à fouler aux pieds les *trop grandes richesses?* Ile fortunée! on s'y enrichit à l'excès, sans songer à rien gagner! Le seigneur Fénélon a rêvé ici un effet de l'Harmonie sociétaire; il ne lui restait qu'à en inventer la théorie.

« On n'y souffre ni meubles précieux, ni festins délicieux, ni habits » magnifiques, etc., etc. On y boit peu de vin (c'est dommage, dans le » pays de malvoisie). Tout au plus y mange-t-on de grosses viandes, » sans ragoûts. » Encore la guerre aux ragoûts et au vin! mais les Mahométans qui ne boivent pas de vin, sont-ils meilleurs que nous? Voyez les massacreurs de Scio, les bourreaux ottomans occupés à faire périr une nation entière dans les supplices! Sont-ils donc moins vicieux que les buveurs anglais qui leur aident à exterminer les Grecs? [1822.]

Parlant du roi de Crète, il dit: « Les lois peuvent tout sur lui: il a » LES MAINS LIÉES dès qu'il veut faire le mal (voici les principes jacobites » dans un traité de morale douce et pure et d'éducation vertueuse). Les » lois, en Crète, ne veulent pas que tant d'hommes servent par leur » misère et leur lâche servitude, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un » seul homme. LE ROI NE DOIT RIEN AVOIR AU-DESSUS DES AUTRES; il doit » être plus sobre, plus exempt de faste qu'aucun autre; il ne doit pas avoir plus de richesses et de plaisirs (la sainte égalité) : ce n'est

» point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'est que pour » être l'homme des peuples. Quelle horrible inhumanité de leur arra- » cher les doux fruits de la terre qu'ils ne tiennent que de la nature » libérale et de la sueur de leur front ! »

En substance, il veut qu'on supprime les impôts, qu'on rédime la liste civile, qu'on *lie les mains au Roi*, et que l'autorité passe au peuple. Voilà en propres termes l'argot de la jacobinière, le pendant de la loi agraire conseillée plus haut. Cependant c'est Fénélon qui parle; c'est le livre sans pareil, la boussole d'éducation, la quintessence de morale douce et pure. Eh ! trouve-t-on dans la morale autre chose que l'esprit démagogique allié aux rêveries de folles vertus? Tel est le piége des ouvrages bien écrits : *déraison politique et morale*; pas une phrase où l'on puisse concilier l'auteur avec lui-même; pas un précepte compatible avec le sens commun ! Tout à l'heure Mentor a retranché (478) la musique molle et efféminée *qui corrompt toute la jeunesse*, et plus loin il met ses bergers en quête pour aller chercher des chansonnettes !

« Le berger revient avec sa flûte, et chante à sa famille assemblée les » nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. » Quoi, seigneur Fénélon ! vous voulez (477) qu'on mène une vie sérieuse et noble, sans aucune musique *molle et efféminée* ; et vous conseillez de perdre le temps à s'occuper de chansons, en changer tous les jours ! A telle page vous n'admettez que la gravité et la constance, puis au feuillet suivant vous prêchez la frivolité et la nouveauté à ces misérables Salentins. Vous dites : « Ils n'auront que du pain et des fruits de leur » propre terre, gagnés à la sueur de leur visage. L'époux avec les chers » enfants doivent revenir fatigués; tous les maux du travail finissent » avec la journée. » Les voilà donc harassés, ne songeant qu'à trouver leur soupe aux choux et leur châlit, n'ayant pas le temps de courir les villages voisins, pour s'y meubler l'esprit de chansons efféminées, et interdites selon vos dogmes, qui (478) « bornent la musique aux fêtes » des temples, aux louanges des Dieux et des Héros. »

Pour en finir de ces billevesées morales, voici le vertueux Narbal prouvant qu'il vaut mieux mourir que de mentir; soutenant que Télémaque et lui doivent aller à l'échafaud plutôt que de dire un petit mensonge qui leur sauverait la vie. Mais si nous avions raisonné de la sorte en 93 et 94, où en serions-nous? Chacun, pour sauver sa vie, a dit force mensonges aux comités révolutionnaires; pour mon compte, j'ai trompé trois fois en un jour le comité et la visite domiciliaire : dans ce seul jour j'ai trois fois échappé à la guillotine par de bons mensonges, et je crois avoir bien fait, n'en déplaise aux moralistes. Je pense même qu'un bon civilisé doit (202) exercer ses enfants au mensonge et à la dissimulation. Le beau galimatias qu'on verrait, si les diplomates et

les courtiers prenaient tout à coup fantaisie de dire la vérité. De bonne foi, est-elle faite pour la mercantile civilisation?

Eh! si ces docteurs moraux sont si amoureux de la vérité, pourquoi avoir tardé 3000 ans à faire le calcul de la vérité supposée, 3e. issue de civilisation (II, 142)? Je n'ai pas employé d'autre procédé pour découvrir le mécanisme des Séries pass. Ils y seraient parvenus de même en spéculant sur la vérité collective, combinée avec l'industrie interne et externe; tandis qu'en prêchant la vérité individuelle, isolée des emplois industriels, ils n'ont pu aboutir qu'à enraciner la civilisation, engouffrer le genre humain dans les sept fléaux lymbiques (II, 98) et dans la *déraison politique et morale*.

Je viens d'appuyer la thèse par un aperçu des sottises dogmatiques du Télémaque; le bon homme Fénélon ne se doutait guère des résultats qu'aurait, en 1789, sa doctrine essayée en France. Fénélon n'est pourtant pas suspect de perversité: qu'est-ce donc des auteurs écrivant bien comme lui et n'usant de ce talent que pour exciter le désordre, s'élever aux fonctions publiques en bouleversant le système social? Ne suffirait-il pas de cette considération, pour apprendre enfin aux modernes qu'il faut, en politique sociale, se défier des ouvrages bien écrits, recourir aux inventions bien raisonnées, reconnaître enfin à quels travers systématiques, à quel degré de folie les dogmes de modération et les jongleries oratoires peuvent conduire la politique, lorsqu'elle se confie aux systèmes des philosophes qui, en feignant de vouloir modérer les passions, ne veulent que se livrer à leurs fantaisies et y asservir tout ce qui existe?

Je reprendrai ce sujet au Post-Logue, où je traiterai d'une erreur capitale des modernes, qui pensent que le bel esprit, les charmes du style sont le seul guide à suivre en politique sociale, sans aucun accès pour le bon esprit et le sens commun.

SECTION HUITIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE UNITAIRE INTERNE, OU ACCORD DE RÉPARTITION AUX TROIS FACULTÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Formule générale des Équilibres de compensation.

Nous touchons au plus important problème de l'Harmonie, celui de répartition équilibrée et graduée en raison des trois facultés industrielles, TRAVAIL, CAPITAL et TALENT. Le lien sociétaire serait rompu dès la 1re. année, s'il échouait sur ce point, et si chacun des sociétaires, homme, femme ou enfant, n'était pas persuadé qu'il a été rétribué équitablement, dans les trois sortes de dividendes alloués à ces fonctions.

Le débat sera fort peu scientifique ; la solution sera plus sentimentale que savante. Cependant, pour déférer autant que possible aux rigoristes, je vais préluder par un chapitre de théorie sur les compensations, qui jouent le plus grand rôle dans ce mécanisme. Les répartitions y étant toujours inégales, il faut bien que chacun se trouve suffisamment compensé, et qu'on ait à cet égard des règles fixes, opposées à l'arbitraire, au système dérisoire des compensations civilisées.

Il faudra, selon l'usage, attaquer le vice incorrigible de notre politique, le SIMPLISME, l'obstination à vouloir fonder les accords passionnels sur des ressorts simples. J'opposerai à cette erreur une formule applicable à l'équi-

libre de compensation composée, en toutes sortes de passions.

Les optimistes, secte d'embranchement en morale, ont de tout temps mis en scène des compensations chimériques et illusoires. Selon leurs théories, un pauvre qui n'a ni feu, ni lieu, pourrait trouver dans son dénûment autant de bonheur qu'un riche dans ses palais.

Jusqu'ici les pauvres ne sont guère de cet avis, et les riches encore moins, car on ne voit aucun Crésus faire échange de condition avec le pauvre, son voisin. Les compensations n'existent donc que dans les rêves de la morale qui prétend, selon Delille, que la nature est un échange perpétuel de secours et de bienfaits. On ne voit pas quels bienfaits elle répand sur la populace affamée d'Irlande, sur les nations trahies et livrées aux bourreaux, comme les Grecs.

Certains riches, pour pallier leur égoïsme, aiment à se persuader que le peuple est heureux, que ses misères sont compensées. On entretient les monarques dans cette illusion, et tout sophiste est bien venu lorsqu'il suppose des compensations dont il n'existe pas une ombre dans l'état civilisé.

La véritable compensation doit être SENTIE ET AVOUÉE. Or, combien rencontre-t-on, dans l'état actuel, d'hommes qui se trouvent compensés du manque de richesse? Qu'on fasse l'appel nominal sur cette question; il donnera, pour un homme satisfait de sa fortune, cent mécontents qui se plaindront du défaut d'argent, de l'injustice des hommes et des rigueurs du sort. Ils ne sont donc pas compensés par un bien-être *senti et avoué!* Leurs passions sont hors d'équilibre compensatif, puisqu'elles souffrent des privations.

L'équilibre passionnel est un ordre dans lequel chacun trouve un dédommagement réel et suffisant à l'endemniser des inégalités de fortune et de facultés. La théorie sociétaire enseigne l'art d'établir subitement ce bien-être parmi les 900 millions d'hommes qui peuplent ce globe, et leur procurer le charme compensatif sur chacune de leurs douze passions. Mais auparavant, apprenons à quelles conditions il peut régner parmi neuf hommes, sur une passion quelconque; ensuite nous étendrons le procédé d'une passion à toutes les douze, et du petit nombre de neuf hommes à l'ensemble des 900,000,000.

Soit pour exemple, un festin de neuf personnes bien assorties, bien amicales, qui dans cette réunion auront joui de la 12e. passion, *la composite*, exigeant le concours d'une affective et d'une sensitive.

Chacun dans ladite réunion aura joui d'une sensitive par la bonne chère, et d'une affective par l'amitié et la gaicté qui auront régné entre les convives.

Chacun des neuf aura donc joui de la composite, mais en variétés graduées et contrastées; car tel aura plus joui en gourmandise qu'en amitié; tel autre, plus en amitié qu'en gourmandise. De cette différence graduée nous allons déduire la formule de l'équilibre compensatif-composé.

Noms des neuf convives.	L.	M.	N.	O.	P.	Q.	R.	S.	T.
Degrés de plaisir,	9	8	7	6	5	4	3	2	1
EN AMITIÉ.	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*
Degrés de plaisir,	1	2	3	4	5	6	7	8	9
EN GOURMANDISE.	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*

Les exposants 1, 2, 3, indiquent les échelons ou degrés de plaisir, c'est-à-dire que T est celui qui a le plus joui de l'amitié, de la conversation; L est celui qui a le plus joui de la bonne chère.

T est donc au premier rang en essor d'amitié, et au neuvième en essor de gourmandise; L est au premier rang en essor de gourmandise, et au neuvième en essor d'amitié.

Pour expliquer l'équilibre de compensation entre ces neuf personnages, il suffira d'examiner le mécanisme sur trois des convives, les deux extrêmes et le moyen :

L *Apicius*, P *Mécène*, T *Virgile.*

Le convive P, Mécène, est le seul qui ait goûté en égale dose les deux plaisirs, amitié et gastronomie : il les a ressentis en 5e. degré, moyen essor de chaque passion.

Le convive L, Apicius, préoccupé de la chère, n'a joui du plaisir amical qu'au degré 9e., qui est le dernier; mais il s'est élevé au 1er. degré en plaisir gastronomique; c'est lui qui a le mieux fait honneur aux mets et aux vins. On trouve son contraste dans le convive T, Virgile, qui a donné peu d'attention au matériel du repas; aussi est-il au 9e. et dernier rang en plaisir gastronomique; mais il a fait une dépense de bel esprit; il a brillé; son amour-propre est flatté; il a fait le charme des convives, et goûté le plaisir amical au plus haut degré, au 1er.

Ses deux jouissances, amicale en 1er. degré,
gastronomique en 9e. degré,
font compensation ou équilibre avec celles d'Apicius, dont l'essor passionnel donne plaisir amical en 9e. degré,
plaisir gastronomique en 1er. degré.

Le convive P, Mécène, qui a développé de niveau les deux ressorts passionnels, amitié en 5e. degré,
gourmandise en 5e. degré,
n'a ni plus ni moins joui que les deux précédents; car chez tous trois les doses réunies des deux plaisirs donnent parité d'essor : 5 et 5 équivalent à 9 et 1, à 1 et 9.

Il en est de même des six convives,

M, N, O, en dominance de gourmandise,

Q, R, S, en dominance d'amitié.

On voit à l'inspection du tableau que les doses contrastées et graduées de leurs deux plaisirs, ont dû procurer à chacun compensation de jouissances, mais sans égalité d'essor chez aucun des 9; tous ayant développé leurs deux passions en degrés inégaux, sauf le convive P, dont les deux essors, quoiqu'égaux entre eux, ne sont pareils en degré à aucun essor des 8 autres convives.

Cette formule d'équilibre compensatif est un germe auquel on donnera l'extension nécessaire au traité des sympathies et antipathies. Nous n'en sommes ici qu'aux leçons élémentaires ; sur quoi il faut observer que [comme celle (III, 569) plus complète que celle-ci] l'Harmonie pass. n'exige pas des groupes aussi régulièrement équilibrés et gradués; mais dans les formules on spécule toujours sur un équilibre de pleine exactitude en tous échelons, sauf à en approcher le plus qu'il se peut dans la pratique.

On voit, par ladite formule, que l'équilibre pass. des groupes n'admet ni ÉGALITÉ ni SIMPLICITÉ, car il exige 2 ressorts développés en gradation et en contraste, avec variante ou inégalité d'un individu à l'autre, jeu combiné des deux ressorts dans chacun et dans la masse entière. Un tel ordre composé en tout sens est fort loin de la simplicité.

Toute simplicité ou monalité de ressorts ne produirait qu'une absence d'équilibre compensatif : en effet, si nous supposons une réunion bornée à l'un des deux plaisirs, à l'amitié seule (mode simple spirituel), aux charmes du bel esprit, le personnage T, Virgile, pourra trouver grand

plaisir dans cette séance; le personnage I, Apicius, y tombera dans l'ennui; P, Mécène, y sera moyennement satisfait; et en résultat il n'y aura dans cette séance, au lieu d'équilibre passionnel, qu'une disparate choquante, selon la table suivante.

T^1, S^2, R^3, flattés, contents de leurs frais de bel esprit, le premier surtout.

Q^4, P^5, O^6, moyennement contents en ce genre, O médiocrement au-dessous du moyen terme.

N^7, M^8, L^9, le premier affadi de la conversation, le 2e. ennuyé, le 3e. fatigué de n'y jouir d'aucun plaisir matériel.

Ces 3 derniers, dans un repas (plaisir composé), auraient goûté du plus au moins les saillies des beaux parleurs, grâce à la diversion faite par la bonne chère; mais ici, réduits au plaisir simple de la conversation, ils n'y attacheront plus le même intérêt; ils seront en un quart d'heure saturés de bel esprit, surtout le troisième L, Apicius, qui au bout de 5 minutes donnera au diable les faiseurs de phrases.

Même disparate aura lieu en sens contraire, si on spécule en mode simple matériel, sur le seul plaisir de la gourmandise, et qu'on place les 9 individus chacun à une table isolée, comme les Chinois et les Parisiens, avec bonne chère, mais privation de compagnie et de babil.

Apicius, L, sera ici au premier degré de jouissance, quoique moins satisfait qu'il ne l'eût été au banquet des 9 convives. Mécène, P, ne sera que moyennement content, malgré l'excellence des mets : quant à Virgile, T, privé d'étaler sa faconde et les trésors de son esprit, il s'ennuiera malgré l'art du cuisinier. Ce plaisir de goinfrerie solitaire lui paraîtra ignoble; il se hâtera et fera un triste repas.

Au résumé, [dans un groupe régulier,] trois conditions distributives et deux fondamentales sont nécessaires à l'équilibre de compensation collective et individuelle; « ce groupe » doit être [d'abord conforme au vœu des trois passions:]

Selon la *Comp.* 1. COMPOSÉ, c.-à.-d. formé de deux ressorts développés simultanément, et non d'un seul.

Selon la *Cab.* 2. ECHELONNÉ [et NUANCÉ], applicable en doses graduées à tous les membres de la société qu'on veut équilibrer.

Selon la *Pap.* 3. CONTRASTÉ [et ENGRENÉ] par divergence conjuguée des deux ressorts dans la série d'individus.

Y. INTERNE plein, c.-à.-d. senti et reconnu par tous les membres de cette société collectivement et individuellement, [en dose graduée] avec bienveillance réciproque pour la coopération de chacun au plaisir de tous.

λ. EXTERNE plein, lié aux autres fonctions antécédentes et subséquentes des personnages à équilibrer dans cette séance.

Lesdites conditions, sauf la λ, sont remplies dans le repas des 9 convives qu'on vient de citer: il reste à étendre cet équilibre aux autres séances de leur journée; problème de bien haute importance : car si l'on peut parvenir à composer le bien-être et équilibrer les passions de 9 inégaux pendant le court espace d'une journée, on connaîtra par suite l'art de compenser le sort et équilibrer les passions de 900 millions d'inégaux pendant leur vie entière. L'opération sera la même du petit au grand.

Quant à la méthode à suivre dans cette sorte d'accords, c'est celle déjà suivie dans tous les autres qui ont été décrits ; c'est toujours l'emploi combiné des trois passions distributives : elles sont les agents exécutifs de toutes

les Harmonies, notamment de la fondamentale, celle des Séries pass., qui doivent être, ainsi qu'on l'a vu :

« *Exaltées* » par la *Composite* 12;
« *Nuancées* » par la *Cabaliste* 10;
« *Engrenées* » par la *Papillonne* 11.

Ce n'est que par le concours de ces trois ressorts qu'on arrive à l'unité; aussi n'en ai-je pas employé d'autres dans l'équilibre de compensation. On voit plus haut les trois passions distributives accolées aux trois conditions essentielles, 1, 2, 3, d'où naissent les deux effets unitaires Y interne et χ externe.

Dans chacun des 16 ralliements, l'on trouvera de même par analyse, le jeu des trois distributives d'où l'Harmonie sériaire ne s'écarte jamais. Boussole aussi commode en opérations qu'en études! Il suffit de se rappeler des 3 passions proscrites par la philosophie :

10e., Esprit cabalistique, obstination de parti;

11e., Manie de papillonnage, et raffinements en plaisirs;

12e., Aveugle enthousiasme, ennemi de la réflexion.

Qui aurait pu penser que ce trio de prétendus vices fût la voie de la véritable sagesse ou unité sociale? Cependant si Dieu nous donne ces trois passions, il faut qu'il les ait jugées utiles : on peut en pressentir l'excellence en arguant du contact des extrêmes; d'où il suit que les voies de l'extrême folie dans l'état insociétaire doivent être voies d'extrême sagesse dans l'état sociétaire.

Il est entendu qu'en fait de compensations, comme en fait de ralliements, tout est subordonné à la condition primordiale, au régime sociétaire des Séries pass., et aux quatre bases essentielles indiquées (386).

Par exemple, sans la 2e. de ces bases (386), celle du *minimum proportionnel,* quelle compensation assigner

aux malheurs du pauvre entouré d'enfants affamés? Nos philosophes lui offriront en dédommagement les beautés du commerce et de la charte : inutiles verbiages ; il n'y a point de compensation là où il n'y a pas de minimum garanti. Aussi, plus la civilisation fait de progrès, plus elle est dépourvue de compensations, ne fût-ce que par le défaut de minimum.

Même obstacle aux compensations dans les petites choses, dans le défaut *d'éducation unitaire*, l'une des bases de ralliement (387). Il est difficile de concilier nos réunions sur la nature des conversations; les femmes surtout qui sont très-peu initiées aux sciences, aux arts, et qui s'ennuient dès que la conversation sort du cercle des futilités. Beaucoup d'hommes sont dans le même cas : cet obstacle aux liens accidentels se trouve levé par l'éducation harmonienne qui, du plus au moins, initie chacun à toutes les branches de sciences, arts, cultures, fabriques, etc.; de sorte qu'homme ou femme, chacun peut participer à une conversation quelconque, y figurer en 9e. degré, et y former partie intégrante d'un équilibre compensatif tel que je viens de le décrire.

Ajoutons que les compensations doivent s'étendre à toutes sortes de passions. Telle femme à 60 ans est encore amoureuse, mais dédaignée des jeunes gens. Quelle compensation lui fournir? Un sophiste répondra qu'à 60 ans une femme doit devenir philosophe, renoncer à l'amour et ne s'attacher qu'aux beautés de la morale douce et pure : mais ce raisonnement ne satisfait point la passion ; il faut, ou la contenter par la jouissance de l'objet désiré, ou faire diversion compensative par un autre amour, ou faire *contre-poids* par substitution absorbante (III, 353).

L'ordre sociétaire opère dans tous les cas par un de ces trois moyens, et souvent par deux et trois à la fois, mais au moins par un seul. C'est sur quoi échoue la civilisation qui, tout en reconnaissant la nécessité des compensations et des contre-poids, n'en fournit en aucun cas, ou n'en donne que d'illusoires et dérisoires (226), et organise le jeu des passions, notamment en ambition et en amour, de manière à donner tout aux uns et rien aux autres.

J'avais préparé un chapitre sur les fausses compensations, mais il exigeait des formules, des parallèles, etc. : il ne faudrait pas moins d'une ample section pour traiter méthodiquement des compensations réelles et illusoires. Il en eût fallu deux autres encore pour traiter des contre-poids de substitution, et des sympathies en essentiel et en occasionnel, qui exigent aussi un long formulaire.

Il suffit d'avoir démontré que tous ces bienfaits rêvés par la philosophie, *équilibres, compensations, contre-poids, sympathies*, doivent être l'objet de calculs réguliers dont on ne peut trouver la voie que dans la théorie de l'attraction ou art de développer les passions; art tout opposé à la philosophie, qui ne nous enseigne qu'à les contraindre.

J'ai donné sur une seule branche de leurs équilibres, sur le ralliement d'extrêmes divergents, une section assez complète pour dénoter que la théorie sera régulière et satisfaisante sur les autres branches dont je suis obligé de différer le traité ; nous pouvons après cela passer à l'équilibre unitaire, qui est le résultat de tous les autres.

Il se divise en interne ou répartition, et externe ou commerce véridique. Ce deuxième seul exigerait un volume de contre-preuve ou analyse du commerce libre et

mensonger (III, 219; IV, 19). Par défaut d'espace, nous nous fixerons à l'objet primordial en théorie, à l'accord unitaire interne ou domestique, fondé sur la répartition équilibrée en raison des trois facultés.

CHAPITRE II.

Formule d'un groupe d'équilibre industriel.

On se rappellera que les formules sont des modèles à suivre approximativement, et que l'équilibre n'exige pas une échelle d'assortiments aussi réguliers que ceux des formules. Il suffit de les prendre pour guides en distribution, et d'en approcher autant que possible, par une exacte proportion des 810 caractères (page 439), et de leurs compléments (III, 440).

La Phalange de Gnide est célèbre par la culture des œillets : elle a la prétention d'être la première du globe en ce genre. La fabrication des parfums à l'œillet est une des branches d'industrie qui distinguent cette Phalange (les parfums sont gérés par une Série distincte de celle qui cultive la fleur) : cette Série se compose de trois groupes ;

Un pour les grosses espèces,
Un pour les moyennes à parfum,
Un pour les petites.

Je ne disserterai que sur un seul de ces trois groupes, celui des grosses espèces en uni et panaché. Il est composé de 32 sectaires, selon le tableau suivant :

ŒILLETTISTES. GROUPE DE PLEIN ÉQUILIBRE.

Sectaires.	*Ages.*	*Fortune.*	*Chefs d'emploi en*
Hécube et Théophraste,	80.	Médiocrité.	Connaissances théoriques.
Baucis et Philémon,	65.	Pauvreté.	Connaissances pratiques.
Zénobie et Crésus,	50.	Opulence.	Cabale extérieure.
Araminte et Damon,	40.	Médiocrité.	Correspond. et comptabilité.
Artémise et Cléophas,	30.	Opulence.	Cabale intérieure.
Amaryllis et Tityre,	25.	Pauvreté.	Tentes et serres.
Aréthuse et Atys,	22.	Médiocrité.	Étalage, vases, pots.
Galatée et Endymion,	18.	Pauvreté.	Apparat et culte.
Sélima et Nisus,	14.	Pauvreté.	Marcottes et graines.
Chloé et Lycidas,	11.	Médiocrité.	Menus soins, [arrosage, tentes,] encartage.
Clitie et Astyanax,	8.	Opulence.	
Zélis et Hylas.	6.	Pauvreté.	

Plus, 4 aspirants non compris au tableau, et de divers âges : car le goût d'une culture peut naître à 50 ans comme à 5.

Plus, 4 auxiliaires ou émérites qui ont quitté le groupe, mais qui, experts à ce travail, s'y rendent en cas d'urgence.

Tous les sectaires de ce groupe, sans distinction d'âge, sont violemment passionnés pour leurs carreaux d'œillets : chacun d'eux est disposé à faire des sacrifices de toute espèce pour soutenir la renommée du groupe. Crésus et Cléophas, Zénobie et Artémise, malgré leur grande fortune, mettent la main à l'œuvre et encouragent à l'envi les travaux : enfin ces 24 sectaires sont 24 maniaques, perdant la tête pour leurs œillets, dont la patriarche Hécube est aussi engouée que la chérubine Zélie. Ils ne souffriraient pas dans leur compagnie un sectaire modérément passionné, ils ne l'admettraient pas même pour aspirant : ils n'accordent ce titre qu'aux novices ardents à l'ouvrage et brûlants d'enthousiasme. Si tel enfant qui postule en admission, négligeait, aux approches d'un orage, d'accourir pour couvrir de tentes les carreaux d'œillets, on le

rejetterait comme élève glacial, incapable de soutenir la renommée de ce groupe célèbre.

Ces 24 sectaires et leurs aspirants ou auxiliaires, malgré l'inégalité de fortune, se considèrent comme famille cabalistique, et s'entr'aident en toute occasion; propriété que n'ont pas les familles. Les quatre enfants pauvres, Sélima et Nisus, Zélie et Hylas, ont des protecteurs zélés dans Crésus et Zénobie, dans Cléophas et Artémise, dont les véritables enfants n'ont pas pris parti dans le groupe des œillettistes. La nature croise les penchants et les fait alterner du père au fils, [pour ménager des chances d'adoption industrielle.]

En conséquence, Crésus âgé de 50 ans aime de prédilection la jeune Sélima, âgée de 14 ans, parce qu'elle est un autre lui-même aux travaux de l'œillet; elle s'y est emparée de tous les soins matériels que Crésus, au retour de l'âge, commence à négliger. Les plaisants diront que ce penchant de Crésus pour Sélima est suspect de quelqu'autre affinité; il n'importe : si Crésus conçoit de l'amour pour elle, il ne l'en aimera que mieux sous le rapport cabalistique, à titre d'héritière de ses penchants et fantaisies industrielles; et il ne testera pas sans lui assigner un legs dans la classe des lots d'adoptifs, classe qui obtient communément un tiers dans tous les testaments des harmoniens.

Nous supposons que Thalès, riche sectaire de ce groupe, mort l'année précédente, aura laissé des legs à quelques-uns des quatre enfants pauvres, et à plusieurs des sectaires.

Chacun des huit enfants trouve des instituteurs aussi doctes qu'empressés, dans Hécube et Théophraste, dans Baucis et Philémon. Il importe de remarquer, au sujet

des œillets, ce mode d'éducation amicale et passionnée qui s'étend à tous les travaux de l'Harmonie.

Le hasard a bien servi les œillettistes de Gnide, en enrôlant avec eux Galatée qui est la plus belle vestale de la contrée. Elle contribue puissamment à attirer les curieux au magnifique parterre de ce groupe. Tous les sectaires sont flattés que, dans les cercles et fêtes, elle paraisse quelquefois en costume d'Hamadryade de l'œillet; qu'elle soit leur bannerette dans les parades, leur déesse mythologique dans les festivités, leur organe dans les réceptions d'étrangers et d'amateurs.

Arrêtons-nous un instant à observer les convenances qu'offre à tout étranger un groupe régulièrement gradué en séries d'inégalités contrastées. Celui-ci est disposé de manière que chacun, en l'abordant, trouve à s'y assortir. Si un monarque vient visiter les œillets de Gnide, on ne lui adjoint pas, selon l'usage, des beaux esprits pour l'endormir; on lui donne pour introducteur la vestale Galatée. Si c'est une Reine, elle est accompagnée par le damoiseau Endymion. Si c'est un patriarche, il aura pour compagne la jeune Aréthuse, de l'ordre des Faquiresses qui protégent la vieillesse. Une vieille dame sera accueillie par le jeune Atys, de l'ordre des Faquirs; un chérubin de 5 à 6 ans sera reçu et informé par les patriarches; et ainsi des autres.

Un groupe régulièrement gradué a cette propriété d'offrir pour chaque âge des liens de contraste et d'identité. L'étranger, en l'abordant, y trouve toujours des introducteurs assortis à ses convenances; à défaut de quoi il n'y aurait que plaisir simple ou philosophique. On viendrait admirer l'œillet pour l'œillet même, sans autre stimulant qui formât plaisir composé, selon le vœu de la 12e.

passion nommée composite, qui n'opère que par double et triple ressort.

Cette règle est méconnue de nos sages, qui veulent faire aimer la vertu pour elle-même, sans l'appuyer de la fortune, de la considération et du plaisir.

Crésus et Zénobie n'ont pas voulu se contenter des modestes édifices que fournit la Phalange, pour hangars de chaque groupe agricole. Ils songent moins à orner leur appartement que leur parterre chéri. (J'ai dit ailleurs, qu'en Harmonie personne ne se tient à son appartement, à moins de maladie ou rendez-vous, et qu'on reçoit une visite dans les séristères du palais, ou les belvédères et castels des groupes agricoles.)

Crésus a fait les frais du pavillon où se réunit la secte des œillettistes; Zénobie, les frais de la serre et du hangar, les marbres et colonnades y sont prodigués; Artémise a fourni les statues qui décorent le parterre; Cléophas a fait construire le château d'eau. Enfin le défunt Thalès a fourni un matériel aussi somptueux que le mobilier d'un prince. Le dais des patriarches, les costumes de travail et de festivité, tout est du plus grand éclat. Les folies des harmoniens sont folies industrielles pour charmer les travaux.

Il est entendu que ce faste ne régnera ni dans l'Association simple, ni dans les premières années de la composée. Je décris l'Harmonie en 3e. et 4e. génération, et formée de sectaires élevés dans cet ordre. Il faut se garder aussi de confondre ce que j'ai dit des costumes de festivité, avec les vêtements industriels. On peut penser qu'au travail, une femme n'arrivera pas en costume d'Hamadryade, mais en tunique de couleur peu salissante, et sans autre parure que les signes distincts du groupe,

tels que pompon, collier, panache ou autre objet d'uniforme qui puisse s'allier avec les travaux.

Il est des lecteurs assez simples pour confondre ces emplois de costumes, et croire qu'une déesse va aller au travail avec des franges d'or, comme dans l'assemblée de festivité; il faut pour la seconde fois les désabuser bien positivement, et quant à ce luxe industriel, répéter que pour bien faire comprendre le mécanisme de répartition en Harmonie simple, il faut décrire celui qui existera en Harmonie composée, et retrancher ensuite ce qui ne sera pas applicable à l'ordre simple.

Déjà il a fallu de la théorie préparatoire éliminer la portion la plus intéressante, celle des amours libres et ralliements d'amour, si puissants pour absorber la cupidité et établir au moment des partages, la générosité ou propension du riche à soutenir le pauvre, qu'il ne cherche aujourd'hui qu'à spolier. Je n'ai pu faire valoir en ce genre que des ralliements de moindre influence, comme la *protection fédérale inverse* (page 415), et autres liens moins forts que ceux d'amour. Ne négligeons donc pas d'énoncer les accessoires de luxe et autres qui excitent la bienveillance collective des sectaires, et les préparent à n'élever en séance de répartition, que des luttes de générosité (381), et jamais de sordide intérêt.

Augure de visionnaire, dira-t-on! Les hommes sont vertueux *à l'intérêt près :* je le sais; mais on verra au chap. 7 (équilibres hypo-unitaires) que c'est par intérêt et par raison CUMULATIVEMENT, que les harmoniens atteindront à cette générosité collective, dont l'augure fait sourire de pitié les mercantiles civilisés.

CHAPITRE III.

Répartition hyper-unitaire en raison directe des masses et inverse des distances.

En considération du relief que donne cette culture à la Phalange de Gnide et des bénéfices obtenus soit par les œillets employés à l'atelier de parfumerie, soit par les ventes et envois de plants, cette Série a été rétribuée à une somme de 3600 fr., dont 1200 au groupe des grosses espèces, 1500 au groupe des moyennes, et 900 au groupe des petites. On verra ailleurs quel ordre préside à cette répartition entre Séries et groupes. Occupons-nous d'abord de la distribution individuelle des 1200 échus au nôtre, en lot de bénéfice sociétaire. C'est là que nous allons observer la tendance au premier foyer ou luxe, en conformité à celle des planètes, en raison directe des masses et inverse des distances, *non du carré :* on verra la cause de cette différence.

La somme de 1200 fr. allouée audit groupe est divisée en trois portions de 500, 400, 300, affectées aux trois facultés d'industrie, capital et lumières, savoir :

Active,	3/6 accordés	au travail,	600.	} 1200.
Passive,	2/6 alloués	au capital,	400.	
Neutre,	1/6 réservé	au talent,	200.	

(*Nota.* La division des lots se trouvant faite sur mes brouillons par 1/6, 2/6, 3/6, je la conserve, en avertissant qu'elle serait mieux par 3/12, 4/12, 5/12; 300, 400, 500. Cette différence ne change rien à la théorie.)

Des 600 fr. accordés au travail, on formera huit Séries de 24 lots, à peu près dans l'ordre suivant (je dis 24 lots

et non pas 32, les aspirants et auxiliaires n'ayant pas de rétribution).

8, 11, 14. » 33.	24, 27, 30. » 81.	204.
12, 15, 18. » 45.	28, 31, 34. » 93.	396.
16, 19, 22, » 57.	32, 35, 38. » 105.	
20, 23, 26. » 69.	36, 39, 42. » 117.	600.

Supposons que le scrutin de répartition donne la distribution suivante, où les exposants 1, 2, 3, indiquent les trois classes de fortune, la richesse, la médiocrité, la pauvreté, conformément au tableau précédent.

1°.	42 Galatée,	3.	39 Endymion,	3.	36 Amaryllis,	3.
2°.	38 Tityre,	3.	35 Araminte,	2.	32 Damon,	2.
3°.	34 Crésus,	1.	31 Aréthuse,	3.	28 Atys,	3.
4°.	30 Zénobie,	1.	27 Artémise,	1.	24 Cléophas,	1.
5°.	26 Sélima,	3.	23 Baucis,	2.	20 Philémon,	2.
6°.	22 Nisus,	3.	19 Hécube,	2.	16 Théophraste,	2.
7°.	18 Chloé,	2.	15 Clitie,	1.	12 Astyanax,	1.
8°.	14 Lycidas,	2.	11 Zélie,	3.	8 Hylas,	3.

On voit que les deux plus fortes parts sont adjugées à Galatée et Endymion, non que leur travail soit le plus nécessaire, car ils ne peuvent pas, à 18 ans, avoir acquis une intelligence supérieure; mais leur présence excite l'enthousiasme. La beauté est un levier puissant dans un ordre où tout marche par Attraction. Galatée est chef du corps vestalique; or, une compagnie s'attache aux belles personnes quand elles ne sont pas infatuées exclusivement d'un seul favori. Endymion est chef du corps de Damoisellat, corps des amants fidèles en premier amour et considéré sous d'autres rapports; tous deux obtiennent le douzième de faveur (selon la passion contre-foyère ou favoritisme, légèrement définie, 437). Cette part est peu de chose ici; mais elle peut être beaucoup plus forte dans

divers groupes au nombre d'une soixantaine, dont ces deux personnages sont sectaires. Ainsi Galatée, quoique jeune et sans fortune, gagnera beaucoup, parce qu'elle est belle et chaste; qualités dont la réunion ne procure aucun bénéfice en civilisation, par des voies honorables comme la faveur collective d'un groupe industriel; Endymion obtiendra aussi cette faveur à titre de damoiseau distingué.

Viennent ensuite les travailleurs recommandables, Tityre et Amaryllis, jeunes gents pauvres, mais très-diligents dans le soin du matériel; Araminte et Damon, gens de moyen âge, qui gèrent avec intelligence le bureau et les comptes, et méritent, vu leur fortune médiocre, une ample répartition. La tenue des écritures ne les empêche pas de vaquer à la culture.

Dans les Séries 3e. et 4e., je place d'abord Zénobie et Crésus qui, d'après leur fortune colossale, n'auraient aucun besoin de lots élevés. Ils les méritent cependant par leurs services empressés et judicieux, leur activité dans la cabale extérieure. Tous deux assez satisfaits de l'amitié de leurs sectaires voudraient pouvoir abandonner le lot de bénéfice qui leur échoit; ils n'en acceptent que le taux de minimum, huit fr., qu'on ne peut pas refuser. Ils emploient le surplus en encouragements; ils le distribuent aux enfants pauvres, ardents au travail et zélés pour l'honneur du groupe. Artémise et Cléophas font de leur portion semblable usage; ils n'acceptent que le minimum de huit fr., et distribuent le surplus aux enfants pauvres et aux aspirants sans fortune, dont les services précieux sont l'espérance du groupe.

Sans pousser plus loin le détail, raisonnons sur cette répartition. Si les plus riches sont ceux qui ont voulu recueillir le moindre lot; si loin de prétendre à la plus forte

part en raison de leur fortune, ils abandonnent tout ce qui leur échoit en sus du minimum, il en résulte qu'ils tendent au bénéfice *en raison inverse des distances de capitaux,* car ils possèdent la plus forte somme de capitaux actionnaires, « dont ils perçoivent en plein le dividende » et ils veulent la plus faible part de bénéfice « en travail et talent » : ils tendent donc au premier foyer d'Attraction, au luxe ou bénéfice dans ces deux branches en *raison inverse des distances.* C'est une des deux conditions de l'équilibre passionnel de répartition. Examinons l'autre, qui consiste à tendre au luxe en raison directe des masses de capitaux.

On a vu que les 1200 fr. alloués à ce groupe ont été divisés en trois portions, dont 600 au travail, 400 au capital, et 200 aux lumières. Sur la somme de 400 fr. répartie aux capitaux actionnaires, les quatre sectaires opulents reçoivent d'autant plus qu'ils ont plus d'actions. Leur part est forte, parce que 10 des 24 sectaires n'ont que peu ou point de capitaux, et ne concourent presque pas au partage des 400 fr. de « lots de capitaux. » Les actionnaires perçoivent, sur ce point, *en raison directe des masses de capitaux.* Ainsi est remplie la 2e. condition qui constitue le contre-poids d'Harmonie distributive, [et qui assimile l'équilibre des passions à celui des planètes. Raison directe des masses, inverse des distances].

Nous voyons l'effet contraire dans tout le mécanisme civilisé, où l'homme tend et arrive au bénéfice *en raison directe des masses et directe des distances de capitaux*, car dans toute entreprise où il intervient à la fois de ses capitaux et de son travail, comme dans une maison de commerce, une régie de banque publique, etc., enfin dans toute société d'actionnaires, celui qui coopère des deux

manières, par gestion active et versement de fonds, veut non-seulement un dividende proportionnel à sa masse d'actions, ce qui est fort juste; mais il veut encore une levée ou traitement plus fort que celui des commis sans capitaux, à qui pourtant il laisse les plus pénibles fonctions.

Il tend donc au bénéfice en raison DIRECTE de la masse de capitaux, et DIRECTE de la distance de capitaux; ce qui constitue l'absence de contre-poids, la subversion du principe d'équilibre « de générosité » en répartition.

De ce vice il résulte que le mécanisme civilisé ne peut produire que des monstruosités, que des fourmilières d'indigents à côté de quelques fortunes colossales; aussi, à la honte de nos verbiages économiques de balance, contre-poids, garantie, équilibre, ne voit-on partout qu'indigence, fourberie, égoïsme et duplicité d'action (III, 504).

Passons à la 3e. portion de genre. Il reste à répartir le dividende neutre des 200 fr. affecté au talent. Ce lot est l'objet d'un scrutin particulier, dans lequel Hécube et Théophraste, Baucis et Philémon, gens très-âgés qui sont, quant à l'industrie active, aux 5e. et 6e. rangs, obtiendront nécessairement les premiers lots, à titre de sectaires expérimentés et les plus précieux dans la direction des travaux.

Cette portion forme un lot considérable pour ceux qui se la partagent, vu qu'elle n'est que peu applicable à la jeune moitié des sectaires; ils ne peuvent « guère » avoir acquis de connaissances notables, ni figurer à titre de talents théoriques ou pratiques.

Ladite portion neutre dédommage amplement les 4 vieillards à fortune exiguë ou médiocre, de n'avoir obtenu que des 5es. et 6es. lots en industrie active, et peu en

passive, en lots de capitaux. C'est donc la part neutre qui harmonise tout, le neutre ayant cette propriété dans tous les emplois du mouvement social ou matériel.

L'industrie [mixte ou] neutre, celle de talent, qui doit établir la balance entre les bénéfices de capital et de travail, n'est parmi nous qu'un marchepied pour l'injustice ; et lors même qu'il y aurait dans notre système industriel et administratif des lots de bénéfice assignés spécialement aux talents, aux lumières, la mesure serait encore abusive et illusoire, parce que chaque agent ignorant s'attribuerait les connaissances qu'il emprunterait DE SON TEINTURIER, d'un subalterne pauvre et salarié.

Achevons sur la répartition et la balance *harmonique*, pour laquelle il ne suffit pas de satisfaire les droits respectifs ; c'est trop peu de la justice, elle ne serait que lévier simple ; il faut encore que les répartitions excitent l'enthousiasme. Observons cet effet dans les lots de ricochet qui échoient aux enfants.

Sélima et Nisus, Hylas et Zélie sont les 4 enfants pauvres du groupe. Leur industrie, surtout chez ceux de six ans, n'est pas encore de grand prix; cependant ils obtiennent de fortes rétributions, d'après l'abandon de dividende fait par 4 sectaires opulents, qui se sont bornés au minimum de 8 fr. Le surplus est réparti, à titre d'encouragement, entre ces 4 enfants et 2 aspirants pauvres de même âge.

Ces gratifications jointes aux lots inférieurs qu'ont reçues les enfants pauvres, doivent élever très-haut leurs dividendes. Zélie et Hylas, rétribués à 11 et 8 fr. au tableau, verront ces lots accrus jusqu'à 24 et 20 fr., somme double des lots de Clitie et Astyanax, qui sont des enfants riches et possesseurs d'actions. Sélima et Nisus, plus

âgés, auront des gratifications plus fortes encore, sur le produit des dividendes abandonnés.

Les 4 enfants pauvres atteignent donc au bénéfice en raison *inverse* [*des masses et directe*] *des distances de capitaux ;* car plus ils sont éloignés de la fortune, plus ils gagnent dans le lot affecté à l'industrie active.

L'acte de générosité qu'on vient de lire peut se répéter pour ces enfants dans vingt autres groupes, où les riches sectaires abandonneront de même le surplus du minimum (et non pas le minimum que chacun accepte par bienséance, pour ne pas s'isoler d'association; tout homme opulent étant dans l'usage, ou de demander le dernier lot, ou d'accepter le sien pour le rétribuer aux enfants pauvres dont il se trouve toujours quelques-uns dans chaque Série industrielle).

Ces dons ne s'étendent pas aux sectaires adultes : ils ont assez de moyens de bénéfice, et entrent dans un âge où il ne serait plus décent de recevoir ces gratifications. Elles ne s'étendent qu'aux impubères, aux chœurs de chérubins, séraphins, lycéens et gymnasiens.

Il en résulte qu'au jour de répartition, chacun de ces enfants pauvres se trouve gratifié d'une forte somme ; car si l'enfant a obtenu 15 fr. dans une vingtaine de groupes qu'il fréquente, c'est pour lui 300 fr. en sus des bénéfices alloués pour son industrie. Dissertons sur les résultats de cette répartition, si différente des ladreries et extorsions civilisées.

CHAPITRE IV.

Propriétés de la répartition équilibrée.

J'en rassemble ici trois que j'aurai souvent occasion de citer. Pour les faire bien apprécier, je les analyse dans un chapitre à part, et je les borne à trois sur cent.

1°. *L'intimité des classes riche et pauvre.* Elle naît du désintéressement des riches sur le lot de « 5/12 » alloué au travail. L'abandon qu'ils en font communément est un ressort d'amitié collective parmi les harmoniens : on voit chez eux les riches idolâtrés par les pauvres qui participent indirectement à leur bien-être. Je laisse à penser quelle est la reconnaissance d'un père pauvre qui voit, dans 20 groupes de sa Phalange, 20 magnats ou magnates abandonner leur part industrielle à son enfant, l'instruire sur les procédés de l'art, le choyer, l'entraîner à l'envi dans leurs fêtes corporatives, le titrer adoptivement en participation d'hoirie : un tel père sera un Décius quand il faudra servir le corps des magnats.

Ainsi le régime sociétaire sait créer à chaque pas des liens, des germes d'affection entre les classes riche et pauvre, aujourd'hui animées respectivement d'une haine implacable. On voit toujours, dans les séries pass., un magnat enrichir vingt familles pauvres et s'en faire aimer, dans la même situation qui, en régime civilisé, le conduirait à spolier les 20 familles pauvres et s'en faire abhorrer.

J'ai cité en 7e. section, maintes voies de ralliement affectueux du pauvre au riche. Il s'en faut de beaucoup que je les aie toutes fait connaître : nous en découvrirons à chaque pas dans les relations d'harmonie, où la violente

haine des pauvres actuels contre les riches est transformée en affection idolâtre, en dévouement sans bornes.

De là vient qu'en Harmonie, un monarque sourirait de pitié si on lui proposait une garde; il répondrait : ceux qui m'entourent sont tous mes gardiens de cœur, sans aucune solde ni spéculation mercenaire; ils sont de plus gratuitement mes gardes d'apparat, dans le cérémonial où tous figurent en parade sous ma présidence. J'ai donc, sans frais et par pure affection, ce que vos monarques civilisés ne pouvaient se procurer à aucun prix; car ils n'étaient gardés que mercenairement et non passionnément; encore bien mal gardés, notamment Paul Ier., Charles IV et Gustave; et bien malheureux de ne pas se croire en sûreté au milieu de leurs sujets, être réduits à s'entourer d'étrangers stipendiés.

2. *Le concert d'extrêmes inégalités*. C'est une propriété à mentionner en réponse aux chimères philosophiques. Il suffirait d'une ombre d'égalité, d'un rapprochement des fortunes, pour anéantir l'effet de la bienveillance que je viens de citer, *l'abandon de ce qui excède le lot de minimum*. Si aucun des sociétaires ne possédait une grande fortune, aucun ne voudrait abandonner, sur le lot de travail [ou de talent], son excédant de minimum aux enfants et aspirants pauvres. Chacun pressé par le besoin de gain se trouverait lésé d'être classé au 3e. ou 4e. lot. Il y aurait de toutes parts conflit de cupidité, qui étoufferait les germes de générosité.

Mais si le groupe contient des sociétaires à grande fortune, ils seront assez satisfaits de la portion considérable qui leur échoira en dividende actionnaire ou lot des capitaux : ils deviendront généreux et libéraux sur le lot à percevoir en dividende industriel.

Un riche harmonien se trouve assez payé d'un travail *attrayant*, quand il est entouré de sectaires dévoués et fidèles appuis de sa passion. Il regrette que la bienséance l'oblige à accepter un minimum de lot en industrie.

Il est donc bien important qu'une Phalange soit composée de gens très-inégaux en fortune comme en autres facultés. La Phalange où les inégalités seront le mieux graduées, atteindra le mieux à la perfection d'Harmonie, en répartition et autres relations. Voyez au chap. 7, l'effet des inégalités en équilibre de cupidité.

Il suit de là que le rapprochement de fortunes tant prôné par les sophistes est la disposition la plus contraire à la nature de l'homme. L'inégalité extrême, la richesse colossale chez les uns et nulle chez les autres, est un des puissants ressorts d'Harmonie, sauf la garantie du minimum, base de toute concorde en régime sociétaire.

Aussi la nature qui a besoin du levier de l'inégalité, pousse-t-elle violemment certains caractères à une cupidité démesurée, qui se rit des lois répressives et morales: de là vient qu'on ne peut maintenir la modération que par des mesures tyranniques, des constitutions monastiques dans le genre de celles des Spartiates et des Hernutes, nations qui sont des monstres passionnels, en dépit du suffrage de la philosophie.

3. *L'adoption continuatrice*, déjà citée aux ralliements de familisme. C'est un sujet à reproduire en traitant de la répartition : l'on a vu combien les plus opulents du groupe sont jaloux du lustre de leur culture favorite, et doivent incliner à protéger, à *titrer d'adoption*, les enfants qui en seront continuateurs. Orythie, fille de Crésus, est peu engouée de l'œillet; elle a pris parti au groupe des roses. Adraste, fils de Zénobie, est entiché des tubéreuses; il est

capitaine du groupe qui les cultive. Ainsi nos deux riches œillettistes ne peuvent jeter les yeux que sur Sélima et Nisus, pour successeurs cabalistiques, pour continuateurs en attraction et adoptifs industriels. Dès lors Nisus et Sélima sont nécessairement inscrits au testament de Zénobie et Crésus.

Il arrivera que les autres enfants pauvres, âgés de six ans, deviendront de même à 15 ans les continuateurs adoptifs d'Artémise et Cléophas, dont ils obtiendront des legs. Atys et Aréthuse, gens de fortune médiocre, obtiendront de même, à titre d'adoptifs d'Hécube et Théophraste, des legs de moyenne somme ou legs moyens : ils se trouveront en balance d'avantages avec Sélima et Nisus qui, dépourvus de fortune, auront besoin des riches legs de Crésus et Zénobie, pour se trouver en balance d'héritages cabalistiques.

Lorsqu'une Phalange est bien graduée en son passionnel, à 810 caractères contrastés, les équilibres s'y établissent comme par enchantement, et aussi régulièrement que je viens de le supposer. L'Harmonie n'existerait pas moins, lors même qu'on n'atteindrait pas à cette plénitude d'équilibre, dont on restera fort loin dans les débuts. Le groupe que je viens de décrire est de haute perfection, comme tous ceux de formule : on en verra fort peu de cette régularité ; ils ne seront pas moins harmoniques, de même qu'un couple humain peut être fort beau, sans atteindre à la régularité de formes de l'*Apollon* et la *Vénus*.

Ces notions jointes à celles qui ont été données au chap. des testaments harmoniens, feront apprécier l'erreur générale sur la balance à établir dans les affections paternelles ; un père n'est heureux que par le contre-poids ou concurrence des enfants directs et consanguins avec les

adoptifs industriels ou continuateurs de passion. Ceux-ci, dans l'Harmonie, procurent d'autant plus de satisfaction aux adoptants, que le lien peut se transformer en mixte et participer de l'amour après l'avénement de l'adoptif à la puberté, surtout aux époques d'entrée dans le monde galant, entrée qui ne commence qu'à l'issue des premiers amours de vestalat ou damoisellat.

Un père civilisé qui renaîtrait dans la pleine Harmonie, reconnaîtrait avec surprise que l'affection consanguine ou paternelle simple est une passion doublement estropiée, dont le plein développement exige l'intervention des adoptifs continuateurs, et la faculté de *gâtement* harmonique (32, 34) des consanguins. Ce n'est qu'à ces deux conditions que le père peut obtenir une somme d'affection supérieure à la sienne, et se trouver amplement payé de retour, suffisamment idolâtré, aussi satisfait en ce genre qu'il l'est peu en civilisation. Tout père actuel qui verrait en Harmonie ce double retour en amour filial, s'écrierait : « J'ai connu la paternité, mais non les jouissances paternelles ; » de même que celui ou celle qui verrait les amours de pleine Harmonie, pourrait dire avec raison : « J'ai connu l'amour et non pas les amours. »

A mesure qu'on étudiera ces brillants effets d'Harmonie [sociétaire], ces accords ou ralliements du pauvre au riche, de l'inférieur au supérieur, et les moyens qu'ils fournissent pour concilier toutes les classes dans l'affaire DÉCISIVE de la répartition proportionnelle, on se convaincra que les passions, gages de tant « de calamités en civilisation », sont le plus sublime ouvrage de Dieu, et qu'en dépit des diatribes de la philosophie, on peut dire des passions comme de tant d'autres choses créées, DIEU A BIEN FAIT TOUT CE QU'IL A FAIT.

Toutefois, pour en venir à cette apologie de Dieu, il faut connattre la théorie des destinées et créations présentes et futures; celles du mouvement dualisé (II, 36), et de l'analogie universelle ou psycologie comparée (III, 242); sans cette connaissance, tout esprit faible incline à suspecter la Providence, *en croyant la nature bornée aux moyens connus*. Tel est le vice dont il faut corriger notre siècle qui, malgré ses prétentions au rang d'esprit fort, ne s'est élevé qu'au bel esprit faible et très-faible en judiciaire, tant qu'il croit les vues de la Divinité bornées aux abominations connues, telles que les sociétés civilisée, patriarcale, barbare et sauvage, et l'horrible mobilier de création subversive qui nous peint les mœurs infâmes de ces quatre sociétés.

CHAPITRE V.

Objections sur l'Harmonie de répartition.

Avant de passer de celle des groupes à celle des Séries, je vais examiner trois objections seulement sur la distribution faite aux individus d'un groupe sociétaire.

1°. Argument d'analogie mathématique : on objectera que dans la répartition indiquée, l'équilibre est en raison *inverse des distances*, et non pas *inverse du carré des distances;* méthode qui semble déroger à l'unité, en ce qu'elle établit, de l'harmonie passionnelle à la sidérale, même différence que de la racine au carré, que de la 1re. puissanee à la 2e.

Cette différence est un attribut de l'unité, qui est sujette, comme toute la nature, à la progression exigée par la passion foyère ⋈ unitéisme.

Les créatures de 1er. échelon harmonique, les hommes, gravitent sur le luxe ou foyer, en raison inverse de la 1re. puissance, ou somme simple des distances.

Les créatures de 2e. échelon harmonique, les planètes, gravitent sur le luxe ou soleil, en raison inverse de la 2e. puissance ou carré des distances.

Les créatures de 3e. échelon harmonique, les univers ou pommes de tourbillon, gravitent sur un univers pivotal, en raison inverse de la 3e. puissance ou cube des distances.

Et ainsi des créatures de 4e. échelon, dites Binivers ou pommes d'univers; de 5e., les Trinivers ou pommes de binivers; de 6e., les Quatrinivers, etc.

L'homme n'étant que de bas degré, que dernier échelon des créatures harmoniques, il doit graviter en raison inférieure d'un degré puissanciel à celui de la planète, qui est en échelle d'harmonie un chaînon de 2e. puissance. L'unité dérive donc précisément de cette inégalité de degrés puissanciels sur laquelle repose l'objection.

2°. On doutera que les effets d'amitié et de générosité énoncés aux précédents chapitres soient applicables aux groupes industriels en général, et surtout à ceux de travaux peu attrayants, labour, fabrique, etc.

Nous concevons, dira-t-on, que Crésus dédaigne sa part de bénéfice industriel, 20 ou 30 fr. sur un travail de pure amusette, comme la culture des œillets. Nos Crésus font souvent des frais énormes pour leur parterre, et tel qui a la manie des fleurs, loin de chercher à gagner 20 fr., n'en est pas quitte, au bout de l'an, pour vingt louis de frais, outre les embarras de gestion, surveillance et friponnerie.

D'ailleurs, un fleuriste civilisé n'a pas l'avantage d'être

Je me borne à ces trois objections entre beaucoup d'autres. A les bien examiner, elles militent contre la civilisation. Par exemple, on est tenté de croire que nos sybarites ne voudront pas être associés avec Grojean et Margot : ils le sont déjà aujourd'hui (je crois l'avoir fait observer). L'homme riche n'est-il pas obligé de débattre ses intérêts avec vingt paysans qui tiennent ses fermes, et qui tous s'accordent à griveler sur lui ? Il est donc, par le fait, *associé des paysans*, obligé de s'informer des bons et mauvais fermiers, du caractère, des mœurs, de la solvabilité et de l'industrie ; il est *en société très-directe et très-fatigante* avec Grojean et Margot ; il ne sera, en Harmonie, que leur associé indirect, dégagé des comptes de gestion qui sont réglés par les régents, procurateurs et officiers spéciaux, sans que le capitaliste ait besoin d'y intervenir, ni coure aucun risque de fraude. Il sera donc délivré des désagréments de son association actuelle avec les paysans ; il en contractera une nouvelle où il n'aura rien à leur fournir, et où ils ne seront pour lui que des amis officieux et dévoués, selon les détails donnés sur le régime des Séries pass. et sur les ralliements. Si dans les festivités il paraît à leur tête, c'est qu'il lui aura convenu d'accepter le grade de capitaine. S'il leur donne un repas de corps, c'est qu'il prend plaisir à se reconnaître de leurs prévenances continuelles. [Cette intimité sera même active la première année, si on fait un bon choix de paysans, polis comme ceux de Paris et Tours. D'ailleurs le peuple harmonien se polira très-promptement.]

Ainsi l'argument élevé sur les répugnances d'association entre Mondor et Grojean, *déjà associés de fait*, n'est, comme tous les autres, qu'une argutie vide de sens, et dénotant seulement que la civilisation sait semer des

germes de haine partout où l'Harmonie créera (458), entre le riche et le pauvre, des germes d'affection. J'invite le lecteur à se défier de ses faux jugements sur ce sujet : si l'on a passé 3000 ans à étudier la science de discorde sociale ou civilisation, l'on peut bien accorder trois semaines d'étude à la théorie qui va donner tous les biens opposés, et ne pas se hâter d'accumuler les objections avant de connaître en plein les moyens d'exécution, dont ces premiers tomes sont loin de renfermer tout le système, et dont on ignore encore le plus brillant ressort, exposé au 7e. chap,, équilibre hypo-unitaire.

CHAPITRE VI.

Équilibre de Classement entre les Séries.

Nous passons de la partie au tout, et des masses inférieures ou simples, qui sont les groupes, aux masses composées qui sont les Séries de groupes affiliés.

Chaque Série étant ASSOCIÉE et non pas FERMIÈRE du tourbillon, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son propre travail, mais sur celui de toutes les Séries, et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau divisé en trois classes, *nécessité*, *utilité* et *agrément*.

Par exemple, telle Série qui cultive les graminées, ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit des grains recueillis : ces grains entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la Série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er. ordre dans sa classe.

La Série qui produit les grains est évidemment de 1re.

classe ou de nécessité. Mais dans la classe de nécessité on peut distinguer environ cinq ordres, et il est probable que celle de la culture des grains sera « tout au plus de 3e. » ordre : je ne dis pas de 1er., car le travail de labour et de manutention du grain n'est nullement répugnant, et doit être classé après les répugnants, qui sont au 1er. des cinq ordres de nécessité.

Le travail des Petites Hordes est le premier de tous. Vient ensuite celui de boucherie, où elles interviennent pour la partie fétide ou triperie.

La fonction de boucher est très-prisée dans l'Harmonie : on y a beaucoup d'affection pour les animaux, et l'on se tient très-obligé envers ceux qui ont le courage de les tuer avec toutes les précautions imaginables pour leur éviter les souffrances et jusqu'à l'idée de la mort (1).

(1) Dans notre civilisation perfectible, on s'évertue à raffiner les souffrances des animaux, en disant pourquoi sont-ils bœufs, pourquoi sont-ils poulets, pourquoi sont-ils poissons (87, 373)? Le boucher les entraîne à coups de fouet et morsures de chien dans les abattoirs fumants de sang, et dont l'odeur les effarouche, leur fait souffrir une mort anticipée. Tout cuisinier éclatera de rire si on l'invite à tuer ou étourdir les poissons avant de les écailler et les ouvrir.

La Série des bouchers harmoniens raffine sur les précautions qui peuvent éviter aux animaux l'idée de la mort. On a soin de laver par un canal et parfumer l'abattoir; on les y attache en masse, afin que le groupe d'abatteurs les frappe simultanément : on prend enfin toutes les précautions qui peuvent leur éviter la souffrance réelle ou idéale. Le détail de ces soins serait ridicule aux yeux des Français, qui se délectent partout à torturer les animaux, quadrupèdes, oiseaux, poissons et jusqu'aux papillons. L'affection des harmoniens pour les bêtes donne un grand relief aux fonctions d'un boucher intelligent à les ménager, et cette fonction est classée au 1er. rang en nécessité.

D'autres fonctions peu considérées parmi nous, comme celle des infirmistes ou curateurs de malades, jouissent en Harmonie de la plus haute considération. Il en est de même de la Série des nourrices et pouponnistes : leurs travaux étant répugnants doivent être classés avant celui du labour, et former avec le travail des Petites Hordes, la section de 1er. ordre dans la classe de nécessité.

Répétons que ce n'est pas la valeur du produit qui est règle de rang : voici à cet égard un problème sur lequel se tromperont tous les civilisés. Si l'on demande laquelle des deux Séries de *floricoles* ou *fructicoles* doit être classée avant l'autre, chacun répondra que ce n'est pas même un sujet de doute; que les fruits sont infiniment préférables aux fleurs; que la Série qui cultive les vergers, les espaliers, doit non-seulement être classée avant celle qui cultive les fleurs; mais que celle-là doit être classée en catégorie d'utilité, et celle-ci en catégorie d'agrément, qui est moins rétribuée.

C'est fort mal jugé : la Série des vergers [ou des fructicoles], quoiqu'infiniment productive, reste dans la catégorie d'agrément, et de plus elle y est classée au-dessous de la Série des floricoles qui ne produit pas autant qu'elle coûte; les ventes de graines et fournitures aux parfums ne couvrant pas les frais de culture [des fleurs].

Etudions les motifs de ce classement, déduits des influences d'Attraction en mécanique sociétaire.

Les vergers, en Harmonie, sont des séjours délicieux; leur soin est le plus récréatif de tous les travaux. Les rencontres de cohortes vicinales, et les amours dont je n'ai pas parlé, s'y joignent à mille autres amorces. D'ordinaire, les sexes y sont réunis, l'un pour le travail de force, l'autre pour celui d'adresse. Tout verger est par-

semé d'autels de fleurs, entouré de cordons d'arbustes : le travail n'y exige guère de tentes roulantes, parce que les arbres en tiennent lieu. Si l'on ajoute à tous ces attraits, le charme puissant de la culture des fruits, l'avantage de n'être plus trompé sur les espèces ni volé sur les récoltes, de n'être entouré au verger que de sectaires polis et bienveillants, d'y trouver après la séance un déjeûné ou goûté au castel, d'y être stimulé par une foule de cabales sur les rivalités, on pensera que sur 1000 personnes il doit s'en trouver 999 en attraction pour le soin des vergers, au moins dans quelque branche. C'est une série infinitésimale [ou d'attraction générale], comme celle du poulailler (336).

La secte des vergers, abstraction faite de son produit, est donc la dernière en titres classiques, parce qu'elle est la plus forte en dose d'attraction. D'autres sectes recourront aux expédients pour renforcer d'attraction : celle-ci ne cherchera qu'à diminuer l'intensité d'appât, et ralentir l'empressement général à s'y enrôler.

Quant à la secte des floricoles, elle est fort mal appréciée en civilisation : si son produit est plein de charmes, son travail ne l'est guère; il exige beaucoup d'assiduité, de connaissances, de soins minutieux, pour un plaisir de courte durée. Sur ce, les amis du commerce [et de la charte] répondront qu'il faut supprimer les fleurs et semer en place des pommes de terre, comme aux beaux jours de Robespierre qui en fit placer dans les carreaux du parterre des Tuileries. Ces semailles morales ne se concilieraient pas avec le mécanisme harmonien qui exige beaucoup de fleurs, soit pour le charme des travaux champêtres, soit pour l'éducation des enfants, et surtout des filles. C'est par l'amorce des fleurs qu'on les passionne dès le

bas âge pour l'agriculture, et qu'on les habitue aux études, à la dextérité qu'exige cette difficile industrie.

Les fleurs ont en Harmonie beaucoup d'autres titres qui laissent à douter si la Série des floricoles ne sera pas classée dans la 2e. catégorie, au rang d'utilité, d'où chaque civilisé se hâterait de l'exclure en faveur de la Série des fructicoles qui a le tort, *si c'en est un*, d'attirer trop fortement. Or il faut, selon la loi des contre-poids, placer au dernier rang en bénéfice, la Série qui est au premier rang en dose d'attraction.

On peut juger par ce parallèle des fruits et des fleurs, que l'Harmonie, en appréciation de travail, se règle sur des bases fort différentes de celles admises en civilisation, et que la quantité ou valeur réelle du produit, qui serait parmi nous boussole exclusive d'estimation des travaux, ne le sera point dans l'état sociétaire. Il placera au dernier rang l'industrie la plus précieuse peut-être; car les deux sexes de femmes et enfants harmoniens vivront de fruits [ou] crus ou en compote et marmelade, bien plus que de graminées : nous en avons l'indice dans le bas prix actuel des sucres cultivés par les indigènes, comme en Indostan.

D'autre part, des fonctions qui nous semblent aujourd'hui de pure superfluité, comme l'OPÉRA, seront en Harmonie au premier ordre de nécessité. « Cependant, » diront les civilisés, on peut se passer d'opéra, et l'on » ne peut pas se passer de boulangers ni de bouchers. » L'objection est juste, quant à l'ordre civilisé qui n'est pas susceptible d'attraction industrielle; mais on a vu, au livre de l'éducation, que l'opéra est un des plus puissants ressorts pour former l'enfant à la dextérité, à l'unité active en fonctions industrielles; il est, à cet égard, objet de 1re. nécessité, et rétribué comme tel.

En définitive, le classement des Séries est réglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang en raison composée des bases suivantes.

1. En raison directe de concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale.

2. En raison mixte des obstacles répugnants.

3. En raison inverse de la dose d'attraction que peut fournir chaque industrie.

1°. *Titre direct;* CONCOURS A L'UNITÉ. Le but est de soutenir l'association dont on obtient tant de richesse et de bonheur; la Série la plus précieuse est donc celle qui, PRODUCTIVE OU IMPRODUCTIVE, concourt le plus efficacement à serrer le lien sociétaire. Telle est la Série des Petites Hordes, sans laquelle tout le mécanisme de haute Harmonie serait dissout, et le ralliement d'amitié impossible. Elle est donc la première en titre direct ou concours à l'unité, comme sur les deux autres titres de base.

2°. *Titre inverse;* DOSE D'ATTRACTION. Plus un travail excite d'attraction, moins il a de prix *pécuniaire* : dès-lors l'opéra et les vergers devraient être deux séries de 3e. classe ou agrément. La Série des vergers est renvoyée à ce rang, parce qu'elle n'est que de titre inverse, ne concourant pas plus à l'unité que tous les divers travaux agricoles. Mais la Série d'opéra concourt spécialement à l'unité, par sa propriété de former l'enfant à toutes les harmonies matérielles : cette Série est donc précieuse à double titre, en direct et inverse, et prend place aux premiers rangs dans la catégorie de nécessité.

3°. *Titre mixte;* OBSTACLES RÉPUGNANTS, comme travail des mineurs, ou des infirmistes et poupонnistes. L'obstacle purement industriel est souvent un sujet d'amusement;

les athlètes s'en font un jeu ; mais on ne peut pas se faire un jeu d'une répugnance qui fatigue les sens, comme serait le curage d'un égout, la descente dans une mine : on peut la surmonter par point d'honneur, comme le font les Petites Hordes et les infirmistes ; elle n'est pas moins lésion sensuelle ; tandis que la fatigue simple et sans dégoût, comme celle d'un homme qui monte sur des poiriers et cerisiers ; peut devenir amusette et plaisir réel. De là vient que l'ordre sociétaire n'estime pour mérite que les fatigues répugnantes.

Les obstacles purement industriels et sans fatigue sensuelle seraient une fausse base de classement, qui élèverait la Série des vergers au rang des travaux de nécessité. Elle ne doit point y figurer quant au dividende ou rétribution pécuniaire, étant trop bien pourvue de contre-poids agréables, et dépourvue de concours spécial à l'unité. C'est en combinant bien les trois règles ci-dessus, qu'on parvient à classer exactement et équitablement les rangs de chaque Série, en prétention au dividende pécuniaire, dont la distribution n'est pas un travail purement arithmétique. On va en juger au chap. suivant.

CHAPITRE VII.

Répartition Hypo-Unitaire, en raison directe du mérite et inverse de la cupidité.

Constamment j'ai posé en principe que l'homme est fait pour les Harmonies bi-composées [double et quadruple plaisir] ; qu'il ne lui suffit pas même du bonheur composé ni des accords composés ; et encore moins des simples, qui ne sont admissibles qu'en relais. Voyez entre autres le chap. VII, Cis-Légom., III, 183.

Appliquons ce principe à la grande affaire de la répartition. Je n'ai élevé l'accord, chap. 3e., qu'au lien composé, en raison *directe des masses et inverse des distances :* à ces conditions, ma théorie ne serait qu'au niveau de la newtonienne, qui borne à deux impulsions les lois d'équilibre du système planétaire; il se forme du concours de quatre impulsions, et non pas de deux.

Les newtoniens n'expliquent rien sur les causes des distributions, distances et conjugaisons des astres; ils n'ont déterminé qu'une harmonie d'effets : ils ignorent celle des causes de distribution, réglée par les affinités aromales d'où naît un contre-équilibre en raison directe et inverse. L'accord des planètes est donc bi-composé comme celui des passions, dont on a vu chacune en accord bi-composé, par les quadrilles de ralliement (383, 421, 450, 461).

Même ordre doit régner dans l'accord de répartition unitaire : j'y ai appliqué, au chap. 3e., les deux leviers newtoniens (505); il reste à en appliquer deux autres pour équilibrer en bi-composé.

En passant des groupes aux Séries, les principes de répartition sont les mêmes, quant au fond, sauf modification de forme, c.-à-d. qu'au lieu de rapporter les prétentions à trois titres, TRAVAIL, CAPITAL et TALENT, on les distingue en NÉCESSITÉ, UTILITÉ et AGRÉMENT. C'est même échelle en importance de fonctions.

Le « droit » de chaque Série est composé, dérivant de divers « mérites » dont il faut estimer l'ensemble par une règle d'alliage. On distingue en « répartition aux séries : »

« Le nombre des coopérateurs;

» Le temps donné aux fonctions;

» La balance de force des sexes, »

et autres quelconques à évaluer combinément. On subdivise les séries de classe en séries d'ordre, comme seraient dans la classe de *nécessité*,

16 de 1re.	nécessité,	à	5,000	fr.
18 de 2e.	»	à	4,500	
20 de 3e.	»	à	4,000	
22 de 4e.	»	à	3,500	
24 de 5e.	»	à	3,000	

Même échelle en classe d'*utilité* et en classe d'*agrément*.

La balance des divers titres [qui sont : *Degré*, *Proportion*], *Nombre*, « *Temps* », *Force*, etc., est une affaire purement arithmétique, dont l'exactitude dépendra des écritures et de l'observation des faits bien faciles à constater. On verra aisément combien une Série d'enfants de tel âge effectue de travail, proportionnément à une Série d'hommes faits. En moins de trois ans on aura des données « régulières » sur toutes ces estimations, où il n'est pas même besoin d'une exactitude bien rigoureuse. Il suffira provisoirement d'une bonne approximation entre sociétaires soutenus « par les » accords intentionnels.

Cette branche d'accords est d'ORDRE DIRECT, puisque chaque Série doit recevoir en raison directe de ses titres industriels ou mérites. Quelque régularité qu'on mît à les classer et bien constater les droits respectifs, on risquerait de mécontenter les prétendants et échouer en accords généraux, si l'on ne trouvait l'art d'apprivoiser la passion qui désorganise tout dans l'état actuel : c'est la CUPIDITÉ. Il faut, pour l'équilibre « concilier » l'accord [collectif] *direct* de mérites ou titres industriels, avec la cupidité [individuelle] ; amener chaque individu à être d'autant plus ami de la justice, qu'il sera plus avide de gain.

« Y pensez-vous, répond le siècle? C'est la soif du » gain qui pousse les hommes à « l'iniquité » et qui leur » ferme l'oreille à tout ce qui est juste et honnête : quand » l'amour du gain les possède, ce sont des tigres altérés » du sang du pauvre, sourds à tout conseil de modéra- » tion. »

Je sais là-dessus ce que chacun sait, et je répète que c'est en irritant la cupidité individuelle, qu'on va amener les harmoniens à l'extrême équité, et métamorphoser en *soif de justice* la frénésie [cupide] que nous nommons *soif de l'or*.

J'ai dit (501) qu'on ne s'attendait pas à tous les moyens d'accord que fournit l'état sociétaire, et je réservais celui-ci pour le dernier, comme le plus surprenant. Les harmonies hyper-unitaires, décrites au chap. 3, ne seraient point encore suffisantes; il faut aux luttes de générosité ajouter les garanties de justice. Nous allons en trouver « le moyen » dans la cupidité, sans autre stratagème que d'élever du simple au composé cette passion si odieuse en essor simple.

Bien loin de supprimer le vil intérêt, selon le vœu des philosophes, nous allons lui donner le plus sublime essor, et faire naître de l'avidité même, la plus éclatante vertu, la justice collective et individuelle. C'est le plus « curieux » des problèmes de substitution absorbante (II, 355); le plus propre à nous convaincre que le docte créateur des passions *a bien fait tout ce qu'il a fait*.

Il n'est pas, je crois, de sermons plus inutiles que ceux où l'on dit aux civilisés : « Soyez modérés dans votre am- » bition; ne cherchez point à tout envahir; aimez que vos » concitoyens obtiennent leur part des bénéfices, et sa- » crifiez, s'il le faut, une partie du vôtre pour établir la

» concorde. » Celui qui prêcherait pareille doctrine aux marchands, aux procureurs, [aux maquignons], aux paysans, aux civilisés quelconques, serait bien la voix qui crie dans le désert.

C'est par les impulsions cupides qu'on va amener tous les harmoniens à cette justice pondérée : mais n'est-ce point contredire les lois de l'Attraction? J'ai dit qu'elle veut des passions ardentes, insatiables de richesses et de plaisirs : comment de tels hommes seront-ils modérés, désintéressés en distribution des bénéfices? Chacun, s'il est avide de richesses, voudra la part du lion; et le premier débat sur les répartitions sera [donc un] signal de discorde et de fureurs entre les groupes et les Séries! Il n'en sera rien. Nous allons les voir sur ce point aussi calmes, aussi philosophes en réalité, que les beaux esprits le sont en paroles. Ce prodige ne tient, je le répète, qu'à élever la cupidité, du mode simple au composé.

Si chacun des harmoniens était, comme les civilisés, adonné à une seule profession; s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir sa profession, faire adjuger le lot principal aux maçons s'il est maçon, aux charpentiers s'il est charpentier, etc. : ainsi opinerait tout civilisé : mais en Harmonie, où chacun, homme ou femme, est associé d'une quarantaine de Séries, personne n'est intéressé à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; chacun pour son intérêt même est obligé de spéculer en mode inverse des civilisés, et de voter en tout sens pour l'équité. « Démontrons le fait » sous le rapport de l'intérêt, et sous celui de la gloriole (co-élément d'ambition, 379).

Alcippe est membre de 36 Séries, qu'il distingue en

trois ordres, A, B, C. Dans les 12 de l'ordre A, il est ancien sectaire tenant les premiers rangs en importance et en droits au bénéfice : dans les 12 de l'ordre C, il est nouveau sectaire, ne pouvant espérer que de faibles lots; et dans les 12 de l'ordre B, il est en moyen terme d'ancienneté et de prétentions. Ce sont trois classes d'intérêts opposés, stimulant Alcippe en trois sens différents, et le forçant *par intérêt et par amour-propre* à opter pour la stricte justice. En effet :

S'il y a lésion, fausse estimation du mérite réel de chaque Série, Alcippe sera lésé sur les dividendes à recueillir dans les 12 Séries A où il excelle. Il sera piqué, en outre, de voir leur travail et le sien mal appréciés. A la vérité, cette injustice pourra favoriser les 12 Séries C; mais comme il n'y est que subalterne, rétribué de faibles lots, il ne serait pas compensé des pertes à éprouver dans les 12 Séries A, où il obtient les lots supérieurs. Quant aux 12 Séries B, où il est sectaire moyen, il lui importe également qu'elles soient rétribuées avec justice; car en obtenant trop, elles préjudicieraient aux Séries A et C : Alcippe ne veut pas être lésé dans les Séries A où il a de fortes parts; il ne songe pas à se récupérer sur les Séries B où il n'a que des parts moyennes; ce serait duperie évidente. [Il ne veut pas qu'on ravale les séries C, où son penchant l'a enrôlé, et si les séries B obtiennent trop peu, il sera lésé sous d'autres rapports.]

Pense-t-on qu'Alcippe tâchera de faire favoriser les 12 Séries A où il perçoit de forts dividendes? Mais ces 12 Séries sont des trois classes; environ quatre de nécessité, quatre d'utilité, quatre d'agrément. Si Alcippe obtenait du gain sur les quatre premières, il perdrait d'autant sur les 4 dernières. Le besoin de justice trinaire est le même

sur ces 12 Séries qu'il l'était plus haut sur la balance d'intérêts dans les 36 Séries. Moyennant ce mécanisme, l'individu se trouve, par cupidité même, forcé à désirer et recommander la justice; et plus il raffine en calculs d'intérêt, plus il incline à l'équité.

L'impulsion est la même en sens d'amour-propre. Si quelque vice de répartition lésait l'une des trois classes, *nécessité, utilité, agrément*, Alcippe serait lésé dans les 12 Séries où il excelle, car elles se trouvent mi-parties de ces trois classes. Ni Alcipe, ni d'autres ne voudraient voir leurs travaux de prédilection ravalés et rétribués en dessous de leur valeur « même là où ils sont novices. » Or, pour leur garantir cette juste rétribution sur les douze travaux favorits, il faut que la justice s'étende à tout l'ensemble des Séries distinguées en trois classes.

On pourrait sur ce sujet entrer dans les détails spéciaux et les parallèles de lésion, d'où l'on conclurait que plus un homme sera cupide et spéculateur en intérêt, plus il opinera pour la plus stricte justice, tant par intérêt que par amour-propre ou gloire (379). [Appliquer à Alcippe, à ses 36 Séries, le théorème de l'influence du carré du terme moyen de Série, égale à l'influence du multiple des extrêmes. Traiter en Série arithmétique et non géométrique, quia homme basse puissance, ita en masse et distance, moindre degré que planète.]

Voilà donc la cupidité d'accord avec toutes les impressions nobles, dont nous avons détaillé les influences à la section des ralliements. On a vu que par impulsion des 16 ressorts de ralliement, chacun n'apporte en séance de répartition que les vues les plus généreuses : or, quand toutes les opinions et tous les intérêts s'uniront à vouloir [avec les accords intentionnels] la générosité et la justice,

comment pourrait-on ne pas y arriver, surtout avec les moyens d'estimation régulière exposés dans ce chapitre et au précédent.

D'ailleurs, une légère inexactitude en évaluation ne préjudicierait à personne ; car on sait que si on obtient plus dans une Série, moins dans une autre, on se trouve à peu près en balance, et dans ce cas il n'y a pas de lésion réelle. Ces minuties de détail pourraient-elles troubler l'union, dans une société où tous les âges et les sexes enthousiasmés de leur bonheur social, n'arrivent aux débats de répartition qu'avec l'intention de tout sacrifier au maintien d'un si bel ordre ?

Ajoutons que si on lésait *involontairement* une Série, effet qui pourrait avoir lieu sans intention et par suite d'erreur générale, on s'en apercevrait bien vite au ralentissement d'attraction ; l'on y verrait de la désertion, de la tiédeur ; d'où l'on conclurait à la renforcer d'attraction, soit en modifiant l'assortiment de caractères ou clavier passionnel, soit en lui allouant une indemnité provisoire sur le fond de réserve composé du lot abandonné par les Petites Hordes, soit en l'élevant en « degré » à la répartition de l'année suivante. Ainsi les erreurs involontaires qu'on pourrait commettre, seraient réparées aussitôt qu'aperçues. Le défaut d'expérience et les lacunes d'attraction causeront au début bon nombre de ces erreurs ; mais en moins de trois ans, l'on arrivera à des données expérimentales et certaines sur tous les menus détails d'équilibre, et le travail de répartition ne sera qu'une routine familière dès la 3e. année. Quant à la 1re., chacun abonnera d'avance (Epi-section) en lot industriel.

Il résulte du mécanisme décrit ci-dessus, que l'ordre

sociétaire, en fait de répartition, a les propriétés inestimables :

D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de la Série, etc., et d'absorber les prétentions collectives de chaque Série, par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres Séries.

C'est une Harmonie directe et inverse; harmonie Bi-Composée, en ce qu'elle concilie d'une part l'intérêt des individus par celui des masses, et d'autre part l'intérêt des masses par celui des individus. Elle réunit la justice d'intention à celle de spéculation; justice qu'ils n'acquerraient pas en lisant le Digeste et les Pandectes; ils n'y puiseraient que les règles de justice simple et fausse, que l'art d'établir la duplicité d'action, le conflit entre l'intérêt collectif et l'intérêt individuel, qui se soutiennent en double sens dans le mécanisme sociétaire.

Ce prodige est dû principalement à l'essor de la passion anti-philosophique, dite *Papillonne*, qui, réduisant à une heure ou deux l'enthousiasme industriel et la durée des séances, donne lieu à l'enrôlement de chaque individu dans une quarantaine de Séries, au lieu d'une seule à laquelle il faudrait se borner selon les monotones usages de la civilisation, « qui » oblige un homme à faire du matin au soir, et du 1er. janvier au 31 décembre, toujours la même chose; toujours des souliers, toujours des plaidoyers : que de monotonies pour l'esprit et le corps, y compris celle du devoir conjugal, obligé selon Sanchez !

Analysons en thèse régulière le brillant effet de justice harmonienne que je viens de décrire; on peut le réduire à deux impulsions, dont l'une milite en raison *directe* du nombre de Séries que fréquente l'individu, et l'autre en

raison *inverse* de la durée des Séances de chaque Série. Nul théorème n'est plus digne d'attention.

1°. *En raison directe du nombre de Séries fréquentées.* Plus ce nombre est grand, plus l'individu associé à tant de Séries se trouve intéressé à ne point les sacrifier toutes à une seule, et à soutenir les intérêts de 40 compagnies qu'il chérit, contre les prétentions de chacune d'entre elles.

2°. *En raison inverse de la durée de leurs travaux.* Plus les séances sont courtes et rares, plus l'individu a de facilité à s'enrôler dans un grand nombre de Séries dont l'influence ne serait plus balancée, si l'une d'entre elles, par de longs et fréquents rassemblements, absorbait le temps et la sollicitude de ses sectaires, et les passionnait exclusivement. C'est pour éviter ce vice qu'on a recours aux emprunts de cohortes vicinales et autres expédients abréviatifs.

Dans ce mécanisme, la philosophie trouve enfin le gage d'équilibre qu'elle a vainement rêvé, le secret d'armer l'individu, l'égoïste, contre ses propres passions (effet de *cupidité composée*), et le secret d'harmoniser la masse par la droiture des intentions individuelles.

En admirant ces doubles équilibres, ces doubles miracles du mécanisme sériaire, observons que sa boussole est UNE : toujours la déférence rigoureuse au vœu des trois passions neutres ou distributives, toutes trois développées constamment et combinément dans le régime sociétaire, qui satisfait :

11°. La *Papillonne*, par la plus grande variété possible en fonctions individuelles ;

10°. La *Cabaliste*, par le classement trinaire des intrigues, leur contraste méthodique, [et l'échelle bien

nuancée des espèces d'industrie dont la Série est le genre.]

12°. La *Composite*, [charme composé permanent] par intervention combinée des quadruples ressorts d'enthousiasme et d'équilibre.

Ces trois passions sont donc l'oracle qu'il faut consulter sans cesse, dans tout problème sur le dispositif de l'Harmonie. Leur application est le sujet le plus propre à exercer un étudiant : faisons-en le sujet d'un problème d'équilibre momentané et limité à une journée seulement.

CHAPITRE VIII.

Distribution d'une journée de bonheur ou de plein équilibre de passion.

Entendez la belle compagnie, les oisifs des capitales. Ils vantent les délices de leur genre de vie, le ravissement qu'on goûte dans leurs sociétés choisies : quel fâcheux décompte ils vont trouver, en comparant leur plus heureuse journée au sort dont jouit chaque jour, dans l'Harmonie, le moins riche des hommes en santé.

Pour faire juger si un civilisé peut avoir une seule journée de bonheur plein, je vais tracer le tableau fictif d'une journée régulièrement employée selon le vœu des trois passions distributives. On verra par ce tableau, combien la civilisation est inhabile à nous procurer un seul jour, les biens que l'état sociétaire fournira chaque jour à ses moindres citoyens.

Vu la rareté des jouissances de l'état actuel, il me sera difficile de remplir convenablement le tableau; je vais le composer d'un minimum de 12 séances et 2 pivotales. Il faudra majorité des séances en plaisir composé,

selon la règle générale qui n'admet le bonheur simple qu'en relais du composé.

Débutons par la tâche la plus difficile ; faire lever notre sybarite dès le grand matin. Quel stimulant mettre en jeu pour l'arracher du lit à 4 heures ? Suffira-t-il de lui présenter un chapitre de morale vantant les beautés du lever de l'aurore ? Ce ne sera pas pour lui un sujet de tentation : il répondra avec raison, que la campagne, au lever comme au déclin du jour, ne présente à ses regards que des masures et des paysans déguenillés. Nos scènes d'agriculture sont un objet de répugnance et non d'attraction : aussi n'ose-t-on les produire, soit en poésie, soit au théâtre, qu'avec un fard de luxe et un attirail d'exagération qui prouvent assez que les fonctions de nos paysans sont un supplice pour eux, et un spectacle insipide pour l'homme de goût.

Quoi donc ! proposer à celui-ci dès les 4 heures du matin la chasse ou la pêche ! Tout cela est plaisir simple, comme celui de rester au lit. Cléon s'y trouve bien ; l'ennui de l'habillement l'y retient ; il n'en sortira pas volontiers avant 8 heures, ayant tout le temps d'aller chasser et pêcher. D'ailleurs, le mauvais temps peut régner et entraver les courses de chasse et de pêche.

Bref, pour sortir Cléon du lit, il faut une composite ou plaisir composé. Il faut donner à son imagination une secousse assez forte pour surmonter à la fois l'appât du chevet et l'ennui du vêtement.

Dira-t-on qu'il a peut-être passé la nuit avec Phryné ou Aspasie ; qu'il trouvera assez de plaisir à conserver sa compagne jusqu'à 8 heures du matin ? C'est escobarder sur le problème de bonheur continu ; car le premier bien de l'homme étant la santé ou vigueur, le luxe interne,

qui est le fruit d'une vie active, l'homme s'éloigne de ce but s'il se vautre dans la mollesse. Il importe donc à celui qui a passé la nuit avec sa belle, de trouver, dès l'aube du jour, une option sur d'autres plaisirs qui le distraient, le garantissent de l'excès, et l'entretiennent dans la variété de fonctions qui est gage de santé (vœu de la 11e. passion, dite Papillonne).

Tel est l'avantage dont jouit chaque harmonien. Alcibiade et Aspasie se lèveront à quatre heures du matin, parce que des plaisirs très-variés les appellent. Ils vont goûter un PARCOURS, ou assemblage de diverses jouissances qui feront contre-poids à l'indolence. Ils auront pour amorces le lever galant ou arrière-cour d'amour qui est tenue à quatre heures du matin, et où se débrouillent toutes les intrigues de la nuit; la cour des vestales, et différentes assemblées auxquelles succède, à 4 h. 3/4, le *délité* ou repas matinal suivi de parade et hymne à Dieu; les harmoniens jugeant sage de s'attabler et jouir des bienfaits de Dieu avant de lui adresser des actions de grâces. Aussi le repas matinal est-il considéré chez eux comme cène religieuse, initiative de l'office divin.

Essayons, avec les faibles moyens que fournit la civilisation, de composer à notre sybarite une journée harmonienne, et par conséquent attrayante en lever matinal.

Nous limiterons les séances au terme de 1 à 2 heures, selon les règles de la composite et de la papillonne qui ne permettent pas d'excéder ce terme; l'ivresse du plaisir ne pouvant pas se soutenir au delà de deux heures.

1re. Séance, de 4 heures à 5 1/2. Il faut débuter par une composite ou assemblage de deux plaisirs; encore faut-il en exclure l'amour, défendu par la philosophie moderne. Recourons donc aux plaisirs politiques et mo-

raux : supposons qu'un postillon vienne, à 4 heures du matin, annoncer à Cléon l'arrivée de son père qui, après une longue absence, revient avec la nouvelle du gain d'un procès de cent mille écus, d'où dépend leur fortune.

Il y a ici double plaisir de l'âme, composite bâtarde ; la joie du gain d'un procès décisif en fortune, et la joie de revoir un père depuis longtemps absent (je le suppose père aimé, et non pas de ceux que le peuple appelle crûment des *pères vit trop*, parlant à leur personne ; tant les enfants se gênent peu chez le peuple, pour dire aux pères l'auguste vérité, et les inviter à mourir le plus tôt possible).

L'appât qu'on vient de citer est assez fort pour décider Cléon à se lever, et aller recevoir son père dont la voiture suit de près le courrier. Les détails sur les intrigues du procès et autres nouvelles pourront bien fournir une séance animée et soutenir l'empressement pendant une grande heure. Au bout de ce temps, la fougue sera calmée, l'enthousiasme ralenti, et il faudra, selon les lois de la Papillonne, un nouveau plaisir et même une option sur plusieurs : mais avec les pauvretés du mécanisme civilisé, ne prétendons pas aux options, et bornons-nous à présenter un plaisir seulement, pour chaque relais passionnel.

2e. Séance, 5 1/2 à 7 heures. Des voisins informés de l'heureuse nouvelle viennent complimenter le père et le fils. L'un d'eux propose une partie de chasse et un déjeûné à son château près de la ville. Il faut supposer la chasse heureuse et la compagnie agréable. Cette séance peut conduire Cléon jusqu'à 7 heures ; elle est de composité bâtarde (on doit se rappeler que la composite est de trois espèces, engrenée, bâtarde et multiple).

3e. Séance, de 7 à 8 1/2 heures. Cléon arrive au

château; il y trouve quelque beauté dont nous le supposerons amoureux, ou du moins courtisan dans des vues de mariage, puisque tout autre dessein serait coupable, selon la philosophie. Le gain du procès donne du relief à sa prétention; il sera fort bien accueilli des parents ainsi que de la jeune personne, et la séance, y compris un déjeûné, peut se prolonger agréablement jusqu'à 8 1/2 heures : c'est composite engrenée.

4e. Séance, de 8 1/2 à 10 heures. Cléon retourne à la ville, où il arrive à 9 h. Il se bornera jusqu'à 10 h. à un plaisir simple, comme lecture d'un ouvrage nouveau, de gazettes ou mémoires, qui rempliront agréablement une heure. Ici le plaisir simple est bien placé; il forme relais à trois séances de composé.

5e. Séance, de 10 h. à 11 1/2. Au sortir d'un plaisir simple, il faut alterner par un composé. Nous supposerons à Cléon quelqu'intrigue secrète, quelqu'amour *illicite* qui l'occupera jusqu'à 11 1/2. Si nous n'admettons pas le vice à la fête, il sera impossible de conduire notre civilisé au terme d'une journée de minimum harmonien, ou journée dialoguée en octave simple à douze plaisirs et les deux pivotaux. Passons-lui donc cette séance galante, de 10 à 11 h. 1/2, puisqu'il est connu que le plus juste pèche sept fois par jour.

6e. Séance, de 11 1/2 à 1 h : on relayera la vacation amoureuse par une affaire d'intérêt, une acquisition avantageuse. Le gain de son procès détermine quelque voisin à transiger sur un immeuble en litige : Cléon acquiert un domaine arrondissant et longtemps contesté; il l'obtient à bon prix. Les pourparlers et rédactions fourniront une séance animée jusqu'à une heure; séance de pur intérêt, plaisir simple.

Y Séance pivotale, de 1 h. à 2 1/2. *Le dîné.* Je le suppose assez bien pourvu en bonne chère et en convives, pour reunir les plaisirs des sens et de l'âme, composite engrenée.

7e. Séance, de 2 1/2 à 4 h. Arrive un envoi de végétaux exotiques pour la serre, qu'il veut rendre la plus brillante du pays. Cet incident rassemble chez lui quelques savants qui, aidés du café et du punch, dissertent en grec et latin sur les genres et les espèces, tandis que les jardiniers procèdent à l'empotage, et travaillent au lieu de parler et boire. Les végétaux sont arrivés en bon état; Cléon triomphe d'avance de l'éclat futur de sa serre. Il y a ici composite engrenée, plaisir de la vue excité par le bel assortiment de végétaux rares, et jouissance d'amour-propre, dans les éloges qu'obtient sa collection, et dans le relief de primauté dont va jouir sa serre.

8e. Séance, de 4 à 5 h. Passage d'un personnage puissant, par la protection de qui il espère obtenir un emploi de haute valeur. Les belles promesses de sinécure et les fumées d'ambition vont l'enivrer pendant une heure, jusqu'au départ du voyageur. Plaisir simple, et peut-être composite bâtarde.

9e. Séance, de 5 h à 6 h. 1/2. Visite d'une coterie que nous supposerons un peu moins insipide que d'usage. Il faut donner à Cléon un brin d'amour dans cette assemblée, qui à défaut serait fade comme toutes les coteries sans amour. Animons la séance en faisant obtenir à Cléon un rendez-vous de la belle. Toutefois, c'est déjà le second péché que nous lui laissons commettre dans cette journée; tant il est impossible de suivre les sentiers de la morale douce et pure, en distribuant une journée à variantes graduées. Nous soutiendrons cette séance

d'autres plaisirs permis, comme glaces, goûté délicat, pour former jouissance de composite engrenée.

10e. Séance, de 6 1/2 à 7 1/2 h. Cavalcade avec ses amis; plaisir simple : il en faut par fois en relais.

11e. Séance, de 7 1/2 à 9 h. Spectacle : nous y réunirons tous les ressorts du plaisir; pièce intéressante, acteurs *idem*, compagnie joyeuse dans la loge, rencontres piquantes, etc.; enfin, composite engrenée, plaisir des sens et de l'âme.

12e. Séance, de 9 h. à 10 1/2. Le soupé clora la journée : afin qu'il ne soit pas maussade comme les repas de famille, recourons aux beaux-arts; convions quelques artistes de passage qui charmeront la société : leurs talents, soutenus de ceux du cuisinier, produiront une jouissance composée.

X *Séance contre-pivotale*. Puisque nous décrivons la journée d'un heureux civilisé, il ne faut pas le supposer marié, l'envoyer à la corvée conjugale pour clôture. Laissons-le donc s'aller coucher sans nous informer avec qui : exceptons cette séance du nombre des situations morales dont il est permis de rendre compte. Après tout, ce n'est que son troisième péché; et la morale nous assure qu'on passe au juste 7 péchés par jour : celui-ci est donc, au bout de la journée, en bénéfice d'indulgence.

Récapitulons sur cette distribution.

TABLEAU DES 12 SÉANCES DE JOURNÉE ÉQUILIBRÉE.

1re. *Composite* mixte pleine.	7e. *Composite* mixte pleine.
2e. *Composite* mixte bâtarde.	8e. Plaisir simple.
3e. *Composite* engrenée.	9e. *Composite* engrenée.
4e. Plaisir simple.	10e. Plaisir simple.
5e. *Composite* multiple.	11e. *Composite* engrenée.
6e. Plaisir simple.	12e. *Composite* engrenée.
Y *Composite pivotale*.	X *Composite contre-pivotale*.

Remarquons, par apostille à ce tableau, que les plaisirs simples, figurant ici au nombre de 4, deviennent très-séduisants lorsqu'ils forment relais ou variante d'une composite à l'autre. L'âme et les sens peuvent soutenir consécutivement 2 ou 3 séances de plaisir composé, surtout lorsqu'on goûte des composites bâtardes et radoucies, comme celles numérotées 1 et 2. Après cette succession de jouissances très-actives, l'âme et le corps ont besoin d'un plaisir simple, d'un bien-être modéré, qui succède pour quelques instants à l'ivresse. Il devient nécessaire comme le sommeil après la plus charmante journée; et dans ce cas, la station momentanée d'une heure en plaisir simple est presque aussi agréable que le charme véhément du plaisir composé. Ainsi le veut la 11e. passion, *la Papillonne ou alternante.*

Soit dit pour satisfaire les amis de la simple nature, si maltraitée dans ma théorie. Je leur fais une concession bien ample; 1/3 sur la journée, et souvent 5/12; car le minimum de bonheur peut comporter jusqu'à 5 séances d'essor simple sur les 12 qui doivent partager la journée du pauvre. Quant au riche, on a vu ailleurs que ses journées doivent être portées à 32 séances de plaisir, non compris les pivotales en parcours. Quel parallèle à faire avec les horreurs de la civilisation, et les ennuis dont est si souvent accablé le plus heureux des monarques, fort embarrassé de se procurer, seulement à chaque mois, une journée aussi heureuse que celle que je viens de décrire comme lot de minimum habituel pour le plus pauvre des harmoniens!

CHAPITRE IX.

Critique de cette journée de bonheur minime.

J'ai terminé les Prolégomènes par un chapitre de théorie sur les conditions du bonheur (III, 183 et 547). Je termine le traité provisoire par un article de pratique ou application, qui se compose des chapitres 8 et 9. Au tableau qu'on vient de lire, ajoutons la critique, l'analyse des vices de mécanisme que présentent ces 12 séances.

Il n'est pas de civilisé qui ne s'estimât très-heureux au bout d'une journée passée de la sorte : il n'oserait pas même en prétendre autant pour le lendemain ; il vanterait pendant une quinzaine la série de jouissances qu'il aurait réunies dans ladite journée, qu'il appellerait la plus heureuse de sa vie.

Un harmonien, au contraire, penserait avoir été lésé en tous sens par un tel emploi de journée ; il y trouverait d'emblée 7 vices d'équilibre passionnel, et par conséquent sept griefs contre le système social ou contre la Divinité. Je vais les énumérer, mais sans démonstration rigoureuse, vu que je n'ai pas encore défini les 12 passions radicales dont il faut définir les lésions.

1°. Il y a dans la distribution générale de cette journée, lésion de l'alternante ou Papillonne (11e. passion), puisqu'il y a absence de l'option qu'on doit avoir en Harmonie pour chaque séance ; tout individu y jouissant, d'après les négociations de la veille, d'une option sur les séances de 2 ou 3 groupes réunis à la même heure, et dont les fonctions lui sont familières.

2°. Il n'y a dans ce tableau aucun parcours ou chance

d'une masse de plaisirs simultanément goûtés, aucune composite en multiple de haut degré. Il en faut au moins une dans le cours de la journée.

3°. On n'y voit que fort peu de développements en familisme et en amitié, qui sont pourtant des cardinales de haute importance, et doivent entrer en balance avec les deux autres.

4°. N'y a-t-il eu dans cette journée aucune lésion sur les plaisirs sensuels? Par exemple, *en interne, sens du goût*, la cuisine a-t-elle été bien exquise, bien appropriée au tempérament du quidam? Cela est plus que douteux: n'aura-t-il pas fait quelque excès anti-gastrosophique ou excès contraire à la santé, tout au moins vice d'hygiène? Sur ces deux points d'équilibre, il aura commis plutôt deux fautes qu'une, le vicieux régime étant habituel chez les jeunes civilisés.

5°. Il y a lésion de la Cabaliste. Cet homme n'est que peu intrigué dans le cours de la journée. On y trouve suffisance d'intrigue aux 4 séances, 3, 5, 8, 9; les 8 autres pèchent du plus au moins en ce genre : quelques-unes sont tout-à-fait dépourvues de ce stimulant qui, chez les harmoniens, règne toujours en majorité de 7 sur 8 séances.

6°. Lésion de la progression par défaut de connexité entre les repas, séances et amours de cette journée. Elle n'est guère qu'une pièce à tiroirs, dont les scènes, quoiqu'agréables, n'ont à peu près aucun lien.

7°. Lésion de spécialité. C'est une journée au minimum de plaisir; dose inconvenante pour Cléon qui, à titre d'homme riche, pourrait prétendre à une journée dialoguée à 32 séances de plaisir, plus les parcours pivotaux. Loin de là; elle est remplie de vices mécaniques, bien que réduite à la dose de minimum en jouissance.

ʏ K. Lésion en transition; ce bonheur n'ayant presque aucune connexité avec celui de la veille, et n'acheminant pas à celui du lendemain.

Y χ. Lésion d'unitéïsme en direct et inverse, en ce que Cléon n'est point entouré de gens qui partagent son bien-être, qui puissent y rattacher leur bonheur futur, et qui aient dû à Cléon leur bonheur passé.

Mais combien cette heureuse journée va diminuer de prix, si l'on porte ses regards sur le lendemain! On verra la mécanique faussée en plein, et l'attraction en défaut dès le lever. J'ai supposé aujourd'hui un puissant ressort pour arracher du lit notre sybarite; le lendemain on sera fort embarrassé de mettre en jeu pareil stimulant, et Cléon risquera fort d'être trouvé au lit à 8 heures du matin; tandis qu'en Harmonie on est sûr qu'un jeune homme sera constamment matineux, ne fût-ce que pour jouir du parcours qui règne entre 4 et 5 heures, et dont l'intérêt roule principalement sur la séance du lever galant où chacun aime à étaler sa conquête, souvent ignorée du public au moment du coucher. Le lever étant un effet difficile à obtenir collectivement, Dieu, dans son plan de mécanisme domestique, a dû forcer d'attraction sur le lever, et le stimuler par l'appât d'un brillant parcours.

Si nous supposons qu'un civilisé parvienne à se procurer un seul jour le minimum d'Harmonie, à douze séances de plaisir et les pivotales, comment pourra-t-il s'en procurer autant les lendemain et surlendemain; varier seulement pendant un mois ce minimum de douze séances, qui sont en Harmonie le moindre lot du pauvre, tous les jours de sa vie, avec options et variétés sans cesse renaissantes?

Loin de là: les civilisés sont si dénués de plaisirs, que

lorsqu'ils ont eu quelque sujet de charme, quelque fête passable, ils en rabâchent pendant une semaine entière. Encore ces fêtes ne sont-elles, dans leur plus grand éclat, que de mauvaises caricatures de celles qu'une Phalange donnera chaque soir, et de l'état de fête continue qui règne dans tous ses travaux et ses repas.

Les 9/10es. des civilisés, au lieu d'avoir chaque jour douze variantes de plaisir, n'ont souvent pas une séance heureuse, mais plutôt des privations accumulées (voyez III, 191 et 555): Tels sont les nombreux forçats de la classe ouvrière, qui sèchent d'ennui toute la semaine, pour aller enfin le dimanche noyer leur chagrin dans le vin. La plupart absorbés par l'inquiétude sur la subsistance d'une famille, n'ont aucun plaisir, et arrivent à la fin de la semaine, de l'année, de la vie, sans autre jouissance que d'avoir réussi à ne pas mourir de faim.

Les Rois mêmes, loin d'atteindre à ce minimum de bonheur à douze séances heureuses, en ont à peine deux en un jour. Harcelés par l'étiquette et les partis, privés à leurs repas de compagnie joyeuse, dépourvus de tout mobile d'enthousiasme, ils n'ont souvent que des plaisirs simples qui, à part quelques amours, s'affadissent l'un par l'autre; ils n'atteignent certes pas, un seul jour de l'année, au quart du bonheur dont jouira chaque jour le plus pauvre des harmoniens.

Par exception, il est quelques civilisés qui réunissant dans le bel âge, vigueur, beauté, richesse et liberté, peuvent encore varier médiocrement leurs plaisirs. On trouve même certaines nations de nuance calme et compatible avec la monotonie; tels sont les Allemands, nation qui est une des plus aptes à se contenter des mesquineries civilisées. Quant aux peuples ardents au plaisir,

comme les Français, ils doivent souffrir violemment de courir une carrière aussi restreinte. Aussi sont-ils sans cesse hors d'équilibre, donnant dans les excès qui exténuent et blasent les gens du monde.

Outre l'inconvénient de rareté des plaisirs, on ignore complétement en civilisation l'art de les aménager : telle jouissance est usée au bout d'une semaine; elle se serait soutenue plusieurs mois si on l'eût distribuée avec discernement, par le moyen de variantes nombreuses. Mais la civilisation, en fait de plaisir, *mange son blé en herbe*, épuise un amusement en peu de temps, faute de variété pour le relayer. Aussi les riches civilisés sont-ils accablés de maladies résultant de ces excès; désordre plus sensible en France que par tout ailleurs.

En Harmonie, l'aménagement des plaisirs est calcul de haute politique sociale, fonction des autorités principales. On n'y use aucune jouissance, parce que les relais et nouvautés surabondent. Si tel amusement n'est piquant que de mois en mois, on en a mille autres à mettre en scène dans l'intervalle.

En règle générale, les journées doivent être différenciées au moins par tiers, c'est-à-dire qu'en cas de minimum il faut, sur les douze séances de plaisir, une variante de quatre nouveaux plaisirs pour le lendémain, autant pour le surlendemain, et ainsi de suite. Même proportion sur les journées du riche, estimées à une trentaine de plaisirs qui exigent une variante portée chaque jour à dix jouissances nouvelles pour le moins.

Et dans celles qui sont permanentes, comme la table, il faut varier, sinon sur le fond, au moins sur les formes, sur les assortiments de la chère et des compagnies. Une table de minimum, servie de 30 à 36 mets, exigera une

variante de 10 à 12 mets du jour au lendemain : les compagnies de repas varient jusqu'à 5 fois par jour; d'autres variantes sont en périodes de semaine, de mois, d'année, et s'étendent au terme entier d'une vie estimée 144 ans, âge auquel les riches harmoniens atteindront plus facilement que les pauvres, par l'extrême variété de plaisirs qui est le plus sûr ou plutôt le seul garant contre les excès.

Quel sujet de réflexions sur l'erreur de cette philosophie qui place le bonheur en civilisation! Elle ne raisonne que d'équilibre; je viens de lui en enseigner les voies.

Pour compléter la leçon, il faudrait disserter sur les maux de tant de civilisés qui, pourvus de santé, fortune et moyens de bien-être, n'arrivent qu'à un extrême malheur. Il suffit souvent d'une passion subversive comme le jeu, pour les accabler de chagrin. D'autres fois, une liaison imprudente en amour vient les assiéger de maladies en pleine santé, interrompre pendant des mois entiers tous leurs plaisirs. Un échec en affaires d'ambition, une place manquée, l'inconduite d'une femme, d'un enfant, les revers de parti ou autres disgrâces, empoisonnent la vie de ceux dont on cite la situation comme suprême bonheur. Qu'est-ce donc de ceux que l'indigence accablé, et quel parallèle à faire de tant de misères, avec l'immensité de plaisirs qui attendent ces infortunés, et qui leur seront prodigués dès qu'un fondateur aura fait l'épreuve d'où dépend l'issue de civilisation et l'avénement aux destinées heureuses?

CHAPITRE X.

Échelle des Attractions spéciales en correspondance aux périodes sociales.

Ne négligeons rien de ce qui peut initier le lecteur à la théorie des équilibres passionnels, si neuve pour des civilisés. Mettons à profit leurs préjugés de modération, pour les familiariser avec la nouvelle science.

La plupart accuseront d'exagération mes tableaux d'Harmonie, table à 36 mets variés par tiers d'un jour à l'autre, et journées à 12 séances de plaisir en majorité de composite. Ces tablaux soulèveront des esprits rapetissés par les privations : pourquoi, diront-ils, nous promettre, dans l'Harmonie, cet océan de délices ? Pourquoi faire de ces raffinements une condition essentielle du bonheur, quand chacun de nous déclare qu'il se trouverait assez heureux de goûter le quart de ces plaisirs ? Quelle manie de vouloir donner plus qu'on ne demande ; imiter les charlatans qui promettent monts et merveilles, et veulent guérir vingt maladies, quand on ne leur demande que d'en guérir une ! Si tel homme borne son ambition à 10,000 fr. de rente, n'est-il pas ridicule de lui insinuer qu'il sera malheureux tant qu'il n'en possédera pas 100,000 ? Il faudrait commencer par lui donner l'objet de ses désirs, les 10,000 fr.

Réfutons bien cette objection, qui, sous des couleurs très-plausibles, est souverainement erronée. J'y réplique par l'échelle des prétentions, qui va montrer les côtés faibles de cette apparente modération, et le vice où l'on tomberait en la prenant pour voie de raison.

Chaque société désire les biens de la supérieure, non

pas en échelle simple consécutive, mais en échelle conjuguée en retour, telle que la suivante, dont l'étude peut dissiper bien des préjugés.

ATTRACTIONS SOCIALES PARALLÈLES.

Rangs ascendants.	Degrés d'*Attractions*.	Rangs descendants.
4. Barbarie descendante.	✝	Barbarie ascendante. 4.
5. Civilisation.	A.	Patriarcat. . . . . . 3.
6. Garantisme.	B.	Sauvagerie. . . . . 2.
6 1/4. Séri-germie. . .	B 1/4.	Javanisme. . . . . 1 3/4.
6 1/2. Séri-simplie. . .	B 1/2.	Otahitisme. . . . . 1 1/2.
7. Séri-sophie.	C.	Séri-gamie Éden. . 1.
8. Harmonie divergente.	D.	
9. Harmon. convergente.	E.	
10. 1re. Bin-harmon. maj.	F. etc., etc.	

Cette échelle diffère du composé au simple avec celle qui (II, 33) classerait consécutivement les sociétés humaines. Il s'agit ici d'indiquer le degré d'attraction qu'elles exercent sur l'homme : par exemple, si les deux périodes *Sauvagerie et Garantisme* exercent égale dose d'attraction, elles doivent être classées sur même ligne et sous même lettre B ; et si elles attirent plus que la civilisation A, elles doivent être accolées sur un échelon plus élevé que celui de la civilisation A ; tel est le sens de cette échelle.

On y voit que la barbarie, degré ✝, répugne l'échelon civilisé A qui est pourtant plus élevé ; ce refus est un effet d'attraction fort juste ; car les Barbares pouvant s'élever à l'état sauvage, degré B, qui correspond en bonheur au garantisme, leur attraction serait faussée si elle tendait aux périodes civilisation et patriarcat, qui n'occupent en ligne de bonheur que le degré A.

L'impulsion sociale est donc fort juste *en inverse* chez

les Barbares et encore plus chez les Sauvages, qui, élevés en bonheur au degré B, ne commettront pas la sottise d'adhérer à la civilisation, degré A, inférieur au leur. Ils n'adhéreraient qu'aux deux périodes Séri-sophie et Séri-gamie, degré C, et légèrement à la période Séri-simplie, degré B 1/2.

Je regrette de n'avoir pas pu donner quelques chapitres sur cet important sujet qui aurait débrouillé toutes les illusions conjecturales des philosophes sur le progrès social et la perfectibilité civilisée. Ils se seraient convaincus que la populace est en impulsion régulière *inverse* lorsqu'elle veut se révolter et renverser l'ordre social, pour rentrer dans l'état sauvage plus élevé d'un degré en bonheur; cette même populace rebelle aux lois civilisées se ploierait avec plaisir aux coutumes de Garantisme, qui lui assureraient en industrie active un bonheur de degré B, égal à celui de la période sauvage, selon le tableau ci-dessus.

Nos savants sont de même en impulsion judicieuse et régulière *directe* dans leurs rêves de *balance*, *contre-poids*, *équilibre;* car ils tendent à la période Garantisme qui réalise tous ces biens, et qui correspond en bonheur à la Sauvage, selon le tableau. Les savants veulent s'élever du degré A au degré B *en direct*, la populace *en inverse*.

Dès lors le peuple est aussi régulier dans ses vues de subversion sociale, que la science dans ses vues de perfectibilité; l'un et l'autre tendant par voie contrastée au degré B, il comprend Garantisme et Sauvagerie, tendance composée, qui constate la justesse des impulsions attractionnelles en direct et inverse!

Pour habituer le lecteur à spéculer sur cette échelle de périodes et y rapporter les prétentions de bonheur social,

je vais user d'une comparaison tirée de l'ordre civilisé, où l'on trouve une échelle de convoitises exactement correspondantes au tableau ci-dessus. Telle classe n'a que les désirs du Sauvage, un bon repas, sans songer au lendemain; telle autre s'élève presqu'aux désirs de l'Harmonien. Examinons-les en série, et comparativement aux périodes sociales qui réalisent chaque sorte de convoitise.

CORRESPONDANCE DES ATTRACTIONS SPÉCIALES.

Classes.		*Périodes.*	
1. Les philanthropes,	Désir de	1. Séri-gamie Éden,	C.
2. Le menu peuple,	—	2. Sauvagerie,	B.
3. Les artisans et fermiers,	—	3. Patriarcat,	A.
4. La bourgeoisie,	—	4. Barbarie,	+.
5. La petite noblesse,	—	5. Civilisation,	A.
6. Les philosophes,	—	6. Garantisme,	B.
7. Les sybarites et grands,	—	7. Harmonie simple,	C.
8. Les *maniaques pass.*,	—	8. Harmonie comp.,	D.

Selon ce tableau, l'ordre civilisé contient une série d'ambitions adaptées à toutes les périodes sociales de 1re. phase (II, 33). L'état sociétaire peut seul satisfaire ces 8 classes, notamment la 8e., et par conséquent les sept autres bien moins exigeantes. Examinons leurs prétentions.

1o. Les *philanthropes,* degré C, classe de visionnaires sociaux. Quelques-uns croient à un bonheur passé et perdu sans retour; opinion juste et fausse à la fois: *juste,* en ce que la 1re. période (Eden ou Série-gamie), qui a été très-heureuse, ne peut plus renaître; *fausse,* en ce que ce bonheur n'est point PERDU SANS RETOUR: c'était le régime domestique sériaire; il peut renaître appliqué à l'industrie, et nous rendre le bonheur primitif accru d'un grand luxe dans les 7e. et 8e. périodes sociales. On

ne doit pas regretter la cognée d'argent, quand on en obtient une d'or.

Quelques-uns de ces philanthropes rêvent le bonheur dans des illusions de vertus républicaines, comme celles de Fénélon sur les bergers de la Bétique. Ces utopies qui ne méritent pas de réfutation sérieuse, prouvent seulement qu'il existe une classe de savantas rêvant un bonheur EXTRA-CIVILISÉ. Or, Dieu qui ne fait rien en vain, n'aurait pas donné aux humains, et aux plus instruits, cette propension aux rêves de félicité extra-civilisée, s'il ne voulait pas la satisfaire.

2°. Le *menu peuple*, degré B, a des désirs de sauvage et de brute : par exemple, il convoitera un bon repas, sans plus, ne songeant point au lendemain : sur ce point comme sur tant d'autres, les philosophes n'ont pas trouvé moyen de le satisfaire. On a vu combien l'Harmonie excède ses faibles désirs.

On objecte qu'elle les outre-passe beaucoup trop; qu'il suffirait d'une théorie qui assurât au peuple ce petit bien-être qu'il désire, cette garantie de subsistance. J'ai prouvé ailleurs que la demande est déraisonnable, en ce que le peuple, une fois pourvu du nécessaire, ne voudrait plus vaquer au travail. De là j'ai dû conclure qu'il faut procurer au peuple *attraction industrielle et minimum proportionnel;* deux effets qu'on n'obtient que de ces périodes 7e. et 8e., dont on trouve les aperçus trop brillants.

Les ergoteurs ne connaissent donc pas la portée de leurs arguments; ils se croient modérés en demandant peu pour le peuple, et ne voient pas que ces demandes, ne fût-ce que celle d'un travail garanti, impliquent beaucoup de conditions ultra-civilisées; car en pays de pleine

culture, la civilisation ne peut pas garantir au peuple un travail suffisant à ses besoins urgents.

3°. Les *artisans et fermiers*, degré A, ont des goûts patriarcaux, n'ambitionnent provisoirement que le bonheur du ménage, les jouissances paisibles et obscures, une petite rente, un petit domaine. C'est le conseil donné par la philosophie; mais elle satisfait à peine un 8e. d'entre eux : or, le 8e. de bien, en mouvement social, est compté pour absence de bien. Cette 3e. classe veut donc, comme les précédentes, un bonheur que ne donne pas le régime civilisé; et pour la satisfaire, il faut spéculer sur des périodes plus élevées, d'autant mieux que, dès le moment où on lui accordera ses désirs modérés, elle demandera davantage.

4°. La *bourgeoisie*, degré +, a communément des goûts simples, qui correspondent à ceux des Barbares. Elle aime, en fait d'ambition, à thésauriser, sans prétendre au gouvernement. Tout est simple dans ses attractions; point d'illusion, point d'enthousiasme; la cupidité pure et abjecte, sans concurrence d'autre passion. La bourgeoisie, à la manière des Juifs, n'envisage le monde social qu'en sens défensif, songeant à se garantir contre le fisc et les intrigants. C'est une classe d'avortons en essor d'ambition; elle n'est pas moins dévorée de cupidité; et puisque la civilisation satisfait à peine un dixième des bourgeois, il faut, pour contenter ces ambitieux simples, découvrir une autre société apte à leur donner la richesse immodérée, leur unique désir.

5°. La *noblesse*, degré A, même la petite, est déjà mi-partie d'illusions et de cupidité. Elle veut, outre les richesses, des honneurs et de l'autorité; elle n'est point simple, mais composée dans ses attractions; sous ce rap-

port elle est la classe vraiment civilisée ; car la civilisation n'admet point dans ses propriétés l'apathie d'esprit qui caractérise les Barbares et les bourgeois : c'est une société inquiète, remuante, cabalistique, faite pour chercher à s'élever plus haut. Ceux qui veulent la ramener à l'immobilisme, ne s'aperçoivent pas qu'ils la font décliner vers la barbarie.

La noblesse veut bien modérer les bourgeois et le peuple, mais elle ne veut pas se modérer elle-même ; c'est dans ces vastes prétentions qu'on reconnaît le besoin d'une société ultra-civilisée ; car, chez les nobles comme chez d'autres classes, on trouve à peine 1/8e. de familles contentes de leur sort.

6o. Les *philosophes*, degré B, classe dont les vues sont plus étendues que celles de la noblesse. Ils voient le mal régner dans le monde social, et sentent le besoin d'y remédier. Ils croient y parvenir en révolutionnant la civilisation, d'où il faudrait sortir. Leurs conceptions n'enracinent que le mal, parce qu'elles maintiennent la civilisation, vrai Protée qui se joue de toutes les réformes. Pour seconder leurs vues de progrès sociaux, il faudrait les désenchanter, les armer contre deux sirènes qui les fascinent, contre la philosophie et la civilisation. Ils ne rêvent que les harmonies du degré B, la garantie de justice et de bien-être qui règne en 6e. période. Chez eux, ce ne sont pas les 7/8es., c'est la totalité de la classe qui n'est point satisfaite et qui a besoin d'un état de choses ultra-civilisé.

7o. Les *sybarites*, degré C, les oisifs des capitales, sont une classe supérieure aux philosophes, non par le bel esprit, mais par le bon esprit en attraction. Ils sont plus près du but de la nature, plus près de la vraie per-

fectibilité qui est celle des plaisirs. En théorie de bonheur ils suivent la méthode du chanoine Evrard :

« Vingt muids rangés chez moi sont ma bibliothèque. » Portant cet esprit dans toutes les branches de jouissance, ils tendent manifestement au mécanisme de 7e. période qui raffine sur chaque plaisir ; ils sont tous, sans exception, *ultra-civilisés*, car la civilisation ne sait pas même raffiner sur les plaisirs permis, comme la bonne chère, impossible hors du régime sériaire.

8o. Les *maniaques passionnels*, degré D, espèce de fous qu'on trouve en France plus qu'ailleurs dans la classe des jeunes gens. Ce sont des êtres courant d'excès en excès, impatients de la civilisation et de ses faibles jouissances, passant les nuits dans la débauche. Leur imagination ardente ambitionne l'état de *composite perpétuelle* ou fougue d'attraction qui sera le partage des harmoniens, mais qui, chez eux, sera contre-balancé par l'affluence des plaisirs et la brièveté des séances : alors l'insatiabilité de jouissance deviendra garant de santé et de sagesse ; et si cette classe d'insatiables doit trouver en Harmonie composée un plein contentement, pourquoi spéculer sur des périodes inférieures qui, satisfaisant les désirs modérés des classes 2, 3, 4, 5, 6, ne contenteraient pas pleinement la 7e. et encore moins la 8e. ? C'est donc un vice que la modération en pareil calcul.

Les 8 classes de postulants en bonheur ne peuvent donc trouver un gage de succès que dans la période 8, degré D, qui est la plus facile à établir ; ou tout au moins dans la période 7, qui déjà s'écarte en tout point des vues de bonheur modéré. Il se trouverait dans la période 6, Garantisme : on en a l'option ; mais il faut 300 ans pour l'organiser en plein ; il ne faut pas 3 ans pour fon-

der la période 7 : celle-ci serait donc préférable, même à moindre dose de bonheur : or, elle en assure davantage ; on ne peut donc pas hésiter sur l'option ; et c'est par cette raison que j'ai dû négliger de m'occuper des prétentions de bonheur modéré, d'autant plus suspectes que celui qu'on satisferait en ce genre, aspirerait, dès le lendemain, à l'immense bonheur. C'est ne pas connaître la nature de l'homme, que de le croire compatible avec la modération : il est malheureux que, par déférence pour ces dogmes erronés de bonheur modéré, on ait négligé depuis 3000 ans la voie de salut social, ou étude analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle.

APPENDICE sur l'équilibre unitaire externe.

Je n'ai fait qu'ébaucher la théorie d'équilibre unitaire interne. Cet important problème eût exigé des détails très-circonstanciés, par exemple, sur la population, problème qui touche à l'équilibre externe dont je n'ai pas encore traité.

Chacun élèvera sur ce sujet la question qui est l'écueil de tous les économistes, celle de la balance de population. Elle s'accroît immodérément dans l'état de pleine culture et de pleine paix; elle réduit bientôt, sur un terrain donné, l'espèce humaine à l'indigence.

Or, le globe est un terrain limité, qui sera en deux siècles porté au complet d'environ 5 milliards 1/2; et malgré la conquête des régions glaciales qui seront pleinement habitables dès la 5e. année d'Harmonie, malgré la restauration des déserts de Cobi, de Sahara, d'Arabie et autres, l'espèce humaine favorisée par l'opulence gé-

nérale et la paix perpétuelle en viendrait à s'encombrer et s'étouffer par la pullulation.

J'ai observé que, sur ce problème, les plus sages sont ceux qui avouent avec Malthus le cercle vicieux, ou qui, comme Stewart, après un demi-volume de recherches, finissent par avouer qu'ils n'y comprennent rien. Il sera très-facile de leur expliquer à cet égard le secret de la nature : mais l'équilibre de population est une question qui se lie au régime d'amour libre, à l'hypothèse d'un décroissement de fécondité chez les femmes, tant par excès de vigueur que par cohabitation multiple ou polygamie féminine, et à l'hypothèse des nouvelles lois que Dieu pourra donner à cet égard, lorsque l'humanité, parvenue aux voies divines de justice et d'association, méritera de Dieu (388, 389) des instructions sur les mœurs à établir dans ce nouvel ordre.

La balance de population touche à l'équilibre mineur externe; quant au majeur externe, il se compose des relations de commerce et d'armée dont le traité exigera un ample volume, non pour l'exposé du mécanisme, car celui du commerce harmonien s'expliquerait en une section, et moins encore.

Mais comme le siècle est fortement prévenu en faveur des théories de libre mensonge, il paraît nécessaire de joindre à l'analyse du commerce véridique une digression abrégée sur les infamies du commerce actuel, dont je me suis borné à donner deux tableaux :

II, 219, sur les caractères de genre;

III, 387, sur les caractères d'espèce.

Peut-être aussi faudra-t-il donner simultanément connaissance du mode commercial mixte, qui est adapté à la période 6, Garantisme; mode par lequel le gouvernement

se trouve, dans chaque pays, ligué avec l'agriculture, pour garantir les producteurs des fourberies et rapines du commerce libre, et entrer en partage des énormes bénéfices qui passent aujourd'hui entre les mains des intermédiaires improductifs, nommés marchands, banquiers, etc.

D'après le retard de ces divers traités, ma théorie d'équilibre doit sembler bien incomplète : il y manque d'ailleurs une analyse des passions, dont j'ai donné le plan (III, 357), et beaucoup d'autres détails théoriques sur les caractères. Dans l'impossibilité de traiter tant de sujets dès la 1re. livraison, j'ai dû m'en tenir aux problèmes d'équilibre interne, dont certaines portions peuvent sembler trop peu détaillées. J'y suppléerai dès qu'on m'aura fait à cet égard des observations régulières. (Ce n'est guère par là qu'on débute en France.)

Au reste, ce premier traité, quoique bien incomplet, suffit à ramener tout lecteur à des opinions judicieuses sur la destinée ; à lui prouver, 1°. que les nations industrielles sont faites pour l'Association, et non pour le morcellement ; 2°. que le Sauvage a raison de refuser l'industrie, tant qu'on ne la lui présente pas en ordre sociétaire et attrayant ; 3°. qu'il n'est pas d'autre méthode compatible avec l'Attraction industrielle, que celle des Séries, adoptée par Dieu dans toute la distribution de l'univers, et dont l'introduction peut seule élever le mécanisme social à l'unité d'action avec le système de l'univers.

FIN DE LA HUITIÈME SECTION.

POST-LOGUE.

Le bon sens banni, dans l'âge moderne, par le bel esprit.

Enfin les voiles d'airain sont enlevées, la théorie des destinées matérielles et sociales est évidemment découverte : la nature n'a plus de mystères ; elle nous en livre tout le grimoire. Adieu les verbiages d'impossibilité et d'impénétrabilité derrière lesquels se retranchait le sophisme : plus de profondes profondeurs, *plus d'*épaisse épaisseur.

Il est maintenant avéré que Dieu ne voulait rien nous cacher sur les causes et les fins du système de la nature. Je dis LES CAUSES ET LES FINS, puisque nous ne connaissons jusqu'ici que des EFFETS, sans pouvoir expliquer les causes ni déterminer les fins du mouvement et de ses désordres actuels, sans prévoir dans quel cas ni à la suite de quelles opérations l'Harmonie succéderait à cet état de subversion matérielle et sociale de notre globe.

Que nous servent des sciences bornées à l'analyse des effets, aux tableaux du règne du mal? Vaines lumières, tant que nous ne savons pas nous élever au calcul des voies du bien! J'ai suffisamment établi, dans ces premiers volumes, qu'il faut se défier de ces sciences : mais il est un piége que je n'ai pas assez signalé, et où tomberont la plupart des lecteurs; c'est le piége de la rhétorique, non moins dangereux que celui du sophisme.

Battus par le raisonnement et hors d'état de lutter à cette arme, les sophistes attaqueront sur le style; comme si un inventeur était un prétendant à l'Académie, obligé de s'étayer de faconde oratoire. Il faut, en terminant, prémunir encore le lecteur contre ces prestiges de style et de méthode.

Je le répète, les méthodes employées jusqu'à présent sont nécessairement vicieuses, puisqu'elles n'ont rencontré que des impénétrabilités là où ma théorie a pénétré d'emblée, sans autre effort que de suivre les douze principes (*II*, 129), *recommandés par les savants mêmes qui s'obstinent à n'en faire aucun usage.*

Quant à la magie du style, il n'est pas de leurre dont on doive plus se défier en fait de découvertes : elles sont plus que douteuses, lorsqu'elles n'ont que le style pour recommandation. Exiger d'un inventeur

le fard de la rhétorique, ce serait lui donner le privilège de jonglerie et de déraison, dont usent tous les favoris de Polymnie. Ce n'est pas elle qu'on doit prendre pour arbitre dans une affaire d'où dépend le sort du monde : il faut des preuves expérimentales, et non des illusions oratoires.

J'ai démontré à l'Ultra-Pause le danger de ces utopies étayées, comme le Télémaque, des charmes du style. Je voulais étendre cette critique à une gamme de sophistes ; le parallèle de leurs contradictions aurait pu dissiper beaucoup de préventions philosophiques : mais obligé d'abréger cette facétie, j'insiste une seconde fois sur le tort d'exiger, en politique sociale et surtout en matière de découvertes, ce bel esprit qu'on exige en littérature.

Je vais l'analyser dans un des coryphées de la littérature moderne, Delille, *digne par sa déraison de prendre place à côté de* Fénélon, *déjà cité sur le même sujet. C'est Delille qui va faire les honneurs du second article. J'examinerai quelques pesanteurs de son premier chant de* l'homme des champs : *elles nous fourniront d'importantes conclusions sur l'influence du bel esprit en aberrations moreles et politiques, et sur la duperie du siècle, qui exige des inventeurs le talent des rhéteurs.* Suum cuique.

MORALE DE L'HOMME DES CHAMPS.

Selon l'usage des moralistes, celui-ci débute par les contradictions et l'intolérance ; il dit, aux premières lignes :

« Mais quoi, l'art de jouir et de JOUIR DES CHAMPS,
» Se peut-il enseigner ? Non sans doute, et mes chants,
» Des *austères leçons* fuyant le ton sauvage,
» Viennent de la nature offrir la douce image ;
» Inviter les mortels à s'en laisser charmer.
» Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer. »

On croirait, à ce début, qu'il va traiter de la nature champêtre ; il n'en dit pas un mot ; il ne met en scène que ses fantaisies morales auxquelles il veut astreindre tout le monde, sous peine d'être déclaré ennemi des champs, ennemi des saines doctrines, ennemi des torrents de lumières.

Après avoir dit que l'art de *jouir des champs ne se peut enseigner*, il veut l'enseigner dès la page suivante, où il gourmande Mondor sur ce qu'il ne sait pas *jouir des champs ;* il le raille amèrement, prouvant qu'il va s'ennuyer parce qu'il veut faire bonne chère à la campagne, et qu'il veut au sortir du diné repartir pour aller à l'opéra.

Il y bâillera, dit notre moraliste : j'en doute ; quelques nymphes du théâtre viendront égayer sa loge, et on y bâillera moins que dans le salon moral de votre homme des champs,

à côté . . . « *Du piquet des graves douairières,*
» *Du loto du grand oncle et du wisk des grands-pères.* »

Mondor est peu tenté de cette cotterie surannée ; il réunit dans son château une compagnie fort différente ; dès-lors c'est un ennemi des champs qu'on crible charitablement de quolibets.

Dans son château . . . . *l'ennui*
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui,

Au dire du poëte, qui en a menti, comme dans tout le cours de son poëme : les mondors ou financiers sont des gens qui, à la campagne comme en ville, savent jouir de la vie aussi bien qu'on le puisse en civilisation.

Que d'intolérance et de contradictions ? Il a promis de *fuir le ton sauvage des austères leçons* ; et le voilà diffamant tous ceux qui ne veulent pas imiter son sage ; dictant ses lois en pédagogue, sans vouloir permettre que chacun *jouisse des champs* comme bon lui semble, et s'en aille lorsqu'il est rassasié de ce médiocre plaisir. A l'en croire, nos sens grossiers ne savent pas apprécier les charmes de la nature.

« *Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.* »

Eh ! que nous fera-t-il voir de neuf dans cette nature champêtre ? La fantasmagorie morale ; vingt rêves de bonheur dont pas un n'est compatible avec le sens commun. Lisons-en l'avant-goût dans sa préface contenant le plan de l'ouvrage.

« Dans le premier chant, dit-il, c'est le sage qui, avec des sens
» plus délicats et des yeux plus exercés que le vulgaire, parcourt,
» dans leurs innombrables variétés, les riches décorations des scènes
» champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensa-
» tions. »

Que de raffinement sensuel pour un sage moraliste ! ne ferait-il pas mieux de modérer ses passions, selon tant de fameux auteurs ? Mais où trouvera-t-il cette *innombrable variété de riches décorations*, si sa campagne est située de Paris à Orléans, où l'on ne voit que de tristes plateaux, toujours uniformes, nus et désolants par leur immensité et leur monotonie ? Notre sage, dira-t-on, saura choisir un meilleur site : cela est douteux, car de tant de sages qui abondent à Paris, aucun n'a su choisir le seul local où l'on puisse trouver l'*innombrable variété de riches décorations naturelles* ; c'est l'amphithéâtre de Poissy. Continuons sur les prouesses du sage.

« Sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, il tra-
» vaille à répandre autour de lui son bonheur d'autant plus doux, qu'il
» est *plus partagé.* » Mais s'il veut répandre parmi les paysans qui l'entourent, cette manie de *raffiner ses sensations, multiplier ses jouissances,* et par suite ses dépenses, il en fera des voisins très-dangereux et très-fripons; plus ils acquerront en délicatesse des sens, plus ils inclineront à griveler sur le seigneur à cent mille écus de rente pour se rapprocher de son bonheur *sensationnel.* Aussi un seigneur prudent ne cherche-t-il point à exciter chez le paysan cette sensualité, cette avidité de sensations perfectibilisées.

Je doute que la religion et la politique s'accordent sur ce point avec notre sage ami des champs; elles ne veulent pas de paysans si recherchés, si perfectionnés; on ne leur laisse pas même l'enseignement mutuel, de peur qu'ils n'apprennent trop tôt à lire et à raisonner sur le budget, sur les lacunes de 20, 40, 60 millions.

« L'exemple de la bienfaisance lui est donné par la nature même,
» qui n'est à ses yeux qu'un échange éternel de secours et de bienfaits.
» Il s'associe à ce concert sublime, appelle au secours de ses vues
» bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite (le curé et
» le magister), et par ce concours de bienveillance et de soins, assure
» le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance ! ! ! »

On est étourdi, après avoir lu ce pathos oratoire, ce déluge de pensées libérales, véritable enfilade de mots dénués de sens. La nature n'est rien moins que bienfaisante ; elle ne donne rien à celui qui n'a rien. Les seigneurs ne s'associent point aux concerts sublimes de la nature; ils ne s'associent qu'aux ligues de féodalité pour pressurer le paysan; ils ne voient pas des autorités dans le curé et le magister ; ils commandent au magister comme à un pied-plat; et quant au curé, s'il veut être admis au château, il faut qu'il suive l'ordre. D'ailleurs, le seigneur ne veut pas tant d'acolytes pour assurer le bonheur du hameau, il ne veut que lui, les gardes-chasses et le percepteur ; il exige que la vieillesse et l'enfance mettent leurs vertus à bien obéir et bien payer; fort éloigné en cela de les appeler au partage de ses richesses et de ses sensations, comme le prétend notre poëte.

Et c'est avec ces balivernes morales que Delille veut nous enseigner à connaître la nature champêtre, en disant :

« Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer. »

Nous l'avons vue de plus près que lui, qui ne l'a aperçue que des balcons du château, et c'est pour l'avoir vue de très-près, que nous ne l'aimons pas, et que nous préférons la nature des châteaux à celle des champs.

« Soyez l'homme des champs, votre rôle est sublime. »

Ouais ! analysons les sublimités du rôle de cet homme qui, dit-on, aime la campagne en vrai sage, et qui sait

« *Qu'il vaut mieux, sous ses humbles lambris,*
» *Vivre heureux au hameau, qu'intrigant à Paris.* »

Le poëte nous apprend que le vrai sage a sous ses humbles lambris une meute immense et fait de grandes chasses au cerf. Il fallait bien cela pour amener une description de la chasse, car Delille n'a jamais qu'un seul but, c'est de faire des descriptions souvent hors de propos. Aussi, en traitant de plaisirs des champs, débute-t-il par décrire tous les jeux de la ville : billard, wisk, échecs, trictrac. Il a la manie de l'hypotypose, comme Perrin-Dandin a celle de juger. Hors du genre descriptif et des traductions, il devient, quoique bon phrasier et bon rimeur, le dernier des écrivains en imagination et en raison.

Le sage qu'il nous dépeint est un épicurien qui, pour vivre *heureux au hameau*, imite la frivolité des libertins, ne cherche que nouveauté et raffinement dans les plaisirs champêtres.

« Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté;
» Le sage veut choisir : tantôt la nouveauté
» Embellit les objets; tantôt leur déclin même,
» Aux objets fugitifs prête un charme qu'on aime.
» Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
» Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit. »

Eh ! comment concilier ce sage avec la morale qui veut qu'on réprime ses passions, et qu'au lieu de cet amour de nouveauté et de voluptés sans nombre, on se borne à aimer la vertu et la constitution ? Comment Delille ne s'aperçoit-il pas que, sous le masque d'un sage, il n'a peint autre chose qu'un sybarite renforcé ?

Pour en juger, voyons les prouesses de la cohue que ce sage assemble sous ses humbles lambris, où pendant l'hiver il n'amène pas moins de 80 individus et 40 chevaux; total, 120 bouches à nourrir. Tous ces grands-pères jouant au wisk, ces grand-mères jouant au piquet, et ces grands-oncles jouant au loto, sont escortés d'une foule de neveux et petits-neveux, fils et petits-fils. Les jeunes gens forment, dit-il,

« Un essaim étourdi,
» Poussant contre l'ivoire un ivoire arrondi, »

C'est-à-dire, faisant la poule au billard. Il se trouve nécessairement dans cette cohue, bon nombre de jeunes sœurs, nièces et cousines. On voit que les familles sont arrivées par volées de trois générations, depuis

les grands-pères jusqu'aux marmots ; qu'elles ont amené chevaux, cochers, laquais et soubrettes ; de sorte que *l'habitation champêtre* du vrai sage contient, en étrangers seulement, au moins 80 amis des champs avec leurs chevaux ; car la belle compagnie ne va pas à pied.

Pour exercer ce genre d'amour des champs, il ne faut pas moins de trois cent mille francs de rente. Ces 80 parasites ne vivent pas de peu, selon notre poëte ; ils font *sauter les bouchons des flacons délectables*, et leur caravane morale n'est pas moins amie des vignes que des champs.

L'étiquette régnera jusqu'au soupé ; mais une fois la séance levée et l'heure du coucher sonnée, quel joli manége moral va commencer ! Chacun fera semblant d'aller se livrer au doux sommeil, aux pavots de Morphée, puisque c'est une congrégation de poëtes : mais, selon l'usage de la campagne où règne *une honnête liberté*, chacun se trompera de lit, et les jeunes *amies des champs* verront arriver, comme par hasard, de jeunes *amis des vignes* un peu échauffés par les fumées du Champagne. Ayant suffisamment joui des champs pendant la journée, ils voudront, pendant la nuit, *répandre autour d'eux leur bonheur, d'autant plus doux qu'il sera plus partagé.*

D'avance ils se seront entendus pour un partage des belles, selon l'usage des innocentes réunions de la campagne. C'est, nous dit le poëte, *un essaim d'étourdis*. Ils brusqueront l'affaire et entreront en tapinois dans vingt chambres que vingt dames ou demoiselles n'auront [pas fermées à clef.]

Plus d'une Alix aura négocié, dans la soirée, ces partages de bonheur, ce commerce épicurien dont elle recueillera de bonnes étrennes. Je ne doute pas que chaque nymphe ainsi surprise ne rappelle ces jeunes amis des vignes aux lois de la sagesse. Chacun d'eux répondra selon Delille :

« Que le sage doit multiplier ses jouissances en multipliant ses sen-
» sations ; qu'il doit se laisser charmer des douces images de la nature,
» et parcourir dans leurs innombrables variétés ses riches attraits ;
» la bien voir pour apprendre à l'aimer ; savourer les voluptés avec des
» sens délicats. » (Telles sont les expressions du moral rimeur.)

Pour peu que les belles soient amies de la sagesse champêtre, elles se rendront à ces excellents préceptes, et emploieront *leurs sens délicats à échanger les secours et les bienfaits, s'associer aux sublimes concerts de la nature, et multiplier les sensations pour multiplier les jouissances*. Tout se passera au mieux et sans bruit à l'étage des marquis et des comtesses ; tandis qu'au bas et au voisinage des cuisines, ce ramas de cochers et de soubrettes amenés par les amis des champs, feront chorus des scènes champêtres, et multiplieront leurs sensations par leurs jouissances. Ainsi les sensations multipliées d'étage en étage,

élèveront toute cette cohue morale au faîte de la perfectibilité perfectible et des innocentes vertus des hameaux.

Que fait notre sage pendant cette bacchanale? Réfléchit-il sur l'amour des champs ou sur l'amour des prés? Non; le bon apôtre saura bien prendre part au gâteau; il ne ferait pas les frais d'une telle bourdifaille, s'il n'était pas sûr de tirer son enjeu; quelque tante officieuse lui aura ménagé une nièce accommodante. C'est donc un chef d'orgie, un directeur de bastringue champêtre que Delille nous a dépeint sous le nom d'*ami des champs*. Voilà à quoi se réduit la morale douce et pure, quand on veut en soumettre les visions à un sérieux examen; les apprécier selon les notions du sens commun; ne pas se laisser prendre au cliquetis d'expressions, au fatras d'illusions; confondre l'histrion moral par ses principes mêmes, et le renvoyer à l'école sur cette nature champêtre qu'il prétend *nous apprendre à bien voir*.

Observons-la donc telle qu'elle est, en comparant les vertus de notre sage et de sa séquelle de bombanciers, avec les torts imputés à leurs antagonistes, à ce Mondor, cet *ennemi des champs*, ce Béelzébuth moral que le poëte accuse en ces termes :

« Avec pompe on l'habille, on le couche, on le sert,
» Et Mondor au village est à son grand couvert. »

C'est donc pour se mettre au petit couvert que notre sage épicurien rassemble sous ses humbles lambris 80 godailleurs et 40 chevaux : quel petit couvert! Voilà bien les moralistes : quand ils déclament contre un vice, croyez qu'ils en sont beaucoup plus entachés que celui qu'ils dénigrent pour cacher leurs turpitudes.

Ce petit couvert de 80 amis des champs est un choix de beaux esprits et de joueurs, à en juger par le tableau de leurs amusements pastoraux; *échecs, trictrac, wisk, piquet, loto, billard;* jeux très-champêtres, auxquels il adjoint le plaisir de lire Voltaire et Racine. Aucun sot n'est admis dans ce congrès à prétention,

« Ainsi fermant la porte au sot qui, de Paris,
» S'en vient tuer le temps, la joie et vos perdrix. »

Voilà les chasseurs en disgrâce et traités de sots. Tout à l'heure le poëte les vantait pour acheminer à des descriptions; elles sont faites, on n'a plus besoin d'eux, on se moque de leurs longs et assommants récits : ce sont des sots, tuant la joie et les perdrix. Notre sage leur ferme sa porte : voyons de quels beaux esprits il a fait choix hors de Paris.

« Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfants,
» Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans. »

Précieux choix! Les vieux voisins de campagne sont de vieux chicaneurs

qui, après avoir grugé le sage, lui feront vingt procès, et qui, au lieu de s'amuser à *relire tout Racine,* liront Cujas et Barthole pour y trouver quelque rubrique de chicane. Et qui voit-on encore arriver avec ces vieux voisins et vieux plaideurs?

« C'est un père adoré qui vient, dans sa vieillesse, etc. »

Adoré ou non adoré, si ce père est homme prudent, que pensera-t-il en voyant le train de vie que mène son fils, assemblant chez lui, comme le Dissipateur du théâtre, non pas 40, mais 80 dévorants, avec leur escadron de chevaux à l'écurie; le tout sous prétexte d'étudier l'art de *jouir des champs.*

On n'en finirait pas sur les ridicules du sage, et du poëte qui le prône. Intolérant comme tout moraliste, Delille subordonne les 80 élus à ses fantaisies, il leur défend de jouer la comédie de société. Il en résulterait selon lui certains inconvénients d'amourettes;

« Et quelquefois les mœurs s'y sentent des coulisses. »

Pour correctif il leur fait jouer un jeu d'enfer, et sabler le vin mousseux au diné, à la suite de quoi ces désœuvrés feront bien pis dans leur soirée, que s'ils eussent été occupés par une comédie de société. J'ai expliqué plus haut quelles scènes de morale ils machineront pour la nuit suivante, sauf à mystifier le sage en feignant, pour lui plaire, de

« Relire tout Racine et choisir dans Voltaire. »

Ils y choisiront la Pucelle et les pièces de même acabit; car, quel autre choix peut faire un *essaim d'étourdis* que le Champagne a mis en gaité? En nous peignant cette cohue de bombanciers, menant joyeuse vie dans le château d'un homme opulent, l'auteur a raison de dire :

« Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante,
» Mais peu savent goûter leur volupté touchante. »

Et vraiment il est peu de gens assez riches pour monter leur maison sur un tel pied, soit aux champs, soit en ville. Toutefois on ne voit pas quel rapport ont ces joyeux ébats d'une légion d'oisifs, avec les fonctions agricoles et les scènes champêtres, dont le titre Géorgiques annonçait le tableau, titre auquel s'était conformé Virgile, parce que dans Rome et Athènes le bel esprit ne dispensait pas, comme en France, de la justesse des idées.

Au résumé, voilà un sage qui, déclarant ennemis des champs et de la morale tous ceux qui ne seront pas de son avis, emploie une fortune de cent mille écus de rente à organiser des orgies, et sous ses humbles lambris, en-

chérit sur le luxe de la ville. Tels sont les moralistes; ils ne sauraient écrire quatre pages, sans jouer le rôle des médecins, Tant pis *et* Tant mieux. *Toutes ces contradictions aident à rimer et arrondir des périodes. Un avocat en plaidant successivement le pour et le contre, a chance double de celui qui ne plaiderait qu'une seule cause.*

Plaisante sagesse que celle qui exige pour première condition, trois cent mille francs de rente! Car il n'est pas possible d'organiser à plus bas prix ces bourdifailles morales et champêtres, véritable sentier de la vertu.

« *Qui sait aimer les champs, sait aimer la vertu :* »

mais il faut les aimer à la manière de notre sage; entretenir chez soi une pétaudière de 80 *godailleurs; tout autre genre de vie est immoral; car, nous dit-il,*

« *Le doux plaisir des champs fuit une pompe vaine.* »

C'est-à-dire goûtez-le en petit comité; n'assemblez pas plus d'une centaine d'amis et une cinquantaine de chevaux dans ces émotions paisibles, ces sentiments doux et modérés, nécessaires à la vertu.

« *Pour les bien* SAVOURER, *c'est trop peu que des sens,*
» *Il faut une âme pure et des goûts innocents,* »

Et puis, QUELQUES MILLIONS DE FORTUNE ; *précaution utile pour purifier une âme, la mettre en état d'acheter un immense château, y rassembler et goberger cette légion de parasites, et y* SAVOURER *la morale des champs, comme le faisait*

« *Dans Frênes, d'Aguesseau goûtant tranquillement*
» *D'un repos occupé le doux recueillement.* »

On ne voit guère comment concilier ce doux recueillement *avec une compagnie de* 80 hôtes bruyants, faisant sauter les bouchons et poursuivant toute la nuit les marquises et les soubrettes. *Mais en morale on ne doit pas y regarder de si près, ni se montrer exigeant sur le bon sens : pourvu que l'auteur sache rimer et enfiler des mots, le lecteur doit se pâmer de tendresse;* « *savourer avec des sens dé-*

» licats, avec une âme innocente et pure, les innombrables
» variétés de riches décorations des scènes champêtres ;
» multipliant ses jouissances en multipliant ses sensations,
» et assurant par un concert sublime avec la bienfaisante
» nature, le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'en-
» fance. »

C'est avec de pareils verbiages qu'on fait aujourd'hui la conquête de l'opinion. Sans blâmer ses goûts, je signale ce travers pour en déduire le principe suivant :

« On doit exiger d'un inventeur non pas ces prestiges
» oratoires, cette faconde ennemie du bon sens; mais des
» raisonnements bien suivis, des théories compatibles avec
» l'expérience. Tout prétendant aux inventions, qui aurait
» le style de ces verbeux écrivains, serait suspect de
» spéculer comme eux sur l'art de mystifier les lecteurs,
» de leur donner des amplifications de rhétorique en place
» des découvertes promises. »

POLITIQUE DE L'HOMME DES CHAMPS.

Il va régénérer les campagnes. Il doit, en politique ainsi qu'en morale, débuter par se contredire. On n'est pas bon philosophe sans cette condition de souffler à la fois le chaud et le froid. Delille s'y montre fidèle ; aussi nous peint-il d'un côté :

« Ces enfants dans leur fleur desséchés par la faim,
» Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain.

Puis d'un autre côté :

« Là des vieillards buvant content avec délices,
» L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services. »

Il faudrait que les vieillards, dans un hameau si vertueux, employassent à un achat de pain pour les enfants desséchés, cet argent qu'ils prodiguent au cabaret. Mais où en serait la philosophie, si on lui disputait le droit de se contredire à chaque page ?

Avant de nous dépeindre ces enfants, ces filles, ces vieillards desséchés par la faim, il nous avait montré l'homme des champs répandant autour de lui son bonheur, assurant la vertu de la vieillesse et de l'enfance : voyons par quels moyens.

D'abord par la *loi agraire*, selon l'avis de Mentor (478). : c'est le

secret de tous les moralistes. Celui-ci, en parlant *de la pauvreté qui dégrade, et des privations du pauvre,* dit aux sages amis des champs :

« *Partagez avec lui votre riche récolte.* »

Précepte qui sera bien goûté par les pauvres : si le seigneur veut partager avec eux, tout le hameau arrivera à la douce fraternité. Mais où trouver ces seigneurs disposés à partager leur récolte avec les paysans? On en trouvera plus aisément de ceux qui veulent dépouiller les paysans du nécessaire.

Ce n'est pas là un obstacle pour notre sage; sa politique va remédier à tout en s'associant aux concerts sublimes de la nature, et appelant au secours de ses bienfaisants projets, *toutes les autorités du hameau,* composées de deux personnes, le curé et le magister; il ne dit rien du maire, du juge de paix, du percepteur, des gardes-chasses, des rats de cave ni des gendarmes. Ceux-là sont exclus de participer aux concerts sublimes de la nature : tout va rouler sur le curé et le magister. Toutefois notre sage ne veut pas d'un curé,

« Qui SUR L'ESPRIT DU JOUR compose sa morale. »

Il veut donc un curé libéral, un esprit indépendant et philosophe, s'affranchissant des doctrines régnantes. Reste à savoir si les grands-vicaires du diocèse voudront former de pareils curés, ni même les placer en cas qu'il en existe. Je ne m'arrête pas à discuter cette affaire qui n'est point de ma compétence; mais je gagerais que tout seigneur dira au curé de son hameau : « Gardez-vous de suivre ces principes de l'homme » des champs; n'allez pas croire, d'après lui, qu'un curé doive fronder » l'esprit du jour, s'isoler de la politique dominante, ni qu'il doive

» Des préjugés aussi préserver le jeune âge : »

» lui enseigner philosophiquement,

» que les hommes naissent libres et égaux en droits;
» que les grands ne nous paraissent grands que parce que nous
» sommes à genoux;
» que les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, etc.

» Loin de là, opposez à toutes ces maximes indépendantes, des pré- » jugés salutaires, gravez-les dans l'esprit de l'enfance, et composez » soigneusement vos leçons morales SUR L'ESPRIT DU JOUR, si vous voulez » être promu à quelque poste avantageux. »

Telles sont les instructions de tout seigneur ou curé du hameau ; le contraire des préceptes du bel esprit Delille, qui a oublié de donner à ses curés de hameaux des revenus d'archevêques. Il n'en faudrait pas moins pour l'exercice des vertus qu'il leur assigne. Ils vont secourir

tous les pauvres, concilier tous les débats, établir partout la douce fraternité philosophique ! ! ! On pourra supprimer les juges de paix, les procureurs et les gendarmes, dès qu'on aura des curés endoctrinés par un homme des champs, et dotés d'un revenu de vingt mille francs.

Plaisant égarement du bel esprit ! Mais la civilisation ne se repait que de ces contes ridicules ; elle veut qu'on lui montre, en vers et en prose, des torrents de vertus et de bonheur dans les innocentes campagnes où chacun, sans avoir des yeux aussi exercés que notre ami des champs, voit de toutes parts comme ce sage l'a vu plus haut ;

« Des enfants dans leur fleur desséchés par la faim,
» Et des filles sans dot, et des vieillards sans pain. »

Est-ce avec des rimes et des phrases qu'on remédie à tant de misères ? Est-ce avec un triumvirat de médecins tels que le sage des champs, le curé et le magister ? Voyons ce que Delille nous dira du troisième.

Il nous apprend que les enfants ou fils du hameau lui lancent des boulettes au menton. Sur ce, le pervers ami des champs se joint aux polissons du hameau, pour ricanner le magister, et dit ironiquement :

« Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter. »

N'est-ce donc pas assez et doit-il encore être poëte et académicien ? S'il enseigne aux paysans à lire, écrire et compter, c'en sera déjà plus que n'en sait votre caravane d'amis des champs rassemblés au château, et dont la plupart ne sauront pas faire une division complexe.

Amorcé par l'appât d'une description, le poëte ne manque pas de faire un portrait de *mentor pédantesque*, sans oublier la verge pliante dont il étrille moralement les fils du hameau. Il termine par dire : *encouragez-le donc* : — mais à quoi ? à fustiger les enfants ? — Non, non : à répandre les saines doctrines de l'amour des champs :—eh ! quel succès faut-il espérer, si vous, seigneur, et vos 80 godailleurs, tournez sa science en ridicule, et souriez à la tourbe de polissons qui lui lancent des boulettes au menton ? Là où l'instituteur est insulté, haï par les enfants et raillé en secret par les grands, il n'y a ni institution, ni moralité.

Après avoir ainsi préludé à la régénération des hameaux, notre sage va consommer l'œuvre par un coup de haute politique. Il transforme d'un trait de plume tous les grands seigneurs en apothicaires de canton.

« Dans les appartements du logis le moins vaste,
» Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
» Arrange le dépôt des remèdes divers,
» A ses infirmités (du paysan) incessamment offerts.
» Menez-y vos enfants, etc., etc. :
» Que surtout votre fille amenant sur vos traces
» La touchante pudeur, la première des grâces, etc. »

Ainsi, pères et enfants du château doivent devenir apothicaires, s'ils veulent suivre le sentier de l'amour des champs. Cependant il ne faut pas moins de 6 ans d'étude pratique et théorique pour former un bon pharmacien. Dès lors les grands seigneurs qui se destinent à la robe ou à l'épée, devront laisser en suspens leur instruction, négliger la jurisprudence et la stratégie, pour étudier la pharmacie *très-complètement;* car le villageois ne sait rien manutentionner; il faudra lui préparer ses drogues dans l'officine du château. Quel doux charme pour la demoiselle qui, avec sa touchante pudeur, est spécialement chargée de l'apothicairerie par notre sage! Quelle facilité pour l'amant, qui enverra la matrone demander ostensiblement une prise de rhubarbe, et remettre un billet doux! On pourra à volonté s'introduire, lier une intrigue avec la châtelaine devenue pharmacienne : quelle vaste carrière aux vertus champêtres! Notre poëte s'en extasie, et apostrophant tous les seigneurs qui ne se font pas apothicaires, il leur dit :

« Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
» Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux. »

Il y aura ici des jaloux de plus d'une espèce, et je ne répondrais pas que les pharmaciens de profession ne fulminassent contre cette nouvelle morale, qui sera pour eux un signal de ruine totale; car du moment où les grands seigneurs seront tous apothicaires, donnant gratuitement ou à crédit les drogues au paysan, il est clair que les apothicaires patentés seront réduits à plier bagage. Cette révolution pharmaceutique sera accompagnée de plusieurs autres qu'il est bon d'indiquer.

D'abord les seigneurs obligés de former chez eux une pharmacie, sous peine d'être déclarés *cœurs durs,* achèteront leur assortiment chez le droguiste de la ville voisine. Ils seront attrapés, Dieu sait : on leur glissera tous les rebuts de magasin, vieilles drogues sans vertu et fausses drogues malfaisantes; écorce de cerisier en place de kina, etc. : les pauvres paysans pâtiront de ces duperies; les malades paieront le tribut à la nature; et les apothicaires de la ville, furieux de voir leurs boutiques abandonnées, diront que les campagnards immolés ont bien mérité leur sort en prenant des remèdes chez les intrus.

Entretemps : les seigneurs désappointés par ce début maladroit, aviseront à mieux opérer; ils formeront un comité pour diriger les achats et aller aux sources. On écrira à Marseille et Livourne pour se mettre au cours des mannes et du séné; à Londres et Amsterdam pour connaître les mouvements des jalaps et des ipécacuanhas, et peu à peu nos grands seigneurs se trouveront engagés dans le tripot commercial; car du moment où l'on saura que ces nouveaux amis du commerce pré-

sentent bonne garantie, on les amorcera comme dans les maisons de jeu, par un début engageant; d'abord une petite spéculation en follicules de séné; puis un accaparement de jalaps ou de casses; ensuite un plus grand, et peu à peu on les lancera dans le haut tripotage des cafés et des grains. On en a vu cent, dans le cours de la révolution, dissiper de cette manière de superbes fortunes patrimoniales. Voilà le piége où les conduirait le songe creux de notre philanthropique homme des champs. MM. les seigneurs, quoi qu'en dise le sage, laissez aux apothicaires le soin de préparer potions, loques et pilules. Un adage dit : *que chacun fasse son métier, et les vaches seront bien gardées.*

(NOTA.) Je n'ai cité dans cet article que les ridcules du premier chant, dont encore j'ai omis la majeure partie.

Dans le 2e. chant, notre sage se fait ministre de l'intérieur ou peu s'en faut; il construit des canaux, s'empare des travaux publics, dirige la province entière. De sorte qu'avec un pareil sage dans chaque province, le ministre n'aurait plus rien à faire. Mais ce n'est plus trois cent mille francs de rente, c'est un million au moins qu'exige ce rôle moral.

Combien de pervers se convertiraient à l'amour des champs, si on voulait leur assurer un tel revenu, indispensable pour exercer cette nouvelle sagesse champêtre.

Le poëte nous la définit : « *Une heureuse habitude des sentiments doux et modérés, d'où résultent ces émotions paisibles, également nécessaires au bonheur et à la vertu.* Quel roucoulement moral et quel plaisant écrivain, avec ses émotions de vertu paisible et modérée qui exige un million de rente! Quelqu'un a dit que, pour éteindre un incendie, il faudrait y jeter le *Bélisaire* de Marmontel; ajoutons-y *l'Homme des champs*, ouvrage d'autant plus fade, que l'auteur l'a composé pour se justifier du reproche de ne pouvoir rien imaginer, ne savoir ni voler de ses propres ailes, ni faire choix d'un sujet intéressant.

Laissons l'homme des *châteaux* avec son chantre glacial et ses lieux communs de morale épicurienne; je ne m'occupe pas ici de littérature, mais des empiétements qu'ont faits la littérature et le bel esprit sur le raisonnement; c'est le sujet de conclusion.

Un auteur dit QUE L'ESPRIT EST UNE SORTE DE LUXE, QUI DÉTRUIT LE BON SENS COMME LE LUXE DÉTRUIT LA FORTUNE. *Telle est l'influence de l'esprit sur notre siècle, où il envahit tout. On ne veut plus, même sur les sujets les plus graves, que du bel esprit, sans acception du sens commun. Le siècle n'a pas la sagesse de faire à chacun son lot distinct, d'assigner au bel esprit le domaine littéraire, et d'exiger en politique sociale du sens commun, c'est-à-dire des théories compatibles avec l'expérience.*

D'après ce travers de notre siècle, c'est au tribunal littéraire que sont jugés les inventeurs; on n'examine pas s'ils apportent des procédés utiles, des voies de prompte restauration, l'on exige pour titre exclusif, les charmes du style. Qu'un livre contienne autant d'absurdités que de phrases, peu importe; chacun, sur ce reproche, répond, cela est bien écrit; le charme du style, voyez-vous, il n'y a que çà. *Tel est le refrain général en France; le bel esprit n'avait pas empiété de la sorte, à l'époque où Boileau le plaçait au second rang, même en poésie, disant aux poëtes :*

« Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
» Empruntent d'elle seule, et leur lustre et leur prix. »

Aujourd'hui la raison n'est plus comptée pour rien, même en fait de sciences utiles, et le traité de la plus importante des découvertes ne sera jugé que sous les rapports du style, de la méthode, de la distribution des matières.

Encore une fois, il n'y a ici que deux choses à examiner, la théorie abstraite et la théorie concrète de l'Association.

En abstrait, *il faut discuter la thèse de dualité du destin social, (II, 36); disserter sur cette possibilité de deux mécanismes industriels, l'incohérent ou état morcelé et faux actuellement régnant, et le sociétaire ou combiné encore inconnu.*

En concret, *il faut discuter si l'auteur a vraiment trouvé le procédé d'Association, si la Série passionnelle est la voie efficace; il faut, en cas de doute, sommer les sceptiques d'en rechercher un meilleur, et provisoirement soumettre celui-ci à une épreuve : quel qu'en soit le style, fût-il expliqué en patois, il n'est pas moins le premier et l'unique procédé sociétaire qui ait été proposé, et le seul d'accord avec les vues de la nature, puisqu'il est le seul conforme à l'Attraction, le seul adapté à toutes les impulsions naturelles de tous sexes et de tous âges.*

Les faux jugements sur cette opération et les délais qui en peuvent résulter seront si préjudiciables au genre humain, qu'on ne saurait trop le prémunir contre le tort de traiter et juger en affaire littéraire l'exposé de la plus précieuse découverte. Répétons que ceux qui veulent des charmes de style, en peuvent assez trouver dans 400,000 *tomes de sciences incertaines et de romans. Quelle bizarrerie à la nation qui passe pour la plus amie de la variété, de tomber dans l'excès contraire sur ce qui touche aux écrits scientifiques, et vouloir* partout de la muscade, partout du beau style! *J'en ai suffisamment démontré les abus, dans cette analyse partielle des visions de Delille et Fénélon. N'est-ce pas assez prouver qu'un inventeur qui se recommanderait comme eux, par cet étalage de faux brillants, serait suspect d'être comme eux un champion de déraison? Est-ce là ce qu'on doit rechercher dans un traité de mécanique passionnelle? Et après tant de malheurs qui ont pesé sur la génération présente, n'est-il pas temps enfin qu'elle apprenne à distinguer entre les emplois de bel esprit et de raisonnement, et qu'elle reconnaisse l'inutilité de la rhétorique, et le besoin exclusif de la justesse, dans une théorie d'où dépend le changement de sort de l'humanité.*

ÉPI-SECTION.

MODE SOCIÉTAIRE SIMPLE, OU 7e. PÉRIODE.

Je comptais donner sur les dispositions d'Harmonie simple ou hongrée une ample section; mais, comme elles devront se proportionner aux localités, au climat, aux moyens du canton d'épreuve et de la société fondatrice, il serait fastidieux pour le lecteur de parcourir des aperçus de dispositions adaptées à cette diversité de chances. J'en ai les brouillons, et je ne crois pas devoir en extraire autre chose que les trois articles suivants.

Ier. DES LACUNES D'ATTRACTION.

Ce serait mal connaître un mécanisme, que de n'en pas indiquer d'avance les côtés faibles. On sait que les débuts sont pénibles en toutes choses, et le premier canton sociétaire devra rencontrer divers obstacles de circonstance : il a fallu les prévoir et aviser aux moyens de les surmonter. Il aura à vaincre le vice de transition ou d'initiative, les lacunes d'attraction; en voici un aperçu.

EN MATÉRIEL. 1°. *Inhabileté de la classe riche aux fonctions agricoles et manufacturières.* Heureusement elle sera peu nombreuse dans une Phalange d'Harmonie simple; mais encore faudra-t-il savoir l'intéresser au mécanisme, l'attirer à s'y entremettre. Cet obstacle disparaîtrait d'emblée en Harmonie composée; la simple n'aura pas les mêmes ressources.

2°. *L'inexpérience des industrieux,* habitués à un

seul travail et non pas à 20 ou 30. Ils seront donc neufs et maladroits dans la plupart de leurs nouvelles fonctions : ils auront la gaucherie d'une troupe de recrues arrivant au dépôt.

3°. *Le défaut de fonctions hivernales :* elles reposent principalement sur les manufactures, qui ne pourront pas attirer suffisamment sans le concours de rivalités avec des Phalanges voisines. Or, la Phalange d'essai sera seule ; son premier hiver et le 2e. abonderont donc en calmes passionnels, et les Séries y seront fréquemment dépivotées, c'est-à-dire en fausse attraction ou tendance imparfaite au luxe et à l'unité, obligées de prolonger la durée des séances, et commettre maintes fautes contre l'équilibre passionnel.

4°. *Le défaut d'animaux exercés.* Quelque bon qu'en puisse être le choix, ils n'auront pas reçu l'éducation harmonienne ; ils seront viciés par des habitudes contraires au mécanisme des Séries. Les vices originels ne se corrigent guère chez les animaux ; et les plus précieux aujourd'hui pourront, dans divers emplois, se trouver les plus défectueux par convenance et obstination pour les procédés civilisés.

5°. *Le défaut de végétaux.* On manquera de vergers, travail de la plus haute importance en attraction, et qui ne s'organise pas d'une année à l'autre. Les vergers qui existent aujourd'hui ne sont ni assez grands, ni distribués convenablement pour des Séries pass. On n'aura pas non plus de forêts classées ; elles sont partout confuses et incompatibles avec les développements d'une Série contrastée. Toutes ces lacunes de fonctions réagiront fâcheusement sur le mécanisme industriel, et par contre-coup sur le passionnel.

LACUNES EN AFFECTIVES, absence des 16 ou de portion de chacune des 16 voies de ralliement (383, 421, 450, 461).

Par exemple, en amitié on n'aura, dans une Phalange d'Harmonie simple, ni Petites Hordes, ni domesticité passionnée, ou du moins très-peu des ressources que ces deux ressorts peuvent fournir. On ébauchera l'opération autant que possible; mais on ne pourra compter, en mode simple, que sur une approximation très-faible : et de même sur tous les ressorts de ralliement; à peine sur 16 en est-il 4 dont on puisse tenter l'introduction en Harmonie simple; vide bien fâcheux dans le cadre des liens sociaux de la 1re. Phalange.

On y verra donc régner partiellement les duplicités qu'engendre parmi nous la dissidence des 3 classes, riche, moyenne et pauvre. Cependant les liens de ralliement sont des ressorts si puissants, que si on réussit à en ébaucher seulement 4 des 16, je dis *ébaucher et non pas former*, la petite Phalange d'essai semblera déjà un colosse de vertu et d'Harmonie, en parallèle avec les infamies du mécanisme civilisé.

Une des plus utiles précautions contre cette mésintelligence des 3 castes, sera de choisir un peuple très-poli, comme celui des environs de Paris et Tours en France, de Rome et Florence en Italie, de Dresde et Berlin en Allemagne. La politesse du peuple sera d'un grand secours en mécanisme d'essai. Je me hâte donc de recommander ce moyen en concours avec les autres palliatifs dont il sera fait mention.

LACUNES EN DISTRIBUTIVES. La première sera celle d'éducation, le défaut d'enfants élevés à l'Harmonie passionnelle. En admettant qu'on fasse parmi les enfants civilisés

le meilleur choix; ils seront toujours dépourvus des connaissances et habitudes qui seraient le fruit de l'éducation harmonienne. Ils ne pourront pas opérer avec régularité, comme feraient des enfants élevés dans le nouvel ordre.

Ce vice deviendra plus sensible encore chez les pères ou hommes faits, qui, plus habitués que leurs enfants aux méthodes civilisées, seront d'autant plus inhabiles aux procédés harmoniens. Il faudra pourtant surmonter toutes ces entraves. Je ne les cite que pour prévenir les détracteurs et ergoteurs, et en induire que, si l'on a su prévoir tous les obstacles, on a su de même aviser au remède.

2°. Absence de coopération externe, de liens vicinaux et secours de cohortes. La Phalange d'essai sera tout-à-fait dépourvue de cet appui et réduite à elle-même. Des emprunts de mercenaires civilisés ne l'aideraient pas en liens passionnels; ils ne pourraient pas intervenir en intrigues de Série et fausseraient le mécanisme. On les emploiera pourtant, mais sans se lier d'intrigues avec eux. Ils fourniront un secours matériel, et non passionnel.

3°. *Rareté de Séries.* La première Phalange, même en mode composé, en aura à peine le tiers de ce qu'en formerait une Phalange de 3e. génération. Et si l'on descend du mode composé au simple, on essuiera encore une réduction portée au tiers, c'est-à-dire que la première Phalange organisée en mode simple, n'aura guère que le 9e. des Séries qu'on peut former en pleine Harmonie.

Elle éprouvera dans son mécanisme, dans ses liens sociaux, un ralentissement proportionnel, et comparable à celui d'une usine qui, au lieu de recevoir de son bief neuf pieds cubes d'eau, en temps donné, n'en recevrait qu'un pied.

⋈ *Vices de transition.* DÉFAUT D'ESSOR PASSIONNEL INTERNE ET EXTERNE.

En interne. Les civilisés habitués à un régime vicieux, coercitif, guindé, une fausseté continue, feront à chaque instant des démarches qui fausseront le mécanisme : ceux qui se croient les plus raffinés, seront souvent les plus gênants en manœuvre sociale. Par exemple, des philosophes qui veulent à chaque pas alambiquer les sensations de perceptions, des gens du monde prodiguant les formules polies, seront des caricatures incommodes, en se croyant des phénix d'atticisme.

On voit, en civilisation, foule de ces gens qui ne sauraient parler ni agir sans travestir leur intention. Mangent-ils, comme Tartuffe, deux perdrix aux choux, c'est, disent-ils, pour modérer leurs passions ; boivent-ils un flacon de Bordeaux, c'est pour la balance du commerce ; courtisent-ils une femme, c'est pour l'équilibre des perceptions de sensations. Cette manie de distiller la perfectibilité et quintessencier les sensations, existe du plus au moins chez tous les civilisés, et même chez les classes inférieures ; car on voit des paysans qui, au moment de boire une rasade, diront au maître de maison : *Ce n'est pas pour boire, c'est pour avoir l'honneur de vous saluer.* Les philosophes ont cette manie ; farder chacun de leurs mouvements de quelque perfectibilité imaginaire. Ces manières guindées seront nuisibles en Harmonie, où il faut du laconisme en actions comme en paroles.

En externe. La Phalange d'essai souffrira du vice de contact avec les fourbes civilisés ; il sera force de communiquer avec eux, tant qu'il n'existera pas de Phalanges

circonvoisines, pas de négoce véridique; et ces relations avec des civilisés feront, sur le moral des harmoniens, l'effet d'un commerce avec des pestiférés; on s'en isolera le plus que possible, mais sans pouvoir y renoncer tout-à-fait.

✕ *Vices pivotaux.* DÉFAUT DE CORPORATIONS HARMONIQUES. On manquera des plus influentes en mécanisme, telles que les corps de vestalat et damoisellat, et toutes les corporations d'âge pubère autres que celles d'industrie. On manquera de même de toutes les corporations externes, telles que Grandes Hordes, armées industrielles, congrès d'évaluation commerciale, dispositions de quarantaine générale sur les maladies pestilentielles, psoriques, siphylitiques, etc. On manquera de toutes les dispositions unitaires en langage, poids et mesures, monnaies, et mille autres détails.

Ainsi, les entraves seront bien nombreuses pour la première Phalange. Quel sera le remède? Beau problème à proposer aux plagiaires qui pourraient se vanter d'intervention dans la découverte! Je les attends à l'énigme de ce remède qu'il faudra appliquer à toutes les lacunes d'attraction collectivement.

IIe. FORMATION, DISTRIBUTION ET INSTALLATION D'UNE PHALANGE D'HARMONIE SIMPLE.

J'ai raillé et raillerai encore sur le dicton des Français, *gniak Paris, gniak Paris :* mais pour cette fois je serai obligé de faire chorus avec eux sur le *gniak Paris;* car les habitants de Paris et le voisinage de cette ville sont ce qui convient le mieux au monde pour la fondation de la Phalange simple. C'est une entreprise où excellera toute population adonnée au plaisir, et distinguée par

des manières polies. A ces titres on conçoit que ladite fondation serait naturellement l'apanage des Parisiens, si leur esprit anti-national ou *extranéomanie* ne les prévenait contre toute invention de leurs compatriotes.

J'ai cité le château de Meudon comme local de convenance probable. Je pense qu'on trouverait, à 2 ou 3 lieues de rayon, beaucoup d'autres édifices qu'on pourrait adapter, sauf augmentation de bâtiments. Au reste, je n'apprécie ces châteaux que sous le rapport des plantations déjà faites, et du voisinage des forêts; car pour le bien du mécanisme, il vaudra infiniment mieux construire en plein l'édifice, afin de jouir des rues-galeries et des distributions opportunes de Séristères.

Il faut d'ailleurs porter en compte que le bénéfice des curieux payants serait plus fort autour de Paris que partout ailleurs; et c'est une chance à faire valoir à des actionnaires, qui seront plus ou moins imbus de l'esprit mercantile du siècle. (Voyez les détails, III, 474.)

La Phalange simple est une société destinée à louvoyer pendant la 1re. année, où elle sera mal pourvue du nécessaire en manœuvre passionnelle. Il lui conviendra donc de ne pas enrôler d'emblée toute la masse à réunir, et de ne débuter qu'avec les 3/4 du nombre auquel on comptera la porter. Dès qu'elle sera installée, on aura assez d'option pour compléter et se pourvoir des titres caractériels dont le mécanisme paraîtra manquer.

Si le clavier d'Harmonie composée est de 810 (voyez III, 440 et 441), plus, les titres hors de ligne et les complémentaires, il faudrait en mode simple débuter avec 405 au moins, afin que les chœurs et les tribus ne fussent pas réduits au-dessous de moitié. La mécanique serait trop gênée si on ne s'élevait pas à moitié de la table (III, 440).

Je suppose donc une réunion de 90 familles à 5 individus ; c'est 450 personnes. Il faudra choisir environ 40 familles pauvres, 30 moyennes, et 20 de richesse relative ; car la Phalange simple n'a pas besoin de sectaires de grande fortune ; ils y sont moins nécessaires que dans la composée.

Estimons les 14 tribus actives à demi-nombre de la table (III, 440) ; soit 405 ; plus, les patriarches, bambins et poupons ; total environ 450.

Les enfants étant plus aptes que les pères actuels à la manœuvre passionnelle, il conviendra de forcer de nombre sur les chœurs en bas âge, et au lieu de suivre la demi-proportion de page 19, qui serait 18, 21, 24, etc., préférer

2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
21,	24,	27,	30,	33,	36,	39. —	33,	30,	27,	24,	21,	18,	15.

Moyennant cet assortiment, les tribus 2, 3, 4, 5, 6, qui sont celles de l'enfance active, seront plus aptes à la manœuvre, mieux contrastées, mieux rivalisées. Ce sont elles qui doivent entraîner les pères ; elles seront harmonisées deux mois avant les pères : c'est donc sur ces tribus qu'il faut spéculer en premier ordre.

On a vu, section 1re., ce qui concerne l'estimation des valeurs apportées en fonds sociétaire ; on procédera de même dans la Phalange simple.

Elle devra être installée en trois corps distincts et à trois époques différentes. On commencera par la classe pauvre, qui devra entrer en exercice pendant l'automne, et passer l'hiver dans le Phalanstère en organisation demi-civilisée, c'est-à-dire soumise à une discipline, et exercée seulement à quelques dispositions de Série, principalement pour les repas. On ne pourrait pas, avant la

réunion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, tenter les manœuvres d'attraction : c'est pourquoi il faudra installer ce premier corps en régime ambigu, et mi-parti de civilisation ; les habituer aux localités, afin qu'ils soient déjà façonnés et experts lorsqu'on entrera définitivement en exercice. Ils auront pendant l'hiver appris à connaître les animaux, les ateliers, etc. Ce dégrossissement sera d'un grand secours au début de pleine manœuvre qui n'aura lieu qu'en avril, à l'entrée de la classe riche.

Une convention nécessaire avec ces familles de basse fortune et d'ouvriers, sera d'abonner pour la rétribution sociétaire ; stipuler l'avance de nourriture, vêtement et logement ; plus, l'option d'une somme fixe au bout de l'an, si leur part de produit sociétaire se trouvait moindre. Ce traité plaira beaucoup à la classe pauvre ; et grâce aux notions qu'elle aura acquises pendant l'hiver sur le mécanisme sériaire, on la trouvera parfaitement disposée en février, lorsqu'on procédera à l'installation de la classe moyenne.

Celle-ci devra entrer en fonctions dès le mois de mars, pour s'exercer à la culture combinée dès les premiers beaux jours. Alors commenceront les opérations de mécanisme sériaire, qui seront très-faibles jusqu'à l'époque de pleine culture, en avril et mai, parce que la 2e. classe manquera d'habitude, et que la 3e. ne sera pas entrée. La cuisine, jusque-là, sera bornée à deux sortes, moyenne et basse.

La Phalange d'essai commettrait une erreur si elle entreprenait en petit les travaux d'une grande Phalange, comme le 1/4 ou le 1/3 de labour. Elle devra adopter moins de fonctions, et s'appliquer à y introduire une

subdivision complète. Ce n'est pas sur la quantité de Séries, mais sur leur plein essor et leur bonne organisation qu'il faudra spéculer : qu'elles soient peu nombreuses, peu importe, pourvu qu'on y voie naître le mécanisme des rivalités contrastées et des gradations de nuances : on ne l'obtiendrait pas d'une affluence de petites Séries imparfaitement distribuées : *paucæ, sed bonæ.*

En conséquence on devra, dans cet essai, rejeter presqu'en entier les grands travaux de champs et vignes, et les grandes manufactures, comme serait une fabrique de drap. Il faudra s'attacher aux fonctions romantiques et attrayantes ; jardins, troupeaux serres et vergers s'il se peut, fleurs en grande quantité, comme tous les objets dont on peut jouir dès la 1re. année ; car il ne s'agira pas tant de *bénéficier* que de réussir *à organiser le régime d'attraction industrielle.* La Phalange d'essai sera assez triomphante si elle peut, au bout de la belle saison, montrer le mécanisme d'attraction en pleine activité : il deviendra évident qu'on peut l'appliquer à la grande culture, par l'extension des procédés qui l'auront introduit dans la petite culture. La civilisation sera déjà anéantie par ce résultat ; et une fois cette cause gagnée au bout de la campagne, tous les sociétaires seront assez riches ; les actionnaires pourront vendre à trois et quatre cent pour cent de bénéfice ; ils s'en garderont, et ne céderont pas une action à mille pour cent dans le succès.

La Phalange d'essai devra spéculer sur des attractions de travail indirect, comme la FRUITERIE. Elle n'aura que peu de fruits de son cru à conserver, car ses plantations en seront à leur première année, et ses vergers productifs seront bornés à peu de chose. Mais si elle est placée à côté d'une riche capitale pourvue de beaux fruits, comme

Paris, elle en achètera une énorme quantité en superbes espèces, dont elle meublera un immense fruitier. Ce travail entretiendra une grande et attrayante série ; le soin des fruits étant de goût général chez les savants comme chez les femmes et les enfants.

Employant à son fruitier les procédés que fournit la physique, elle pourra l'année suivante, en avril et mai, prodiguer les richesses de l'automne. Ce sera industrie *indirecte*, puisque l'objet en sera de production extérieure. Il faudra se ménager plusieurs séries en ce genre; la Phalange d'essai étant obligée de s'écarter des méthodes régulières, et de chercher en industrie externe les ressorts qu'elle ne pourra pas trouver en industrie interne, par suite des lacunes d'attraction.

Ladite Phalange devant avoir au moins trois manufactures, elle adoptera la confiserie, tant par convenance avec la fruiterie que par affinité avec les goûts des femmes et des enfants dont il faut étudier les fantaisies pour les amener promptement aux harmonies de série. Les trois manufactures qui me paraissent préférables, sont : pour les enfants, la confiserie ; pour les femmes, la broderie ; pour les hommes, la fabrique de meubles ; ce choix sauf meilleur avis.

Ce sera dans le courant d'avril qu'elle introduira sa 3e. ou 1re. classe, composée d'une vingtaine de familles riches. On pourra en choisir la majeure partie parmi les propriétaires ou rentiers qui ont un état de maison au-dessus de leurs moyens, et qui, pour compenser les frais du séjour d'hiver à la ville, emploient économiquement la belle saison à *savourer, avec une âme pure et une bourse légère, la touchante volupté du doux plaisir des champs* (Delille).

Souvent ces familles louent une maison de campagne; elles trouveront fort bien leur compte à entrer dans la Phalange, parce qu'elles y jouiront à peu de frais d'un luxe bien supérieur à celui qu'elles avaient dans la capitale, soit pour les voitures soit pour la table. Dès que ces vingt familles riches seront installées, on organisera les cuisines en chère de trois classes; plus, la commande et les animaux.

La Phalange simple ne pouvant pas établir en plein la domesticité passionnée, faute de Petites Hordes, elle y suppléera par une corporation externe composée de domesticité salariée et non sociétaire, affectée aux corvées qui seraient provisoirement hors de mécanisme et hors d'attraction; mais non plus à celles qui, comme le service des cuisines, conviennent de prime abord au régime sériaire. Ainsi les employés des cuisines et des étables seront sociétaires et non pas salariés.

L'installation sera terminée une quinzaine après l'entrée de la 1re. classe qui, en moins d'un mois, sera pleinement habituée au mécanisme de Série. L'initiative commence par les repas qui sont gais, économiques et somptueux en état sociétaire; des repas on s'initie aux fonctions du parterre et du potager, puis à celles des étables et des ateliers; mais toujours spontanément, par attraction, et sans statuts obligatoires.

Dans le cours de juillet, on admettra quelques sectaires dont le besoin aura été reconnu. La dernière admission, composée d'ouvriers les plus convenables pour obvier aux calmes passionnels de l'hiver, n'aura lieu qu'en septembre.

Je termine là cet aperçu qui deviendrait trop vague et exigerait trop de détails, tant qu'on ignore le local et les

moyens qui seront affectés à cette fondation : il suffit d'assurer que tous les obstacles sont prévus, et seront surmontés sans efforts.

IIIe. CANDIDATURE DE MOYENS ET DE CARACTÈRE.

Je dois, jusqu'à plus ample information, renvoyer ce sujet au demi-volume complémentaire, et me borner à une distinction primordiale, celle des moyens et du caractère.

Sous le rapport des moyens pécuniaires, il est en civilisation 4,000 candidats en état de fonder l'Association simple, entreprise purement agricole, et qui n'expose l'actionnaire ou fondateur à aucun risque.

Mais sous le rapport de caractère ou convenance d'inclination, l'on peut augurer que sur quatre mille candidats on en trouvera à peine le centième, à peine 40 de convenables. Peu importe ce petit nombre ; il n'en faut qu'un. On le découvrira bien en Europe ou en Amérique : indiquons la voie d'exploration, en l'appuyant de quelques citations d'individus.

Ce n'est pas sur les gens colossalement riches qu'on doit spéculer, car il ne faut pas une immense fortune pour se mettre à la tête d'une souscription de 3 à 4 millions. Quiconque peut fournir le 10e. de la somme, convient pour le rôle de chef actionnaire, fondateur en titre.

On ne doit pas jeter les yeux sur des hommes enclins à la petitesse. Je range dans cette classe tous les *effarouchés*, ceux qui alarmés à juste titre du mal causé par les *fausses nouveautés* (II, 53), et ne sachant pas discerner entre la FAUSSE et la VRAIE nouveauté, classeraient la théorie d'Association dans le rang des fausses nouveautés. Il est peu de gens aptes à faire cette distinction.

Appliquons ces règles à des personnages connus. On publia en 1820 une liste de 25 des principaux propriétaires anglais, depuis le duc de Northumberland renté à 4 millions, jusqu'à sir Francis Burdett renté à 600,000 fr. M. le duc (un Devonshire, Bedford, Groswenor), premier candidat de moyens, pouvait se trouver 25e. candidat de caractère; il était peut-être optimiste social, du nombre de ceux qui croient que tout va au mieux dans le monde, parce qu'ils vivent au large. (Ne l'ayant pas connu, je n'en affirme rien.) D'autre part, M. Burdett, 25e. candidat de moyens, était peut-être 1er. candidat de caractère; car il est notoirement de ceux qui ne pensent pas que tout aille au mieux en civilisation, qui inclinent à goûter l'idée d'une erreur des sciences, et d'une destinée autre que l'état civilisé et barbare; de ceux enfin qui seraient entraînés à fonder l'Harmonie, pour la gloire de délivrer le genre humain de la lymbe sociale, et d'obtenir le prix réservé à ce bienfait, l'omniarcat héréditaire de l'unité universelle.

Dans la même liste je distinguai M. Cooke, agronome très-renommé, et qui sans doute n'hésiterait pas à croire que le genre humain est fait pour la culture sociétaire et l'industrie combinée, plutôt que pour les fourberies, déperditions et misères qui naissent de la culture morcelée.

Sauf erreur, et d'après les renseignements donnés par les gazettes, il m'a paru encore que le duc de Devonshire et le comte Groswenor pouvaient être comptés parmi les candidats de caractère. Il en est probablement d'autres sur les 25; mais ne les connaissant pas, je ne puis en juger. Quant aux riches capitalistes et négociants anglais qui n'étaient pas portés dans cette liste, s'il se trouve

parmi eux des êtres aussi honorables que l'était le négociant Gresham, de Londres, ceux-là sont candidats de caractère.

Je ne doute pas qu'on n'en trouve bon nombre aux États-Unis, et que la fondation de l'ordre sociétaire n'y soit envisagée comme affaire nationale, vu son extrême facilité, et le besoin urgent de régulariser les climatures et policer les Sauvages. D'ailleurs on y voit, parmi les citoyens, de très-nobles caractères, tels que M. Rufus King, signalé par l'offre qu'il fit, dans un moment de détresse, de prêter à l'état moitié de sa fortune. On peut donc espérer de trouver sur ce point des candidats de caractère, et surtout des masses de sous-candidats ou souscripteurs actionnaires.

Dans l'île de St.-Domingue, le président Boyer est vivement intéressé à ce qu'on arrive promptement à une issue de civilisation. [Il serait flatté de l'idée d'élever le genre humain à l'harmonie universelle, aux vraies lumières, par entremise de ces noirs que la civilisation veut proscrire, placer au-dessous du rang d'hommes.] Même intérêt doit stimuler les chefs des gouvernements américains nouvellement affranchis : ce sont des candidats sur qui l'on doit jeter les yeux, notamment sur le président Bolivar qui, illustré par ses faits d'armes, ne l'est pas moins par son désintéressement politique, et son humanité à l'égard des nègres dont il a ménagé l'affranchissement.

Passant au continent européen, nous n'y trouverons pas nombreuse clientelle; cependant je vois en Hollande un candidat très-distingué, le baron de Wulferer, de La Haye, qui a de ses deniers avancé aux Grecs, en munitions et secours, plus d'un million de florins, et a contre-

balancé à lui seul la tendance de la chrétienté à livrer cette malheureuse nation aux bourreaux mahométans. Un tel homme est de droit au 1er. rang parmi les caractères magnanimes et vraiment philanthropiques. Tels sont les êtres vers qui il faut tourner ses regards, pour la délivrance du genre humain et la fondation d'une Phalange démonstrative.

Jetant les yeux sur l'Allemagne, je n'y vois pas de candidats de caractère parmi les grands et les riches personnages. Les deux rois de Danemark et de Saxe ont été dépouillés d'un tiers de leurs états ; seraient-ils sensibles à l'idée d'obtenir en indemnité plus qu'ils n'ont perdu ? Ils traiteront d'illusion cette perspective : ni ces princes, ni d'autres, ne penseront que le genre humain soit malheureux en civilisation. Il n'est donc d'autre moyen à faire valoir auprès d'eux, que l'appât du triplement subit de revenu.

Parmi les princes dépossédés, il s'en trouve de collectifs, comme les magnats de Pologne et les trois sénats de Venise, Gênes et Lucques. Ceux-là, mécontents de la civilisation, peuvent goûter l'idée de passer à une autre période sociale, et entreprendre la facile fondation qui élèvera le globe à l'unité.

Parmi ceux qui ont perdu un trône, on peut remarquer le prince *Eugène* de Leuchtenberg, candidat d'autant plus précieux que, si un personnage marquant de l'Allemagne incline à la fondation, il trouvera foule de sous-candidats ou actionnaires parmi les Allemands de moyenne fortune, et même parmi les grands. La nation allemande, renommée par sa judiciaire, est la plus apte à peser et apprécier les immenses avantages de l'Association : j'en conclus qu'on doit beaucoup compter sur elle.

En Italie et en Pologne, on trouvera des candidats parmi les princes et les grands. La circonstance les a entraînés dans les débats révolutionnaires; ils y ont été froissés, et inclineront d'autant mieux à penser que la civilisation, incompatible avec toutes les idées généreuses, n'est point la destinée du genre humain.

Telle est l'opinion de tout parti battu en révolution : les hommes en général ne reviennent de leur engouement pour la civilisation, qu'après en avoir été dupes. On pourrait, d'après ce principe, spéculer sur les partis battus, si ceux qui échappent à l'échafaud pouvaient emporter leur fortune. C'est ce qui n'a pas lieu : de là vient que l'Italie, l'Espagne et le Portugal, qui auraient fourni beaucoup de candidats, ne seront peut-être d'aucun secours.

Je devrais considérer la Russie comme abondante en candidats, si l'esclavage des cultivateurs ne s'y opposait à l'essai du mécanisme d'attraction : l'on ne pourrait ni organiser, ni faire manœuvrer des Séries passionnelles en les composant d'esclaves. D'ailleurs, les seigneurs russes, habitués à conduire à coups de fouet leurs paysans, admettraient difficilement l'idée de culture attrayante et opérée spontanément sans fouets ni supplices.

Cependant aucun pays n'a un besoin plus pressant de la restauration climatérique (note A, II, 84); aucun ne serait plus intéressé à voir l'oranger croître en pleine terre à Kola, *Nord-Laponie*, sous cinq ans (plus, les 2 ans nécessaires à l'épreuve démonstrative). Les seigneurs russes, possesseurs de vastes domaines que les frimats frappent de stérilité, trouveraient dans ce seul incident un triplement de fortune, indépendamment des

autres chances de triplement, inhérentes au mécanisme sociétaire.

Plusieurs de ces Boyards pourraient, même sans toucher à leur revenu, effectuer la fondation. J'ai ouï dire que le prince Scheremetoff avait refusé un million d'un riche serf qui voulait s'affranchir à la suite de quelque grand bénéfice, héritage ou autre. En acceptant l'offre et employant ce million à former la compagnie actionnaire de 3 à 4 millions, le prince travaillerait pour l'intérêt du genre humain et pour le sien : la perspective de l'omniarcat du globe peut bien tenter un homme riche à 12 millions de rente. Le prince Labanof construit, dit-on, un palais dont les frais s'élèveront à 10 millions. Qu'il essaie de laisser une aile en suspens, et d'affecter 3 millions à la fondation sociétaire, affaire digne de réflexion! (*Item*, la bâtisse de Saint-Sauveur, à Moscou.)

Et la France n'offre-t-elle donc point de candidats? Le duc d'Orléans, par la naissance d'un héritier de la couronne, vient de perdre un beau trône qui serait échu à sa famille ; ne sera-t-il point tenté d'obtenir un trône cent fois plus beau que celui de France?

D'autres aussi ont les moyens et paraissent enclins aux grandes choses : malheureusement l'eprit français viendra à la traverse : nul homme en France n'oserait se prononcer sur une idée neuve, ayant que les détracteurs et les sceptiques n'eussent donné l'impulsion.

Pour mieux définir l'obstacle, je pourrais indiquer en France une gamme complète d'antagonistes; ils débuteront par des mesures hostiles contre une découverte qui est tout à leur avantage ; en voici la séquelle.

Table des Antagonistes français.

K Les Calembourgeois, ꓘ Les Impossibles.

1. Les inconséquents.	4. Les rétrogrades.	8. Les sophistes.
2. Les moutonniers.	5. Les simplistes.	9. Les faux libéraux.
3. Les extranéomanes.	6. Les mercantiles.	10. Les contre-pédants.
	7. Les sceptiques.	11. Les envieux.
		12. Les impies.

Y Les Effarouchés, λ Les Entraînés.

J'avais joint à cette table une note explicative de chacune des 16 espèces ; mais le commentaire eût paru offensant à la nation française qui n'aime pas les vérités : aussi ai-je réduit à 18 défauts au lieu de 36, l'Ulter-Logue (371). Ici je réduis de 16 à 4, expliquant seulement les pivots Y et transitions K (1).

(1) K. *Les Calembourgeois.* Dans tout autre pays, ils ne seraient rien moins qu'une puissance ; ils en sont une en France. Le moindre calembour sur l'attraction passionnée intimidera vingt académies et jettera dans l'hésitation celles qui inclineraient à une opinion favorable. En vain leur dirait-on que les calembours sont le talent du petit peuple, des compagnons du gavot; raison insignifiante aux yeux d'une nation qui n'estime que les jeux de mots et l'abus du bel esprit. Il en résulte que les Calembourgeois, sans être tout-à-fait en France les arbitres de l'opinion, exercent *par initiative* une haute influence ; et il suffirait d'eux seuls pour faire tomber toute la nation française dans le vice indiqué (II, 55), le tort de confondre les vraies nouveautés avec les fausses ; de se laisser gagner de vitesse par d'autres qui pourront opiner à agir, tandis que les Français perdront le temps à parler, et manqueront, pour un jeu de mots, le remboursement de leur dette de 12 milliards.

ꓘ. Sur la ligne des *Calembourgeois* figurent les *Impossibles*, gens qui font encore moins de frais d'esprit, et obtiennent en France de l'influence à bon marché, car leur science tout entière consiste dans le seul mot IMPOSSIBLE. Ces deux classes vicient

Toute règle est sujette à exception : je ne doute pas qu'il ne se trouve parmi les grands dignitaires de France, des hommes plus clairvoyants que leur nation, et qui, en dépit du scepticisme, apprécieront la découverte, et reconnaîtront quelle duperie ce serait à la France de n'en pas prendre l'initiative.

Parmi les candidats, on peut porter en liste les sociétés qui ont un but philanthropique ou industriel : en Angleterre, celle de l'abolition de la traite, et celle des découvertes dans l'Afrique intérieure : en France, celle d'encouragement de l'industrie nationale, et autres à qui la théorie d'Association devient indispensable pour les conduire à leur but, d'où les éloigne de plus en plus le régime civilisé.

l'opinion sur tout ce qui touche aux découvertes ; accueillant les mauvaises, comme le sucre de lait et le café de chicorée, et rejetant les bonnes, entre autres la vaccine qui a lutté vingt ans contre les détracteurs avant d'être admise.

Je place en *transition* lesdites coteries, sous-directrices de l'opinion française que régissent en *pivot* les deux suivantes.

Y. *Les Effarouchés*. La peur ne raisonne pas : une fièvre de peur a gagné l'Europe ; elle a désorienté certaines puissances, à tel point qu'on a vu la Russie perdre, en six mois, le fruit des travaux de Pierre et de Catherine, et manquer le moyen de mettre un terme aux révolutions civilisées, aux brigandages ottomans et barbaresques : l'*effarouchement* ou frayeur outrée de l'esprit révolutionnaire empêchera les cabinets européens d'apprécier la seule invention qui puisse servir leurs intérêts politiques et fiscaux. La découverte de l'Association aurait été, il y a 40 ans, accueillie d'eux avec transport : à cette époque j'aurais compté pour candidats tous les souverains d'Europe : aujourd'hui la défiance les a gagnés, et sans vouloir distinguer entre la fausse et la vraie nouveauté (II, 33), ils dédaigneront le calcul de l'Harmonie par cela seul que c'est une nouveauté. Au reste, une puissance plus

Au nombre des corporations à compter pour candidats, on doit placer le clergé de France. Aucune classe n'est plus intéressée à réparer promptement ses pertes : sans trop d'attachements aux biens temporels, on regrette nécessairement ceux dont on a été dépouillé. L'état sociétaire assurerait d'emblée au clergé une compensation plus que suffisante ; la place de curé élevant au rang de magnat de Phalange, devient en Harmonie un poste équivalent, pour le temporel, au sort d'un archevêque de France. Le bien-être des vicaires sera en proportion ; ce qui me donne lieu de remarquer qu'aucune classe n'est plus vivement intéressée que le clergé français, sous les

clairvoyante fera sagement d'entretenir leur défiance pour les gagner de vitesse.

λ. *Les Entraînés ;* entre autres les journalistes, corporation obligée à une pleine déférence pour l'opinion. A Rome, le cri du peuple était, ***Panem et circenses ;*** en France le cri public est, ***Panem et derisores.*** Le Français veut des railleries à tort ou à raison ; elles suffisent à l'indemniser de la perte d'une bataille, d'une province, d'un musée.

Tout journaliste est dans la passe du négociant obligé d'approvisionner son magasin des denrées que lui demande le consommateur. Une gazette, en France, est donc obligée de railler les découvertes provenant des Français, et se prêter à l'esprit de la nation qui aime à ravaler les siens, selon la doctrine du R. P. Franchi : ***l'amour du mépris de soi-même.***

Par suite de ces travers on ne peut espérer en France que des candidats hésitants, des Traînards qui arriveront après le gain de la bataille. Je souhaite au reste que les exceptions soient assez nombreuses pour démentir l'augure ; mais il suffirait déjà de ces 4 sortes d'antagonistes pour frustrer la France : que sera-ce en y ajoutant les 12 autres dont je supprime l'analyse, de peur qu'on ne considère comme diatribe malveillante ce tableau très-impartial du zoïlisme français ?

rapports de la charité chrétienne et de l'intérêt corporatif, à accélérer l'épreuve de l'Association.

La mort a enlevé « divers » candidats sur lesquels on pouvait raisonnablement asseoir des espérances.

Le 1er. étant le *prince de la Paix*. Possesseur d'une fortune gigantesque et tombé dans la disgrâce, il aurait goûté l'idée de devenir subitement le premier homme du monde, sans aucun risque pécuniaire, et il aurait fondé la Phalange d'épreuve en Italie, local éminemment convenable par la douceur du climat et la longue durée des cultures.

Le 2e. était le feu *duc de Bedford* qui, à une fortune colossale, joignait le goût des grandes améliorations agricoles, et semblait appeler une méthode ultra-civilisée. D'après la protection et les secours effectifs qu'il accordait à l'utile industrie, il est hors de doute qu'il aurait ambitionné le titre de fondateur de l'Association, et le sceptre du globe.

Le 3e. candidat défunt était *Bonaparte*, qui aurait envahi ce rôle non par générosité, mais par voracité de puissance, par impatience de monarchie universelle, et crainte d'être devancé en Angleterre. L'entreprise convenait merveilleusement à son caractère; il n'eût pas tenu un quart d'heure contre la chance de s'élever au trône du monde, et opérer l'unité universelle par une petite entreprise qu'il pouvait exécuter en 6 mois à côté de son palais de St.-Cloud, et sans aucun risque ni pécuniaire ni politique. Il aurait employé dix mille ouvriers à accélérer la fondation, transporter des arbres à fruit avec leur terre enlevée en cylindre.

Dans cette occasion, Bonaparte, par égoïsme outré, aurait fait l'acte le plus philanthropique, le bien de l'hu-

manité entière. La perspective d'unité universelle aurait flatté Bonaparte, même sur ses goûts les plus critiqués, tel que celui de vouloir transformer en militaires jusqu'aux boulangers et écoliers : c'était une manie d'unitéisme; elle serait pleinement satisfaite dans l'état sociétaire qui, dès la 2e. année, habituera les 900 millions d'hommes, femmes et enfants, à opérer aussi unitairement qu'une légion de 900 hommes.

On demandera pourquoi je n'ai pas publié l'ouvrage sous le règne de Bonaparte, aux goûts de qui l'opération eût été si bien adaptée ? C'est que je ne connaissais pas la théorie du mode simple. Je n'ai fait qu'en 1814 et 1817 les deux principales découvertes sur le mode composé, et qu'en 1819 l'invention du simple. Le hasard ayant dirigé à contre-sens la marche de cette nouvelle science, et m'ayant engagé d'abord dans le calcul du mode composé, j'ai dû différer longtemps à le publier, parce qu'il exigeait de pénibles recherches, qui n'avançaient que lentement et sur lesquelles j'ai souvent échoué des années entières.

Tous ces calculs n'étaient pas rigoureusement nécessaires ; je n'y tenais que pour lutter contre une nation de détracteurs qui se plaît à écraser toute invention d'un compatriote. Elle aurait pu jouir de celle-ci et la mettre à exécution, en mode sur-mixte (H, 22), dès l'an 1803. Bonaparte encore gêné à cette époque dans ses projets d'agrandissement, aurait saisi avec avidité cette chance de gloire et de suprématie universelle.

Négligeant les défunts, nous avons encore dans neuf classes de vivants, des candidats notables.

1. Parmi *les entreprenants*, je distingue l'amiral Cochrane, homme aventureux en guerre et en industrie, car il a établi de grandes usines au Chili. On assure qu'il

a fait d'amples bénéfices dans ses expéditions navales; c'est tout à point un candidat pour la fondation de l'ordre sociétaire.

2. Parmi *les agronomes politiques*, je ne sais si M. de Fellenberg inclinerait à se mettre à la tête de la société actionnaire. Je ne connais pas assez son caractère pour asseoir un jugement à cet égard.

3. Parmi *les proscrits*, les Grecs qui auront pu échapper aux boucheries ottomanes : on assure que le prince Karaza, retiré en Italie, possède de grands capitaux. L'entreprise lui conviendrait sous tous les rapports.

4. Parmi *les ambitieux :* je lisais dernièrement que le marquis de Londonderry a dépensé 30,000 l. sterl., soit 750,000 fr. pour sa première élection. Ceux qui font en Angleterre de tels sacrifices pour une fonction temporaire, hésiteront-ils à employer pareille somme, non pas en *dépense perdue*, mais en *avance garantie* pour une fondation qui, au lieu de conduire au médiocre poste de député, conduira au trône héréditaire du globe. Voilà une proie faite pour tenter un ambitieux.

5. Parmi *les colons :* dernièrement une réunion de 200 familles suisses a fondé sur l'Ohio, la ville de Neu-Vevay, composée d'environ mille habitants inégaux. Ils auraient fait moins de frais pour une distribution de Phalange mixte de 4e. degré (III, 437). Ainsi beaucoup d'individus et de corporations mettraient et auraient mis en pratique le procédé sociétaire, s'il eût été plus tôt découvert.

6. Parmi les *négatifs :* je range dans cette catégorie les gens enclins aux folles dépenses, et incapables de faire de la fortune quelqu'emploi judicieux. Certain fermier général (j'ai oublié son nom, bien digne d'oubli),

dépensa 4 millions pour donner à Louis XIV une fête instantanée, recevoir dans son château le monarque à son passage. Louis dédaigna ce stupide hommage et ne s'arrêta qu'un quart d'heure chez le traitant qui insultait à la misère des peuples par cette dépense de 12 millions (4 millions du siècle de Louis XIV en valaient 12 de nos jours).

Les sangsues de cette espèce n'adhéreront jamais à faire un sage emploi de capitaux, dans une entreprise agricole, manufacturière et *franche de risques*, telle que la fondation de la Phalange d'épreuve : ils sont candidats de haut degré en moyens pécuniaires, mais candidats CRETINS en moyens intellectuels.

7. Parmi les *occasionnels*, c'est-à-dire ceux qui ayant une somme très-majeure engagée dans une affaire ingrate, peuvent en distraire tout ou partie sans paralyser l'entreprise. Telle est la situation du corps germanique ; il a 20 millions en dépôt pour la fortification d'Ulm, non adoptée ; sur quoi on lui a observé avec raison,

1°. Qu'Ulm tout seul ne formant pas ligne serait insuffisant à arrêter un ennemi victorieux.

2°. Qu'il faudrait, même en appuyant Ulm par d'autres forts, en établir encore une première ligne sur le Rhin.

3°. Que les plans proposés pourraient entraîner une dépense de 100 millions au lieu de 20.

Le corps germanique n'en serait donc pas quitte à moins de 100 millions, dont le 20e. est 5 millions.

Qu'il essaie d'affecter ce 20e. à la fondation de la Phalange d'épreuve. Les fonds ne seront pas aliénés pour cela, et seront dans tous les cas placés aussi solidement que chez un banquier, où ils sont demeurés 3 ans sans intérêt.

Belle cause à plaider vers le corps germanique, d'autant mieux que toutes ses familles souveraines et princières auraient besoin de procurer des sceptres à leurs nombreux enfants ou collatéraux. Je les invite à réfléchir sur la perspective, exposée II, 376 et 419.

On devra faire valoir la chance d'inutilité prochaine de toutes les forteresses, dès l'instant où le globe passera à l'Harmonie sociale; puissant motif de distraire, pour un essai *exempt de risque*, une portion de toute somme affectée à ces constructions, ET DÉJA VERSÉE EN DÉPOT.

Nous pouvons donc placer le corps germanique au premier rang, parmi les candidats *occasionnels;* mais il présente l'inconvénient de masse disséminée, qu'il est difficile d'amener à une décision, même dans l'affaire la plus favorable pour elle. Ce n'est pas moins un sujet de spéculation, sous le double rapport de la disponibilité des fonds, et du danger encouru par le corps germanique de quintupler inutilement le fonds de 20 millions déjà fourni.

Concluons de ce tableau, qu'on trouvera facilement un fondateur, puisque sur 4000 candidats il suffit d'en convaincre UN SEUL. Encore dans ces aperçus n'ai-je pas mentionné les deux plus notables, deux candidats vraiment *forcés* et *pivotaux*, X en individuel et Y en collectif.

La précaution à employer pour déterminer les indécis, c'est d'établir une distinction exacte entre la forme et le fond du débat.

QUANT AU FOND, il s'agit de savoir si le procédé d'Association est découvert, et si ce procédé est vraiment la SÉRIE PASSIONNELLE, *contrastée, rivalisée, engrenée.* Les détracteurs nieront et railleront, selon leur usage : mais présentent-ils un procédé meilleur ? Non; ils n'en proposent aucun, n'en savent imaginer aucun; ils ne

sont habiles qu'à diffamer les inventeurs et non à les suppléer : comparables à de mauvais soldats qui refuseraient de combattre et voudraient, après la victoire, dénigrer ceux qui ont monté à l'assaut : bien fou qui prête l'oreille à de pareils hommes.

Quant à la forme, ils trouveront amplement à mordre ; mais il restera à examiner s'ils ne sont pas dupes de leur malice, et pris aux divers piéges que je leur ai tendus. (Voyez le plan de ce tome, page 433.)

Les lecteurs impartiaux et faibles approuveront le fond et non la forme ; les lecteurs judicieux approuveront l'un et l'autre, et concevront que l'inventeur, n'ayant besoin que de persuader un candidat sur 4000, n'a que faire d'en convertir 3999 plus ou moins imbus de préjugés, ni de recourir à la flatterie qu'exigent les gens opulents. On doit peu compter sur les personnages heureux ; la prospérité les enivre, les aveugle sur le mal-être général, et leur persuade que l'état civilisé est, selon l'avis de Pangloss, *le meilleur état du meilleur des mondes*. Il est mieux de jeter les yeux sur les hommes qui ont essuyé quelques revers, et qui, atteints par le malheur, sont forcés de croire à son existence et de suspecter la civilisation.

Nota. *L'Épi-Section devait contenir un 4e. article affecté aux aperçus d'Association sous-hongrée* (III, 437) *: beaucoup de gens n'ont pas les moyens de tenter une réunion de* 400, 500, 600, *et pourraient entreprendre sur* 200 *personnes, soit* 40 *familles, en y employant quelque monastère vacant.*

Sur ce, j'ai observé que plus le nombre va en diminuant, plus l'opération rencontre d'obstacles. Elle n'est pourtant pas impossible à 200 *; mais ce serait un sujet d'amples détails qui pourront trouver place dans un autre volume, si on paraît les désirer.*

ÉPILOGUE (renvoyé).

La politique rétrograde, faussée par 16 dégénérations.

Une sage administration évite avec raison les pas rétrogrades. Le siècle allait s'engager dans ce trébuchet; par crainte de l'esprit révolutionnaire qu'anéantit sans retour la découverte de l'association. En échappant au mal, examinons le vice de l'antidote qu'on voulait y appliquer.

Quelques-uns envisagent comme unique voie de bien, le rétablissement intégral de l'ordre qui existait en 1780. Il est un incident qu'ils oublient de porter en compte; c'est la dégénération sociale, qui mettrait en défaut tous les calculs rétrogrades.

Sans doute il est très-possible de rétablir les FORMES du passé; la féodalité, la dime, les parlements *rémontrants* ou opposition provinciale, etc. Mais peut-on rétablir le FOND, l'esprit social de 1780? Non; les bases ne sont plus les mêmes; la civilisation a plus vieilli en 30 ans, qu'elle n'aurait fait en 300 ans de régime ordinaire, et depuis 1789 elle est affligée de seize nouvelles plaies; par exemple:

1°. *Dépravation du peuple* : il est plus rusé, plus vicieux aujourd'hui dans les villages, qu'il ne l'était autrefois dans les villes. On se flatte de le ramener aux mœurs : on ne le ramènerait qu'à l'hypocrisie; les pères transmettraient leurs opinions à leurs enfants.

2°. *Omnipotence des traitants et agioteurs* : ce sont des colosses qu aujourd'hui entrent en partage avec l'autorité, et seraient une arme dangereuse entre les mains d'un ennemi intéressé à entretenir les troubles.

3°. *Le progrès de la fiscalité, source de désaffection*. Quand Bonaparte établit les droits réunis, la populace le surnomma BONNE-ATTRAPE. Un maître est d'autant moins aimé des peuples, qu'il est plus coûteux. Si le Tyrol affectionne l'Autriche, c'est à l'exiguité d'impôts qu'elle le doit.

Je pourrais porter de 3 à 16 la liste de ces dégénérations très-récentes; j'en ai le tableau. De là il faut conclure qu'en rétablissant la forme de 1780, on ne rétablirait point le fond.

Une maison est renversée par un tremblement; le propriétaire doit-il rebâtir sur les mêmes fondements, sous prétexte qu'ils étaient solides? Mais ils ne le sont plus; le tremblement les a ébranlés, en a faussé l'équilibre. Tel est aujourd'hui le corps social : on n'y trouve plus les

éléments de 1780, et celui qui veut bonnement revenir à 1780, calcule à peu près comme le croisé qui croit venir retrouver sa chaste épouse et son domaine. Que trouvera-t-il? Son épouse occupée par le chevalier *Fleur-d'Amour*, et son château envahi par le *Barbare Baron* (Pièce du retour d'un croisé, gens qui comptent sans leur hôte).

C'eût été un sujet d'Epilogue assez curieux, et propre à faire sentir à la politique française le prix d'une découverte qui la préserve des fautes futures, tout en réparant les fautes passées, et soldant la dette fiscale et consciencieuse de 12 milliards.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

2





